UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00192407 5

COLLECTION

DE

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PREMIÈRE SÉRIE

HISTOIRE POLITIQUE

2978

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE LA COUR ET DES GÉNÉRAUX

PAR LE LIEUTENANT GÉNÉRAL DE VAULT

DIRECTEUR GÉNÉRAL DU DÉPÔT DE LA GUERRE, MORT EN 1790

REVUS, PUBLIÉS ET PRECÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

PAR LE GÉNÉRAL DE DIVISION PELET

DIRECTEUR GÉNÉRAL DU DEPÔT DE LA GUERRE

TOME VII

32672

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC XLVIII

D
22
.V52H4
1893
c.1

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV.

CAMPAGNES

DE FLANDRE, D'ITALIE ET D'ALLEMAGNE,

EN 1707.

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV.

PREMIÈRE PARTIE.

CAMPAGNE DE FLANDRE.

Les grandes révolutions que la bataille de Ramillies, celle de Turin et la levée du siége de Barcelone avaient occasionnées dans les Pays-Bas, en Italie et en Espagne, pendant la campagne de 1706, semblaient présager la ruine totale de la France et de l'Espagne. Tout le monde la croyait inévitable. Les puissances alliées en étaient si persuadées qu'elles se partageaient déjà en idée les dépouilles de ces deux monarchies. Le roi même, craignant de succomber, avait résolu d'en sacrifier une partie pour donner la paix à l'Europe. C'était dans cette vue que sa majesté avait déjà fait entamer des négociations particulières en Hollande; mais, voyant que ces démarches n'avaient été regardées que comme une tentative pour détacher les États-Généraux de leurs alliés, elle se détermina à proposer l'assemblée d'un congrès, où ses plénipotentiaires,

ceux de l'Angleterre et de la Hollande pussent, avant l'ouverture de la campagne, commencer des conférences pour la paix. Cette proposition, dictée par la bonne foi et faite avec authenticité, n'eut cependant pas plus d'effet que les avances qu'on avait faites en secret. La reine Anne, les États-Généraux même, ne voulurent y voir qu'un dessein formé de les amuser et une impuissance de mettre par les armes des bornes à leurs conquêtes. Ils répondirent que si l'on n'avait pas des éclaircissements plus particuliers sur les intentions du roi, il serait inutile d'entrer en négociation, et qu'il fallait songer à des moyens plus convenables pour parvenir au but qu'on se proposait.

Cette reponse fit assez connaître que les alliés n'avaient d'autre dessein que de chercher à réduire la France et l'Espagne, et à leur faire la loi, et qu'il ne fallait plus espérer de conciliation. On en fut d'autant moins surpris qu'on savait que les trois principales puissances dont pouvait dépendre la paix etaient gouvernées par trois personnes dont l'intérêt particulier demandait la continuation de la guerre. Le prince Eugène, animé contre la France, entretenait l'empereur dans les sentiments d'une guerre qu'on faisait en faveur de sa majesté impériale, à laquelle elle contribuait peu, et où elle n'avait rien à perdre, mais où elle pouvait beaucoup gagner. Le duc de Marlborough, maître des volontés de la reine Anne et du parlement d'Angleterre, en se conservant le commandement, travaillait pour lui et pour ses créatures, qui possedaient les premieres charges du royaume. Le pensionnaire Heinsius, gagné par le prince Eugene et par le duc de Marlborough, faisait faire a la republique de Hollande tout ce que ces généraux désiraient. Enfin, toutes les puissances armees contre la France et l'Espagne étaient si enflees des progrès qu'elles

avaient faits, qu'elles se flattaient que rien ne pourrait en arrêter le cours.

Le roi ne pouvant donc espérer de voir finir par un accommodement la guerre qu'on lui faisait depuis six ans, ne songea plus qu'à faire de nouveaux efforts pour la soutenir. Sa majesté prit si bien ses mesures, que dans le temps où l'on s'y attendait le moins, elle trouva en elle-même et dans ses peuples des ressources assez considérables pour la mettre en état non-seulement de faire tête partout à ses ennemis, mais encore de remporter plusieurs avantages et même de fournir au roi d'Espagne les secours nécessaires pour rétablir ses affaires.

Pendant les trois premiers mois de 1707, on s'occupa du rétablissement des troupes, on leva vingt et un mille hommes de milice, on fit avec succès des recrues et des remontes, on munit toutes les places frontières, et l'on forma des magasins pour fournir aux troupes les moyens d'entrer de bonne heure en campagne. On ne peut assez admirer la diligence avec laquelle les armées furent rétablies; et elles se trouvèrent aussi nombreuses qu'elles l'avaient été au commencement des campagnes précédentes.

Le commandement de l'armée des Pays-Bas fut conservé à l'électeur de Bavière ayant sous ses ordres M. le duc de Vendôme, et celui de l'armée du Rhin à M. le maréchal de Villars. Celui de l'armée d'Italie fut donné à M. le maréchal de Tesse, et celui de l'armée d'Espagne à M. le maréchal de Berwick, sous les ordres de M. le duc d'Orléans. M. le duc de Noailles fut nommé pour commander un corps d'armée dans le Roussillon, et M. le duc de Roquelaure un détachement dans les Cevennes.

Le roi détermina avec ces généraux, excepté l'électeur de Bavière, qui resta pendant l'hiver à Mons, le plan général de la campagne de 1707 : il n'était pas si brillant que celui de la

précédente; mais il était de nature à être mieux soutenu et exécuté avec plus de facilité.

On peut réduire à deux points principaux ce que l'électeur de Bavière et M. le duc de Vendôme devaient faire dans les Pays-Bas. Le premier était d'agir offensivement, autant que cela serait possible, sans commettre l'armée; le second était de faire au moins une vigoureuse défensive, et de vivre aux dépens du pays qu'occupaient les ennemis. Afin de les attirer sur la Meuse et de soulager la Flandre, qui était fort épuisée par le long séjour que les deux armées y avaient fait l'année précédente, il fut résolu d'entreprendre les sièges de Huy et de Liége, ou au moins d'en faire la démonstration.

M. le maréchal de Villars, qui, à la fin de la campagne précédente, s'était emparé de l'île du Marquisat, devait profiter de cet avantage pour attaquer les lignes de Stollhofen, que les impériaux regardaient comme le boulevard de l'empire, et pénétrer ensuite dans le centre de l'Allemagne, pour favoriser la diversion des Hongrois, et empêcher l'empereur et les princes de l'empire de faire sur nos frontières les conquêtes qu'ils se promettaient. Il eut ordre de se disposer de bonne heure à l'exécution de ce grand dessein, qui demandait autant de diligence que de secret.

M. le maréchal de Tessé n'avait d'autre destination que celle de se tenir sur la défensive, et d'empêcher les ennemis de faire quelque établissement dans le Dauphiné ou dans la Provence, qui étaient également menacés. Toutes les places de ces deux provinces furent mises en état de faire une longue résistance.

Le projet que monseigneur le duc d'Orléans et M. le maréchal de Berwick avaient ordre de mettre à exécution était de chasser des royaumes de Valence et d'Aragon les ennemis, qui

s'y fortifiaient de plus en plus. Cette expédition devait être suivie du siége de Lerida, dans la Catalogne.

Pour favoriser cette dernière entreprise, M. le maréchal de Noailles était chargé de préparer dans le Roussillon une partie des moyens qui y étaient nécessaires, et avait ordre de s'avancer ensuite dans la Catalogne. Il devait surtout porter son attention sur les peuples de cette province, afin de les empêcher de prendre les armes et de se joindre aux ennemis.

A l'égard de M. le duc de Roquelaure, il ne fut envoyé dans les Cévennes que pour contenir les religionnaires, que des insinuations étrangères et l'espoir de profiter des malheurs de la patrie excitaient de nouveau à la révolte.

Les alliés firent de leur côté des efforts extraordinaires pour soutenir leur supériorité et pousser la guerre avec plus de vigueur que jamais. L'Angleterre et la Hollande augmentèrent leurs troupes de dix hommes par compagnie d'infanterie, et de huit par compagnie de cavalerie. Indépendamment du grand nombre de troupes étrangères qui étaient à la solde de ces deux puissances, elles tirèrent encore de l'Allemagne douze mille hommes, la plupart Saxons. L'empereur ne pouvait encore se flatter d'avoir des forces nombreuses sur le Rhin et en Italie. Inquiet du séjour que le roi de Suède faisait en Saxe, après avoir forcé le roi Auguste de céder le trône de Pologne au roi Stanislas, il craignait une invasion de la part de sa majesté suédoise en Bohême; mais il en fut quitte pour des mortifications et pour des priviléges qu'il fut obligé d'accorder aux protestants de ses propres états : alors il se trouva en état de seconder ses alliés dans le projet d'agir partout offensivement contre la France et contre l'Espagne.

Le duc de Marlborough, chargé de pousser vivement les opérations dans les Pays-Bas, ne se promettait pas moins que

d'ajouter à la conquête du Brabant et de la Flandre espagnole, celle du Hainaut et de la Flandre française. Les siéges de Mons, de Tournay, de Lille et d'Ypres étaient l'objet des préparatifs qu'on faisait à Bruxelles, à Gand et dans d'autres places.

Le marquis de Bayreuth commandant l'armée de l'empereur sur le Rhin, à la place du feu prince de Bade, devait tenter le passage de ce fleuve, livrer bataille à M. le maréchal de Villars, ou attaquer quelque place en Alsace. C'était des contingents que devaient fournir les princes et les états de l'empire que dépendaient les moyens de cette grande entreprise.

Le duc de Savoie et le prince Eugène se proposaient d'envahir la Provence et le Dauphiné. Leur premier effort devait se faire sur Toulon. C'était pour faciliter le siége de cette place qu'on préparait des flottes nombreuses en Angleterre et en Hollande. On espérait ôter à la France ce port, le plus considérable qu'elle eût dans la Méditerranée, et s'emparer des vaisseaux et des magasins immenses qui y étaient. On comptait pénétrer de là dans l'intérieur du royaume, et réveiller les révoltes qui avaient été assoupies.

On avait résolu de profiter en même temps des intelligences qu'on entretenait dans le royaume de Naples pour y exciter une révolution en faveur de la maison d'Autriche. Cette commission fut confiée au comte de Thaun, qui, de la Lombardie, devait y marcher avec un corps d'armée.

Enfin l'archiduc Charles, encore maître de la Catalogne et des royaumes de Valence et d'Aragon, se proposait de réduire le reste de l'Espagne. Les Portugais, de nouveaux renforts de troupes anglaises et hollandaises, semblaient lui promettre les plus grands succès; il se flattait même de la défection des propres sujets de sa majesté Catholique.

Tels étaient les projets des alliés, encore plus vastes que ceux que le roi avait formés l'année précédente, mais peut-être trop pour avoir une heureuse fin.

Il ne se fit aucun mouvement intéressant de part ni d'autre pendant le reste de l'hiver. L'objet principal était d'empêcher les ennemis d'étendre les contributions qu'ils avaient déjà portées, à la fin de la campagne, jusque dans la châtellenie de Lille et le pays de Lalleu : on s'occupa de tous les moyens possibles de ne pas laisser leurs partis pénétrer dans la ligne de défense qu'on avait établie depuis Namur jusqu'à Nieuport. La Sambre, depuis son embouchure dans la Meuse jusqu'à Jeumont, formait la partie droite de cette ligne : on en garda avec soin tous les passages; on perfectionna, depuis Jeumont jusqu'à Mons, les lignes de la Trouille. Depuis Mons, la Haine, l'Escaut jusqu'à Tournay, et ensuite le ruisseau de Baisieux, la Marcq et la basse Deule couvraient le pays jusqu'à la Lys; et la partie qui est entre cette rivière et la mer était couverte par les lignes depuis Comines jusqu'à Ypres, et ensuite par les canaux jusqu'à Nieuport.

Comme il importait principalement de fermer aux partis ennemis l'entrée du Cambresis et de l'Artois, on établit une seconde ligne de défense derrière le canal du Moulinet et la Censée, la haute Deule, la Lys depuis Deulsemont jusqu'à Aire, et le Neuf-Fossé, sur lequel on rétablit celles des anciennes redoutes qui parurent les plus utiles, comme celles du fort Rouge, du Pont-Asquin et de Baringhem. On peut voir au rang des pièces les détails de cette partie, dont M. Bignon, intendant, rendit compte à la cour.

Des motifs d'économie dans les fourrages firent faire quelques changements dans l'emplacement de la cavalerie qui était à Lille et dans quelques places de première ligne; on

renvoya sur les derrières plusieurs régiments, qui d'ailleurs étaient inutiles à la tête de la frontière, les ennemis en ayant éloigné leur cavalerie, dont les quartiers s'étendaient du côté de Bruges, de Gand, de Termonde et de Bruxelles, et même jusque sur le Demer, position qu'ils lui avaient fait prendre afin de ménager le pays avancé et de pouvoir en tirer des subsistances à l'entrée de la campagne.

Ces vues de leur part, et la facilité avec laquelle ils pouvaient mieux que nous se procurer des subsistances par les rivières, faisant craindre qu'ils ne fussent en état de s'assembler avant nous, on proposa de se préparer les moyens de mettre à couvert les places les plus exposées en faisant sous leur feu des camps retranchés. M. de Chamlay remit à la cour, le 14 février, un mémoire pour faire connaître les avantages de ce projet.

M. de Bergeyck écrivit de son côté, le 20 mars, à M. de Chamillart pour lui faire part de ses réflexions sur ce qu'il jugeait le plus convenable pour le début de la campagne. Suivant son avis, l'objet le plus important était de marcher vers Bruxelles : il pensait que c'était le moyen de séparer les forces des ennemis, et que de ce premier mouvement dépendraient toutes les opérations.

Les nouvelles qu'on avait alors des ennemis assuraient que les troupes qu'ils avaient dans les places de la Meuse et de la Flandre devaient se mettre en marche à la fin du mois de mars, pour se rendre sous Bruxelles; qu'on assemblait dans cette ville beaucoup de fourrages et de munitions, et que le duc de Marlborough devait dans peu de jours passer la mer pour faire une opération prématurée; mais tout se réduisit à la marche de deux mille hommes, qui vinrent à Courtray pour accélérer le travail des retranchements qu'on y faisait.

On travaillait avec la même vivacité à de nouveaux ouvrages

à Menin, à Liege et à Huy, ce qui faisait juger que les ennemis eux-mêmes n'étaient pas sans crainte de quelque entreprise de notre part.

On leur enleva quelques-uns des partis qui, malgré toutes les précautions que l'on prit, trouvèrent le moyen de se glisser sur notre frontière; le sieur Ghetem, un de leurs plus habiles partisans, eut même la hardiesse de pénétrer avec douze de ses officiers jusqu'à Sèvres, sur le chemin de Paris à Versailles, dans la vue d'enlever quelques princes ou grands seigneurs de la cour. Si M. le duc d'Orléans et monseigneur le dauphin n'avaient pas été bien accompagnés, ils fussent tombés entre ses mains; mais M. de Beringhen, premier écuyer du roi, ne fut pas si heureux : il fut arrêté par ce partisan, et emmené jusqu'au delà de Ham. Il n'y avait plus que peu de chemin à faire pour être sur le pays ennemi, lorsque le sieur Ghetem fut arrêté lui-même, ainsi que deux de ses officiers, par trois cavaliers du régiment de Livry qui battaient l'estrade, et M. de Beringhen délivré. Ce partisan fut envoyé en prison à Troyes avec tous ses gens, qui furent aussi arrêtés en différents endroits.

Les avis qu'on avait déjà reçus de mouvements prochains de la part des ennemis se confirmèrent, et l'on fut instruit au commencement du mois d'avril avec plus de certitude des dispositions qu'ils faisaient pour se mettre en état d'entrer en campagne. On jugea par l'augmentation de leurs magasins à Bruxelles, et par l'établissement de leurs fours à Ath et à Oudenarde, que leur projet était de nous prévenir et de se mettre incessamment sous la toile. On n'en douta plus lorsqu'on apprit que les garnisons de la Meuse avaient reçu ordre de marcher vers Bruxelles, aussitôt qu'elles seraient informées de l'arrivée de M. le duc de Vendôme sur la frontière.

Ce général, ayant reçu le 12 les instructions du roi ainsi que l'état des officiers généraux et brigadiers qui devaient servir à l'armée des Pays-Bas, partit le lendemain, et arriva le 14 à Lille.

Le 15 il visita la Lys et l'inondation qui avait été formée par les écluses de Menin. Il donna des ordres pour que l'on continuât de faire par le pont de Deulsemont la communication avec Warneton, Comines et Ypres.

Le 17 il se rendit à Mons, et communiqua à l'électeur de Bavière le plan que la cour avait arrêté pour les premières opérations de la campagne. L'armée devait être composée de cent trente bataillons et deux cent six escadrons; et comme, suivant tous les avis, celle des ennemis ne devait être que de cent bataillons et cent cinquante escadrons, le roi voulait profiter de cette supériorité pour agir offensivement sur la Meuse; et sa majesté avait décidé que, pour y attirer les ennemis et préserver la Flandre d'une campagne ruineuse, on entreprendrait d'abord le siége de Huy et ensuite celui de Liége. On devait laisser sur les derrières deux corps séparés aux ordres de MM. les comtes de Lamothe et de Gacé : le premier, composé de douze bataillons qu'on tirerait des places, était destiné à couvrir la Flandre et l'Artois; le second devait être aussi fort que les généraux le jugeraient nécessaire pour protéger l'entre-Sambre et Meuse.

Ce projet, qui fut préféré à tous ceux qu'on proposa à la cour, avait été rédigé sur les premières idées qu'on en avait eues dès la fin de la campagne précédente, et qu'on peut se retracer en reprenant la lettre de M. de Chamillart, du 17 novembre, à M. le duc de Vendôme, qu'on a rapportée en son lieu [1].

L'électeur eut d'abord de la peine à sentir les avantages de

[1] Voir le sixième volume, page 582.

ce projet: il craignait que les ennemis, au lieu de nous suivre du côté de la Meuse, ne se jetassent sur Ypres, et n'en fissent le siége; mais M. le duc de Vendôme lui fit entendre que, s'ils prenaient ce parti, il serait facile de s'emparer de Courtray, d'Haerlebek et d'autres passages sur la Lys, ce qui donnerait les moyens de se mettre sur les derrières de leur armée et de les gêner infiniment dans leurs subsistances; que d'ailleurs il n'était pas vraisemblable qu'ils nous laissassent au milieu de leur pays sans y porter toutes leurs forces. Ces raisons ramenèrent l'électeur, ou du moins il parut adopter le dessein de commencer offensivement la campagne sur la Meuse.

Les ennemis s'y attendaient si peu, ou bien ils avaient si grand desir de nous prévenir en campagne, qu'aussitôt qu'ils furent informés de l'arrivée de M. le duc de Vendôme, ils firent partir les garnisons de la Meuse pour aller cantonner entre Louvain et Bruxelles.

Sur l'avis que celles de Huy, de Liége et de Maëstricht s'étaient mises en marche le 16, M. de Saillans, commandant à Namur, envoya à leur suite plusieurs partis. Le sieur Maquinet, à la tête de soixante hommes de sa compagnie franche, attaqua dans le bois Rouge, du côté de Maëstricht, quatre-vingt-dix hommes, dont dix furent tués et cinquante pris avec un colonel et plusieurs officiers. Le sieur Dumoulin, commandant cent hommes, battit aussi deux troupes des ennemis, l'une près de Tongres, l'autre près de Huy, et ramena trois officiers et trente-deux cavaliers avec leurs chevaux.

Sur le mouvement des garnisons de la Meuse, M. le duc de Vendôme régla, sans perdre de temps, la marche des troupes qui devaient composer l'armée : celles qui étaient les plus éloignées se mirent successivement en marche, et le 21 il envoya des ordres pour rapprocher de la tête de la frontière quelques

bataillons; mais les herbes étaient encore si peu avancées, qu'il ne jugeait pas pouvoir assembler l'armée avant le 15 ou le 20 du mois de mai.

On était à la cour plus tranquille sur le mouvement des ennemis. Le roi eut des avis qui annonçaient que le duc de Marlborough, qui était arrivé le 17 à La Haye, en était parti le 21 pour la Saxe, dans la vue de détourner le roi de Suède d'agir contre les intérêts des alliés; sa majesté, jugeant cette conjoncture favorable pour commencer, avant le retour de ce général, les opérations sur la Meuse, manda le 27 à M. le duc de Vendôme d'assembler le plus tôt qu'il serait possible vers cette rivière un corps assez considérable pour obliger les ennemis d'y renvoyer les troupes qu'ils avaient fait avancer sur Louvain et Bruxelles. Il y avait à Namur un million de rations de fourrage et de l'avoine pour faire subsister ce corps pendant quinze jours ou trois semaines. Le roi ne doutait point que Huy ne fût pris avant que les ennemis fussent assemblés, ou que du moins s'ils s'assemblaient assez promptement pour s'opposer à cette entreprise, la Flandre ne fût délivrée de deux armées nombreuses, au lieu qu'en faisant la guerre dans cette partie pendant toute la campagne, le pays serait entièrement ruiné.

Il était instant de se décider; mais l'électeur et M. le duc de Vendôme ne jugèrent pas pouvoir agir sur la Meuse aussitôt que la cour le désirait, à cause du vide qu'occasionnaient dans le nombre des troupes en état d'entrer en campagne, six bataillons qu'ils avaient en ordre de faire passer en Allemagne, et seize escadrons qu'ils devaient envoyer à M. de Lamothe pour l'aider, avec les douze bataillons qui étaient sous ses ordres, à couvrir la Flandre et l'Artois. Il est vrai que, malgré cette diminution, l'armée devait être composée de cent vingt-quatre bataillons et cent quatre-vingt-dix escadrons; mais

comme on eut avis que celle des ennemis serait augmentée jusqu'au nombre de cent quinze bataillons et cent quatre-vingts escadrons, M. le duc de Vendôme ne regarda pas la supériorité qui devait lui rester, comme capable de le mettre en état d'entreprendre le siége de Huy. Ce général, considérant d'ailleurs que les ennemis avaient déjà trente mille hommes cantonnés entre Louvain et Bruxelles, et que le reste de leur armée pouvait en deux fois vingt-quatre heures joindre ce corps, tandis qu'il nous fallait douze jours pour faire arriver les troupes qui étaient sur les derrières, représenta à la cour l'impossibilité de prévenir les ennemis et les hasards auxquels on s'exposerait en ne menant vers la Meuse qu'une partie de nos forces. L'extrait qu'on va rapporter de sa lettre au roi fera connaître que son avis était plutôt de ne laisser à M. de Lamothe derrière la basse Deule que neuf bataillons et huit escadrons, et d'agir avec le reste des troupes du côté de la Meuse, afin d'être en état de donner ou de recevoir un combat avec avantage. L'électeur pensait en général comme M. le duc de Vendôme; mais, toujours inquiet du sort d'Ypres, si l'armée s'éloignait de la Flandre et du Brabant, il adressa à la cour un mémoire contenant ses réflexions sur la situation des affaires et sur les moyens qu'il croyait les plus capables de ne point commettre l'armée et de ne point laisser Ypres à ses propres forces.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi. Mons, 28 avril 1707.

Quelque envie que l'électeur et moi ayons d'agir utilement pour le service de votre majesté, nous n'avons pas cru que l'entreprise de Huy fût praticable à présent ; il faut que votre majesté sache que le corps qui est cantonné à présent entre Bruxelles et Louvain est de trente mille hommes, et le reste de l'armée peut venir joindre ce corps en

Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2018 n° 132.

deux jours, à la réserve de quelques troupes de Brandebourg, qui sont un peu plus éloignées, mais qui peuvent cependant joindre les autres beaucoup plus tôt que nous ne serons assemblés; ainsi votre majesté peut compter qu'il est impossible de prévenir leur armée, et il n'est pas possible non plus de prévenir la personne de Marlborough, car, selon toutes les nouvelles, son voyage en Allemagne ne doit être que de quatorze jours, de sorte qu'il sera de retour avant que les troupes aient eu le temps de recevoir leurs ordres pour marcher. Votre majesté sait bien qu'en marchant à présent il y a beaucoup de régiments de cavalerie et de dragons qui n'auront pas le temps d'arriver; et de ceux qui sont en Flandre, il y en a plusieurs à qui il manque encore beaucoup d'hommes et de chevaux, et qui ne seront complets que dans quinze jours. Je trouverais encore bien d'autres raisons pour prouver à votre majesté qu'il ne faut point avancer notre projet; mais je crois qu'il suffit de lui faire voir que nous ne pouvons prévenir l'armée ennemie, et que par conséquent, ne pouvant mener à présent qu'une partie de la nôtre, nous nous trouverons inférieurs, surtout en cavalerie, qui est ce qui décide dans des pays ouverts, au lieu que, n'agissant qu'avec toutes nos forces ensemble, nous nous trouverons supérieurs et en état de donner une bataille décisive avec avantage, si les ennemis viennent pour couvrir Huy.

Il paraît, par la disposition de leurs troupes et par toutes les nouvelles qui nous viennent, qu'ils ne songent qu'à s'opposer à nous. De plus, Ypres est inondé de façon qu'il est presque impraticable de l'assiéger; mais quand même les ennemis en voudraient former le siége, je crois qu'il ne faut pas perdre de temps à y marcher, et pousser nos conquêtes sur la Meuse. Par là nous les ferons bientôt revenir, et je ne puis m'imaginer qu'ils aillent du côté de la mer, et qu'ils nous abandonnent Bruxelles, Malines, Louvain et toute la Meuse; c'est ce qui ne m'entrera jamais dans la tête. Ainsi je tiens qu'après avoir pris les mesures les plus convenables, tant pour couvrir les frontières de l'Artois que pour Ypres et Nieuport, il faut pousser

notre pointe sans nous mettre en peine des diversions que l'ennemi pourrait faire; car sans cela nous serions dans une incertitude continuelle, et ferions, à coup sûr, une campagne infructueuse, ce qui me paraît ne point convenir à l'état présent de nos affaires. Je crois donc, selon ce raisonnement, qu'il faut diminuer de trois bataillons et de huit escadrons le corps de M. de Lamothe, destiné à couvrir l'Artois; lesdits huit escadrons seront destinés pour nos derrières et pour assurer les frontières de l'Artois contre les partis. Des trois bataillons, il en faudra mettre deux dans Ypres et un à Nieuport; il restera encore au comte de Lamothe, derrière la basse Deule, neuf bataillons et huit escadrons, ce qui sera plus que suffisant pour garder cette rivière contre les garnisons ennemies qui en sont à portée. L'électeur pense comme moi sur tout le contenu de cette lettre. Je supplie votre majesté de me marquer si elle veut qu'on y change quelque chose; pour moi, je ne vois que cela de bon, plus j'y réfléchis. Je n'appréhendais que d'être prévenu; mais, ne l'étant point, ayant une ferme résolution de ne nous point détourner pour la diversion d'Ypres ou de Nieuport, j'avoue que je n'ai jamais fait de campagne qui m'ait donné de plus belles espérances. Tout le monde paraît de bonne volonté, même les troupes étrangères; l'armée sera grosse et nombreuse : ainsi, il y a lieu de croire que nous serons plus heureux que nous ne l'avons été les campagnes précédentes.

Plus j'examine ce que les ennemis peuvent faire, plus je suis persuadé qu'ils prendront le parti de nous combattre; ce qui est, à mon sens, ce qui peut nous arriver de mieux.

Réflexions de l'électeur de Bavière sur le but de la campagne. 1er mai 1707.

J'ai trouvé Ypres une des plus belles et des meilleures places que le roi ait en ce pays-ci; elle est en très-bon état. M. de Chevilly, qui y commande, m'a paru fort entendu et connaître parfaitement la place; il demande pour la défendre dix mille hommes et se contenterait de neuf mille, ce que je ne trouve pas excessif pour pouvoir faire une

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2018, n° 133.

bonne défense. Il manque dans la place des canonniers, des mineurs et autres choses, dont le sieur de Chevilly aura soin d'envoyer un état à M. de Chamillart. L'importance de cette place est connue, et s'il se trouve des gens qui croient qu'après l'avoir perdue, Dunkerque ne soit pas en danger, je crois qu'ils se trompent, à moins que nous ne marchions avec toute l'armée et que nous y marchions à temps.

Les lignes de M. le maréchal de Vauban ne servent de rien; il est aisé de le prouver, si l'on en doute. Ypres étant investi, il ne faut ni songer ni espérer de le pouvoir secourir : nous n'avons aucun passage sur la Lys que le pont de Deulsemont. Par les eaux que les ennemis y ont fait couler, c'est une mer de part et d'autre de ce pont, auquel on n'aborde que par une digue; on y a joint des deux côtés une augmentation de pont qui l'élargit, mais ce n'est en tout qu'un seul pont, par lequel une armée ne saurait déboucher toutes les fois que les ennemis se mettront à portée; car, comme ils ont Gand, Courtray et Menin, et qu'ils sont les maîtres de tous les passages de la Lys, il ne me paraît pas possible de la passer pour secourir Ypres, quand les ennemis en défendront le passage. Pour faire le grand tour et venir par Cassel et par Bailleul, c'est un pays fort coupé, où la cavalerie devient inutile, de manière que, notre supériorité ne nous servant de rien, les ennemis postés en ce pays-là auraient un avantage trop grand pour que nous pussions espérer de les combattre avec succès.

Cependant je vois Ypres exposé à être attaqué, et, selon les dispositions que les ennemis font du côté de la Flandre, il n'y a presque plus lieu de douter que cette place ne soit l'objet de leur dessein.

Ce siége nous pourra donner le temps d'agir d'un autre côté, si l'on met une bonne garnison dans la place et tout ce qu'il faut pour la bien défendre.

Le siége de Huy et celui de la citadelle de Liége ne me paraissent pas assez sensibles pour les ennemis pour leur faire abandonner l'entreprise d'Ypres. Il s'agit donc de mettre à la considération du roi que, s'il est résolu que l'on ne songe pas à empêcher que les enne-

mis investissent Ypres, et que l'on marche en avant, si nous sommes en état d'assembler l'armée auparavant celle des ennemis, s'il ne faudrait pas plutôt prendre un camp qui nous ouvrît le Brabant et qui laissât les ennemis dans l'incertitude si notre objet regarde le Brabant ou la Meuse, parce qu'ils seraient par là dans la nécessité de tenir des garnisons qui affaibliraient leur armée, et on verrait s'ils iraient en Flandre ou marcheraient à nous; en ce cas, je ne serais pas d'avis que nous cherchassions un champ de bataille desavantageux comme le serait pour nous celui du côté de Huy, car ils se posteraient derrière nous, et nous mettraient dans la nécessité de les attaquer désavantageusement ou de passer la Meuse. On connaît ce qu'est le defilé de Gebressée et l'entrée sous Namur, et par conséquent les difficultés de se retirer de ce côté-là, si nous ne voulions pas attaquer les ennemis. Ainsi, en marchant vers le Brabant, leur donnant de la jalousie pour les places de la Meuse, on pourrait songer à attaquer Anvers, qui serait d'une plus grande conséquence. On entrerait dans un trop long détail s'il fallait prouver le pour et le contre qui pourraient se former après les premières démarches; mais, comme le sort de la campagne dépendra du premier mouvement que nous ferons, il faut que sa majesté ait la bonté de s'expliquer sur le choix des postes qu'elle veut que l'on prenne en ouvrant la campagne. S'il s'agit simplement de chercher des champs de bataille, il faut prendre des plaines ouvertes où l'ennemi ne puisse occuper des postes sur nous; il y en a de cette nature; il y en a d'autres, en marchant en avant, où nous aurions des avantages de postes: voilà les deux points sur lesquels roule la question du début de la campagne. J'ai cru être de mon devoir de représenter au roi qu'il est important qu'il décide là-dessus, et qu'on fasse un projet en détail et sans perte de temps. Si c'est pour combattre, on n'a qu'à prendre les plaines de Nivelle et de Waterloo. Si c'est pour marcher en avant et se poster en présentant en même temps bataille aux ennemis, il n'y a qu'à occuper le camp de Chièvres; c'est une belle plaine, mais l'armée qui s'y poste la première a un grand avantage sur l'autre; cependant les avantages du

terrain seraient plus considerables pour nous, car nous y aurions le Dender devant nous et à notre droite, qui en serait absolument couverte, et le ruisseau de Beloeil à notre gauche. Ce ruisseau ne se passe qu'en très-peu d'endroits. Je connais ce poste pour y avoir campé dans la guerre precédente, et pour y avoir chassé pendant la paix. Cette marche en avant me paraît un début de campagne assez avantageux et qui mettrait les ennemis dans l'incertitude de nos desseins. Il est temps que sa majesté décide du parti qu'elle veut que l'on prenne, et qu'elle donne là-dessus ses ordres.

La cour, en faisant reponse a M. le duc de Vendôme, expliqua plus particulièrement les intentions de sa majesté sur ce qui regardait les sièges de Huy et de Liége, dont le projet ne devait pas être regardé comme une resolution fixe d'abandonner la Flandre pour porter toutes les forces vers la Meuse. Le roi, au contraire, en se proposant de faire assembler un corps de troupes sur cette rivière, s'était persuadé qu'indépendamment même de toute entreprise, on engagerait les ennemis à se partager, ou du moins à reunir toutes leurs forces dans cette partie; ce qui, dans l'un et l'autre cas, renverserait egalement leurs grands projets sur la Flandre, et porterait le théâtre de la guerre dans le pays qu'ils occupaient. Quant a ce qui regardait le choix du lieu où il conviendrait d'assembler l'armee et de ses premiers mouvements, le roi, jugeant qu'ils dependaient en quelque maniere de ceux que les ennemis pourraient faire, laissa à M. le duc de Vendôme une entière liberté, en lui prescrivant seulement, comme un objet principal, de se tenir sur leur pays et de les empêcher de faire quelque entreprise considerable.

Il n'en fut pas de même à l'égard du corps que M. de Lamothe devait commander : la cour décida qu'il ne serait que

de huit bataillons et de huit escadrons, et qu'il serait placé dans les lignes de Comines; que si les ennemis marchaient à Ypres, ces huit bataillons et une partie des huit escadrons entreraient dans cette place, ce qui, avec les quatre bataillons qui devaient y rester, suffirait pour la défendre; et que les quatre bataillons et les huit escadrons qu'on s'était d'abord proposé de joindre au même corps serviraient à couvrir l'Artois et la Picardie.

Ce fut sur le ruisseau des Estinnes que M. le duc de Vendôme résolut d'assembler l'armée, et sur Nivelle qu'il se proposa de diriger ses premiers mouvements, sans porter de corps sur la Meuse. L'électeur était d'avis qu'on se dirigeât plutôt sur Chièvres; mais M. le duc de Vendôme était persuadé qu'en suivant son projet, non-seulement on donnerait aux ennemis une égale inquiétude pour Bruxelles et pour les places de la Meuse, mais aussi que, leur étant supérieurs surtout en cavalerie, c'était nous procurer l'avantage d'un pays ouvert et la facilité d'entreprendre le siége de Huy, si le roi le jugeait à propos. Les ennemis n'y avaient laissé qu'un bataillon; Liége n'était pas mieux pourvu, et ils ne pouvaient renforcer les garnisons de ces places qu'en tirant des troupes de leur armée, n'ayant à Maëstricht que trois bataillons et quelque cavalerie.

Quelque confiance qu'eût M. de Vendôme dans ses projets, il n'était pas sans inquiétude sur leur exécution. Il savait que les ennemis devaient être assemblés vers le 15 mai sous Bruxelles, et il ne comptait pas qu'il pût l'être avant le 22. Il n'espérait même pas qu'à cette époque la terre pût fournir à la subsistance des troupes; d'ailleurs il voyait beaucoup de retard dans la formation de l'équipage d'artillerie, une grande disette dans les finances et beaucoup de timidité de la part de l'électeur, qui, malgré le bon esprit et la confiance qui

regnaient parmi les troupes, malgré le désir qu'elles faisaient paraître de se venger des mauvais succès de la campagne précédente, ne croyait pas qu'on pût hasarder de les mener aux ennemis.

Pendant que la cour, l'électeur de Bavière et M. le duc de Vendôme étaient ainsi occupés du projet des premières opérations, on reçut la nouvelle de la victoire que M. le maréchal de Berwick avait remportée le 25 avril à Almanza, dans la Nouvelle-Castille, sur lord Galloway et M. de Las Minas. Cet événement, qui assurait la couronne d'Espagne à Philippe V, devait naturellement opérer aux Pays-Bas un changement favorable à ce prince; on remarqua même bientôt que cette nouvelle produisit un bon effet parmi les habitants de plusieurs villes, qui firent des réjouissances à cette occasion. Ceux de Bruxelles même ne purent s'empêcher, malgré la présence des ennemis, de témoigner la part qu'ils y prirent.

On apprit en même temps que le chevalier de Forbin, commandant quelques vaisseaux dans la Manche, ayant eu avis du départ d'un convoi destiné pour le Portugal, l'avait attaqué, et qu'il s'était emparé de onze bâtiments chargés de blés et de deux vaisseaux de guerre anglais qui l'escortaient.

En attendant le moment où l'armée pourrait s'assembler, M. le duc de Vendôme visita les lignes de la Trouille, qu'il trouva entièrement réparées, et fit continuer, avec toute l'activité possible, le travail des ouvrages de Saint-Ghislain. Les troupes les plus éloignées eurent ordre de s'avancer vers la tête de la frontière, et l'on dressa un ordre de bataille pour l'armée, qui devait être composée de cent vingt-quatre bataillons et de cent quatre-vingt-quinze escadrons. Malgré le soin que les ennemis prenaient de faire croire que la leur ne serait pas moins forte, on jugeait que le nombre de leurs

troupes n'excéderait pas celui de quatre-vingt-dix bataillons et de cent cinquante escadrons.

Le 15, on sut avec certitude que le duc de Marlborough, de retour le 9 à La Haye, avec l'assurance que lui avait donnée le roi de Prusse de n'agir ni directement ni indirectement contre les alliés, était arrivé à Bruxelles, et qu'il se proposait de commencer la campagne par une bataille ou par un siege. On assurait qu'il avait de grands magasins et des fours à Bruxelles, à Oudenarde, à Alost et dans d'autres villes; mais on n'avait que des avis incertains sur le lieu où il se proposait d'assembler son armée, soit à Bruxelles, à Hal, à Oudenarde, ou à Courtray.

Enfin, le 18, la plus grande partie de ses troupes campa en front de bandière sous Bruxelles, la droite vers le moulin de Tomberg, la gauche à Anderlecht, le village de Dilbeke derrière le camp. Les Anglais joignirent le 19, et le reste de l'armée le lendemain.

M. le duc de Vendôme ne fut pas plus tôt instruit de cette disposition, qu'il envoya ses ordres pour faire avancer toutes les troupes. Le 19 et les jours suivants, elles s'assemblèrent en quatre corps separés : le premier sous Condé, aux ordres de M. de Gacé; le deuxième sous Valenciennes, commandé par M. d'Artaignan; le troisième, aux ordres de M. de Soutternon, près du Quesnoy; le quatrième sous Maubeuge, à ceux de M. de Gassion; de sorte que toute l'armée pouvait facilement se réunir et arriver en un jour de marche sur le ruisseau des Estinnes, ainsi que M. le duc de Vendôme se l'était propose.

Le 21, celle des ennemis marcha en avant de Bruxelles, et campa, la droite à Bellinghe, où le duc de Marlborough établit son quartier, la gauche à Hal, où M. d'Overkerke prit le sien ; le ruisseau d'Elbeeck devant le camp.

Comme les ennemis, pour augmenter leur armée, avaient tiré presque toutes les troupes de leurs garnisons, et qu'il était important de les obliger à en renvoyer du côté de la mer. M. le duc de Vendôme manda à M. de Lamothe, qui assemblait dans les lignes de Comines le corps destiné à couvrir la Flandre et l'Artois, de s'avancer dans le pays ennemi, et d'envoyer des partis jusqu'à Bruges et Ostende.

D'un autre côté, M. de Saillans, étant informé que les ennemis n'avaient plus de troupes le long du Demer, envoya sur les derrières de leur armée quelques partis de Namur. Le sieur Dumoulin, avec sa compagnie franche de cinquante dragons et quatre-vingts maîtres, s'avança jusqu'à Malines. Plusieurs détachements des ennemis qui étaient dans cette ville ne purent l'empêcher d'y entrer de vive force. Il mit le feu à un grand magasin et à un bateau chargé de fourrage, prit trois drapeaux de la bourgeoisie, qui était de garde sur la place, lui fit mettre les armes bas et la força de crier vive Philippe V! Il passa ensuite au milieu des détachements que les ennemis envoyaient de Bruxelles pour l'envelopper, et ramena à Namur, sans avoir perdu un seul homme, beaucoup d'officiers qu'il avait enlevés et quarante-cinq chevaux.

Le 24, les quatre corps qui s'étaient assemblés à Condé, à Valenciennes, au Quesnoy et à Maubeuge, marchèrent et se réunirent sur le ruisseau d'Estinnes. Toute l'armée campa sur deux lignes et une réserve, la droite à Maurage, la gauche au Grand-Reng, le quartier de l'électeur à Estinnes au Val, celui de M. le duc de Vendôme à Estinnes au Mont, le ruisseau derrière le camp.

L'électeur et M. le duc de Vendôme firent, le lendemain, la revue des troupes : elles étaient bien réparées, nombreuses et remplies de bonne volonté. L'armée se trouva forte de cent

vingt-quatre bataillons et cent quatre-vingt-treize escadrons, non compris les douze bataillons et les seize escadrons qui étaient destinés à couvrir la Flandre, l'Artois et la Picardie, sous les ordres de M. de Lamothe. Huit bataillons et huit escadrons de ces troupes restèrent campés dans les lignes de Comines[1]; M. de Lamothe préféra cette disposition au parti qu'il aurait pu prendre de s'avancer dans le pays ennemi, et il se contenta d'y envoyer des détachements. Quant à l'armée des ennemis, quoiqu'ils fussent renforcés de tout ce qu'ils avaient pu tirer des garnisons, qui restaient extrêmement faibles, elle n'était que de cent huit bataillons et cent cinquante-cinq escadrons.

C'était le moment de profiter de notre supériorité. M. le duc de Vendôme, la voyant plus grande qu'il ne l'avait espérée, se crut en état de tout entreprendre. Il eût bien voulu attirer les ennemis à un combat; mais, prévoyant qu'il ne pourrait y réussir qu'en faisant le siége de quelque place, il fit embarquer du canon sur la Sambre pour mettre à exécution le projet qu'on avait formé sur Huy; et, afin de pouvoir profiter de toute la supériorité de sa cavalerie, il se disposa à aller camper dans les plaines de Nivelle. Il était d'autant plus porté à chercher les moyens de combattre, qu'il reconnaissait, par l'air et les propos de toute l'armée, que la confiance y était rétablie, et que le soldat ne respirait que le combat. L'électeur n'était pas du même avis. L'esprit de crainte et de faiblesse continuait de dicter toutes ses dépêches à la cour.

On était persuadé à Versailles que les ennemis étaient beaucoup plus forts qu'on ne l'annonçait; on craignait un événement malheureux au commencement de la campagne, et on ne croyait pas devoir en courir les risques. Ce fut d'après

[1] Le reste était dans les places.

ces principes que M. de Chamillart manda à M. le duc de Vendôme, par sa lettre du 24, que l'intention du roi était qu'il n'embrassât que des partis de prudence, et que, devant envisager le danger qui resulterait de la perte d'une bataille, il ne se commît point sans une nécessité indispensable; mais, en même temps, que sa principale attention devait être de déranger les premiers projets des ennemis, ce qui le rendrait maître de faire, dans la suite, ce qu'il jugerait à propos.

Ce système était bien différent de celui que ce général s'était proposé de suivre; et l'on voit dans la réponse qu'il fit le 25 à M. de Chamillart la force avec laquelle il représenta à la cour les avantages qu'on devait attendre de sa supériorité et de l'ardeur des troupes en attirant les ennemis dans le pays de plaine, la nécessité de profiter de ces grands avantages pour les combattre, et la honte dont se couvriraient les armes du roi, si, avec quarante escadrons de plus que les ennemis, on fuyait devant eux. Enfin il fut tellement affecté de la contradiction qu'il éprouvait de la part de la cour, qu'il n'hésita point à annoncer la résolution où il était, si on continuait à lui lier les mains, de ne point s'avancer dans les plaines de Nivelle, mais de rester sur le Piéton, où il serait couvert par des défilés. Cette lettre fit quelque impression, comme on le verra bientôt.

En attendant l'effet qu'elle pourrait produire, M. le duc de Vendôme prit le parti de céder à la nécessité, mais elle n'ébranla ni son zèle, ni sa fermeté; il jugea même que c'était le moment de marquer plus d'audace et de chercher à intimider les ennemis par des marches vives et hardies, au lieu de paraître vouloir éviter une action.

Le 26, à la pointe du jour, il quitta les Estinnes, marcha sur six colonnes et alla camper à Gosselies, la droite tirant

vers Charleroi, où l'on envoya les gros bagages, la gauche au Cheval-Blanc entre Heppignies et Gosselies, le ruisseau du Piéton derrière le camp. La marche fut très-longue, et l'armée arriva fort tard parce qu'elle avait été obligée de passer la Haine et deux fois le Piéton.

Celle des ennemis marchait en même temps; elle alla de Hal à Soignies. Le dessein de M. de Marlborough était de s'avancer ensuite à Haine-Saint-Pierre et Haine-Saint-Paul, afin de nous resserrer de manière que nous fussions obligés de manger les environs de Mons et tout le pays qui était dans nos lignes; mais notre marche rompait ce grand projet; et M. le duc de Vendôme, persuadé qu'elle donnait aux ennemis de l'inquiétude pour Bruxelles, ne douta point qu'ils ne se déterminassent à se jeter sur Nivelle. Il se proposait, dans le cas qu'ils prissent ce parti, d'aller occuper le poste de Gembloux, qu'il regardait comme inattaquable. Pour se mettre à portée d'y prévenir les ennemis, il alla, le 27, reconnaître, entre Marbais et Sombref, un poste qui pût le rendre maître du pays depuis les sources de la Dyle jusqu'à la Sambre, et lui procurer la facilité de faire le siége de Huy, si le roi se déterminait à y consentir.

Dès le lendemain, il marcha de Gosselies à Sombref, où il campa sur trois lignes et une réserve, la droite au bois de Villers, la gauche à Ligny, le quartier général à Sombref. Ce poste était d'autant plus avantageux, que le pays était fort ouvert.

Cette marche acheva de déconcerter les ennemis. Ils décampèrent le même jour de Soignies et retournèrent à Hal. Leur canon, leurs bagages et leurs pontons furent renvoyés sous Bruxelles. Mais, ne se trouvant pas en sûreté dans cette position, ils se remirent en marche le 29, et se retirèrent au

delà de Bruxelles et campèrent à Dieghem. Cette retraite se fit avec autant de précipitation que s'ils eussent été poursuivis.

Ce début, auquel le duc de Marlborough ne s'était point attendu, dérangea entièrement ses projets. Il est vrai qu'il avait voulu marcher sur Nivelle; mais les députés des États-Généraux s'y étaient opposés : ils aimaient mieux conserver le Brabant que de risquer une bataille. La marche rétrograde qu'il venait de faire découragea ses troupes; elles crurent qu'il ne serait plus possible de résister à M. de Vendôme, et commencèrent à déserter.

Les troupes du roi, au contraire, devenaient chaque jour plus audacieuses; la retraite des ennemis leur inspirait de la confiance. D'un autre côté, si les suites de la bataille d'Almanza en Espagne avaient déjà ranimé les esprits, les succès que M. le maréchal de Villars venait d'avoir sur le Rhin, en chassant M. le marquis de Bayreuth des lignes de Stollhofen[1], assuraient les espérances qu'on avait déjà pu concevoir d'une heureuse campagne.

Ce fut dans ces circonstances que M. le duc de Vendôme reçut une lettre du roi qui lui laissait enfin la liberté de faire ce qu'il jugerait convenable, à l'exception du siége de Huy et de tout ce qui pourrait mal à propos commettre l'armée.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Marly, [illegible] 1707.

J'ai lu la lettre que Chamillart a reçue de vous, en réponse à celle qu'il vous avait écrite le 24, en conséquence des ordres que je lui en avais donnés, par laquelle vous aurez connu que je n'avais point intention de vous lier entièrement les mains, mais de vous

[1] Le 13 mai.

Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2015, 1re partie, 1re section, f° 10.

faire faire des réflexions qui m'avaient paru mériter une sérieuse attention par rapport à la conjoncture présente, et à la suite de cette campagne dans les Pays-Bas. Je ne crois pas que votre principal objet soit de combattre, ni même qu'il soit de la prudence de vous y déterminer absolument sans que vous voyiez qu'il y ait de la nécessité de le faire, ce qui ne pourrait arriver que dans le cas d'un siège, ou si les ennemis se déterminaient à vous venir attaquer. Je vous laisse une entière liberté de faire ce que vous croirez convenable au bien de mon service; j'ai éprouvé en tant de différentes occasions votre bonne conduite, et vous m'avez donné tant de marques de votre zèle, que je me repose entièrement sur vous de la suite de cette campagne, étant bien persuadé que vous n'oublierez rien de toutes les précautions qu'il faut prendre pour employer utilement les forces dont mon armée est composée, sans les commettre mal à propos. Je ne saurais donc vous donner des ordres précis; vous pouvez par vous-même prendre votre parti, suivant les différents mouvements et les occasions qui se présenteront d'en profiter, ou du moins, s'ils cherchaient à vous combattre témérairement, de prendre tous vos avantages, de manière qu'ils eussent lieu de s'en repentir.

Je ne suis point d'avis que vous entrepreniez le siége de Huy. Si vous aviez pu le faire avant que les ennemis fussent assemblés, ce qui semblait devoir vous y engager était uniquement l'objet de partager leurs forces. Cette conquête ne changerait rien à leurs projets, et, s'ils vous voyaient engagé du côté de la Meuse, ils pourraient prendre le parti de se porter en Flandre et d'attaquer quelques-unes de mes places, ce qui vous mettrait dans la nécessité d'abandonner cette entreprise pour vous rapprocher d'eux; l'objet de la prise de Huy ne saurait être de grande utilité ni d'un grand éclat, et vous donnerait du chagrin, s'il n'avait tout le succès que vous vous seriez promis.

J'ose assurer à votre majesté que nous ne ferons rien de téméraire et que nous nous placerons de manière que, si les ennemis nous atta- Réponse de M. le duc

Vendôme au roi. Du camp de Sombret, 29 mai 1706.

quent, ils s'en repentiront. Mais je crois qu'ils n'oseront le faire de toute la campagne; car il paraît jusqu'à présent par leurs mouvements qu'ils veulent se mettre hors de portée d'en venir à une action. Notre marche des Estinnes à Gosselies les avait fort intrigués; mais celle d'hier les a tout à fait consternés, à ce que m'ont assuré plusieurs gens qui ont marché avec eux. Ils partirent hier de Soignies et revinrent à leur camp de Hal. Ils ont renvoyé à Bruxelles leur canon, leurs bateaux et leurs bagages, et le bruit est dans le pays qu'ils veulent se mettre derrière le canal de Vilvorde; s'ils se mettent dans cette situation, il pourrait bien arriver qu'ils feraient marcher quelques détachements en Allemagne. Votre majesté serait contente si elle entendait les discours que tiennent les troupes; enfin la supériorité est entièrement reprise, et le mouvement que les ennemis firent hier ne fera que redoubler l'audace de cette armée.

A l'égard du siége de Huy, votre majesté se souviendra, s'il lui plaît, que ce fut sa première idée, et qu'elle regardait en ce temps-là comme la chose la plus avantageuse qui pût arriver d'attirer les ennemis à un combat dans un pays ouvert, où nous pussions nous servir de la supériorité que nous avons en cavalerie : voilà ce qui m'a fait parler du siége de Huy, que je ne regarde pas par lui-même comme une conquête considérable; mais cela mène à Liége et de Liége à Maëstricht. Le bon état des affaires d'Espagne et d'Allemagne peut avoir fait changer votre majesté; mais il y a toute probabilité que les ennemis nous laisseront prendre Huy, sans songer à le secourir; et s'ils s'exposaient à une bataille, il y a lieu de croire que les affaires de votre majesté n'en deviendraient que meilleures. Cependant, puisqu'elle ne le juge pas à propos, je ne songe plus à cette entreprise; mais, comme quelquefois les affaires changent, et que votre majesté même peut à celle-ci changer de sentiment, je continuerai toujours à faire voiturer du gros canon à Namur; il y sera aussi bien qu'à Maubeuge, et cela ne laissera pas d'intriguer les ennemis. Ils ont

Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2018, n° 195.

tiré tout ce qu'ils ont pu de leurs garnisons, tant du côté de la mer et de la Meuse que de la Hollande et de la Gueldre; cependant leur armée n'est composée que de cent huit bataillons et cent cinquante-cinq escadrons. On peut compter cela comme une chose sûre.

Nous sommes ici dans une belle plaine, et il y a dans notre centre une ouverture de trente-quatre lieues, où il n'y a ni ruisseau, ni haie, ni fossé. Il ne tient qu'à Marlborough de venir, s'il en a envie: mais s'il y vient, il trouvera notre centre mieux garni que notre droite ne l'était à Ramillies. J'ai placé la maison de votre majesté vis-à-vis de cette ouverture, qui tient depuis Marbais jusqu'à Saint-Amand.

Les ennemis étaient si peu portés à venir nous attaquer, comme le prévoyait M. le duc de Vendôme, que, non contents de la retraite précipitée qu'ils avaient faite, le 28 et le 29, vers Bruxelles, ils la continuèrent le 31 jusqu'à Louvain. Ils campèrent sous cette place, la droite à Neerysche, la gauche à la ville, la Dyle devant le camp. Ce poste était bon, et il y avait apparence qu'ils n'en prendraient que de tels, pour mettre à couvert Louvain, Bruxelles et les autres places du Brabant.

Cependant, comme ils pouvaient passer la Dyle, M. le duc de Vendôme alla avec l'électeur reconnaître le poste de Gembloux, et fit ouvrir des marches pour s'y porter aussitôt qu'il les verrait à la droite de cette rivière; et, quoiqu'il fût toujours dans l'idée que les ennemis étaient trop découragés pour chercher à combattre, il crut devoir rapprocher de lui une partie des troupes de M. de Lamothe; il lui manda, en conséquence, de mener à Maubeuge les huit escadrons qui étaient à Lille. Son infanterie resta dans les lignes de Comines.

Ce mouvement pouvait aussi faire craindre aux ennemis qu'on n'eût le dessein de les attaquer; mais, pour leur donner en même temps de l'inquiétude du côté de la Meuse, M. de

Vendôme ordonna que la grosse artillerie qu'il avait fait embarquer sur la Sambre continuât de descendre vers Namur. La marche de cette artillerie produisit l'effet qu'il s'en était promis. Le duc de Marlborough, persuadé qu'elle était destinée pour le siége de Huy, marcha en avant de Louvain.

Le 1er juin, il passa la Dyle et alla camper, la droite à Meldert, la gauche vers Hougaerde. Ce mouvement decida le nôtre.

Le lendemain, l'armée du roi marcha de Sombref à Gembloux et campa sur trois lignes et une réserve, la droite à Sauveniere-sur-l'Orneau, au defilé des Cinq-Étoiles, la gauche au château et au ruisseau de Noirmont. Ce poste était très-avantageux; c'était un pays de plaine, où la cavalerie pouvait agir. Il y avait beaucoup de subsistances, et, dans le cas où les ennemis se seraient approchés de la Meuse, ce qu'ils ne pouvaient faire sans decouvrir Louvain et Bruxelles, nous avions la facilité de les prévenir et de mettre la Mehaigne derrière nous.

M. de Lamothe, arrivé ce jour-là de Lille à Condé avec les huit escadrons qu'il devait conduire à Maubeuge, ayant reçu ordre de s'approcher plus près de l'armée, marcha le 3 à Givry et le 4 à Charleroi. Il avait laissé à M. de Montroux le commandement des huit bataillons qui étaient dans les lignes de Comines, et n'avait rien changé à l'emplacement des quatre bataillons et des trente-deux compagnies de cavalerie et de dragons que la cour avait repandues sur la frontière de l'Artois et de la Picardie pour couvrir ces provinces.

M. le duc de Vendôme laissa à Charleroi la cavalerie de M. de Lamothe, qui pouvait joindre l'armée en très-peu de temps. Comme il savait que le poste que les ennemis occupaient était couvert par des ravins et des ruisseaux, il regardait comme impraticable de les attaquer; mais il pensait aussi

qu'il leur était impossible de marcher à nous. Nous étions couverts par le ruisseau de Tourrinnes-les-Ordons, qui tombait à Nil-Pierreux dans celui de Noirmont, et de notre camp nous pouvions facilement nous porter en bataille sur ce premier ruisseau.

Au reste, c'était avoir beaucoup fait que d'avoir attiré par nos mouvements la guerre sur la Ghète, et les espérances d'une campagne avantageuse se soutenaient de tous côtés. On avait avis que Saragosse et tout l'Aragon étaient enfin soumis à l'obéissance du roi d'Espagne, et les progrès de M. le maréchal de Villars en Allemagne devaient vraisemblablement déterminer les ennemis à y envoyer un détachement des Pays-Bas. On apprit que c'était leur dessein. M. de Vendôme eut peine à le croire; mais, en supposant que ce détachement aurait lieu, il manda à la cour que, si les ennemis s'affaiblissaient seulement de vingt bataillons et d'autant d'escadrons, il répondrait de prendre pendant la campagne Huy, Liége et même Maëstricht.

Quant au moment présent, M. le duc de Vendôme témoigna au roi, par sa lettre du 7, le désir qu'il avait de s'avancer vers les ennemis, fondé sur ce qu'étant allé la veille avec l'électeur reconnaître le pays jusqu'à une lieue et demie de leur camp, il avait trouvé le pays fort ouvert; qu'après avoir passé le ruisseau de Tourrinnes-les-Ordons que nous tenions par notre gauche, et qui descendait à Nil-Pierreux, on pouvait marcher en bataille jusqu'à eux; qu'il y avait même, à portée des ruisseaux qui les couvraient, une hauteur d'où il serait facile de canonner de très-près une bonne partie de leur armée. Il ne marquait pas précisément qu'on dût leur livrer la bataille dans le poste qu'ils occupaient; mais il faisait entendre que le moins qu'on pût se promettre de ce mouvement était d'étendre nos subsistances, de resserrer beaucoup les ennemis

dans les leurs, et surtout de les empêcher, lorsqu'ils nous verraient aussi près d'eux, d'envoyer du secours en Allemagne, d'autant plus que, depuis quelques jours, ils s'étaient déjà affaiblis de six mille hommes, qu'ils avaient jetés dans Bruxelles, Malines, Louvain, Maëstricht, Liége et Huy.

Le roi répondit, le 9, à M. le duc de Vendôme que, lui ayant laissé, ainsi qu'à l'électeur, une entière liberté, il ne pouvait déterminer de Versailles les mouvements qu'il y avait à faire, soit pour s'approcher des ennemis, soit pour s'en éloigner. Sa majesté lui recommanda seulement de n'en faire aucun qu'avec précaution et après avoir été bien informé de la véritable force des ennemis; et qu'à l'égard de la marche qu'il se proposait de faire pour s'approcher d'eux, il était à propos de la différer de quelques jours, pour attendre que les inquiétudes qu'ils avaient du côté de l'Espagne, comme de celui de l'Allemagne, les déterminassent à y faire marcher des troupes et à s'affaiblir devant lui. Il paraît que le roi désirait d'autant plus que M. de Vendôme prît ce parti, que sa majesté ne trouvait aucun inconvénient à ce que l'armée prolongeât son séjour dans un pays aussi abondant que les plaines de Gembloux, et qu'elle ne croyait pas que celui qui séparait les deux armées fût aussi ouvert qu'on l'en avait assuré, et qu'il fût facile d'aller attaquer les ennemis dans leur camp.

M. le duc de Vendôme n'était pas moins persuadé de cette difficulté qu'on l'était à Versailles : il croyait même que les ennemis prendraient le parti de ne point l'attendre et de se retirer derrière la Dyle, où il serait encore plus difficile de les attaquer, quand même ils s'affaibliraient considérablement. Ces inconvénients, joints au danger de manquer d'eau au delà du ruisseau de Tourrinnes-les-Ordons, lui firent perdre entièrement son projet de vue; mais, ayant avis, dans ces circons-

tances, de la résolution que venaient de prendre les ennemis de détacher pour l'Espagne neuf bataillons et six escadrons de leur armée, il reprit l'idée d'opérer sur la Meuse, et écrivit en conséquence, le 11, au roi pour représenter à sa majesté qu'aussitôt que ce détachement serait parti, il n'y aurait rien de mieux à faire que le siege de Huy, ensuite celui de Liége; que le premier pourrait se faire avec douze bataillons et vingt escadrons, sans que l'armee perdît sa supériorité sur celle des ennemis, et sans qu'elle fût moins en état de les combattre avec avantage, s'ils cherchaient à s'opposer à cette entreprise. M. le duc de Vendôme faisait observer en même temps au roi que la précipitation avec laquelle les ennemis s'étaient retirés de Soignies à Bruxelles devait faire juger de la résolution où ils etaient de ne pas quitter le Brabant pour se porter en Flandre; qu'ils avaient manqué l'occasion de le faire dans le moment où, en marchant à Gosselies, nous leur avions découvert cette partie, et qu'on pouvait croire que leurs vues se porteraient du côté de la Meuse.

Le roi ne regarda pas l'entreprise de Huy comme un objet assez considérable pour donner de la supériorité de ses forces une idée capable de faire impression sur les Hollandais; et sa majesté, persuadée que le côté de la mer était un de ceux qui les intéressaient le plus, et qu'ils s'occuperaient toujours de préférence à couvrir les places qui pourraient donner entrée dans leur pays, manda à M. de Vendôme qu'il valait beaucoup mieux différer quelque temps à se déterminer sur ce qu'on pourrait faire, et attendre que les Anglais et les Hollandais se fussent fixés pour l'Espagne ou pour l'Allemagne, où ils seraient obligés d'envoyer incessamment des secours, à moins qu'ils ne voulussent faire comprendre à leurs alliés qu'ils n'avaient pas assez de forces pour les soutenir.

D'après ces différentes combinaisons, et la campagne ne faisant que commencer, le sentiment de sa majesté fut donc que M. le duc de Vendôme restât dans le poste qu'il occupait, ou que, si les subsistances y devenaient trop difficiles, il en choisît un autre, sans se fixer à aucun objet d'opération, du moins pour des siéges; mais que, si les ennemis s'affaiblissaient, rien ne devait l'empêcher de profiter du moment, en évitant néanmoins, comme le plus grand mal qui pût arriver, de retourner du côté de la Flandre.

Pendant qu'on s'occupait de ces objets, les ennemis essayèrent de nous donner de l'inquiétude pour cette partie, en faisant marcher vers Gand sept bataillons et quelque cavalerie aux ordres de M. de Fagel; ces troupes allèrent ensuite à Oudenarde, où elles formèrent un camp le 14.

Aussitôt que M. le duc de Vendôme en eut eu avis, il renvoya sur la Lys M. de Lamothe avec les huit escadrons qu'il avait amenés à Charleroi. Il arriva le 15 à Frelinghem. M. de Lamothe laissa dans les lignes de Comines les huit bataillons qui y campaient depuis le commencement de la campagne, et garda avec ce peu de troupes les lignes, la haute et la basse Deule, la Scarpe, le canal d'Ypres et la Knocke. Il était aussi chargé de veiller à la sûreté de l'entre-Sambre et Meuse; mais, n'ayant pas assez de monde, il se borna à n'occuper que quelques châteaux et quelques villes les plus à portée des principaux passages de la Sambre et de la Meuse. Il est vrai qu'indépendamment des troupes qu'il avait avec lui, quatre bataillons et trente-deux compagnies de cavalerie et de dragons étaient distribués le long de la frontière; mais cela n'était pas suffisant pour garder les lignes depuis la mer jusqu'à la Meuse, ce qui faisait une étendue de quatre-vingt-douze lieues.

Cependant, loin d'augmenter le nombre de ces troupes, on se vit dans la nécessité de le diminuer, sur les inquiétudes que conçut la cour de la marche du duc de Savoie et du prince Eugène vers le Dauphiné et la Provence. M. le duc de Vendôme ayant reçu ordre de détacher de l'armée quatre bataillons pour joindre celle de M. le maréchal de Tessé, les mit en marche le 16 sur Philippeville, et en tira un pareil nombre du corps de M. de Lamothe pour les remplacer. Ces derniers s'avancèrent jusqu'à Condé; mais, les ennemis ayant détaché le 18 vers Gand, sous les ordres de M. le baron de Spaar, neuf bataillons et sept escadrons, ils eurent ordre de ne pas aller plus loin.

M. le duc de Vendôme, persuadé que ce nouveau détachement des ennemis ne s'arrêterait pas longtemps en Flandre, et que sa destination était de s'embarquer pour passer en Espagne, écrivit de nouveau, le 20, au roi au sujet du siége de Huy, et représenta à sa majesté que ce siége conduisant à celui de Liége, et ce dernier à celui de Maëstricht, les ennemis se trouveraient forcés ou de venir couvrir cette dernière place et d'abandonner le Brabant, ou de nous attaquer avec des forces inférieures; mais le roi lui ordonna de nouveau de rester dans sa position, et il n'eut plus qu'à s'occuper des moyens d'y amasser des subsistances et de gêner les ennemis dans les leurs. Ils étaient déjà obligés d'aller fourrager fort loin, d'un côté jusqu'à Tervueren, de l'autre jusqu'à Diest.

L'armée du roi au contraire était dans un pays abondant; elle fit plusieurs fourrages jusqu'auprès du camp des ennemis, ce qui rendit encore les leurs plus difficiles, et bientôt ils se virent contraints de ne donner que de l'avoine à leurs chevaux. Il était à croire qu'ils seraient forcés de décamper les premiers.

Cependant toutes les nouvelles assuraient que ce n'était pas le projet du duc de Marlborough, et que ce n'était que pour nous engager à quelque mouvement qu'il avait détaché des troupes vers la Flandre et renvoyé dans les garnisons de la Meuse celles qu'il en avait tirées.

Pour remplacer en partie le vide que le renvoi des troupes occasionna dans son armée, il lui arriva un renfort de quelque cavalerie, et elle se trouva forte alors de quatre-vingt-quinze bataillons et cent soixante-cinq escadrons, y compris les détachements de MM. de Fagel et de Spaar.

A la fin du mois, ces deux détachements marchèrent vers la Lys, et se réunirent à Deynse, où ils campèrent sous les ordres de M. de Spaar, ce qui engagea M. de Lamothe à faire revenir dans les lignes de Comines les quatre bataillons qui avaient marché à Condé.

Dans le même temps, l'électeur de Bavière fit partir trois bataillons et cinq escadrons de ses troupes pour l'Allemagne. La cour avait consenti à ce qu'il fît ce détachement dans la vue de mettre M. le maréchal de Villars plus en état de continuer ses progrès et dans l'espérance que ce mouvement pourrait porter les ennemis à s'affaiblir en envoyant aussi des troupes dans cette partie.

Quoique l'armée se trouvât fort affaiblie, tant par le départ de ces troupes que par celui des quatre bataillons qui allaient en Provence, M. le duc de Vendôme n'en était pas moins d'avis de marcher aux ennemis; mais, sachant que ce n'était pas l'intention du roi, il ne pensa plus qu'aux moyens de vivre dans le poste qu'il occupait et de s'y procurer des subsistances jusqu'au commencement du mois de septembre, temps auquel il se proposait de marcher pour se porter par Genappe et Hal à Lessinnes, et de passer ensuite l'Escaut à Pottes et Es-

canaille, pour gagner Haerlebek et finir la campagne par la prise de Courtray.

C'était un grand projet, dont le roi ne trouvait pas l'exécution aussi facile que M. le duc de Vendôme s'en flattait; sa majesté craignait toujours qu'on ne s'exposât plusieurs fois à combattre dans les marches qu'on aurait à faire, et que, dans le cas où l'on parviendrait jusqu'à Courtray, il ne fût difficile de soutenir ce poste et les autres dont on se serait rendu maître. Mais M. de Vendôme, persistant dans son sentiment, représenta de nouveau à sa majesté, par sa lettre du 19, que, si ce projet n'avait pas lieu, on serait réduit à finir la campagne dans les lignes, ce qui ne serait pas moins préjudiciable à son pays et à ses affaires qu'à l'honneur de ses armes. A l'égard de Courtray, M. le duc de Vendôme se flattait de pouvoir le soutenir, et, dans le cas où cela deviendrait impossible, son avis était de le raser, estimant qu'il valait mieux en venir à cette extrémité que de rester dans l'inaction, et que, d'ailleurs, dès que sa majesté ne voulait pas qu'on s'exposât à un combat, le véritable moyen de l'éviter était d'imposer aux ennemis par des marches audacieuses, et de leur faire voir qu'on ne les craignait point.

Bientôt il fallut changer de ton et de système; tout allait être perdu du côté de l'Italie : la Provence envahie, Toulon menacé, demandaient de prompts secours. Le roi se détermina à y envoyer de son armée des Pays-Bas un détachement de treize bataillons et de six escadrons de dragons.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Versailles, 1er août 1707.

L'entrée de l'armée de l'empereur et du duc de Savoie en Provence, et la flotte des ennemis dans la Méditerranée à portée de soutenir leurs entreprises, m'avaient donné lieu de faire avancer

Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2015 partie, 1re section, n° 18

soixante bataillons et un pareil nombre d'escadrons pour former un corps d'armée que je croyais suffisant pour faire prendre une autre résolution à mes ennemis, ou du moins pour s'opposer à leurs entreprises; l'éloignement et les postes différents dans lesquels étaient les troupes qui devaient composer cette armée ont facilité au duc de Savoie les moyens de s'avancer proche de Toulon; j'ai été obligé pour conserver cette place, dont vous connaissez l'importance, d'y faire faire un camp retranché, dans lequel j'ai fait établir trente-quatre bataillons, non compris ceux destinés à la défense de la ville. Cette résolution, qui d'abord paraîtrait avoir ses inconvénients, s'il avait été possible, au lieu de séparer mes troupes, de les rassembler pour en former un corps d'armée, est devenue forcée par la supériorité des ennemis, et je ne puis mettre mon royaume en sûreté, ni les forcer à repasser le Var, sans faire marcher de nouvelles troupes en ce pays-là. C'est pour y réussir, sans m'exposer à de nouveaux mouvements, que j'ai résolu de tirer encore treize bataillons et six escadrons de l'armée de Flandre, dont je vous envoie les noms. Cette diminution de forces considérable produira sans doute un assez mauvais effet dans le pays, et ranimera le courage du duc de Marlborough; il n'est pas possible de l'éviter sans courir de plus grands risques du côté de la Provence. Vous communiquerez ma lettre à l'électeur de Bavière, et prendrez avec lui les mesures les plus convenables pour que ce mouvement se fasse sans un grand éclat. Vous pourrez remplacer quelques-unes desdites troupes par celles qui avaient été destinées pour composer le corps commandé par le comte de Lamothe et pour la garde des lignes, dont une partie n'en a plus besoin, les partis ne pouvant pénétrer depuis les derniers traités qui ont été passés pour les contributions. Vous êtes tellement supérieur en cavalerie aux ennemis, et les six escadrons que je tire de l'armée de Flandre peuvent être remplacés avec tant de facilité, que je doute que les ennemis se déterminent à chercher l'occasion de vous combattre. Si je puis finir la guerre de Provence dans la fin de cette campagne et renvoyer l'armée du duc de Savoie hiverner dans son pays, sans qu'il arrive aucune dis-

grâce ailleurs, j'aurais lieu de croire qu'il resterait peu de moyens à mes ennemis qu'ils n'aient tentés jusqu'à présent pour me faire du mal; j'ai une confiance si entière dans la bonne volonté que vous me témoignez dans les occasions importantes où il s'agit de mon service, que je ne vous recommande point la diligence, étant bien persuadé que vous préviendrez sur cela, aussi bien que sur les moyens d'exécuter mes intentions, tout ce que je pourrais desirer de vous.

J'ai choisi Guerchy et Ruffey pour commander ce détachement. Je sais que le premier est fort incommodé de la blessure qu'il a reçue à la tête, qui a donné lieu à le trépaner; qu'il demande d'aller aux eaux au mois de septembre prochain. Vous saurez de lui si sa santé est assez mauvaise pour qu'il ne puisse pas entreprendre ce voyage et continuer à servir jusqu'au mois d'octobre; j'en nommerais un autre à sa place, en ayant un besoin indispensable, par le peu qu'il y en a en ce pays-là.

Si j'avais pu prendre sur mes autres armées tous les secours dont j'ai besoin, vous assurerez l'électeur que je n'aurais pas diminué celle qu'il commande. J'ai conservé dans l'arrangement que je me suis fait, une proportion qui se peut soutenir, sans donner trop d'avantage à mes ennemis en aucun endroit.

Vous ordonnerez à tous les colonels de marcher avec leurs regiments, etc.

Le detachement ordonné par la cour se mit en marche le 5 août. Pour former les treize bataillons dont il devait être composé, M. de Vendôme en tira un du corps de M. de Lamothe; et, pour remplacer à l'armée une partie de ceux qui en partirent, il lui en demanda six autres de ceux qui étaient à ses ordres; et ces derniers furent remplacés par les troupes de garnison. Malgré ces arrangements, l'armée se trouvait considérablement affaiblie par ce détachement et ceux qui en étaient

partis précédemment [1]; il ne pouvait plus être question de marcher en avant; on n'eut plus à penser qu'aux moyens de se soutenir dans le poste qu'on occupait. Le roi expliqua de nouveau ses volontés à cet égard, et M. le duc de Vendôme convint qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre.

Voilà à quoi se réduisirent tous les mouvements jusqu'au commencement du mois d'août. On n'était, depuis le 1er juin, occupé dans les deux armées qu'à vivre, à s'observer et à faire la petite guerre. Les partis de celle du roi eurent différents avantages; ils firent beaucoup de prisonniers et enlevèrent quantité de chevaux. L'armée du duc de Marlborough souffrait beaucoup et dépérissait, tant par la disette des fourrages que par la désertion et les maladies. Ce fut sans doute par ce motif et avec l'espérance de profiter de notre affaiblissement pour nous faire repasser la Sambre, que ce général prit le parti de décamper et de s'approcher de nous.

Le 10, vers quatre heures après midi, son armée quitta Meldert et marcha vers la Dyle.

Pour masquer sa marche, M. de Marlborough avait fait avancer un corps de deux mille chevaux jusqu'à Tourrinnes-les-Ordons, qui n'était qu'à une petite demi-lieue du front de notre camp, ce qui fit croire à M. le duc de Vendôme qu'il marchait à lui avec toutes ses forces. Il se le persuadait avec d'autant plus de raison que, suivant tous les avis, M. de Marlborough s'était renforcé de tout ce qu'il avait pu tirer des garnisons de la Meuse et de Flandre, et qu'il avait envoyé ordre à M. de Spaar de le joindre avec son corps. Dans cette idée, M. le duc de Vendôme fit ses dispositions pour recevoir les ennemis; et, voulant s'assurer par lui-même de leur marche

[1] Ces différents détachements avaient affaibli de vingt bataillons et de onze escadrons le nombre des troupes qui étaient aux Pays-Bas.

et éclairer leurs desseins, il s'avança avec l'électeur jusqu'à Walhain, près de Tourrinnes-les-Ordons, mais il ne trouva plus d'ennemis; et quelque temps après il apprit qu'ils avaient passé la Dyle, et qu'ils marchaient entre cette rivière et la forêt de Soignies, vers Nivelle et Genappe. La crainte d'être prévenu par eux au défilé du Piéton et sur la Haine lui fit prendre le parti de les y devancer lui-même, pour n'être pas rejeté à la droite de la Sambre, s'ils y arrivaient avant lui.

Le 11, à la pointe du jour, l'armée décampa de Gembloux, marcha sur sept colonnes, dont trois d'infanterie et quatre de cavalerie, et alla camper à Vanderbeeck, la droite au ruisseau du Piéton, la gauche au village et au ruisseau de Seneffe; la marche fut de six lieues, et les dernières troupes n'arrivèrent au camp qu'à dix heures du soir.

Le 12, M. le duc de Vendôme ayant eu avis que les ennemis s'étaient remis en marche à midi, jugea qu'ils se dirigeaient sur Hal; et, pour les reconnaître, il se porta à Seneffe. Il n'y fut pas plus tôt qu'il vit leur tête arriver à Arquesnes et à Feluy, ce qui les approchait beaucoup de nous; il était à craindre qu'ils ne vinssent, pendant la nuit, occuper la hauteur de Seneffe, qui dominait de près notre gauche, et qu'ils ne profitassent de la situation désavantageuse de notre camp, qui était disposé de manière que notre cavalerie devenait inutile. D'ailleurs, en perdant du temps, c'était donner aux ennemis la facilité de prendre de l'avance sur nous vers Chièvres. Toutes ces considérations engagèrent M. le duc de Vendôme à porter l'armée dans la plaine du Roeulx. La tête des colonnes s'ébranla à neuf heures du soir, et, malgré la difficulté du pays et la pluie qui dura toute la nuit, on marcha avec tant de diligence, que le lendemain, une heure avant le jour, M. le duc de Vendôme arriva avec toute la cavalerie à la cense du Quesne

d'Ardammont. Il y attendait le reste de l'armée, lorsque, vers les cinq heures du matin, on vint lui dire que l'arrière-garde, commandée par M. d'Albergotti, allait être attaquée. Il y courut avec l'électeur, et trouva cette arrière-garde à la hauteur de l'abbaye de l'Olive, se retirant en très-bon ordre. Elle était composée de deux brigades de cavalerie, deux régiments de dragons, cent gardes du corps et vingt compagnies de grenadiers. Ces troupes firent une si bonne contenance, qu'elles imposèrent aux ennemis, quoiqu'ils fussent très-supérieurs et que, depuis Vanderbeeck jusqu'à l'abbaye de l'Olive, ils eussent suivi l'arrière-garde à la portée du fusil avec soixante escadrons et deux à trois mille grenadiers. Toutes les tentatives qu'ils firent pour l'attaquer réussirent mal; ils furent toujours repoussés par nos grenadiers, et perdirent du monde, ce qui les engagea à ne plus s'approcher qu'à portée du canon.

Cependant M. le duc de Vendôme, ne doutant point qu'ils ne fussent suivis de toute leur armée, mit promptement la sienne en bataille sur les hauteurs de Haine-Saint-Pierre et Haine-Saint-Paul. Il appuya sa droite à la Haine, sa gauche couverte par la cense des Louvières et par un étang. On demeura dans cette position jusqu'à deux heures après midi. On s'attendait à une bataille, et jamais les troupes ne marquèrent plus d'ardeur, inspirées par l'esprit du général, elles brûlaient du désir d'en venir aux mains. Mais les ennemis étant retournés dans le camp qu'ils avaient marqué entre Nivelle et le village d'Arquesnes, où ils appuyèrent leur droite, nous continuâmes notre marche et vînmes camper sur la bruyère Saint-Denis, la droite à Gottignies, la gauche dépassant Saint-Denis.

Le 14, l'armée marcha de Saint-Denis à Chièvres, et campa sur trois lignes : la droite à Lens, la gauche tirant vers Ath.

La marche se fit dans le plus bel ordre, et ne fut point inquiétée.

Les ennemis marchèrent aussi le même jour et se portèrent d'Arquesnes à Soignies. Ils appuyèrent leur droite à Louvignies et Chaussée-Notre-Dame; la gauche débordait Soignies, qui était derrière leur camp. C'était celui qu'ils avaient occupé au commencement de la campagne; vraisemblablement ils ne croyaient pas nous trouver à celui de Chièvres, s'étant flattés d'obliger par leurs marches M. le duc de Vendôme de rentrer dans les lignes.

Mais ce général leur en avait imposé lui-même par des manœuvres, et c'était un avantage décisif d'avoir gagné Chièvres, où il aurait été impossible d'arriver si M. de Marlborough se fût trouvé à Soignies avant que M. de Vendôme eût achevé sa marche, parce que, dans ce cas, on aurait rencontré des obstacles presque invincibles au passage du ruisseau de Lens.

La position qu'on venait de prendre à Chièvres était avantageuse et ne pouvait être tournée d'aucun côté; la droite était appuyée au bois d'Epinlieu et couverte par le ruisseau qui allait d'Erbault à Lens; la ligne se repliait ensuite sur Bauffé, qu'elle laissait derrière elle, et se dirigeait, par l'arbre de Chièvres, sur Tongres-Saint-Martin et Tongres-Notre-Dame, où était la gauche. Cette dernière partie était couverte par le ruisseau qui venait de Belœil et allait tomber dans celui de Cambron, près du village d'Attre. Cette position nous procurait d'ailleurs des vivres et des fourrages dans une telle abondance, qu'on jugeait pouvoir y vivre pendant le reste de la campagne; il y avait au contraire apparence que les ennemis, n'ayant point de farines à Ath, ne pourraient rester longtemps à Soignies.

Le 15, les six bataillons que M. de Lamothe avait eu ordre d'envoyer à l'armée y arrivèrent, et, au moyen de ce secours,

la première ligne fut composée de cent treize bataillons et la seconde de cent quatre-vingt-un escadrons.

Les caissons, l'artillerie, les gros et les menus équipages qui avaient été retenus par les mauvais temps du côté de Saint-Ghislain, arrivèrent en même temps. Les chemins étaient si gâtés par les pluies, qui continuèrent encore plusieurs jours, que les armées étaient hors d'état de faire aucun mouvement. Cependant on apprenait que les ennemis avaient fait venir leur grosse artillerie, et qu'ils ouvraient des marches sur Ghislenghien comme s'ils eussent voulu gagner Lessines et Grammont.

M. le duc de Vendôme, ayant aussi avis que les ennemis cherchaient une occasion favorable pour combattre, ou au moins pour gagner sur nous une marche vers la Flandre, renvoya le 24 les gros bagages à Condé, et ordonna que toutes les troupes se tinssent prêtes à marcher aussitôt que celles des ennemis se mettraient en mouvement. Son dessein était de se porter entre le mont de Trinité et Tournay, et de là au pont d'Espierres. On peut voir, dans la lettre que M. de Puységur écrivit le 24 à la cour, ce que l'on imaginait de plus convenable à faire suivant les divers partis que les ennemis pourraient prendre.

Dans tous les cas, M. le duc de Vendôme se proposait d'agir conformément aux intentions du roi, d'éviter une action, mais sans que les ennemis pussent le soupçonner de faiblesse ou de timidité, et de se mettre dans un poste avantageux d'où il pût traverser leurs desseins du côté de la Flandre.

Jusqu'à ce moment il y avait réussi et on avait lieu d'espérer que la suite de la campagne répondrait à d'aussi heureux commencements. Les affaires se rétablissaient aussi en Espagne et en Allemagne ainsi qu'en Provence, d'où les ennemis, après

avoir échoué devant Toulon, se retiraient dans le plus grand désordre.

La nouvelle de la levée du siége de Toulon répandit autant d'ardeur dans l'armée de M. le duc de Vendôme que d'abattement dans celle du duc de Marlborough; et ce dernier général crut, dès ce moment, devoir songer à se renforcer. Pour cet effet, il envoya ordre au baron de Spaar de quitter la Lys et de se rapprocher de l'Escaut, ce qu'il exécuta sur-le-champ en allant de Deynse à Oudenarde, où il arriva le 27.

M. de Lamothe ne fut pas plus tôt instruit de ce mouvement qu'il marcha de Frelinghem à Lille avec toute sa cavalerie, ensuite à Tournay, où il était également à portée de la Flandre et de l'armée, et d'où il pouvait côtoyer le corps de M. de Spaar de quelque côté qu'il pût aller; mais l'un et l'autre eurent ordre en même temps de rester dans leurs postes, et l'éloignement des fourrages obligea enfin les deux armées de décamper et de se rapprocher aussi de l'Escaut.

Le 31, celle du roi marcha de Chièvres à Antoing et campa sur trois lignes. La droite fut appuyée au ruisseau de Peronne, dépassant d'une demi-lieue Antoing, où le quartier général fut établi, la gauche au chemin couvert de Tournay. Le peu d'étendue du terrain obligea de mettre en potence, sur le flanc gauche, la première et la seconde ligne de la cavalerie de la gauche; les dragons de droite et de gauche furent placés vers les flancs, la réserve en quatrième ligne, la droite vers Peronne, la gauche à Antoing.

Les ennemis marchèrent en même temps que nous, et allèrent de Soignies à Ath, où ils campèrent, leur droite à cette place, leur gauche à Gages et Cambron-Saint-Vincent.

Comme nous avions fourragé les environs de ce camp, M. le duc de Vendôme se persuadait qu'ils n'y feraient pas un long

séjour, et qu'ils se rapprocheraient tout à fait de l'Escaut. Dans cette idée, il fit ouvrir des chemins sur les deux rives de cette rivière pour pouvoir la descendre facilement. Son premier objet était de se porter jusqu'à la Bonne et d'aller fourrager le plus en avant qu'il serait possible, afin de rejeter les ennemis sur Oudenarde; il espérait, en second lieu, pouvoir dans la suite les combattre ou, au moins, les forcer à rétrograder, si la cour consentait à lui rendre le détachement qui était parti pour la Provence, et dont la levée du siége de Toulon avait suspendu la marche. Il demanda à cet effet que ce détachement rejoignît l'armée; mais le roi l'ayant jugé plus utile en Allemagne qu'aux Pays-Bas, où il n'aurait pu arriver que le 20 ou le 22 du mois, M. le duc de Vendôme se trouva réduit à ne plus penser qu'à vivre le plus longtemps qu'il serait possible aux dépens du pays dont les ennemis étaient les maîtres.

Leurs différents mouvements faisaient bien voir qu'ils n'avaient eux-mêmes d'autre dessein que celui de subsister, et l'on savait que, depuis la levée du siége de Toulon, les États-Généraux avaient envoyé ordre au duc de Marlborough de ne penser ni à un combat ni à aucun siége. Cependant M. le duc de Vendôme n'en fut pas moins attentif à ce qui pouvait regarder les lignes de Comines, et son projet, dans le cas où les ennemis auraient fait quelque démarche pour l'y prévenir, était de se porter à Deulsemont, et de faire plusieurs nouveaux ponts sur la Lys, pour être en état d'entrer promptement dans la ligne. Mais M. de Marlborough, loin d'avoir cet objet en vue, craignait lui-même pour Menin et Courtray, que menaçait notre marche sur l'Escaut, et il prit le parti de renvoyer M. de Spaar dans cette partie et de s'en rapprocher lui-même.

Le 2 septembre, M. de Spaar décampa précipitamment d'Oudenarde et se porta sur la rive gauche de la Lys, près de

Courtray, entre cette ville et Menin. Il n'avait avec lui que cinq bataillons et huit cents chevaux; mais il pouvait en peu de temps recevoir des renforts.

M. le duc de Vendôme, de son côté, fit marcher M. de Lamothe; il lui donna douze bataillons, deux régiments de dragons et un de cavalerie, avec lesquels il alla camper, l'infanterie derrière les lignes de Comines, les dragons et la cavalerie à Warneton. Trois mille pionniers furent commandés pour travailler aux réparations et aux communications de ces lignes.

Le 3, l'armée des ennemis quitta le poste qu'elle avait pris sous Ath, passa le Dender dans cette ville, et alla camper, la droite et le quartier général à Opbrakel, la gauche à Grammont, Everbecq devant la ligne.

Le 4, elle marcha à l'abbaye d'Eenaem, près d'Oudenarde, et jeta plusieurs ponts sur l'Escaut.

Le 5, elle passa cette rivière et se porta à Peteghem, sa droite tirant vers la Lys : ce mouvement engagea M. le duc de Vendôme à se rapprocher de la basse Deule.

Il décampa d'Antoing le 6, passa l'Escaut à Tournay et marcha à Annappes. Toute l'infanterie campa en première, la cavalerie en seconde ligne, la droite à Ascq, la gauche vers la Marcq, entre le Pont-à-Marcq et Marquette, les dragons sur les deux flancs de l'armée; la réserve campa le long de la Deule, depuis Lille jusqu'à la Marcq, l'artillerie près de Lille.

M. le duc de Vendôme eût bien voulu marcher à Espierres; mais la difficulté du pays, dans lequel il ne se trouvait point de chemin pour aller en droiture à la Lys, ce qui l'aurait obligé de regagner Lille en partant d'Espierres, le détermina au parti qu'il prit de se porter dès cette première marche vers cette place, afin d'être en état de joindre M. de Lamothe avant

que les ennemis eussent passé la Lys, et, en attendant, de pouvoir vivre sur le pays voisin de Menin.

Le 7, M. de Marlborough marcha en remontant la rive gauche de l'Escaut, et campa à Helchin, près du pont d'Espierres, la droite tirant vers Rolleghem et Courtray et passant devant le moulin de Clare, la gauche et le quartier général à Helchin, le ruisseau d'Espierres devant le camp : c'était le même poste qu'il avait occupé, l'année précédente, pendant le siége de Menin. Il poussa une tête vers cette place.

Sur la nouvelle de la marche des ennemis, M. le duc de Vendôme envoya à Tournay, où l'on avait laissé six bataillons et dix escadrons, un renfort de vingt-deux escadrons. Ces troupes, qui furent aux ordres de M. de Gassion, étaient destinées non-seulement à couvrir Tournay, mais aussi à inquiéter les ennemis dans leurs fourrages sur les deux rives de l'Escaut. Pour mettre M. de Lamothe en état de faire la même chose sur la Lys, du côté de Menin, on augmenta aussi de seize bataillons son camp de Warneton. Toutes ces troupes pouvaient en quatre heures rejoindre l'armée, et la cavalerie, dont on n'avait pas besoin au camp d'Annappes, étant ainsi séparée, pouvait vivre plus facilement et éviter la consommation prématurée des magasins qu'on faisait pour l'hiver, lesquels, restant dans leur entier, donneraient le moyen de faire hiverner sur la frontière autant de cavalerie qu'on le jugerait à propos.

Sur l'avis qu'on eut, le 14, que les ennemis faisaient des chemins pour s'approcher de Tournay, et que leur dessein était de bombarder cette place, M. le duc de Vendôme fit faire plusieurs passages sur la Marcq, au-dessus de Pont-à-Tressin, afin de marcher à eux et de les combattre. Le pays des environs de Tournay étant fort ouvert, et M. de Vendôme étant supe-

rieur en cavalerie, tout l'avantage paraissait devoir être pour lui; mais il n'y eut de mouvement chez les ennemis que de la part du baron de Spaar, qui décampa, le 13, de Heule, près de Courtray, repassa sur la rive droite de la Lys et se porta à Halluin, près de Menin.

Le 18, M. le duc de Vendôme alla visiter les lignes de Comines, dont il trouva le travail fort avancé. Il vit aussi les différents postes qu'occupaient les troupes de M. de Lamothe, et le fit joindre par quelques bataillons et six escadrons, autant pour renforcer cette partie que pour soulager la châtellenie de Lille. M. de Lamothe avait alors sous son commandement vingt bataillons et quarante-deux escadrons, dont douze bataillons et trente-sept escadrons dans les lignes de Comines, huit bataillons et cinq escadrons pour garder la haute Deule, la Scarpe, les lignes de la Trouille depuis Mons jusqu'à la Sambre, et quelques autres postes de la frontière.

Pour raccourcir la ligne de défense, M. le duc de Vendôme proposa de nouveau de construire celle qui avait été projetée l'année précédente, de Pont-à-Tressin à l'Escaut, laissant devant soi le ruisseau de Fleurival et suivant la chaussée de Lille à Tournay. Par cette direction, la ligne, depuis Lille jusqu'à Mortagne, n'aurait été que de sept lieues, au lieu qu'en passant par Douai, elle en avait vingt-cinq. En facilitant aussi la défense de cette partie avec moins de troupes, c'eût été un moyen de s'en procurer pour celle du reste de la ligne. On y trouvait aussi l'avantage de se rapprocher de Tournay et de pouvoir le soutenir, au lieu que, les choses demeurant dans l'état où elles étaient, cette place restait à découvert et dans le cas de ne pouvoir être sauvée que par une bataille.

C'était le sentiment de M. de Vendôme. Les états de Lille ne pensaient pas de même; et, prétendant que la construction

de la ligne ferait beaucoup de tort au pays, ils adressèrent, ainsi que M. de Bagnols, intendant, des mémoires qui engagèrent la cour à rejeter ce projet, et les pionniers qu'on avait déjà fait assembler furent renvoyés.

M. de Chamillart s'expliqua plus particulièrement sur cet objet, en mandant à M. le duc de Vendôme que, si la ligne proposée pouvait procurer quelques avantages pour la position et les mouvements de l'armée, la cour ne s'y refuserait pas; mais que, ne pouvant servir qu'à diminuer les facilités que les partis des ennemis pourraient avoir de pénétrer dans le pays de la Scarpe, de la Censée et du Moulinet, ce travail devenait inutile; que d'ailleurs la saison était trop avancée.

Il ne se passa rien d'intéressant pendant le reste de la campagne. On fut uniquement occupé, de part et d'autre, des moyens de subsister. Quelques partis des ennemis tentèrent de pénétrer sur notre frontière; mais ils furent partout repoussés. M. de Tournefort en battit un de sept à huit cents hommes, le dispersa et fit beaucoup de prisonniers. Les partisans français allèrent jusqu'à Gand, et brûlèrent plusieurs magasins des ennemis.

A la fin du mois, M. de Marlborough fit baraquer ses troupes, et l'on eut avis que dans peu elles se sépareraient pour aller dans leurs quartiers d'hiver, ce qui engagea M. de Vendôme à faire ses dispositions pour séparer aussi les siennes.

Dans les premiers jours d'octobre, il commença à faire partir les semestriers; et, afin de vivre plus facilement et de pouvoir ensuite déblayer plus promptement son camp, il envoya deux régiments de dragons à Mons, les mousquetaires à la Bassée, quelques troupes à Armentières et d'autres à Douai, avec quarante pièces de canon.

Le 4, le duc de Marlborough renvoya de son côté neuf ba-

taillons dans les places de derrière. Il partit le même jour pour La Haye, afin d'y régler, avec les États-Généraux, la distribution des quartiers d'hiver, et revint le 10 à son camp. Ses troupes, et surtout la cavalerie, y souffraient beaucoup, ce qui le détermina à ne pas différer de décamper.

Le 11, il mena son armée d'Helchin à Elseghem, du côté d'Oudenarde, le 12 à Gavre, passa ensuite l'Escaut, et alla camper à Alost, où il devait séparer ses troupes.

L'électeur de Bavière, voyant la campagne finie, partit le 13 du camp d'Annappes pour Mons. M. le duc de Vendôme envoya sous cette place douze bataillons et douze escadrons aux ordres de M. de Souternon, afin d'empêcher les ennemis de rien entreprendre de ce côté-là. On envoya quatre bataillons au camp de M. de Lamothe, et la cavalerie bavaroise partit pour se rendre au pays de Luxembourg.

Le 14 et les jours suivants, on fit partir d'autres troupes pour les quartiers les plus éloignés, et, comme il n'y avait plus d'apparence d'aucune entreprise de la part des ennemis, le corps qui était sous Mons se sépara le 17; celui qui était sous Tournay, le camp de M. de Lamothe, et ce qui restait au camp d'Annappes, firent successivement de même, de sorte que le 20 il n'y eut plus de troupes campées.

La maison du roi, la gendarmerie et plusieurs régiments de cavalerie et de dragons rentrèrent en France; la plus grande partie des troupes du roi prit des quartiers dans la Flandre et dans l'Artois. Celles d'Espagne se rendirent dans le Hainaut, celles de Cologne dans l'entre-Sambre et Meuse, et celles de Bavière dans le pays de Luxembourg et sur la Sarre.

M. le duc de Vendôme se rendit le 19 à Lille, résolu d'y rester jusqu'à ce que les ennemis fussent entièrement séparés. Ses lettres à M. de Chamillart renferment des observations

sur le bon état dans lequel les troupes du roi sortaient de campagne, tandis que celles des ennemis, principalement leur cavalerie, étaient presque anéanties par la désertion et les maladies occasionnées par les fatigues et le mauvais air de plusieurs camps, où elles avaient été obligées de séjourner longtemps. Les marches qu'elles venaient de faire depuis Helchin jusqu'à Alost, dans des temps de pluie et par des chemins presque impraticables, et l'arrière-saison, avaient beaucoup contribué à leur ruine; les chemins étaient jonchés des chevaux qu'elles avaient perdus.

Le duc de Marlborough était parti le 15 d'Alost pour Francfort, afin de chercher à engager plusieurs princes de l'empire à fournir vingt-cinq mille hommes pour la campagne suivante; mais, n'ayant pas mieux réussi dans sa négociation que dans la campagne qu'il venait de faire, il revint le 28 à son camp, et commença aussitôt à séparer les troupes.

Elles le furent toutes le 2 novembre. Celles d'Angleterre et de Danemark allèrent prendre des quartiers dans la Flandre espagnole et hollandaise, celles de Hollande dans le Brabant, et celles de Brandebourg et des autres princes de l'empire entre la Meuse et le Bas-Rhin. Le duc de Marlborough partit le même jour pour La Haye, d'où il se rendit à Londres, laissant à Bruxelles M. d'Overkerke, qui prit le commandement de l'armée.

M. le duc de Vendôme, ne jugeant plus sa présence nécessaire sur la frontière, partit aussi ce jour-là pour retourner à la cour; l'électeur de Bavière resta à Mons.

Ainsi finit la campagne, pendant laquelle, sans un grand événement et sans effusion de sang, M. le duc de Vendôme parvint à déconcerter les vastes projets des ennemis et à remplir tous les objets que le roi lui avait prescrits. On ne fut

pas moins heureux dans les autres parties où l'on faisait la guerre. M. le maréchal de Villars, après avoir forcé les lignes de Stollhofen et dissipé les troupes des ennemis, avait pénétré jusqu'au Danube, et étendu les contributions jusqu'à cinquante lieues au delà du Rhin. Du côté de l'Italie, la levée du siege de Toulon avait sauvé la Provence et le Dauphiné; et, en Espagne la bataille d'Almanza, gagnée par M. le maréchal de Berwick, avait rendu au roi d'Espagne ses royaumes de Valence et d'Aragon, Lerida et plusieurs autres places importantes. Le grand courage du roi, l'habileté de ses généraux avaient commencé à réparer les malheurs des campagnes précédentes. Le seul royaume de Naples, enlevé à son légitime souverain et accoutumé à changer de maître, resta sous le joug des victorieux.

DEUXIEME PARTIE.

CAMPAGNE D'ITALIE.

La malheureuse journée de Turin coûta à la France et à l'Espagne toutes les conquêtes que ces deux puissances avaient faites pendant cinq années en Lombardie et en Piémont; il ne leur resta que la Savoie, Suse, Perosa et le comté de Nice. Le roi alors, débarrassé d'une guerre qui lui avait été onéreuse, même dans ses succès, et qu'il lui eût été difficile de soutenir après les revers qu'il avait éprouvés pendant la même campagne, tant en Flandre par la perte de la bataille de Ramillies, qu'en Espagne par la levée du siége de Barcelone, ne songea plus qu'à se tenir sur la défensive du côté des Alpes, pour pouvoir renforcer son armée d'Allemagne, rétablir ses affaires en Flandre et envoyer au roi d'Espagne, son petit-fils, des secours capables de lui donner la supériorité sur ses ennemis et de l'affermir sur un trône qu'une suite de malheurs, depuis le commencement de la guerre, rendait encore chancelant.

Dès les premiers moments où sa majesté, après la retraite de son armée dans les vallées et sur la frontière du Dauphiné et de la Provence, s'était aperçue que les difficultés pour la faire rentrer en Italie deviendraient insurmontables, elle avait prévu l'impossibilité de soutenir jusqu'au commencement de

la campagne suivante les places que ses troupes occupaient encore dans la Lombardie, et, s'étant en conséquence déterminée à les retirer, plutôt que de les exposer à subir successivement la loi des ennemis, elle avait formé un plan général pour la distribution de toutes ses forces et travaillé aux moyens d'assurer la défense de la frontière des Alpes, sur laquelle elle ne doutait point que ses ennemis ne cherchassent à entreprendre, lorsqu'ils n'auraient plus d'affaires en Lombardie.

Dès le mois de novembre 1706, M. de Chamlay fit un mémoire relatif à cet objet, dans lequel, en exposant les différents partis que le duc de Savoie et le prince Eugène pourraient prendre, il présenta des moyens d'assurer la défensive sans diminuer ceux dont on avait besoin pour soutenir les affaires, tant en Espagne qu'en Flandre et sur le Rhin.

M. de Medavi ne fut pas du même avis que M. de Chamlay, et il chercha à démontrer que ce n'était point en restant dans les Alpes qu'on parviendrait à les défendre, mais en se plaçant au débouché dans le Piémont, et que, dans les positions qu'on pourrait y prendre, trente bataillons et cinquante escadrons avec vingt bataillons en communication rempliraient mieux l'objet que cent bataillons renfermés dans les montagnes.

Le moment n'était pas venu de prendre un parti sur le plan particulier de défensive; mais le roi envoya sur la frontière M. le maréchal de Tessé, pour faire des dispositions et prendre le commandement des troupes : celui-ci se rendit à Grenoble le 19 février. Pendant ce temps, sa majesté faisait négocier avec le prince Eugène pour l'évacuation des places de la Lombardie et le retour de ses troupes et de celles d'Espagne en France; et, en attendant le succès de cette négociation, elle régla que, lorsque les troupes seraient rentrées dans le royaume,

M. le maréchal de Tessé aurait à ses ordres, pour la défense de la Savoie, du Dauphiné, de la Provence et du comté de Nice, soixante bataillons et quarante-cinq escadrons, et que le reste serait envoyé partie dans le royaume de Navarre sous les ordres de monseigneur le duc d'Orléans, partie en Espagne pour joindre l'armée commandée par M. le maréchal de Berwick, partie en Roussillon pour renforcer le corps de M. le maréchal de Noailles, et le mettre en état d'agir en Catalogne.

Le roi fit en même temps préparer à Cezanne, dans le marquisat de Suse, un équipage de quarante pièces de campagne, et à Lyon, à Grenoble et la Queue d'Isère, des magasins de grains pour la subsistance des troupes jusqu'au mois de mai, en attendant qu'on pût faire les approvisionnements pour le temps de la campagne. On prit des mesures pour recruter et réparer les troupes, tant celles que monseigneur le duc d'Orléans avait amenées du Piémont que celles qui reviendraient de la Lombardie; et sa majesté accorda une amnistie aux déserteurs qui rentreraient à son service, et promit des gratifications aux capitaines dont les compagnies seraient complètes à la fin du mois d'avril.

Il ne paraît pas que M. le maréchal de Tessé ait reçu, avant de quitter la cour, d'instruction particulière sur la commission dont il était chargé; mais, par une lettre que M. de Chamillart lui écrivit après son départ, on voit que ce ministre le prévint, d'après l'avis de M. le duc de Vendôme, de la nécessité de commencer par se rendre maître de la vallée de Barcelonnette, et de faire occuper les postes de Tournoux, de Jausier, de Barcelonnette et du Lauzet, que ce général regardait comme l'entrée la plus facile du Piémont en Provence et la vallée la plus nécessaire à garder pour assurer la communication de la Provence avec le Dauphiné. Il eut aussi ordre de

la cour de charger M. Dillon, lorsqu'il serait revenu avec les troupes de la Lombardie, du commandement dans la vallée de Barcelonnette, de destiner M. de Medavi à commander un corps du côté de Fenestrelle et d'envoyer M. de Saint-Pater en Savoie.

M. le maréchal de Tessé parut ne point adopter un système d'après lequel, ses troupes se trouvant partagées en différents corps dans toute l'étendue de la frontière, il serait faible partout. Il regardait Suse comme le point principal auquel il devait s'attacher, même de préférence à Fenestrelle, parce que, premièrement, la perte de Suse entraînait celle de la Savoie, et ouvrait aux ennemis le chemin de Lyon; en second lieu, parce que, suivant son sentiment, on serait toujours en état d'apporter du remède aux avantages que les ennemis pourraient avoir dans les autres parties, et qu'ils ne pourraient pas y prendre d'établissements à cause des neiges de l'arrière-saison. Cependant il conçut de l'inquiétude pour la Savoie, d'après l'avis qu'il reçut de différents endroits que, si pendant la campagne il n'y laissait pas un gros corps, les ennemis ne manqueraient pas d'y en envoyer un par le val d'Aost; qu'ils seraient bientôt renforcés par les peuples mécontents, auxquels les émissaires du duc de Savoie inspiraient un esprit de révolte, et que les religionnaires et les nouveaux convertis n'attendaient que ce moment pour prendre les armes.

M. le maréchal de Tesse avait déjà quelques connaissances de la frontière confiée à ses soins, y ayant commandé pendant une partie de la campagne de 1704; mais il jugea devoir en visiter plus particulièrement toutes les parties, pour être en état de faire ses dispositions lorsque le moment d'agir serait arrivé.

Au commencement du mois de mars, il se rendit de Gre-

noble à Chambéry. Il y reçut des avis qui lui annoncerent que le prince Eugène se joindrait en Piémont au duc de Savoie, pour tenter, pendant la campagne, de pénétrer en France. Il fut aussi informé qu'on assemblait des magasins considérables à Saluces et à Coni, ce qui lui fit juger que la Provence était menacée; mais, d'un autre côté, une lettre interceptée du marquis de Saint-Thomas, ministre du duc de Savoie, lui persuada que ce prince avait le projet de faire une descente dans la Tarentaise, ce qui augmenta ses inquiétudes pour cette partie; et il les crut d'autant mieux fondées, lorsque, ayant visité ce pays jusqu'au pied du petit Saint-Bernard, il remarqua que ni Conflans, ni Moutiers, ni Scez, ni les autres postes qu'il avait reconnus, n'étaient soutenables, et que Scez même, ni l'occupation du bourg de Saint-Martin, ni celle des autres lieux de cette vallée, ne pouvaient empêcher les ennemis d'entrer dans la Tarentaise, dès qu'ils étaient maîtres du val d'Aost et du poste de la Thuile. Il fit sur cet objet à la cour des détails intéressants, en lui faisant connaître l'inutilité de travailler à retrancher des postes que les ennemis pouvaient laisser derrière eux, et en lui faisant observer que le seul moyen de défendre la Savoie était d'y laisser un corps de troupes qui se tînt ensemble et ne s'enfermât dans aucun endroit. Quant à l'espèce de troupes qui composerait ce corps, il demanda à la cour d'y destiner le plus de dragons qu'il serait possible, cette troupe étant la plus propre à faire la guerre dans ce pays, et les fourrages y étant très-abondants.

Le 12, M. le maréchal de Tesse se rendit à Saint-Jean-de-Maurienne, et reconnut le pays jusqu'au mont Cenis. Il passa de là à Suse, et ensuite il gagna Briançon et Embrun; mais, ayant été informé, pendant qu'il était encore en chemin, que

le duc de Savoie continuait à faire de grands magasins, tant à Coni, Saluces et Mondovi qu'à Demonte, il jugea que le dessein de ce prince était d'entrer dans la vallée de Barcelonnette; et, craignant que, s'il ne le prévenait pas, il n'y établît un corps de troupes qui lui donnerait beaucoup d'inquiétude pendant la campagne, il fit ses dispositions pour l'occuper. M. Le Guerchois fut chargé de cette commission avec cinq bataillons; mais ces troupes étant dispersées à Gap, Embrun, Mont-Dauphin, Briançon, Neuvache et au Mont-Genèvre, quatre bataillons seulement furent rassemblés à Briançon, le 20.

M. Le Guerchois marcha avec ces troupes le 22, se dirigeant sur le col de Vars; il fut obligé de se frayer un chemin à travers les neiges, par Saint-Paul et le col de Vars, pour entrer dans la vallée de Barcelonnette. Il y arriva le lendemain 23; il s'établit avec deux bataillons dans Tournoux, et en laissa deux tant à Saint-Paul qu'à Melzen. Les deux autres, qui venaient de Gap et d'Embrun, ne le joignirent que quelques jours après. Son premier soin fut de faire ouvrir, par des soldats et des paysans de Vars, des communications pour l'arrivée de ses subsistances, et de visiter le camp de Tournoux, déjà connu pour un poste capable d'arrêter un corps fort supérieur. Il trouva qu'en effet sa situation fort élevée, et, en beaucoup d'endroits, hors d'insulte, quoiqu'elle eût un front d'une demi-lieue d'étendue, le rendait le meilleur qu'on pût prendre pour empêcher les ennemis d'entrer par la vallée de Barcelonnette, en Provence et en Dauphiné. Il jugea même qu'il pourrait le soutenir avec quinze bataillons contre trente-cinq, au moyen du rétablissement d'une redoute que M. le maréchal de Catinat avait fait construire en 1695 et des retranchements qui étaient presque entièrement effacés. Il demanda les

ordres de la cour pour les travaux qu'il y avait à faire, et, en attendant, il fit remuer de la terre et faire des abatis. Il alla ensuite reconnaître le poste de l'Arche, pour y placer trois nouveaux bataillons que M. le maréchal de Tessé lui destinait. Ce poste était sur le chemin que les ennemis avaient à tenir pour arriver à Tournoux; et en l'occupant, ainsi que Meironnes, on ne pouvait manquer d'être averti de leur marche. M. Le Guerchois travailla aussi à fermer le col de l'Argentière, par lequel les ennemis pouvaient, en venant de Demonte, pénétrer en Dauphiné, et il donna d'autant plus d'attention à cette partie, que toutes les nouvelles confirmèrent qu'ils étaient occupés à faire dans ce dernier endroit, ainsi qu'à Saluces et à Coni, des magasins fort considérables. Comme ces dispositions pouvaient aussi avoir rapport à un projet sur le comté de Nice, M. de Paratte, qui y commandait, travailla avec plus d'activité que jamais à mettre Villefranche en état. C'était la seule place qui restait dans le pays depuis qu'on avait démoli Nice et sa citadelle.

Dès que M. le maréchal de Tessé fut informé de l'établissement de M. Le Guerchois dans la vallée de Barcelonnette, et après avoir fait avec M. d'Angervilliers et M. Lebret, intendants du Dauphiné et de la Provence, les arrangements relatifs à ses subsistances, il se rendit par Briançon à Suse, tant pour faire travailler à un camp retranché sous cette place, depuis la ville jusqu'à la Brunette, que pour veiller de plus près aux vallées dans lesquelles les Vaudois commençaient à s'assembler. M. de Muret, commandant à Perosa, ayant même appris qu'ils travaillaient à ouvrir des chemins le long de la rivière du Clusone, marcha à eux avec cinq cents hommes, les dissipa, et détruisit leurs travaux.

Il devenait chaque jour d'autant plus instant de se mettre

en état de défense dans toutes les parties, que le traité pour la cession et l'évacuation de toutes les places de la Lombardie et le retour des troupes françaises et espagnoles en France venait d'être signé à Milan, et que les ennemis, n'ayant plus d'affaires en Lombardie, allaient avoir la liberté de porter toutes leurs forces en Piémont.

Dès les premiers jours du mois d'avril arrivèrent à Suse les garnisons de Finale et du château de Milan, consistant en quatorze bataillons, dont deux des troupes de France, qui furent envoyés en Savoie, et douze de celles d'Espagne, qui se rendirent en Languedoc.

Après le passage de ces troupes, que suivait le reste de celles qui étaient en Lombardie, M. le maréchal de Tessé alla à Perosa pour prendre, par lui-même, connaissance de ce poste et des vallées voisines. M. de Muret avait déjà travaillé à le mettre en défense; mais M. le maréchal lui ordonna de palissader le chemin couvert du fort ainsi que la redoute avancée des Mignons, et d'y faire une coupure, de réparer les lignes qui joignaient l'ancien fort, dès qu'il pourrait y faire camper des troupes pour le soutenir, et de construire une redoute au confluent des deux rivières. Il donna aussi ordre de rétablir dans la vallée de Saint-Martin le fort Louis, et d'y faire une redoute afin d'être en état de soutenir les bonnes intentions des habitants de cette vallée. Il expliqua les motifs de ces dispositions dans le mémoire qu'il adressa à la cour aussitôt qu'il fut de retour à Suse.

M. Le Guerchois, de son côté, fit travailler avec la plus grande activité aux retranchements du camp de Tournoux. Il fit retrancher le cimetière du village de l'Arche, pour éclairer les avenues de ce camp et celui du village de Saint-Paul, afin d'assurer la communication de Guillestre et de Mont-Dauphin

par le col de Vars. Il fit aussi approvisionner le fort Saint-Vincent, situé sur la frontière de Provence[1], et imposa la contribution dans toute la vallée de Barcelonnette, ainsi que dans la vallée de la Maira et celle de la Stura.

Ces premières dispositions se firent sans aucune opposition de la part des Piémontais; mais M. le maréchal de Tessé ayant avis de toutes parts des grands préparatifs que faisait le duc de Savoie pour pouvoir mettre en campagne cent bataillons, dix-huit mille chevaux, et attaquer la Savoie par le val d'Aost, la Provence par le comté de Nice, et le Dauphiné par la vallée de Barcelonnette; ayant été informé, dès le 15 avril, que les troupes destinées à ces expéditions commençaient à se mouvoir, il jugea n'avoir point de temps à perdre pour établir sa défensive, et placer les troupes qui, après l'arrivée de celles de Lombardie, devaient rester sous ses ordres.

Le roi, comme on l'a vu précédemment, ne lui avait destiné que soixante bataillons; mais, attendu le dépérissement des troupes qui revenaient de Lombardie, et sa majesté craignant que le duc de Savoie, qui suivait leur marche de près, ne leur donnât pas le temps de se reconnaître et n'attaquât avant qu'on eût celui de les réparer, elle permit à M. le maréchal de Tessé d'en retenir dix-neuf de plus; de sorte qu'il devait en avoir soixante et dix-neuf à sa disposition. Il en destina vingt pour les retranchements de Suse, douze pour Perosa, Fenestrelle et la vallée de Saint-Martin, neuf pour le Mont-Ge-

[1] Ce fort était situé sur la cime d'une montagne et pouvait contenir deux cent cinquante hommes; il était garde par deux compagnies d'infanterie. Il était escarpé dans la plus grande partie de son enceinte, excepté du côté du village. Il s'élevait dans cette partie une plate-forme sur laquelle les ennemis pouvaient mener, quoique avec peine, des pièces de huit; mais le fort était en état de résister à des pièces de calibre et de soutenir un siége. Mais étant bâti sur le roc, auquel on n'avait pas laissé de berme, la maçonnerie était près de s'écrouler : on avait été obligé de l'étançonner.

nèvre, deux pour la vallée de Queyras, dix pour celle de Barcelonnette, et dix pour la Savoie. La cavalerie devait être envoyée sur le Rhône pour pouvoir subsister plus facilement.

Il paraît que, dans le cas où les ennemis seraient venus à se porter en force en Savoie, son projet était d'y verser une partie des troupes destinées pour Suse, et d'y faire marcher la cavalerie; mais que si les efforts des ennemis se faisaient sur la Provence, ce serait de la vallée de Barcelonnette qu'il y porterait du secours. Quant à Perosa et aux vallées de Saint-Martin et de Queyras, il jugea ne pouvoir en rien retirer.

Les troupes de l'armée de Lombardie arrivaient successivement. Les dernières furent rendues à Suse le dernier du mois avec MM. de Vaudémont et de Medavi, qui partirent, peu de jours après, pour la cour. M. le duc de Savoie, quoique garant de la sûreté du passage de ces troupes à travers ses états, avait conçu le dessein de les arrêter, en représailles de ce que, en 1703, M. le duc de Vendôme avait fait désarmer les siennes; mais M. le prince Eugène s'opposa à ce nouveau trait d'infidélité de sa part, en lui représentant qu'un tel procédé, joint à ce qui s'était passé pendant la précédente guerre, ne pourrait qu'inspirer à l'empereur et à ses alliés de la défiance à son égard. Il se contenta de faire exciter à la désertion les soldats français et espagnols, et les habitants de son pays massacrèrent tous ceux qui s'écartèrent des colonnes, de sorte que, pendant la marche, on perdit un grand nombre d'hommes. Les bataillons français les plus forts ne se trouvèrent pas à deux cent cinquante hommes à leur arrivée à Suse; ceux d'Espagne étaient beaucoup plus faibles.

Pendant les premiers jours du mois de mai les troupes françaises se rendirent dans les quartiers qui leur étaient destinés suivant la disposition qu'avait faite M. le maréchal de Tesse.

Les troupes espagnoles s'acheminèrent vers le Languedoc pour joindre ensuite l'armée de sa majesté catholique; il ne resta d'officiers généraux de cette nation auprès de M. le maréchal de Tessé que M. de Toralba. M. de Saint-Pater alla commander en Savoie, M. Dillon dans la vallée de Barcelonnette. M. le comte de Muret resta à Perosa, et le 5 M. le maréchal de Tesse alla établir le quartier général à Chaumont, laissant à M. de Chamarande le commandement des troupes qui étaient à Suse, et à M. de Sailly celui de la Provence et du Dauphiné.

Les nouvelles des ennemis confirmaient chaque jour les dispositions qu'ils faisaient pour une prompte et grande entreprise sur quelque partie de la frontière. Tout annonçait que les troupes piémontaises continuaient leur marche pour se rendre en Piémont, où l'on avait déjà préparé une prodigieuse quantité de biscuit; que ces troupes étaient au nombre de vingt mille hommes, dont quatre mille de cavalerie; qu'il y avait en Lombardie, indépendamment des troupes de l'empereur, dix mille Hessois, dix mille hommes tant des troupes de Saxe-Gotha que de Wolfenbüttel et de celles de l'électeur palatin, et huit mille Prussiens; que toutes ces troupes avaient reçu un grand nombre de recrues; que l'armée destinée à agir contre les frontières de France serait forte de quarante mille hommes, dont le plus grand nombre devait se rendre dans la plaine entre Turin et Pignerol, tandis que des corps séparés s'assembleraient sous Ivrée et sous Coni, où se faisaient les principaux magasins; enfin que M. le prince Eugène avait déjà fait un gros détachement sous les ordres de M. le comte de Thaun, pour aller conquérir le royaume de Naples.

Ces nouvelles et ces dispositions parurent à M. le maréchal de Tessé menaçantes pour toutes les parties de la frontière,

depuis la Savoie jusqu'au comté de Nice. On avait pris à la cour des inquiétudes pour cette dernière province, par laquelle les ennemis pouvaient s'ouvrir le chemin de la Provence. On consulta à ce sujet M. le maréchal de Catinat, qui avait sur cette partie, comme sur le reste des Alpes, les connaissances les plus particulières. Son avis fut que M. le maréchal de Tessé n'étant pas en état d'employer suffisamment de troupes dans le comté de Nice pour en défendre l'entrée aux ennemis, on se bornât à n'occuper que les postes qui étaient à l'abri d'un coup de main, mais que l'on tînt un corps sur le Var, pour pouvoir renforcer ces postes suivant le besoin, ou protéger leur retraite lorsqu'elle deviendrait forcée.

La nouvelle qui arriva sur ces entrefaites de la victoire remportée, le 25 du mois précédent, à Almanza, par M. le maréchal de Berwick, sur l'armée de l'archiduc Charles, fit espérer à M. le maréchal de Tessé que cet événement important pour les affaires d'Espagne pourrait influer aussi sur les affaires générales, et peut-être déranger les vastes projets que méditaient les ennemis contre la frontière qu'il avait à défendre.

Cependant il fut informé le 15 que non-seulement le duc de Savoie continuait ses préparatifs tant dans le val d'Aost, à Pianezza et Alpignano, où il faisait aussi des magasins, qu'à Coni et Demonte, mais aussi que, sur les représentations qu'il avait faites à la cour de Vienne, le détachement de vingt-quatre bataillons et de quatre mille chevaux, destiné pour le royaume de Naples, avait reçu contre-ordre, et que les troupes autrichiennes marchaient, ainsi que les Piémontais, vers le Piémont.

Ce fut alors qu'il se persuada que ce serait sur la Savoie, par le val d'Aost, et sur la vallée de Saint-Martin que se porteraient les premiers efforts du duc de Savoie. Il paraît que,

dans cette idée, il craignit que les habitants de cette vallée ne se livrassent à leur ancien maître, et qu'alors, ne pouvant plus entretenir de communication avec Perosa, il ne fût obligé d'abandonner ce poste, qui cependant, par les travaux qu'y avait fait faire M. de Muret, se trouvait en état de soutenir un siége dans les formes.

La cour pensa, comme M. le maréchal de Tesse, que la Savoie et le Dauphiné fixaient les principales vues des ennemis, et elle les estimait assez en force pour former deux corps et pour attaquer en même temps ces deux parties; mais elle était persuadée que, s'ils faisaient avancer des troupes vers le comté de Nice, ce ne serait que dans le dessein de rentrer en possession de cet état et non pas de pénétrer en Provence. Le haut Dauphiné et la vallée de Barcelonnette lui parurent suffisamment gardés par les troupes sous les ordres de M. Dillon; mais il n'en était pas de même de la Savoie: c'est ce qui engagea le roi à destiner à la défense de cette province vingt bataillons et quinze escadrons sous le commandement de M. de Medavi. Comme sa majesté, en faisant cette disposition, laissa à M. le maréchal de Tessé la liberté d'augmenter ou de diminuer, suivant les circonstances, le nombre de ces troupes, ce général imagina qu'un moyen de défendre avec moins de monde l'entrée du Chablais, du Faussigny et de la Tarentaise, était d'occuper le village de Morges, situé à la tête du val d'Aost, au-dessous de la Thuile; il expliqua à la cour, dans la lettre qu'on va rapporter, les motifs qui l'engagèrent à former le projet de s'emparer de ce poste, et les dispositions qu'il fit pour l'exécuter.

Lettre de M. le maréchal

Je vous ai promis, Monsieur, par ma longue lettre dont le courrier Joannes fut porteur, que je vous ferais part d'un projet que je

suis avec le dernier secret, au point que M. de Saint-Pater, qui l'exécutera, si je ne puis y aller moi-même, car si les conjonctures me permettent de m'y traîner, je ne m'en rapporterai à personne qu'à moi-même; au point, dis-je, que M. de Saint-Pater n'en a encore nulle connaissance : jugez si je le confierais à ceux que vulgairement entre nous autres nous appelons les mal embouchés.

Il y a par delà le petit Saint Bernard et en delà la Thuile une fourche de chemins dans un lieu nommé Morges, d'où un ennemi qui voudrait pénétrer en Faussigny et Chablais, laissant à plus d'une lieue sur sa gauche et la Thuile et le petit Saint-Bernard, entrerait en Chablais, d'où bientôt, sans attaquer la Tarentaise, les troupes destinées pour la garde de ladite Tarentaise seraient obligées, sans tirer un coup de fusil, d'en dégringoler, attendu que par les cols dont les noms sauvages vous sont inutiles, un ennemi prendrait ses flancs et ses derrières, grossirait ses troupes par la révolte certaine du pays; et ne pensez pas qu'au mois de juin les subsistances l'embarrassent; car, outre ce qu'il trouverait abondamment dans le pays, bien intentionné pour lui, pénétré qu'il serait dans le Chablais, le pays de Vaud et les bords du lac de Genève seraient a ses ordres et à son service. Voilà donc un chemin du val d'Aost, dans le Faussigny et le Chablais sans passer par le petit Saint-Bernard; le second, partant du même lieu, c'est-à-dire du val d'Aost, laisse à sa droite celui que je viens de vous marquer, et, venant droit au petit Saint-Bernard, le laisse à droite, traverse une espèce de plaine où il n'y a ni habitations ni bois, et vient tomber au village de Saint-Germain, à Scez et a Saint-Maurice; c'est là l'entrée de la Tarentaise totalement séparée du susdit chemin du Faussigny, et je ne vous compte tout cela que pour vous faire entendre que qui serait parvenu et établi à Morges, le trou de Faussigny et celui de la Tarentaise seraient bouchés, et par conséquent celui de la Savoie entière. Voici donc pour cela la disposition générale que je me propose.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2059, fo 41

J'ai envoyé M. de Saint-Pater qui va se promener et se tenir avec trois bataillons à la tête de la Tarentaise, et dans le 20 du mois je prétends qu'un camp de quatre bataillons et de trois escadrons du régiment de dragons d'Hautefort sera établi sous Conflans.

J'ai envoyé ordre à M. de Montet, brigadier, de prendre la tête du Faussigny avec les deux bataillons de Bretagne et de Beauvoisis; et M. de Prade avec M. de Siougeac, les bataillons de Lyonnais et de Châteauneuf, prendra la tête du Chablais, le tout aux ordres de M. de Saint-Pater et avec le simple objet de la défensive du pays; et tout d'un coup, quand les neiges seront passées et le passage du petit Saint-Bernard libre, j'aspire d'entrer dans les endroits praticables, d'emporter la Thuile, pénétrer à Morges, et y établir un bon poste; moyennant quoi j'ai lieu de croire que nous et notre Savoie seraient en repos, et que par ce moyen je me fortifierais ailleurs des bataillons qui pour lors seraient plus nécessaires pour la garde de ladite Savoie.

Tout cela sur le papier est bien plus facile à démontrer qu'à exécuter, et le mécanique des subsistances, les transports, les dépots, le secret, la marche prématurée, l'incertitude du temps et bien d'autres circonstances nous peuvent déranger. Le munitionnaire m'approvisionne sourdement de biscuit que l'on fait dans différents lieux, et cet arrangement, qui paraît n'être rien, met pourtant en mouvement plus de cinq cents mulets, car du lieu de Saint-Germain que je viens de vous nommer jusqu'à la Thuile il n'y a ni lieu pour faire des fours, ni bois pour les chauffer, ni lieu pour faire un camp, que le sommet du petit Saint-Bernard, où il n'y a qu'une seule habitation abandonnée qui servait d'hôpital aux passants, laquelle habitation est distante également de deux lieues de Saint-Germain et de la Thuile, et n'est pas un climat où le soldat puisse durer qu'en passant. J'espère que dans la fin du mois nous serons en état d'exécuter ce que dessus, qui doit être fort secret; et Dieu veuille qu'il réussisse, car j'en ressens bien l'importance.

M. de Saint-Pater, qui fut chargé d'aller prendre poste a Morges, se rendit le 20 à Conflans, et y assembla le gros de ses troupes; il envoya le reste à la tête du Chablais et du Faussigny. Quelques jours après il s'avança au pied du petit Saint-Bernard, et poussa des grenadiers jusqu'au pont Serrant, mais ils furent obligés de se frayer avec beaucoup de peine un chemin à travers les neiges, ce qui fit juger à M. de Saint-Pater qu'il y aurait de l'inconvénient à les faire suivre par les bataillons. Ce motif, joint à l'avis qu'il eut de l'arrivée de trois bataillons piémontais à la Thuile, lui faisant craindre non-seulement de ne pouvoir forcer ce poste, mais aussi de ne pouvoir s'y soutenir ni subsister à Morges, à cause de la difficulté de la communication, lui fit abandonner le projet, et il se borna, pour fermer l'entrée de la Tarentaise, à faire travailler à un retranchement au pied du petit Saint-Bernard depuis Seez jusqu'à Saint-Maurice.

M. le maréchal de Tessé approuva cette disposition, mais ce ne fut pas sans témoigner son mecontentement sur la conduite que les troupes et M. de Saint-Pater avaient tenue; il chercha cependant à justifier ce dernier en n'attribuant l'inexécution de ses ordres qu'à une chute qui l'avait mis pendant l'operation hors d'état d'agir par lui-même; mais il prétendit qu'au lieu de trois bataillons qu'on l'avait assuré être à la Thuile, ce poste n'était gardé que par soixante hommes, et il blâma les grenadiers qui avaient monté le petit Saint-Bernard de s'être repliés sans avoir du moins tiré quelques coups de fusil. La crainte d'être obligés de passer l'été dans un pays aussi desert, et peut-être de ne pouvoir s'y soutenir, lui parut le veritable motif de leur mauvaise manœuvre.

Reduit a laisser libre aux ennemis le débouché auquel il avait compté pouvoir les arrêter, et sur lequel il avait fondé le salut

de la Savoie, M. le maréchal de Tessé n'en prit que plus d'inquiétude pour cette province. Le mémoire que M. de Chamlay remit à la cour sur ce qui regardait les affaires d'Italie, et qui tendait à démontrer que les ennemis ne pouvaient songer à entreprendre sur la Savoie ne le tranquillisa point; et, comme il apprit, dans les premiers jours du mois de juin, que leurs troupes s'étaient remises en mouvement, et qu'elles formaient déjà différents camps dans la plaine du Piémont, tant à Rivoli qu'à Avigliano, Vigone, et entre Savigliano et Coni, où se trouvaient assemblés quinze à dix-huit mille hommes, tandis qu'un autre corps de dix à douze mille hommes s'avançait sur Ivrée et dans le val d'Aost, il ne douta plus que M. le duc de Savoie ne fût en effet déterminé à pénétrer, à quelque prix que ce fût, en France, et qu'il ne fît principalement des efforts du côté de la Savoie; c'est pourquoi il fit passer du Dauphiné trois nouveaux bataillons et deux régiments de dragons.

Dans ces circonstances, M. de Medavi, destiné par le roi à commander en Savoie, étant arrivé de la cour à Chambéry le 5 juin, M. le maréchal de Tessé lui manda de se rendre sur-le-champ à la tête de la Tarentaise pour achever les retranchements commencés par M. de Saint-Pater, et faire la disposition de ses troupes, qui, après l'arrivée des renforts qu'il lui envoyait, devaient être au nombre de vingt-deux bataillons et quinze escadrons; il prit en même temps le parti de rassembler la cavalerie à Sablons dans le Viennois, sous le commandement de M. de Montgon, pour la mettre à portée, en remontant l'Isère, de joindre promptement M. de Medavi. Ce camp fut formé le 10.

A Dieu ne plaise, monsieur, qu'aucune chose de tout ce que pourra contenir cette lettre arrive; mais j'estime qu'il est de la pru- Lettre de M. le maréchal

de Tesse à M. de Chamillart Chaumont, 8 juin 1707.

dence de prévoir ce qui, n'étant pas apparent ou qui peut recevoir des difficultés, peut pourtant se faire, et ma tranquillité ne va pas à présumer que je doive ne pas regarder l'avenir et le possible.

De la sorte dont le camp de Tarentaise est placé à l'égout du défilé du petit Saint-Bernard, s'y retranchant comme l'on fait, j'ai lieu d'espérer sur la valeur des troupes et la fermeté de ceux qui y commandent; mais si, par malheur, par l'effort des forces infiniment supérieures ou par quelques désordres assez ordinaires à la guerre, M. de Medavi est ou forcé ou obligé de se retirer, encore faut-il que le roi sache ce que le Dauphiné deviendrait et ce que je pourrais faire.

M. de Medavi n'aurait donc de parti à prendre que de se retirer sous Conflans, où il ne resterait que le temps qu'il faudrait à l'ennemi pour arranger un peu ses subsistances, dont certainement il ne manquerait pas; et, la Savoie perdue, mondit sieur de Medavi, ne pouvant se soutenir que quelques jours à Conflans, ne pourrait faire autre chose que de se retirer sous Barraux, pour couvrir la tête du Grésivaudan, qui est la vallée qui va à Grenoble; et pour lors, outre toute la Maurienne qui communiquera à Suse, Chambéry et toute la partie du pont de Beauvoisin, se trouvant dépourvus de troupes, laisseraient aux ennemis la liberté de faire des courses non-seulement aux portes de Lyon, car, du pont de Beauvoisin, il n'y a que douze lieues et rien qui puisse arrêter, mais d'ôter à Grenoble le commerce au moyen duquel il vit par deux marchés qui, seuls par semaine, le fournissent de blé, et dont, si la soustraction arrivait, nul habitant n'aurait de vivres pour deux fois vingt-quatre heures.

Mais si ce malheur, que je vous répète encore qui n'arrivera pas, s'il plaît à Dieu, arrivait, que deviendrais-je, moi, avec le reste de l'armée? Quand je me fais à moi-même cette question, je ne laisse pas de savoir que je n'aurais pourtant de parti à prendre que de laisser une garnison convenable à Suse, d'évacuer Perosa, de jeter

Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2039, n° 141.

à Fenestrelle une garnison convenable, d'en faire autant à Briançon, à Mont-Dauphin; et, laissant la vallée de Barcelonnette en force, ordonner aux troupes qui y sont, en cas qu'elles fussent coupées ou forcées, de se retirer à Embrun.

Les finances n'ont pas permis que l'on achevât aucune de ces places, et la même raison n'a pu permettre que l'on mît partout les munitions nécessaires, excepté les farines. Vous n'ignorez pas que j'ai des subsistances pour deux mois à l'armée, sur cette frontière, et que l'on a compté que la consommation journalière qui s'y fait serait remplacée dans les deux mois qui suivent, par les ordres que vous avez donnés, et qui, je suppose, s'exécuteront.

Que si ce malheureux parti devenait une nécessité absolue, alors toute la Provence et le haut Dauphiné seraient abandonnés à leurs propres forces, c'est-à-dire à rien. Vous entendez bien qu'alors que les ennemis feront des efforts pour entrer en Savoie, ils en feront en même temps d'aussi considérables pour entrer soit en Provence, soit par nos vallées dans le haut Dauphiné, et que ce que j'aurai pu ramasser, quand il sera d'un côté, ne sera pas de l'autre. Nonobstant tout cela, j'ai dit au munitionnaire de magasiner tant qu'il pourra à Grenoble et Briançon, qui sont les deux points principaux de nos dépôts; car de proposer de remettre assez de vivres à Grenoble pour la subsistance de la ville, j'entends bien que c'est un objet impossible, quoique nécessaire.

A cela vous me direz : Mais votre cavalerie n'agira-t-elle pas pour empêcher l'ennemi de pénétrer? Et à cela je réponds : Où est-elle cette cavalerie? On n'aime pas à répéter les choses désagréables; mais les revues que M. de Montgon vous a envoyées vous ont dû faire connaître son état et sa faiblesse; car, pour celles des commissaires, tant pour la cavalerie que pour l'infanterie, j'estime que si vous vous y réglez, vous serez toujours trompé, et qu'alors que le roi voit un régiment complet sur la revue du commissaire, ce qu'il est à un tiers moins sur celle de l'inspecteur, celle du dernier est réelle, et l'autre fausse et intéressée.

Tout ce que dessus n'est ni pour faire ma besogne plus difficile qu'elle est, ni pour alarmer mal à propos la cour; ce n'est que pour que la tête ne me tourne pas tout d'un coup, si ce malheur arrivait; et ce malheur pourtant ne tient, comme l'on dit, qu'à un filet; car M de Medavi déposté, non-seulement tout cela peut arriver, mais il est démonstratif qu'il arriverait.

A cela les courtisans diront : Mais les armées volent-elles comme des faucons? Non, mais elles pénètrent, et, avec l'arrangement dont M. de Savoie et M. le prince Eugène sont capables, tout cela peut être. Mais, diront-ils, qu'est devenue la fidélité des peuples? quand un ennemi entre dans un pays, il n'y a pas un buisson d'où il ne doive sortir du feu. La fidélité des peuples est la même, mais la force n'y est plus; il n'a ni de quoi avoir un fusil, ni de quoi se fournir d'une livre de poudre; tout fuira, et ce serait tromper le roi et l'état que de compter sur les peuples. Mais par où les ennemis passeront-ils du canon, sans lequel ils ne feront rien de considérable? A cela je réponds que nous ne sommes qu'au mois de juin, que les ennemis en feront passer partout où ils voudront avec un peu de patience, de la peine et de la dépense; et qu'en un mot, si les ennemis n'envoient pas à Naples le corps que l'empereur avait désiré qui y fût envoyé, et que s'ils n'envoient rien en Espagne, l'on ne me mettra point en tête que le prince Eugène, restant avec un puissant corps de cavalerie, qui serait si nécessaire ailleurs, M. de Savoie et lui n'aient de grands desseins, qui pourront ne pas réussir, mais que tout bon serviteur du roi et bon citoyen doit avoir prévus; et que, s'il arrivait que M. de Medavi fût déposté, il faudrait que les ennemis fussent des ânes, s'ils ne faisaient passer cinquante escadrons entre le pont de Beauvoisin et Lyon, et il leur en resterait encore plus de cinquante pour agir en Provence ou ailleurs, et qu'alors, sans vivres à Grenoble et sans cavalerie supérieure, j'ignore ce que le Dauphiné, la Provence et l'armée deviendraient.

Mais la nation française, qu'est-elle donc devenue? Elle est telle qu'elle n'a jamais été; et je ne saurais trop admirer ce que je vois

tous les jours des officiers, qui marchent à pied, parce qu'ils n'ont pas de quoi servir autrement, et que je les vois réduits au pain de munition et à l'eau, et que j'en sais nombre qui sont de sept à huit jours sans manger un morceau de viande, parce qu'ils n'ont pas de quoi en acheter. Après cela, de croire que cette extrême disette, qu'il faut voir de près pour la croire, mette de la gaieté et de la volonté dans la vivacité du service, c'est ce qui n'est ni ne sera jamais; et, quelque louable que soit la vertu, ses efforts pour la guerre ne se font point quand l'indigence, au point qu'elle est, se retrouve tous les jours.

Je ne demande encore aucun ordre au roi sur les partis qu'il conviendrait de prendre si les malheurs susdits ou partie desdits malheurs arrivaient; mais, de sang-froid et à tête reposée, il faut pourtant, monsieur, que vous vous mettiez en état de me les donner, et ne pas, sur cela, épargner la diligence des courriers.

Il m'a paru que la cour était dans deux systèmes : l'un, que les ennemis n'étaient pas aussi forts qu'ils le sont, et qu'il est contre toutes les règles de la vraie politique que l'empereur coure après l'incertain et néglige le certain, et qu'en un mot son intérêt n'est pas à risquer la perte de son armée par une entrée en France, quand il a tant besoin de ses troupes ailleurs; l'autre, que les Alpes sont des bornes si naturelles, qu'au moyen des défilés l'on empêchait un ennemi de pénétrer.

Quand le roi avait Pignerol, Montmélian et Nice fortifiés, cela était vrai; mais ledit système, tant du politique et de l'apparent que de la supposition que l'on fait que les Alpes sont impénétrables, est changé, par ce que nous voyons.

M. de Savoie, avec quarante bataillons, pénétra à Embrun, bien que l'on eût Pignerol et Nice fortifiés; et, encore une fois, quand les neiges sont tombées, l'on passe partout.

Je voudrais bien qu'il fût possible de ne conduire les idées du roi et les vôtres que sur des choses agréables; ma situation, le bien de son service et de l'État ne le comportent pas, et, dans le cas où je

puis me trouver, c'est tromper que de cacher, diminuer ou dissimuler le mal.

La cour, connaissant les inquiétudes de M. le maréchal de Tessé, avait prévenu une partie de ses représentations, et M. de Chamillart avait cherché, par la lettre qu'il lui écrivit le 11 et par le projet de défensive qu'il lui envoya, à lui inspirer plus de confiance. La dépêche qu'on vient de rapporter donna au ministre une nouvelle occasion de lui indiquer des moyens. Il lui envoya, pour cet effet, un nouveau mémoire de M. le maréchal de Catinat, dont les profondes lumières et la parfaite connaissance que ce général avait du pays pouvaient assurer ses idées sur les partis qu'il y avait à prendre.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Tessé. Versailles 11 juin 1701.

J'ai reçu les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 1er et 3 de ce mois. Je vois, par la première, que l'entreprise que vous avez concertée pour vous rendre maître du val d'Aost et du passage de la Thuile est échouée par l'accident qui est arrivé à M. de Saint-Pater et par le manque de conduite de ceux qui auraient pu faire réussir ce projet, depuis qu'il n'a pas été en état d'agir. Peut-être que M. de Medavi, qui verra les choses de plus près et par lui-même, pourra réparer la faute qui a été faite. On ne saurait se persuader que les ennemis qui en ont eu connaissance ne prennent des mesures pour l'en empêcher. Je ne puis vous dissimuler que votre lettre, dans tout ce qu'elle contient, a fait beaucoup de peine au roi. Sa majesté connaît depuis longtemps l'emploi dont vous êtes chargé : elle sait la force des ennemis, et l'idée que vous vous êtes faite que l'on ne voulait pas vous croire lorsque vous assuriez qu'ils avaient cent trois bataillons et cent quarante escadrons est sans aucun fondement : mais ce que vous devez vous représenter continuel-

Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2015, 3e partie, 7e section n° 338.

lement, c'est que vous avez une grande étendue de pays à garder: que les montagnes, quand les neiges sont fondues, sont accessibles de toutes parts, et que les ennemis peuvent pénétrer en Provence, en Dauphiné et en Savoie par différents endroits qu'ils attaqueront avec des forces supérieures à celles que vous pouvez leur opposer, parce qu'ils sont maîtres de choisir et que vous ne sauriez être averti assez à temps pour leur fermer les passages. Je suppose que vous aurez la douleur de les voir pénétrer par quelque endroit, à moins que, par un bonheur inespéré, les officiers généraux sur la vigilance desquels vous êtes obligé de vous reposer ne vous préservent de cet inconvénient. Je suppose donc cette formidable armée en Provence, en Dauphiné et en Savoie : s'ils entrent dans cette première province, le corps de leur cavalerie devient absolument et totalement inutile, et la faim les en chassera, à moins qu'ils n'aient pour objet de se rendre maîtres de Toulon, ce qui ne peut s'exécuter que par le secours d'une flotte considérable qui leur apporterait l'artillerie, les munitions de guerre et de bouche dont ils auraient besoin, chose aussi difficile qu'incertaine; d'où il me semble que l'on peut conclure qu'ils se contenteront de donner quelque inquiétude par le comté de Nice, afin de vous obliger de diminuer vos forces. Vous pourrez vous contenter d'y laisser les dix bataillons qui y sont présentement, non compris les deux qui seront à Monaco, et, suivant le mémoire de M. le maréchal de Catinat, fortifier ce côté-là de quelque cavalerie, que l'on pourrait rassembler en peu de temps. Je prends des mesures pour y faire passer de l'avoine, en quantité raisonnable pour suppléer au fourrage, en cas que l'on fût obligé de la tenir ensemble pendant plusieurs jours. Cet article demande un parfait concert avec M. le comte de Grignan [1], qui connaît parfaitement la frontière et les moyens de s'opposer aux entreprises des ennemis, et des ordres particuliers à M. de Sailly, que vous y avez destiné.

Vous aurez vu, par le mémoire de M. le maréchal de Catinat,

[1] Lieutenant général de Provence.

que le roi manda hier matin pour conférer avec lui sur la défense de tout le pays, et qui fut une heure avec sa majesté, pendant lequel temps il appuya fortement sur la conservation de Suse et de Fenestrelle, qu'il est persuadé que ces deux postes méritent votre principale attention, et que, si vous pouvez les conserver, les ennemis échoueront dans leurs grands projets. Il croit que celui de Perosa aussi bien que la vallée de Saint-Martin doivent être gardés le plus possible, sans néanmoins que celui qui en sera chargé croie son honneur engagé à les maintenir jusqu'à l'extrémité ; vous devez même le prévenir, par des ordres positifs, de retirer toutes ses troupes sous Fenestrelle, d'assez bonne heure pour qu'elles ne courent aucun risque et qu'elles puissent servir à sa défense. Si vous aviez assez de troupes pour remplir en entier, dans tous les autres endroits, le projet que vous trouverez ci-joint, que j'ai fait en partie sur le vôtre et sur le mémoire de M. le maréchal de Catinat, il ne vous resterait plus à désirer, pour vous mettre dans une situation plus tranquille, que des officiers généraux sur la vigilance et fermeté desquels vous puissiez vous reposer. Le roi veut savoir ceux qui ne sont pas encore arrivés ; je croirais même que vous devriez vous expliquer plus que vous ne faites sur le besoin que vous pourriez avoir de quelques-uns qui sont employés ailleurs ou qui sont restés inutiles. Je vous envoie un état général qui vous servira à vous déterminer, étant bien persuadé que vous ne proposerez pas ceux qui se trouvent les plus anciens actuellement à la tête des armées. M. de Medavi demande un petit équipage d'artillerie, ainsi que le roi lui a fait espérer. Je vous prie de faire en sorte qu'il puisse le joindre au plus tôt. J'écris à M. de Salières pour y apporter de sa part toute la diligence possible.

Ne me faites pas mon procès pour vous envoyer un état de quatre-vingt-neuf bataillons, dont il vous en manque sept pour le remplir. Je voudrais qu'il dépendît de moi de vous les fournir, chacun à huit cents hommes, et de rendre complets tous ceux que vous avez. Vous auriez peu à craindre de la force des ennemis si le roi n'en

avait pas un si grand nombre répandus en tant de différents endroits. Ménagez ce manque de sept bataillons le mieux que vous pourrez, et soyez persuadé, par l'expérience que vous faites depuis quelques années que j'ai l'honneur d'être en relation avec vous, que je sais vous plaindre dans toutes les choses qui ne dépendent point de vous; mais je vous demande, en même temps, de ne vous point laisser alarmer par les cris de tous ceux qui ont des postes à garder. Il n'y a pas un homme, ne fût-il commandant que de quatre bataillons, qui, à ce titre, ne croie qu'il lui faut une grosse armée. Si vous êtes persuadé qu'un des principaux objets des ennemis soit de pénétrer par le val d'Aost, il est bien important que M. de Medavi y mette d'avance quelque empêchement. J'envoie à M. de Secqueville, capitaine dans le régiment de Durfort, des ordres pour se rendre à son régiment. Le roi ne connaît et ne veut point connaître d'aides de maréchaux des logis de ses armées. L'intelligence et la bonne volonté de cet officier, et la protection que vous lui donnez, m'engageront à avoir une attention particulière à lui procurer les grâces du roi.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Tessé. Versailles, 12 juin 1707.

Je ne saurais vous remercier assez de la confiance avec laquelle vous avez bien voulu m'écrire la lettre particulière de votre main, du 8; celle que je vous avais écrite du 11, avant l'arrivée de votre courrier, répond par avance à une partie des choses sur lesquelles vous me demandez les ordres du roi. J'ai rendu compte à sa majesté de tout ce que contiennent l'une et l'autre de vos lettres. Je crois que j'ai eu l'honneur de vous dire, il y a longtemps, que je ne me charge de rien que de faire tout ce qui dépend de moi pour le soulagement de sa majesté; mais il n'y a aucunes lettres ni générales ni particulières qu'elle ne voie. Cet établissement a été fait dès le premier jour que je suis entré dans la fonction de contrôleur général.

M. le maréchal de Catinat, qui avait eu vendredi matin une

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol 2015, 2e partie, 7e section, n° 344.

longue conférence avec le roi, a eu communication de votre longue lettre ; vous verrez ce qu'il y répond par le mémoire que vous trouverez ci-joint, qui est fait suivant l'idée des précédents. Si je pouvais vous fournir tout l'argent qui vous est nécessaire, j'aurais lieu d'espérer qu'en fortifiant les troupes qui sont à vos ordres vous en auriez assez pour embarrasser les ennemis. Le roi vous envoie MM. de Thouy, de Goesbriant, lieutenants généraux, de Bar et de Tavagny, brigadiers. Sa majesté s'est persuadée qu'ils serviront utilement dans les postes pour lesquels vous les destinerez. M. de Tavagny s'en va trouver M. de Medavi. Je mande aux autres qu'ils recevront de vos nouvelles à Grenoble.

Si nous en croyons des nouvelles de Hollande, on doit faire incessamment un détachement de quelques troupes d'Italie pour faire passer en Espagne. Si la première tentative que les ennemis feront dans vos montagnes était malheureuse, vous les verriez sans doute perdre bientôt l'idée d'entrer en France par le Dauphiné. Il n'y a pas lieu de douter qu'ils ne vous attaquent par plusieurs endroits en même temps ; c'est pour cela que vous devez choisir tout ce que vous avez de meilleurs officiers pour les partager dans les postes les plus exposés. Ils doivent avoir assez de zèle et de bonne volonté pour se charger de tout, s'ils se trouvent dans la nécessité d'agir par eux-mêmes. Si vous trouvez bon que je m'explique librement avec vous, je vous dirai que, dans l'incertitude de ce qui peut arriver, supposant les ennemis assez forts pour pénétrer par quelques-uns des endroits qu'ils attaqueront, je croirais que, de concert avec quelques-uns de MM. les officiers généraux qui ont servi pendant plusieurs années dans le pays où vous êtes, vous devriez faire des projets, de l'exécution desquels je ne doute point que chacun d'eux en particulier ne voulût se charger pour vous soulager, en attendant que vous puissiez vous-même aller à leur secours. Pour vous faire comprendre mes idées, dont vous ferez néanmoins l'usage qu'il vous plaira, je supposerai que les ennemis entreront dans la Savoie par le val d'Aost. Vous savez à peu près le nombre des troupes qu'ils peuvent faire

subsister et les moyens qu'ils ont pour cela, la route qu'ils peuvent tenir pour avancer plus avant dans le pays, soit qu'ils passent l'Isere ou la petite rivière qui sépare la Savoie d'avec le Lyonnais; en cas qu'au lieu de prendre du côté du Grésivaudan, ils voulussent s'approcher de Lyon, ce serait dans ce cas que la cavalerie du camp de Sablons pourrait vous être de quelque utilité, et se joindre aux quinze escadrons qui doivent être en Savoie sous les ordres de M. de Medavi. Il n'est pas possible que toutes les attaques qu'ils pourraient faire en même temps réussissent. Celle-là seulement ne les mettrait pas en état de faire de grands progrès. Vous pourriez fortifier M. de Medavi de votre côté; le roi ferait un effort de celui-ci, et je les croirais fort embarrassés, s'ils étaient obligés de faire leur retraite. L'idée que je me suis faite sur le côté du val d'Aost et de la Savoie doit être la même pour Suse, Fenestrelle et la vallée de Barcelonnette. Ce que vous devez essentiellement garder, ce sont vos places et les magasins; tant que vous en serez le maître, vous serez en état de faire échouer leurs desseins, à moins que les esprits remuants des provinces voisines, flattés d'être soutenus par les secours du dehors, ne rendissent les moyens de chasser les ennemis absolument impossibles par les mouvements qu'ils feraient au dedans. La conjoncture dans laquelle vous vous trouvez est des plus difficiles. Si vous voulez vous rappeler les soins, les précautions et le temps dont on a besoin pour rassembler la subsistance d'un petit corps de troupes, vous vous fortifierez dans la pensée de M. le maréchal de Catinat; quand même les montagnes des Alpes seraient des plaines, on ne va pas bien loin sans avoir de quoi vivre. J'ai ordonné à M. Pajot deux courriers par semaine, afin que vous receviez régulièrement les lettres du roi, et que vous puissiez souvent donner de vos nouvelles.

J'envoie à M. de Medavi un ordre pour commander dans toute la Savoie sous les vôtres pendant la campagne : il ne conviendrait pas que le commandement fût partagé entre lui et M. de Vallière.

On voit par la suite de la correspondance de M. le maréchal de Tessé que, d'après le premier mémoire de M. le maréchal de Catinat, il était déterminé à tenir en force Suse et Fenestrelle, jusqu'à ce qu'il pût démêler le véritable objet des préparatifs des ennemis. Il rapprocha même de Fenestrelle deux régiments de dragons; et, en attendant, il continua à préparer ses moyens et à faire perfectionner les retranchements qu'il avait ordonnés dans les différentes parties de la frontière. Il alla de nouveau visiter Perosa, qu'il trouva en bon état. Son chemin couvert était entièrement palissadé, et les redoutes de la vallée de Saint-Martin achevées; ce qui lui fit juger que cette tête serait difficile à entamer; mais il n'en fut pas moins inquiet pour ses flancs et ses derrières.

Le camp retranché que M. de Saint-Pater avait commencé au pied du petit Saint-Bernard était aussi en bon état. M. de Medavi, qui s'était rendu le 10 à Saint-Maurice, où il avait pris son quartier, le perfectionna; son front était de quatre cents toises et couvert d'un torrent, dont le passage était impraticable et qui s'étendait à la gauche pendant environ trois lieues. Les ennemis ne pouvaient arriver ni sur cette gauche ni sur le front qu'en passant par le revers du petit Saint-Bernard et de la montagne de l'allée Blanche, qui étaient des chemins peu fréquentés, et dans lesquels les bêtes de charge ne pouvaient passer. Indépendamment de ces difficultés, le camp retranché était couvert par les monts Chapieu et du Bonhomme, que leur escarpement rendait d'un accès très-difficile et où l'on plaça deux bataillons. La droite du camp était presque aussi assurée par l'occupation du col de Tignes, qui fut garde par deux bataillons et par le val Roger, où M. de Medavi en envoya un. Ces deux postes fermaient les passages qui venaient du val d'Aost par le mont de Grisanche. On ne mit dans les

retranchements que neuf bataillons, et on fit camper neuf escadrons de dragons à Scez, qui n'en était éloigné que d'une demi-lieue. Le reste des troupes fut répandu dans les différents postes de la Savoie; et comme les ennemis pouvaient, en passant par le val de la Sauce et le mont Iseran, laisser à leur droite le camp retranché et le col de Tignes, et par là gagner le Mont-Cenis et tomber dans la Maurienne, M. de Medavi envoya deux bataillons à Lans-le-Bourg et à Termignon, pour se porter au haut de ces cols au premier mouvement qu'ils feraient.

Quelque avantageux que parût le camp retranché relativement à la nature du pays, on voit, par le compte que M. de Medavi rendit de la situation des affaires en Savoie et de son plan de défensive, qu'il était persuadé qu'après la fonte des neiges, ses retranchements deviendraient entièrement inutiles, ne pouvant espérer de les défendre s'ils étaient attaqués en force, ni d'empêcher les ennemis de pénétrer en Savoie par quelque autre débouché; ce qui ne lui laisserait de parti à prendre lorsque les ennemis seraient avancés dans le val d'Aost que de laisser des détachements dans les postes et de se rassembler à Conflans, où il se flattait de pouvoir, avec dix mille hommes, combattre avec avantage un corps fort supérieur, ou du moins inquiéter les ennemis dans leurs convois, de manière à ne pas leur laisser prendre d'établissement avant le mois de septembre, temps auquel le retour des neiges les obligerait de repasser les montagnes.

M. Dillon fit de son côté des dispositions pour la défense de la vallée de Barcelonnette; il acheva les retranchements du camp de Tournoux et ceux des autres postes qu'il avait à garder; et, après avoir bien reconnu le pays, dont la sûreté était confiée à ses soins, il envoya à la cour un mémoire con-

tenant les détails les plus particuliers sur les chemins que pouvaient tenir les ennemis pour pénétrer dans la vallée, et des observations sur les travaux qui restaient à faire pour être en état de résister à toutes leurs entreprises.

Quant à la Provence et au comté de Nice, on n'y avait encore fait aucun retranchement, et les troupes qui gardaient ces deux provinces ne consistaient qu'en dix bataillons et sept escadrons : six de ces bataillons étaient dans le comté de Nice. Il n'y en avait en Provence que quatre, dont deux dans les environs de Toulon et deux à Seyne et Colmars. M. de Sailly, qui arriva le 13 à Aix pour prendre le commandement des troupes de cette province et les rassembler sur le Var, lorsque les circonstances l'exigeraient, annonça que, sans de prompts secours, il ne pourrait défendre longtemps cette rivière, et demanda non-seulement que M. de Grignan, qui commandait en Provence, assemblât les milices, mais que M. de Paratte, commandant dans le comté de Nice, lui envoyât, dès que les ennemis paraîtraient, les six bataillons qui étaient sous ses ordres, afin de ne pas exposer ces troupes à une retraite difficile.

Le camp de Sablons n'était plus composé que de dix-sept escadrons depuis que M. de Montgon avait fait passer quelques dragons à Fenestrelle et de la cavalerie en Provence, et ces troupes étaient tellement affaiblies et dans un tel état de dépérissement qu'à peine y avait-il huit cents chevaux en état de servir.

Telles étaient les dispositions sur la frontière, lorsqu'on fut instruit plus particulièrement, tant à la cour qu'à l'armée, de celles que faisaient les ennemis et des forces qu'ils étaient en état de mettre en campagne. Suivant les états qu'on en eut, leur armée destinée à agir du côté des Alpes était d'environ

cinquante-cinq mille hommes, partagés en quatre corps, l'un de seize mille hommes qui s'assemblait entre Saluces et Coni; l'autre de dix-sept mille hommes à Orbassano, du côté de Pignerol; le troisième de douze mille cinq cents hommes à Rivoli sur la Doire, et le quatrième de neuf mille hommes à Tina, près d'Ivrée. Les mêmes nouvelles apprirent que le détachement pour le royaume de Naples, malgré ce qui avait été mandé précédemment, s'était mis en marche pour traverser l'État ecclésiastique, et qu'il était composé de huit mille cinq cents hommes. On fut aussi informé de l'arrivée de l'escadre anglaise et hollandaise sur les côtes de l'Italie, au nombre de quarante vaisseaux de guerre et de soixante bâtiments de transport qui occupaient la mer depuis Finale jusqu'à la hauteur de Gênes.

Ces nouvelles, confirmées de toutes parts, ne laissèrent plus douter des vastes projets des ennemis ni des grands moyens qu'ils avaient pour attaquer; mais ce n'étaient plus seulement les Alpes qui devaient fixer l'attention du général et de la cour: le côté de la mer menacé exigeait de nouvelles précautions et de nouvelles forces; c'est ce que M. le maréchal de Tessé représenta à la cour, dans sa dépêche du 15 juin.

Lettre de M. le maréchal de Tessé à M. de Chamillart. Peresa, 15 juin 1707.

J'ai reçu ici, monsieur, plusieurs de vos lettres, auxquelles, non-seulement j'aurai l'honneur de répondre, mais de suppléer autant que je le pourrai à la meilleure partie des choses qu'elles contiennent, et vous trouverez pareillement apostillé le mémoire de M. le maréchal de Catinat, dont je serai toujours très-aise de profiter des lumières et des connaissances. Il passe légèrement sur la Savoie, parce qu'ayant Montmélian fortifié comme il l'était, il ne pouvait craindre ce qui

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2030, n° 189.

me fait présentement une si terrible diversion que, si je ne sentais ladite Savoie en force, les ennemis puissants en cavalerie pénétreraient très-aisément aux portes de Lyon.

Mais voici, monsieur, ce qui fait présentement l'objet de ce courrier, auquel j'ai ordonné de faire la diligence possible.

Les ennemis, au nombre que vous trouverez ci-joint, s'assemblent. Je crois bien que la revue n'est pas totalement exacte; mais les corps y sont, et ils ont reçu leurs recrues qui, par ce que l'abbé de Pomponne et les commerces que j'ai à Vérone m'ont mandé, excèdent dix-huit mille hommes.

On a pris les mulets et les voitures de toutes les communautés de Piémont. On a tiré la garnison de Turin au point que les habitants y font la garde, et les prières publiques sont ordonnées en Piémont partout, pour demander la bénédiction des desseins de son altesse royale; et un nombre considérable de pionniers sont assemblés : on affecte de dire qu'ils vont en Provence.

Le roi remarquera dans le projet des camps que, bien que les ennemis paraissent avoir le nez tourné du côté de ladite Provence, ils l'ont également plus près et plus commodément du côté de la Savoie et de nos vallées de Dauphiné; cependant la flotte ennemie dans la Méditerranée doit faire croire qu'ils ont des desseins sur ladite Provence, et c'est pour cela principalement que je dépêche cet exprès; car il n'y a pas un moment de temps à perdre pour jeter dans Toulon et dans les places de Provence tout ce que l'on pourra, soit d'ingénieurs, de munitions, de vivres et principalement de poudre, dont, par les états que j'ai, cette frontière ne me paraît pas assez fournie.

J'estime qu'il n'y a pas non plus un moment à perdre pour que sur les autres armées du roi sa majesté prenne une certaine quantité d'escadrons, qui, sans diminuer considérablement ses armées, fasse pourtant un corps de cavalerie et d'infanterie qui remarche par Lyon et par le Languedoc, ce que je suppose que l'on pourra tirer d'Espagne. Je vous avoue qu'après la grande journée d'Almanza, je ne vis qu'avec regret la continuation de la marche des troupes qui allaient

en Espagne; la nécessité de faire une armée à M. le duc d'Orléans ne me parut pas devoir prévaloir au risque que l'on court de perdre Toulon et de voir pénétrer M. de Savoie en Dauphiné et en Provence. Je dis donc que d'Espagne on peut tirer dix bataillons et vingt escadrons qui peuvent remarcher par le Languedoc; que de l'armée d'Allemagne l'on peut tirer dix bataillons et dix escadrons, et de Flandre ce que le roi voudra par proportion du nombre des troupes qu'il y a; et à moins que du côté d'Allemagne il n'y ait des liaisons secrètes, que je puis ignorer, avec le roi de Suède, l'on ne me mettra jamais en tête qu'il ne faille mieux conserver l'ancienne France que de se procurer le Necker. Tous les généraux sont comme M. Josse, l'orfèvre de la comédie, et croient qu'il n'y a d'impossible que la besogne dont ils sont chargés; mais le roi est trop sage pour être complaisant quand il joue aussi gros jeu.

Pour moi, monsieur, en attendant les ordres précis de sa majesté, je ne changerai rien à mes situations. Je verrai les Allemands passer en Provence, comme ils en font courir le bruit, mais je n'abandonnerai ni le Dauphiné ni la Savoie tant que je verrai l'ennemi aussi puissant à Rivoli et à Orbassano; car de Rivoli, même d'Orbassano, ils versent dans dix jours ce qu'ils veulent dans le val d'Aost et peuvent attaquer nos vallées. Je dis plus, c'est qu'il vaut mieux risquer quelque chose en Provence qu'en Savoie ou Dauphiné, où tout est mortel; qui sait même si ce bruit d'entrer en Provence n'est point affecté. Je dépêche un courrier à MM. de Grignan et de Sailly, pour les avertir, aussi bien que M. de Paratte et M. de Monaco. Cette dernière place manque quasi de tout. Je mande au sieur de Paratte que pour nulle considération il ne laisse enfermer dans le comté de Nice le surplus des troupes nécessaires à la défense de Villefranche, de Montalban et à Sospello pour amuser les ennemis, et qu'il fasse passer en Provence ledit surplus de ses troupes. Je mande au comte de Grignan de tenir ses ordres prêts pour l'assemblée des milices et même de la noblesse; je ferai partir après-demain M. de Marsilly, qui n'avait reçu aucun ordre que par l'avis de sa destinée que vous me

donnez, et je mande à M. de Montgon de se tenir prêt à marcher d'un moment à l'autre avec ce qui est en état de marcher.

Je sais que M. d'Andrezel vous a envoyé le même état des troupes, dispositions et desseins des ennemis. Pour moi, j'estime que le roi ne peut donner présentement d'autres ordres en Provence, si les ennemis s'en approchent, que de mettre dans les places ce que l'on pourra, et laisser crier et souffrir le plat pays en attendant mieux.

Cette flotte que l'on me mande être dans la Méditerranée doit aller prendre de l'artillerie à Finale, pour la débarquer aux opérations de terre. Il faut espérer que les vents et les conjonctures seront autant pour nous que les courtisans le seront peu pour moi.

Je n'épargnerai pas les courriers; je vous supplie d'en user de même. M. de Trudaine me fait espérer quelque secours; je l'attends comme les Israélites faisaient de la manne. Je suis éternellement en garde contre moi, crainte que la tête ne me tourne. Il est certain que je n'ai pas assez de maréchaux de camp.

M. le maréchal de Catinat pensa, comme M. le maréchal de Tessé, que tout était à craindre pour la Provence, mais que la position des camps des ennemis n'indiquant point encore leur véritable dessein, il n'était pas possible d'y porter des secours du Dauphiné, et qu'il devenait indispensable de tirer des troupes des armées de Flandre et d'Allemagne, et de les assembler à Lyon, pour les diriger ensuite suivant que les circonstances pourraient l'exiger.

Les premières idées de la cour, qui eut dans ce même temps avis d'un projet formé par les ennemis de pénétrer dans le comté de Nice par trois endroits différents, tandis que leur escadre agissait sur la côte, se portèrent sur les moyens de les empêcher d'entrer dans cette province ou du moins de retarder leur marche; elle manda en conséquence à M. de Paratte de faire en sorte de s'emparer de Saorgio, qui était un des prin-

cipaux passages dont les ennemis devaient faire usage, et à M. de Grignan, lieutenant général en Provence, de l'aider de tous les secours qui pourraient dépendre de lui. Ce dernier voyant arriver l'orage, et regardant Toulon comme le point qui méritait le plus d'attention de sa part, fit marcher à Hyères[1] deux régiments de cavalerie qui arrivaient du camp de Sablons, à Fréjus un régiment de dragons, moins pour veiller à la sûreté de cette partie de la côte, que pour y être à portée de tomber suivant le besoin sur Hyères ou sur le golfe Juan[2]. Il se disposa de même à approcher de la côte deux bataillons qui étaient dans les montagnes, lorsqu'il serait assuré que les ennemis ne songeraient point à faire descendre des troupes par le col de Tende ou à entreprendre sur la vallée de Barcelonnette. Il envoya en même temps des ordres aux compagnies garde-côtes de Toulon de se mettre en mouvement pour se porter vers Antibes, et demanda aux commandants de la marine de former des bataillons avec les troupes de ce département qui étaient à terre afin de concourir à la défense de Toulon et de la côte. Il destina la noblesse et les milices de Provence que le roi fit assembler, à la défense du défilé de l'Esterel, poste important qui couvrait Toulon ; c'était là que cette même noblesse avait détruit l'armée de Charles-Quint, lequel, après avoir pénétré avec cent mille hommes en Provence, ne repassa les monts qu'avec dix mille. M. de Sailly, de son côté, persuadé que le meilleur moyen pour sauver la Provence était de se mettre en force sur le Var, se prépara à aller camper sur cette rivière avec quatre bataillons, qui étaient tout ce dont il pouvait disposer sans nuire à la sûreté des

[1] Ils y furent rendus le 20 et campèrent sur la Cagne, entre Hyères et les Salins.

[2] Ce régiment arriva à sa destination le 17 et fut répandu sur la rivière d'Argens, depuis Fréjus jusqu'au Muy.

autres parties; mais ne jugeant pas pouvoir avec si peu de monde remplir son objet, et regardant la conservation de la Provence comme préférable à celle du Dauphiné, où, suivant son sentiment, les ennemis ne pourraient faire aucun établissement et où les secours de leur escadre leur seraient inutiles, il demanda qu'on lui fît passer trente bataillons pour y faire un camp retranché qui mettrait toute la Provence en sûreté.

La cour ne pensa pas comme lui sur les avantages qu'on pourrait retirer de cette disposition, parce que, le Var ayant peu d'eau et étant guéable presque partout, elle ne regardait pas cette rivière comme susceptible d'une bonne défense; ce fut même un nouveau motif qui détermina le roi à suppléer par un renfort de troupes à ce que refusait la nature du pays, et à faire partir, tant de la Guyenne que de ses armées de Flandre et d'Allemagne, douze bataillons et quinze escadrons pour joindre M. le maréchal de Tessé; mais en même temps, quoique sa majesté fût persuadée que la Provence était la partie sur laquelle ce général devait porter sa principale attention, et qu'elle regardât les entreprises des ennemis, tant sur le Dauphiné que sur la Savoie, et plus difficiles pour eux et moins dangereuses pour ses frontières, elle lui prescrivit de ne faire marcher aucune troupe vers cette province et de ne se déplacer que lorsqu'il serait bien certain du parti qu'ils auraient pris de l'attaquer, et que leurs troupes seraient entrées dans le comté de Nice. Sa majesté envoya en même temps M. le comte de Besons à Lyon, pour commander sur le Rhône, depuis le lac de Genève jusqu'à l'embouchure de ce fleuve, M. de Langeron pour commander la marine à Toulon, et M. de Saint-Pater pour défendre cette dernière place. La dépêche de sa majesté à M. le maréchal de Tessé, du 19, et l'instruction qu'elle donna à M. de Besons, développent dans

toute leur étendue ses idées et les moyens dont elle jugea que ses généraux pouvaient faire usage pour résister à tous les efforts de ses ennemis.

Lettre du roi à M. le maréchal de Tessé. Trianon, 19 juin 1707.

Mon cousin, j'ai vu par plusieurs lettres que vous avez écrites à Chamillart, qu'il m'a lues sans en excepter aucune, ainsi qu'il a fait par le passé, qu'il vous manque bien des choses, soit pour la subsistance des troupes, l'abondance des magasins ou le rétablissement entier de l'infanterie et cavalerie qui sont à vos ordres, particulièrement celles qui sont revenues de Lombardie; que les ennemis en ont un nombre si considérable que vous avez eu peine à vous persuader que j'en aie été informé par le peu que j'en avais destiné pour leur opposer et la quantité que j'avais fait passer à mes autres armées, qui auraient servi bien plus utilement à conserver les frontières de mon royaume qu'à donner une armée au duc d'Orléans et laisser des forces trop supérieures au maréchal de Villars, par proportion à celles des ennemis, qui ne peuvent lui servir qu'à se promener sur le Necker. Dans cette idée vous proposez de tirer d'Espagne dix bataillons et vingt escadrons, d'Allemagne dix bataillons et dix escadrons, et de Flandre ce que je jugerai à propos, par proportion au nombre de troupes dont l'armée ennemie est composée. Quoique j'aie bien connu dès le commencement de cet hiver, par l'état que j'ai depuis longtemps, la quantité de bataillons et d'escadrons que le duc de Savoie et le prince Eugène avaient en Piémont, dans le Milanais, le Mantouan et autres pays dont ils se sont mis en possession, que les cent trois bataillons et cent quarante escadrons que j'ai vus tant de fois répétés dans vos lettres lorsqu'ils seraient recrutés, s'ils étaient tous ensemble en état d'agir en même temps par différents endroits, pourraient vous faire de l'embarras et pénétrer par quelques-uns des endroits dont la garde est confiée à vos soins, je n'ai pu me persuader qu'un corps de quinze

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2013, 1re partie, 4e section, n° 95.

mille chevaux leur dût être d'aucune utilité dans des montagnes où l'on a tant de peine à en faire subsister un nombre très-petit en prenant toutes les précautions nécessaires auparavant. Il est aussi difficile de croire qu'ils abandonneront toutes les places, dont plusieurs souffrent impatiemment la dure domination qu'elles éprouvent depuis que mes troupes se sont retirées d'Italie, sans aucunes garnisons, même celles du Milanais et de Mantoue, encore moins que les recrues fussent assez abondantes pour rendre leurs bataillons et escadrons complets, ainsi qu'ils semblent l'être par l'état que d'Andrezel vous a envoyé, pareil à celui que Chamillart a reçu de lui, et que toutes ces forces fussent suffisantes pour en détacher huit mille cinq cents hommes, qui ont marché pour entrer dans le royaume de Naples, garder les places de Mantoue, du Milanais, de Piémont, celles du côté de la mer, et attaquer en même temps la Provence, le Dauphiné et la Savoie, ou du moins, si elles le font, ce ne peut être que très-faiblement en différents endroits, afin de réussir par la supériorité du côté qui leur paraîtra plus avantageux pour eux. Vous voyez que dans tous leurs arrangements il semble qu'ils aient oublié que j'ai une armée au milieu de l'empire, qu'ils ne songent point à diminuer celle d'Italie pour la fortifier, et qu'ils abandonnent leur propre pays non-seulement menacé, mais même bien entamé, pour faire ailleurs une diversion assez grande pour m'obliger à retirer une partie de mes troupes qu'ils auraient peine à faire sortir de chez eux par la force de leurs armées. Si celles qui sont à vos ordres étaient du moins égales à celles qui sont de l'autre côté des montagnes, et qui vous donnent lieu d'appréhender pour tant de provinces en même temps, je me serais fait un plan bien différent pour cette campagne de celui que vous vous proposez, et n'aurais eu pour objet que celui de faire repasser en Piémont mon armée, qui aurait retenu celle de mes ennemis, sans employer un plus grand nombre de troupes qu'eux à soutenir une défensive difficile et embarrassante. Comme je ne doute point que vous n'ayez lu avec attention tous les mémoires du maréchal de Catinat, que vous connaissez pour un homme sensé, qui a fait la guerre plusieurs années

dans le pays où vous êtes, vous aurez vu qu'il n'est pas persuadé que si les ennemis étaient entrés en France par le Dauphiné ou la Savoie, tout fût perdu pour cela. Il n'a jamais été possible de faire subsister une armée dans ce pays-là sans des magasins et de grandes précautions à l'avance. Il est presque impossible, tant qu'ils ne seront point maîtres des places, de faire passer de l'artillerie : une armée ne fait pas chemin dans des montagnes comme un voyageur. Chaque partie que vous avez à défendre a, par elle-même, ses difficultés, indépendamment de celles que vous pouvez faire naître. Si les troupes qui sont à vos ordres, au nombre de quatre-vingt-deux bataillons et quarante-cinq escadrons, y compris le commissaire-général et les dragons d'Hautefort, qui ont reçu ceux de rester ou de remarcher du côté de Lyon, étaient bien complètes, je crois que vous en avez suffisamment pour empêcher les ennemis de faire aucun progrès, même pour leur former d'assez grands embarras pour faire périr une partie de celles qu'ils feraient avancer en deçà des montagnes. La connaissance que j'ai de leur faiblesse m'avait déterminé d'en augmenter le nombre plusieurs jours avant d'avoir reçu de vos nouvelles, moins, à la vérité, que vous ne l'auriez désiré, mais assez considérablement pour que vous garantissiez du moins les places des provinces qui sont confiées à vos soins. Il n'y a pas grand mal si les ennemis ne font qu'une course en Provence ou en Savoie, et qu'ensuite ils soient obligés de se retirer chez eux; ce qu'ils pourraient tirer de ces pays-là ne les indemniserait pas à beaucoup près de la dépense qu'ils sont obligés de faire pour y entrer, et leur armée se ruinerait entièrement en repassant les montagnes, s'ils étaient obligés de le faire avec précipitation. Le Dauphiné est en sûreté tant que vous garderez Suse, Fenestrelle et Briançon; le Mont-Dauphin et peu de troupes pour la garde des défilés de la vallée de Barcelonnette rendent ces passages impraticables aux ennemis; le débouché du val d'Aost et les voitures de ce côté-là sont presque entièrement impossibles; s'ils y avaient pénetré, et qu'ils fussent en Savoie, ils se donneraient bien de garde de s'avancer jusqu'à Lyon; l'objet le plus raisonnable pour eux serait de passer l'Isère, d'entrer dans le Gré-

sivaudan, et d'y faire tous leurs efforts pour se rendre les maîtres de la ville de Grenoble, moins pour la garder que pour la piller. C'est pour cela qu'il m'a paru que, dans les premières vues que vous aviez, que les ennemis emploieraient toutes leurs forces en même temps pour pénétrer en Savoie et en Dauphiné; que s'ils avaient réussi par la Savoie, celui qui est chargé de leur en défendre l'entrée devait songer uniquement à conserver les postes de Conflans et Moustier: l'un empêche d'avancer au pont de Beauvoisin et l'autre de passer l'Isère. Pour le Dauphiné, il n'est pas praticable d'y entrer sans être maître de Suse, Fenestrelle ou Briançon, qui sont confiés à vos soins. Montmélian n'était pas d'une plus grande utilité contre les entreprises des ennemis que le fort Barraux, qui fait le même effet contre eux: mais il donnait au duc de Savoie un poste très-considérable pour entrer dans le Dauphiné ou du moins qui obligeait à le tenir investi et sa garnison, ce qui occupait beaucoup de troupes. Les nouvelles envoyées par d'Andrezel, l'arrivée de la flotte aux côtes d'Italie, les bruits qui se sont répandus depuis longtemps du dessein des Anglais de se rendre maîtres de Toulon, ce projet suivi par plusieurs lettres de Briançon, envoyé du duc de Savoie aux États-Généraux, donnent une juste inquiétude pour la Provence. J'ai fait une disposition générale en cas que le prince Eugène s'avance dans le comté de Nice avec une armée considérable. Ce sera pour lors que vous n'aurez plus à douter qu'ils ne soient déterminés à exécuter leur dessein sur la Provence, ou du moins d'y entrer pour surprendre un passage sur le Rhône, et pénétrer dans le Languedoc par le Vivarais. Les troupes que je destine pour former une armée capable de s'approcher de celle des ennemis peuvent être également employées pour s'opposer à l'un et à l'autre. Besons, que j'ai envoyé à Lyon, est chargé de veiller à la conservation du Rhône, depuis ladite ville jusqu'à Arles; il partira demain pour s'y rendre en diligence. Ses lettres de service vous sont adressées; il sera également à vos ordres et à ceux du duc de Roquelaure pour le Languedoc, si l'armée s'assemble et qu'il soit en état d'y servir en sa qualité de lieutenant général. Je lui en ai laissé la liberté

et lui ai bien recommandé de vous rendre régulièrement compte de tout ce qu'il fera aussitôt qu'il lui paraîtra que les ennemis seront à portée de faire quelque entreprise.

Pour revenir au projet que je vous envoie et que j'ai communiqué au maréchal de Catinat, qui ne trouve rien de mieux à faire, j'ai seulement deux choses à vous faire observer : l'une que toutes les troupes employées dans les deux états ne sont pas à portée de vous et n'y sauraient être de longtemps ; l'autre, qu'il est essentiel de n'en faire marcher aucune que vous ne soyez bien assuré du parti que les ennemis auront pris ; il vaudrait beaucoup mieux qu'ils eussent trois ou quatre jours d'avance pour entrer en Provence, que de vous déposter prématurément, et leur donner, par vos mouvements, les moyens de surprendre quelques-uns des postes dont la conservation est assez importante pour veiller avec soin à les garantir. J'ai choisi pour commander, en cas que vous soyez obligé de marcher avec l'armée, les officiers que j'ai crus les plus propres à rester dans les postes où ils sont. En attendant que j'aie des nouvelles de Thouy, qui doit se rendre en Savoie, Vallière, de Prade et Tavagny y seront. Je leur laisse peu de troupes, parce que je ne saurais croire que le grand effort des ennemis se faisant du côté de la Provence, ils puissent en avoir assez pour faire entrer un corps en Savoie, capable de donner de l'inquiétude pour les provinces qui l'environnent. Il y en aura suffisamment ailleurs pour s'opposer à celles qui resteront en Piémont ; l'essentiel est de ne vous point effrayer de tout ce qui roule sur vos soins, de vous roidir d'avance contre les difficultés qui naîtront de jour à autre, d'être bien averti du mouvement que feront les ennemis, du nombre de troupes dont leur principale armée sera composée et de celles qui formeront les petits corps ; de leur qualité ; si elles sont complètes ou non, et de ne faire marcher que bien à propos de proche en proche celles qui sont à vos ordres, observant de les soutenir les unes par les autres, à commencer par celles de la vallée de Barcelonnette. Si les ennemis entrent dans le comté de Nice, s'opposer, s'il est possible, au passage du Var, avec les troupes

que Sailly commande, et celles qui lui seront envoyées par Paratte, suivant les ordres que je lui ai donnés et ceux qu'il a reçus de vous, qui consistent en quatre bataillons qui serviront plus utilement en deçà que de l'autre côté du Var, auxquels vous ferez joindre Dillon, avec les troupes de la vallée de Barcelonnette qui sont destinées pour former l'armée. S'ils étaient bien employés et arrivés assez à temps, ils rendraient le passage de cette rivière difficile. Il ne suffira pas de s'opposer à ce passage; vous devez ordonner à celui qui commandera ce corps de troupes de prendre ses mesures de bonne heure pour arriver devant les ennemis au défilé de l'Esterel qu'ils sont obligés de passer pour s'avancer à Toulon, et qui est à cinq lieues du Var. Je mande au comte de Grignan de faire rompre les chemins et d'en rendre l'accès si difficile, qu'un petit nombre de troupes puisse le rendre impénétrable aux ennemis.

J'ai choisi Saint-Pater pour commander dans Toulon sous vos ordres ou ceux du comte de Grignan. J'y ai envoyé Langeron. Je ne lui ai point donné de lettres de service de lieutenant général, parce qu'il aurait, par son ancienneté, commandé à tous les lieutenants généraux de mes armées de terre qui sont sous vos ordres. Il m'a bien promis que, sans aucun caractère, il s'emploiera avec le même zèle et la même activité que s'il était responsable des événements. Les munitions et les vivres qui sont dans les magasins de la marine à Toulon seront plus que suffisants pour fournir les places qui n'ont pas ce qui leur est nécessaire.

Pendant qu'on s'occupait ainsi à la cour des objets relatifs à la défense de toute l'étendue de la frontière, on travaillait en Provence et dans le comté de Nice à se mettre en état de n'être point surpris et d'attendre des secours. On prit des mesures pour faire un chemin couvert à Toulon et pour retrancher un camp sur les hauteurs qui dominaient la ville; mais on manquait d'outils : on en avait envoyé six mille sur une

barque qui avait péri dans le trajet pour se rendre à Toulon. On répandit les compagnies garde-côtes le long de la mer, et l'on assembla les milices de la province. M. de Paratte, de son côté, se prépara à abandonner le comté de Nice, excepté Villefranche, Montalban et Sospello pour se retirer derrière le Var. Nice n'était plus d'aucune défense depuis qu'on avait rasé le château.

Mais on ne fut pas longtemps sans apprendre que les ennemis étaient en mouvement. M. de Tessé fut informé le 25 que la veille un tiers du corps campé à Orbassano s'était mis en marche, qu'un autre tiers était décampé le 25, et que le reste devait marcher le 26; que toutes ces troupes prenaient le chemin de Busca, et que celles qui y étaient ou à Villa-Falleto, Tarentasco et Cavaglio, étaient décampées sans qu'on sût leur destination; on eut seulement avis que les principaux efforts des ennemis se porteraient sur la Provence et sur Toulon, et qu'il resterait en Piémont un corps de vingt mille hommes pour faire une diversion sur le Dauphiné et sur la Savoie, et pénétrer dans ces provinces, si elles se trouvaient dégarnies de troupes.

Les nouvelles du 28 furent positives, et ne laissèrent plus lieu de douter que la Provence ne fût l'objet sur lequel se dirigeaient toutes les vues des ennemis, lorsqu'on apprit avec certitude que leur principale armée continuait à marcher par corps séparés sur Coni; que le régiment des gardes du duc de Savoie, ainsi que ses meilleures troupes et ses équipages, prenaient le même chemin; mais qu'il restait encore un gros de troupes tant à Orbassano qu'à Pontcaglieri et Benasco; que les grenadiers et dragons à pied marchaient par Limone et le col de Tende pour entrer dans le comte de Nice; que l'on embarquait à Finale cinq mille hommes d'infanterie pour faire

un débarquement au golfe Juan, qui était le rendez-vous de l'escadre, et où devaient se rendre aussi les grenadiers et les dragons. Les mêmes nouvelles confirmèrent qu'indépendamment de deux bataillons qui étaient dans le val d'Aost et d'un gros détachement qui occupait le château de Bard, il y avait à Bolengo, près d'Ivrée, un corps d'environ neuf mille hommes, dont le prince Eugène venait de faire la revue; que, d'un autre côté, il y avait dans la vallée de Suse six bataillons et deux mille chevaux, cinq à six mille hommes aux environs de Pignerol, et à peu près le même nombre du côté de Demonte, pour tenir en échec les vallées de Barcelonnette et de Queyras. Toutes ces troupes devaient former le corps d'environ vingt mille hommes destiné à rester en Piémont.

Quelque menaçantes que fussent pour la Provence ces dispositions de la part de l'ennemi, M. le maréchal de Tessé, non moins inquiet des entreprises qu'ils pourraient faire sur la Savoie et sur le Dauphiné, jugea ne devoir point encore dégarnir ces dernières parties. Il craignit que, s'il retirait des troupes de la Savoie, le corps qui était à Ivrée n'entrât dans cette province, et que, s'il s'affaiblissait du côté de Suse et du Pragelas, les troupes qui étaient dans la vallée de Suse et en Piémont ne se joignissent et ne prissent les derrières de Suse et du Pragelas pour tomber par la vallée de Queyras à Sestrières et Cesanne, ce qui mettrait dans la nécessité d'abandonner Suse à ses propres forces, et de faire retirer au mont Genèvre les troupes qui campaient sous cette place, au moyen de quoi les ennemis auraient la liberté de faire le siége du château de Suse, pour lequel Turin leur fournirait tous les secours dont ils auraient besoin.

Dans cette situation critique, persuadé que, s'il faisait marcher des troupes en Provence, devenant faible partout, il ne

sauverait pas cette province, et qu'il perdrait certainement le Dauphiné, M. le maréchal de Tessé se détermina à ne rien changer à ses dispositions et à attendre pour se porter avec l'armée en Provence, que les mouvements des ennemis rendissent le sien indispensable. Il se borna à y faire préparer des subsistances, ainsi que sur les routes qu'il aurait à tenir, et à faire avancer du côté de Sisteron un régiment de cavalerie, trois de dragons, dont deux furent tirés du Dauphiné, et la cavalerie du camp de Sablons, composé de dix-sept escadrons; enfin, ne doutant point que les ennemis ne fussent en état d'employer à leurs différentes opérations au moins cinquante mille hommes, il prévint la cour que sa seule espérance était dans les secours que le roi faisait marcher de Guyenne et d'Allemagne vers la frontière de la Provence et du Dauphiné; mais ces secours ne pouvaient commencer à arriver en Provence qu'à la fin du mois de juillet.

Tel était le sentiment de M. le maréchal de Tesse sur la situation embarrassante dans laquelle il se trouvait, et telles furent les dispositions que l'incertitude sur le parti qu'il avait à prendre lui permit de faire. M. de Grignan, de son côte, ayant avis que dès le 23 un quartier-maître général des troupes du duc de Savoie avait envoyé des ordres aux habitants de la vallée de Saint-Martin et à différentes communautés de réparer le chemin qui menait à Saint-Martin sur le Var, où étaient un bac et un passage facile sur cette rivière, ainsi que la route qui conduisait par le col de Tende et Saorgio à Sospello, et celle de Breglio qui débouchait sur la Lescarene et par où on pouvait prendre Sospello par les derrières, manda à M. de Paratte de prendre ses mesures pour ne point s'exposer à se laisser couper sa retraite; et le 29, ce dernier, après avoir fait entrer deux bataillons tant à Villefranche qu'à Montalban et

Sospello, seuls postes que l'on conserva dans le comté de Nice, repassa le Var, et se rendit avec quatre bataillons sous Antibes, dont la garnison n'était composée que de sept cents hommes, et dont les fortifications étaient dans le plus mauvais état, sans aucune batterie de canon ni même de plate-forme pour en établir, sans canonniers ni bombardiers, et peu pourvue de farines.

Dès le lendemain de son arrivée, M. de Grignan le fit joindre par les deux régiments de cavalerie et celui de dragons qui étaient à Hyères et à Fréjus, et fit venir sous Toulon deux des quatre bataillons, pour être à portée, dans le cas de besoin, de se jeter dans la place; mais c'étaient de faibles moyens, et il redoubla ses instances à M. le maréchal de Tessé pour l'engager à lui envoyer de plus puissants renforts en dirigeant sur Sisteron la cavalerie du camp de Sablons et l'infanterie de la Savoie, en portant sur Seyne et Digne l'infanterie qui était à Suse, Perosa et au mont Genèvre, et sur Colmars, Annot et Entrevaux celle qui était à Tournoux et Queyras, afin d'être en état de tout rassembler à Digne, et de se porter ensuite soit sur le Var, soit sur l'Esterel, soit sur Toulon, suivant ce qu'exigeraient les mouvements des ennemis.

Les nouvelles que reçut alors M. le maréchal de Tessé de la continuation de leur marche vers le comté de Nice le déterminèrent, quoiqu'il sût en même temps qu'il restait encore des troupes à Orbassano, un gros corps à Busca, et que le camp de Bolengo près d'Ivrée n'avait fait aucun mouvement, à mettre en marche les deux régiments de dragons qu'il avait résolu de tirer de Savoie, un autre avec un régiment de cavalerie qui étaient en Dauphiné, pour se rendre à Sisteron, et la cavalerie du camp de Sablons pour aller à Forcalquier et Manosque. Il balança encore à retirer de l'infanterie de la

Savoie, dans la crainte des entreprises que pourraient faire sur cette province les troupes du camp de Bolengo et celles qui étaient encore en Piémont. Il se contenta de faire préparer des bateaux tant à Grenoble qu'à Pont-Charra pour embarquer cette infanterie lorsque le moment en serait venu, et la faire descendre en Provence. Mais, ayant eu avis le 3 que les ennemis étaient déjà entrés dans le comté de Nice, se dirigeant sur la ville de ce nom, et que leur première opération regardait Antibes, il dépêcha sur-le-champ un courrier à M. de Medavi pour lui ordonner de marcher en Provence avec la plus grande partie des troupes qui étaient sous son commandement en Savoie, c'est-à-dire dix-sept bataillons et neuf escadrons, et de n'y laisser que cinq bataillons et un régiment de dragons sous les ordres de MM. de Thouy et de Vallière, au hasard de les voir forcés d'abandonner toute cette province pour se retirer à Grenoble, si les ennemis se présentaient avec des forces supérieures.

Il retira en même temps de la vallée de Barcelonnette trois bataillons que M. Le Guerchois mena à Entrevaux, et de la vallée de Queyras les deux bataillons qui y étaient; mais il en laissa sept à Perosa, sous les ordres de M. de Muret, non pas pour défendre ce poste au delà du terme où il pourrait y courir des risques, mais pour soutenir la vallée de Saint-Martin, dont il était à craindre que les habitants, s'ils se voyaient abandonnés, ne prissent les armes contre les troupes du roi, et dont la conservation était de la dernière importance pour le maintien du Pragelas et la sûreté de la communication de Fenestrelle.

Il paraît, en effet, par la correspondance des officiers généraux les plus éclairés sur cette partie de la frontière que, sans le secours des Martinois, on ne pouvait défendre le bas de la

vallée et le Prailly contre une attaque faite en force, mais que tant que ces peuples resteraient fidèles au roi on ne pouvait être entièrement chassé de la vallée ni de la partie de Masel et de Bazile, pourvu qu'on jetât deux ou trois bataillons aux cols de Pis et de l'Albergeau, qui tenaient l'entrée du Pragelas; ce fut même sur ce principe que M. de Muret établit son plan de défensive, et qu'il résolut, si les ennemis se présentaient en force à Perosa, de ne laisser que trois cents hommes dans le château, de faire occuper ces deux cols, et de se replier avec le reste de ses troupes sur Fenestrelle, pour soutenir cette place, le col de la Fenestre et Suse, dont toutes les hauteurs étaient bien retranchées, et lesquelles, quoique fort étendues, étaient en état d'arrêter un ennemi fort supérieur.

Toutes les troupes que M. le maréchal de Tessé fit marcher vers la Provence ne pouvaient être rassemblées sur le Verdon que le 20; mais il crut devoir prévenir leur arrivée en se rendant à Sisteron, pour être plus à portée d'avoir des nouvelles des ennemis et faire des dispositions. Il partit en conséquence de Chaumont le 5, et alla à Briançon, laissant à M. de Chamarande le commandement des troupes qui restaient en Dauphiné et le soin de veiller à la sûreté de cette partie, principalement à celle de Fenestrelle et de Suse.

Lorsque M. de Medavi reçut l'ordre de quitter la Savoie et d'en retirer presque toutes les troupes, il ne vit pas sans regret le danger auquel cette province allait être exposée. Il se prépara cependant à mettre en marche une partie de celles que lui demandait M. le maréchal de Tessé, et, pour faire ses dispositions, il quitta Saint-Maurice le 5 et se rendit le lendemain à Conflans, qu'il regardait comme le lieu le plus convenable pour être à portée de veiller à toutes les parties de sa défensive et pour rassembler ses troupes, si les ennemis

venaient à forcer ses premiers postes; mais dès le même jour ses inquiétudes sur le sort de la Savoie redoublèrent, lorsque des détachements qu'il avait envoyés pour avoir des nouvelles, ayant attaqué Pont-Seran et les postes que les ennemis avaient près de la Thuile et de Morges, où l'on fit des prisonniers, lui rapportèrent qu'à peu de distance de ce dernier endroit était un corps d'environ sept mille hommes, et que celui qui campait près d'Ivrée était de pareille force; que ces troupes avaient du canon portatif, et que tout annonçait qu'elles étaient destinées à une entreprise plutôt qu'à une diversion. Il en donna avis à M. le maréchal de Tessé, en lui représentant tout ce qu'il y avait à craindre pour la Savoie et la frontière du Rhône, s'il en retirait les troupes qu'il lui avait ordonné de mener en Provence. Sur ses représentations, M. le maréchal de Tessé, quoique informé que la tête de l'armée des ennemis paraissait déjà sur le haut Var, à une lieue d'Entrevaux, que le duc de Savoie était en chemin pour joindre ses troupes, et qu'une partie de celles du camp d'Ivrée marchait vers le col de Tende, lui manda de rester en Savoie, et lui permit de ne lui envoyer que dix de ses meilleurs bataillons; mais M. de Medavi prit sur lui de n'en faire partir que neuf, sous le prétexte que les autres troupes, placées à la tête de la Savoie, étaient trop éloignées. Ces troupes se mirent en marche le 7 et le 10; alors il ne lui resta que treize bataillons et deux régiments de dragons. Ce fut sur ce pied qu'il fit ses dispositions pour la défense de la Savoie, en attendant que les circonstances lui permissent de faire marcher en Provence le reste des troupes que lui demandait M. le maréchal de Tessé, et de les suivre; mais on voit qu'il ne jugeait pas être en état avec aussi peu de monde de disputer longtemps le terrain aux ennemis, et que, dans le cas où il serait obligé de céder, son

projet était de tout abandonner pour se retirer sous Barraux, suivant la liberté que M. le maréchal de Tessé lui laissait de le faire, dans le cas où il serait attaqué par des forces trop supérieures.

Pendant ce temps, M. le maréchal de Tessé continuait sa route vers la Provence pour se rendre diligemment par Embrun et Sisteron à Toulon, afin d'y pourvoir, de concert avec les officiers de la marine, aux moyens de soutenir cette place qui, du côté de la terre, était dépourvue de tout ce qui pouvait contribuer à sa défense. A peine avait-on commencé à remuer la terre pour former le chemin couvert projeté, et les travaux du camp retranché n'étaient qu'ébauchés; cependant les ennemis avançaient, et, suivant les nouvelles que M. le maréchal reçut le 6, à son arrivée à Embrun, la tête de l'armée devait arriver le même jour à Nice et leurs différentes colonnes y être assemblées le 13. Ces nouvelles furent confirmées par M. de Sailly, qui s'était porté jusqu'à cette ville avec un détachement de cinquante dragons pour reprimander les magistrats de cette ville de ce qu'ils exécutaient les ordres du duc de Savoie, malgré le serment qu'ils avaient prêté au roi, et avant que les troupes de ce prince fussent arrivées dans leur ville. M. de Sailly reconnut en même temps le Var; et jugeant, malgré l'approche des ennemis, qu'il aurait le temps de faire des retranchements sur cette rivière, il rassembla un grand nombre de paysans pour y travailler avec les milices, et fit brûler le bac du passage de Saint-Martin. En revenant de cette course, il s'établit le 6 à Saint-Laurent du Var, et y campa avec quatre bataillons, sept escadrons et trois à quatre mille hommes des milices du pays, pour défendre le passage de la rivière et protéger le travail des retranchements.

On a pu remarquer que depuis que le roi, par sa dépêche du 19, avait fait connaître à M. le maréchal de Tessé ses vues et les moyens dont il pouvait faire usage pour n'exposer aux insultes des ennemis aucune partie de la frontière, sa conduite avait été conforme aux intentions de sa majesté; mais le roi, informé chaque jour des desseins décidés du duc de Savoie et du prince Eugène sur la Provence, jugea devoir l'éclairer plus particulièrement sur les moyens de mettre cette province à l'abri de toute entreprise, principalement Toulon et Marseille, qui renfermaient la plus grande partie de la marine de France, et qui étaient les deux plus considérables arsenaux du royaume. Sa majesté lui adressa en conséquence un nouveau mémoire relatif à ces grands objets et les observations de M. le maréchal de Catinat sur ce même mémoire; mais en même temps elle lui laissa la liberté de faire les dispositions et les mouvements qu'il trouverait convenables, suivant ce qu'exigeraient ceux des ennemis.

Ce fut alors aussi que le roi, malgré le désir qu'il avait de secourir le royaume de Naples, près d'être envahi par les impériaux, se détermina à remettre à un autre temps l'envoi des troupes qu'il y avait destinées, attendu la difficulté du passage, que l'escadre des alliés rendait impraticable.

M. le maréchal de Tessé arriva à Toulon le 10. Il trouva la place telle qu'on la lui avait dépeinte, c'est-à-dire dans le plus mauvais état, quelques parties presque insultables, du moins insoutenables, les travaux du chemin couvert retardés par le manque d'argent, d'outils et de travailleurs; ce qui lui fit juger que si l'on ne pouvait secourir la place sans livrer un combat, le seul parti à prendre était d'y jeter quinze bataillons; mais les troupes qui marchaient en Provence, tant du Dauphiné et de la Savoie que de la Guyenne

et des armées de Flandre et d'Allemagne, étaient encore éloignées.

Quant à Marseille, quoique la sûreté de cette ville exigeât une infinité de précautions pour la mettre en sûreté, on se contenta d'en confier la garde à ses habitants. On forma trente compagnies de cent hommes chacune, indépendamment d'une compagnie de cent gentilshommes et une de cinquante hommes à cheval, dont le commandement fut confié à M. de Forville. On fit en même temps prendre les armes à quatre mille paysans des environs. Cependant les ennemis étaient déjà sur le Var.

Le 6, leur avant-garde était arrivée à Sospello, dont la garnison, composée de cent hommes, s'était rendue sans faire la moindre résistance. Le 7, cette avant-garde s'avança jusqu'à Lescarene, où elle fut jointe le lendemain par un corps de sept à huit mille hommes, qui campa entre Mentone et Villefranche. Toutes ces troupes avaient passé par le col de Tende, parce que le chemin que les ennemis avaient tenté d'ouvrir vers le col de la Fenestre et Lantosa n'avait pu leur être d'aucun usage. En même temps leur flotte, commandée par l'amiral Schovel, parut à la côte de Nice, et mouilla le 9, à midi, devant la ville de ce nom, au nombre de quarante-huit vaisseaux de guerre, indépendamment des galiotes à bombes et d'un grand nombre de bâtiments de transport, et de beaucoup de petits bateaux qu'ils avaient rassemblés des différents ports de la côte, surtout à Nice, où ils en avaient trouvé une grande quantité.

M. le maréchal de Tessé fut instruit de ces nouvelles pendant son séjour à Toulon. Il jugea que les ennemis s'occuperaient d'abord à faire le siége de Villefranche, et que, comme il y avait une garnison française dans Monaco, peut-être ils attaqueraient cette place, sans égard à la neutralité dont les

états du prince jouissaient; c'est ce qui lui fit espérer que le temps qu'exigeraient ces opérations donnerait celui d'avancer les travaux de Toulon et de rassembler suffisamment de troupes pour occuper le camp retranché; mais on voit par les lettres de M. de Lozières d'Astier, directeur du génie, qu'avant un mois ce camp et le chemin couvert ne pouvaient être dans leur perfection. On y travailla avec plus d'activité qu'on n'avait fait jusqu'alors, et M. le maréchal, jugeant que l'objet principal était d'y faire arriver des troupes, se remit en chemin pour aller à Sisteron, qui était le rendez-vous de celles qui venaient de la Savoie et d'une partie de celles du Dauphiné. Pendant sa marche, il écrivit au roi pour lui rendre compte de la situation des affaires et de celle dans laquelle il avait trouvé Toulon.

Lettre de M. le maréchal de Tesse au roi. Aix 12 juillet 1707.

J'arrivai hier, sire, à minuit de Toulon, et je dépêche d'ici, en passant, cet exprès à votre majesté pour lui rendre compte de la situation présente de ses ennemis sur cette frontière, et de ce que j'estime que requiert présentement le bien de son service, dont j'ai conféré ici avec MM. le comte de Grignan, de Besons et Le Bret, et à Toulon avec MM. de Saint-Pater et de Langeron, de Vauvré et d'Arnou; je crois même que mon voyage n'a pas été totalement inutile pour une infinité de choses que j'ai conciliées; et plût à Dieu que je l'eusse pu faire plus tôt! car entre ce que l'on voit et ce que l'on ne peut savoir que par le rapport d'autrui, c'est le blanc et le noir.

Toulon, sire, n'est pas une place, c'est un jardin dans lequel pourtant est renfermé tout ce qu'il y a de plus précieux pour vous, et dont la perte irréparable est indicible. On n'a jamais songé aux fortifications du côté de terre; tout ce qui regarde la mer est en bon état; ce que l'on appelle le glacis, qui n'était pas formé, et auquel on

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2041, n° 139.

travaille, est semé de grosses maisons de plaisance, de jardins et de maisons religieuses. On les démolit, mais c'est un ouvrage long. On n'avait jamais songé à faire aucun chemin couvert; on en forme actuellement un que l'on palissade comme l'on peut. J'espère qu'il le sera dans huit jours. Il n'y a aucune demi-lune le long des courtines, excepté celle qui couvre la porte par où l'on entre en arrivant d'Aix, et qui ne sera pas l'attaque. Il n'y a pas même de terre le long des courtines, et l'on y fait des échafaudages pour faire le recul du canon. Tout le rempart a peu d'espace; à tout cela, sire, quatre mille habitants du pays et vos troupes de la marine travaillent jour et nuit.

Que si nos ennemis, qui sont actuellement à Nice, se préparant au siége de Villefranche et de Montalban, leur flotte étant actuellement mouillée devant Villefranche, sont une fois postés devant Toulon, cette place dans l'état où elle est, malgré la valeur et la bonne volonté des officiers, qui y feront au delà du possible, ne peut pas durer longtemps.

Votre majesté sait bien que je ne suis pas en état ni en situation de défendre le Var, et que quand même, dans la suite, les troupes que vous pourrez m'envoyer arriveraient, le mal de Toulon et la perte de votre marine ne seraient pas réparés. Il n'y a, sire, qu'une chose qui puisse sauver Toulon: je m'y promenai cinq heures le jour que j'y arrivai, et le lendemain, depuis quatre heures du matin jusqu'à près de midi que j'en repartis pour venir coucher ici; c'est de faire continuer le camp retranché auquel Langeron avait commencé de faire travailler, et que j'ai ordonné que l'on continuât; se servir des hauteurs de Toulon qui sont bonnes, les défendre: elles valent mieux que la place, et y jeter trente à quarante bataillons. Dieu veuille que M. le duc de Savoie m'en donne le temps! J'ai fait partir cette nuit des courriers pour diriger les troupes, et je prends les mesures que je puis avec le comte de Grignan pour qu'au moyen des milices qui occuperont les hauteurs, l'on essaye de tenir autant que possible la communication du chemin d'ici à Toulon.

J'ai mandé à M. de Sailly de se replier sur ledit Toulon à mesure

qu'il sera obligé de quitter du terrain, et prendre bien garde de n'être pas coupé. Les secours que le comte de Grignan et la Provence donnent sont inexprimables, mais la frayeur est à un point indicible.

On a donné des ordres pour brûler la moisson à mesure que les ennemis entreront; mais cet ordre ne sera que peu ou point exécuté. Personne ne veut brûler sa gerbe, et si on le faisait faire par les troupes, cette exécution révolterait la province. On y fera pourtant ce que l'on pourra.

Il y a bien de l'apparence que vos ennemis feront le siége d'Antibes : ce sera un petit retardement.

Que si je puis mettre trente et même quarante bataillons sur les hauteurs de Toulon, j'espère qu'on le sauvera; et avec ce qui me restera de cavalerie et de dragons, je m'approcherai des ennemis et me ménagerai comme je pourrai en attendant vos secours.

Voilà, sire, ce que je crois pour le mieux; et sans pouvoir répondre du succès d'aucune chose, je ferai dans chaque partie ce que je croirai de mieux.

Il ne paraît pas jusques hier que M. le duc de Savoie ait entré dans le comté de Nice avec plus de quatorze mille hommes, mais le reste suit apparemment. Le camp de Busca était encore fort le 9. La flotte n'a aucunes troupes de débarquement; elle porte une prodigieuse quantité de farine, et je suis d'opinion que si vos ennemis réussissaient à Toulon, ils s'y établiraient pour y passer l'hiver.

Les ennemis firent plus de diligence que M. le maréchal de Tessé ne l'avait imaginé. Ils arrivèrent le 11 au nombre de huit à neuf mille hommes, sur le bord du Var, et firent sur les hauteurs, vis-à-vis de Saint-Laurent, des dispositions annonçant un projet d'attaque. Pendant ce temps un corps de grenadiers passait le haut Var, pour tourner M. de Sailly par sa gauche, et un nombre de bâtiments chargés de troupes s'approchait de la côte, à la droite de l'embouchure de la rivière

pour tenter une descente et prendre son flanc droit. Il avait été joint la veille par les trois bataillons venus de la vallée de Barcelonnette, sous les ordres de M. Le Guerchois, de sorte qu'il avait à son camp de Saint-Laurent sept bataillons, les milices et sept escadrons. Peu de temps après qu'on eut aperçu les ennemis, deux frégates, profitant du calme de la mer, s'approchèrent à portée de pistolet de la côte, et commencèrent à canonner cinq troupes de cavalerie que M. de Sailly avait portées au-dessous de Saint-Laurent pour s'opposer à la descente. Cette cavalerie soutint le canon avec beaucoup de fermeté, mais les milices prirent la fuite, et M. de Sailly, n'ayant pas assez de troupes pour soutenir les retranchements pour lesquels il avait demandé trente bataillons, et ayant eu ordre de ne point se compromettre, ne songea plus qu'à se retirer. Il le fit en bon ordre, sa cavalerie ayant la tête de la colonne, et M. Le Guerchois faisant l'arrière-garde avec cinq compagnies de grenadiers et cent chevaux. Pendant ce temps les ennemis passèrent le Var dans tous les endroits qui étaient guéables, et pour ainsi dire en bataille[1]; mais n'ayant point leur cavalerie à portée d'eux, M. de Sailly ne fut point inquiété; il gagna le même jour Cagnes, où il campa derrière le Loup, et le 12 il se retira à Grasse avec toutes ses troupes, excepté deux bataillons qu'il jeta dans Antibes. Le 13 il alla camper près du Muy, derrière le défilé de l'Esterel, avec les sept bataillons et les sept escadrons qui lui restaient. Il ne put y rassembler les milices, qui s'étaient dispersées.

Les ennemis, après avoir passé le Var, campèrent le 11 au soir à Saint-Laurent; ils furent joints le lendemain par leur armée, qui étendit sa droite vers Cagnes; alors on aperçut leur

[1] Plusieurs de leurs gens se noyèrent. On sut, par les déserteurs, qu'ils avaient perdu environ trois cents hommes dans le passage.

escadre de la côte de Toulon, ce qui fit craindre qu'elle n'arrivât bientôt aux îles d'Hyères.

Le 13, ils s'emparèrent de la ville de Saint-Paul; et la nuit suivante une compagnie d'infanterie qu'on avait laissée dans le château se rendit prisonnière de guerre sans tirer un coup de fusil. Les consuls de Grasse, de Vence, de Cannes, de Fréjus et de différentes autres villes se rendirent auprès du duc de Savoie pour traiter de la contribution. Ce prince exigea principalement des vivres, et promit de ne faire aucun tort aux habitants, pourvu qu'ils ne prissent pas les armes.

La diligence avec laquelle les ennemis s'avançaient fit juger à M. le maréchal de Tessé que quoiqu'ils eussent débarqué du canon près de Villefranche, leur dessein n'était pas de faire le siége de cette place, et que leur objet était Toulon. Toutes ses vues se portèrent alors sur les moyens d'y faire passer promptement le nombre de troupes nécessaires pour occuper le camp retranché auquel on travaillait. Il y destina vingt-neuf bataillons, indépendamment de la garnison et des troupes du corps de M. de Sailly, et se rendit le 13 à Sisteron.

La cour avait des idées bien différentes sur les moyens de défendre Toulon. La lettre que le roi écrivit le 10 à M. le maréchal de Tessé fait connaître que sa majesté, toute persuadée de l'importance dont était cette place pour le salut non-seulement de la marine, mais aussi de Marseille et de toute la Provence, jugeait que dans le cas où ce général ne pourrait y prévenir les ennemis, les deux bataillons de troupes réglées qui y étaient, les deux mille hommes de la marine et les milices suffisaient pour la défendre; ce fut même d'après ce principe que sa majesté lui manda de s'occuper principalement des moyens de former une armée assez forte pour fixer les projets des ennemis, et avec le secours des milices leur donner

de l'inquiétude, rendre leur subsistance difficile, et leur faire craindre pour leur retraite[1]. Pour cet effet, sa majesté lui prescrivit d'abandonner tous les postes et les villes de la Provence qui n'étaient pas en état de faire une longue résistance, de faire rentrer dans l'armée les troupes qui, en les y laissant, courraient le risque d'être faites, sans aucune utilité, prisonnières de guerre, mais de garder Antibes, en y laissant mille hommes, qui devaient suffire à sa sûreté. Quant à Marseille, le roi, considérant que cette ville était trop éloignée pour que les ennemis pussent l'attaquer sans s'être auparavant rendus maîtres de Toulon, jugeait qu'en gardant les forts avec des troupes réglées, la ville n'avait besoin pour sa sûreté que des milices.

La tête des troupes de la colonne de droite qui venaient du Dauphiné commença à arriver le 13 à Sisteron; celles qui marchaient par Colmars sur Castellane étaient plus reculées. Leur première division, composée de cinq bataillons conduits par M. Raffetot, ne pouvait arriver dans cette dernière ville que le 15; la seconde, de neuf bataillons, sous le commandement de MM. Destouches, de Tessé et de Barville, le 17, et la troisième, que menait M. de Cadrieu, ne devait y arriver que le 18; elle n'était composée que de cinq bataillons. Mais cette division étant arrivée le 14 au camp de Tournoux, où M. Dillon était encore avec huit bataillons pour veiller à la sûreté de la vallée de Barcelonnette, ce dernier, informé alors que les troupes que les ennemis avaient assemblées à Busca, Cavaglio et dans la vallée de la Stura, avaient marché vers le comté de Nice pour joindre l'armée du duc de Savoie, à l'exception de

[1] La cour estimait que M. le maréchal de Tessé pourrait rassembler soixante bataillons et soixante escadrons, sans trop prendre sur ce qu'il était obligé de laisser dans les vallées et en Savoie.

quelque cavalerie restée sous Coni, jugea qu'il n'y avait plus à craindre pour la partie des Alpes dont il était chargé, et prit sur lui d'abandonner entièrement le camp de Tournoux, et de marcher le 15 avec toutes ses troupes et celles de M. de Cadrieu pour se rendre à Toulon par la route de Castellane. Il laissa seulement cent hommes à Castelet et autant à l'Arche, pour s'assurer le moyen de rentrer dans la vallée de Barcelonnette lorsque les circonstances le permettraient. Ces deux postes étaient à l'abri d'un coup de main; il fallait du canon pour les prendre, et il était très-difficile d'y en mener pour les attaquer.

Des troupes qui étaient parties de Savoie, six bataillons arrivèrent à Sisteron le 17. Les trois autres ne pouvaient y être que le 20; mais M. de Medavi, informé le 13 qu'il ne restait plus dans le val d'Aost que six bataillons des ennemis, ne balança plus à envoyer de nouveaux renforts en Provence. Quatre nouveaux bataillons et trois régiments de dragons se mirent en marche les 14, 16 et 18. M. de Medavi les suivit, laissant à M. de Thouy le commandement en Savoie, avec huit bataillons et deux régiments de dragons pour garder cette province, principalement les retranchements qu'il avait fait faire au pied du petit Saint-Bernard. L'instruction qu'il lui remit en se séparant de lui fera connaître les dispositions qu'il jugea capables d'assurer cette province contre les irruptions que les ennemis pourraient tenter d'y faire.

Suivant le calcul de M. le maréchal de Tessé, trente-deux bataillons des troupes qui étaient en mouvement pouvaient être rendus à Toulon du 22 au 25 du mois, ce qui lui fit espérer de parvenir à y devancer les ennemis, et de pouvoir, sans que Toulon courût de risques, rassembler sur le Verdon les troupes qui devaient arriver les dernières et sa cavalerie, qui était en marche pour se rendre à Manosque, tan-

dis que quatre bataillons qui devaient arriver de Languedoc seraient employés par M. de Grignan à la sûreté du pays des environs d'Aix et de Marseille. En attendant, il fit travailler à un pont de radeau sur la Durance, entre Manosque et Mirabeau, envoya ordre à cinq cents cavaliers démontés, qu'on avait rassemblés à Valence, de se rendre en diligence à Toulon pour y faire à pied le même service que l'infanterie[1], et manda à M. de Sailly, qui campait encore au défilé de l'Esterel, de tenir ce passage aussi longtemps qu'il le pourrait, afin de couvrir la marche des troupes qui devaient de Sisteron et de Castellane se rendre à Toulon, et de se retirer sur cette place lorsqu'il serait forcé d'abandonner son poste.

Ce fut M. de Goesbriant que M. le maréchal de Tessé chargea de conduire à Toulon les troupes qu'il y avait destinées. La première division de celles qui étaient arrivées à Sisteron se mit en marche le 15, au nombre de sept bataillons, sous les ordres de M. de Montsoreau, et se rendit le lendemain à Riez. Elle devait ensuite gagner Toulon par la route de Brignolle, Cuers et Solliès; mais M. de Grignan leur fit prendre à travers les montagnes un chemin qui les portait plus directement à leur destination par Tavernes, Roque-Brussane et les hauteurs de Signes. La deuxième division, qui venait de Castellane, composée de neuf bataillons, n'arriva à Riez que le 17. M. de Goesbriant se mit en marche avec elle le 18, et prit la route de Roquevaire. La troisième division, forte de treize bataillons, ne put partir de Riez que le 22, et suivit le même chemin.

Pendant ce temps, la cavalerie du camp de Sablons, commandée par M. de Montgon, et les différents régiments de dragons venant du Dauphiné, arrivaient à Manosque. Tout y fut

[1] On les embarqua sur le Rhône pour descendre jusqu'à Tarascon.

rassemble le 19; mais toutes ces troupes, en y comprenant les sept escadrons qui étaient sous les ordres de M. de Sailly, ne formaient que trois mille huit cents chevaux, et les ennemis en avaient huit mille dans leur armée.

M. le maréchal de Tessé, pour être plus à portée de Toulon et des nouvelles, se rendit de Sisteron à Riez le 18, laissant à Sisteron M. de Toralba, pour y rassembler l'artillerie et y attendre les troupes qui venaient du Dauphiné et celles que M. de Medavi amenait de la Savoie.

Les nouvelles que M. de Medavi avait eues jusqu'alors de l'armée des ennemis lui avaient appris seulement qu'elle avait entièrement passé le Var, et que le 13 elle ne s'était avancée que jusqu'à Cagnes, ce qui lui laissait encore quelque espérance de la prévenir à Toulon; mais ses inquiétudes augmentèrent lorsqu'en arrivant à Riez le 18 il fut informé par M. de Goesbriant, que le 15 elle s'était portée entre Grasse et Cannes, laissant Antibes derrière elle; que le lendemain elle avait marché sur trois colonnes, celle de la droite par la plaine, celle de la gauche par le bord de la mer, celle du centre par le bois de l'Esterel; que cette dernière avait forcé M. de Sailly de se replier de son camp du Muy sur le Luc, et que les trois colonnes s'étaient réunies le 17 à Fréjus, où l'armée était campée. Il fut instruit par les mêmes nouvelles que leur flotte était aux îles d'Hyères, au nombre de cent voiles, dont cinquante-six vaisseaux de guerre ou frégates, le reste de bâtiments de transport chargé d'artillerie et de vingt mille fusils destinés à armer les camisards du Languedoc, où le duc de Savoie et le prince Eugène espéraient entrer, après s'être rendus maîtres de Toulon et de Marseille; que leur armée était forte de trente mille hommes d'infanterie et huit mille chevaux, et qu'ils avaient laissé en arrière quinze mille hommes, tant dans le

comté de Nice que dans le Piémont, pour garder les montagnes, assurer la communication, et faire les siéges de Monaco, Villefranche, Montalban et Antibes.

L'abandon du défilé de l'Esterel et la rapidité de la marche des ennemis fit tout craindre à M. le maréchal de Tessé pour Toulon, la tête des troupes de M. de Goesbriant ne pouvant, en forçant leur marche, y arriver que le 22, la seconde division que le 23 et la troisième que le 25, tandis que les ennemis pouvaient en quatre marches être aux portes de cette ville.

Jamais général ne s'était trouvé dans des circonstances plus critiques et les affaires dans un danger plus imminent. M. le maréchal de Tessé envoya des courriers à toutes les troupes pour accélérer leur marche autant qu'il serait possible, mais il était à craindre qu'au contraire on éprouvât des retards. M. de Sailly s'étant retiré le 19 du Luc sur Cuers, et le 20 sur la Valette, à demi-lieue de Toulon, le flanc des troupes, surtout de celles qui marchaient par Roque-Brussane, était à découvert, et elles pouvaient être forcées de prendre une route détournée pour arriver à leur destination.

Pour être plus à portée de diriger leurs mouvements, et pour reconnaître un poste où l'on pût en cas de besoin rassembler l'armée pour donner au moins la main à Toulon et couvrir Marseille, Aix et le Languedoc, M. le maréchal de Tessé se rendit le 22 de Riez à Aix, où le suivirent MM. de Besons et Dillon.

On jugera aisément de la satisfaction qu'il eut, lorsque le soir il apprit que la première division, conduite par M. de Montsoreau, était entrée dans Toulon ainsi que les cinq cents cavaliers démontés, et qu'un des quatre bataillons venant du Languedoc était à une marche d'Aix.

Dès le lendemain, il se rendit à Toulon, et ce fut pendant cette journée qu'il alla reconnaître près d'Aubagne, entre cette ville et Gemenos, une position que lui indiqua M. de Mauroy pour rassembler les troupes si les deux dernières divisions ne pouvaient prévenir les ennemis à Toulon. Cette position parut à M. le maréchal telle que M. de Mauroy la lui avait annoncée, c'est-à-dire commode, parce qu'on y trouvait de l'eau, et susceptible de défense en y faisant quelques retranchements, d'ailleurs avantageuse pour couvrir Marseille.

M. le maréchal de Tessé, après avoir reconnu ce poste, gagna Toulon. La seconde division, conduite par M. de Goesbriant et composée de neuf bataillons, venait d'y arriver, au moyen de quoi il se trouva alors, tant dans la ville que dans les retranchements et au camp de M. de Sailly, en y comprenant deux mille hommes de troupes de la marine, vingt-sept bataillons, cinq cents cavaliers à pied et sept escadrons; il y avait aussi environ cinq mille matelots destinés à servir les batteries. On y avait de même assemblé environ quatre mille hommes de milice; mais, faute de les payer, on n'avait pu les retenir, et la plupart s'étaient dispersés.

Quant à l'état dans lequel se trouvait Toulon, le chemin couvert était presque dans son état de perfection, et M. de Lozières d'Astier, directeur du génie, avait pratiqué sous les angles, des galeries, à dix-huit pieds de profondeur, mais il n'existait ni demi-lune, ni ouvrages extérieurs. Les remparts, qu'on avait terrassés autant qu'il était possible, étaient plongés et enfilés par les hauteurs qui de tous côtés dominaient la ville; on travaillait à y élever des traverses. Ils étaient garnis de cent vingt-cinq pièces de canon et vingt-deux mortiers, et les murs des darses, de soixante pièces. M. le comte de Langeron, qui commandait la marine, avait échoué à cinquante

toises des angles flanqués des bastions, deux vaisseaux portant quarante pièces de canon pour la défense de cette partie; mais les deux côtés qui rapprochaient la mer et la rade étaient sans chemin couvert, les bastions et les courtines sans terre, soutenus seulement par des contre-forts de maçonnerie peu en état de résister à l'effort du canon. La place était d'ailleurs bien pourvue de munitions de guerre, et elle était approvisionnée de vivres pour plus de deux mois.

On avait commencé deux camps retranchés pour occuper les hauteurs d'où les ennemis dominaient la ville : l'un, sur la hauteur de Sainte-Catherine, était presque achevé; l'autre, sur la hauteur de Sainte-Anne, n'était qu'ébauché. Il s'était élevé de grandes contestations sur celui de Sainte-Catherine, et M. de Lozières d'Astier, qui le regardait comme très-avantageux, avait été plusieurs fois obligé d'en quitter et d'en reprendre le travail. M. le maréchal de Tessé lui-même, l'ayant reconnu, le trouva défectueux par sa gauche, parce qu'il était commandé par la montagne de la Croix-Faron, dont l'accès était facile aux ennemis, et qu'on ne pouvait soutenir que par des défilés étroits. Il préféra le camp retranché de Sainte-Anne : premièrement, parce qu'il embrassait non-seulement deux hauteurs à deux cents toises du rempart où la droite du camp était appuyée, mais aussi parce qu'il protégeait le défilé de Saint-Antoine sur le chemin de Marseille; en second lieu, parce qu'il était à portée des deux attaques que les ennemis pouvaient faire, et qu'en tenant le défilé de Saint-Antoine ils ne pouvaient former l'entier investissement de la place. M. de Lozières d'Astier représenta que le terrain exigeant que ce camp fût beaucoup plus ouvert au pied de la hauteur que dans le reste de son enceinte, il serait difficile de communiquer du camp à la grande montagne, ce qui obligerait de tenir sur

cette même montagne au moins trois mille hommes et du canon pour empêcher l'ennemi de s'en emparer. Mais M. le maréchal de Tessé, ayant fait reconnaître cette montagne, on la jugea inaccessible, et l'ordre fut donné de travailler sans perdre de temps à achever le camp de Sainte-Anne. Il régla en même temps qu'on soutiendrait par un petit corps les retranchements qui avaient été faits à Sainte-Catherine, et qu'on garderait par des détachements le poste de la Croix-Faron et le défilé de Saint-Antoine, où l'on mettrait mille hommes, sous les ordres de M. de Nizas.

La troisième division des troupes venant du Dauphiné et composée de treize bataillons étant enfin arrivée le 25 sans aucune opposition de la part des ennemis, dont on n'avait eu depuis leur arrivée à Fréjus que des nouvelles fort incertaines, M. le maréchal de Tessé destina trente-six des quarante bataillons qui se trouvaient alors rassemblés à Toulon, tant pour le camp retranché que pour les différents postes dont on vient de faire le détail. On les fit camper sur deux lignes, la droite à un angle saillant du chemin couvert, la gauche à Sainte-Anne et à la montagne; mais ces troupes étaient tellement affaiblies qu'à peine formaient-elles douze mille hommes. Les six autres bataillons dont les troupes de la marine faisaient partie, et quelques gardes-côtes furent destinés pour la ville. M. le maréchal de Tessé y laissa aussi le régiment de dragons de Caylus, dont un escadron seulement à cheval, le reste à pied. Leurs chevaux furent envoyés à Arles avec les équipages. Les cinq cents cavaliers à pied qui étaient entrés quelques jours auparavant dans la place en furent retirés; ils partirent le 26 pour aller à Marseille, afin d'être à portée de rejoindre leurs corps lorsqu'on serait en état de leur fournir des chevaux. Les deux régiments de cavalerie qui

étaient avec M. de Sailly partirent aussi le 26 pour se rendre au Beausset, sur le chemin de Marseille, afin d'assurer aussi longtemps qu'ils le pourraient la communication. Les gardes-côtes et les milices d'Ollioules, d'Evenon et de Beausset furent envoyés sur la hauteur d'Evenon et aux défilés d'Ollioules.

M. de Saint-Pater continua de commander dans la ville; M. de Cadrieu fut chargé particulièrement du chemin couvert; MM. de Goesbriant et de Dillon, ayant sous leurs ordres MM. de Montsoreau, de Carraccioli et le comte de Villars, marechaux de camp, furent chargés de la défense du camp retranché, et M. Le Guerchois, brigadier, de la conservation des crêtes de la montagne. C'était un objet important, les ennemis ne pouvant, avant de s'en être rendus maîtres, ni forcer le camp retranché, ni prendre Toulon.

Après avoir fait ces dispositions, M. le maréchal de Tessé, aussi confiant dans l'expérience des officiers généraux qu'il chargeait du sort de la place que dans le nombre des troupes dont ils pouvaient disposer, ne douta plus que Toulon et la marine du roi ne fussent sauvés, et ne pensa plus qu'à aller prendre soin des affaires du dehors. Il retourna en conséquence le 26 à Aix, afin de pourvoir aux moyens de protéger Marseille, la Durance et le Languedoc; mais on voit par ses dépêches que, privé de trente-six bataillons, obligé de laisser un nombre de troupes en Dauphiné et en Savoie, et de faire entrer au moins quatre bataillons dans Marseille; ne pouvant compter sur aucun secours, ni de la part de la noblesse, qui était sans chevaux, sans armes, et aussi effrayée que les peuples, ni de la part des milices, qu'on n'était pas en état de payer, il ne se trouvait pas assez en force avec ce qui lui restait de troupes pour hasarder un combat; ce fut même d'après

ces combinaisons qu'il demanda à la cour de lui faire passer vingt nouveaux bataillons, indépendamment des douze qui étaient en marche pour le joindre. Il apprit en effet que non-seulement l'armée ennemie était de soixante et dix bataillons et de huit mille chevaux, mais aussi qu'environ dix mille hommes venant du Piémont étaient en marche pour se rendre en Provence, et que néanmoins il restait sept ou huit mille hommes en Piémont, ce qui ne permettait pas de dégarnir les vallées ni la Savoie.

Ce fut aussi alors qu'il fut informé avec certitude et des projets du duc de Savoie et des mouvements qu'il avait faits depuis son arrivée à Fréjus. L'évêque de ce diocèse [1], instruit par eux-mêmes de leurs vues, ne laissa point ignorer qu'ils les portaient jusque sur le Languedoc; que de l'aveu de Cavalier, qui était auprès d'eux, quatre à cinq mille hommes de la marine anglaise et quelques troupes de terre devaient débarquer sur les côtes de cette province avec des munitions et vingt mille fusils pour armer les religionnaires; qu'avec leur secours ils s'empareraient de la Camargue afin d'être maîtres de la mer, du Rhône et de la Durance.

Quant aux mouvements de leur armée, ils n'avaient pas été aussi rapides qu'on avait eu sujet de le craindre; elle avait séjourné à Fréjus depuis le 17 jusqu'au 20, pour y attendre l'artillerie et les troupes restées en arrière. Le 21 elle avait campé aux Arcs sur l'Argens; le 22 elle avait passé la rivière et marché jusqu'au Luc, et le 23 elle était arrivée à Pignans, où elle avait séjourné. Elle s'avança le 25 jusqu'à Cuers et Solliès, et le 26 au matin elle parut à la vue de Toulon, et campa, sa droite à la Valette près de la montagne, sa gauche au bois du fort Sainte-Marguerite. Les hussards s'approchèrent fort près

[1] M. de Fleury, depuis cardinal et principal ministre.

pour reconnaître les retranchements, et peu de temps après, environ deux cents hommes d'infanterie montèrent sur un plateau qui était en avant de Sainte-Catherine, et forcèrent deux détachements des troupes du camp, qui l'occupaient, de l'abandonner; mais M. Dillon ne leur donna pas le temps de s'y établir. Il y marcha sur-le-champ, et s'empara de nouveau de ce poste. M. Le Guerchois ne fut pas si heureux : ayant été envoyé par M. de Goesbriant, avec deux compagnies de grenadiers et quarante fusiliers, à la Croix-Faron, qui était une masure ouverte de tous côtés et située sur le sommet de la grande montagne dont la pente vers la Valette était accessible, environ trois cents grenadiers des ennemis se présentèrent pour l'attaquer par deux côtés. Il les contint par son feu ; mais ces mêmes grenadiers allèrent se poster entre lui et Sainte-Catherine, sur le chemin de la communication; quelque temps après ayant aperçu un gros corps de grenadiers venant de la Valette, et prenant le chemin de la crête de la montagne pour l'attaquer, il craignit d'être investi et prit le parti de se replier sur le camp de Sainte-Catherine; mais il ne put le faire que par un sentier détourné et très-difficile par lequel le conduisit un guide intelligent.

La perte du poste de la Croix-Faron donnait aux ennemis un point d'où ils pouvaient voir tout ce qui se passait dans Toulon. Le duc de Savoie et le prince Eugène s'y portèrent eux-mêmes pour reconnaître le camp retranché. M. de Goesbriant ayant eu alors avis que leur dessein était de former, par cette montagne et par celle qui commandait le camp de Sainte-Anne, l'investissement avec sept ou huit mille hommes, alla, avec MM. Dillon et de Lozières, pour reconnaître plus particulièrement cette dernière montagne, afin de s'assurer qu'elle était impraticable du côté du camp, et qu'ainsi que les gens

du pays et les chasseurs l'avaient assuré, les ennemis n'y trouveraient aucun chemin pour en descendre; mais ils furent bientôt détrompés, ayant reconnu trois chemins praticables pour tomber sur le flanc gauche du camp.

Cette découverte engagea M. de Goesbriant à changer de position et à en prendre une qui, en s'éloignant de la montagne, embrassait les hauteurs qui commandaient Toulon de plus près, et conservait une domination sur les troupes qui pourraient s'en approcher par le côté de la montagne. Cette nouvelle position formait un carré et se trouvait presque à portée de fusil de la place. C'était celle que M. de Besons avait proposé de prendre, lorsqu'il avait accompagné M. le maréchal de Tessé dans la reconnaissance que ce général avait faite du terrain. On commença aussitôt à y faire un nouveau retranchement, et en même temps M. de Lozières, jugeant que, quoique les ennemis fussent maîtres de la Croix-Faron et de la grande montagne de Toulon, le poste de Sainte-Catherine pouvait se soutenir, fit travailler à achever le retranchement qu'il y avait commencé au sommet de la montagne. La situation des affaires le confirma dans l'idée qu'il avait toujours eue de l'avantage de ce poste, qui non-seulement éloignait les ennemis de la porte de Saint-Lazare, qui était la véritable attaque, mais qui protégeait aussi la place de plus près.

Ces différents travaux, multipliés autant par les contradictions dans les avis des officiers généraux que par le défaut de connaissance du terrain, employèrent un temps précieux, pendant lequel il eût été avantageux de perfectionner les ouvrages du corps de la place, et d'en faire à l'extérieur dans les endroits les plus susceptibles d'être attaqués. M. de Goesbriant eut d'autant plus sujet de regretter ces retards, qu'il fut

averti que les ennemis avaient résolu d'attaquer, le 28, le camp par son flanc gauche, en descendant par les chemins de la montagne qu'on avait reconnus être praticables.

Cependant cette attaque n'eut point lieu. On sut que les ennemis se retranchaient eux-mêmes et qu'ils manquaient d'artillerie, parce que leur flotte, retenue aux îles d'Hyères par un vent d'ouest forcé, ne pouvait s'approcher pour la débarquer. On sut aussi que, pour la facilité de la subsistance de leur cavalerie, ils en avaient renvoyé une partie à Solliès.

L'attaque annoncée ne fut que différée. Ayant fait une batterie de quatre pièces de canon sur un plateau qui commandait de fort près la hauteur de Sainte-Catherine, ils commencèrent à tirer le 29, à la pointe du jour, sur les troupes qui occupaient ce poste, au nombre de douze cents hommes, sous les ordres de M. le comte de Tessé, brigadier de jour; et peu de temps après, un corps d'environ trois mille hommes s'avança pour attaquer; quelques grenadiers descendirent même dans le ravin qu'ils avaient à passer pour monter à Sainte-Catherine; mais M. de Tessé fit si bonne contenance, quoique ses troupes fussent à découvert et sans retranchement devant elles, qu'ils n'osèrent attaquer. M. Le Guerchois arrivait dans ce moment pour le relever ainsi que son détachement, mais M. de Tessé resta avec tout son monde pour le seconder, de sorte qu'alors le poste se trouva occupé par plus de deux mille hommes. M. de Goesbriant y envoya de plus six compagnies de grenadiers et six pièces de canon, dont le feu incommoda beaucoup les ennemis; mais la journée du lendemain ne fut pas si heureuse. Le 30 au matin, les ennemis, renforcés de trois mille hommes, s'avancèrent de nouveau, et s'approchèrent à la portée du fusil. A peine eurent-ils fait une décharge que deux compagnies de grenadiers, qui étaient à la gauche,

prirent la fuite sans que M. de Polastron, qui était dans cette partie, pût les arrêter. L'épouvante se communiqua bientôt au reste des troupes, et M. Le Guerchois, qui était à la droite, jugea n'avoir d'autre parti à prendre que de faire sa retraite sur le camp de Sainte-Anne, en laissant cependant un poste dans la chapelle Sainte-Catherine. Il mit en se retirant le feu à ses poudres, encloua deux de ses canons; les quatre autres restèrent au pouvoir des ennemis. Il se justifia de cette retraite précipitée par l'ordre qu'il avait reçu de M. de Goesbriant, dans le cas où les ennemis formeraient une attaque sur Sainte-Catherine et où l'on serait percé dans quelque endroit, de replier les troupes de la droite par la plaine, mettant devant elles une muraille qu'il désigna, et celles de la gauche par les hauteurs, en côtoyant les montagnes qui conduisaient au camp. Cela n'empêcha pas M. de Goesbriant d'ordonner les arrêts à M. Le Guerchois, qu'il jugea s'être mal comporté et avoir abandonné trop légèrement son poste, comme il avait déjà fait de la Croix-Faron. Cette conduite lui parut avec d'autant plus de raison exiger un exemple, que le roi, déterminé à envoyer au mois d'octobre de nouveaux renforts en Provence, pour empêcher les ennemis d'y prendre des établissements pendant l'hiver, et désirant que M. le maréchal de Tesse conservât jusqu'à ce temps son armée dans son entier, en se maintenant sans la commettre, lui avait prescrit d'ordonner aux commandants des places ou des postes qui pourraient être attaqués de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et alors de ne faire aucune capitulation qu'aux conditions de rejoindre l'armée. Cependant, après deux jours, les arrêts de M. Le Guerchois furent levés. M. le maréchal de Tesse le justifia aux yeux du roi, en assurant sa majesté que le malheur qu'il avait eu de perdre la Croix-Faron n'était arrivé

que parce que, son zèle l'ayant entraîné dans la partie de la basse montagne où les ennemis faisaient le plus grand feu, il n'avait pu empêcher les troupes qui étaient sur la hauteur de plier. Quant au malheureux événement du poste de Sainte-Catherine, M. le maréchal de Tessé manda au roi qu'il n'était arrivé que par un malentendu.

Les ennemis, maîtres de cette dernière hauteur, s'y établirent, achevèrent le retranchement qu'on y avait commencé, et élevèrent des batteries sur le revers des hauteurs pour battre le camp de Sainte-Anne et la ville. Leur armée fit un mouvement pour s'approcher de la hauteur de la Malgue, où ils travaillèrent aussi à des batteries dirigées tant sur la ville que sur les forts de Saint-Louis et de Sainte-Marguerite, et sur le port, qui renfermait cinquante-cinq vaisseaux. En même temps ils firent marcher par leur droite, à couvert des montagnes, un détachement d'infanterie et mille chevaux, qui se portèrent à Dardenne, entre le Revest et Saint-Antoine.

Il était, comme on l'a déjà dit, de toute importance de ne pas leur abandonner ce passage, qui leur aurait donné la facilité d'investir entièrement Toulon. M. de Nizas l'occupait déjà avec trois bataillons et quatre compagnies de grenadiers détachées; mais M. de Goesbriant le renforça, le 31 au soir, de quatre bataillons, qui allèrent occuper les hauteurs de la rive droite de la rivière, au delà de Saint-Antoine, ayant leur droite à la montagne qui était le plus près de Saint-Antoine, leur gauche près des hautes montagnes faisant face aux ennemis et au Revest.

D'un autre côté, M. de Goesbriant, ayant été informé que douze vaisseaux mouillaient au Brus, et que plusieurs chaloupes s'étaient détachées pour venir à terre, craignit une descente dans cette partie et y envoya sur-le-champ quatre

compagnies de grenadiers et cinquante dragons à cheval sous les ordres de M. de Barville.

Un si grand nombre de troupes détachées affaiblissait considérablement celles qui étaient nécessaires pour le camp et pour Toulon; d'ailleurs la conduite des grenadiers qui venaient d'abandonner Sainte-Catherine faisait tout craindre; ce fut ce qui engagea M. de Goesbriant à demander à M. le maréchal de Tessé d'envoyer à Saint-Antoine, qui ne pouvait se soutenir qu'avec douze ou quinze bataillons, quelque infanterie de celle qu'il devait avoir rassemblée, et de s'avancer lui-même avec le reste jusqu'au Beausset, pour donner la main à Toulon, et pour assurer les communications avec cette place. M. de Mauroy était déjà avec un corps à Aubagne; mais M. de Goesbriant ne le regardait pas dans cette position comme pouvant être de quelque utilité pour le salut de Toulon. M. le maréchal de Tessé se refusa à sa demande, parce qu'il n'avait point encore d'infanterie à portée de lui. Les quatre bataillons qui venaient de Guyenne étaient nécessaires pour Aix et Marseille, et ceux qui venaient de la Savoie étaient encore loin. Ces derniers s'étaient tous rassemblés à Sisteron le 28, sous les ordres de M. de Medavi, et le 31 ils étaient arrivés à Manosque, au nombre de treize, avec trois régiments de dragons; mais, suivant le calcul de M. le maréchal de Tessé, ces troupes ne pouvaient se rendre que le 9 ou le 10 du mois d'août au camp qu'il avait choisi près d'Aubagne pour l'assemblée de l'armée. Tout ce qu'il put faire fut d'envoyer des détachements de la garnison de Marseille du côté du Brus et de Saint-Nazaire, pour observer les mouvements des ennemis et occuper les postes ou châteaux que M. de Marcilly, qu'il chargea de cette commission, pourrait trouver susceptibles de défense, tels que ceux de Bandol et de Saint-Nazaire. Ces

détachements remplacèrent les troupes que M. de Goesbriant avait envoyées au Brus sous les ordres de M. de Barville, et qui rentrèrent à Toulon; mais M. de Forville, qui commandait à Marseille, voyant l'escadre des ennemis mouillée en partie au Brus et en partie sous voiles à la vue de la Ciotat, et sachant qu'en quatre heures, par un vent d'est ou sud-est, elle pouvait être dans les rades de Marseille et faire une descente à la plage de Montredon ou à Lestaque, qui pouvait la recevoir tout entière, n'en fut que plus inquiet pour Marseille, et représenta à M. le maréchal de Tessé le besoin qu'il avait de troupes, tant pour garnir le château d'If, la citadelle et le fort Notre-Dame, qui exigeaient trois mille hommes pour leur sûreté, que pour contenir et rassurer les peuples; mais M. le maréchal de Tessé lui manda qu'il ne pouvait lui envoyer des troupes, et jugea que, quand même les ennemis feraient une descente sur la côte de Marseille, ce serait moins dans la vue d'entreprendre sur cette ville, que de former l'entier investissement de Toulon.

Les retranchements du nouveau camp de Sainte-Anne n'étaient pas encore dans leur perfection le 1^er^ août; cependant on y fit monter les drapeaux. Il en était de même des travaux de la ville, qui ne pouvaient être achevés que vers le 10 du même mois. Pendant ce temps les ennemis commencèrent à faire des manœuvres qui indiquèrent de leur part le projet de s'attacher à Toulon. Dans la nuit du 1^er^ au 2 du mois d'août, ils s'emparèrent de la chapelle de Sainte-Catherine, qu'on avait conservée jusqu'alors. Aussitôt après, ils travaillèrent à y établir des batteries pour incommoder le camp de Sainte-Anne, et occupèrent en force les hauteurs de la Malgue, sur lesquelles ils élevèrent aussi des batteries dirigées sur la grande rade. M. de Goesbriant regarda ces premières dispositions comme l'ouver-

ture de la tranchée, et il fut au moment de faire une sortie pour aller culbuter les travaux des ennemis; mais il n'osa, dans les circonstances où il se trouvait, hasarder une entreprise douteuse. Ce ne fut que le 3 au soir qu'il se détermina à détacher neuf compagnies de grenadiers soutenues par six piquets, aux ordres de M. Desvoyaux, lieutenant-colonel du régiment de Forez, qui alla attaquer la cassine et la chapelle de Sainte-Catherine. Tous les travailleurs qu'y avaient les ennemis furent tués, deux cents hommes armés qui les soutenaient mis en fuite, et on détruisit une partie de leurs retranchements, qui ne consistaient encore qu'en des épaulements, des arbres abattus et des gabions, pour communiquer à un retranchement qu'ils faisaient à l'Égoutier et à la Malgue, sur le front de leur camp. Leurs batteries n'étaient point encore établies; mais on apprit le lendemain qu'ils en élevaient une près de Sainte-Catherine, une autre dans la plaine, une troisième à la Malgue et une de mortiers, et qu'enfin leur gros canon était débarqué à Hyères au nombre de quarante pièces.

On chercha à déranger leurs travaux à force de coups de canon des batteries du camp de Sainte-Anne; mais les inégalités du terrain en empêchèrent l'effet. Le leur commença à tirer le 4. Ce n'étaient que de petites pièces, qui n'incommodèrent pas le camp, et l'on continua avec beaucoup d'activité à achever le retranchement. On commença à le palissader le 5. Son fossé avait six pieds de profondeur et le parapet douze d'épaisseur. La lenteur avec laquelle les ennemis opéraient donna aussi le temps de retrancher les bastions de la porte de la Valette, qui étaient les plus susceptibles d'être attaqués, et l'on fit de nouvelles mines et de nouvelles fougasses.

Le 5 au soir, les ennemis commencèrent à mettre plus d'activité dans les manœuvres. Ils rétablirent le retranchement en

avant de la chapelle de Sainte-Catherine, et formèrent une ligne depuis cette chapelle jusqu'aux hauteurs de la Malgue, près du bord de la mer : cette ligne passait au pont de l'Égoutier, et était parallèle au front des deux bastions de la porte Saint-Lazare, voisins du port; elle n'était éloignée du corps de la place que de trois à quatre cents toises. Douze mille hommes ayant leurs armes travaillaient à cette ligne et étaient soutenus par quatre mille autres. Ils établirent sur son front quatre batteries, l'une du côté de Sainte-Catherine, deux au centre dirigées sur les bastions de la porte Saint-Lazare et sur la petite rade, où étaient échoués les deux plus forts vaisseaux de la marine du roi, *le Tonnant* et *le Saint-Philippe;* la quatrième vis à vis du fort Saint-Louis et de la grande rade. Ils firent aussi deux batteries de mortiers.

Sur ces entrefaites, M. le maréchal de Tessé, instruit que les ennemis avaient débarqué à Hyères cent vingt pièces de canon, dont quarante étaient déjà arrivées à la Valette avec dix-sept mortiers, et ne doutant plus qu'ils ne fussent décidés à entreprendre le siége de Toulon, ou du moins à le bombarder; informé d'ailleurs qu'il régnait entre les officiers généraux, les ingénieurs et les officiers de marine qui étaient dans la place, une grande division sur les moyens de se défendre, se rendit le 6 d'Aix à Toulon, après avoir visité de nouveau, en passant à Aubagne, la position que devaient occuper les troupes qui commençaient à s'y assembler.

Il trouva le camp retranché entièrement achevé et non-seulement hors d'insulte, mais bien palissadé et plus susceptible de défense que la place même; mais il régnait en effet dans tous les esprits une incertitude et une contradiction qui ne pouvaient que faire perdre le fruit de la volonté que chacun témoignait pour le bien des affaires générales. Chaque officier

de marine prétendait que tout ce qui se faisait et qui n'était point relatif à la protection des vaisseaux et des arsenaux était inutile. M. de Saint-Pater représentait que tout devait tendre à la conservation de ses remparts. Les troupes qui occupaient le camp retranché demandaient que tous les travailleurs fussent employés à épaissir leurs parapets et à augmenter les moyens de défense dans cette partie. D'un autre côté, M. de Lozières d'Astier, persuadé par les dispositions de l'ennemi que rien ne pourrait les empêcher, ou de bombarder la ville et le port, ou d'entreprendre le siége, jugeait que le seul moyen de se préserver de ces malheurs était de forcer les ennemis à se déplacer, et, pour cet effet, de reprendre la montagne de la Croix-Faron, sur laquelle il fit connaître à M. le maréchal de Tessé qu'on pouvait monter par deux chemins, et d'attaquer ensuite la montagne de Sainte-Catherine, qui était le principal point d'où les ennemis pouvaient partir pour conduire leurs tranchées vers la place. M. de Goesbriant fit aussi considérer à M. le maréchal de Tessé l'importance de reprendre ces deux postes, afin d'empêcher le bombardement de la ville, dont la crainte excitait des murmures parmi les habitants, et pouvait occasionner de grands embarras, leur nombre étant d'environ soixante mille.

Dans des circonstances aussi critiques, M. le maréchal de Tessé jugea ne pouvoir prendre de meilleur parti que celui de se rapprocher de Toulon, pour être à portée de donner lui-même des ordres, et, suivant les conjonctures, ou de jeter de nouveaux secours dans la place, ou de retirer du camp retranché les troupes qui y étaient, ou bien, dans le cas où les ennemis abandonneraient leur entreprise, de se joindre à ces troupes pour les suivre. En prenant ce parti, son objet fut encore d'assurer la communication de Marseille, qui n'était

gardée que par des gardes-côtes et des milices; et, pour inquiéter les ennemis sur leurs derrières et leur rendre leur subsistance difficile, il résolut d'envoyer du côté de Brignolles et de Saint-Maximin, sous les ordres de M. de Medavi, quelques bataillons et toute la cavalerie, qui non-seulement était inutile dans les environs de Toulon, mais qui n'aurait pas pu y avoir de subsistance.

Dix-sept bataillons et trente-trois escadrons de cavalerie, avec deux régiments de dragons, tant des troupes que MM. de Montgon et de Medavi avaient amenées que de celles qui étaient venues de l'intérieur du royaume, furent rassemblés le 8 au camp d'Aubagne, et le 9 M. le maréchal de Tessé commença son mouvement. Il marcha ce jour-là avec quinze bataillons, passa les défilés et alla camper au Beausset; le lendemain 10 il s'approcha de Toulon et campa, la droite et le quartier général au château de Missiessy, la gauche vers Saint-Antoine, faisant face à la ville et au camp de Sainte-Anne. Deux régiments de dragons restèrent au Beausset pour la sûreté de la communication, et furent joints par celui qui était resté à Toulon, qu'on en retira. Les équipages furent envoyés à Ollioules pour pouvoir vivre du magasin de Saint-Marcel, et on en forma un autre entre Marseille et Toulon des fourrages qui descendaient par le Rhône. Sur l'avis de la marche de M. le maréchal de Tessé, les ennemis replièrent le corps qu'ils avaient à Dardenne, et ne laissèrent qu'un détachement dans le château. Ils retirèrent aussi les troupes qu'ils avaient au Revest et à Saint-Antoine, et M. le maréchal fit occuper ces deux postes.

M. de Medavi ne marcha que le 10 avec six bataillons, la cavalerie et deux régiments de dragons pour aller camper à Trets : il laissa à Aubagne l'artillerie de campagne et deux

régiments de cavalerie pour être à portée de rejoindre, en cas de besoin, M. le maréchal de Tessé; et le 11 il alla camper à Seillon, éloigné de Saint-Maximin d'une demi-lieue. Il prit sa position près de cet endroit, parce qu'à Saint-Maximin il n'y avait point d'eau, et que là il se trouvait deux ruisseaux, dont cependant un seul pouvait fournir à la subsistance des hommes et des chevaux; l'autre était d'eau minérale, dont on ne pouvait faire usage. Il occupa Saint-Maximin seulement par deux cents hommes. Il envoya aussi des détachements à Tourves et Barjols, que les ennemis abandonnèrent à leur approche pour se retirer au delà du défilé de Tourves, sur un corps de sept cents chevaux des leurs qui étaient à Saint-Julien, pour tirer de cette partie du pain, des fourrages et des contributions. Le camp de M. de Medavi fut appuyé aux montagnes qui communiquaient par Rians au pont sur la Durance qu'on avait jeté à Saint-Paul, et qu'on fit descendre à Pertuis. Cette position resserrait beaucoup les ennemis dans leurs subsistances; elle protégeait Aix et rassura le pays, dont les habitants reprirent les armes et se rendirent au camp. Ceux du petit bourg du Val allèrent même au-devant d'un détachement de quatre-vingts maîtres des ennemis qu'ils repoussèrent, et dont ils firent le commandant prisonnier. M. de Medavi fut aussi joint par treize escadrons de la cavalerie qui venait de l'intérieur du royaume; et alors il en eut quarante-six sous ses ordres.

Par les dispositions dont on vient de faire le détail, M. le maréchal de Tessé avait prévenu les intentions du roi, qui désirait qu'il s'approchât de Toulon, non-seulement pour empêcher l'entier investissement de la place et pour y pouvoir porter promptement des secours, mais aussi pour en retirer les troupes qui y étaient, plutôt que de les laisser capituler, si l'on venait à être dans la nécessité de subir la loi des enne-

mis. On voit par la lettre que sa majesté lui écrivit le 4 août, qu'ignorant encore qu'il eût pris ce parti, elle regardait sa position à Aubagne comme capable de lui procurer les moyens de remplir ces différents objets. Ce fut dans la même dépêche que sa majesté le prévint plus particulièrement de l'espèce des nouveaux secours qu'elle s'était déterminée à lui envoyer. Elle lui prescrivit en même temps l'usage qu'il aurait à en faire suivant ce qui se passerait à Toulon; et, pour donner plus de poids à ces mêmes renforts, elle résolut de mettre à la tête de son armée monseigneur le duc de Bourgogne, son petit-fils : monseigneur le duc de Berry fut destiné à l'accompagner, et M. le maréchal de Berwick eut ordre de partir d'Espagne pour aller servir sous ces princes et partager les travaux avec M. le maréchal de Tessé.

Lettre du roi à M. le maréchal de Tessé. Versailles, 4 août 1707 [1].

Mon cousin, j'apprends, par la lettre que vous m'avez écrite le 31 du mois passé et celles que vous aviez reçues de Toulon des 29 et 30 qui y étaient jointes, que les ennemis se sont rendus maîtres de la hauteur de Sainte-Catherine, qui a été abandonnée par Le Guerchois, qui avait eu le malheur de perdre le poste de la Croix-Faron quelques jours auparavant. J'ai vu avec plaisir que votre fils avait conservé pendant la journée entière du 29 ledit poste de Sainte-Catherine, quoiqu'il fût attaqué avec vigueur, et qu'il avait pris le parti de rester jusqu'à la fin de l'action, quoiqu'il dût être relevé par Le Guerchois, qui s'était acquis de la réputation dans mon régiment des gardes et en différentes occasions depuis qu'il est à la tête du régiment de la Marine. Il est bien malheureux pour lui d'avoir manqué de courage et de fermeté dans une conjoncture aussi importante pour mon service que celle dans laquelle il s'est trouvé; et je n'ai pas lieu de douter que, s'il avait pu conserver la hauteur de la

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2015, 1re partie, 4e section, n° 107.

Croix-Faron, les ennemis n'eussent été bien embarrassés sur le parti qu'ils auraient eu à prendre, celui de faire le siége de Toulon me paraissant téméraire et impraticable, si le camp avait pu s'établir avec sûreté et sans être exposé au feu des ennemis, qui, par la supériorité qu'ils se sont donnée, pourront obliger mes troupes à l'abandonner. S'il y avait de la possibilité à maintenir ce poste nonobstant ces premiers avantages, le siége de Toulon leur coûterait cher; mais il faudrait pour cela que ceux qui commandent dans la ville et au camp fussent secondés par la fermeté des officiers, et que les soldats s'employassent avec plus de vigueur. La retraite des deux compagnies de grenadiers du régiment de Sanzay sans être attaquées ni suivies méritait un exemple. Je regrette bien davantage le poste de la Croix-Faron que celui de Sainte-Catherine; et s'il avait été possible de le reprendre, il aurait dû être attaqué avant que les ennemis se soient établis; il y a bien de l'apparence que l'on y aura trouvé de trop grandes difficultés, et que ceux qui commandent ont voulu ménager les soldats et ne les pas rebuter par quelque action d'éclat si l'événement avait été contre eux; et à prendre les choses en l'état qu'elles sont, il n'y a pas lieu de douter que le duc de Savoie, profitant de ces premiers avantages, ne se détermine à faire le siége de Toulon. Si mes troupes y font leur devoir, il lui en coûtera cher pour se rendre maître de cette place, et vous devez de votre côté contribuer à former tous les obstacles que la situation du poste vous pourra permettre. Vous avez pris pour cela le seul bon parti qu'il y avait à prendre en vous approchant de la place et établissant un camp à Aubagne, qui obligera les ennemis à demeurer tous ensemble du côté de la Valette sans investir entièrement Toulon, ce qu'ils ne pourraient faire, par la distance de leurs quartiers et les montagnes qui les sépareraient, sans s'exposer à de grands inconvénients qui pourraient leur arriver, si vous établissez le concert avec ceux qui commandent dans la ville et au camp pour agir en même temps en différents endroits, et employer tout ce que la bonne volonté soutenue d'expérience peut suggérer en pareille occasion. Quoique le corps

de troupes qui composera votre armée ne soit au plus que de vingt-quatre bataillons et quatre à cinq cents cavaliers ou dragons, vous donnerez aux assiégés une grande confiance et une grande inquiétude aux assiégeants; vous aurez de leurs nouvelles tous les jours; ils recevront des vôtres, et ils vous rendront compte de tout ce qui se passera, et vous les fortifierez de vos conseils. Il ne serait pas même impossible que vous n'eussiez part à quelque action importante, si vos mesures étaient bien prises. Je ne puis vous rien dire sur cela; c'est à vous à voir par vous-même tout ce que vous pourrez faire dans une conjoncture aussi difficile que celle dans laquelle vous vous trouvez, qui vous fournit bien des embarras, mais qui vous comblerait d'honneur et de gloire si, contre toute apparence, vous étiez assez heureux pour faire échouer les projets des ennemis. Marignane, que je vous envoie, après l'avoir entretenu plusieurs fois, vous expliquera tout ce que je lui avais dit sur les différents partis que vous aviez à prendre, et que le seul qui m'avait paru bon était celui auquel vous vous êtes déterminé, étant persuadé que vous serez toujours sûr de votre retraite si les ennemis rassemblaient toutes leurs forces pour vous venir combattre. Je ne saurais croire qu'ils osent prendre ce parti d'extrémité, qui les jetterait dans de grands inconvénients si celui qui commandera au camp savait en profiter en faisant usage de toutes ses forces pour renverser les établissements que les ennemis auraient commencés, ou du moins leur donnant lieu de le craindre et les mettant dans la nécessité absolue de laisser la moitié de leurs troupes pour garder leur camp et soutenir leurs travaux.

Peut-être que cette moitié qu'ils emploieraient pour marcher à vous et chercher l'occasion de vous combattre serait encore assez supérieure à ce que vous aurez de troupes pour vous obliger à vous retirer; c'est ce cas-là que vous devez prévenir et faire en sorte de trouver un poste où l'armée que vous commanderez pût être en sûreté, couvrir Marseille et se rapprocher du quartier que les ennemis établiraient de ce côté-là, qu'ils ne pourraient conserver sans s'exposer. Vous pouvez répandre dès à présent que je vous ai mandé que

j'avais donné mes ordres pour vous fortifier considérablement, et que, par les puissants secours qui vous joindront de jour à autre, vous serez non-seulement en état d'attendre les ennemis, mais même de les aller chercher et de les combattre s'ils ne prenaient pas de bonne heure le parti de se retirer. Toutes ces idées, quoique réelles, demandent un long temps pour être mises en exécution. Les troupes dont je puis disposer sont fort éloignées; les plus proches ne sauraient arriver avant la fin de ce mois : elles sont au nombre de vingt-trois bataillons et neuf escadrons de dragons, des meilleurs que j'ai pu choisir, et les dernières ne pourront vous joindre que le 15 ou le 20 du mois prochain. Le secours que je vous ai destiné sera en tout de trente-six bataillons et vingt-quatre escadrons, tous dragons, dont je crois que vous ferez un meilleur usage que de la cavalerie, en sorte que quelque chose qui arrive de Toulon et de l'infanterie qui est dans la ville ou au camp retranché, vous pourrez avoir une armée de soixante bataillons au moins et de soixante et dix-neuf escadrons, tant cavalerie que dragons, pour le 15 de septembre, temps auquel celle des ennemis doit être affaiblie par la fatigue du siége, les maladies qu'elle y aura essuyées et les pertes qu'elle y aura souffertes. Ce serait une grande consolation pour moi si ceux qui sont chargés de défendre Toulon, animés de leur bonne volonté et de l'espérance que vous leur donnerez du secours, quoique fort éloigné, pouvaient faire durer le siége jusqu'au temps que vous serez en état de les délivrer, en cas qu'ils fussent obligés de céder à la force après avoir employé tous les moyens praticables pour leur défense, même s'être exposés à un assaut que j'ai peine à croire que les ennemis osassent donner, la brèche étant défendue par un corps aussi considérable, ne doutant pas que celui qui commande dans la place ne fortifie la valeur des troupes qui seraient chargées de soutenir l'assaut de chevaux de frise, de coupures et de retranchements, et tous les autres embarras que l'on peut former en pareilles occasions. Ils le pourraient avec d'autant plus de confiance que vous seriez à portée de les recevoir, si, après avoir fait leur devoir, ils se

trouvaient obligés de se rendre. C'est ce dernier article sur lequel il me reste à m'expliquer avec vous. Quelque intérêt que j'aie à la conservation de Toulon et de la marine, j'en ai encore davantage à sauver les quarante bataillons qui sont au camp et dans ladite place. Prenez des mesures si justes pour cela, que vous puissiez, de concert avec Saint-Pater, vous en assurer dès à présent; vous ne sauriez le faire sans tomber dans de grands inconvénients si vous en donnez connaissance à toute la garnison, qui ne songerait qu'à sa retraite dès qu'elle verrait le siége avancé, et abandonnerait la place aux ennemis dans le temps qu'elle pourrait être secourue : c'est ce point de perfection et de ménagement qu'il faut chercher. Vous ne sauriez faire passer à Saint-Pater par une lettre ce que je vous mande; mais vous devez le confier à un officier dont la sagesse vous soit connue, et l'envoyer à Saint-Pater et au marquis de Goesbriant le plus tôt que vous pourrez; il répandra publiquement que le sujet de son envoi est pour annoncer le secours qui se prépare, afin de donner courage aux troupes, et prendra des mesures secrètes avec les commandants pour tous les cas qui pourront arriver. Il établira et conviendra des signaux avec vous tant pour le camp que pour la ville, et vous ferez en sorte qu'il ne soit rien oublié de ce qui peut se prévoir.

Vous donnerez des ordres pour que l'on fournisse du pain, du vin et de la viande aux troupes par compte, et manderez à Saint-Pater et Goesbriant de distribuer le tout de manière qu'il y en ait au moins pour les faire vivre deux grands mois du jour que vous leur en aurez donné l'ordre.

Je vous en envoie un en blanc pour le remplir du nom de celui que vous croiriez plus propre à commander dans Toulon, en cas qu'il arrivât quelque accident à Saint-Pater ou qu'il fût hors d'état d'agir.

Vous avez de bons partisans et de la cavalerie et des dragons suffisamment pour empêcher les partis ennemis de pénétrer depuis Toulon jusqu'au Rhône. Informez-moi de jour à autre de ce qui se

passera et n'épargnez pas les courriers. Vous ne sauriez douter que je ne sois fort occupé de ce que les ennemis feront jusqu'à ce que vous ayez une bonne et nombreuse armée à leur opposer.

L'espérance de nouveaux renforts que le roi annonçait à M. le maréchal de Tessé le confirma dans l'idée qu'il avait conçue des avantages que lui procurait sa position près de Toulon, tant pour empêcher les ennemis de l'investir que pour leur opposer des forces capables d'arrêter leurs attaques, et par ce moyen donner aux renforts le temps de le joindre. La lenteur des dispositions des ennemis avait déjà donné celui de se mettre en état de défense, et l'on avait des avis certains que soit par la désertion, soit par les maladies et par les pertes qu'ils avaient faites dans les différentes rencontres, leur armée était déjà affaiblie de plus de quatre mille hommes, ce qui promettait à M. le maréchal de Tessé une supériorité décidée lorsque les renforts seraient arrivés.

Cependant les ennemis ne parurent point effrayés des obstacles qu'ils avaient laissé le temps de leur opposer, et autant ils avaient marqué de lenteur dans leurs premières démarches, autant ils mirent d'activité dans leurs dispositions d'attaque. Leur retranchement, que l'on regarda comme une parallèle, et qui couronnait, à une portée de fusil du glacis, tout le terrain depuis Sainte-Catherine jusqu'au canal de détour de la rivière de l'Égoutier, fut achevé le 7, ainsi que leurs différentes batteries, l'une des quatre pièces placées près de la chapelle de Sainte-Catherine, deux autres plus bas et dirigées ainsi que deux batteries de mortiers sur les bastions de Saint-Bernard et des Minimes et sur la courtine; deux autres, dont l'une aussi de mortiers, placées sur la hauteur de la Malgue, étaient dirigées sur le port, et une de trois pièces de vingt-quatre

sur le fort Saint-Louis. Ils démasquèrent cette dernière le 7, et dès le même jour les épaulements de ce fort furent ruinés; les batteries de la Malgue firent aussi un feu continuel sur le vaisseau *le Tonnant*, mais, comme on l'avait échoué, il n'en reçut de dommage que dans ses mâts; le feu de ce vaisseau continua même à incommoder les travailleurs des ennemis, qu'il battait à revers. Le lendemain, ils tirèrent de quinze pièces sur ce vaisseau, dont l'habillement fut fort maltraité. On le répara la nuit suivante et on donna ordre d'approcher de lui *le Saint-Philippe*, et de le mettre à travers la batterie des ennemis, afin de faire en sorte, par le feu de ces deux vaisseaux, de la démonter; mais le vent contraire ne permit au *Saint-Philippe* d'arriver que deux jours après. Cette manœuvre eut cependant tout le succès qu'on en attendait. Le feu des ennemis cessa le 10 à deux heures après midi, et comme celui de ces deux vaisseaux pouvait beaucoup incommoder leurs approches, on les vit élever une nouvelle batterie dirigée sur eux; mais ils étaient à l'épreuve du canon.

Pendant ce temps les ennemis firent une descente au cap Cepet, ce qui engagea M. le maréchal de Tessé à y envoyer cinquante dragons et deux cents soldats de la Marine, qui les forcèrent de se rembarquer; et comme on s'aperçut que si les ennemis se rendaient maîtres du fort Saint-Louis, leurs galiotes à bombes pourraient s'approcher des Vignettes et bombarder les vaisseaux qui étaient dans le port, M. le maréchal de Tessé, pour rendre la rade libre, ordonna de rétablir le retranchement des Frères ou de Saint-Elme et les batteries du cap Cepet, et y envoya du canon et deux bataillons pour protéger le travail et pour les garder. Alors l'escadre des ennemis avait quinze vaisseaux mouillés sous le cap Cepet, à la gauche de l'entrée de la rade, neuf à la rade de Brus, un à hauteur de

Sainte-Marguerite, qui fut démâté de son mât de misaine par le canon de ce fort, et le reste aux îles d'Hyères.

Les ennemis n'avaient encore démasqué aucune batterie que celles qui étaient dirigées sur le port et sur le fort Saint-Louis, mais ils continuèrent à battre ce fort avec la plus grande vivacité. Dès le 12 au matin, le donjon se trouva entièrement ruiné, et le commandant ayant fait avertir qu'il n'avait plus aucune pièce en état de tirer, et que les ennemis battaient ses murs au-dessous du cordon pour ouvrir la tour, M. le maréchal de Tessé, qui méditait une entreprise sur les ouvrages des ennemis, désirant qu'il pût tenir encore quelques jours, lui envoya la nuit suivante dans des chaloupes, une compagnie de grenadiers, des planches armées de clous, des piques, des bombes et des artifices pour défendre la brèche et pouvoir soutenir l'assaut.

Le danger que courait ce fort et l'importance dont il était pour empêcher les ennemis de s'approcher pour bombarder le port rendaient plus instante que jamais l'expédition à laquelle M. le maréchal de Tessé se préparait; il jugea même, lorsqu'il vit, le 13 au matin, l'escadre presque entière des ennemis et leurs galiotes paraître à l'entrée de la rade, que cette manœuvre était relative à l'espoir qu'ils avaient d'être bientôt les maîtres du fort; et comme il apprit le même jour que M. le duc de Savoie venait de détacher un corps de quatre mille chevaux et de deux mille hommes d'infanterie pour se porter du côté de M. de Medavi, il fit ses dispositions pour aller attaquer la montagne de la Croix-Faron et la hauteur de Sainte-Catherine : il destina à cette opération trente-cinq compagnies de grenadiers et vingt-cinq bataillons. M. Dillon, ayant sous ses ordres un maréchal de camp, deux brigadiers, sept bataillons et quatorze compagnies de grenadiers, devait attaquer la Croix-

Faron, et, après s'en être rendu maître, y laisser un poste et descendre avec le gros des troupes sur la hauteur de Sainte-Catherine, afin de prendre les ennemis par derrière, pendant que dix-huit bataillons et vingt-cinq compagnies de grenadiers marchant sur trois colonnes, sous le commandement de M. de Goesbriant, de trois maréchaux de camp et de quatre brigadiers, attaqueraient le poste Sainte-Catherine. On devait en même temps faire une fausse attaque à la Malgue et, pour cet effet, embarquer dans le port les troupes qui y étaient destinées pour débarquer à la grosse tour et marcher ensuite à la hauteur de la Malgue, afin d'éviter le passage du canal de l'Égoutier, où il eût été difficile de forcer les ennemis.

L'attaque fut résolue pour le 14, à la pointe du jour; mais la diversité des opinions sur cette expédition la fit remettre au lendemain.

Le fort Saint-Louis tenait encore, malgré le feu des ennemis, qui continuèrent à le battre avec six pièces de gros canon. Leur feu continua de même sur *le Tonnant* et *le Saint-Philippe*, mais sans succès. Leurs autres batteries tirèrent avec beaucoup de vivacité sur la ville et sur le vieux port. Leur escadre, au nombre de quarante et une voiles, resta mouillée à l'entrée de la rade, et huit autres, qui étaient au Brus, appareillèrent, mais ils ne levèrent point l'ancre; trente hommes détachés de cette division débarquèrent près de Saint-Nazaire pour soutenir leurs chaloupes qui vinrent pour y faire de l'eau; mais, à l'approche d'un détachement qui s'y porta, ils se rembarquèrent.

Enfin le 14, à l'entrée de la nuit, les troupes commandées pour les différentes attaques se mirent en mouvement. M. Dillon, avec M. le comte de Villars, ayant sous leurs ordres sept bataillons, douze compagnies de grenadiers et cent dragons à pied, commandés par M. Le Guerchois, arriva après huit heures

de marche par des sentiers très-difficiles, à la pointe du jour, sur la hauteur de la Croix-Faron. Il y trouva quatre cents hommes des ennemis, qui, après une faible résistance, prirent la fuite au signal qu'il fit de trois fusées. M. de Goesbriant fit marcher ses trois colonnes aux hauteurs de Sainte-Catherine. M. le comte de Tesse, qui commandait celle de la gauche, attaqua le plateau le plus élevé, sur lequel étaient campés quatre bataillons, qu'il défit entièrement. MM. de Montsoreau et de Broglie, avec la colonne du centre, se rendirent maîtres du fort de Sainte-Catherine, qu'occupaient quatre cents hommes. MM. de Carraccioli et Destouches, avec celle de la droite, emportèrent de même la chapelle de Sainte-Catherine, soutenue aussi par quatre cents hommes, qui ne firent point de résistance. Cette dernière colonne tomba ensuite sur la parallèle, qui fut balayée jusqu'au pont de l'Égoutier, par lequel elle communiquait à la Malgue. M. de Cadrieu, chargé de la diversion sur cette dernière partie, fit son débarquement sans opposition de la part des ennemis et opéra l'effet qu'on en attendait, toutes leurs troupes s'y étant rassemblées, mais il les y trouva en si grande force qu'il n'osa les attaquer. Pendant ce temps, M. de Barville, brigadier, ayant sous ses ordres M. de Nizas, marcha au château de Dardenne, que les ennemis tenaient encore avec cent hommes d'infanterie et deux cents chevaux. Ce château fut emporté comme venait de l'être la chapelle de Sainte-Catherine. On fit quarante prisonniers, et les ennemis eurent beaucoup de leurs gens tués en défendant les jardins voisins du château.

M. le maréchal de Tessé, qui se porta aux différentes attaques du côté de Sainte-Catherine, fut aussi satisfait de l'ardeur que témoignèrent les troupes qu'il avait désapprouvé leur conduite lorsqu'elles avaient abandonné ce poste aux ennemis. Il rendit aussi les meilleurs témoignages de la manière dont se

comporta M. Le Guerchois, qui répara dans cette journée le tort que lui avaient fait celle de la Croix-Faron et celle de Sainte-Catherine.

Après qu'on eut chassé les ennemis de ces deux postes, on travailla à raser leurs ouvrages : on détruisit leurs batteries et une portion de leur parallèle. On resta une partie du jour à leur vue, et M. le maréchal de Tessé ne retira les troupes que lorsqu'ils se mirent en mouvement pour rentrer dans leur camp. Il ne laissa personne ni sur la montagne de la Croix-Faron, ni à Sainte-Catherine, parce qu'il jugea, par la nature du pays, impossible de soutenir, sans engager chaque jour une affaire générale, les postes qu'il aurait pu y établir. C'est ce qu'il expliqua lui-même au roi, dans la lettre qu'il écrivit à sa majesté, pour lui rendre compte de son expédition, qui coûta aux ennemis dix-huit cents hommes tués ou blessés, prisonniers ou déserteurs. Le prince de Saxe-Gotha fut du nombre des premiers. Les princes de Hesse et de Würtemberg furent blessés, et deux colonels furent faits prisonniers.

Le succès de cette expédition parut rétablir la confiance des troupes et des habitants et déconcerter les projets des ennemis. On ne les vit point reprendre les postes dont on venait de les chasser; ils se bornèrent à occuper la Malgue, ce qui fit juger que, gênés par leurs subsistances et resserrés par le corps de M. de Medavi, d'ailleurs retardés dans leurs approches, dont on venait de détruire les ouvrages, ils abandonnaient toute idée de siége pour ne s'occuper que d'un bombardement.

En effet, dans la nuit du 15 au 16, ils mirent en batterie sur les hauteurs de la Malgue deux mortiers qui commencèrent le 16 au soir à jeter des bombes sur la ville. Le lendemain cette batterie fut augmentée de deux autres mortiers, ce qui endommagea beaucoup de maisons. Ils tirèrent aussi quelques bou-

lets rouges, qui embrasèrent plusieurs bâtiments de la ville, et firent un feu très-vif sur le port et sur les vaisseaux *le Tonnant* et *le Saint-Philippe*, mais sans beaucoup d'effet.

Sans qu'on en sût rien à l'armée, ils avaient commencé à battre le fort de Sainte-Marguerite, et ils l'avaient fait avec une telle vivacité, que le commandant, le voyant entièrement ouvert et d'ailleurs manquant d'eau, se rendit le 16 au soir prisonnier avec sa garnison, qui consistait en cent cinquante hommes.

Le fort Saint-Louis, battu de même par six pièces de gros canon, était presque entièrement ruiné; mais M. Daillon, qui y commandait, trouva moyen de réparer chaque nuit les brèches avec des fascines et des sacs à terre. Cependant M. le maréchal de Tessé, le voyant près de succomber, fit élever sur la hauteur de la grosse tour un retranchement et des batteries pour suppléer au fort lorsqu'il serait entièrement rasé et empêcher par là les ennemis de s'approcher assez pour entreprendre le bombardement par mer. Il fit marcher à ce retranchement trois bataillons, qui allèrent camper sur la plage Saint-Elme, pour être à portée d'envoyer des détachements à tous les endroits où les ennemis pouvaient tenter de descendre. En faisant cette disposition, il manda à M. Daillon que lorsqu'il ne pourrait plus se soutenir il eût à abandonner le fort pour se retirer à la grosse tour, après avoir encloué son canon et rassemblé ses poudres avec des mèches préparées pour y mettre le feu lorsqu'il s'en éloignerait.

Ce fut ce qu'il exécuta pendant la nuit du 17 au 18; se trouvant alors réduit à la dernière extrémité, il évacua le fort; mais on négligea d'enclouer deux pièces de canon qu'il laissa dans le donjon, et la mèche préparée pour mettre le feu à ses poudres s'étant trouvée trop longue, les ennemis la retirèrent. Une bombe tirée de la grosse tour y suppléa, fit sauter

ce qui restait du fort, et ensevelit sous ses ruines cent hommes des ennemis qui s'en étaient approchés pour favoriser l'entrée de leurs galiotes à bombes dans la petite rade. Ils ne réussirent pas mieux dans les descentes qu'ils tentèrent au cap Cepet et à la batterie des Frères : partout ils furent repoussés.

Les précautions qu'avait prises M. le maréchal de Tessé pour la sûreté de ces différentes parties ne lui laissèrent d'inquiétude que pour le bombardement par mer. Il en eut aussi pour M. de Medavi, lorsqu'il eut la confirmation de la marche d'un corps de quatre à cinq mille chevaux des ennemis avec de l'infanterie vers Brignolles ; ce fut même ce qui l'engagea à lui mander de ne rester dans sa position de Seillon qu'autant qu'il n'y serait pas compromis, et dans le cas où il se croirait en danger, de se retirer vers Aubagne et Roquevaire, pour couvrir Marseille et donner la main à Toulon, plutôt que vers le pont de Pertuis sur la Durance. Mais M. de Medavi lui fit connaître les avantages et l'importance de sa position qui, par sa situation et les postes qu'il occupait, forçait les ennemis à se tenir à deux lieues de lui, sans pouvoir pénétrer avec de la cavalerie seule, et sans lui laisser le temps, dans le cas où ils marcheraient à lui avec de l'infanterie, de prendre le parti qu'il jugerait le plus avantageux, ou de se retirer s'ils étaient fort supérieurs, ou de les attendre. Quant à l'importance de la position de Seillon, elle était telle, suivant le sentiment de M. de Medavi, qu'elle pouvait seule sauver Toulon, si elle était occupée par un corps plus considérable que le sien, parce qu'elle resserrait infiniment les ennemis pour leurs subsistances et les réduisait aux seules contributions du bord de la mer. Il représenta aussi à M. le maréchal de Tessé que, s'il jugeait à propos d'augmenter jusqu'au nombre de six mille chevaux le corps qui était à ses ordres,

non-seulement la retraite des ennemis deviendrait très-dangereuse, mais aussi que pendant qu'ils resteraient devant Toulon ils ne pourraient faire subsister dans leur camp ni cavalerie ni chevaux pour leur artillerie et leurs vivres. Il chercha d'un autre côté à persuader à M. de Tessé que, comme les ennemis ne pouvaient craindre, dans leur position devant Toulon, qu'il marchât à eux, ils pouvaient se dégarnir autant qu'ils le jugeraient à propos pour tomber sur lui avec une grande supériorité, et que par cette même raison il était inutile de garder un aussi grand nombre de troupes, dont une partie remplirait au camp de Seillon un objet plus décisif pour le salut de Toulon, pour celui de la Provence, et pour la perte de l'armée ennemie.

Les motifs sur lesquels M. de Medavi appuya ses observations firent tant d'effet sur l'esprit de M. le maréchal de Tesse qu'il se détermina à lui faire passer tous les renforts qu'il attendait, tant de l'intérieur du royaume que des armées d'Allemagne et de Flandre; mais bientôt des nouvelles qu'on eut des ennemis lui firent prendre le parti de lui envoyer un secours plus prompt.

Dès le 19, tous les déserteurs, qui vinrent en grand nombre, rapportèrent unanimement que le duc de Savoie et M. le prince Eugène, craignant de se voir entièrement enveloppés, lorsque les troupes qu'attendait M. le maréchal de Tessé seraient arrivées, commençaient à faire des dispositions de retraite et à rembarquer leur artillerie, et qu'ils ne s'étaient déterminés à bombarder la ville que parce qu'ils avaient perdu l'espoir de pouvoir en faire le siége. Des députés envoyés par les ennemis pour traiter de l'échange des prisonniers laissèrent aussi entrevoir qu'il n'était plus question que de retraite. Ils ne dissimulèrent pas que les discours de M. le duc de Savoie et du prince Eugène

tendaient à faire connaître le projet qu'ils avaient eu de culbuter M. le maréchal de Tessé sur le Var, s'il avait entrepris de défendre cette rivière, et la surprise où ils avaient été de se voir prévenus par lui à Toulon, dès le 22 du mois de juin, dans le moment où ils croyaient ses troupes encore fort éloignées. Ces mêmes députés ne laissèrent point ignorer le regret que témoignait le duc de Savoie de n'avoir point, au moment de l'arrivée de son armée à la Valette, embarqué douze ou quinze mille hommes pour prendre les derrières de Toulon, et s'emparer de la communication de cette place avec Marseille et avec l'armée de M. le maréchal de Tessé.

Ces détails, joints à ce que l'on voyait de la conduite des ennemis depuis l'affaire du 15, ne laissèrent plus douter de la prochaine délivrance de Toulon: non-seulement ils ne reprirent aucun des postes dont ils avaient été chassés, mais ils ne s'opposèrent point à l'établissement de quatre compagnies de grenadiers qui allèrent occuper la chapelle de Sainte-Catherine; ils continuèrent seulement à bombarder avec six mortiers et à canonner la ville de toutes leurs batteries de la Malgue. M. le duc de Savoie, à qui l'on fit faire des reproches d'un tel traitement en lui rappelant les ménagements qu'on avait eus pour sa capitale, prétendit avoir donné ordre d'épargner la ville et de diriger les bombes seulement sur les ouvrages et sur les batteries; mais il ne se fit pas mieux obéir les jours suivants, et la ville éprouva de grands dommages.

Dans ces circonstances, M. le maréchal de Tessé, persuadé des avantages qu'il retirerait des manœuvres que pourrait faire M. de Medavi, n'hésita plus à lui envoyer des troupes. Huit bataillons se mirent en marche le 20 pour le joindre, et cinq le 21. Le même jour il fit partir un régiment de dragons sous les ordres de M. de Montgeorges, pour se jeter dans Antibes,

afin de contribuer, avec quatre bataillons qui y étaient, à défendre cette place, si les ennemis en se retirant venaient à en entreprendre le siége. Il envoya en même temps à l'officier qui y commandait l'ordre d'assembler des fourrages pour fournir à la subsistance de l'armée, lorsqu'elle serait à portée de cette place. Il n'eut pas les mêmes facilités pour pourvoir à la sûreté de Villefranche, dont il était à craindre que les ennemis ne fissent le siége, après qu'ils auraient passé le Var; et il parut avoir d'autant moins d'espérance de pouvoir sauver cette place, qu'il ne jugeait pas possible de jeter des ponts devant eux sur le Var, lorsqu'ils seraient derrière cette rivière. Il se borna, à cet égard, à rendre leur retraite difficile à travers le comté de Nice, en occupant en force Entrevaux, qui donnait un passage sur le haut Var. Il manda, en conséquence, à M. de Thouy, qui commandait en Savoie, et à MM. de Chamarande et de Muret, qui commandaient dans les vallées, d'y envoyer les troupes dont ils n'avaient pas besoin. En même temps il envoya à Draguignan M. le chevalier de Miane avec cinquante dragons et six cents hommes de milice, afin d'engager les paysans des environs à prendre les armes, et pour conserver les fourrages du pays.

Le feu des mortiers et du canon des ennemis ne s'était point encore ralenti, mais tous les rapports assuraient qu'ils faisaient rembarquer leur artillerie et leurs munitions dans une anse voisine du château de Sainte-Marguerite, et qu'ils renvoyaient à Hyères leurs malades, leurs blessés et leurs équipages, pour les y embarquer de même. Ce ne fut que le 21 qu'ils commencèrent à jeter moins de bombes de leur batterie de la Malgue; mais le même jour, à midi, cinq de leurs galiotes, armées chacune de deux mortiers, étant parvenues, malgré les vents contraires, à s'approcher du fort Saint-Louis,

commencèrent à jeter des bombes qui tombèrent tant dans le parc que sur les vaisseaux qui étaient dans le port et dans différents endroits de la ville. Pour écarter ces galiotes, on mena du canon dans le retranchement auquel on travaillait sur une des hauteurs de la Malgue, près de la grosse tour; on en démonta une; deux autres se retirèrent, et il n'en resta que deux. Les ennemis travaillèrent à élever une batterie supérieure; mais un mortier qu'on mena près de la grosse tour et ceux qui étaient sur les remparts de Toulon ayant jeté quelques bombes, les galiotes s'éloignèrent; elles revinrent pendant la nuit, et recommencèrent le bombardement, qui dura le 22 jusqu'à trois heures du matin.

Mais pendant ce temps le duc de Savoie et le prince Eugène levaient leur camp, et l'on sut, quelques heures après, que leur armée avait pris la même route qu'elle avait suivie pour se rendre devant Toulon. Leur escadre, après avoir retiré les galiotes, se tenait encore près du fort Sainte-Marguerite; mais M. le maréchal de Tessé s'étant porté sur les hauteurs de la Malgue, où il ne trouva que quelques pièces de canon de fer crevées et quelques munitions qu'ils n'avaient pas eu le temps d'emporter, y fit mettre du canon en batterie, pour empêcher leurs vaisseaux de s'approcher; ils n'en attendirent pas l'effet, et firent voile vers les îles d'Hyères.

C'est ainsi que se termina une entreprise qui pouvait coûter à la France sa marine, la place la plus importante de ses pays méridionaux et la Provence entière. Tout tourna au détriment des alliés : la perte de dix mille hommes tués, blessés ou desertés, les dépenses exorbitantes qu'ils firent pour l'armement de leur escadre et pour la subsistance de leur armée, furent le prix de leurs vastes projets. La célérité avec laquelle M. le maréchal de Tessé porta des troupes à Toulon, la sor-

tie qu'il fit le 15, et la marche des renforts que la cour se détermina à lui envoyer furent la principale cause de leur mauvais succès. Il y eut dans Toulon un grand nombre de maisons détruites ou consumées par le feu, et des cinquante-cinq vaisseaux qui étaient dans le port, deux du deuxième rang furent brûlés ou coulés à fond par les bombes que jetèrent leurs galiotes; celles de leur batterie de terre ne purent atteindre le port.

Pendant le reste de la journée du 22, M. le maréchal de Tessé fit ses dispositions pour suivre les ennemis, et le 23 au matin il se mit en marche avec quarante compagnies de grenadiers, mille hommes d'infanterie et deux régiments de dragons. Il s'avança le même jour avec les dragons jusqu'à Cuers; l'infanterie resta à Solliès. Les troupes qui restèrent campées sous Toulon, aux ordres de M. de Goesbriant, étaient au nombre de quarante bataillons, qui ne devaient marcher qu'après que leurs équipages, qu'on avait envoyés à Arles, les auraient joints. Deux bataillons seulement devaient rester à Toulon pour en former la garnison avec les quatre de la Marine.

En arrivant à Cuers, M. le maréchal de Tessé apprit que l'armée des ennemis y avait campé la veille, la droite à ce lieu, la gauche à Pignans, et qu'elle avait marché le matin pour gagner le Luc. Elle y fut jointe par le corps de cavalerie qui était dans les environs de Brignolles.

Le 24 l'infanterie se porta à Cuers, les dragons à Pignans. Les ennemis campèrent aux Arcs, sur l'Argens.

M. de Medavi, qui venait d'être joint par treize bataillons qui lui avaient été envoyés de Toulon le 20, décampa, ce jour-là, de Seillon avec toutes ses troupes, c'est-à-dire dix-huit bataillons et quarante-six escadrons; il n'alla que jusqu'à

Barjols, où il passa la rivière, et porta à Carce un détachement de quatre cents chevaux, sous les ordres de M. de Courtade.

Le 25, M. le maréchal de Tessé alla camper à Besse, où il fut joint par six des quarante bataillons qu'il avait laissés sous Toulon. M. de Caylus se porta avec les dragons au Luc, M. de Medavi s'avança à Carce, et M. de Courtade avec son détachement se dirigea sur les Arcs. Les ennemis en étaient partis le matin et avaient marché à Fréjus, où ils campèrent. Un corps de quatre à cinq mille hommes, qui était dans le comté de Nice, arriva ce jour-là à Cannes, ce qui n'empêcha pas M. de Montgeorges de se jeter dans Antibes avec le régiment de dragons qu'il était chargé d'y mener; il entra dans cette place le 25. L'escadre des ennemis quitta les îles d'Hyères et, longeant la côte, alla mouiller près de l'île Saint-Honorat, à hauteur d'Antibes.

Le 26, M. le maréchal de Tessé mena l'armée à Cabasse. M. de Caylus, avec les dragons, se porta au Muy, où il fut joint par le détachement de M. de Courtade. Ce corps, composé alors d'environ mille chevaux, était à portée de resserrer les derrières du camp que les ennemis avaient pris à Fréjus, où ils séjournèrent. Un grand nombre de paysans armés se porta aussi sur leur flanc et dans les bois de l'Esterel. M. le chevalier de Miane était encore à Draguignan avec six cents hommes de milice et cinquante dragons. Les ennemis se présentèrent au nombre de quinze cents hommes pour l'attaquer; mais il fit si bonne contenance qu'il les obligea de se retirer, ce qui sauva cette ville et les villages voisins de la contribution, et la dispensa de fournir aux ennemis cinquante mille rations de pain qu'ils avaient demandées. L'occupation de ce poste assura aussi le passage de M. de Verac, que M. de Medavi, pendant le séjour qu'il fit à Carce pour laisser reposer son

infanterie, envoya avec cinq cents chevaux se saisir du poste de Tournon, sur la Siagne.

Le 27, M. le maréchal de Tessé et M. de Medavi se joignirent à Lorgues: les troupes qu'ils y rassemblèrent consistaient en vingt-quatre bataillons, trente-quatre compagnies de grenadiers, huit cents hommes de piquets détachés des troupes restées sous Toulon, et environ quatre mille chevaux; le reste de la cavalerie était encore dispersé tant à Aubagne que dans la communication de Toulon à Marseille et consistait en deux cents chevaux, indépendamment des cinq cents cavaliers à pied qu'on avait jetés dans les forts de Marseille.

Les équipages des trente-quatre bataillons restés sous Toulon, aux ordres de M. de Goesbriant, l'ayant joint le 26, ces troupes marchèrent le 27 à Cuers pour joindre, de là, l'armée en deux marches. Ce fut le même jour que l'armée ennemie passa le bois de l'Esterel à la faveur du corps venu du comté de Nice, lequel s'était avancé à la tête du défilé. Elle fut inquiétée dans sa marche par les paysans et par le détachement de M. de Caylus. Il paraît qu'elle laissa dans les bois plus de cinq cents hommes tués; mais cela ne l'empêcha pas de gagner Cannes, où elle campa.

Le 28, M. le maréchal de Tessé marcha avec l'armée à Draguignan et détacha M. de Sailly avec deux régiments de dragons pour aller se joindre aux cinq cents chevaux que M. de Verac avait menés au pont de Tournon et s'avancer à Grasse; il arriva assez tôt dans cette dernière ville pour en fermer l'entrée à un corps de cavalerie des ennemis qui s'y présenta.

Le lendemain, M. le maréchal de Tessé prit le même chemin avec cinquante-huit compagnies de grenadiers et un régiment de dragons. Il laissa les grenadiers à Fayence et joi-

gnit avec les dragons M. de Sailly à Grasse. L'armée resta à Draguignan sous les ordres de M. de Medavi, et M. de Goesbriant, qui la veille s'était porté de Cuers au Luc, y arriva avec les troupes qu'il amenait de Toulon.

Les ennemis, après avoir séjourné le 28 à Cannes, marchèrent aussi le 29 et campèrent à Biot, près de l'embouchure du Loup. On continua à les harceler pendant leur marche, et M. de Lamotte-Guerin, qui commandait aux îles Sainte-Marguerite, canonna leur colonne qui tenait le chemin d'Antibes; et quelques chaloupes montées par des soldats et des matelots armés d'arquebuses, qu'il fit avancer à portée de la côte, les incommodèrent beaucoup. Ces mêmes soldats ayant mis pied à terre, lorsque leur arrière-garde eut défilé, ramenèrent des prisonniers et des déserteurs.

Le 30, M. le maréchal de Tessé se fit joindre à Grasse par toutes les compagnies de grenadiers qu'il avait laissées à Fayence, et, sur l'avis que les ennemis décampaient de Biot pour repasser le Var, il envoya ordre à M. Dillon de s'avancer avec trois brigades d'infanterie du camp de Draguignan à Calian et Montauroux sur la Siagne, afin d'être à portée de le joindre du côté du bas Var, si le cas venait à l'exiger, ou de gagner Colmars et la vallée de Barcelonnette; et il marcha lui-même le lendemain matin avec les grenadiers et trois régiments de dragons pour se porter sur les ennemis et accélérer leur retraite. Une partie de leur armée était encore à la droite du Var; et M. le maréchal, en ayant été informé pendant sa marche, alla se placer sur la hauteur de Cagnes, où il fut joint par les deux régiments de dragons qui étaient avec M. de Caylus et par huit cents hommes de la garnison d'Antibes. Il y fit reposer ses troupes, qui campèrent la droite à Villeneuve, la gauche à Cagnes, et se disposa à marcher à la pointe du

jour pour attaquer l'arrière-garde des ennemis, qu'on l'assura composée de quarante escadrons et de quelque infanterie; mais elle ne l'attendit point. Étant arrivé le lendemain à neuf heures du matin à Saint-Laurent, il apprit que M. le duc de Savoie et le prince Eugène en étaient partis à minuit et avaient achevé de passer le Var, dont ils avaient fait brûler les ponts. On vit leur armée campée de l'autre côté de la rivière, et leur escadre, qui l'avait côtoyée à mesure qu'elle se retirait, mouilla à son embouchure.

Telle fut l'issue d'une des plus importantes entreprises qui se soient jamais faites, et que l'on sut par des lettres interceptées après la retraite des ennemis, avoir occasionné de grands débats entre les alliés, dont quelques-uns avaient voulu qu'avant de marcher à Toulon on fît le siége d'Antibes, qui, dans l'état où était cette place, aurait pu avoir du succès, si M. le maréchal de Tessé, dès qu'il vit la marche des ennemis déterminée vers le comté de Nice, ne s'était décidé à faire passer diligemment presque toutes ses forces en Provence, et si M. de Grignan n'avait donné aux premières troupes venant du Dauphiné le moyen de prévenir les ennemis, en leur faisant tenir la route de la montagne. On a vu d'ailleurs que l'activité avec laquelle on travailla à mettre la ville et le camp retranché en état de défense, et la lenteur des opérations des ennemis, furent les causes principales qui sauvèrent Toulon, la marine du roi et la Provence.

Ils furent plus diligents dans leur retraite, n'étant restés que dix jours dans leur marche des environs de Toulon jusqu'au delà du Var; ils en avaient employé quinze pour se rendre des bords de cette rivière devant la place. Cette diligence fit leur salut, et l'ordre qu'ils gardèrent ne permit pas à M. le maréchal de Tessé de les entamer, malgré les détache-

ments qui les harcelèrent et plus de six mille paysans répandus dans les bois de l'Esterel et sur leur flanc. Ils perdirent beaucoup moins qu'on ne l'avait espéré; mais ils laissèrent dans toute la Provence des traces funestes du séjour qu'ils y avaient fait : Pignans, le Luc, Vidauban, le Muy, la Motte, Roquebrune, furent en partie brûlés et presque tous les villages pillés.

Dès que le maréchal de Tessé vit qu'il ne restait plus d'ennemis sur les terres du roi et qu'il ne pouvait les suivre au delà du Var, tant par la difficulté de passer cette rivière que par le manque total de subsistances, quoique encore incertain si les ennemis s'arrêteraient dans le comté de Nice pour prendre Villefranche, Montalban et Monaco, ou s'ils marcheraient en Piémont, il ne s'occupa plus que des moyens de donner du repos à ses troupes et de pourvoir en même temps à la sureté du Dauphiné, dans le cas où le duc de Savoie, renforcé des troupes qu'il avait laissées en Piémont, porterait de nouveau la guerre dans les Alpes.

Comme il n'y avait aucune espèce de subsistances ni à Saint-Laurent, ni sur le bord du Var, il laissa seulement cinquante hommes dans ces postes, et se replia avec ses grenadiers et les dragons sur Cagnes, qui n'en était éloigné que d'une lieue.

Là il travailla aux dispositions nécessaires pour faire filer quelques troupes dans la vallée de Barcelonnette et regagner le Dauphiné. Les treize bataillons qui s'étaient rendus à Montauroux, sous les ordres de M. Dillon, furent destinés pour cette partie; la plus grande partie de l'infanterie resta sous le commandement de M. de Medavi, à Draguignan; le reste à Trans, aux ordres de M. de Goesbriant. La cavalerie et les dragons prirent des cantonnements à portée de ces deux en-

droits pour pouvoir subsister et être en même temps à portée de se rassembler sur le Var ou de prendre la route du Dauphiné. L'artillerie, qui n'avait pu marcher aussi legerement que les troupes et qui était encore au Luc, eut ordre de passer la Durance et de reprendre le chemin de Sisteron et d'Embrun. On congédia en même temps les milices d'Arles et celles de Tarascon.

Comme il n'y avait plus d'objets dignes de la présence des princes, M. le maréchal de Tessé envoya au-devant d'eux pour les instruire de la situation des affaires, ce qui les engagea à retourner à la cour, et les nouveaux renforts que la cour avait mis en marche, devenant superflus, eurent ordre de s'arrêter. M. le maréchal renvoya aussi à Suse deux bataillons que M. de Chamarande avait fait avancer jusqu'à Embrun pour se rendre, suivant ses intentions, à Entrevaux, sur le haut Var.

Pour être plus à portée d'avoir des nouvelles, il resta à Cagnes jusqu'au 2 septembre; il se rendit ce jour-là à Antibes, après avoir été informé que les troupes des ennemis s'éloignaient des bords du Var; cependant on vit toute la journée leur escadre encore mouillée à l'embouchure de cette rivière, sans qu'on pût savoir si elle avait embarqué des troupes; on sut seulement, par le rapport de quelques déserteurs, que celles qui étaient à la solde de la Hollande devaient passer en Espagne.

Ce fut le 3 seulement qu'enfin l'on vit l'escadre en pleine marche, faisant route au ponant, c'est-à-dire vers les côtes du Languedoc et de la Catalogne.

Quoique encore incertain de ce qui se passait dans le comté de Nice et que l'on vît du feu de canon à Montalban, M. le maréchal de Tessé jugea par le départ de l'escadre que les

ennemis ne songeaient point au siége de cette place ni à celui de Villefranche. Dans cette confiance, il fit la distribution de ses troupes, suivant laquelle des vingt-huit bataillons et cinquante-sept escadrons qui composaient l'armée, vingt-trois bataillons furent destinés à rester en Provence et à occuper les places du comté de Nice; les treize bataillons qui étaient avec M. Dillon à Montauroux eurent ordre de se rendre dans la vallée de Barcelonnette; dix bataillons qui campaient à Trans, sous le commandement de M. de Goesbriant, furent destinés pour Suse et le haut Dauphiné, et M. de Medavi pour la Savoie, avec douze bataillons qui étaient à Draguignan; à l'égard de la cavalerie et des dragons, dix-huit escadrons eurent ordre de se rendre au camp de Sablons conduits par M. de Mauroy, et trente-sept, sous les ordres de M. de Monthyon, à Barbantane, près de l'embouchure de la Durance dans le Rhône, afin de vivre des magasins qu'on avait assemblés à Villeneuve-d'Avignon.

En faisant cette disposition, M. le maréchal de Tessé envoya M. de Peysat avec deux cents dragons sur le Var, pour observer les mouvements des ennemis. Les nouvelles qu'il en reçut dès le 3 au soir lui apprirent que, s'étant présenté à un gué de la rivière, une troupe de cinquante maîtres qui le gardait et quelques pelotons qui étaient sur les hauteurs avaient pris la fuite; que Nice était encore occupé par deux bataillons piémontais, mais qu'ils devaient en partir la nuit suivante. En effet, M. de Peysat trouva le lendemain cette ville abandonnée, et les députés arrivèrent à Antibes pour assurer M. le maréchal de leur obéissance et de leur fidélité.

La certitude de la retraite des ennemis, qui achevaient de gagner le col de Tende pour rentrer en Piémont, la séparation de leur escadre, dont quinze bâtiments chargés d'équipages, de

blesses et de malades, prirent la route d'Oneglia et de Finale, tandis que le reste, que l'on voyait alors à la hauteur de Saint-Tropez, faisait voile vers la Catalogne, engagèrent M. le maréchal de Tessé à faire mettre toutes les troupes en marche le 5 pour se rendre à leur destination. Il alla le même jour à Nice avec un détachement de mille hommes de la garnison d'Antibes, et visita Villefranche et Montalban, qu'il trouva encore suffisamment pourvus de subsistances, quoique depuis l'arrivée des ennemis dans le pays toute communication leur eût été fermée. Ces deux postes étaient gardés par deux bataillons, et M. le maréchal de Tessé en fit venir à Nice trois des troupes qui étaient en Provence; il retourna ensuite avec son détachement à Antibes, laissant à Nice M. de Montgeorges pour y commander sous les ordres de M. le comte de Bezons, et le 7 il partit d'Antibes pour se rendre par Aix, Sisteron et Briançon, à Chaumont, dans la vallée d'Oulx.

C'était désormais à la sûreté de cette frontière et à celle de la Savoie que M. le maréchal de Tessé, après avoir rétabli la tranquillité en Provence, devait donner toute son attention; mais la cour, instruite des dispositions qu'il avait faites pour y porter des troupes, ne parut point inquiète des entreprises que pourraient y faire les ennemis.

On se rappellera que lorsqu'au mois d'août M. le maréchal de Tessé marcha au secours de la Provence, il n'était resté sur la frontière du Dauphiné que dix-sept bataillons. M. de Chamarande en avait placé cinq dans les retranchements de Suse, deux au col de la Roue, sept depuis Perosa, où commandait M. de Muret, jusqu'à Fenestrelle, deux dans la vallée de Barcelonnette et un dans celle de Queiras. Il était aussi resté en Savoie, sous le commandement de M. de Thouy, huit bataillons et trois escadrons de dragons, dont cinq ba-

taillons et les dragons occupaient le camp de Saint-Maurice au pied du petit Saint-Bernard; le reste occupait différents postes, tels que Conflans, Moutiers, etc. Les ennemis, de leur côté, avaient laissé en Piémont treize bataillons et douze régiments de cavalerie ou de dragons sous les ordres de M. Visconti, dont dix bataillons et neuf régiments de cavalerie campés sous Pignerol, trois régiments de cavalerie à Avigliano et trois bataillons dans le val d'Aost.

Tout était dans cette situation lorsque l'armée des ennemis reparut en Piémont. Le duc de Savoie, à la tête de son avant-garde, repassa avec tant de diligence le col de Tende, qu'il arriva le 8 septembre à Saluces. Le gros de l'armée arriva successivement les jours suivants, et son arrière-garde, à laquelle était resté le prince Eugène, le joignit le 16. Il n'y avait plus dans le comté de Nice que les garnisons de Saorgio, de Breglio et de Dolce-Aqua, composées d'un régiment piémontais; les ennemis, en se retirant, avaient détruit le réduit de Sospello, que M. de Bezons fit rétablir dans la suite.

Les troupes que M. le maréchal de Tessé avait destinées pour le Dauphiné et la vallée de Barcelonnette arrivaient aussi successivement. Les treize bataillons conduits par M. Dillon étaient depuis le 14 dans cette dernière vallée; six bataillons destinés pour celle d'Oulx, pour Bardonèche et Suse, ne pouvaient y être rendus que le 19, et les quatre qui devaient aller, sous les ordres de M. de Cadrieu, dans la vallée de Queiras, ne pouvaient y arriver que le même jour et le lendemain! M. le maréchal de Tessé, qui se rendit le 17 à Briançon, parut persuadé que, malgré la grande diligence qu'avait faite M. le duc de Savoie, ce prince ne songeait plus qu'à faire consommer à son armée les fourrages de la troisième récolte, pour lui donner ensuite le repos dont elle avait besoin. Mais dès le lende-

main, il changea de sentiment lorsqu'il fut informé que le duc faisait avancer des troupes sur Pignerol. Jugeant alors que Perosa était menacée, il envoya ordre aux six bataillons destinés pour Suse et pour la vallée d'Oulx, qui arrivaient ce jour-là à Cesanne, de se porter, le lendemain 19, à Fenestrelle, pour fortifier Perosa et la tête de la vallée de Saint-Martin. Il manda en même temps à M. Dillon de marcher vers le haut Dauphiné avec toutes les troupes qui étaient sous ses ordres dans la vallée de Barcelonnette, et à M. de Bezons de rapprocher du bas Dauphiné six des bataillons qui étaient destinés à rentrer en Provence. Il se rendit lui-même le 19 à Fenestrelle, suivi de MM. d'Aubeterre, de Goesbriant et de Robecq. MM. de Chamarande et de Muret s'y rendirent aussi pour recevoir ses ordres; mais inquiet pour Perosa, il les y renvoya le lendemain avec les six bataillons qu'il avait fait avancer à Fenestrelle.

Il les y suivit le même jour et visita ce poste ainsi que les retranchements que M. de Muret y avait faits et le fort Louis. Tout était en bon état et défendu par treize bataillons, dont deux étaient au Praly, un au Perrier, un au Clos, un au Pomaret, deux dans le retranchement du plateau voisin de cette ville, et cinq sur un plateau entre Perosa et le Bec-Dauphin.

M. le maréchal de Tessé, satisfait des dispositions de MM. de Chamarande et de Muret pour la défense de cette partie, sur laquelle les ennemis attiraient sa principale attention, se mit en chemin le 21 pour retourner à Fenestrelle et se rendre ensuite à Suse; mais il ne fut pas longtemps sans s'apercevoir qu'il avait pris le change sur leurs mouvements, ayant pendant sa route reçu avis que le prince Eugène marchait avec un gros corps à Suse.

Aussitôt qu'il en fut informé, il retira du plateau entre Perosa et le Bec-Dauphin quatre bataillons, qu'il porta à Fenestrelle et au col de la Valette, et, après avoir fait à Fenestrelle les dispositions nécessaires, il se rendit au col de la Fenestre, qu'il fit occuper par un bataillon et par des détachements de celui qui était au col de Rosse. S'étant porté de là jusqu'au collet du col de la Fenestre, qui était gardé par un bataillon, et sur une hauteur au delà de ce passage, il aperçut entre Mean et Mathis un camp des ennemis sur deux lignes, qu'il estima fort de dix à douze mille hommes, tant infanterie que cavalerie; on vint lui dire en même temps qu'un autre corps ayant tourné par les hauteurs le pas de l'Asne, le détachement qui occupait ce poste avait été forcé de se replier, que de là ce corps s'était porté au Montréal, qui formait la droite des retranchements de Suse, et que M. de Vraigne, qui les défendait avec cinq bataillons, se voyant trop inférieur et n'ayant pas assez de troupes pour se soutenir, s'était retiré sur Jaillon avec quatre bataillons, n'en ayant laissé qu'un avec cent cinquante hommes détachés à la citadelle et à la redoute de Catinat[1], sous les ordres de M. de Masselin.

M. le maréchal de Tessé passa la nuit au col de la Fenestre, et pendant ce temps il apprit que les ennemis s'étaient non-seulement emparés des retranchements de Suse, mais aussi des hauteurs de Jalas et de Notre-Dame-de-Lause, et que M. de Vraigne s'était retiré sous Exilles.

La citadelle de Suse se trouvant par là investie à la droite de la Doire et menacée d'une attaque par le corps campé près de Mean, M. le maréchal de Tessé ne s'occupa plus que des moyens de secourir cette place. Il envoya des ordres aux

[1] Il paraît, par les lettres de M. le maréchal de Tessé, que la défense des retranchements de Suse exigeait vingt bataillons.

troupes de la vallée de Barcelonnette de presser leur marche pour arriver à Fenestrelle, et à celles qui étaient en Savoie de se rendre à Exilles par le col de la Roue, ne pouvant, depuis que les ennemis étaient maîtres des hauteurs voisines de Suse, leur faire prendre le chemin de la Novalaise; mais en assemblant un aussi grand nombre de troupes à Fenestrelle il fallait pourvoir à leur subsistance; cette place en était entièrement dénuée, et il paraît par les lettres de M. le maréchal de Tessé qu'il n'avait aucun moyen pour y suppléer, tant par l'éloignement où il était de Briançon que par le défaut de mulets et de voitures et le manque d'argent pour engager les habitants à en fournir; d'ailleurs, Fenestrelle n'était point en état et ne pouvait être abandonnée à sa propre défense.

Ces circonstances difficiles ne devinrent que plus effrayantes lorsque, dans la même nuit que M. le maréchal de Tessé passa au col de la Fenestre, il reçut des nouvelles de M. de Muret qui lui apprirent que, tandis que M. le prince Eugène se présentait devant Suse avec les troupes allemandes au nombre de dix-sept mille hommes, le duc de Savoie marchait avec vingt bataillons et un gros corps de cavalerie sur Perosa; alors il n'hésita plus à sacrifier ce dernier poste au salut de Suse et à la conservation de Fenestrelle. Il envoya ordre à M. de Muret de se replier avec toutes ses troupes sur ce dernier endroit, en emmenant avec lui son artillerie et en emportant le plus qu'il pourrait de farines, de ne laisser à Perosa que quatre cents hommes, sous le commandement d'un officier de confiance qui, sous quelque prétexte que ce fût, ne se rendît point prisonnier de guerre, et de charger un autre officier principal de soutenir avec des détachements, aussi longtemps que cela serait possible, la vallée de Saint-Mar-

tin. Cependant M. de Tessé laissa à M. de Muret la liberte de se placer ou au Bec-Dauphin ou dans quelque autre poste entre celui-la et Fenestrelle, s'il jugeait ne pas courir le risque d'être coupé. Son objet était de donner par là quelque protection à Perosa et à la communication de Cesanne avec Fenestrelle, afin de se procurer le temps d'approvisionner ce dernier poste. Il lui manda en même temps de replier, à mesure qu'il se retirerait, les troupes qui étaient au col de Rosse et, de préférence à tout, de faire marcher sur-le-champ un bataillon et même toutes ses troupes au Bec-Dauphin, ou de les rassembler sur le plateau qui était entre ce poste et Perosa. D'un autre côté, il envoya ordre à M. de Cadrieu, qui commandait dans la vallée de Queiras, de se retirer avec deux bataillons sous le château de ce nom, et de faire passer diligemment le reste de ses troupes à Sauze de Cesanne.

Dès que M. le maréchal de Tessé eut fait ces dispositions et envoyé les ordres dont on vient de faire le détail, il se rendit à Exilles pour être plus à portée de pourvoir aux moyens de sauver Suse. Il y trouva M. de Vraigne, qui, n'ayant pu tenir a Jaillon avec les quatre bataillons qu'il ramenait de Suse, s'etait retiré sous cette place.

Quant à M. de Muret, aussitôt qu'il fut instruit des intentions de M. de Tessé, il manda à M. de Cadrieu de faire marcher diligemment au Praly deux des bataillons qui étaient dans la vallée de Queiras, afin de tenir la tête de celle de Saint-Martin, ce que ce dernier exécuta à propos; mais, ayant appris que les ennemis s'étaient arrêtés au Vilar, où le duc de Savoie avait établi son quartier, considérant que le manque de mulets et de bœufs ne lui permettait pas d'emmener avec lui son canon, ses subsistances et ses munitions, il résolut

de suspendre sa retraite et de chercher à imposer aux ennemis plutôt que de leur abandonner le terrain. Pour cet effet, il fit pendant la nuit détendre le camp des quatre bataillons qui étaient près de Perosa et détacha un homme par chambrée avec quelques piquets pour aller établir les tentes au Bec-Dauphin. Cela ne l'empêcha pas de faire rassembler les bœufs et les chevaux qui purent se trouver dans les environs, non-seulement pour être en état de se retirer, si cela devenait indispensable, mais aussi pour pouvoir, en attendant, envoyer de Perosa à Fenestrelle des subsistances pour les troupes qui devaient y arriver. Ces ruses eurent tout le succès qu'on pouvait désirer. Les Barbets, soutenus par quinze cents hommes de troupes réglées sous les ordres de M. de Saint-Remy, s'étant présentés le 23 au Praly pour l'attaquer, se retirèrent avec précipitation à la vue des deux bataillons que M. de Cadrieu y avait envoyés. Le camp qu'ils aperçurent au Bec-Dauphin leur imposa de même. Ils ne s'approchèrent point de Perosa, et M. de Muret profita du temps pour envoyer à Fenestrelle tout le biscuit qui était dans ses magasins, ce qui fut d'un grand secours pour l'approvisionnement de ce poste.

Le parti que prit M. de Muret de ne pas s'éloigner de Perosa produisit l'effet le plus avantageux pour les affaires générales, en ce que, tenant ce poste en force, il occupait une portion considérable de l'armée des ennemis, qu'il protégeait la vallée de Saint-Martin, donnait le temps d'approvisionner Fenestrelle et celui de se préparer à l'évacuation des effets qui ne devaient pas rester à Perosa si l'on venait à être dans la nécessité d'abandonner ce poste à ses propres forces.

M. le maréchal de Tessé, rassuré sur cette partie, s'occupa principalement de Suse et des moyens de secourir cette place.

Il fit, en conséquence, une nouvelle disposition pour l'infanterie qui devait occuper le pays en avant du Mont-Genèvre, suivant laquelle il régla que douze bataillons camperaient au col de la Fenestre, quatre tant à Fenestrelle et au Puys qu'aux cols de Sablons et de Perosa, quatre à Exilles, six à Balbotet, quatre au Pomaret, au Clos et au Perrier, le reste à Perosa et au Praly. Quant aux troupes qui étaient en Savoie, il manda à M. de Thouy de les rassembler à la tête de la Maurienne pour les mettre à portée de le joindre par le col de la Roue. Pour les remplacer, il envoya ordre aux cinq régiments de dragons et à un régiment de cavalerie qui étaient au camp de Sablons de se rendre en Savoie, et ces derniers furent remplacés par les trente-neuf escadrons qui étaient au camp de Barbantane, dont ils avaient consommé toutes les subsistances.

Les six bataillons que M. le maréchal de Tessé destinait pour Balbotet se mirent en marche le 23; ils allèrent ce jour-là à Salbertrand, et le lendemain ils arrivèrent à leur destination. M. le maréchal les suivit et établit son quartier général à Balbotet, après avoir fait occuper les hauteurs de Fluquières et d'Argueil. Les quatre bataillons qui étaient campés sous Exilles avaient pris leur position au Sehaut, sur les hauteurs de Ramas; M. de Goesbriant alla en prendre le commandement.

En attendant les troupes qui venaient tant de la vallée de Barcelonnette que de la Provence, M. le maréchal de Tessé alla visiter les hauteurs entre Exilles et Suse, d'où il découvrit le camp des ennemis, qui était à la droite de la Doire, et le 26 il se rendit à Perosa, où il apprit que le duc de Savoie avait retiré tous les détachements qu'il avait fait avancer dans cette partie, et qu'il était parti de son camp du Villar avec quelques bataillons pour joindre le prince Eugène devant Suse.

En effet, à son retour à Balbotet, le 27, il sut que ce général, ayant reçu des renforts, avait fait passer un corps de troupes à la rive gauche de la Doire pour achever l'investissement de la citadelle, et que celui qui était à la rive droite se retranchait sur les hauteurs, où il y avait déjà du canon devant la Brunette. Il n'était pas encore en état avec ce qu'il avait de troupes d'entreprendre de déposter les ennemis; il paraît aussi par ses lettres que les difficultés qu'il éprouvait pour ses subsistances, l'affaiblissement de ses bataillons, dont les plus forts étaient de deux cent cinquante hommes, les obstacles que lui opposaient la neige dont les montagnes commençaient à se couvrir et le gonflement des ruisseaux qui interrompait ses communications, ne lui permettaient pas d'espérer de pouvoir traverser l'entreprise des ennemis. Cependant le reste des troupes qui devaient le joindre s'avançait. Trois bataillons venant de la vallée de Barcelonnette arrivèrent le 28 et furent placés au Puy de Pragelas; six autres bataillons, que M. de Bezons avait fait partir de Provence, devaient dans peu de jours arriver à Lyon et être suivis de quatorze autres. M. de Medavi, qui venait de rejoindre les troupes que M. de Thouy avait assemblées à Saint-Michel, fit de son côté partir six bataillons pour se rendre à Exilles par le col de la Roue, et se prépara à faire par le Mont-Cenis une diversion en faveur de Suse avec les quatorze bataillons qui lui restaient et les dix-huit escadrons du camp de Sablons qui étaient en marche pour le joindre; mais tous ces secours étaient encore éloignés, et M. le maréchal de Tessé commençait à désespérer d'en pouvoir tirer aucun avantage pour le salut de Suse lorsque, le 1er octobre, il reçut la nouvelle de la perte de la redoute de Catinat, dont les ennemis s'étaient rendus maîtres dès le 28, et de l'ouverture de la tranchée, dans la nuit du 29 au 30, devant

la citadelle, qu'ils battaient déjà de douze pièces. Il apprit par les mêmes rapports qu'à l'exception de quinze bataillons et de quelque cavalerie qui étaient restés, sous les ordres du général Kirchbaum, au camp du Vilar, toute l'armée des ennemis était devant Suse, et qu'elle se renforçait journellement par des recrues et même par de nouvelles troupes qui venaient de la Lombardie.

Ces circonstances ne rendaient que plus instants les mouvements qu'il y avait à faire pour tenter de délivrer Suse. M. de Medavi ne perdit point de temps à envoyer les secours que M. le maréchal de Tessé lui avait demandés. Les six bataillons qui devaient se rendre à Exilles se mirent en marche le 1er et le 2, et M. de Medavi, avec dix autres bataillons, s'avança aussi le 2 à Saint-Michel et à Modane, et en laissa seulement quatre, sous les ordres de M. de Tavagny, au camp de Saint-Maurice, pour garder le débouché du petit Saint-Bernard. Dès qu'il fut arrivé à Modane, il détacha à Termignon huit compagnies de grenadiers, commandées par M. de La Chassaigne, pour tenir des partis sur le Mont-Cenis et se préparer les moyens de prendre ce chemin pour exécuter, lorsque les cinq régiments de dragons seraient arrivés, la diversion à laquelle il était destiné, en tombant sur le camp que les ennemis avaient à Jaillon, tandis que M. le maréchal de Tessé marcherait, suivant le projet qu'il avait formé, sur Jalas, Mean et la Renaudière.

Mais il s'en fallait bien qu'il fût en état de mettre ce projet à exécution: on verra par les lettres qu'il écrivit au roi quels étaient les embarras de sa situation et quels obstacles il avait à surmonter pour éviter les malheurs dont il se voyait menacé; mais ce qui mit le comble à sa peine fut la lettre qu'il reçut alors du roi, remplie de reproches sur le peu d'activité qu'il avait mise dans sa marche de Provence en Dauphiné, et sur

la liberté qu'il avait laissée aux ennemis de le prévenir à Suse.

Lettre du roi à M. le maréchal de Tessé. Fontainebleau 27 septembre 1707 [1].

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 22 de ce mois. Vous ne devez pas douter que ma surprise n'ait été grande lorsque j'ai appris que les ennemis séparés en deux corps, l'un commandé par le duc de Savoie, l'autre par le prince Eugène, s'étaient postés, le premier sous Perosa et le second à Suse; que leurs troupes avaient fait une grande diligence; qu'ils avaient prévenu celles que vous avez destinées pour conserver ces deux postes importants pendant le reste de cette campagne, qui semblait devoir finir heureusement. Les troupes que vous faisiez marcher en Savoie auraient bien pu prendre leur route par le Dauphiné et y rester jusqu'à ce que, les neiges fermant entièrement les passages, il n'y eût plus rien à craindre de la part du duc de Savoie. Vous ne pouviez avoir d'autre objet, après avoir délivré Toulon et la Provence, que la conservation de Suse et de Fenestrelle. Les ennemis avaient du moins autant de chemin que vous à faire pour y arriver; il vous aurait été facile, en vous avançant sur le Var, de faire marcher diligemment quelques-uns des bataillons qui étaient restés à Toulon du côté de Suse, ainsi que vous avez fait à la vallée de Barcelonnette.

J'ai communiqué au maréchal de Catinat le détail contenu dans la lettre du sieur de Roissy, sur laquelle il a fait le mémoire dont vous trouverez ci-joint la copie. Si vous ne pouvez pas faire abandonner aux ennemis l'entreprise de Suse, vous devez du moins mettre en sûreté tous les postes qui ferment l'entrée du Dauphiné : tout ne serait pas perdu quand ils s'en seraient rendus les maîtres. Le siége doit durer assez longtemps pour qu'ils ne puissent rien faire après la réduction de cette place que de s'y établir solidement. C'est à vous qui voyez les choses de près à prendre les partis que vous croirez les plus convenables; ce que je vous recommande plus particulie-

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2015, 1re partie, 4e section, n° 119.

rement, c'est de ne rien commettre mal à propos et sans espérance de succès.

Lettre de M. le maréchal de Tessé au roi.

Du camp de Balbotet, 2 octobre 1705.[1]

J'ai reçu, sire, la lettre du 27 que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, aux objections de laquelle je croyais avoir répondu par vous faire souvenir que les ennemis avaient laissé en Piémont seize bataillons et un corps de plus de six mille chevaux, et qu'il n'était pas possible que votre armée, qui revenait de Provence, pût faire autant de diligence que cette tête de seize bataillons qui était sur les lieux et qui a servi d'avant-garde à celle des ennemis qui revenait de Provence. Outre cela, votre majesté me permettra aussi de nier que la marche du duc de Savoie, à partir de Nice, marchant comme il a fait sur trois colonnes, n'ait pas dû être plus prompte que celle de vos troupes partant de Toulon et même de Draguignan, plus près de quatre marches. La situation du Piémont est telle, qu'entouré des Alpes, ledit Piémont se trouve dans le centre de notre pays qui l'environne; et, pour se servir de la comparaison ordinaire de l'arc et de la corde, vos troupes font l'arc quand les siennes ne font que la corde. J'avais si bien prévu que ce malheur pouvait arriver, qu'avant de partir du Var j'avais fait précéder mon départ par des bataillons qui sont venus à tire-d'aile, quasi sans séjour et sans souliers, mais qui n'ont pu arriver assez tôt dans deux endroits à la fois; car par mes ordres ils allaient à Suse, dont ils ont été, avant mon arrivée, détournés pour aller à Perosa, qui paraissait plus pressé.

A Dieu ne plaise que je croie tout perdu quand Suse tombera! mais la guerre en deviendra bien plus difficile et met le duc de Savoie sur vos frontières, au lieu que vous étiez sur les siennes.

Au surplus, sire, l'on bouche et l'on bouchera tant que l'on pourra les entrées du Dauphiné; mais j'avoue que les expressions de la lettre de votre majesté ne laissent pas de me contraindre, quand elle me fait l'honneur de m'écrire que vous me recommandez particulière-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2040, n° 194.

ment de ne rien commettre mal à propos et sans espérance de succès : quand j'entreprendrai quelque chose, ce sera avec espoir et vraisemblance; mais, passé les premières dispositions, il n'y a personne qui puisse répondre du succès, et je serais moins embarrassé si votre majesté m'ordonnait ou de secourir Suse en risquant quelque chose, ou de le laisser perdre en ne risquant rien.

Les ennemis ne sont pas toujours ce qui occupe le plus un général dans ce pays-ci : ce sont les vivres, les voitures, les chemins, le manque de bois, le froid, le manque de magasins et bien d'autres choses dont l'embarras n'est peut-être guère ou point connu dans les autres armées. Comme je crains que votre majesté ne soit inquiète de la situation présente de cette frontière, je dépêche ce courrier pour l'informer que M. le duc de Savoie et M. le prince Eugène se retranchent à Jalas, à Notre-Dame-de-Lause, au pas de l'Asne, au pas de Suse et à différents postes dont les noms sont moins connus; et toute leur armée est devant Suse, excepté qu'il a laissé le général Kirchbaum au Vilar, en vue de Perosa, avec quinze bataillons et quelque cavalerie, le grand ravin du Diblon devant eux; le quartier du prince Eugène est à la Renaudière, qu'il fait retrancher.

Il y a quelques jours qu'ayant fait dépasser cinq bataillons dans la vallée de Lucerne, ils tentèrent avec les Vaudois d'attaquer la tête de la vallée de Saint-Martin. Cadrieu, qui était à la tête de celle de Queiras avec les deux bataillons de Gâtinais, en étant averti, marcha au col Saint-Julien, et les ennemis prirent le parti de se retirer.

Je tiens encore Perosa et le tiendrai tandis que Suse se soutiendra; car si Suse se perd, je retirerai ce poste, qui deviendrait insoutenable. J'attends les troupes que j'ai demandées à M. de Bezons et à M. de Medavi, lesquelles il ne m'a pu envoyer deux jours plus tôt, faute de pain et de voitures; et plût à Dieu que quelqu'un des plus habiles et des plus éveillés de ceux qui trouvent tout facile fût à ma place! Suse se défend; mais je ne sais rien de positif sur la situation où peuvent être les assiégés et les assiégeants.

J'ai pris la liberté d'apostiller le mémoire de M. le maréchal de

Catinat, et le plus grand plaisir que l'on me puisse faire, c'est de lui communiquer les dépêches que j'ai l'honneur d'écrire à votre majesté et celles que j'écris à M. de Chamillart sur cette guerre-ci.

Lettre de M. le maréchal de Tessé à M. de Chamillart. Du camp le Balbotet, 1 octobre 1706[1].

Je ne crois pas, monsieur, qu'il y ait d'exemple que jamais général ni armée se soient trouvés dans les conjonctures où celle-ci se trouve: gênée par ses subsistances, qui ne peuvent aller qu'au jour la journée; un débordement d'eau qui rompt tous les ponts et fait des séparations de village à village; un épuisement de magasins qui n'ont pu, je crois, être en meilleur état; un manquement de voitures suffisantes, parce que rien n'a été ni n'est payé, et des neiges venues prématurément, et en si grande abondance que quand j'aurais l'armée de Darius assemblée, chose dont je suis bien éloigné, je ne pourrais pas tomber par les hauteurs sur les ennemis, tant il y a de neige; et nos troupes campées dans ladite neige, avec peu de paille, parce qu'il n'y en a pas davantage, une rareté de souliers qui me fait devenir fou et une disette de bois insupportable. Les ennemis sont, parmi tout cela, avec vingt-quatre mille hommes devant Suse, qui se défend encore et qui est foudroyé de canon, et un camp devant Perosa et sous Pignerol, de plus de dix mille hommes. Ma faible humanité suppléera à ce qu'elle pourra. J'ai reçu des nouvelles de M. de Bezons, qui s'avance avec les troupes de Provence sur Barcelonnette et sur Embrun pour me joindre, s'il en est encore temps, et M. de Medavi doit s'avancer à Lanslebourg; mais tout cela ne secourra pas Suse. Je ne puis, si je le perds, chose qui peut arriver d'un moment à l'autre, ni me maintenir à Perosa, ni vraisemblablement dans la vallée de Saint-Martin, et je ne puis quitter de vue Fenestrelle, qui n'est ni approvisionné ni dans nul état de défense; et tout ce qui me peut arriver de mieux, c'est que les neiges continuent; car si l'arrière-saison devenait belle, chose assez ordinaire, je ne sais, dans l'arrangement où il paraît que sont les ennemis, ce que deviendrait

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2040, n° 198.

cette frontière. Le corps que les ennemis avaient laissé en Piémont, augmenté de deux mille hommes arrivés du Parmesan et tirés des garnisons du Milanais et de Lombardie, et par tout ce qui leur est arrivé de recrues pendant l'été, avait pour objet, dans le grand dessein de Provence qu'ils croyaient immanquable, d'entrer par cette frontière dégarnie dès que Toulon serait pris, et s'étendre au moyen de leur cavalerie et de leurs dragons dans notre pays. Dieu a confondu ce grand objet; mais l'arrangement de celui qu'ils avaient de se porter et d'entreprendre sur cette frontière a subsisté.

Je songe à maintenir et faire vivre ce corps de troupes au jour la journée, et à le consoler. J'essaye de me raidir contre les difficultés, et je voudrais, aux dépens de la moitié de la vie qui peut me rester, avoir acheté qu'un autre fût à ma place.

J'ai l'honneur, etc.

Les inquiétudes de M. le maréchal de Tessé n'étaient que trop bien fondées: à peine sa dépêche était-elle achevée, qu'il fut informé par M. de Goesbriant, qui commandait le camp d'Exilles, que Suse était au pouvoir des ennemis et que, le 3, M. de Masselin s'était rendu prisonnier de guerre avec sa garnison. La perte de cette place lui fut d'autant plus sensible que, dès le commencement de la campagne, sa conservation avait été un des principaux points des instructions qu'il avait reçues du roi, et que le cri général de l'armée n'attribua ce malheur qu'à la facilité avec laquelle il avait pris le change sur les mouvements des ennemis, en dégarnissant Suse pour courir au secours de Perosa. M. de Masselin lui-même chercha à se justifier en représentant à la cour l'abandon qu'on avait fait de lui, le peu d'espérance qu'il avait eu d'être secouru, et l'impossibilité de se défendre plus longtemps dans une place que les ennemis avaient réduite en poudre.

Il paraît par le compte que M. de Goesbriant rendit de sa

situation à Exilles, qu'il ne craignait point d'entreprise de la part des ennemis dans cette partie : il avait pourvu à la sûreté de tous les passages et de toutes les hauteurs; les postes de la Chapelle-Blanche étaient retranchés et en bon état, ainsi que ceux de la Trouille et du Vallon, qui étaient le seul passage par lequel les ennemis auraient pu se porter sur Salbertrand; d'ailleurs, ces deux dernières hauteurs étaient couvertes de neige, ce qui rendait le chemin presque impraticable. Quant à la position du gros de ses troupes sur les hauteurs de Sehaut et de Ramas, il la regardait comme inattaquable, l'ayant renforcée de quatre bataillons que M. de Medavi lui avait envoyés par le col de la Roue. Il en reçut, le 4, deux autres venant du Dauphiné; il les fit camper près d'Exilles, et le 5, il fut joint par les deux derniers bataillons qu'il attendait de Savoie.

Mais ce n'était plus sur cette partie que M. le maréchal de Tessé avait à porter ses attentions : Perosa courait de grands dangers, les ennemis étant en force à une demi-lieue de ce poste. Il le regarda par cette raison comme insoutenable, et, comme on avait pris les mesures nécessaires pour l'évacuer, il était au moment de mander à M. de Muret de l'abandonner; mais ayant reçu pendant la nuit du 5 au 6 un courrier de cet officier qui lui apprit que les ennemis se disposaient à lever leur camp du Vilar, il se détermina à différer. En effet, le général Kirchbaum, après avoir retiré les postes qu'il avait tant aux cols de Bez et du Coq qu'à Rochecotel et sur différentes hauteurs, décampa le 6 et prit le chemin du Malenage pour se rendre à Pignerol, où il campa entre l'Abbaye et Buriasco, et où il joignit la cavalerie qui y était déjà et celle du camp devant Suse, qui s'y rendit le même jour.

La retraite des ennemis assura la tranquillité de la partie de Perosa et de la vallée de Saint-Martin; mais la nou-

velle de la marche d'un corps d'infanterie qui se portait par Bobbio au col de Maire, d'où il pouvait tomber sur Cesane, donna à M. le maréchal de Tessé de l'inquiétude pour ses derrières; c'est ce qui l'engagea à faire marcher en diligence au col de Maire M. Le Guerchois avec trois bataillons, et à envoyer des ordres aux troupes qui venaient de Provence de garnir à mesure qu'elles arriveraient le côté de Queiras et le Mont-Genèvre.

Le retour du duc de Savoie à Turin, où M. le maréchal sut le 8 qu'il était arrivé, lui fit juger qu'il n'était plus question d'opérations de la part des ennemis; cependant comme le prince Eugène était encore à la Renaudière avec toute l'infanterie qui avait fait le siége de Suse, et qu'il était occupé à faire réparer la citadelle et à faire construire des redoutes tant à Jaillon et Jalas que sur la Brunette et sur plusieurs hauteurs voisines, il craignit encore qu'après avoir bien fortifié cette partie il ne fît passer par la tête de Lucerne un corps qui viendrait ensuite par le col de Maire tomber sur Cesane, tandis qu'il présenterait par Queiras un autre corps qui se porterait par le Bourget sur le Mont-Genèvre, et que pendant ce temps l'infanterie qui était à Suse, gagnant les hauteurs, cherchât à le déposter et à le séparer de Fenestrelle, qui, n'étant encore ni approvisionné ni en état de défense, ne pourrait se soutenir. Ce projet lui parut d'autant plus facile à exécuter de la part des ennemis que les neiges qui étaient tombées pendant l'expédition de Suse étaient fondues et que tous les cols étaient devenus praticables. Ces inquiétudes l'engagèrent à ne faire aucun changement dans la position de ses troupes jusqu'à ce que les projets des ennemis fussent développés et à chercher à soutenir par tous les moyens qui étaient en son pouvoir Fenestrelle, Perosa et la vallée de Saint-Martin. Pour

cet effet il continua à renforcer avec les troupes qui venaient de Provence le côté de Queiras et celui du Mont-Genèvre.

Ce fut dans ces circonstances que la cour reçut de lui un mémoire qu'il lui avait adressé dans le temps que durait encore le siége de Suse pour faire connaître les malheurs qui résulteraient de la perte de cette place et l'importance de pourvoir non-seulement au moyen de soutenir la frontière sans son secours pendant l'hiver, mais aussi de faire de bonne heure les dispositions pour la campagne suivante.

M. le maréchal de Catinat, auquel le roi faisait journellement communiquer les nouvelles de ce qui se passait à l'armée, voyait les objets avec plus de tranquillité; la perte de Suse, quelque avantageuse que fût aux ennemis la position de cette place, ne lui laissait envisager aucune possibilité d'opérations de leur part pendant le reste de la campagne, et son avis fut que M. le maréchal de Tessé ne devait s'occuper que des dispositions pour faire entrer ses troupes dans des quartiers d'hiver. Il pensa de même sur les craintes qu'avait conçues ce général d'une entreprise des ennemis sur Cesane et le Mont-Genèvre; il fit en même temps connaître quel était son sentiment sur ce qui regardait la défense de la Savoie.

Ses idées sur les mouvements que les ennemis pouvaient faire pour se porter sur Cesane et sur le Mont-Genèvre furent bientôt justifiées. A peine M. le maréchal de Tessé eut-il envoyé ordre à M. Le Guerchois d'aller occuper avec trois bataillons le col de Maire, qu'il fut informé que la nouvelle qu'il avait reçue de la marche d'un corps des ennemis vers la vallée de ce nom était sans fondement, et que les troupes qui s'étaient rassemblées sous Pignerol défilaient chaque jour, pour se rendre dans leurs quartiers d'hiver. M. de Muret lui manda même de Perosa que les dernières devaient se mettre en

marche le 11, et qu'il ne resterait dans la vallée de Lucerne que deux bataillons. D'après ces nouvelles, M. le maréchal de Tessé envoya ordre à M. Le Guerchois de retourner au Puy de Pragelas, et se détermina à ne faire aucun mouvement jusqu'à ce que les troupes des ennemis qui étaient encore à Suse fussent séparées.

Quant à la Savoie, M. le comte de Medavi continua de faire occuper le camp de Saint-Maurice au pied du petit Saint-Bernard, par quatre bataillons qu'il jugea suffisants pour la sûreté de cette partie, dont les neiges rendaient les passages presque impraticables. Il continua de même à occuper la position qu'il avait prise à Modane avec dix bataillons et les cinq régiments de dragons qui étaient venus du camp de Sablons. Les dragons n'y avaient que cent chevaux; le reste avait été laissé entre Aiguebelle et Montmélian pour faciliter leur subsistance, et parce que des troupes à cheval étaient moins nécessaires dans cette partie que de l'infanterie. Cette position était la meilleure que M. de Medavi eût trouvée en Savoie; elle remplissait plusieurs objets : le premier, de défendre les deux chemins qui, venant de la grande Croix située au haut du Mont-Cenis, descendaient d'un côté sur Lanslebourg et de l'autre par le petit Mont-Cenis sur Bramant et Solliès; le second d'assurer à sa droite la tête du col de la Roue, qui était la seule communication avec le Dauphiné, et à sa gauche le chemin de la Tarentaise par le col d'Encombres; on pouvait en une journée porter des troupes de Modane à Exilles et en deux dans la Tarentaise. Ces avantages engagèrent M. de Medavi à retrancher sa position dans tout le front de la vallée et à occuper les hauteurs de droite et de gauche. Il laissa à Termignon les huit compagnies de grenadiers qu'il y avait envoyées, sous les ordres de M. de La Chassaigne, et

cet officier tint des détachements à Lanslebourg pour avoir des nouvelles de ce qui se passait sur le Mont-Cenis. Ayant même appris que deux cents hommes des ennemis et quatre cents travailleurs étaient occupés à retrancher le cabaret de la grande Croix, il y fit marcher un détachement de grenadiers sous le commandement de M. de Maillebois, qui les chassa et rasa leurs retranchements. Deux jours après les ennemis étant revenus occuper le même poste avec quatre à cinq cents hommes, M. de Medavi, qui se trouvait alors à Lanslebourg, y marcha lui-même avec tous les grenadiers, six cents hommes de piquet et cent dragons à cheval. Lorsque toutes ces troupes furent arrivées au haut du Mont-Cenis, M. de Maillebois prit les devants avec cinquante dragons ayant chacun un grenadier en croupe et traversa la plaine avec une telle célérité que les ennemis n'eurent pas le temps de se mettre en défense : ils prirent la fuite et perdirent quelques-uns de leurs gens. M. de Maillebois les poursuivit jusqu'à la Ferrière, où ils se rassemblèrent, ce qui l'empêcha de pousser plus loin et l'engagea à rejoindre M. de Medavi, qui après cette expédition ramena les troupes à Lanslebourg et à Modane; d'ailleurs l'objet n'était pas d'occuper le Mont-Cenis, qu'on n'aurait pu soutenir; mais pour n'être pas tous les jours dans le cas de fatiguer les troupes pour en chasser les ennemis, il envoya un exprès à Suse pour faire savoir au duc de Savoie la résolution où il était de ne pas permettre que ses troupes y prissent d'établissement, et pour lui annoncer que s'il s'obstinait à y en envoyer, il brûlerait toutes les habitations et interdirait le commerce de Turin à Lyon. Ce moyen réussit : le duc de Savoie convint que le Mont-Cenis serait neutre et qu'aucun des deux partis n'y enverrait de troupes.

Dans le même temps, M. de Medavi, ayant été informé que

quelques bataillons et quinze cents dragons à pied marchaient par le val d'Aost vers le petit Saint-Bernard, renforça de deux bataillons du camp de Modane celui de Saint-Maurice; mais cet avis se trouva sans fondement. On sut aussi que le prince Eugène avait quitté l'armée pour se rendre à Turin.

Les ennemis ne firent en effet aucun mouvement intéressant; ils ne s'occupèrent qu'à réparer Suse et à retrancher leurs postes dans les environs de cette place. M. le maréchal de Tessé de son côté continua à approvisionner Fenestrelle et à le mettre en état de défense; son armée se trouvant alors fortifiée de toutes les troupes venues de la Provence, il avait à ses ordres, tant en Dauphiné qu'en Savoie, soixante-six bataillons; mais, mieux instruit qu'il ne l'avait été précédemment de la situation des ennemis, qui avaient encore vingt-deux bataillons sous Pignerol et quarante dans les environs de Suse, il jugea qu'il n'était pas temps de se dégarnir devant un ennemi encore assemblé, et ne fit aucun mouvement jusqu'au 23. L'abondance des neiges commençant à fermer tous les cols, et ayant appris que quelques troupes s'étaient mises en marche pour gagner leurs quartiers d'hiver, il se détermina à mettre aussi les siennes à couvert. Il n'attendit même pas les ordres du roi, et dès le 23 il fit partir des différents camps dix-neuf bataillons, pour se rendre dans le bas Dauphiné et en Provence; les jours suivants le reste des troupes entra dans des cantonnements dans le haut Dauphiné. M. de Medavi fit de même cantonner, le 26, les quatorze bataillons et les dix-huit escadrons qui étaient en Savoie, et les disposa de manière qu'en soutenant les têtes du pays, tant du côté du Mont-Cenis que du petit Saint-Bernard, elles pouvaient se rassembler en un jour; mais, malgré la séparation de ses troupes, il fit achever les retranchements du camp de Modane. Il établit son

quartier à Saint-Jean, par où se faisait la communication de la Maurienne avec la Tarantaise, parce que le col d'Encombres était fermé par les neiges; il en était de même de celui de la Roue, ce qui obligea de faire par Grenoble la communication avec le Dauphiné.

M. le maréchal de Tessé partit le 26 de Balbotet, pour se rendre à Briançon et de là à Grenoble, où il arriva quelques jours après, ayant laissé à Exilles M. de Goesbriant pour commander les troupes qui restaient cantonnées. Ce dernier ayant détaché une compagnie de grenadiers pour aller enlever une garde de cavalerie des ennemis qui était à Chaumont, M. de Follard, qui fut chargé de cette commission, la remplit avec succès, fit prisonniers une partie des cavaliers et prit poste dans ce lieu. Aussitôt M. de Goesbriant y fit jeter un pont sur la Doire, pour pouvoir toutes les nuits retirer ce poste à la rive droite de la rivière.

M. de Muret continua de commander à Perosa, et M. Le Guerchois se rendit à Jausiers pour commander dans la vallée de Barcelonnette. Il trouva le camp de Tournoux fort dégradé; les Barbets de la vallée de Lucerne avaient, pendant l'absence des troupes, détruit une partie des retranchements et brûlé les palissades.

Enfin, le 9 novembre, M. le maréchal de Tessé reçut les ordres du roi pour l'entière séparation des troupes et la disposition qu'avait faite sa majesté pour l'emplacement des quartiers d'hiver, suivant laquelle quarante bataillons devaient être placés depuis Briançon jusqu'à Perosa et Exilles; le reste des troupes tant en Provence que dans le bas Dauphiné et la Savoie, la cavalerie et les dragons le long du Rhône.

Après avoir donné ses ordres pour l'exécution de cette disposition, M. le maréchal de Tessé partit de Grenoble le 15,

pour retourner à la cour, et remit à M. de Medavi le commandement du Dauphiné et de la Savoie. M. de Bezons ayant demandé, à cause de ses infirmités, à ne plus servir, la cour envoya en Provence M. de Valsemé, qui, étant mort en y arrivant, fut remplacé par M. d'Artaignan.

Les troupes des ennemis ne furent rendues que vers la fin du mois dans leurs quartiers, tant en Piémont qu'en Lombardie. Il resta à Suse et dans les environs neuf bataillons piémontais et quinze cents hommes des troupes impériales. Les troupes palatines à la solde des États-Généraux, au nombre d'environ cinq mille hommes, s'embarquèrent à Finale pour passer en Catalogne; les Hessois retournèrent en Allemagne et deux mille hommes des troupes de l'empereur passèrent dans le royaume de Naples, dont le comte de Thaun venait d'achever la conquête par la prise de Gaëte.

TROISIÈME PARTIE.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

Jamais on n'avait fait en France d'aussi grands préparatifs que ceux de la campagne précédente; jamais, peut-être, les projets n'avaient été mieux combinés et les dispositions mieux concertées, mais jamais les armes du Roi n'éprouvèrent d'aussi grands revers. On perdit pendant cette campagne le fruit des travaux de six années; et par l'abandon de la plus grande partie des Pays-Bas et de toute l'Italie, les frontières de la Flandre, du Dauphiné et de la Provence se trouvèrent exposées à l'invasion des ennemis; celle du Rhin, quoique Landau fût encore au pouvoir de l'empereur, courait moins de risques depuis que M. le maréchal de Villars avait rejeté l'armée impériale de l'autre côté de ce fleuve, et avait assuré, par les lignes de la Lauter, la défense de la basse Alsace. Il s'était même préparé des moyens d'offensive en occupant l'île du Marquisat, qui le mettait en état de porter la guerre dans l'empire. En Espagne, les succès qu'avait eus M. le maréchal de Berwick après la levée du siége de Barcelone n'avaient point encore affermi Philippe V sur son trône. L'archiduc Charles était encore maître de la Catalogne, de l'Aragon et de la plus grande partie du royaume de Valence. Il fallait à ce

prince de nouveaux renforts pour l'aider à ramener entièrement ses peuples à la fidélité qu'ils lui devaient, et à conquérir ses propres états. On ne pouvait lui fournir ces secours qu'aux dépens de ce qui était nécessaire pour la sûreté des frontières de la France, menacées de tous côtés. On fit pendant l'hiver de 1706 à 1707 une levée de vingt et un mille hommes de milices pour contribuer avec les recrues au complétement des troupes, et le roi eut pendant la campagne cinq armées : une en Dauphiné, dont M. le maréchal de Tessé eut le commandement; une en Espagne aux ordres de monseigneur le duc d'Orléans, ayant sous ses ordres M. le maréchal duc de Berwick; une en Roussillon commandée par M. le duc de Noailles; une en Flandre, dont le roi donna le commandement à l'électeur de Bavière et à M. le duc de Vendôme sous les ordres de ce prince; enfin, une armée sur le Rhin, dont le commandement fut, comme l'année précédente, confié à M. le maréchal de Villars.

Cette même armée avait été réduite à la fin de la campagne à quarante-quatre bataillons et soixante et douze escadrons, qui prirent des quartiers tant en Alsace qu'en Franche-Comté et dans la Lorraine; mais le roi régla que pour la campagne suivante elle serait composée de soixante-six bataillons et cent huit escadrons. Une partie des troupes revenues d'Italie depuis la funeste journée de Turin devait former cette augmentation. Elle parut suffisante pour prendre la supériorité sur l'armée impériale qui lui était opposée. Celle-ci n'était restée à la fin de la campagne qu'au nombre de quarante-huit bataillons et cinquante-trois escadrons, qui occupèrent, sous les ordres du général Thungen, des quartiers à la rive droite du Rhin, depuis la ligne de Bühl et de Stollhofen jusque sur le Mein; quelque infanterie avait été repandue dans les montagnes

Noires et dans les villes forestières, et dix escadrons avaient été envoyés en Bavière pour y vivre aux dépens du pays et contenir les peuples.

L'intention du roi, en augmentant ainsi ses forces sur le Rhin, était d'y agir offensivement; et dès le mois de janvier on s'occupa du plan des opérations. M. le maréchal de Villars, qui était revenu à la cour après avoir remis à M. de Cheyladet le commandement en Alsace, proposa d'ouvrir la campagne par l'attaque des retranchements que les ennemis avaient faits, et auxquels ils travaillaient encore dans l'île de Stollhofen, afin de prendre à revers la ligne de Bühl. L'établissement qu'il avait fait la campagne précédente dans l'île du Marquisat était favorable pour cette entreprise, et il espéra que cette ligne, que le prince de Bade avait fait construire pour fermer l'entrée de ses états et celle de l'empire, ne pouvant plus être défendue par ce prince, qui venait de mourir (le 4 janvier), perdrait beaucoup de sa force, n'étant pas à présumer que le général qui le remplacerait eût la même expérience et le même intérêt que lui à soutenir cette barrière.

Les premières dispositions que M. le maréchal de Villars demanda que fît la cour pour l'exécution de son projet furent de préparer à Strasbourg un pont portatif de cinquante bateaux, et d'ouvrir, depuis cette place jusqu'à Seltz, un canal de navigation, pour suppléer à celle du Rhin, qui, par la nature de ce fleuve, était difficile, très-souvent impraticable, et que les ennemis, maîtres de sa rive droite et de l'île de Dahlunden, étaient dans tous les temps en état d'interrompre. Un autre avantage que M. le maréchal de Villars envisagea dans la construction de ce canal fut d'éviter les transports par terre toujours difficiles, lents et ruineux pour le pays, et de faire croire aux ennemis qu'en se procurant par ce canal le moyen

de pousser avec facilité les approvisionnements jusque vers la Lauter, le projet était de faire le siége de Landau.

Celui de M. le maréchal de Villars sur les retranchements de Stollhofen fut appuyé par deux mémoires du baron d'Elcin, officier général au service de l'empereur, que la cour entretenait en Allemagne pour avoir des nouvelles des mouvements et des projets des ennemis.

Le premier de ces mémoires contient des détails particuliers sur les retranchements, leur force, leurs défauts, leurs parties faibles, et sur la nature des bords du Rhin depuis Stollhofen jusqu'à Dachsland.

Le second mémoire tend à démontrer que le meilleur moyen pour parvenir à une paix honorable était de chasser les ennemis de ces retranchements et de leur ligne de Bühl; il y est aussi question des moyens et des dispositions pour l'exécution de cette entreprise.

Quelques autres circonstances parurent favorables lorsqu'on apprit que les ennemis donnaient leur principale attention à Landau, qu'ils croyaient menacé d'un siége, et où ils avaient fait entrer, le 3 février, un renfort de quinze cents hommes des troupes de Saxe. Le margrave de Bayreuth, qui, depuis la mort du prince de Bade, prétendait au commandement de l'armée, avait été visiter la place et avait été témoin des précautions de toute espèce que le gouverneur prenait pour sa défense.

Le roi approuva le projet de M. le maréchal de Villars sur les retranchements et la ligne des ennemis, ainsi que la construction du canal; mais on se borna d'abord à l'ouvrir depuis Drusenheim jusqu'à Seltz, parce qu'on espéra pouvoir, comme l'année précédente, faire usage, sans être inquiété par les ennemis, de la navigation du Rhin depuis Strasbourg jusqu'à

Drusenheim; mais de Drusenheim à Seltz elle était impraticable tant que les ennemis occuperaient l'île de Dahlunden. On fit en conséquence préparer à Strasbourg le pont de bateaux demandé par M. le maréchal de Villars, et on commanda trois mille pionniers, tant en Alsace que dans le Brisgau, pour travailler à l'ouverture du canal, sous la direction du sieur de Regemorte, lequel assura que le 15 du mois d'avril il serait navigable dans toute son étendue.

M. de Cheyladet se rendit le 17 à Drusenheim, et fit commencer, dans les environs de cette ville, les travaux, auxquels on employa cinq cents soldats avec les pionniers. Il ordonna alors de faire écouler l'inondation qu'on avait formée depuis Bischweiler jusqu'à Sufflenheim; elle était devenue inutile pour la sûreté du Fort-Louis depuis que les ennemis en avaient levé le blocus, et elle privait les habitants de la récolte des prairies qu'elle couvrait. M. de Cheyladet alla ensuite à Seltz, où le canal devait rentrer dans le Rhin, et fit travailler à des retranchements sur ce fleuve pour empêcher les ennemis de tenter quelque entreprise dans cette partie. Il s'empara à cet effet, le 22, de l'île de Seltz, qu'il fit occuper par un bataillon. Deux jours après on y éleva une redoute, et on plaça sur le bord du Rhin deux compagnies de grenadiers, tant pour défendre le passage que pour couvrir les travailleurs. Les ennemis, de leur côté, se retranchèrent dans les îles voisines. M. de Cheyladet, pour leur donner de l'inquiétude, fit descendre du Fort-Louis à Seltz six bateaux sur haquets, capables de contenir chacun quarante hommes, et plaça quatre pièces de canon sur le rideau vis-à-vis l'île Rouge, dans laquelle ils élevaient une redoute, ce qui les empêcha de continuer leur travail; mais pendant la nuit, ils élevèrent un retranchement qui les mit à l'abri du canon. M. de Cheyladet fit aussi construire

à Motheren, à la hauteur d'une île favorable à l'établissement d'un pont, deux redoutes, et plaça sur le bord du Rhin deux postes, qui masquèrent entièrement les passages.

A son retour à Strasbourg, M. de Cheyladet apprit que tout était en mouvement chez les ennemis sur un bruit qui s'était répandu de l'assemblée de vingt bataillons et de quarante escadrons des troupes du roi à Molsheim, et dans la crainte d'une entreprise sur Landau. Pour augmenter leurs inquiétudes, il joignit aux pionniers qui travaillaient au canal et aux retranchements de l'île de Seltz quatre cents hommes d'un bataillon qui arriva de Nancy.

Ces ouvrages, ainsi que ceux du canal, étaient déjà fort avancés, et l'on avait lieu d'espérer qu'à la fin du mois la navigation depuis Drusenheim jusqu'à Seltz serait établie. C'est ce qui donna occasion à M. le maréchal de Villars d'insister pour que le canal fût prolongé de Drusenheim à Wantzenau, d'où la rivière d'Ill conduisait à Strasbourg. M. de Regemorte présenta à ce sujet un plan de la direction qu'on pourrait donner à ce canal, et un mémoire relatif à sa construction.

La cour approuva, et donna ses ordres pour qu'aussitôt que la première partie du canal serait achevée on commençât la seconde : ce fut un nouveau motif pour pousser le travail avec la plus grande activité. Les ennemis, de leur côté, continuèrent à se retrancher le long du Rhin et dans les îles dont ils étaient les maîtres; mais la lenteur de leur travail fit conjecturer qu'ils avaient moins d'inquiétudes pour le Rhin et pour la ligne de Stollhofen et de Bühl que pour Landau, dont ils avaient composé la garnison de cinq mille hommes, et pour Fribourg, où l'on sut qu'il devait entrer un nouveau régiment. On apprit d'ailleurs que le mouvement que leur avait occasionné la fausse nouvelle de l'assemblée d'un corps

de troupes à Molsheim avait cessé, et que celles qu'ils avaient fait avancer sur le Rhin étaient rentrées dans leurs quartiers, de sorte que leurs postes sur ce fleuve n'étaient gardés que par les détachements qui les avaient occupés pendant l'hiver. Toutes les nouvelles confirmèrent que, malgré l'instance que faisait l'empire alarmé pour que l'empereur lui donnât pour défenseur le prince Eugène, c'était le margrave de Bayreuth auquel était destiné le commandement de l'armée. Rien n'annonçait qu'elle dût être plus forte que l'année précédente, ce qui fit juger que, pour peu que celle du roi eût de la supériorité et qu'elle fût en état d'agir de bonne heure, il lui serait facile de forcer un passage sur le Rhin et d'attaquer de front et à revers les retranchements de Stollhofen et la ligne de Bühl. On pensa aussi à la cour que, pour engager les ennemis à se dégarnir sur le Rhin et dans leurs lignes, et afin d'attirer leur attention sur les gorges des montagnes Noires, il serait à propos de faire à Strasbourg des préparatifs, principalement un approvisionnement de biscuit qui pût leur faire croire qu'on avait le projet de passer de nouveau en Bavière.

On travailla avec une telle activité au canal de Seltz à Drusenheim, qu'il fut achevé dans les premiers jours du mois d'avril; aussitôt on mit des travailleurs à la prolongation de ce canal de Drusenheim à Wantzenau : on y employa trois régiments d'infanterie et trois mille pionniers, afin de le mettre en état de recevoir des bateaux avant l'ouverture de la campagne.

Le temps approchait; cependant on ne vit encore à la fin du mois aucune autre disposition de la part des ennemis que la nomination du margrave de Bayreuth au commandement de l'armée impériale; il parut même que le manque d'argent

les avait forcés de retirer de la ligne de Stollhofen et de Bühl huit cents travailleurs; on sut aussi que la désertion dans leurs troupes était au point qu'ils craignaient, à moins que les Anglais ne vinssent à leur secours, d'être dans un état à ne pouvoir se montrer devant l'armée du roi.

Ces circonstances parurent d'un bon augure pour le succès des premières opérations de la campagne, et ce fut un motif de hâter l'assemblée des troupes qui devaient composer l'armée. Elle devait être, ainsi que le roi l'avait réglé, de soixante-six bataillons et cent huit escadrons; le train d'artillerie devait être de soixante-quatre pièces, et l'équipage de mille chevaux. Les régiments qui occupaient des quartiers dans les provinces les plus éloignées du Rhin se mirent en mouvement dans les derniers jours du mois d'avril, et les officiers généraux qui devaient servir à l'armée au nombre de dix lieutenants généraux et douze maréchaux de camp, eurent ordre de se rendre en Alsace.

Le 1er du mois de mai, le roi donna ses instructions à M. le maréchal de Villars, et ce général se mit peu de jours après en chemin. On n'a point trouvé ces instructions dans les papiers de la guerre, mais on a sujet de croire que sa majesté ayant approuvé le projet qu'il avait formé, de commencer la campagne par l'attaque des lignes des ennemis, ce fut sur cet objet qu'elle lui fit connaître plus particulièrement ses intentions.

En arrivant à Metz le 7, M. le maréchal de Villars reçut un courrier de la cour qui lui apprit la nouvelle de la victoire que M. le maréchal de Berwick avait remportée le 25 du mois précédent, à Almanza, sur l'armée des alliés commandée par lord Galoway et le marquis de Las Minas, général des Portugais. Cet heureux événement, qui rétablissait les affaires de

Philippe V en Espagne et l'affermissait sur son trône, devait avoir une influence considérable sur celles des ennemis de la France, non-seulement du côté de Flandre, mais aussi en Allemagne. Ce fut pour M. le maréchal de Villars un nouveau motif pour ne pas perdre un moment à se mettre en état d'agir. Il se rendit à Strasbourg le 10. Tout était prêt : l'équipage d'artillerie, les bateaux sur haquets et tout ce qui était relatif aux vivres. Les troupes arrivaient successivement de la Lorraine et de la Franche-Comté; et l'on voit par ses dépêches que jamais elles n'avaient été en meilleur état. A mesure qu'elles entraient en Alsace, elles prenaient le chemin du bas Rhin pour garnir ce fleuve depuis Strasbourg jusqu'à Hagenbach. Le travail du canal de Drusenheim à Wantzenau était déjà fort avancé, et on ne doutait point qu'à la fin du mois il ne fût en état de suppléer à la navigation du Rhin.

Les ennemis, de leur côté, s'étaient mis en mouvement; et, dès le 1^er^ de ce mois, ils avaient commencé à camper derrière leurs retranchements le long du Rhin, depuis Stollhofen jusqu'à Söllingen, masquant par cette position les débouchés de l'île du Marquisat. Le duc de Würtemberg était à Söllingen, le général Thungen à Philipsbourg, et le margrave de Bayreuth, qui devait commander l'armée, s'était rendu à Heilbronn. Mais, suivant tous les rapports, leurs troupes, fatiguées par les travaux auxquels elles avaient été occupées pendant l'hiver, étaient dans le plus mauvais état, excepté les dix bataillons de la garnison de Landau; tout annonçait aussi que leur armée ne serait pas plus nombreuse qu'elle n'avait été la campagne précédente, et l'on sut que la plupart de ses généraux, n'étant pas depuis deux ans payés de leurs appointements, refusaient de servir.

La terre n'étant point encore en état de fournir à la sub-

sistance, et les troupes qu'on attendait n'étant point encore arrivées, M. le maréchal de Villars avait résolu de ne mettre l'armée sous la toile que dans les derniers jours du mois. Mais M. de la Houssaye lui ayant représenté non-seulement que les fourrages secs étaient au moment de manquer, mais aussi que la consommation qui se faisait occasionnait une dépense de dix mille livres par jour, il se détermina à faire vivre les chevaux de pâture et d'avoine, et à les assembler par pelotons d'un côté, le long du Rhin depuis Offendorf jusqu'à Lauterbourg, de l'autre sur la ligne de la Lauter, et à envoyer la plus grande partie de la cavalerie sur la Kintzig. Ce mouvement se fit le 16. M. de Cheyladet passa ce jour-là le Rhin à Kehl avec quarante-sept escadrons et six bataillons, et campa près du Fort-Louis le long de la rivière, qui couvrit son camp. En même temps il fit partir de Strasbourg pour se rendre à hauteur du Fort-Louis les cinquante bateaux sur haquets que M. le maréchal de Villars jugea suffisants, avec ceux du pont de communication du Fort-Louis à l'île du Marquisat, pour faire un pont sur le Rhin dans quelque endroit qu'il tentât le passage.

Ce général n'avait point encore formé de plan pour l'exécution de son projet; il aperçut même, dès ce moment, de grandes difficultés, parce que les eaux du Rhin commençaient à croître, et que les différents camps que les ennemis avaient vis-à-vis l'île du Marquisat grossissaient chaque jour ; il eut d'ailleurs sujet de craindre de rencontrer plus d'obstacles qu'on ne l'avait imaginé, en apprenant que les ouvrages des ennemis qu'on avait crus imparfaits étaient achevés et en très-bon état ; néanmoins il jugea ne devoir pas différer, afin de prévenir l'arrivée des troupes que les ennemis attendaient de Bavière, et qui devaient les joindre le 27. Il fit ses disposi-

tions en conséquence, et ayant reconnu dans sa visite des bords du Rhin, entre Hagenbach et Lauterbourg, vis-à-vis l'île de Neubourg, un endroit où l'on pouvait cacher les bateaux portatifs et passer avec facilité dans l'île, de l'autre côté de laquelle se présentait une grève favorable à un débarquement, ce fut là qu'il projeta d'établir son pont pour le passage du gros de ses troupes, qui tomberaient sur le revers des retranchements des ennemis, tandis qu'on ferait de fausses attaques par l'île du Marquisat et celle de Dahlunden, et qu'il marcherait de sa personne avec les troupes campées sous Kehl vers le front de la ligne de Bühl, pour attirer de ce côté-là une partie des troupes des ennemis.

Telles furent les vues générales de M. le maréchal de Villars, et voici quelles furent à son retour à Strasbourg, le 19, ses dispositions particulières. M. le marquis de Vivans et M. le comte de Broglie furent chargés d'assembler à Lauterbourg vingt bataillons, quarante-cinq escadrons et trente-quatre pièces de canon pour passer le Rhin à l'île de Neubourg. M. de Pery et M. le comte de Chamillart eurent ordre de former à Reschwoog un camp de neuf bataillons, pour attaquer par l'île du Marquisat. On leur destina quatorze pièces de canon, quatre mortiers et douze pontons de cuivre : ils devaient tenter de passer le bras du Rhin le plus voisin des ennemis. MM. de Lée et de Vieuxpont furent chargés de tenir prêts à Drusenheim quatre bataillons et dix pièces de canon pour faire une diversion à l'île de Dahlunden. M. le maréchal de Villars régla que ces trois corps commenceraient à agir le 22 au soir, et que, pour favoriser leurs attaques, il se mettrait en mouvement dès le 21 avec dix bataillons, quarante-sept escadrons et dix pièces de canon, pour arriver le 22 à la vue de la ligne de Bühl.

Il se rendit en effet le 21, suivi de quatre bataillons, au camp sous Kehl, où étaient, sous les ordres de M. de Cheyladet, six bataillons et quarante-sept escadrons. Tout, à son arrivée, se mit en marche, et alla camper sur la droite de la Kintzig, la droite à Bühl, la gauche à Griesheim.

Le 22, il marcha sur deux colonnes, et se porta au delà d'Ottersweier. Il fit pousser une garde, qui était à la tête du village, et campa ses troupes à la portée du canon de la ligne de Bühl. Il alla ensuite reconnaître d'une hauteur voisine les retranchements des ennemis, et, comme il vit qu'entre Bühl et la montagne ils n'étaient gardés que par six bataillons, un régiment de cavalerie et un de dragons, il fit ses dispositions pour les attaquer le lendemain matin, et il crut avoir d'autant plus de sujet d'espérer du succès, qu'un grand bruit de canon qu'on entendit à six heures du soir lui fit juger que les trois autres attaques étaient commencées.

En effet, le même jour 22, MM. de Vivans et de Broglie, ayant assemblé sous Lauterbourg les troupes qui devaient agir sous leurs ordres, et fait avancer au-dessous de cette place leur artillerie sur le bord du Rhin, embarquèrent, dans soixante bateaux, dix-huit cents grenadiers, qui passèrent dans l'île de Neubourg. Elle n'était gardée que par cent hommes des ennemis, qui prirent la fuite. Les grenadiers s'y retranchèrent et protégèrent l'établissement du pont qui servit au passage de l'infanterie et de l'artillerie. On dressa sur les bords du Rhin une batterie de dix pièces, qui éloigna les ennemis.

Le lendemain 23, à la pointe du jour, M. le comte de Broglie aborda sans aucun obstacle, avec trois mille hommes, à la rive droite du Rhin, et travailla à se retrancher. Les ennemis firent mine de marcher à lui avec deux mille hommes, mais ils ne purent l'entamer et se retirèrent avec précipitation,

partie à Durlach, partie à Philipsbourg, ce qui laissa la facilité d'achever sans embarras le pont sur toute la largeur du Rhin, et de faire passer le reste des troupes et toute l'artillerie.

D'un autre côté, MM. de Pery et de Chamillart ayant assemblé leurs troupes à Reschwoog, étaient aussi entrés en action par l'île du Marquisat. La connaissance qu'avait M. de Pery du local lui ayant fait juger qu'il ne pouvait, sans trop exposer ses troupes, les porter sur le bord du Rhin, il fit élever un retranchement derrière lequel quinze cents hommes pouvaient être à couvert. Il plaça à chaque extrémité de ce retranchement une batterie de sept pièces et, au centre, une de quatre mortiers, qui firent, le 22 au soir, un tel effet sur les retranchements des ennemis, qu'ils en ruinèrent les défenses, et que le duc de Würtemberg, qui les soutenait avec huit bataillons et un régiment de dragons, fut forcé de s'éloigner. M. de Pery en profita : des grenadiers qu'il jeta pendant la nuit dans des bateaux passèrent le Rhin et marchèrent à une redoute placée à la droite des retranchements des ennemis; ceux-ci n'y avaient laissé que quelques soldats, qui prirent la fuite au premier feu des grenadiers et avant qu'on eût le temps de les entourer. Ils se retirèrent sur le gros de leurs troupes, qui alla se poster à environ quatre cents toises de la redoute. A la pointe du jour, le 23, M. de Pery fit passer dans six bateaux le reste de ses grenadiers sous le commandement de M. le marquis de Nangis, qui se rendit maître de tous les retranchements et des redoutes des ennemis. Ces derniers se retirèrent avec tant de précipitation qu'ils laissèrent une partie de leur camp tendu : alors M. de Pery, au moyen des pontons de cuivre qu'il avait à sa suite, fit jeter son pont sur le petit bras du Rhin. Il fut construit en deux heures par les soins de M. de Chamillart, qui marcha aussitôt avec toutes les troupes à

Stollhofen, qu'il trouva abandonné. Pendant ce temps, M. de Pery détacha cinquante grenadiers pour avoir des connaissances plus certaines de la route que prenaient les ennemis. On lui rapporta qu'ils se retiraient vers le Würtemberg. Ils avaient abandonné dans leurs retranchements dix pièces de canon, un magasin de poudre et de plomb et beaucoup d'attirails de guerre : M. de Pery les fit transporter au Fort-Louis.

L'attaque de MM. de Lée et de Vieuxpont à l'île de Dahlunden eut plus de succès qu'on n'avait osé l'espérer. Ils firent, le 22 au soir, les mêmes dispositions que M. de Pery, en élevant un retranchement et des batteries pour ruiner l'ouvrage que les ennemis avaient construit à la tête de l'île de Dahlunden. Il fut, en effet, battu avec tant de vivacité qu'ils l'abandonnèrent, ce qui donna à M. de Lée la facilité de faire passer ses troupes dans l'île au moyen des bateaux qu'il avait rassemblés derrière celle de Drusenheim. Les ennemis effrayés abandonnèrent non-seulement toute l'île, mais aussi leur pont, qui servait à leur communication avec Stollhofen, et se composait de quarante bateaux ; de sorte que M. de Lée n'éprouva aucun retardement pour joindre à Stollhofen le corps de M. de Pery.

M. le maréchal de Villars, qui passa la nuit devant les retranchements de la gauche de la ligne de Bühl, ignorait encore ce qui se passait sur le Rhin lorsque, le 23, à la pointe du jour, il fit ses dispositions pour attaquer ; il n'était encore instruit que par le bruit du canon que MM. de Pery et de Lée étaient entrés en action. Son infanterie s'ébranla et marcha droit aux retranchements qui étaient sur le penchant de la montagne la plus voisine de Bühl ; mais à peine le margrave de Durlach, qui était chargé de cette partie, eut-il aperçu son mouvement, qu'il abandonna tous ses postes, son artillerie, ses tentes, ses

magasins, et se retira avec toutes ses troupes : les unes se jetèrent dans la montagne, les autres se retirèrent vers Ettlingen. M. de Verseilles se mit à leur suite avec ses hussards et quatre cents chevaux, tomba sur deux régiments d'infanterie qu'il mit en désordre et auxquels il fit beaucoup de prisonniers.

La retraite des ennemis rendant M. le maréchal de Villars maître de toute la ligne de Bühl, ce général alla, avec les troupes qui avaient attaqué sous ses ordres immédiats, joindre celles de MM. de Pery et de Lée; la marche se fit sur deux colonnes, et l'armée campa à Hügelheim. En passant à Söllingen, M. le maréchal de Villars ordonna d'y construire sur la rive droite du Rhin un ouvrage à corne pour couvrir le pont et assurer ce débouché.

Le lendemain 24, l'armée se porta sur deux colonnes à Rastadt, où elle campa, la droite vis-à-vis de Kuppenheim, le centre à Niederbühl, la gauche au-dessous de Rastadt, faisant face à la rivière de Murg. La cavalerie d'Espagne resta près de Stollhofen, et deux brigades de cavalerie restèrent sur la ligne de Bühl pour protéger le rasement des retranchements. Les vingt-deux bataillons et les trente escadrons qui avaient passé le Rhin à Neubourg sous les ordres de M. de Vivans joignirent l'armée, excepté deux mille chevaux que lui laissa M. le maréchal de Villars, en le chargeant de se tenir avec ce détachement à une marche en avant de l'armée.

Il paraît que M. le maréchal de Villars regretta de ne pouvoir continuer le lendemain à suivre les ennemis; mais il fut retenu par les dispositions à faire pour le pain et par la nécessité de commencer à faire raser les lignes des ennemis et de transporter au Fort-Louis l'artillerie et les effets qu'ils avaient abandonnés. La lettre qu'il écrivit au roi pour rendre compte à sa majesté du succès de son expédition fait connaître non-

seulement les motifs du séjour qu'il fit à Rastadt, mais aussi elle développe ses vues sur les opérations qu'il jugeait le plus capables de forcer l'empire à la neutralité et de châtier les états qui s'étaient déclarés contre la France.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Rastadt, [illegible] mai 1707 [1]

Sire, M. de Beaujeu aura eu l'honneur d'informer votre majesté que nous sommes maîtres des lignes de Bühl et de tous les postes que les ennemis avaient retranchés avec tant de soins et des dépenses excessives. Il est certain, sire, que l'art et la nature les rendaient presque inattaquables. Mais comme l'île du Marquisat nous donnait des passages, lesquels se sont trouvés guéables, quoique l'on m'eût assuré du contraire, la crainte d'être emportés par là a fait la première attention des ennemis. D'ailleurs, je leur occupais beaucoup de troupes le long de leurs retranchements, qui ont cinq lieues d'étendue; et notre pont portatif, qui était ma principale ressource, a été jeté et établi sans qu'ils aient pu l'empêcher; et, par toutes les précautions que l'on avait prises pour le secret et la diligence, les ennemis n'ont rien su que par la fuite de cent hommes qui gardaient l'île que M. le comte de Broglie a occupée. Ils voulurent, une heure après, y marcher avec deux mille hommes; mais nos gens établis, et le canon qui les protégeait de l'autre côté du Rhin, firent plier d'abord les ennemis. M. de Broglie avait avec lui MM. de Permangle et Ravignan pour brigadiers, et pour colonel M. le marquis de Seignelay, auquel se joignirent MM. d'Hendicourt et de Charost pour volontaires. Ils essuyèrent seulement le feu des cent hommes qui gardaient l'île. Nous avions soixante bateaux remplis de dix-huit cents hommes, tous la baïonnette au bout du fusil, qui abordèrent de front une plage fort commode pour la descente. M. le comte de Broglie m'a dit que l'on ne pouvait rien ajouter à la fierté que les troupes de votre majesté montrèrent dans l'exécution d'une entreprise sujette quelquefois à de grandes pertes, puisque, si l'on trouvait un corps d'armée

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2027, n° 40.

préparé, une descente court risque. Il est vrai, sire, que la situation, et du lieu d'où nous partions, et de celui où l'on abordait, nous était très-favorable. Tout l'embarquement se faisait dans un bras du Rhin, et l'ennemi voyait tout d'un coup une flotte de soixante bateaux qui n'avaient qu'à traverser le Rhin pour aborder sur un beau gravier. J'ai déjà eu l'honneur de mander à votre majesté que c'était M. le comte de Broglie qui avait reconnu ces facilités, et je ne puis trop louer son zèle et son intelligence. Votre majesté me pardonnera la liberté de le répéter : il mérite d'être élevé; il est du caractère de ceux que le bien de votre service veut que l'on songe à mettre en place. Il est fâcheux que le nombre en soit si rare. Lui et M. le comte de Vivans sont les seuls auxquels je me suis ouvert de mon dessein, les connaissant fort capables d'entreprendre audacieusement et de conduire sagement. Je dois aussi me louer de M. de la Houssaye, dont l'attention et la vivacité ont fort diligenté nos dispositions. M. le comte de Dreux et M. le chevalier de Croissy étant arrivés la veille, je les envoyai à M. de Vivans. Le chevalier de Tressemanes, que je leur avais donné pour bien régler les dispositions de l'infanterie, leur a été fort utile. M. de Pery et M. le comte de Chamillart, qui faisaient la fausse attaque de l'île du Marquisat, ont très-bien exécuté ce qui les regardait. M. de Lée et M. de Vieuxpont, vers l'île de Dahlunden, se sont très-bien conduits aussi. Enfin, sire, ils n'ont eu besoin que de leur sagesse, car l'ennemi a fui partout, quoiqu'ils eussent bien réellement plus de quarante bataillons depuis Bühl jusqu'à Dahlunden.

De notre côté, on leur a tué quelque monde, et le sieur de Versailles, que j'ai envoyé après eux avec quatre cents chevaux et ses hussards, en a tué un fort grand nombre et ramène beaucoup de prisonniers. Jusqu'à présent nous apprenons que tout fuit et a déjà passé Durlach. Leurs déserteurs, qui arrivent en fort grand nombre, nous assurent qu'ils gagnent Heilbronn. Nous avons trouvé, sire, beaucoup de pièces de fonte; on m'a dit même qu'il y en avait une de quarante-huit. Les pièces de vingt-quatre que le prince de Bade avait tirées de la ville d'Augsbourg ont été trouvées dans les magasins de Bühl avec plus de

quarante milliers de poudre, beaucoup de grenades et de toutes munitions de guerre. Tous leurs magasins sont remplis, mais je crois celui de Bühl le plus considérable. Presque partout ils ont laissé tous leurs camps tendus. Nous avons trouvé quantité d'habillements de régiments tout complets.

Le pont de Dahlunden est tout entier à votre majesté ; c'est un pont portatif qui est estimé, avec les haquets, plus de vingt mille écus.

Nous sommes maîtres de plusieurs magasins de farines et d'avoine, et tout cela sans qu'il en ait coûté un seul homme à votre majesté.

Voilà, sire, ce que je puis avoir l'honneur d'apprendre à votre majesté, d'un succès, j'ose le dire, grand par lui-même, et dont j'espère de plus heureux résultats. C'est ce qu'il faut examiner, et sur quoi je dois supplier votre majesté de me faire l'honneur de me marquer ce qu'elle croit le plus considérable à son service, lui dépêchant ce courrier pour être plus promptement honoré de ses ordres.

Je ne demeurerai pas dans l'inaction en les attendant, et je suis fâché des trois jours que je serai obligé de séjourner ici ; mais, sire, il faut accommoder un ouvrage sur le bord de la rivière de Stollhofen protégé par l'île du Marquisat, qui nous fait un débouché certain pour toujours, puisque le Fort-Louis, avec toutes ses fortifications, ne donne jamais un passage sur le Rhin ; et certainement cette place n'est pas située pour la guerre.

Il faut me pourvoir de pain pour marcher en avant, retirer mon pont de Neubourg, commencer à faire raser les lignes de Bühl. Tout cela, sire, me tiendra au moins trois jours.

Votre majesté est bien persuadée que j'ai une impatience extrême de suivre les ennemis, et s'ils m'attendent je chercherai à les combattre. Tous les déserteurs me confirment qu'ils vont derrière Heilbronn. Cependant, sire, ils avaient quarante-cinq bataillons dans les lignes : ils peuvent en tirer encore de Landau.

Ce que je croirais le plus convenable à son service serait d'obliger les cercles à une neutralité dont ils n'auraient jamais dû sortir.

Le prince de Bade les avait entraînés : les princes de Durlach, de Zollern, d'Oettingen, dépendaient absolument de lui; il avait entraîné le duc de Würtemberg par la jeunesse et une ardeur de guerre. On m'a fort assuré que cette guerre ennuyait tous les états, auxquels elle était ruineuse sans aucune espérance d'utilité. Je n'oublierai rien pour leur faire sentir le bien qu'ils peuvent attendre d'une neutralité, et tous les maux que leur attire leur opiniâtreté à soutenir une puissance qui ne peut que les opprimer.

Si l'on était assez heureux pour venir à bout d'un si grand dessein, les places de Philipsbourg, Heilbronn et Ulm devraient être remises entre les mains des Suisses, avec engagement de n'y laisser entrer aucun homme, ni de votre majesté ni de ses ennemis.

J'oserais bien assurer à votre majesté que si Dieu me faisait la grâce de pouvoir acheminer un si grand ouvrage, elle serait absolument la maîtresse de la paix et de la guerre.

Voilà donc, sire, suivant ma pensée, le premier objet que l'on doit avoir.

Madame la princesse de Bade se met sous la protection de votre majesté avec les princes ses enfants. J'ai trouvé son palais tout meublé: je crois que votre majesté approuvera les ordres très-sévères que j'ai donnés de n'y pas prendre une serviette. J'y ai d'abord envoyé cinquante hommes pour la défendre des maraudeurs qui ont commencé violemment; mais j'assure votre majesté que j'y mettrai ordre, et qu'avant qu'il soit six jours son armée sera aussi disciplinée qu'elle l'était il y a quatre ans dans l'empire.

Dans ce moment encore je reçois des lettres de madame la princesse de Durlach, qui a recours à la miséricorde de votre majesté, et qui implore pour son mari, pour elle et pour ses enfants, l'honneur de sa protection.

Si les ennemis n'acceptent pas la neutralité, votre majesté songera peut-être au siége de Philipsbourg. J'ai eu divers avis qu'il était mal muni; mais les ennemis peuvent y mettre un fort gros corps de troupes. Ils ont autant d'infanterie que nous: pour la cavalerie nous

sommes supérieurs. Je compte bien que s'il leur venait des troupes d'ailleurs, votre majesté aurait la bonté de nous fortifier aussi.

En attendant ses ordres, voici ce que je médite : marcher aux ennemis s'ils veulent tenir entre nous et le Necker; mais s'ils vont derrière Heilbronn, je voudrais, sire, marcher droit à Heidelberg et Manheim, passer le Necker, et envoyer un corps entre Mayence et Francfort, commencer par châtier la maison de Hesse-Darmstadt. Si les ennemis prennent le parti de mettre beaucoup de troupes dans Philipsbourg et Landau, que M. l'électeur de Mayence retire les siennes, et que les ennemis me laissent le maître de la campagne, je me ferai suivre par un pont de bateaux portatif, et je passerai le Mein, demeurerai seulement trois jours à châtier et à imposer de grandes contributions au landgrave de Hesse, et faire repentir ce prince et ses cousins de Darmstadt, et l'électeur palatin, de s'être toujours montrés les plus ardents ennemis de votre majesté. Je ne serai que huit jours à toute cette expédition, et reviendrai ensuite chez M. le duc de Würtemberg, lequel aura pendant ce temps pu faire ses réflexions.

Quand je dis, sire, châtier ces princes, ce n'est point du tout par brûler ni dévaster leurs états, mais en tirer beaucoup d'argent au profit de votre majesté. Le roi de Suède a trouvé que c'était la meilleure punition que celle-là, et ce sera la seule que je prendrai la liberté de conseiller à votre majesté.

Enfin, sire, j'espère que Dieu me fera la grâce de rendre à votre majesté des services dignes du plus grand maître du monde. La fermeté de votre majesté, son génie sublime et au-dessus des coups de la fortune, aura sa juste récompense. Sa gloire, qui ne peut jamais être blessée, paraîtra dans son plus grand éclat dans la paix qu'elle donnera à ses ennemis, lesquels ne sont pas, je crois, à se repentir de ne l'avoir pas conclue.

Comme la plupart des nouvelles publiques disent que les ministres d'Angleterre et de Hollande pressent vivement l'empereur pour le porter à un accommodement avec le prince Ragotsky, et que

rien n'est plus propre à relever ses espérances que la situation actuelle de l'armée de votre majesté dans l'empire, je tâcherai de la lui faire savoir.

Je ne doute point que l'intention de votre majesté ne soit de demander, à tous les états de l'empire qui ont osé lui déclarer la guerre, des contributions depuis ce moment-là. M. de la Houssaye me sera d'un grand secours sur cela, et j'ose espérer que votre majesté sera bien persuadée de mon extrême application à tourner tout à l'utilité de votre majesté.

Le même courrier qui porta au roi la dépêche qu'on vient de lire en remit une à M. de Chamillart, par laquelle M. le maréchal de Villars fit connaître à ce ministre la nécessité où il allait être, en s'éloignant de l'Alsace, de s'affaiblir, non-seulement pour laisser un corps à la hauteur de Philipsbourg, mais aussi pour garder les postes qui pouvaient empêcher les ennemis de mettre à contribution la partie de l'Alsace dans laquelle ils n'avaient encore pu pénétrer; mais il réduisit ces postes à un fort petit nombre, c'est-à-dire Lauterbourg, qu'il regardait comme une très-bonne place, le château de Saint-Remy, qu'il estimait pouvoir être défendu par cent hommes contre une armée, et quatre redoutes qui protégeaient les écluses qu'on avait pratiquées pour former les inondations de la Lauter. Ce fut M. de Quadt qu'il destina pour commander sur cette rivière. Quant à Haguenau, il insista pour qu'il fût rasé, et répéta, ainsi qu'il l'avait déjà plusieurs fois représenté, qu'on n'aurait jamais dû le fortifier.

On pensait à Versailles à peu près comme M. le maréchal de Villars sur les opérations qu'il avait à faire, et pour soumettre les princes des états de l'empire qui avaient pris part à la guerre, et pour trouver dans leurs pays des ressources

d'autant plus nécessaires que les finances du roi étaient dans un état à faire craindre même pour la solde des troupes. C'est ce qu'on voit par un mémoire que remit M. de Chamlay, aussitôt après avoir eu la nouvelle de l'abandon des lignes de Bühl et de Stollhofen.

Les dispositions qu'eut à faire M. le maréchal de Villars pour se mettre en état de marcher exigèrent trois jours, pendant lesquels il fut forcé de rester dans son camp de Rastadt; il envoya seulement des détachements à Ettlingen. Les ennemis y avaient laissé de grands magasins ainsi qu'à Kuppenheim, et s'étaient rassemblés derrière Pfortzheim, où il jugea qu'ils ne tiendraient point lorsqu'il marcherait à eux. Il résolut, en conséquence, de décamper le 28; mais, encore incertain du parti qu'il prendrait, de se porter dans le Würtemberg ou dans les états de l'électeur Palatin et des princes de Hesse, il envoya d'un côté à Stuttgardt, et de l'autre, à Heidelberg, des ordres pour que l'on y préparât du pain pour la subsistance de l'armée. Quant au siége de Philipsbourg, pour lequel la cour paraissait incliner, on voit, par ses dépêches, qu'il regardait cette entreprise comme moins capable d'amener les cercles à la neutralité, que la crainte de voir les armées au milieu de leurs pays, imposant la contribution à quarante lieues à la ronde. Il fit observer, d'ailleurs, à la cour, que Philipsbourg, étant une fois neutre, ne serait aux ennemis d'aucune utilité, et que l'ouvrage auquel on travaillait à la tête du pont de Söllingen donnerait, dans tous les temps, une entrée dans l'empire.

Le 28, l'armée décampa de Rastadt, et, marchant sur quatre colonnes, elle alla prendre son camp à Reibourg, la gauche au château de ce nom, la droite à Ettlingen. M. de Quadt resta sur la Lauter avec quatre bataillons, six escadrons et

toutes les compagnies franches de l'Alsace. On laissa aussi à Stollhofen la cavalerie d'Espagne, et sur la ligne de Bühl les deux régiments de cavalerie pour protéger les travaux. Une partie de ces troupes devait conduire, le 1er juin, à l'armée un grand convoi de pain et de munitions.

Pendant que l'armée marchait à son nouveau camp, M. de Vivans, à la tête d'un corps de quinze cents chevaux, s'avança vers Durlach; et ayant été averti que quatre à cinq cents chevaux des ennemis étaient postés près de cette ville, il alla les chercher avec cinq cents chevaux des siens et ses hussards. Il trouva cette cavalerie bien postée, ayant devant elle un défilé; mais il n'hésita pas à y entrer, et, malgré la résistance du commandant du détachement des ennemis, qui se porta lui-même dans le défilé pour le disputer, il le défit entièrement et ramena cent prisonniers et plus de cent cinquante chevaux.

Le 29, l'armée marcha sur trois colonnes et campa près de Durlach, la droite à cette ville, la gauche s'étendant vers Weingarten; le quartier général à Grötzingen.

En y arrivant, on apprit que les ennemis étaient campés à Mühlacker, sur la rivière d'Enz, peu loin de Pfortzheim, et qu'il régnait une grande division entre le duc de Würtemberg et le margrave de Bayreuth, l'un voulant combattre et tenir dans le poste qu'occupait l'armée impériale, le second exigeant qu'on se retirât derrière le Necker. M. le maréchal de Villars, jusqu'alors incertain s'il prendrait la route du Necker ou celle du Mein, mais plus porté pour ce dernier côté, par l'idée où il était que les ennemis ne se tiendraient pas à la gauche du Necker, jugea que c'était le moment de profiter de leurs irrésolutions, et de les approcher de si près qu'il ne leur fût pas possible d'éviter le combat.

Le 30, il fit une marche forcée pour arriver à Pfortzheim; il s'y rendit de sa personne à dix heures du matin avec son avant-garde. De là il vit le camp des ennemis abandonné, et les partis envoyés en avant rapportèrent qu'avertis de l'approche des troupes du roi, ils avaient levé leur camp à la pointe du jour, et qu'ils s'éloignaient avec beaucoup de diligence. Le pays que l'armée eut à traverser était fort serré; et M. de Villars ayant jugé ne devoir pas séparer les troupes par des bois, elle ne marcha que sur trois colonnes; l'infanterie n'arriva qu'à l'entrée de la nuit et l'artillerie plus tard; on laissa les équipages à Durlach et l'on y rassembla les vivres. Les ennemis, de leur côté, firent une marche forcée, et allèrent camper à six lieues au delà de Pfortzheim.

M. le maréchal de Villars ne fut instruit que le lendemain du grand éloignement où ils étaient de lui; son pain ne pouvant le suivre pour aller les chercher aussi loin, il se trouva forcé de séjourner pendant deux jours; et, les voyant déterminés à éviter le combat, il détacha M. de Vivans avec vingt escadrons et six bataillons à Söllingen, près du Fort-Louis, premièrement pour protéger la marche d'un grand convoi dont il avait besoin pour pouvoir se porter en avant et pour se donner le temps de tirer des farines du pays et de faire des établissements, sans lesquels il lui était impossible d'y faire un long séjour; en second lieu, pour concourir avec M. de Quadt au soutien des lignes de la Lauter contre les entreprises des garnisons de Philipsbourg et de Landau, qui toutes les deux étaient nombreuses.

On trouva dans Pfortzheim un amas de bombes si considérable, qu'on ne douta point que les années précédentes les ennemis n'eussent eu en vue le siége du Fort-Louis. Le camp qu'ils avaient occupé à Mühlacker parut à M. le maréchal de

Villars tel, qu'ils auraient pu y attendre avec un grand avantage l'armée du roi; on reconnut par les traces de ce camp qu'il avait été composé de trente et un bataillons et de soixante-cinq escadrons.

Pendant le séjour que fit M. le maréchal de Villars dans le camp de Pfortzheim, il fit envoyer de tous côtés les ordres pour établir la contribution, et demanda aux différents pays des sommes exorbitantes; sur quoi la cour lui fit observer que l'exemple de ce qui s'était passé en 1693, lorsque monseigneur avait fait de pareilles demandes, devait rendre les siennes plus moderées, tous les habitants s'étant alors retirés avec leurs bestiaux et leurs effets dans les montagnes, ce qui priva le roi de la plus grande partie des contributions, et qu'en usant de plus de ménagement il était vraisemblable qu'ils se soumettraient plus volontiers à ce qu'on exigerait d'eux.

Les ennemis, malgré l'effroi qui paraissait avoir précipité leur retraite, n'avaient pas encore passé le Necker. M. le maréchal de Villars en ayant été instruit, et jugeant devoir les pousser plus loin, ne perdit point de temps dès que les dispositions pour les subsistances furent faites autant que l'éloignement des principaux magasins le permettait. Le 3, après avoir fait distribuer à la cavalerie tout le pain qu'il avait été possible de préparer, il partit du camp de Pfortzheim avec l'aile droite, les dragons, les hussards et cinq cents grenadiers sans gros bagages, et se porta à Illingen, près de Waihingen[1].

Le 4 il marcha avec les mêmes troupes sur deux colonnes, et s'avança jusqu'à Schwieberdingen, peu loin de Stuttgardt.

A sa première marche, les ennemis passèrent le Necker, et on sut que le 3 au soir ils s'étaient retirés jusqu'à Schorndorf.

[1] On n'a point trouvé l'ordre de marche.

Le reste de l'armée du roi, que M. le maréchal de Villars avait laissé à Pfortzheim, sous les ordres de M. de Saint-Fremont, consistant dans l'aile gauche, l'infanterie et les gros bagages, ne quitta ce camp que le 5, et, marchant sur quatre colonnes, alla camper à Illingen.

Le lendemain ces troupes continuèrent à marcher sur quatre colonnes, et joignirent à Schwieberdingen celles qui étaient avec M. le maréchal de Villars. Alors toute l'armée réunie prit son camp à la rive du ruisseau, sa droite au-dessus de Nippenburg, son centre vis-à-vis de Schwieberdingen, sa gauche vers Gröningen.

Dans cette position, M. le maréchal de Villars était déjà maître d'une partie du Würtemberg, et laissait derrière lui les états de l'électeur palatin, ceux de Hesse-Darmstadt, de Bade et de Durlach, ce qui donnait une étendue prodigieuse aux contributions. Le Würtemberg seul se soumit à une somme de deux millions deux cent mille livres, que M. le maréchal de Villars répondit à la cour de faire rentrer promptement dans le trésor[1]; mais ce ne fut pas à ce seul objet ni aux contributions qu'il demanda aux autres états qui étaient sous sa main qu'il borna ses vues, il résolut de s'approcher plus près de Stuttgardt pour être en état, après avoir établi ses vivres à Canstatt ou Esslingen au moyen des farines que devait livrer le pays de Würtemberg, d'aller chercher les ennemis aussi loin que les circonstances pourraient le permettre. C'est ce dont il prévint la cour en lui faisant observer que le siége de Philipsbourg, indépendamment des obstacles insurmontables qu'on y aurait rencontrés, à cause des crues du Rhin, n'aurait jamais produit d'aussi grands avantages et pour la

[1] Monseigneur n'avait imposé au même pays que douze cent mille livres, et à peine avait-on pu parvenir à en percevoir la moitié.

gloire des armées du roi et pour ses finances, que le succès des marches qu'il venait de faire, et il parut ne point douter que son irruption dans l'empire n'engageat les différents princes et états à rappeler leurs troupes de l'armée que commandait le prince Eugène en Italie. La cour elle-même se flatta qu'elle avait déjà produit un effet avantageux pour les affaires de Flandre, lorsqu'elle apprit que le duc de Marlborough, qui depuis le commencement de la campagne ne cherchait que l'occasion de combattre, ayant voulu, pour engager une affaire, s'approcher à la fin du mois précédent de l'armée du roi campée à Gosselies, les députés des États-Généraux lui avaient déclaré qu'ils avaient l'ordre de ne point combattre, et qu'en conséquence l'armée des alliés s'était éloignée dès le lendemain, et avait gagné Louvain. Cette circonstance fit présumer à Versailles que les alliés avaient pris la résolution de se tenir sur la défensive en Flandre, et de faire un détachement considérable pour secourir les princes d'Allemagne, ce qui engagea le roi à envoyer l'ordre à M. le duc de Vendôme, dans le cas où le détachement aurait lieu, de faire passer sur le Rhin un nombre de troupes proportionné à celui que le duc de Marlborough pourrait y envoyer.

Ce fut le 8 que M. le maréchal de Villars fit son mouvement pour s'approcher de Stuttgardt. L'armée marcha ce jour-là sur six colonnes, et alla de Schwieberdingen camper la droite aux vignes de Stuttgardt, le centre vis-à-vis de Canstatt, la gauche au-dessus de Münster, le quartier général à Stuttgardt, où s'étaient retirées les duchesses de Würtemberg douairières, celui des officiers généraux du centre à Berg, et celui de l'aile gauche dans le faubourg de Canstatt. On établit les fours dans ce dernier endroit.

Un détachement de cent chevaux et de cent hussards, que

M. le maréchal de Villars envoya vers Schorndorf le lendemain de son arrivée à Stuttgardt, rapporta que l'armée des ennemis avait décampé la veille pour se retirer à Gmünd, et qu'il n'était resté près de Schorndorf à la rive droite de la rivière de Remse qu'un corps de cinq cents chevaux qu'on n'avait osé attaquer, mais dont on avait enlevé une patrouille qui s'était avancée pour reconnaître. L'alarme était dans tout le pays, et M. le maréchal l'augmenta en envoyant des mandements dans toute la Souabe et une partie de la Franconie; il eût marché lui-même avec l'armée pour suivre de plus près les ennemis sans la nécessité d'attendre que l'établissement des vivres fût fait à Canstatt. La maraude et le libertinage du soldat, poussés jusqu'à l'enlèvement des chevaux du pays qui voituraient les farines, mettaient de grands obstacles à la diligence avec laquelle il était à désirer que se fît cet établissement. Les exemples de sévérité qui avaient été faits depuis le commencement de la campagne n'avaient encore pu y apporter du remède.

M. le maréchal de Villars, instruit par la cour de ce qui s'était passé en Flandre, et de l'intention où était le roi de lui faire passer un renfort si les alliés se déterminaient à faire marcher des troupes en Allemagne, représenta au roi la nécessité de ne point attendre que ces troupes se missent en marche, et demanda qu'il plût à sa majesté de faire partir sans délai de l'armée de Flandre vingt bataillons et trente escadrons pour se rendre par la route la plus directe, c'est-à-dire par Namur, Luxembourg, Sierck, Sarre-Louis, Hombourg et Weissembourg, à Spire; il expliqua en même temps au roi les objets qu'il se proposait de remplir en portant ce corps à Manheim, et y établissant un pont afin de tenir le bas Necker, et de là porter la contribution jusqu'au delà du Mein, ce qu'il

jugeait devoir infailliblement forcer les alliés d'envoyer des troupes vers cette rivière pour couvrir les états du landgrave de Hesse. Il appuya sa demande sur le peu de supériorité qu'il avait sur l'armée des ennemis qui lui était opposée et sur le renfort qu'elle était à la veille de recevoir par l'arrivée d'un corps considérable de Saxons qui était en marche pour la joindre. Il fit à ce sujet dans sa dépêche un détail des troupes dont il pouvait disposer en campagne, suivant lequel elles ne consistaient qu'en cinquante bataillons et cent escadrons, dont six bataillons et dix-sept escadrons étaient détachés, tant à Söllingen, sous les ordres de M. de Vivans, que sur les lignes de la Lauter. Plusieurs bataillons qui devaient faire partie de l'armée étaient dans les places d'Alsace ou restés dans l'intérieur du royaume, ainsi que huit escadrons qui étaient encore en Franche-Comté pour se rétablir. Indépendamment de ce vide, quinze cents hommes d'infanterie et huit cents chevaux étaient détachés dans les communications.

Par le calcul de M. le maréchal de Villars, il n'était supérieur aux ennemis que de quatre à cinq mille hommes; mais c'en était assez pour faire la loi à des gens qui depuis le commencement de la campagne n'avaient donné que des marques de faiblesse. En effet, on eut nouvelle que, ne se croyant pas en sûreté à Gmündt, ils étaient décampés le 10 et s'étaient retirés à Bergen, environ trois lieues au delà sur le chemin de Nördlingen. Plus ils s'éloignaient, plus il fallait de temps pour préparer les moyens de subsistance nécessaires pour être en état de les suivre; on craignit même que le manque de moulins ne retardât les approvisionnements de farine.

En attendant que tout fût prêt, M. le maréchal de Villars fit partir M. d'Imecourt avec quinze cents chevaux pour passer le Danube au-dessus d'Ulm, et mettre à contribution tout le

pays situé aux deux rives de ce fleuve. D'un autre côté, M. le comte de Broglie marcha avec un pareil corps pour faire la même opération en Franconie, et M. le maréchal de Villars se prépara à s'avancer lui-même de l'autre côté du Necker, pour se donner une plus grande étendue de pays et pour continuer d'en imposer aux ennemis.

Comme ils avaient laissé une garnison de six cents hommes à Schorndorf, il se fit précéder par M. de Saint-Fremont, qui partit le 12, à l'entrée de la nuit, du camp de Stuttgardt pour aller investir cette place; il mena avec lui cinq escadrons de cavalerie, six de dragons, dix compagnies de grenadiers et cinquante hussards. L'armée le suivit le 13 au matin, et, marchant sur quatre colonnes, elle alla camper à Beutelsbach: la droite, au-dessus de ce village, la gauche, au delà de Winterbach, qui se trouva entre les lignes, la rivière de Remse sur le front du camp.

Le 14, l'aile droite marcha à deux heures du matin pour aller joindre M. de Saint-Fremont devant Schorndorf, et à cinq heures, le reste de l'armée se mit en marche sur quatre colonnes pour s'approcher aussi de cette place. L'infanterie campa par brigades séparées, tant sur les montagnes qu'à l'entrée des vallées, et la cavalerie eut à sa droite, sur le front de son camp, le village de Weiler; sa gauche s'étendit au delà de la rivière de Remse, qui était guéable presque partout.

M. de Saint-Fremont, en arrivant devant Schorndorf, chassa un petit corps de cavalerie que les ennemis y avaient laissé. M. le maréchal de Villars, qui précéda l'armée, le joignit quelques heures après, et reconnut la place. Dans les anciennes guerres, elle avait arrêté longtemps le roi de Suède, et M. de Turenne l'avait toujours occupée pendant qu'il faisait la guerre en Allemagne, mais elle était fort négligée; cepen-

dant elle était fermée de six bastions bien revêtus, ainsi que sa contrescarpe; presque partout il y avait des casemates, des mines et des contre-mines, et la ville était protégée par un château flanqué de quatre tours à l'épreuve du canon. L'entreprise parut difficile pour une armée qui n'avait que quatre pièces de batterie, et l'avis le plus général fut qu'elle coûterait du monde sans qu'on pût espérer du succès; mais M. le maréchal de Villars, accoutumé à se faire livrer les places en intimidant les garnisons et le peuple, et considérant que celle-ci fermait la seule gorge qui pouvait mener vers Dillingen, ce qui en rendait la possession absolument nécessaire, prit le parti d'ouvrir la tranchée, et en même temps il fit dire à la duchesse de Würtemberg que si la place attendait le premier coup de canon, elle servirait d'exemple à toutes les autres qui auraient l'insolence d'arrêter une armée du roi. Pendant deux jours la garnison fit un feu très-vif; le troisième, à l'entrée de la nuit, les magistrats sortirent pour représenter à M. le maréchal de Villars que le commandant de l'empereur les empêchait de se soumettre; ils le trouvèrent à la tête des travailleurs, et sa réponse fut qu'il marchait pour combler le fossé, et que le commandant et sa garnison seraient passés au fil de l'épée et la ville livrée à la fureur du soldat. Deux heures après, le commandant remit la place. On y trouva cinquante et une pièces de canon, dont cinq de fonte, et des munitions de guerre de toute espèce. Ce fut alors une place d'armes pour tous les mouvements que les circonstances pourraient permettre de faire; mais on voit par les lettres de M. le maréchal de Villars que le libertinage du soldat, que la plus grande sévérité n'avait encore pu arrêter, n'était pas un petit obstacle à la rapidité des succès qu'il pouvait encore se promettre. L'empire était dans la consternation : les cercles demandaient des secours à

l'empereur et au duc de Marlborough; leurs baillis arrivaient de tous côtés à l'armée pour traiter de la contribution et commencer les payements; les Bavarois, captifs des impériaux depuis la perte de la bataille d'Höchstett, paraissaient vouloir remuer. Il ne manquait à la gloire des armes du roi qu'une action; mais les ennemis au delà de Gmündt étaient trop éloignés pour qu'on pût les joindre, et la fuite des habitants, intimidés par la maraude et les violences des troupes, privait des moyens nécessaires pour marcher en avant, et de tout secours de chevaux et de voitures pour le transport des farines. C'est ce dont M. le maréchal de Villars témoigna à la cour des regrets d'autant plus vifs qu'indépendamment du dommage qu'en éprouvait le service du roi, son autorité était compromise, et qu'en faisant trembler par sa seule présence tout l'empire, il ne pouvait parvenir par les punitions les plus rigoureuses et le supplice même, à se faire obéir des siens.

Forcé par ces embarras de séjourner plusieurs jours dans son camp de Winterbach, il mit tout en œuvre pour former à Schorndorf un établissement de subsistances, résolu de marcher aussitôt après aux ennemis encore campés à Bergen, au delà de Gmündt; mais ayant été averti le 19 qu'un corps de quinze cents hommes d'infanterie et de cinq cents chevaux des ennemis s'était avancé à l'abbaye de Lorch, située dans une gorge très-étroite, coupée d'une infinité de ravines qui formait un défilé de plus d'une lieue, et qu'il travaillait à retrancher cette gorge, il se détermina à aller les attaquer pour ne pas leur donner le temps de se fortifier davantage. Il forma son projet dans le plus grand secret, afin de pouvoir les surprendre, leur couper la retraite et empêcher leur armée de leur porter du secours. Il destina à cette expédition quatre brigades d'infanterie, deux de cavalerie et un régiment de dragons.

Il se fit précéder par M. de Verseilles, qui partit le 20 du camp de Winterbach, avec les hussards, deux cents chevaux et quatre compagnies de grenadiers, pour se porter sur les ennemis. Son objet devait être de masquer la marche des autres troupes de manière à la leur cacher entièrement et leur faire croire par ses dispositions que son détachement était destiné à couvrir un fourrage dans la plaine. M. de Verseilles exécuta cette commission avec tout le succès qu'on pouvait désirer. Avant d'arriver au village de Waldhausen, il trouva six troupes de cavalerie des ennemis et beaucoup de hussards; il les poussa, et ces troupes se retirèrent sous le feu de deux cents hommes d'infanterie postés dans les haies du village, à la distance d'un quart de lieue de leurs retranchements.

M. le maréchal de Villars, qui suivait M. de Verseilles, marchant sur trois colonnes, dont deux de troupes sur les pendants des montagnes et l'artillerie dans la gorge, le joignit avec six escadrons de dragons au moment où les ennemis venaient de se replier sur Waldhausen. Aussitôt M. de Verseilles, avec ces troupes et son détachement, secondé par M. le comte de Broglie et M. le chevalier de Pezeux, commandant les dragons, attaqua les ennemis, les chassa du village, malgré le grand feu qu'il eut à essuyer, et fit prisonniers cent trente hommes de l'infanterie qui bordait les haies. Le reste se retira sous les retranchements, d'où ils firent un feu si vif de mousqueterie et de canon, que les attaquants ne purent le soutenir. Comme ces derniers se formèrent à peu de distance, les ennemis sortirent de leurs retranchements pour les éloigner, mais les dragons, pied à terre, ayant à leur tête M. le chevalier de Pezeux, les y firent rentrer. Dans ce moment, M. de Saint-Frémont arriva avec la cavalerie. Mais le poste des ennemis était trop respectable pour cette espèce de troupes : il fallut

attendre l'infanterie, commandée par M. le marquis de la Châtre, qui n'arriva qu'une heure et demie après. On en plaça trois brigades avec la cavalerie pour attaquer la gauche des ennemis sous les ordres de MM. de Saint-Fremont et de la Châtre. M. le maréchal de Villars prit avec lui la quatrième brigade d'infanterie, deux escadrons de dragons, une brigade de cavalerie, pour attaquer leur droite en tournant la hauteur de l'abbaye de Lorch, et recommanda à M. de Saint-Fremont, si à l'approche des drapeaux il voyait les ennemis s'ébranler pour se retirer, d'attaquer avec les dragons et la cavalerie. A peine cette disposition fut achevée, et à peine dix pièces de canon que conduisait M. de la Frezelière eurent commencé à tirer, que les ennemis retirèrent leur artillerie; leurs troupes suivirent bientôt après. Alors M. de Saint-Fremont marcha avec la cavalerie, et il eut de la peine à joindre les ennemis à cause des haies, des ravines et des petits coteaux, à la faveur desquels leur infanterie se retirait en bon ordre, faisant un grand feu; cependant quatre compagnies de grenadiers, qui joignirent M. de Saint-Fremont et les dragons, les suivirent vivement, et comme en approchant Gmündt le terrain s'ouvrait, la cavalerie se débanda sur eux. On fit prisonniers dix-neuf officiers, du nombre desquels était un lieutenant général, leur commandant, et plus de six cents soldats; ce qui échappa se retira au delà de Gmündt. Quant aux troupes de M. le maréchal de Villars, elles campèrent près de Lorch.

L'armée ennemie ne s'était point encore éloignée de Gmündt, comme les précédents rapports avaient donné sujet de le croire: elle était encore campée peu loin de la ville, la droite à la Leine, près du village de Brennhof, la gauche ayant à son front celui de Herrlighofen, appuyée aux grands rideaux de la rivière de Remse, près de Hussenhofen; Iggingen, quartier

general du margrave de Bayreuth. Malgré l'échec que venait de recevoir le corps qui s'était avancé à Lorch, elle ne fit aucun mouvement. M. le maréchal de Villars, en ayant été instruit, ne balança point à aller la chercher. Le 22, il marcha avec les troupes qui étaient sous ses ordres, et manda à M. d'Hautefort, qui était resté avec l'armée à Schorndorf, de le joindre le plus diligemment possible. M. le maréchal de Villars ayant reconnu leur camp trouva sa position très-avantageuse par son front et ses flancs, qui étaient couverts par un ruisseau et un grand ravin, mais pouvant être tournée par le haut de la rivière de Remse. L'armée arriva le soir; l'arrière-garde ne joignit qu'à la nuit, ce qui obligea de remettre l'attaque au lendemain 23. On fit les dispositions en conséquence; mais elles furent inutiles : les ennemis se retirèrent pendant la nuit, et prirent le chemin de Aalen. Dès que M. le maréchal de Villars en fut averti, il fit monter à cheval de la cavalerie des deux lignes de l'aile droite, et à sept heures du matin il joignit leur arrière-garde à deux lieues de Gmündt, près du village de Leinzell, et la poussa jusqu'au delà de Schechingen; un ravin qu'on ne put passer la sauva, cependant on fit cent cinquante prisonniers, et on ramena plus de trois cents chevaux. Les ennemis continuèrent leur marche, et tous les avis confirmèrent qu'ils se dirigeaient sur Aalen et Ellwangen, qui était le chemin de Nördlingen. L'armée du roi campa près de Gmündt, sur la hauteur faisant face à l'aile gauche de l'armée ennemie, ayant à son front la rivière de Remse, le village d'Ober-Bettringen entre les deux lignes, la gauche près de Gmündt. Dans cette position, M. le maréchal de Villars laissait derrière lui tout le pays de Würtemberg, et avait à sa disposition une partie de la Souabe et de la Franconie. MM. d'Imecourt et de Broglie avaient pousse dans ces deux cercles des

partis à soixante lieues du Rhin; ils rejoignirent l'armée le 23, avec les otages qu'ils avaient emmenés pour la sûreté des contributions.

Des succès aussi suivis et aussi rapides ne satisfirent point encore M. le maréchal de Villars : il désira de pouvoir aller assez avant pour faire soulever la Bavière, et lui rendre les armes que les impériaux lui avaient enlevées. Il espérait que le soulèvement des peuples de cette nation redoublerait l'audace des mécontents de Hongrie, animerait les Bohêmes qu'on assurait disposés à la révolte, et présenterait au roi de Suède des circonstances favorables pour donner des preuves de ses bonnes intentions; mais en faisant part à la cour de ces idées, il représenta l'impossibilité de les mettre à exécution, si le roi ne lui permettait pas d'espérer des renforts.

Il s'en fallait beaucoup que ce fût l'intention du roi; il apprit même, par une lettre de M. de Chamillart que, loin d'avoir le projet de lui envoyer de nouvelles troupes, non-seulement celles qui devaient faire partie de son armée, et qui ne l'avaient pas encore joint, avaient une autre destination, mais aussi qu'il aurait dans peu à détacher pour le Dauphiné quatre bataillons et sept escadrons; que, d'ailleurs, n'étant point question, de la part du duc de Marlborough, d'un détachement pour renforcer l'armée de l'empire, le roi ne jugeait pas convenable de diminuer l'armée de Flandre, qui ne pouvait être trop forte pour maintenir l'idée qui s'était répandue de la supériorité qu'elle avait sur celle des Anglais et des Hollandais. D'après ce système, le roi manda lui-même à M. le maréchal de Villars que, les ennemis se retirant vers Nördlingen, il devait songer à s'emparer de Heilbronn pour s'assurer une communication avec l'Alsace et se conserver pendant le reste de la guerre, par la possession de cette place, une libre entrée

dans l'empire. Mais M. le maréchal de Villars, persuadé que le véritable moyen de forcer l'empereur à retirer son armée de l'Italie et le duc de Marlborough à affaiblir celle des alliés pour secourir les cercles et les empêcher de s'accommoder avec le roi était de pousser ses progrès dans l'empire, demanda qu'au moins il plût à sa majesté de faire marcher de l'armée de Flandre six bataillons et dix escadrons pour s'approcher des lignes de la Lauter, mouvement qu'il jugeait capable, sans autre démonstration, d'engager le duc de Marlborough à détacher un corps de troupes vers le Rhin. Il représenta en même temps qu'étant obligé de laisser des troupes à Gmündt, cinq cents hommes au moins dans Schorndorf, cinq cents à Canstatt, deux cents à Esslingen, cinquante dans le château de Pfortzheim, autant dans celui de Waihingen, où était un dépôt de farines, et au moins mille chevaux dans la communication avec le Rhin, il s'affaiblissait journellement, et que s'il continuait non-seulement d'être privé des troupes qui lui avaient été destinées, mais aussi que si le roi persistait à détacher pour l'armée du Dauphiné quatre bataillons et sept escadrons de celle qu'il commandait, il ne lui resterait de parti à prendre, dans un moment où les ennemis allaient recevoir un renfort des troupes de la Saxe et des contingents des différents états de l'empire, que de retourner vers le Necker; voyant d'ailleurs que le roi regardait comme le système le plus solide celui de ne pas s'engager dans l'empire, mais de continuer seulement à chasser, comme il avait fait jusqu'alors, les ennemis devant lui, en ne leur laissant pas la liberté de regagner le Necker et de se mettre sur ses derrières, il assura sa majesté qu'il s'éloignerait peu de Gmündt jusqu'à ce qu'il eût reçu ses ordres, et que, si précédemment il avait fait paraître quelque désir de se porter sur le Danube, ce n'avait été que dans le cas de la retraite des ennemis sur

Donawerth, dans la confiance que, s'ils venaient à recevoir des secours de la Flandre et de la basse Allemagne, il pourrait, de son côté, espérer des renforts; mais que, dans les circonstances où il se trouvait, privé de forces suffisantes, n'étant pas maître d'Ulm, et n'ayant d'autre moyen de prendre des places que la terreur, il ne formerait aucun projet offensif.

De nouvelles dépêches de la cour que reçut M. le maréchal de Villars lui firent encore mieux connaître et les motifs qui faisaient désirer au roi qu'il s'emparât de Heilbronn et la crainte où l'on était à Versailles de le voir s'engager trop avant dans l'empire sans avoir, non-seulement pour la sûreté de sa communication, mais aussi pour ses dépôts, d'autre place que Schorndorf.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. Versailles, 23 juin 1707 [1].

Mon cousin, la lettre que vous m'avez écrite, du 16, par le courrier que vous m'avez dépêché de Schorndorf, m'apprend que vous vous êtes rendu maître de cette place par la fermeté avec laquelle vous avez parlé aux magistrats; qu'avec le petit équipage d'artillerie que vous aviez, si celui qui commandait pour l'empereur n'avait point été intimidé, vous vous seriez trouvé bien embarrassé. Vous ne sauriez douter que je ne voie avec une extrême satisfaction les heureuses suites de votre entrée dans l'empire; mais je ne puis m'empêcher de vous faire faire des réflexions que je crois très-importantes au bien de mon service. La grande facilité que vous avez trouvée jusqu'à présent à pénétrer au delà du Necker vous a déterminé à vous avancer sur le bord du Danube jusqu'à Dillingen; vous ne laissez derrière vous aucune communication assurée : la seule ville de Schorndorf, dont vous venez de vous rendre le maître, peut vous servir de dépôt; il n'y a aucune provision, et l'Alsace demeure entièrement découverte; je dois même vous dire qu'il n'est pas possible qu'avant

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2015, partie, 2e section, n° 30.

qu'il soit peu les troupes de l'empereur, qui semblent avoir toujours fui devant vous de manière à ne pouvoir vous assurer de l'endroit où elles sont, peuvent se porter sans aucun empêchement de votre part du côté du Palatinat; que les Anglais et Hollandais, informés du parti que vous avez pris, faisant marcher diligemment un détachement un peu considérable pour les joindre, dont il leur serait aisé de dérober la connaissance à la vigilance de mes généraux, pour vous former de grands embarras pour vous rapprocher du Rhin, ce qui ne serait pas arrivé si vous aviez pu vous rendre maître de la ville de Heilbronn, qui était seulement capable de maintenir la communication avec le Rhin, de vous donner les moyens de tirer des contributions des sommes plus considérables que celles que vous aurez, la désertion des habitants causée par la maraude, qui est portée à l'excès, vous en ôtant les moyens, vous ne sauriez jamais prendre des établissements solides au delà du Necker. L'expérience du passé est une matière de grandes réflexions. Je ne doute point que vous ne les ayez faites, et que la lettre que je vous écris ne vous fortifie à prendre la résolution d'assurer votre communication, de couvrir entièrement l'Alsace, et de vous rendre maître d'un poste fixe que vous puissiez maintenir même contre l'armée des ennemis, si dans la suite elle devenait supérieure à celle que vous commandez. Votre principal et unique objet, depuis le passage du Rhin et les lignes de Stollhofen forcées, doit avoir été d'établir un poste assuré pour entrer toutes et quantes fois il conviendrait au bien de mon service, au milieu de l'empire avec une armée capable de déterminer ceux qui seraient les plus exposés à ses premiers mouvements à faire un traité de neutralité, et de tirer en même temps des contributions suffisantes pour faire subsister mon armée aux dépens de mes ennemis. Ils n'ont point encore pris la résolution de faire revenir aucune troupe d'Italie ni d'en envoyer de Flandre: aussitôt que j'en serai informé, je vous le ferai savoir le plus diligemment qu'il me sera possible, etc.

Ce qui se passa pendant que le courrier porteur de cette

dépêche etait en chemin ne justifia que trop la prevoyance et la justesse des vues de sa majesté. Dès le jour même auquel l'arrière-garde de l'armée des ennemis reçut l'échec dont on a fait mention, quelques avis assurèrent qu'une partie de leurs troupes prenait le chemin de Heilbronn. Cependant il paraît, par une lettre de M. le maréchal de Villars, du 25, qu'il estimait qu'alors leur armée était au delà d'Ellwangen, à trois lieues de Nördlingen; mais bientôt tout changea de face. Les ennemis étaient déjà en marche depuis le 25; on n'en fut averti que le 27 au soir, et on eut avis qu'ils marchaient par leur droite en tournant les montagnes pour se rapprocher du Necker. Sur ces premières nouvelles, M. le maréchal de Villars détacha dès le même jour M. le comte de Broglie pour s'emparer de Lauffen, et s'assurer par là un passage sur cette rivière. Il prit en même temps la résolution de s'en rapprocher aussi, et, le 28 au matin, l'aile gauche de la cavalerie, conduite par M. de Saint-Fremont, alla camper à Schorndorf; la gauche de l'infanterie, l'artillerie et les gros bagages de l'armée se rendirent à Lorch.

Le 29, l'aile droite de la cavalerie et la droite de l'infanterie, sous les ordres de M. d'Hautefort, allèrent camper à Schorndorf, marchant sur trois colonnes, comme avait fait la veille l'aile gauche. M. le maréchal de Villars prit les devants, et, suivi des troupes qui s'étaient rendues la veille à Lorch et à Schorndorf, il alla à Winnenden, où il prit son camp sur une ligne, la droite à ce lieu, la gauche s'étendant le long du chemin de Heilbronn, faisant face à Leutenbach et Weiler-Zumstein. Les troupes marchèrent sur trois colonnes, quoique dans une vallée fort étroite depuis Schorndorf jusqu'à Winnenden.

En arrivant dans ce camp, M. le maréchal de Villars, ayant appris que les ennemis marchaient par les environs de Heil-

bronn, leur cavalerie et leurs grenadiers faisant dix lieues par jour pour joindre un corps que le général Thungen avait assemblé sous Philipsbourg, fit partir le 29 M. de Sézanne avec quatre bataillons et douze escadrons pour se rendre à Beiertheim sur l'Alb, au-dessous d'Ettlingen et à portée du Fort-Louis. Le lendemain 30, M. le comte du Bourg le suivit avec un pareil détachement.

M. le comte de Broglie, malgré l'extrême diligence qu'il fit, n'arriva qu'après les ennemis à Lauffen. Un corps de cavalerie et de hussards était déjà posté près de cette ville; il fallut l'attaquer, ce qu'il fit avec tant de succès qu'il le força de s'éloigner et de lui céder ce poste, dont il s'empara. On sut par lui que les ennemis continuaient leur marche vers Philipsbourg, mais on ignora quelle était leur force.

Malgré cette incertitude et malgré quelques nouvelles qui assurèrent qu'une partie des troupes de l'armée ennemie était restée avec le margrave de Bayreuth vers la Franconie, M. le maréchal de Villars, ayant pour principal objet d'aller couvrir la frontière, fit marcher, le 30, l'aile droite de l'armée, qui était à Schorndorf sous les ordres de M. d'Hautefort, pour aller à Erdmannhausen, où elle campa sur une ligne faisant face à la rivière de Murr. La marche se fit sur trois colonnes.

Le 1er juillet, les mêmes troupes et l'aile gauche, qui était à Winnenden, se réunirent à Canstatt, où toute l'armée campa, la droite au-dessus de Münster, la gauche vers Stuttgardt.

Le 2 juillet, M. le maréchal de Villars, avec toute la cavalerie et les grenadiers, alla camper à Illingen : ces troupes marchèrent sur trois colonnes. M. d'Hautefort, avec l'infanterie marchant dans le même ordre, alla camper à Entzweihingen.

Le 3, la cavalerie et les grenadiers, partant d'Illingen et marchant encore sur trois colonnes, se rendirent à Singen, où fut la gauche du camp, la droite à Wilferdingen. L'infanterie alla camper à Pfortzheim, sur la rive gauche de la rivière d'Enz.

Le 4, M. le maréchal de Villars, avec la cavalerie et les grenadiers, décampa de Singen, marcha sur trois colonnes et alla prendre son camp à Grötzingen, la droite à ce village, la gauche à la Pfinz, près du pont de Hagsfelden. Le même jour, l'infanterie qui campait à Pfortzheim, suivant la marche de la cavalerie, la joignit à Grötzingen, où elle appuya sa gauche, sa droite à Berghausen.

Les ennemis avaient de leur côté marché à tire-d'aile par les environs de Heilbronn et étaient réunis le 4 sous Philipsbourg. On n'a trouvé dans les papiers de la guerre aucun détail sur leur marche; on voit seulement qu'ils ne laissèrent dans Heilbronn qu'une garnison de six cents hommes. On n'a trouvé non plus dans les papiers de la guerre aucune dépêche de M. le maréchal de Villars depuis la lettre qu'il avait écrite au roi le 29 du camp de Winnenden. Ce n'est que par les comptes que rendit M. de Verseilles qu'on a connaissance des marches continuelles que fit l'armée pendant sept jours depuis Gmündt jusqu'à Grötzingen. Là M. le maréchal de Villars fut forcé de s'arrêter pour recevoir le pain, et ce fut pendant le séjour qu'il y fit qu'il rendit compte au roi de la situation dans laquelle se trouvaient les affaires, et de la conduite qu'il se proposait de tenir pour remplir les vues de sa majesté et tirer tout l'avantage possible des circonstances.

1067 Sire, j'ai eu l'honneur d'informer votre majesté, par ma dernière dépêche, que les ennemis marchaient avec une extrême diligence

pour s'approcher du Rhin, et des mesures que j'avais prises pour n'avoir rien à craindre pour les postes et même les lignes de la Lauter. Le chemin que les ennemis ont fait en six jours est surprenant : aussi savons-nous par les prisonniers et déserteurs que leur armée, qui était déjà assez en désordre, avait prodigieusement perdu.

Si votre majesté daigne jeter les yeux sur la carte, elle verra qu'ils ont fait plus de cinquante lieues en six jours. Il est certain, sire, que s'ils avaient continué à marcher vers le Danube, je me serais flatté de faire périr cette armée par les moyens que votre majesté aura pu voir dans mes précédentes. J'espère, avec l'aide de Dieu, que dans fort peu de temps je la mettrai dans une situation fâcheuse.

C'est ce que je vais avoir l'honneur d'expliquer à votre majesté.

Je fais faire un pont sur le Rhin pour donner toujours la main à Lauterbourg. Après quoi, si l'ennemi passe le Rhin, je fortifierai autant que je le croirai nécessaire les lignes de la Lauter, et j'irai camper à Bruchsal. Votre majesté sait combien il est aisé de fermer toutes les avenues de Philipsbourg en occupant Graben, et j'espère même le défilé de Jockrim.

Après cela, sire, cette armée n'aura plus aucun commerce avec l'empire; et, occupant Manheim, je pourrai faire contribuer tout aussi loin que nos hussards pourront aller, puisqu'il n'y a ni troupes, ni rivières, ni places qui couvrent la Franconie.

J'apprends que l'électeur palatin veut retirer ses troupes pour couvrir son pays. On dit que celles de Hanovre doivent s'approcher, mais je ne les crois pas encore bien près. Les contingents de Suède et des cercles de Saxe étaient derrière Nuremberg. Les armées de l'empire grossissent toujours considérablement dans le mois de juillet; mais si je puis enfermer sous Philipsbourg celle que j'ai devant moi, toutes ces troupes auront peine à joindre, ou du moins feront un très-grand tour.

Si donc le marquis de Bayreuth passe le Rhin, voilà, sire, ce

Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2027, n° 192.

que je médite : s'il se tient sous Philipsbourg, je tâcherai encore de faire la même chose; s'il se retire derrière le Necker, j'irai encore le chercher : leurs troupes sont fort intimidées. Le duc de Würtemberg a quitté l'armée, toujours piqué contre le marquis de Bayreuth. On m'a dit qu'il est allé passer son chagrin avec une maîtresse qu'il a retirée vers les frontières de la Suisse, que l'on appelle mademoiselle de Gremnitz, laquelle a un pouvoir entier sur son esprit.

On m'a assuré que le général Heister a joint les ennemis et qu'il a apporté l'ordre de retourner vers le Rhin. Je le connais; c'est un brave homme, mais dont les lumières sont médiocres.

J'ai renvoyé l'artillerie que nous avons prise aux ennemis. Il y a, entre autres, deux fort beaux mortiers de fonte.

Peut-être, sire, que l'on voudra penser que j'aurais mieux fait de me tenir derrière le Necker pour pouvoir plus sûrement empêcher les ennemis de revenir sur le Rhin. C'est, sire, ce dont il a toujours été le maître, puisque, quand le plus court chemin lui aurait été interdit, il pouvait toujours par la Franconie se remettre sur le Rhin. Ce petit avantage que j'aurais trouvé à lui faire prendre le chemin le plus long approche-t-il de celui que j'avais à espérer si l'ennemi s'était mis sur le Danube, comme toutes les apparences le voulaient, leurs équipages ayant déjà gagné Nördlingen et leurs généraux, qui pouvaient dès le premier jour se mettre sous Philipsbourg, n'ayant jamais paru avoir ce dessein?

Votre majesté trouvera donc qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de suivre toujours les ennemis, désirant fort, à la vérité, qu'ils se retirassent vers le Danube, mais résolu à me rapprocher du Rhin s'ils y revenaient.

J'ose assurer votre majesté que leur situation ne sera pas meilleure. Il est vrai que l'armée de votre majesté ne marche plus vers le milieu de l'empire, mais elle ôtera, s'il plaît à Dieu (et c'est à quoi je vais travailler), le commerce de l'empire à celle des ennemis.

Voilà, sire, notre situation; je séjourne ici deux jours pour avoir

mon pain, et puis je marcherai à l'ennemi, que des marches forcées ont achevé de mettre dans un très-grand désordre.

J'espère, sire, que nous aurons autant de liberté d'envoyer en Bavière que si j'étais demeuré en avant, puisque, comme j'ai l'honneur de le dire à votre majesté, les ennemis n'ont point de troupes sur leurs derrières. Si votre majesté le croit même convenable au bien de son service, je puis faire attaquer Heilbronn derrière moi pendant que je resserrerai les ennemis sous Philipsbourg.

Voilà, sire, les vues que je puis avoir dans l'incertitude des troupes qui doivent joindre les ennemis, puisqu'ils pourraient se fortifier au point que j'aurais peine à exécuter généralement ce que je propose; mais j'en ferai la plus grande partie.

J'ai donné quinze jours au lieutenant général Jahnus, sur sa parole d'honneur, pour se rendre ensuite à Strasbourg, aussi bien qu'au lieutenant colonel Marcy de Médicy, à deux ou trois majors et cinq ou six capitaines. J'ai remis aussi audit lieutenant général près de cent prisonniers blessés et malades, sur sa parole d'honneur. J'envoie tout le reste à Strasbourg, où tous les prisonniers se doivent rendre incessamment, n'ayant pas donné de plus long terme que six semaines.

L'ennemi est actuellement campé sous Philipsbourg, et, par tous les avis que nous avons des déserteurs, il est incertain s'il s'y retranchera ou si à notre première marche il s'éloignera encore de nous en descendant le Rhin.

Des déserteurs qui m'arrivent en ce moment disent avoir quitté l'armée impériale cette nuit, lorsqu'elle commençait à s'ébranler pour passer le Rhin. Ils n'auront apparemment osé nous attendre de ce côté-ci, mais ils ne nous donnent aucune inquiétude pour l'autre et nous abandonnent tout l'empire. Votre majesté aura vu dans le commencement de cette dépêche tous les divers partis que je suis résolu de prendre dans tous les cas.

Ce fut aussi pendant le séjour de l'armée à Grötzingen que

M. le maréchal de Villars fit partir pour le Dauphiné les quatre bataillons et les sept escadrons que la cour lui avait ordonné d'y envoyer. L'infanterie partit le 7 de l'armée; la cavalerie fut tirée d'Alsace, parce qu'elle était moins fatiguée que celle qui venait de marcher sept jours de suite. Malgré le départ de ces troupes, qui affaiblissait l'armée dans des circonstances où les ennemis paraissaient avoir des desseins offensifs, M. le maréchal de Villars assura la cour qu'il n'exécuterait pas moins le projet qu'il méditait de leur couper toute communication avec l'empire en marchant sur eux dès que l'arrangement de ses subsistances le lui permettrait.

Le convoi de pain qu'il attendait étant arrivé le 8, l'armée décampa de Grötzingen le 9 et marcha sur trois colonnes pour se rendre à Bruchsal, où elle prit son camp sur deux lignes, la gauche à ce lieu, la droite à Ubstadt. M. le comte du Bourg, depuis qu'il avait été détaché avec M. de Sézanne vers le Fort-Louis, était resté près de Beiertheim; il joignit l'armée dans ce camp, et le 10 il s'avança avec la cavalerie de l'aile droite et six compagnies de grenadiers à Müngolsheim, au delà de Kirrlach, s'étendant sur Roth. Les ennemis campaient alors à une lieue au-dessous de Philipsbourg, et l'on eut avis que quelques jours auparavant la moitié de leur armée avait passé le Rhin, mais que le lendemain elle avait repassé ce fleuve. M. le maréchal de Villars alla reconnaître les avenues de Philipsbourg, et ayant rencontré une garde de vingt maîtres des ennemis, il la fit charger : tout fut tué ou pris.

Il s'en fallait beaucoup que la cour pensât comme M. le maréchal de Villars sur la conduite et les manœuvres des ennemis. Le roi lui-même, en apprenant leur marche vers le Necker et le Rhin, lui fit des reproches sur le peu de soin qu'il avait pris de s'assurer, avant de s'avancer dans l'empire,

d'un poste qui lui donnât les moyens de conserver tous ses avantages pendant la campagne, et de prendre des quartiers d'hiver sur le pays ennemi. Ce fut l'objet de la lettre que sa majesté lui écrivit le 5, lorsqu'elle fut informée de sa marche rétrograde et de l'assemblée d'un corps des ennemis sous Philipsbourg.

Mon cousin, j'ai reçu, par le courrier que vous m'avez dépêché, la lettre que vous m'avez écrite le dernier du mois passé, par laquelle j'apprends que les ennemis, par une marche forcée et presque incroyable, ont fait avancer un corps de troupes considérable du côté de Philipsbourg, pour joindre à celles que pourrait rassembler le général Thungen et tenter le passage de la Lauter. Je ne saurais me persuader que les détachements que vous avez envoyés, le premier, commandé par le comte de Sézanne, composé de douze escadrons et quatre bataillons, le second, commandé par le comte du Bourg, avec un pareil nombre de troupes, et le mouvement que vous avez fait avec le reste de l'armée pour vous rapprocher d'eux, suspendent leur projet. Vous voyez, par l'expérience que vous venez de faire, le danger qu'il y aurait de trop vous éloigner du Necker et de ne pas vous rendre maître de toute cette rivière avant de vous avancer sur le Danube. Si vous aviez pu prendre Heilbronn, vous auriez conservé tous vos avantages sur le Danube, et les contributions se seraient payées en entier dans tous les pays où vous avez envoyé des troupes pour les établir; et, si l'armée ennemie n'avait pas été fortifiée par des troupes d'Italie ou de Flandre, rien ne vous aurait empêché de faire le siége de Philipsbourg au mois de septembre, ou, pour le plus tard, au printemps prochain; une bonne partie de ma cavalerie et de mon infanterie aurait pu prendre des quartiers d'hiver sur le pays ennemi, et tous ces avantages se per-

Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2015, 1re partie, 3e section, n° 34.

dront en fort peu de temps si vous êtes obligé de repasser le Rhin, comme il y a bien de l'apparence, à moins que vous n'ayez quelque établissement solide de l'autre côté. Si vous aviez des forces suffisantes pour entreprendre le siége de Heilbronn, ce serait une occasion favorable de le faire, les ennemis ayant laissé tous leurs bagages dans cette place ; je n'en connais point assez la possibilité et la difficulté pour vous donner des ordres précis ; mais vous ne sauriez donner trop d'attention à un sujet de cette importance. L'armée des ennemis ne saurait être plus faible dans tout le reste de la campagne qu'elle l'est présentement ; vous leur avez pris ou tué beaucoup de monde, ils en ont bien perdu dans les marches forcées qu'ils viennent de faire, et je ne vois aucune apparence qu'il leur vienne d'autre secours considérable que les troupes de Saxe, au nombre de cinq mille au plus. Si votre correspondant, dont vous paraissez être si content, est assez fidèle, comme vous vous l'étiez persuadé, l'occasion est bien favorable pour en tirer une grande utilité. J'attendrai avec impatience de vos nouvelles et de celles du parti que les ennemis auront pris.

Réponse de M. le maréchal de Villars à la lettre du roi du 5 juillet.

Du camp de Bruchsal, 6 juillet 1708 [1].

Sire, je reçois la lettre dont il a plu à votre majesté de m'honorer du 5. Comme elle me fait l'honneur de me parler sur Heilbronn, je dois avoir celui de lui expliquer, outre ce qu'elle en aura vu dans mes précédentes, que son armée n'a jamais été dans aucun danger en s'éloignant du Necker. Elle me fait l'honneur de me dire que me rendant maître de Heilbronn, et tournant tout le Necker, l'armée ennemie aurait difficilement regagné Philipsbourg. J'ai eu l'honneur de lui expliquer qu'elle a toujours pu revenir sur le Rhin, sinon par le plus court chemin, au moins par le plus long ; que l'on a une ancienne idée de l'importance de Heilbronn, sur les efforts que fit le prince de Bade pour la soutenir contre les mouvements de l'armée de Monseigneur. Votre majesté me permettra la liberté de lui dire que dans ces temps-là l'on avait Philipsbourg et Landau, que l'on tenait

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2027, n° 200.

tout le bas Necker, et qu'il était très-important de tenir cette rivière par des postes suivis.

Lorsque je suis entré dans l'empire en dernier lieu, je pars du Fort-Louis, où je fais ma tête, l'on pousse l'armée impériale de poste en poste, suivant presque pendant quarante lieues la route du Danube. Qu'ai-je dû faire? Ne perdre pas un moment pour presser cette armée, chercher à la combattre, attaquant ses retranchements, son arrière-garde, et pendant ce temps-là m'assurer des postes. Ces postes étaient en droite ligne : Ettlingen, Pfortzheim, Waihingen, Canstatt, qui est presque aussi bon que Heilbronn, Schorndorf, Gmündt, toutes petites villes où les troupes qu'on laisse sont en sûreté.

Si je m'étais arrêté à faire le siége de Heilbronn, avec quatre cents boulets l'on n'est pas bien sûr de prendre toute place qui veut se défendre deux jours; mais, supposé que je l'eusse prise, l'ennemi qui avait commencé de se retrancher derrière Schorndorf, s'y établissait, et je n'allais pas plus loin; au lieu que si le maréchal Heister n'avait pas apporté des ordres positifs de retourner vers le Rhin, je menais cette armée délabrée jusque sur les frontières de Bavière, et pouvais certainement me promettre tous les avantages dont j'ai eu l'honneur de parler à votre majesté. L'armée ennemie revenant sur le Rhin, quand même j'aurais eu Heilbronn, il fallait toujours y revenir.

Quel inconvénient m'arrive-t-il pour n'avoir pas Heilbronn? Je tiens les derrières des ennemis; ils sont campés dans un marais sous Philipsbourg, où peut-être sont-ils en sûreté contre les armes de votre majesté, par la bonté du poste, mais dans lequel ils périront de maladies s'ils s'obstinent à y tenir.

Pendant ce temps-là toutes les contributions viennent; elles augmentent par les corps que je vais envoyer en Franconie et vers le Mein, et je ne perds aucun des avantages que j'avais fait espérer à votre majesté.

A l'égard des quartiers d'hiver, bien que ce soit une vue encore

éloignée, on peut les prendre plus ou moins étendus, suivant la supériorité que j'aurai pour lors sur l'ennemi. Mais je puis au moins répondre à votre majesté d'en mettre à Durlach et au château de Mühlbourg, et continuer dans toute la vallée du Rhin jusqu'à Bâle, et près de Rheinfelden, et pendant l'hiver renouveler les contributions, car tout ce que l'on demande n'est que pour le présent.

Je ne sais qui a pu mander à votre majesté que les ennemis ont laissé tous leurs gros bagages dans Heilbronn; mais jamais ils n'y ont mené un seul chariot. Tout a pris le grand tour, et partant de Heilbronn, il n'y est demeuré que six cents hommes qui y ont toujours été depuis le commencement de la campagne.

Notre principal correspondant n'a pas encore joint l'armée impériale : cela lui eût été difficile par le chemin qu'elle a fait; je sais bien qu'il est près de la joindre présentement.

J'ajouterai, sire, que je dois supplier très-humblement votre majesté de me pardonner la liberté de lui dire que je dois voir clair dans la guerre que je conduis; il n'y a pas à me reprocher d'avoir pris le mauvais parti. M. de Vendôme voulait que l'on commençât par le siége de Philipsbourg, où les ennemis ont huit mille hommes, dans le gros de l'été, lorsque cette place est presque inattaquable.

D'autres veulent le siége de Heilbronn dans le temps que je pousse l'armée ennemie, que je puis espérer de détruire ou de combattre sans beaucoup de péril; que toutes les apparences sont que cette armée se retire vers le Danube, où constamment je l'aurais fait périr. On veut pour lors que je sacrifie toutes ces espérances très-apparentes à la prise de Heilbronn. Je demande pardon à votre majesté de ma vivacité et peut-être de ma présomption, si j'ose lui dire que je vois clair dans la guerre dont elle m'a fait l'honneur de me charger; nous la mènerons bien, s'il plaît à Dieu, cette guerre, et votre majesté trouvera à la fin, non-seulement que je n'ai point fait de fautes, mais que je me suis procuré tous les avantages qui se pouvaient imaginer.

En voici un grand, sire : nous sommes maîtres du château de Hei

delberg, très-bonne place assurément; j'ai menacé de faire brûler la ville et le pays si l'on ne me le remettait. Les troupes de votre majesté en ont pris possession cette nuit. Nous y trouvons toutes les farines dont nous pouvons avoir besoin, sans quoi, sire, je ne pourrais faire un pas en avant, car nos caissons ne peuvent en fournir que pour quatre jours sur six de marche.

J'attends un convoi, et dès que je l'aurai reçu j'irai me mettre sur l'ennemi, qui, après avoir été jusqu'à Manheim, est revenu sur Philipsbourg. M. le comte du Bourg, que j'ai avancé près de Roth me mande qu'il apprend par des déserteurs que le détachement que votre majesté a ordonné pour le Dauphiné leur a donné de grandes espérances. Je ne leur laisserai pas le temps de s'en réjouir long temps.

J'envoie des partis jusqu'à Francfort pour mettre à contribution le pays de Darmstadt, et tous les autres états jusqu'au Mein. J'enverrai aussi en Franconie un corps de cavalerie.

J'ai un autre dessein; je supplie votre majesté de me pardonner de ne lui en pas parler encore que je n'aie étudié moi-même la possibilité de réussir: Dieu m'en fasse la grâce, je rendrai un grand service à votre majesté. Elle en sera informée par le premier courrier.

En attendant, sire, je supplie votre majesté de me pardonner la liberté de lui dire que mon attention est extrême. Je songe jour et nuit à tout ce qui peut être utile à votre majesté, et j'ose l'assurer que mon zèle me soutient contre beaucoup d'obstacles et de difficultés que l'on me fait et que je n'écoute pas.

J'ose supplier très-humblement votre majesté de vouloir bien se souvenir que lorsqu'elle avait Landau, Philipsbourg et tout le Rhin, jamais le pays de Darmstadt n'a contribué, ni la Franconie, et bien médiocrement le Würtemberg. Votre majesté sait bien que pour lors les armées n'étaient guère moins fortes que de cent quarante escadrons et cinquante bataillons au moins. Nous faisons la guerre à des conditions plus dures, et j'espère qu'elle ira bien.

Le libertinage avait un peu cessé: il recommence. Je dois me

louer singulièrement du marquis de Charost : aussi ses deux bataillons sont-ils à quinze hommes près de ce qu'ils ont entré en campagne.

Il ne convient pas, sire, que je laisse votre majesté dans aucune incertitude sur les vues que je puis avoir. Ce dessein dont je voulais différer de parler à votre majesté, jusqu'à ce que je l'eusse bien étudié, est celui-ci :

M. l'électeur palatin a dépensé huit cent mille francs à fortifier Manheim et puis l'a abandonné. S'il était possible, à force de pionniers, de le mettre en défense en deux mois, votre majesté voit bien quelle en serait l'utilité, cette place coupant Philipsbourg et Landau et tenant le confluent du Rhin et du Necker; l'ennemi est peu en état de faire un siége. Enfin, sire, c'est une vue peu digérée et qui peut recevoir de grandes difficultés. J'étudierai bien soigneusement cette matière.

Le convoi de pain qu'attendait M. le maréchal ayant joint l'armée, et l'occupation de Heidelberg lui procurant le moyen de vivre sans être obligé de tirer sa subsistance du Fort-Louis, rien ne l'arrêta plus pour le mouvement qu'il se proposait de faire afin de bloquer étroitement les ennemis dans leur camp près de Philipsbourg. L'armée marcha le 14 et se porta sur quatre colonnes à Walddorf, où elle campa sur deux lignes; la droite vis-à-vis de Reilingen, le centre des deux lignes faisant un angle, la gauche vers Roth, vis-à-vis de Saint-Léon.

Dès les premiers moments de l'arrivée de l'armée dans ce camp, sa position commença à produire sur les ennemis une partie de l'effet qu'en attendait M. le maréchal de Villars. Resserrés dans leur camp de Philipsbourg, lequel, environné de marais, n'avait que l'avantage d'être inaccessible, mais ne leur fournissait aucune subsistance, ils furent obligés d'aller en

chercher de l'autre côté du Rhin et de fourrager les environs de Spire.

M. le maréchal de Villars, les voyant dans une situation aussi difficile, songea à les resserrer encore davantage en les tenant investis à la droite du Rhin, et à menacer leurs derrières par la rive gauche de ce fleuve, en faisant occuper Manheim, et en s'emparant de l'ouvrage à corne qui était vis-à-vis de cette ville sur la rive gauche. Il s'y porta lui-même le 16 au matin. Manheim était abandonné, et les troupes du roi y entrèrent sans aucun obstacle; mais, faute de diligence, on ne put s'emparer de l'ouvrage à corne; les ennemis l'occupaient déjà. Manheim n'était pas une place telle qu'elle est aujourd'hui; ses fortifications avaient été ruinées en partie pendant les précédentes guerres. On n'en fera point ici la description; on en trouvera les détails dans la lettre de M. le maréchal de Villars qu'on rapportera au rang des pièces. Cette même lettre, ainsi que le mémoire qui y est joint, feront connaître et la nature de cette place, et l'avantage de sa situation, et l'importance dont M. le maréchal jugeait qu'il était de la mettre en état de défense; mais c'était une entreprise de longue durée, sur laquelle il demanda les ordres du roi.

Pendant qu'il était en chemin pour l'expédition de Manheim, il fut averti que l'armée ennemie passait le Rhin et qu'elle paraissait prendre le chemin de Worms; mais un moment après, ayant été informé qu'elle devait camper entre la Petite-Hollande et Spire, il ordonna à M. de Saint-Frémont, qui l'avait suivi, de retourner au camp et de marcher sur-le-champ avec cinq bataillons et vingt escadrons pour se rendre à Stettfeld, afin d'être à portée, sur les premières nouvelles des mouvements des ennemis vers les lignes de la Lauter, de

joindre M. de Vivans, qui y était resté pour veiller à leur défense. On ne laissa à Manheim qu'un détachement, et M. d'Imecourt, qui fut chargé de garder le Necker depuis cette place jusqu'à Heidelberg, campa à Neckerau avec deux brigades de cavalerie et quelques compagnies de grenadiers.

On n'aura pas de peine à juger de l'effet que produisit sur M. le maréchal de Villars le parti extrême que les ennemis venaient de prendre; il se crut pleinement justifié du système qu'il avait adopté, contre le sentiment de la cour, depuis qu'il avait forcé les lignes de Stollhofen et de Bühl. Toutes ses dépêches tendent à faire connaître au roi les avantages qui en étaient résultés, la gloire de donner, pour ainsi dire, la loi dans l'empire, plutôt que de s'être réduit, par la prise de Heilbronn, à contenir les ennemis derrière le Necker, l'influence que l'abandon de l'empire devait avoir sur les affaires de Flandre et d'Italie, et sur les résolutions des alliés de l'empereur, l'occupation de Manheim et de Heidelberg, et l'extension des contributions jusqu'aux portes de Nuremberg, de Würtzbourg, d'Ulm et de Mayence. En effet, les partis qu'il avait envoyés jusque sur le Mein, dès qu'il avait été maître de Heidelberg, avaient déjà soumis à la contribution tout le pays entre cette rivière, le Necker et le Rhin; déjà les députés de Hesse-Darmstadt et ceux de Mayence s'étaient rendus au camp, et rien ne s'était opposé aux exécutions qu'il avait ordonné de faire sur le haut Danube et dans les environs d'Ulm. M. de Chevary, lieutenant-colonel de hussards, qui en avait été chargé, avait imposé partout la contribution et brûlé sept villages qui avaient refusé de se soumettre. Peu de temps après, les députés de la noblesse de Souabe, intimidés par cet exemple, arrivèrent au camp pour traiter des contributions. Afin de porter la même terreur dans la Franconie, et d'accélérer les

payements des sommes imposées sur ce cercle, il fit partir, le 17, M. de Sézanne avec un gros détachement pour se porter sur Mergentheim.

Mais ce ne fut pas à ces avantages qu'il jugea devoir se borner dans des circonstances aussi favorables. Après avoir amené les ennemis, plutôt par ses manœuvres que par la force des armes, à abandonner tous les pays de l'empire situés à la droite du Rhin, il songea à les chasser de ceux qui étaient à la gauche de ce fleuve, et à couronner par une action d'éclat les succès qu'il n'attribuait jusqu'alors qu'à la terreur qu'il avait inspirée aux ennemis et à la suite de ses mouvements; mais il crut en même temps ne devoir point se livrer à une aussi grande entreprise sans savoir si elle convenait aux affaires générales, et si le roi l'approuverait. Il se borna, en attendant, à prendre des mesures pour s'assurer, au-dessous de Philipsbourg, un passage sur le Rhin qu'il ne pouvait espérer de faire à Manheim, dès que l'ouvrage à corne était entre les mains des ennemis.

Mais ce passage parut encore plus impraticable lorsqu'on apprit que l'armée ennemie avait quitté les environs de Spire, et que, le 19, elle était campée la droite vis-à-vis de Manheim, la gauche tirant vers Frankenthal.

Cependant elle ne fit pas un long séjour dans ce camp; ayant été jointe le 20 par le corps des Saxons, au nombre de cinq mille hommes, venu par Francfort, elle reprit le 21 sa position entre les deux branches du Speyerbach, le quartier général à Spire. Ce renfort n'était pas le seul qu'elle devait recevoir: les Brandebourgeois étaient en chemin pour la joindre ainsi que quelques contingents du bas Rhin, et l'on sut par M. de Sézanne, qui s'était emparé de Mergentheim malgré la résistance des habitants, que quatre bataillons et un régiment de

dragons venant de Bavière étaient arrivés, le 22, à huit lieues de cette ville, conduits par le comte Fugger. On avait d'ailleurs, tant à l'armée qu'à Versailles, des avis certains que le duc de Hanovre devait venir, au commencement du mois suivant, prendre le commandement de l'armée impériale, et que les alliés le feraient suivre par un corps de treize à quatorze mille hommes. Bientôt M. le maréchal de Villars, quoiqu'il dût recevoir dans peu trois bataillons et cinq escadrons bavarois détachés de l'armée de Flandre, allait perdre la supériorité qu'il avait eue depuis le commencement de la campagne, et ce fut d'après cette idée que désormais il régla ses projets, jugeant qu'il n'avait plus rien à faire que de presser la rentrée des contributions, et de veiller à la sûreté des lignes de la Lauter. Ce fut aussi le sentiment de la cour, qui lui manda non-seulement de ne point songer à mettre Manheim en état de défense, mais aussi de ruiner ce qui restait des fortifications et de s'occuper principalement à accélérer la perception des contributions, à moins cependant qu'il ne jugeât pouvoir encore se rendre maître de Heilbronn, qui lui serait utile pour se maintenir à la droite du Rhin jusqu'au Necker et pour le recouvrement des contributions; mais ce ne furent pas seulement les renforts qui arrivaient à l'armée ennemie qui engagèrent le roi à perdre de vue tout l'objet offensif sur le Rhin: l'entrée du duc de Savoie et du prince Eugène en Provence fit trembler pour Toulon et pour la marine qui y était rassemblée, et fixa toute l'attention de sa majesté sur le salut de cette place et de ses vaisseaux, de la perte desquels les succès qu'on aurait encore pu avoir sur le Rhin auraient été un faible dédommagement.

Chaque jour les ennemis parurent reprendre un courage qui les avait abandonnés depuis le commencement de la cam-

pagne. Le 25, ils décampèrent des environs de Spire, et marchèrent vers Germersheim; on ne sut point quel était l'objet de ce mouvement; mais M. le maréchal de Villars étant averti qu'ils retiraient de Landau la plus grande partie de la garnison; qu'indépendamment des Saxons, ils avaient été joints par plusieurs bataillons et par trois régiments de cavalerie ou de dragons des troupes palatines, et craignant que, s'il leur en donnait le temps, ils ne vinssent, ainsi renforcés, camper derrière Graben; d'ailleurs, ayant consommé toutes les farines qui étaient à Heidelberg, ne balança point à faire une marche rétrograde, et le 27, l'armée décampa de Walddorf pour aller reprendre le camp qu'elle avait précédemment occupé à Bruchsal. Elle marcha sur quatre colonnes; M. de Saint-Frémont ne fit aucun mouvement et continua de camper à Stettfeld, éloigné de Bruchsal de deux lieues. Il avait alors sous ses ordres trente-trois escadrons et huit bataillons, dont dix escadrons et trois bataillons avaient été tirés des lignes de la Lauter. Les troupes qui étaient à Manheim l'évacuèrent en même temps que l'armée décampa de Walddorf, et, après avoir joint M. d'Imecourt à Neckerau, elles se rendirent à Leimen avec les deux brigades de cavalerie et les grenadiers qui étaient sous ses ordres. Le 28, M. d'Imecourt alla camper à Müngolsheim, et le 29 il joignit l'armée et prit son camp, la droite entre Stettfeld et Ubstadt. M. de Sezanne rentra aussi le même jour au camp avec une somme considérable et des otages qu'il avait levés en Franconie pour la sûreté du payement du reste des contributions dont ce cercle était redevable.

Il semblait que les ennemis eussent concerté leur mouvement avec M. le maréchal de Villars. Dans le même temps que l'armée du roi marchait pour se rendre au camp de Bruchsal,

ils repassèrent le Rhin et campèrent dans la plaine de Philipsbourg, la droite à la redoute du moulin de cette ville, la gauche aux Capucins, tirant vers Hockenheim.

Suivant le calcul que M. le maréchal de Villars fit alors du nombre de leurs troupes, il estima que depuis l'arrivée des différents renforts qu'ils avaient reçus, et au moyen de ce qu'ils avaient tiré des garnisons de Philipsbourg et de Landau, leur armée était de même force que celle du roi; ce fut même ce qui le décida, pour ne pas leur donner le temps de s'étendre et de prendre des postes sur les derrières, à faire une marche retrograde. Mais en prenant cette résolution, il n'abandonna pas le projet qu'il avait formé d'envoyer un détachement vers les sources du Danube pour lever des contributions aussitôt qu'il aurait achevé de manger le pays entre Mühlbourg et Philipsbourg, afin de ne pas laisser aux ennemis les moyens d'y subsister. Il pensa même qu'il serait possible de prendre Villingen, et que lorsqu'on s'en serait rendu maître, il serait facile de le soutenir par Hornberg, qui le serait lui-même par les quartiers qu'il se proposait d'établir dans la vallée du Rhin. Il porta ses vues plus loin, espérant qu'on pourrait bloquer Fribourg en occupant le Hollgraben, sans avoir à craindre que les ennemis entrassent dans la vallée du Rhin, soit par les gorges des montagnes Noires, soit par le côté de Mühlbourg qui serait entièrement dépourvu de subsistances.

Telle etait la situation des armées et telles étaient les idées de M. le mareehal de Villars, lorsque, le 6 août, un courrier, dépêche de Versailles le 1er du mois, lui apporta l'ordre du roi de faire marcher sur-le-champ six bataillons et un régiment de dragons[1] pour se rendre en Provence, où les ennemis

[1] Navarre . . 5 } 6 bataillons
Surbeck . . 3 }
Lautrec, dragons . . . 3 escadrons.

étaient aux portes de Toulon. Le roi lui mandait en même temps que sa majesté serait satisfaite si, malgré cette diminution de troupes, il parvenait à soutenir la contribution et à conserver un passage sur le Rhin. L'ordre du roi était si précis, qu'on ne prit que le temps nécessaire pour faire rentrer les détachements, et les corps se mirent en marche le 8 sous le commandement de M. d'Imecourt. L'infanterie alla s'embarquer sur la Saône.

Quoique affaibli par ce nouveau détachement dans le moment où les ennemis recevaient de différents endroits de nouveaux renforts et où ils étaient à la veille d'être joints par huit mille hommes de troupes de Hanovre, de Mecklembourg, de Wolfenbüttel et de Brandebourg qu'amenait le duc de Hanovre, M. le maréchal de Villars ne désespéra point, malgré la supériorité que les ennemis allaient avoir sur lui, de soutenir avec succès une guerre défensive, et non-seulement de maintenir la contribution, mais aussi de conserver trois passages sur le Rhin (ceux de Lauterbourg, de Kehl et du Fort-Louis), et d'empêcher par là les ennemis de prendre des quartiers d'hiver dans la vallée du Rhin, quand même il serait forcé d'en retirer les troupes du roi.

C'était remplir dans tous les points les intentions du roi; mais, en promettant de conserver ces passages sur le Rhin, M. le maréchal de Villars crut avoir besoin des ordres de sa majesté sur l'époque à laquelle il repasserait ce fleuve, et savoir si elle voulait que, jusqu'à l'arrivée de toutes les troupes qu'attendaient les ennemis, il restât à la rive droite aussi longtemps que les circonstances le permettraient, ou s'il préviendrait ce moment pour passer à la rive gauche par le pont de Lauterbourg pour aller consommer les fourrages entre la Lauter et Spire, ou du moins entre la Lauter et la Queich

On voit par ses dépêches que ce dernier parti était celui qui lui paraissait le plus convenable, et par l'importance qu'il était de priver les ennemis de tous les moyens de s'approcher de la Lauter, et par la facilité que lui procuraient ses ponts pour passer de nouveau à la droite du Rhin lorsqu'il aurait consommé toutes les subsistances de la rive gauche. En attendant le moment où il pourrait être instruit des intentions du roi, il résolut d'aller consommer celles qui étaient dans les environs de Graben.

En conséquence, il y mena l'armée le 8. Elle prit son camp, la droite au-dessus du village, la gauche vers Hochstetten. En faisant ce mouvement, M. le maréchal de Villars détacha M. de Vivans avec quinze cents chevaux et cinq cents hommes de pied pour aller mettre à contribution tous les pays qui etaient entre les montagnes Noires, le Danube, le lac de Constance, le Tyrol et l'Iller. M. de Vivans eut ordre d'aller se poster aux sources du Danube et d'envoyer de là ses partis partout où la contribution devait être établie. M. le marechal de Villars saisit ce moment comme le plus favorable, le duc de Hanovre ni les troupes qui le suivaient n'ayant encore joint l'armée, et espérant que les ennemis pourraient croire que ce détachement, remontant le Rhin, était destiné pour l'Italie.

L'armée n'eut pas plutôt quitté le camp de Bruchsal que les ennemis firent des dispositions pour aller l'occuper; ce ne fut cependant que le 13 qu'ils y marchèrent. Comme ils se trouvèrent alors de deux lieues plus près de Durlach que l'armée du roi, M. le maréchal de Villars, craignant qu'ils n'eussent le dessein de s'emparer de cette ville, fit, le 14, un mouvement pour se mettre à portée de la soutenir. L'armée marcha ce jour-là et se porta sur six colonnes dans la plaine de Mühlbourg.

Le pays était très-découvert; celui que les ennemis avaient à traverser pour y arriver était au contraire rempli de défilés, et, quoiqu'ils eussent beaucoup moins de chemin à faire, M. le maréchal de Villars espéra pouvoir les prévenir.

Cependant, en approchant de Mühlbourg, il fit prendre les devants à une brigade de cavalerie composée de sept escadrons et à un régiment de dragons. Sur les avis réitérés du commandant de Durlach, qui l'avertit que les ennemis y marchaient, il fit doubler le pas à ces troupes, et, comme il approchait de cette ville, la tête de l'armée ennemie parut hors des bois. Il ordonna alors que l'on fît un grand bruit de timbales et de tambours afin d'en imposer aux ennemis, et il entra en personne dans la ville pour leur faire juger qu'il n'était plus temps de songer à s'en emparer.

Ce moyen parut avoir produit son effet : l'armée ennemie s'arrêta au delà de Grötzingen; celle du roi campa, la droite près de Gottsau, la gauche à Mühlbourg. Mais, à neuf heures du soir, M. le maréchal de Villars, ayant été informé que les ennemis s'étaient mis en mouvement et qu'ils s'approchaient, envoya diligemment à Durlach M. le comte de Broglie avec quelques compagnies de grenadiers pour renforcer la garnison, et s'y rendit lui-même à la pointe du jour. A peine y fut-il arrivé que les ennemis, qui avaient fait leurs dispositions pendant la nuit, commencèrent à embrasser la ville avec leur infanterie, ce qui l'engagea à y faire entrer un nouveau renfort de grenadiers et M. de Nangis pour commander.

Le camp de l'infanterie étant à une distance assez considérable de la ville, la plupart des officiers généraux craignirent que l'ennemi n'eût le temps de l'investir, et ils parvinrent à engager M. le maréchal de Villars d'envoyer à M. de Nangis l'ordre de l'évacuer; mais ce général, considérant l'importance

dont il était de ne point abandonner un poste qui, occupé par les ennemis, les rendait maîtres du pied de la montagne et l'obligerait à repasser le Rhin, révoqua cet ordre presque aussitôt qu'il fut donné, et, pour soutenir M. de Nangis, il fit avancer les dragons de la droite et les fit suivre par une brigade d'infanterie. Dès que les ennemis, dont les bataillons étaient déjà à la portée du fusil des murailles, virent ces troupes appuyées à la ville, et que le reste de l'armée bordait la rivière, ils suspendirent leur mouvement. La journée se passa en canonnade; et le soir l'armée ennemie prit son camp, la droite à Weingarten, la gauche alignée sur la tour de Durlach et la montagne voisine. Celle du roi campa, la droite à Durlach, la gauche à Gottsau, qui fut le quartier général.

Suivant les avis d'un correspondant auquel M. le maréchal de Villars parut prendre confiance, les ennemis avaient quarante-deux bataillons, dont huit de grenadiers et huit mille chevaux; outre cela, ils devaient être joints incessamment par quatre bataillons et quatre escadrons venant d'Ulm, et par les huit mille hommes que conduisait le duc de Hanovre. Ces renforts devaient leur donner une grande supériorité, principalement en infanterie, et les mouvements qu'ils venaient de faire ne lui laissèrent point douter qu'ils ne la cherchassent encore avec plus de vivacité lorsque le duc de Hanovre serait arrivé.

Il n'avait point encore reçu les ordres du roi sur le parti qu'il avait à prendre ou de repasser le Rhin pour aller camper sur le Speyerbach, ou de rester à la droite de ce fleuve pour barrer le pays de la montagne au Rhin, en prenant poste derrière Rastadt et Kuppenheim; il se détermina, en attendant cet ordre, à ne faire aucun mouvement et à régler sa conduite sur ce qu'exigeraient les circonstances si les secours que devaient recevoir les ennemis arrivaient avant qu'il ne fût ins-

truit des intentions du roi, à moins cependant que les ennemis ne vinssent à passer de nouveau le Rhin à Philipsbourg pour se placer sur la Queich. Son projet, dans ce cas, était de laisser la plus grande partie de l'infanterie dans les lignes de la Lauter et de rester avec la cavalerie à la droite du Rhin.

Les deux armées, dans la position qu'elles prirent le 14, n'étaient éloignées l'une de l'autre que de la demi-portée du canon. Celle du roi avait l'avantage de cacher aux ennemis sa droite par les maisons du faubourg de Durlach et par quelques bois; l'armée impériale, au contraire, était vue dans toute son étendue, ce qui engagea M. le maréchal de Villars à faire canonner la partie de son camp la plus exposée. On dressa à cet effet, pendant la nuit du 16 au 17, une batterie de quatre pièces de 24 et de dix de 8, et le 17, au milieu du jour, qui était le moment où ordinairement les fourrageurs et les pâtureurs rentrent au camp, on démasqua cette batterie, qui fit un tel effet, que l'infanterie, qui était sous le feu, quitta ses tentes sans ordre et dans la plus grande confusion; la cavalerie se retira aussi, mais moins en désordre; et la nuit suivante, toute cette partie de leur armée porta son camp sur la hauteur de Durlach, où leur gauche était déjà établie. Plusieurs avis assurèrent qu'ils ne resteraient pas au delà de quatre ou cinq jours dans cette position, parce que les chemins que devaient tenir leurs convois de Philipsbourg, d'où ils tiraient leur pain, étaient entièrement gâtés par les pluies. On apprit aussi que le 19 une partie des troupes qu'ils attendaient devait les joindre au nombre de deux bataillons et neuf escadrons, et que le margrave de Bayreuth avait résolu, en quittant son camp, d'attaquer l'armée du roi.

Ce fut dans ces circonstances que M. le maréchal de Villars fut informé des intentions du roi, qui, sans lui donner d'ordre

positif, parut désirer qu'il se soutînt à la rive droite du Rhin, s'il pouvait le faire sans se compromettre, et lui laissa, dans cette occasion, une entière liberté de prendre le parti qu'il jugerait le plus convenable au bien de son service. Ce général continua, en conséquence, à prendre des mesures pour ne passer le Rhin que dans le cas où il y serait forcé par le manque de fourrages; mais comme il pouvait arriver que les ennemis, passant eux-mêmes ce fleuve et menaçant les lignes de la Lauter, le missent d'un moment à l'autre dans la nécessité de se porter à la rive gauche, et l'obliger peut-être ensuite à revenir à la rive droite, il se prépara les moyens de faire cette manœuvre avec autant de célérité que de sûreté; considérant aussi que les ennemis étaient à portée de lui livrer un combat dans la plaine de Dachsland, avant qu'il gagnât son pont de Lauterbourg, il se détermina à ne point le refuser, ne doutant point que l'espèce des troupes qu'il commandait et leur volonté ne balançassent la supériorité du nombre qu'ils avaient sur lui, et regardant un malheureux succès beaucoup moins funeste pour la France que pour l'empire, qui était dénué de places et dont la plupart des états, ennuyés de la guerre, ne désiraient que le moment de voir l'empereur forcé à faire la paix.

Cependant, pour ne rien mettre au hasard, il se procura les moyens d'éviter un combat si, ce qu'il avait peine à se persuader, les ennemis le lui présentaient. Il fit pour cet effet ouvrir une marche sur dix colonnes pour se couvrir de la rivière d'Ettlingen, et fit rompre tous les ponts de celle de Durlach, ce qui ne laissait aux ennemis que deux chemins pour entrer dans la plaine de Mühlbourg; et on avait lieu de croire ces chemins entièrement rompus par les pluies continuelles, ceux de la communication de l'armée avec Lauter-

bourg et le Fort-Louis étant devenus si difficiles à pratiquer, qu'on fut obligé de faire descendre par le Rhin jusqu'à Dachsland les convois de pain pour la subsistance des troupes. Les ennemis souffraient aussi beaucoup dans leur camp, qui était placé dans des terrains gras et humides; il semblait d'ailleurs que leur subsistance devait être fort difficile dans un pays qui avait été fourragé pendant la campagne par les deux armées. Cependant on ne vit de leur part aucune disposition pour un décampement; on sut seulement qu'ils avaient détaché par le revers des montagnes, du côté de la Souabe, un assez gros corps de cavalerie pour s'opposer à M. de Vivans, qui s'était placé avec le gros de son détachement à Donaueschingen; mais cet officier, ayant été averti, se retira par la vallée de la Kintzig avant de pouvoir être joint par les ennemis, et arriva le 25 à Rastadt, après avoir imposé la contribution jusqu'au lac de Constance. Il rapporta des sommes considérables et amena trente-cinq otages. Un détachement de hussards qu'il avait envoyé du côté de l'abbaye de Salmansweiler, s'étant laissé surprendre par les paysans, relâcha quelques-uns de ceux qu'il avait enlevés. M. de Vivans lui-même fut attaqué en se retirant dans la gorge au delà de Hornberg par des détachements des garnisons de Fribourg et de Villingen, qui enlevèrent une partie de ses équipages; mais il attaqua à son tour ces détachements, reprit ses équipages et fit prisonniers un capitaine et quatorze soldats. Il laissa cent cinquante hommes dans le château de Hornberg, où ce détachement pouvait, avec quelque travail, se mettre en sûreté contre des partis.

Les ennemis paraissant disposés à rester dans leur camp malgré les incommodités qu'ils y éprouvaient, et les fourrages du pays entre la rivière d'Ettlingen et celle de Rastadt étant con-

sommés, M. le maréchal de Villars, pour ne point ruiner sa cavalerie en l'envoyant fourrager au loin, jugea devoir s'approcher des lieux qui pouvaient fournir à sa subsistance, en n'abandonnant aux ennemis qu'un pays entièrement épuisé. Il avait préparé, comme on l'a dit précédemment, sa marche rétrograde en faisant construire un grand nombre de ponts sur la rivière d'Ettlingen et en envoyant ses gros équipages à la rive gauche du Rhin, sous le prétexte de les faire vivre avec plus de facilité; il fit aussi plusieurs démonstrations pour laisser croire aux ennemis que son objet était de se fortifier dans son camp, et même de marcher à eux; mais, la nuit du 28 au 29, l'armée décampa de Gottsau, et, marchant sur huit colonnes, elle alla prendre son camp sur la rive gauche de la Murg, la droite vis-à-vis de Kuppenheim, le centre près de Niederbühl, la gauche à hauteur de Rastadt, où fut le quartier général. L'armée n'employa que quatre heures pour le passage de la rivière d'Alb et des autres ruisseaux et défilés qui étaient derrière elle; et lorsqu'elle fut entrée dans la plaine de Mühlbourg, M. le maréchal de Villars lui fit faire une fort longue halte pour voir si les ennemis marcheraient à lui par Ettlingen, afin, dans ce cas, de profiter de la supériorité de sa cavalerie pour engager un combat. Ils étaient plus nombreux en infanterie, ainsi qu'on peut le voir par leur ordre de bataille, qui parvint alors à M. le maréchal de Villars, mais il s'en fallait beaucoup qu'elle fût égale en qualité. Ils ne se montrèrent point, et MM. du Bourg et de Saint-Fremont, qui firent l'arrière-garde de l'armée avec les premières lignes de l'aile droite et de l'aile gauche, ainsi que M. de Nangis avec les troupes qui étaient à Durlach, ne virent personne des leurs, quoiqu'ils n'eussent quitté la plaine de Mühlbourg que le 29 à sept heures du matin.

En même temps que l'armée se mit en marche, on rompit le pont de Lauterbourg et on le remonta à hauteur de Rastadt pour la communication avec Lauterbourg, qui n'était qu'à trois lieues de cette dernière ville.

Il paraît, par le compte que M. le maréchal de Villars rendit au roi de la position de son camp, qu'il le regardait comme très-avantageux, mais pouvant être inquiété sur sa droite par un ennemi supérieur en infanterie; on avait, dans les précédentes guerres, élevé un retranchement vers la montagne, qui était le côté le plus faible et le plus dangereux; il était presque entièrement effacé, mais il pouvait être facilement rétabli. M. le maréchal de Villars, persuadé que les ennemis songeraient tout au plus à s'avancer vis-à-vis de l'armée du roi derrière les rivières de Murg et de Muggensturm, ne prit aucune mesure pour faire relever ce retranchement; cependant, en considérant que les ennemis pouvaient jeter au-dessous de Hagenbach un pont sur le Rhin, et que par là ils auraient la facilité de lui donner en même temps de l'inquiétude et pour son camp et pour les retranchements de la Lauter, son premier soin fut de pourvoir à la sûreté de cette rivière, qui était dégarnie depuis qu'on en avait tiré des troupes pour le détachement qui avait marché en Provence. Il y renvoya, le 30, M. de Quadt avec quelques bataillons et quelques escadrons; en même temps il prévint la cour de l'embarras dans lequel il se trouverait pour soutenir et la Lauter et sa position à la droite du Rhin lorsque le duc de Hanovre et les renforts qu'il amenait seraient arrivés, et il chercha à faire connaître que le seul moyen de le mettre en état de faire face des deux côtés était de lui envoyer des troupes de l'armée de M. le maréchal de Tesse, lorsque les ennemis auraient abandonné leur entreprise sur la Provence.

Le roi avait prévu ces circonstances, et sa majesté, informée que le duc de Savoie et le prince Eugène, ayant perdu l'espoir de se rendre maîtres de Toulon, s'étaient retirés de devant cette place dans la nuit du 21 au 22, avait déjà donné des ordres dans la vue de mettre M. le maréchal de Villars en état de se soutenir à la droite du Rhin, pour faire marcher en Franche-Comté et en Alsace quinze bataillons et neuf escadrons qui avaient été détachés de l'armée du Rhin et de celle de Flandre, et qui étaient en chemin pour se rendre en Provence. C'est ce dont sa majesté informa M. le maréchal de Villars par sa dépêche du 27 août.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. Versailles, 27 août 1707[1].

Mon cousin, j'ai reçu les trois dernières lettres que vous m'avez écrites des 16, 19 et 21 de ce mois du camp de Gottsau, par lesquelles je vois que les ennemis qui sont assez près de vous se fortifient de jour à autre, qu'ils ont fait plusieurs marches hardies et qu'il semble qu'ils soient déterminés à se maintenir à portée de vous jusqu'à ce qu'ils vous aient obligé à décamper devant eux. Je ne doute point, comme vous me le mandez, que vous ne preniez toutes les précautions nécessaires pour qu'il n'arrive aucun inconvénient dans votre marche; j'aurais bien voulu savoir où elle vous conduira, et le camp que vous devez prendre après celui de Gottsau; je suis encore moins certain des projets que vous vous faites pour le quartier d'hiver. S'il était en votre pouvoir de vous maintenir de l'autre côté du Rhin en vous donnant des troupes d'augmentation, je pourrais, avant qu'il fût la fin du mois de septembre, fortifier votre armée de quinze bataillons, y compris Navarre et Surbeck, et de neuf escadrons de dragons, y compris Lautrec; il ne serait pas même impossible de faire arriver dix jours plus tard les quatre bataillons d'Aunis et de Santerre avec les sept premiers escadrons qui avaient marché de

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2015 1re partie, 2e section, n° 40.

l'armée que vous commandez, si vous croyez que, par le moyen de cette augmentation, il ne fût pas possible aux ennemis de s'opposer à l'exécution des projets que vous auriez faits. En attendant de vos nouvelles, je fais toujours avancer en Franche-Comté et en Alsace les quinze bataillons et les neuf escadrons qui sont plus à portée de vous.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Du camp de Rastadt 31 août 1707 [1].

Sire, l'armée de votre majesté ayant consommé tous les fourrages qui sont entre les rivières d'Ettlingen et de Rastadt, je crus qu'il convenait de se mettre derrière Rastadt pour nous donner toujours les pays remplis de fourrages et ne laisser à l'ennemi que ceux que nous comptons avoir épuisés. La retraite était assez difficile devant une armée supérieure de six ou sept bataillons, ayant à repasser une rivière qui, après les grandes pluies, n'était guéable en aucun endroit, et outre cela plusieurs autres défilés et inondations que formaient les pluies continuelles que nous avons depuis un mois.

Comme il importait de cacher à l'ennemi non-seulement le moment de la retraite, mais même à peu près le temps que l'on voudrait la faire, dès les premiers jours de notre arrivée dans le camp de Gottsau j'avais ordonné neuf ponts sur la rivière d'Ettlingen et plusieurs sur tous les petits ruisseaux. J'avais renvoyé les gros bagages de l'autre côté du Rhin, sur le prétexte de faire durer mes fourrages plus longtemps. Ayant tiré tous les foins de Durlach, et l'ennemi, voyant que j'avais fait approcher le corps de M. de Vivans, ne crut pas que l'on songeât encore à marcher.

Cependant, les deux premières nuits après le départ des gros bagages, il fit avancer ses grenadiers aux premiers postes, et toute leur armée fut la nuit entière sous les armes.

La nuit du 28 au 29, l'armée de votre majesté quitta son camp après minuit, et repassa en quatre heures tous les défilés et rivières que nous avions derrière nous. On fit une fort longue halte dans la

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2068 n° 65.

plaine de Mühlbourg pour voir si l'ennemi songerait à marcher a nous par Ettlingen, ce qui eût été à désirer par la supériorité de notre cavalerie. Je tiens l'infanterie de votre majesté bien supérieure à la leur; mais, comme elle l'aura pu voir dans leur ordre de bataille, ils ont au moins six bataillons plus que nous.

Les hussards que j'envoyai hier sur l'ennemi ont pris le comte de Volbren, adjudant général de l'empereur. Leur armée campa hier à Ettlingen et peut-être s'approchera de nous aujourd'hui. J'aime mieux qu'elle ait pris ce parti-là que de repasser le Rhin à Philipsbourg.

Il est certain, sire, que si l'armée de votre majesté avait eu a passer six semaines dans les pays épuisés de fourrages que je laisse aux ennemis, depuis ce temps-là notre cavalerie serait ruinée; mais celle des ennemis ne court point, pâture, et avec les avoines que l'on lui donne régulièrement se soutient. La nôtre court pour chercher les villages; je n'oublie rien pour l'empêcher. Votre majesté peut compter que les remontrances et les punitions des officiers ne manquent point, et l'on ne m'accuse pas de n'être pas assez sévère.

Cependant nous voici bien pour les fourrages. Naturellement les ennemis en doivent manquer. Nous avons le secours des avoines plus facilement qu'eux, puisque le Rhin les apporte dans le camp et que nous avons, outre les provisions de votre majesté, dont on n'a pas usé un sac dans tout le commencement de la campagne, celles que nous avons prises aux ennemis à Ettlingen.

Il faut avoir l'honneur de vous rendre compte du poste, sire : il est bon, mais un ennemi fort supérieur en infanterie pourrait nous inquiéter par la droite. Je le connaissais pour y avoir été devant l'ennemi pendant les dernières guerres; mais l'armée de votre majesté était si supérieure, que l'ennemi était trop heureux que l'on ne l'inquiétât pas lui-même.

J'ai trouvé de vieux retranchements vers cette montagne, qui est le seul endroit dangereux, faits il y a plus de cinquante ans, qu'il est

aisé de relever et qui me paraissent plus avantageusement placés que ceux que nous avions faits dans les derniers temps.

Enfin, sire, je crois bien que l'armée impériale, telle qu'elle est présentement, ne songera tout au plus qu'à se mettre vis-à-vis de nous, les rivières de Murg et de Muggensturm entre deux.

Reste à examiner ce que l'ennemi peut faire quand les secours de M. de Hanovre auront joint; en ce cas, il peut établir un pont sur le Rhin au-dessous de Hagenbach et me donner en même temps de l'inquiétude pour ce camp et pour les retranchements de la Lauter, auquel cas votre majesté trouvera que c'est trop d'avoir en même temps à garder des lignes et un camp séparés par le Rhin. Si elle renvoie des troupes après la retraite des ennemis de Provence, nous tâcherons de mettre la Lauter en sûreté et de demeurer de ces côtés-ci du Rhin.

Je voulais commencer cette dépêche par prendre la liberté de montrer à votre majesté ma très-sensible joie sur l'avantage de ses armes en Provence et le désordre de ses ennemis, dont les dépenses pour cette grande entreprise doivent avoir été immenses. Il était bien difficile, par les sages précautions de votre majesté, que l'armée ennemie pût jamais réussir; mais c'est une bien vive joie à vos fidèles serviteurs de la voir parfaitement détruite et perdue par la désertion, les maladies et actions. Que n'a-t-elle pas à craindre encore dans une retraite difficile? J'ose me flatter qu'il sera revenu à votre majesté que mon frère, dans son état subalterne, a trouvé moyen de montrer son zele: j'ai su que dans les conseils de guerre il avait parlé avec fermeté. Je supplie votre majesté, sire, de me pardonner la liberté de lui parler sur son sujet et de vouloir bien être persuadée que mon attachement au bien de votre service, plus que mon amitié pour mon frère, me fait désirer que votre majesté veuille l'avancer dans le service de mer ou de terre; elle a vu comme il a conduit l'hiver dernier l'affaire de l'île de Minorque. Quand elle ne l'emploiera pas à la mer, je la supplie très-humblement de me le donner : je serai tranquille sur les postes que je lui confierai.

Je reviens à notre retraite; il n'y a pas eu un coup tiré. Le marquis de Nangis, qui était dans Durlach, a fait l'arrière-garde de tout. Je dois toujours louer son application, sa fermeté et son bon esprit pour la guerre.

J'ai envoyé à M. de Chamillart les lettres en original de M. de Vivans, avec l'état des otages et contributions. L'argent comptant n'a été que 56,000 livres et 20,000 d'une lettre de change. S'il s'était étonné de tous les discours qui pouvaient l'obliger à une prompte retraite, il n'aurait pas si bien établi les contributions; il y a quantité d'otages, et si les pays imposés ne satisfont pas à leurs engagements, nous trouverons bien les moyens de les y forcer. S'il eût pu demeurer encore huit jours, il aurait pu rapporter beaucoup d'argent en espèces; mais la marche des troupes qui voulaient lui couper le passage m'a obligé à désirer qu'il eût plutôt deux jours d'avance que de demeurer un moment trop tard.

Je fais garder et accommoder le château de Hornberg; il importe fort de le conserver pendant l'hiver, tant pour les contributions que pour mettre des troupes dans la vallée de la Kintzig; mais présentement il est un peu hasardé, et dans la suite je ne peux répondre de le conserver que par les troupes que votre majesté aura pour agréable de m'envoyer, si elle trouve convenable à son service de me conserver la supériorité indispensablement nécessaire pour prendre des quartiers d'hiver en deçà du Rhin, puisqu'il faut commencer par mettre la basse Alsace en sûreté, tenir le poste de Rastadt et puis s'étendre dans la vallée de la Kintzig et du Rhin en remontant le plus haut que l'on pourra.

J'ai cru devoir dépêcher ce courrier pour avoir l'honneur d'informer votre majesté de la situation de son armée, parce que plusieurs, inquiets sur la retraite, auront pu dans leurs lettres porter l'inquiétude plus loin.

Dans le moment que je faisais partir ce courrier, je reçois la dépêche dont votre majesté a daigné m'honorer du 27. J'avais déjà pris la liberté de lui marquer ma très-sensible joie sur Toulon, qui

oblige les ennemis à une retraite honteuse et à renoncer à une entreprise qui leur coûte cher.

Je vois, sire, avec une très-sensible joie la résolution que votre majesté prend de nous renvoyer quinze bataillons et neuf escadrons, et de nous faire espérer encore quatre bataillons et sept escadrons. Je commencerai par avoir l'honneur de dire à votre majesté que je ne vois pas où ils peuvent la servir plus utilement que dans ce pays-ci. Elle voit, dans le commencement de cette dépêche, la situation de son armée; je ne puis répondre précisément, si les secours de M. le duc de Hanovre arrivent avant ceux de votre majesté, que je ne repasse le Rhin; mais j'espère bien revenir en deçà quand ces troupes-là m'auront joint, car la tête du Fort-Louis m'en donnera toujours les moyens.

Enfin, sire, la guerre ne permet pas, quand on a une assez grosse armée devant soi, de répondre bien positivement de ses projets; mais ce que j'espère avec l'aide du Seigneur, c'est que votre majesté trouvera que je n'aurai oublié rien au monde de tout ce qui peut être imaginé pour la gloire de ses armes et le bien de son service.

Le camp que prirent les ennemis, le 30, sur la rivière d'Alb, eut sa droite à Ettlingen, sa gauche à Reichenbach. Cette position, en les éloignant du Rhin, diminua les inquiétudes de M. le maréchal de Villars pour la Lauter; cependant, pour les empêcher de jeter un pont entre Philipsbourg et Lauterbourg, il fit descendre M. de Quadt jusqu'à Hagenbach avec trois bataillons et huit escadrons; mais, comme il pouvait se faire que les renforts du duc de Hanovre joignissent l'armée impériale avant l'arrivée des troupes que la cour promettait, et M. le maréchal de Villars prévoyant qu'alors il pourrait être forcé de se mettre à la rive gauche du Rhin, il prit des mesures pour pouvoir repasser de nouveau à la rive droite de ce fleuve et remplir les intentions du roi en y prenant des quartiers

d'hiver. Le débouché du Fort-Louis lui parut le seul dont il pourrait, dans ce cas, faire usage; c'est ce qui l'engagea à aller visiter les ouvrages auxquels on avait travaillé pendant la campagne, tant à Söllingen que sur la rivière de Stollhofen. Plusieurs officiers principaux s'étaient opposés à leur construction, mais ils étaient absolument nécessaires pour procurer un débouché que ne donnait pas le Fort-Louis. M. le maréchal regardait même cette place sans ces ouvrages comme hors d'œuvre et tout à fait inutile pour cet objet; il avait lui-même éprouvé plusieurs fois que, malgré la possession du Fort-Louis, lorsqu'on avait à porter une armée au delà du Rhin, il fallait dérober un passage, comme si l'on n'eût point eu de place sur ce fleuve. M. de Regemorte, qui avait été chargé de raser les retranchements de la ligne de Bühl et de Stollhofen, avait entièrement achevé ce travail dans les premiers jours du mois d'août; mais on avait laissé subsister la redoute indiquée sur le plan par le numéro 107, parce qu'on la jugea utile pour empêcher les ennemis de s'établir entre la gorge du fort de Söllingen et le grand Rhin, de sorte que cette redoute devint comme une portion essentielle de ce fort. Il y eut différents avis sur la position de cet ouvrage dont M. le maréchal de Villars avait lui-même marqué l'emplacement. Plusieurs prétendaient qu'il ne couvrait pas le pont, et que le terrain de l'île de Stollhofen était trop bas pour que les batteries qu'on aurait pu y élever pour protéger la tête du fort fissent leur effet; mais M. le maréchal de Villars fit connaître à la cour qu'on ne pouvait trouver un lieu plus propre à placer un ouvrage solide qui commandât mieux la plaine; il convint cependant qu'il ne couvrait pas parfaitement le pont, et qu'il était en effet impossible de le couvrir, parce que dans cet endroit le terrain formait un demi-cercle qui faisait que dans quelque

endroit qu'on plaçât un pont sur le petit bras de Stollhofen, il était vu de quelque côté; mais, pour y remédier, il avait ordonné d'élever une redoute et des batteries dans l'île de ce nom, sans avoir égard à la supériorité du terrain où les ennemis pourraient établir les leurs, parce qu'il estimait que celles-ci seraient vues à revers par celles du fort qui les domineraient si les ennemis les établissaient de fort près, et que s'ils les plaçaient à une grande distance elles feraient peu d'effet sur le pont; d'ailleurs ce pont n'étant que celui du petit bras du Rhin, M. le maréchal de Villars le regarda comme étant de peu d'importance; et l'avantage principal qu'il jugea pouvoir retirer de l'établissement du fort de Söllingen fut la force particulière dont était ce fort, qui exigeait une attaque en règle, et sa situation, qui assurait le débouché tant que l'ennemi ne s'en emparerait pas. La visite qu'il fit de ce fort et de ses environs le confirma dans ses idées; il reconnut plus particulièrement que la redoute qu'il faisait construire dans l'île de Stollhofen et celle des ennemis qu'on avait conservée feraient leur effet en leur rendant très-difficile l'établissement d'une batterie pour battre le pont. Il fit seulement joindre ces deux redoutes par un retranchement protégé par une troisième placée à la rive droite du Rhin, ce qui rendait cette partie inattaquable; d'ailleurs, tout le front pouvait être inondé en retenant les eaux de la rivière de Stollhofen. Quant au fort de Söllingen, il ne pouvait être attaqué pendant que les eaux du Rhin étaient hautes, parce que l'île du Marquisat battait à revers toutes les attaques, et pendant l'hiver un siége devenait impossible à cause de la quantité des troupes répandues sur la frontière et à portée de s'y opposer.

Après s'être assuré par ces différents moyens un débouché à la droite du Rhin aussi nécessaire et aussi important, M. le

maréchal de Villars expliqua à la cour ceux qu'il se proposait de prendre pour établir ses quartiers à la droite de ce fleuve lorsqu'il serait joint par les troupes qu'il attendait, et si elles le rendaient supérieur aux ennemis.

M. de Vivans, en revenant de son expédition sur le haut Danube, avait laissé cent cinquante hommes dans le château de Hornberg. Ce poste était important à conserver pour avoir un pied dans la vallée de la Kintzig, qui était le principal passage des montagnes Noires, mais il n'était pas dans un état de défense satisfaisant; aussi M. le maréchal de Villars, en le faisant occuper, le regarda comme hasardé; mais il considéra que les ennemis, obligés de se partager pour l'attaquer, penseraient moins à un si médiocre objet qu'à se tenir ensemble pour lui donner des jalousies pour son camp et pour les lignes de la Lauter. Cependant ayant appris que le corps qu'ils avaient fait marcher sous les ordres du duc de Würtemberg, dans le temps que M. de Vivans était à Donaueschingen, avait été augmenté par la garnison d'Ulm, et qu'il était campé dans les environs de Rottweil et de Villingen; ayant été informé en même temps que des détachements de ce corps étaient répandus dans la vallée de la Kintzig, il envoya, le 4, M. de Vivans avec treize escadrons derrière Offenbourg pour faire croire aux ennemis que son objet était de soutenir Hornberg, mais avec ordre de ne pas passer la Kintzig avec toutes ses troupes, et seulement de faire paraître au delà de cette rivière des détachements de cavalerie. Le moment de chasser les ennemis de la vallée n'était pas arrivé : il voulut attendre les troupes qui venaient grossir l'armée.

Quant à l'établissement des quartiers d'hiver à la droite du Rhin, le projet de M. le maréchal de Villars était de faire une tête à Rastadt et à Kuppenheim. Rastadt avait déjà été fortifiée

par le prince Louis de Bade, et cette ville était susceptible d'être en peu de temps mise en état de défense; on commença à y travailler. Ces deux postes, qui se trouvaient dans l'espace du terrain le plus resserré entre les montagnes et le Rhin, pouvaient être soutenus par le Fort-Louis, et avaient derrière eux Baden, Offenbourg, Bühl, Lichtenau et Willstett, petites villes dans lesquelles M. le maréchal de Villars se proposait de mettre des troupes, ainsi que dans celles de Gengenbach, Hasslach, Zell, Hausach, Hornberg, toutes assez bien fermées et situées dans la vallée de la Kintzig. En suivant la vallée du Rhin, il devait faire occuper Lahr, Kentzingen, Emmedingen et Endingen, petites villes aussi fermées de murailles; et plus haut, entre Fribourg et les villes forestières, quelques autres postes de la même espèce, où l'on pouvait pendant l'hiver établir des troupes en sûreté. Tous ces quartiers pouvaient être appuyés par les troupes placées en Alsace et par les ponts de Huningue, de Brisach, de Kehl et du Fort-Louis; et comme ils ne pouvaient être attaqués qu'avec du canon, M. le maréchal de Villars prévint la cour que si les ennemis venaient à déboucher par la gorge de Fribourg, il aurait le temps de se rassembler et de marcher à eux.

Le roi approuva son projet et lui laissa la liberté de faire dans le temps les dispositions qu'il croirait les plus avantageuses; mais, en même temps, sa majesté lui fit connaître le désir qu'elle avait de le voir employer les renforts qu'elle lui envoyait à engager, avant la fin de la campagne, les ennemis à une affaire générale qui pût terminer la guerre. Ces renforts étaient encore éloignés; les troupes qui devaient venir de la Franche-Comté ne pouvaient arriver à Strasbourg que le 22 et le 25 du mois, les autres au commencement du mois d'octobre. Les ennemis, au contraire, devaient recevoir vers le 15

une partie des troupes qu'amenait le duc de Hanovre, et ce prince était attendu dans le même temps à l'armée.

Il ne fut question de part et d'autre d'aucun mouvement considérable; chacun s'occupa des moyens de vivre. Il paraît que sur cet objet M. le maréchal de Villars avait un grand avantage sur les ennemis; on voit dans ses dépêches qu'il n'avait pas encore envoyé sa cavalerie fourrager au delà de quatre lieues, et qu'il pouvait subsister jusqu'à la fin du mois dans son camp, tandis que les ennemis allaient déjà à huit et neuf lieues du leur chercher des fourrages. On continua d'envoyer à la guerre des partis, qui eurent presque toujours l'avantage sur les ennemis; chaque jour on fit des prisonniers, mais les ennemis, de leur côté, s'en dédommagèrent par la prise du château de Hornberg; l'officier qui y commandait ne donna pas le temps d'arriver à un détachement que M. de Vivans lui envoyait pour renforcer sa garnison; M. le duc de Würtemberg s'étant présenté le 4 devant ce château, il se rendit au second coup de canon; les cent cinquante hommes qui l'occupaient furent prisonniers de guerre et conduits à Ulm.

Des lettres interceptées donnèrent à M. le maréchal de Villars des connaissances plus particulières de la situation des ennemis; il apprit, par la correspondance des généraux Thungen et Gronsfeldt et par celle du duc de Würtemberg, que le duc de Hanovre était en effet attendu d'un jour à l'autre, et qu'avec lui arriveraient six bataillons et six escadrons; que le duc de Würtemberg, après l'expédition de Hornberg, s'était retiré derrière les montagnes Noires, et que lorsque l'armée ennemie s'était avancée sur Durlach et sur Ettlingen, le projet du général Thungen avait été de se porter sur la Murg et de se retrancher à Rastadt et à Kuppenheim, mais qu'ayant

trouvé l'armée du roi postée derrière cette rivière, il s'était arrêté sur l'Alb [1].

Le duc de Hanovre arriva enfin. On eut nouvelle le 16 qu'il avait joint l'armée la veille, mais on n'eut point de certitude sur l'arrivée des troupes dont il devait être suivi; ce ne fut que le 24 qu'on apprit que ces troupes ne consistaient qu'en deux mille cinq cents hommes et ses gardes au nombre de deux cents, et qu'elles avaient joint l'armée, mais qu'on attendait encore six ou huit bataillons des troupes de Prusse et de Wolfenbüttel. On fut informé dans le même temps que le duc de Hanovre avait annoncé aux généraux de l'armée impériale que les alliés avaient promis de détacher de celle de Flandre neuf mille hommes de leurs meilleures troupes, et que, si cette promesse avait son effet, il entreprendrait, aussitôt après l'arrivée de ce secours, de faire repasser le Rhin à l'armée du roi, mais que, si on ne lui donnait pas les moyens suffisants, il retournerait dans ses états jusqu'à ce qu'on le mît en situation de paraître avec dignité à la tête de l'armée. M. le maréchal de Villars, de son côté, craignant qu'un tel renfort ne donnât aux ennemis trop de supériorité, demanda à la cour d'envoyer à M. le duc de Vendôme des ordres pour détacher de l'armée de Flandre un corps proportionné à celui que les alliés pourraient faire passer sur le Rhin; mais, doutant encore de l'exécution de la promesse qu'ils avaient faite au duc de Hanovre, et persuadé que ce prince, étant obligé d'envoyer des troupes fourrager à dix lieues de son camp, ne pourrait rester au delà de la fin du mois, il assura la cour que rien ne déran-

[1] Suivant le sentiment de M. le maréchal de Villars, la position qu'auraient pu prendre les ennemis sur la Murg ne pouvait être avantageuse pour eux, parce qu'en débouchant du Fort-Louis et occupant les premières hauteurs du pied des montagnes, la supériorité était pour l'armée du roi.

gerait le projet qu'il avait formé d'établir ses quartiers d'hiver à la rive droite du Rhin; et en attendant, il ne s'occupa que des moyens de prolonger son séjour dans son camp, sans songer à s'étendre dans la vallée de la Kintzig, tant afin de ne pas se partager tandis que les ennemis étaient ensemble, que pour ne pas consommer à l'avance les subsistances de cette vallée; mais les ennemis profitèrent de ce moment : un gros corps de cavalerie et d'infanterie tomba, le 24 au matin, sur M. de Vivans, qui était campé avec quinze escadrons sur la rive droite de la Kintzig, vis-à-vis d'Offenbourg. Cet officier, quoique surpris, résista pendant quelque temps et poussa même deux fois les ennemis; mais, arrêté par le feu de leur infanterie, il repassa la rivière et se retira sous Kehl, laissant la plus grande partie de ses équipages et beaucoup de chevaux entre les mains des ennemis.

Quoique le roi eût approuvé la résolution dans laquelle était M. le maréchal de Villars d'établir des quartiers d'hiver à la rive droite du Rhin, M. de Chamillart lui témoigna de l'inquiétude sur les moyens de soutenir des quartiers pour lesquels on aurait à craindre d'un côté la garnison de Fribourg, et de l'autre les mouvements des troupes que les ennemis pourraient répandre pendant l'hiver entre la rivière d'Ettlingen et le Necker; mais M. le maréchal de Villars, regardant comme l'affaire la plus importante pour la gloire des armes du roi de ne point abandonner la droite du Rhin aux ennemis, et confiant dans la position qu'il se proposait d'y prendre en occupant les petites villes fermées dont le pays est rempli, ne changea point de sentiment; il rappela à ce sujet à M. de Chamillart ce qui s'était passé dans les précédentes guerres, où les ennemis avaient occupé une partie de ces mêmes petites villes, telles qu'Oberkirch, Hasslach, Gengenbach, Waldkirch,

séparées du gros de leurs troupes par les montagnes Noires, et s'y étaient maintenus contre les entreprises de celles du roi qui occupaient Philipsbourg et Fribourg. Il fit observer à ce ministre que si les ennemis étaient parvenus à soutenir ces postes, auxquels ils ne pouvaient donner du secours que par les défilés des montagnes, à plus forte raison devait-on espérer de les protéger avec succès par le moyen des passages que l'on conserverait sur le Rhin; mais en même temps, considérant que Rastadt, Bade et le plat pays des environs étaient entièrement épuisés, et qu'il serait trop difficile et trop onéreux d'approvisionner ces postes, il jugea qu'il serait forcé de se borner pour sa première ligne à la Kintzig. Il demanda en conséquence qu'il plût au roi de destiner quarante-cinq bataillons de campagne et cinquante-cinq escadrons, tant pour l'Alsace que pour les quartiers qu'il proposait d'occuper à la droite du Rhin.

Il appuya encore ses idées sur l'avantage qu'il avait de pouvoir vivre dans sa position plus longtemps que les ennemis dans la leur, tant au moyen des fourrages qui se trouvaient encore à portée de son camp et par la facilité d'en faire descendre par le Rhin, que parce que les ennemis ne pouvaient tirer leur subsistance en pain de Philipsbourg, éloigné de neuf lieues de leur camp et par des chemins entièrement rompus, tandis que du Fort-Louis, où étaient ses fours, les convois n'avaient plus que sept lieues à faire pour arriver à l'armée, et par des chemins de sable que les pluies n'avaient point encore gâtés.

Mais pour ne point se tromper dans le calcul de ses moyens de subsistance et pour ménager les fourrages, il divisa sa cavalerie. Cinquante-cinq escadrons seulement restèrent au camp de Rastadt, et le 11 octobre il fit passer le Rhin aux quinze qui étaient sous Kehl aux ordres de M. de Vivans, pour se

rendre le lendemain à Schleithal, sur la ligne de la Lauter. M. de Pery était déjà avec dix-neuf autres escadrons à Hagenbach, au-dessous de Lauterbourg, et M. d'Imecourt, avec un pareil nombre, avait été envoyé quelques jours auparavant du côté de Bühl, pour vivre des fourrages qui restaient encore dans les gorges.

M. le maréchal de Villars, voyant sa subsistance assurée jusqu'à la fin du mois d'octobre, espéra pouvoir tenir la campagne plus longtemps que les ennemis; cependant ceux-ci, de leur côté, parurent aussi occupés que lui des moyens de ne point abandonner leur poste; on sut même qu'ils travaillaient à un retranchement depuis Ettlingen jusqu'au Rhin, ce qui fit juger à M. le maréchal de Villars que leur intention était de couvrir, par cette ligne, les quartiers qu'ils se proposaient de prendre de là jusqu'au Necker, et ce fut en même temps pour lui un nouveau motif de se borner à placer sur la Kintzig la première ligne des siens. Toutes ses dépêches tendent à faire connaître, d'un côté, l'avantage de prendre ses quartiers à la rive droite du Rhin et de tout forcer pour ne point décamper avant les ennemis, de l'autre, les embarras dans lesquels ces derniers se jetteraient en établissant la tête des leurs aussi à portée du Fort-Louis, qui n'était qu'à cinq lieues d'Ettlingen, et la nécessité où ils seraient, pour soutenir leur ligne, d'y laisser pendant l'hiver un gros corps d'infanterie et quelque cavalerie, dont la subsistance serait très-difficile, le pays étant entièrement épuisé dans l'espace de plus de vingt lieues. On voit aussi par ses différentes dépêches que toutes ses vues tendaient à se mettre en situation de pouvoir faire au mois d'avril le siége de Fribourg, et de s'ouvrir par là plusieurs chemins pour pénétrer dans l'empire par les montagnes Noires. Mais son principal objet dans ce moment

était de ne point décamper avant les ennemis; et il crut avoir d'autant plus de sujet de l'espérer que, suivant tout ce qui lui revenait de leur situation, non-seulement leur cavalerie périssait à vue d'œil, mais aussi il régnait dans leurs troupes une maladie épidémique qui enlevait un grand nombre de soldats. Le départ du duc de Hanovre pour Francfort, où il devait s'aboucher avec le duc de Marlborough pour régler les quartiers d'hiver, le confirma encore dans cette idée; et il ne douta point qu'aussitôt après cette entrevue l'armée ennemie ne se séparât.

Cependant tout à coup on le vit changer de sentiment, et abandonner la résolution qu'il avait prise de forcer les ennemis à décamper plus tôt que lui. Un changement aussi subit eut de quoi surprendre; il en expliqua les motifs à la cour: les principaux furent premièrement, l'obstination avec laquelle les ennemis, malgré les pertes que leur occasionnait leur séjour dans leur camp, paraissaient vouloir s'établir solidement sur la ligne à laquelle ils travaillaient; en second lieu, le sentiment général du plus grand nombre des officiers généraux, qui depuis longtemps regardaient comme inutile et même nuisible de prolonger la campagne; troisièmement, le peu d'inquiétude que l'on devait prendre des entreprises que pourraient faire les ennemis après que l'armée du roi aurait abandonné les environs de Rastadt, n'étant pas à croire que dès qu'ils formaient à Ettlingen un établissement qui leur avait déjà coûté beaucoup de travail, ils pussent songer à s'avancer sur la Murg pour y en faire un nouveau. M. le maréchal de Villars résolut donc de faire une marche rétrograde pour s'approcher de Kehl, et passer ensuite le Rhin, y rester jusqu'à ce que les ennemis fussent entrés dans leurs quartiers, et repasser alors ce fleuve pour occuper ceux qu'il se

proposait de prendre à la rive droite. Il fixa son premier mouvement au 27; mais la cavalerie s'étant trouvée pourvue de fourrage jusqu'au 29, il le remit à cette époque.

En attendant il alla reconnaître la ligne des ennemis : il poussa leur garde de cavalerie, et s'avança jusque sur l'infanterie qui couvrait leurs travailleurs. De là il découvrit que cette ligne, traversant les bois d'Ettlingen, s'étendait depuis Ettlingenweier jusque près de Mühlbourg, laissant derrière elle la rivière d'Ettlingen. Pendant ce temps, M. de Pery fit enlever par M. de la Gravière, capitaine de son régiment, un poste de cent hommes que les ennemis avaient dans l'île de Dachsland. Cet officier s'acquitta de cette commission avec toute l'intelligence et le courage possibles; quarante hommes des ennemis ainsi que leur commandant furent tués, et il ramena trente-cinq prisonniers et un officier.

Jusqu'alors on n'avait eu que des rapports très-incertains sur la véritable force de l'armée ennemie; on était resté dans la même incertitude sur le nombre des troupes qui l'avaient jointe depuis qu'elle était rentrée dans la vallée du Rhin, et sur l'arrivée des renforts qui avaient dû suivre le duc de Hanovre; on ignora même si les nouvelles qui avaient annoncé pendant si longtemps la marche de ces renforts avaient eu quelque fondement; mais un ordre de bataille qui parvint le 27 à M. le maréchal de Villars fit connaître que toutes les forces que les alliés avaient rassemblées pour lui faire tête ne consistaient qu'en cinquante bataillons et cinquante-neuf escadrons. Les garnisons de Landau, de Philipsbourg, de Brisach et de Fribourg n'étaient pas comprises dans ce nombre.

Le mouvement projeté par M. le maréchal de Villars s'exécuta le 29. L'armée décampa de Rastadt à sept heures du matin et, marchant sur quatre colonnes, elle alla prendre son

nouveau camp, la droite à Lichtenau, la gauche vers Stollhofen, le quartier général à Schwarzach. Ce fut là que M. le maréchal de Villars résolut d'attendre les derniers ordres du roi pour la séparation de l'armée et la disposition des quartiers d'hiver. Ils lui parvinrent le 31 par un courrier que M. de Chamillart lui avait dépêché le 28.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villars. Versailles, 28 octobre 1707.

J'ai reçu par l'ordinaire, Monsieur, les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 21 de ce mois, et par votre courrier celle du 19. Il serait bien difficile de prendre, dès à présent, des mesures justes pour le commencement de la campagne prochaine; il faut songer à rétablir les troupes, et les mettre, s'il est possible, en assez bon état pour qu'elles en imposent aux ennemis comme elles ont fait cette année. On ne saurait douter, à moins de vouloir se flatter, que l'armée de l'empereur qui vous sera opposée ne se fortifie considérablement; j'aurai toute l'attention qui dépendra de moi pour être informé du nombre de troupes dont elle sera composée. Si le prince Eugène reste en Italie avec toutes celles qu'il a, ce sera un soulagement pour vous. Je ne saurais me persuader qu'il garde un corps de cavalerie aussi considérable que celui qui y est, dont une partie est assez inutile; il en resterait assez quand même il ferait passer six mille chevaux du côté du Rhin. Le roi Auguste et l'électeur de Brandebourg, joints avec quelques autres princes de l'empire, peuvent encore donner au moins six mille chevaux et huit ou dix mille hommes de pied, ce qui pourrait faire, avec l'armée qui est présentement commandée par M. le duc de Hanovre, au moins soixante et dix bataillons et cent soixante escadrons. Quoique cette supputation ne soit fondée que sur une idée de l'avenir, elle peut, sans rien donner aux ennemis, être mise facilement à exécution. Le parti qu'ils ont pris de faire une ligne les mettra à l'abri de la contri-

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2015 1re partie, 3e section, n° 167.

bution, et je doute que vous puissiez obliger par la force les pays que vous avez soumis cette année, à renouveler les traités au mois de janvier prochain; je ne sais même, lorsque le temps en sera venu, si vous ne vous déterminerez pas à prendre d'autres mesures que celles de vous avancer par la vallée de la Kintzig et par Hornberg pour entrer dans le Würtemberg, ainsi qu'il semble que vous auriez dessein de le faire au mois de janvier. Les ennemis étant en force, à portée de vous traverser, il pourrait arriver que vous ne réussissiez pas et que les troupes souffriraient infiniment d'une course fatigante qui durerait plusieurs jours, dans les plus mauvaises saisons de l'année, et, indépendamment du mal que pourraient faire les ennemis, vous perdriez bien des chevaux, plusieurs cavaliers ou soldats. Comme cet objet est encore éloigné, vous aurez tout le temps d'y faire réflexion. Ce que l'on peut penser, dès à présent, c'est que vous ne hasarderez rien mal à propos. Je serai toujours au moins de moitié avec vous sur tout ce qui pourra déterminer le secours considérable que sa majesté s'était promis des contributions; le besoin que l'on en a vous est trop connu pour que vous n'entriez, avec le même zèle qui vous conduit, dans toutes les choses qui ont rapport a son service. Je n'ai pu, jusqu'à présent, faire aucune disposition juste pour les quartiers que les troupes dont l'armée que vous commandez était composée doivent occuper pendant cet hiver. Je vous envoie un projet qui est à peu près tel que vous pouvez le désirer pour le nombre de bataillons de campagne; il n'est pas si fort pour la cavalerie. Celle qui sera dans les Évêchés et en Franche-Comté est trop à portée de vous pour que vous n'en tiriez pas la même utilité en cas que vous en ayez besoin.

Je vous envoie un mémoire sommaire de la disposition générale. Les ordres s'expédient avec la diligence que l'on y peut apporter; je ne saurais vous les envoyer avant lundi. Le courrier qui en sera charge arrivera au plus tard deux ou trois jours après le vôtre. Vous pouvez, en attendant les derniers ordres de sa majesté, en cas que vous le jugiez a propos, séparer l'armée et donner les ordres pour

faire avancer les troupes aux lieux de leur destination, à moins que vous ne jugiez à propos d'y faire quelque changement, sa majesté vous donnant plein pouvoir, si vous le croyez nécessaire pour son service. Elle trouvera bon que vous congédiiez aussi MM. les officiers généraux qui ne sont point destinés pour servir cet hiver ; vous verrez, par l'état ci-joint, ceux qui doivent être employés. C'est un soulagement considérable pour la dépense, que celui de laisser peu de cavalerie en Alsace, où le fourrage coûte fort cher et très-peu en Comté ou dans les Évêchés.

Votre courrier joignit mardi mon fils sur le chemin de Fontainebleau, qui porta vos lettres au roi à Petitbourg, où sa majesté arriva sur les trois heures. J'étais à Paris dès la veille, où je reçus hier au soir les ordres de sa majesté, et je n'ai pas perdu un moment pour vous le renvoyer.

Sa majesté approuve la manière dont vous vous conduisez avec M. le duc de Hanovre. Vous n'aurez point de réponse sur tout ce que vous m'avez mandé, par rapport aux échanges, que M. de Marlborough ne soit de retour en Flandre de son voyage d'Allemagne, et qu'il ne m'en ait fait une à la dernière que je lui ai écrite par ordre du roi, avant son départ.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villars. Versailles, 28 octobre 1707.

Les affaires de Neufchâtel, Monsieur, pourront bien vous donner quelque occupation avant le mois de janvier. Ne changez rien à la disposition des troupes qui sont destinées pour la Franche-Comté ; il pourrait arriver, sans miracle, que vous seriez chargé de rétablir par la force l'autorité du roi, et que sa majesté vous y ferait marcher avec des troupes, MM. de Lée et Vivans, comme lieutenants généraux, et Youl et comte de Broglie, maréchaux de camp, avec vingt bataillons, dont douze du Dauphiné et huit d'Alsace. Il faut, avant de vous parler juste, qu'il arrive encore des nouvelles de M. de Puysieulx. Le courrier qui vous portera les quartiers d'hiver ne vous

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2015, 2e partie, 3e section, n° 166.

laissera rien à désirer sur cet article, que je vous prie de tenir secret, hors pour M. de la Houssaye[1].

Il sembla que les ennemis eussent réglé leurs mouvements sur celui de M. le maréchal de Villars. Le 30, la plus grande partie de leur cavalerie quitta le camp d'Ettlingen pour se rapprocher des lieux qui pouvaient lui fournir la subsistance dont elle manquait depuis longtemps.

Le 1er novembre, M. le maréchal de Villars continua sa retraite et mena l'armée sous Kehl. Elle marcha sur trois colonnes, et prit son camp sur deux lignes : la droite, aux bois sur le chemin de Suntheim, à Eckardsweier; la gauche, à la Kintzig, près du village de Kehl, faisant face à la rivière de Schutter.

Les jours suivants, les troupes passèrent successivement le Rhin pour se rendre dans les quartiers que la cour leur avait assignés, tant en Alsace qu'en Franche-Comté, dans la Lorraine et les Évêchés. Celles qui étaient à Hagenbach, sous les ordres de M. de Pery, et dans la ligne de la Lauter, s'achemi-

[1] L'affaire de Neufchâtel, dont il est question dans la lettre de M. de Chamillart, intéressait la France, et par les droits qu'avait la maison d'Orléans sur la succession à cette principauté, et parce que cet état, tombant entre les mains d'une puissance étrangère, pouvait donner une entrée dans le royaume. Le roi de Prusse se prétendait le seul héritier, du chef de Louise de Nassau, sa mère, fille aînée du prince de Nassau (Henri-Frédéric). L'Angleterre et la Hollande s'étaient engagées à le soutenir; toute l'Allemagne se joignit à ces deux puissances; les cantons protestants, surtout celui de Berne, favorisaient ce parti. La cause fut plaidée aux états de Neufchâtel, et les négociations de la France ne purent empêcher que la principauté ne fût adjugée au roi de Prusse. On y joignit les comtés de Valengin et de Loudron, même quelques châtellenies acquises par les princes de Longueville, et qui, par cette raison, ne pouvaient, sous quelque prétexte que ce fût, lui être transportées. Le roi, mécontent d'un pareil jugement, songea à en tirer vengeance. M. le maréchal de Villars reçut même ordre de se charger d'aller corriger les cantons protestants; mais le canton de Berne avait déjà reconnu le nouveau souverain, et les ménagements que le roi se crut forcé d'avoir pour les cantons protestants, dans des circonstances où l'on avait à soutenir la guerre de tous côtés, firent suspendre la marche des troupes.

nèrent en même temps vers leurs quartiers, de sorte que le 8 l'armée fut entièrement séparée.

On n'a rien trouvé dans les papiers de la guerre qui puisse faire connaître quel fut l'emplacement général des quartiers; mais on a lieu de croire qu'il ne resta en Alsace que trente-six bataillons et quarante-cinq escadrons. On a vu dans les dépêches de M. le maréchal de Villars qu'une portion de ces troupes était destinée à repasser à la droite du Rhin pour y prendre des quartiers; mais cette opération ne pouvait se faire qu'après que l'on serait informé de l'établissement des troupes des ennemis dans les leurs. Suivant les rapports de différents émissaires, leur armée s'était séparée en même temps que celle du roi, excepté un gros corps d'infanterie employé à la garde et aux travaux de la ligne d'Ettlingen; mais ces avis se trouvèrent sans fondement. On sut le 8, qu'à l'exception de quelque cavalerie, ils étaient toujours en front de bandière, et que toute leur infanterie était encore employée à achever la ligne.

M. le maréchal de Villars n'attendait que le moment de la séparation de l'armée ennemie pour se rendre à la cour, où le roi avait approuvé qu'il allât passer quelques jours. Il devait retourner ensuite sur le Rhin pour exécuter son projet, dont les objets principaux étaient de se mettre en situation de faire à la fin de l'hiver le siège de Fribourg, et d'imposer de nouveau, pour l'année suivante, la contribution dans l'empire. Ce dernier objet parut être celui qui intéressait le plus la cour dans un temps où les finances étaient tellement épuisées qu'il devenait impossible de fournir aux dépenses de la guerre.

Enfin, on eut, le 10, des avis certains que la veille le duc de Hanovre était parti pour retourner dans ses états, après avoir remis le commandement au général Thungen, qui devait rester pendant l'hiver à Bruchsal, et que depuis le 7 les troupes des

différentes nations étaient en marche pour gagner leurs quartiers d'hiver, excepté trente bataillons et quelque cavalerie destinés à garder la ligne d'Ettlingen et à occuper les quartiers qui en étaient le plus à portée pour la soutenir en cas de besoin. M. le maréchal de Villars, assuré de la vérité de ces rapports, se mit en chemin le même jour, 10, pour se rendre à Versailles, laissant à Strasbourg M. le comte du Bourg pour commander pendant son absence.

Les premiers moments de son arrivée à la cour furent employés à rendre compte au roi de la situation dans laquelle il avait laissé les affaires sur le Rhin, et à concerter avec M. de Chamillart les dispositions pour l'exécution de ses projets; mais il en avait un qu'il avait jusqu'alors renfermé en lui-même, et dont il n'avait confié le secret à personne : c'était de surprendre Fribourg. Depuis quelque temps M. de Saint-Cernin était en négociation avec le commandant du château, qui, pour une somme considérable, eu égard à l'importance de l'objet, promettait de lui ouvrir ses portes. Non-seulement la nécessité du secret, mais aussi le désir d'apprendre au roi le succès en même temps que l'entreprise, avaient engagé M. le maréchal de Villars à cacher même à sa majesté sa négociation et ses espérances. Il eut de quoi s'applaudir de sa discrétion; l'officier avec lequel M. de Saint-Cernin avait traité ayant été retiré du château, il fallut renoncer à l'expédition; mais ayant fait entamer une nouvelle négociation avec trois autres officiers d'un régiment suisse de la garnison de Fribourg, qui témoignèrent de la bonne volonté à des conditions peu onéreuses, il reprit l'espoir de pouvoir tenter l'entreprise avec succès. Il fit même des dispositions pour son exécution. M. de Saint-Cernin devait en être chargé après s'être abouché avec un des trois officiers, et avoir concerté avec lui la marche des

troupes. Quatre cents grenadiers ou soldats choisis des garnisons de Colmar et de Brisach furent destinés à la première opération, c'est-à-dire à se présenter pendant la nuit à la porte du château pour y être introduits par le commandant; ces premières troupes devaient être suivies par quinze cents hommes d'infanterie et mille chevaux, que M. le maréchal jugeait suffisants pour se rendre maître de la ville, si une fois le premier détachement l'était du château. Le projet de M. le maréchal de Villars, en cas de succès, était d'envoyer sur-le-champ l'ordre à vingt-cinq bataillons et soixante-cinq escadrons des troupes qui étaient en haute Alsace et en Franche-Comté de se rendre en toute diligence sous Fribourg. Il devait marcher ensuite lui-même sans perdre de temps vers Villingen, laissant dans les lignes de la Lauter quarante bataillons et environ cinquante escadrons pour éclairer les mouvements que pourraient faire les ennemis, dont la plus grande partie des troupes étaient répandues depuis Stollhofen jusqu'à Mayence et quelques-unes dans le Würtemberg. M. le maréchal de Villars supposa que, devant regarder la perte de Villingen comme celle de la Souabe, ils prendraient le parti de marcher au secours de cette place et de ce pays, et, dans ce cas, son sentiment était de s'emparer des lignes de Bühl et de rappeler les troupes qui auraient marché sur Villingen pour tomber sur Philipsbourg.

Telles étaient les idées de M. le maréchal de Villars sur cette grande entreprise, que l'on pouvait regarder comme la plus importante de la guerre par les avantages que devait procurer son succès; mais il fallait établir le concert avec les principaux acteurs, et il fallait à ceux-ci de l'adresse et de la fermeté pour consommer leur trahison. La présence de M. le maréchal de Villars en Alsace était nécessaire à tous égards : il quitta la

cour vers les premiers jours de janvier 1708, et arriva le 9 à Colmar, où se rendirent M. le comte du Bourg et M. de la Houssaye, intendant de l'armée; il passa le 12 à Huningue, et eut pendant la nuit suivante, à la barrière sur la rive droite du Rhin, une entrevue avec les deux principaux officiers qui menaient la négociation [1]. On convint que l'expédition se ferait dans la nuit du 21 au 22; qu'entre deux et trois heures après minuit, sept cents hommes partis de Brisach pendant la nuit seraient embusqués dans un bois vis-à-vis du château de Fribourg; qu'à trois heures il paraîtrait deux lumières sur deux fenêtres du château, que ce serait le signal pour s'avancer; que trente hommes commandés par un lieutenant marcheraient les premiers, et qu'on répondrait à la sentinelle en langue allemande, « Lieutenant de piquet; » qu'alors le sieur Frey, qui commandait vingt hommes dans la lunette qui couvrait le pont du château se nommerait et dirait, « Donnez-vous patience, tout est prêt; » que le sieur Tillier, dont le premier sergent faisant les fonctions d'aide-major du château fermait les portes et allait prendre et remettre les clefs sous le chevet du lit du colonel qui y commandait, aurait un trousseau de fausses clefs qu'il substituerait à la place des véritables, et que les portes s'ouvriraient sans aucune difficulté. M. le maréchal de Villars devait, avec onze bataillons et seize escadrons, arriver à Fribourg quelques heures après les premières troupes, et être suivi par cinq autres bataillons et seize escadrons pour se rendre maître de la ville; enfin toutes les mesures furent prises pour ne pas manquer un coup aussi important. L'intelligence et le

[1] De ces deux officiers, l'un était le sieur Tillier, d'une des meilleures familles de Berne, qui avait servi en France, et qui était lieutenant colonel du régiment d'Erlach, en garnison à Fribourg; l'autre le sieur Hurter, capitaine dans le même régiment, et un troisième, le sieur Frey, enseigne.

zèle des acteurs parut à M. le maréchal de Villars assurer le succès; déjà ce général crut jouir des avantages inestimables qu'il s'en promettait; il dépêcha même un courrier pour demander au roi la permission de se servir de la plus grande partie des troupes qui étaient en Franche-Comté et de toutes celles qui étaient sous ses ordres en Alsace pour aller prendre des quartiers d'hiver fort étendus à la rive droite du Rhin, et établir d'immenses contributions dans l'empire. Le roi lui laissa à ce sujet toute liberté.

Mais en un instant tout changea de face : le capitaine Hurter ayant fait à sa femme confidence de la conspiration, celle-ci en instruisit son amant, jeune Suisse, étudiant à Fribourg; la femme, l'amant et le mari, tous trois réfléchissant sur le danger, le sieur Hurter prit le parti de préférer une récompense moindre et plus assurée en rentrant dans son devoir, et découvrit tout au colonel qui commandait dans le château. Bientôt le général Thungen en fut informé, et les ordres furent donnés pour bien munir le château et bien garnir de troupes le front de la ville sur le chemin que devaient tenir les troupes du roi pour se présenter à la porte du château; ce général donna aussi au commandant l'ordre de laisser entrer les trente hommes de l'avant-garde, et de faire ensuite le plus grand feu sur tout ce qui devait les suivre.

On était au moment de marcher, M. le maréchal de Villars, plein de son objet et de la confiance que lui avaient inspirée les traîtres, ignorait le piége qu'on lui tendait, lorsqu'un inconnu se présenta à lui. C'était le frère de l'étudiant amant de la femme du sieur Hurter; il avait servi précédemment dans les troupes du roi, il était instruit de la conspiration, et révéla tout à M. le maréchal de Villars. Il en raconta les particularités avec tant de vérité, que ce général ne put se dispenser

d'ajouter foi à son rapport. A l'instant tout mouvement fut suspendu, et les troupes qui avaient commencé à s'ébranler restèrent dans la situation où elles se trouvèrent. M. le maréchal de Villars différa de les faire retourner dans leurs quartiers, parce que M. de Puysieulx, ambassadeur du roi près la république des Suisses, désira que le mouvement qu'elles venaient de faire devînt une démonstration tendant à appuyer les cantons catholiques contre les protestants si, pour l'affaire de Neufchâtel, le roi se trouvait forcé de faire la guerre à ces derniers; mais on n'en vint pas à cette extrémité, et le roi fut satisfait des conditions que les cantons s'imposèrent à la diète en réglant que Neufchâtel jouirait de la neutralité, et que l'empereur ni ses alliés ne pourraient directement ni indirectement y faire passer des troupes pour attaquer la France.

En même temps que M. le maréchal de Villars fut instruit de ce qui se tramait pour faire échouer son entreprise, il apprit que les troupes des ennemis étaient en mouvement de tous côtés, qu'ils doublaient la garde de leur ligne d'Ettlingen, et que le duc de Würtemberg, avec un corps de dix-huit à vingt mille hommes, marchait sur Villingen pour s'approcher du Hollgraben, ce qui ne permit pas de douter que ces mouvements ne fussent l'effet de la double trahison du sieur Hurter.

Il fut heureux que l'entreprise n'eût point été entamée. Malgré la précaution prise par M. le maréchal de Villars de ne marcher que par échelons et de n'engager que des détachements jusqu'à ce qu'on fût maître du château, les troupes du roi auraient couru de grands risques. Mais on n'eut pas moins à regretter non-seulement d'avoir manqué un coup d'une si grande importance, mais aussi d'avoir mis en mouvement les ennemis, qui par là, renforcés tant dans la vallée du Rhin que

dans les montagnes Noires, étaient en état d'empêcher M. le maréchal de Villars d'exécuter le projet qu'il avait formé d'aller prendre des quartiers à la rive droite du Rhin; en effet, il en perdit bientôt l'idée, et il en reconnut encore l'impossibilité lorsque, de toutes parts, il eut nouvelle que plusieurs régiments de l'armée de l'empereur en Italie repassaient en Allemagne, et que quelques-uns étaient déjà arrivés aux villes forestières, les autres aux environs d'Ulm. Il fallut aussi renoncer aux contributions que la cour avait un si grand intérêt de voir imposer de nouveau dans l'empire, les mandements qui avaient été donnés pendant la campagne précédente ne pouvant plus avoir d'effet; mais un autre objet encore plus important, sur lequel influait la nécessité dans laquelle se trouva M. le maréchal de Villars de se réduire à la rive gauche du Rhin et d'abandonner aux ennemis tous les pays de la rive droite de ce fleuve, fut le projet pour les opérations du commencement de la campagne suivante; de ce moment, M. le maréchal de Villars aperçut les plus grandes difficultés, et elles se multiplièrent successivement à ses yeux à mesure qu'il fut informé par ses différents correspondants des dispositions dans lesquelles l'empereur et ses alliés paraissaient être de porter leurs plus grandes forces sur le Rhin et d'y faire les plus grands efforts. Ce fut ce qu'il fit connaître à la cour, autant pour se justifier de l'inexécution du projet de prendre des quartiers à la rive droite du Rhin, dont il avait regardé le succès comme immanquable, que pour mettre le roi en état de former un plan pour les opérations de son armée du Rhin; mais les observations qu'il fit sur cette matière importante étant entièrement relatives à la campagne suivante, on n'en fera point mention dans ce mémoire; on dira seulement ici que pendant le reste de l'hiver il n'y eut aucune opération considérable.

L'objet dont il parut que les ennemis s'occupaient principalement était la formation de grands magasins, tant sur le haut que sur le bas du Rhin et sur le Necker, la construction de bateaux propres à faire des ponts sur le Rhin, auxquels on travaillait à Fribourg, et la perfection des ouvrages de leur ligne. M. le maréchal de Villars chercha de son côté à inquiéter leurs convois et à faire percer quelques partis au delà des montagnes Noires, pour imposer la contribution dans quelques parties de la Souabe. Les neiges, pendant quelque temps, y mirent obstacle; d'ailleurs ces expéditions étaient difficiles, les ennemis occupant tous les postes des montagnes, et les partis français n'ayant aucun point d'appui de l'autre côté du Rhin, entre ce fleuve et les montagnes; cependant un détachement de hussards pénétra jusque dans le Würtemberg, ramena des otages, et répandit des mandements. Quant aux convois des ennemis, M. de Pery, qui commandait à Haguenau, ayant eu avis qu'un grand nombre de bateaux chargés de munitions et de grains remontait le Rhin, de Mayence à Philipsbourg, détacha soixante hussards aux ordres de M. de la Gravière. Cet officier, après avoir traversé les quartiers des ennemis, entre Landau et Philipsbourg, rencontra près de Worms plusieurs de ces bateaux; comme le tirage se faisait par la rive gauche du Rhin, il se saisit des chevaux, mit le feu à quelques-uns des bateaux, et coula les autres à fond.

Les ennemis, de leur côté, tentèrent, à différentes reprises, de faire pénétrer des partis par les montagnes des Vosges, en Alsace, mais partout ils furent repoussés.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE DE FLANDRE.

Lettre de M. Bignon à M. de Chamillart Béthune, 15 février 1707 [1]. (Voir page 9.)

Je me suis rendu ici pour conférer avec M. de Magnac, suivant ce que vous m'avez fait l'honneur de me mander, qu'il n'était pas possible de dispenser les états d'Artois de faire travailler au rétablissement du Neuf-Fossé pour en fermer l'entrée aux ennemis, mais que le roi voulait bien qu'on en diminuât la dépense; je dois, monsieur, vous rendre compte des différentes vues qu'on peut avoir sur ce projet.

Le Neuf-Fossé est un ancien retranchement depuis Aire jusqu'à Saint Omer, que les comtes de Flandre firent construire pour couvrir leur pays et opposer une ligne qui a son parapet; il subsiste encore presqu'en son entier.

En 1677, le roi fit faire des redoutes contre les partis ennemis de la garnison d'Ypres; il en reste seize en assez mauvais état.

Trois desseins sont proposés : le premier, le plus étendu et d'une plus grande dépense, est de relever les terres éboulées dans ce fossé, l'approfondir, raser les parapets du côté de Flandre, en former un du côté d'Artois, à l'épreuve du canon, rétablir les redoutes dont je viens de parler, les envelopper d'un parapet, et fortifier les digues qui sont vis-à-vis pour soutenir les eaux; il faut encore, pour l'entière perfection de cette ligne, faire un ouvrage à corne au fort Rouge,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2015, f° 207

envelopper de terre la redoute de maçonnerie du Pont-Asquin, et construire une autre redoute de terre à Baringhem. Dans ces différents ouvrages consiste le premier projet, sur lequel M. de Magnac insiste pour mettre la ligne du Neuf-Fossé en état de défense, et qu'un petit corps puisse le soutenir contre un grand; mais il coûterait cent cinquante mille livres.

La seconde proposition renferme seulement le rétablissement des redoutes, les constructions du fort Rouge, Pont-Asquin et Baringhem, et, outre cela, le retranchement d'un village appelé Vaerdreque, qui est presque au centre du Neuf-Fossé, et qui se trouve assez heureusement disposé pour mettre, en cas de besoin, un corps de six à sept mille hommes, qu'on pourrait distribuer, suivant les occurrences, aux deux extrémités : la dépense de ce projet sera de trente-deux mille livres ou environ.

La troisième et dernière proposition est de se réduire aux trois postes que j'ai déjà expliqués, consistant en un ouvrage à corne au fort Rouge, une enveloppe du parapet de terre à la redoute de maçonnerie du Pont-Asquin, et à une redoute de terre à Baringhem, avec un corps de garde : c'est une dépense de huit mille six cent quatre-vingt-dix-sept livres.

Ce serait trop pour moi, monsieur, d'oser entrer dans le détail de la nécessité dont peut être le premier projet, cela me passe; mais il paraît qu'il ne serait nécessaire qu'en cas que, les ennemis se déterminant absolument du côté d'Ypres, le roi voulût mettre un corps considérable de troupes sur le Neuf-Fossé, pour s'opposer à leur entrée en Artois; et on assure qu'en douze jours de temps tout ce qui regarde le travail des terres, l'approfondissement du fossé, le rasement du parapet du côté d'Artois, pourrait être fait par quatre mille pionniers commandés.

Vous jugez assez, monsieur, quel serait l'effet du second projet; il peut servir même contre des détachements entiers.

A l'égard du troisième, on convient qu'il suffit contre les petits partis. Nous avons fait les adjudications de ces trois postes; les ou-

vriers y vont travailler sans relâche. Quelque résolution que vous preniez, monsieur, il fallait commencer par ces ouvrages, ne pouvant être remis; si vous voulez y ajouter, j'exécuterai les ordres que vous me donnerez; mais, monsieur, si vous souhaitez être pleinement informé de tout ce qui concerne cette affaire, qui est assurément importante, personne ne peut vous en rendre un meilleur compte que M. Robelin, directeur des fortifications; il connaît parfaitement la situation des lieux et vous enverra les plans et profils.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY; 14 FÉVRIER 1707 [1].

(*Voir page* 10.)

Les ennemis peuvent ouvrir la campagne en deux temps différents:

Ou dans la saison ordinaire, c'est-à-dire au mois de mai, auquel temps l'armée du roi pourra être en état de s'assembler et de s'opposer à l'exécution des desseins de celle des ennemis;

Ou prématurément, c'est-à-dire à la fin de mars, auquel temps l'armée du roi ne sera peut-être pas encore en état d'entrer en campagne; et quand même elle y serait, on ne pourrait peut-être pas encore, à cause de la grande consommation que l'on a faite l'année passée des fourrages dans le Pays-Bas espagnol, lui en fournir suffisamment de secs, ni par conséquent la faire subsister, parce qu'il n'y aurait pas encore alors à la campagne de fourrages verts que l'on pût couper; au lieu que les ennemis, pouvant recouvrer dans leurs pays et jusqu'en Hollande même une grande quantité de fourrages et les faire voiturer sur les rivières et sur les canaux dont ils sont les maîtres, et qui conduisent à plusieurs des places du roi, sont en état d'entrer en campagne et d'entreprendre sur nous d'aussi bonne heure qu'ils voudront, d'autant plus que les quartiers de leurs troupes, même de leurs Allemands, ne sont pas fort éloignés du Pays-Bas.

Si les ennemis prennent ce dernier parti, comme ils le peuvent,

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 2017, n° 166.

cela sera fort fâcheux à cause de la difficulté de mettre de si bonne heure l'armée du roi en campagne, faute de fourrages à lui fournir pour subsistance et parce que les troupes ne seront peut-être pas encore tout à fait en état.

Voyons maintenant ce qu'il faut faire pour remédier à cet inconvénient et pour empêcher les ennemis d'exécuter leurs desseins. Ce remède se réduit à deux moyens :

Le premier (qui est le meilleur et le plus sûr), en assemblant l'armée s'il est possible, et si on peut lui fournir des fourrages; mais si cela ne se peut pas absolument, il faut avoir recours au second, se réservant à dire ci-après les inconvénients qui peuvent l'accompagner;

Le second, qui est de faire au plus tôt des camps retranchés, dans les lieux que l'on jugera les plus avantageux, sous les places de la frontière les plus suspectes et les plus exposées, et d'y établir dans chacun un grand corps d'infanterie, dont le nombre sera fixé suivant le besoin et suivant la situation et la disposition du camp; lesquels corps d'infanterie ôtent aux ennemis l'envie de s'attacher au siége d'aucune des places dont on vient de parler.

Parcourons présentement les places de la frontière les plus en prise. Elles se réduisent à celles du côté de la mer, à la faveur du canal de Bruges et d'Ostende;

A Lille, à la faveur de la Lys et de la Deule;

A Tournay, à la faveur de l'Escaut;

A Mons, à la faveur de la chaussée de pavé qui règne depuis cette ville jusqu'à Bruxelles;

Et à Namur, à la faveur de la Meuse.

Il y a peu d'apparence que les ennemis se jettent du côté de la mer : il y a de ce côté-là trop de places fortes; et d'ailleurs, comme Dunkerque devrait être leur objet principal, le peu de concert qu'il y aura indubitablement entre les Anglais et les Hollandais sur la destinée de cette place, au cas qu'elle fût prise, en empêchera l'attaque

La situation avantageuse de Lille, avec le canal qui va à Douai et avec la facilité, après la prise de Douai, de se porter facilement près de la Somme, engagera les ennemis à choisir cette place pour l'attaquer plutôt qu'aucune autre.

Quoique Tournay soit une place très-importante aux ennemis, et qu'il leur soit facile de l'attaquer, à cause de la commodité de l'Escaut, cependant, comme cette place ne conduit par eau qu'à d'autres places tres-bonnes et bien fortifiées, il y a apparence qu'ils ne la choisiront pas pour l'attaquer si tôt que Lille. En effet, quoiqu'il fût bien douloureux de perdre Tournay, cependant le roi aurait encore pour frontière Condé et Valenciennes, et y ayant plus de sept grandes lieues de Tournay à Douai, sans aucune rivière et avec des chemins ordinairement très-mauvais, il ne serait pas facile aux ennemis de faire le siége de cette dernière place après la prise de Tournay.

Mons serait fort important aux ennemis, parce que la France, de ce côté-là, n'a pour frontière de bonne place que Maubeuge, Avesnes n'étant pas d'une grande considération, et Landrecies étant fort sur la droite, du côté de la Sambre. Sans la chaussée de pavé que l'on a faite depuis quelques années entre Bruxelles et Mons, il ne serait pas possible aux ennemis d'attaquer cette dernière place, surtout dans une avant-saison ; et, quand ils le voudraient, ils ne laisseraient d'y trouver de grandes difficultés par la longueur du chemin, y ayant aussi loin d'une ville à l'autre à peu près comme de Paris à Fontainebleau, ce qui n'est pas aisé de faire par terre, pour tous les besoins d'une grande armée qui est attachée à un siége considérable.

Namur sera regardé comme une place très-importante à leur parti, tant parce qu'elle couvre Liége, Maëstricht et la Gueldre, comme aussi la basse Allemagne de decà le Rhin, qu'à cause de la facilité qu'elle donnera aux ennemis, après qu'elle sera prise, d'attaquer, à la faveur de la Meuse, Charlemont ou Philippeville, en voiturant par terre ce qui n'est pas fort difficile, n'y ayant que sept lieues de cette dernière place à Namur, et le chemin (hors dans la forêt de Mortaigne) étant pour la plupart bon et ferré.

De la manière dont la frontière de France de ce côté-là est disposée, il est aisé de juger que, si les ennemis avaient une fois pris Namur ou Philippeville, elle serait fort découverte, n'étant défendue que par Rocroy, qui est une fort petite place, et par Mézières, qui, quoique assez bon, n'est pas achevé, et où on peut venir par la Meuse. Quand même les ennemis borneraient leurs conquêtes à Charlemont ou à Philippeville, ils pourraient de là, malgré Rocroy et Mézières, envoyer faire de grandes courses en Champagne.

Revenons aux camps retranchés, comme le meilleur moyen, au défaut de l'armée, pour soutenir et pour sauver les places susdites.

On a fait, l'année passée, un grand camp retranché derrière le canal de Bergues, entre Bergues et Dunkerque. On y mettra un corps de troupes s'il en est besoin et si le roi le juge à propos.

On peut seulement faire un camp sous et derrière la basse Deule.

Le pays des environs de Lille, du côté de la Lys, est fort couvert et fort coupé; du côté de Pont-à-Tressin qui regarde Tournay, il est un peu plus ouvert, mais il l'est tout à fait du côté de l'Artois.

Le pays des environs de Tournay ne fournit pas de situation commode et avantageuse pour faire un bon camp retranché, et l'inondation de l'Escaut (qui ne s'étend que dans la vallée supérieure de cette rivière) ne donne aucun avantage.

Il n'y a pas auprès de Tournay un ruisseau considérable qui tombe dans l'Escaut, à droite et à gauche; celui de Ramecroix et de Warchin est peu de chose, aussi bien que celui d'Orcq. Ceux de Kain et de Chin sont trop éloignés de la place. Celui de Willemeau (qui tombe dans l'Escaut à gauche, vers Notre-Dame-de-Grâce, au-dessous des Chartreux) serait le plus propre et le plus commode pour faire un camp retranché entre ledit ruisseau et la place, ou plutôt entre la citadelle, suivant qu'il serait jugé convenable par ceux qui examineraient de près le terrain, ce que M. de Mesgrigny, qui connaît parfaitement ce terrain, pourrait mieux faire qu'un autre.

Le terrain le plus propre auprès de Mons pour mettre un camp retranché serait entre l'abbaye d'Espinlieu et la ville. Sans la hauteur

de Mont-Palisel, on pourrait aussi le mettre à la hauteur de Hyon, entre la Trouille et la ville.

A l'occasion de la hauteur dont on vient de parler, il faut observer d'éloigner toujours les camps retranchés des hauteurs que les ennemis peuvent occuper et d'où ils peuvent les battre, parce qu'ils en delogeraient bientôt les troupes qui y seraient posées.

L'endroit des environs de Namur qui est le plus propre pour faire un camp retranché est sur la Cassolle, en deçà du château de Terranova et entre les rivières de Sambre et de Meuse. Mais il faut bien prendre garde aux flancs, particulièrement du côté de la Sambre, qui s'éloigne fort de cette hauteur.

On a fait ci-devant, dans le même endroit, de grands retranchements dans le front; mais, comme les flancs (et particulièrement celui du côté de la Sambre) n'étaient pas fermés, les ennemis, lorsqu'ils faisaient le siége de Namur, passèrent la Sambre à l'abbaye de Salzinne, et laissant lesdits retranchements à droite, les rendirent inutiles et obligèrent les troupes qui étaient dedans à les abandonner; on pourrait faire encore un camp retranché sur le Coquelet, ou, pour l'occuper, on a fait ci-devant divers retranchements qui subsistent peut-être encore aujourd'hui.

OBJECTIONS CONTRE LES CAMPS RETRANCHÉS.

Première objection. Qu'ils peuvent être attaqués et pris par les ennemis, et par conséquent que les troupes qui sont dedans peuvent être forcées et enlevées.

Réponse. Les camps retranchés peuvent être attaqués quand ils ne sont pas bien couverts de tous côtés, particulièrement de rivières, d'inondations, de canaux; mais les troupes qui les defendent ne sauraient être prises ni enlevées, parce qu'elles ont leur retraite dans la place. C'est pourquoi, dans la situation et dans la disposition des camps retranchés, il faut observer deux choses :

L'une, de les couvrir autant que le terrain le permet et autant qu'il est possible;

L'autre, de les placer de manière, sous la place, que, quelque chose qui puisse arriver, les troupes ne puissent point être coupées et puissent se retirer avec sûreté dans la ville.

Deuxième objection. Que les camps n'empêchent point un ennemi de faire sa circonvallation ni d'attaquer une place.

Réponse. Les camps retranchés n'empêchent point ordinairement un ennemi de faire sa circonvallation, mais ils l'obligent souvent à l'éloigner fort. Ils n'empêchent pas aussi toujours l'attaque d'une place, mais quelquefois ils l'éloignent et la retardent beaucoup.

Troisième objection. Qu'au lieu de partager ainsi ses troupes dans les camps retranchés, il vaudrait bien mieux les réunir et en former l'armée avec laquelle on pourrait marcher au secours de la place qui serait assiégée.

Réponse. Cela est vrai; mais il faut que la subsistance et l'état des troupes permettent d'assembler l'armée; et, quand on ne peut pas faire le mieux, il faut bien faire le moindre, c'est-à-dire que, quand on ne peut pas avoir une armée, il vaut mieux faire, sous de certaines places suspectes de la frontière, des camps retranchés, que de ne rien faire du tout.

Quatrième objection. Que les camps retranchés sont absolument inutiles et fort dangereux devant un ennemi hardi et entreprenant, et qu'aussi, au lieu d'en faire, il vaut mieux mettre dans les places les troupes que l'on destine pour les camps retranchés, parce qu'elles seront plus en sûreté dans lesdites places.

Réponse. Cette objection n'est pas absolument vraie, parce qu'il peut se trouver près des places, de certaines situations si avantageuses, qu'on peut y faire des camps retranchés et y poster des troupes en sûreté, auquel cas les troupes y seront mieux que dans les places.

La situation, par exemple, du camp retranché près de Dunkerque est très-bonne, parce que ce camp est bien couvert de canaux et d'autres eaux, qu'il n'est commandé par aucune hauteur, et qu'il est assez éloigné de la place pour obliger les ennemis à éloigner

beaucoup leur circonvallation et pour les réduire presque à la nécessité de faire en même temps le siége de Bergues et de Dunkerque.

En même temps qu'on fera des camps retranchés sous de certaines places, ou qu'on mettra de grands corps de troupes dans lesdites places qui sont suspectes, comme ces troupes serviront à la défense du camp s'il est attaqué, et toujours à celle de la place assiégée, il convient de remettre au plus tôt dans lesdites places menacées, des vivres pour la subsistance des troupes et des munitions de guerre, pour défendre lesdites places, en quantité proportionnée au nombre des troupes qui les défendront.

Près des places où il y a des inondations, il est à propos de les former de bonne heure et d'envoyer de Douai, par la haute Deule, de l'eau à Lille pour en remplir bien les fossés.

Lettre de M. de Be[illegible] à M. de Cham[illegible]. Mons, 21 mai 17[illegible]. [illegible][1]

Je sais votre excellence si occupée que je fais scrupule de lui ecrire, a moins qu'il soit de quelque utilité pour le service; et votre excellence m'ayant ordonné de ne lui rien laisser ignorer, je lui rends compte de ce qui m'est parvenu par ceux que j'emploie pour m'informer de ce qui se passe chez les ennemis, et qui me viennent trouver de temps à autre, à cause qu'ils n'osent pas écrire. Il n'y a, jusqu'à présent, aucun changement dans les garnisons de la Flandre et du Brabant; mais ils ont commencé à faire un plus gros magasin de fourrages à Bruxelles; ils y transportent actuellement tous les fourrages des magasins de Malines, à cause qu'il n'y a pas beaucoup de cavalerie dans cette place, et que l'on dit que les États-Généraux sont d'intention de faire marcher et assembler pour la fin du mois, ou au commencement du prochain, toute leur cavalerie qui est dans les villes de la Gueldre, aux environs de Bruxelles, et de la cantonner sur le pays. On dit aussi qu'il devait au plus tôt arriver beaucoup d'artillerie et de munitions à Bruxelles. Je doute du dernier, à moins que ce soit le train de campagne des Hollandais, parce que je ne comprends pas l'usage qu'ils pourraient faire d'une grosse artillerie

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2017, n° 263.

à Bruxelles, et qu'elle n'y serait pas en sûreté pour un dépôt. Je crois le premier, parce qu'il me paraît ce qu'ils doivent faire pour porter les troupes du derrière dans le centre, à portée de les faire marcher du côté de la Meuse ou de la Flandre, selon l'opération qu'ils voudront faire à l'entrée de la campagne. Nous ne pouvons pas leur empêcher ce mouvement; mais cette assemblée de cavalerie (quand bien ils feraient avancer leur infanterie qu'ils ont dans les mêmes quartiers) ne doit pas, à mon sentiment, altérer le projet que votre excellence a formé, si nous ne pouvons joindre toute l'armée avant qu'ils aient joint la leur, à raison que ce corps des garnisons du Brabant et de la Meuse ne serait pas suffisant pour s'opposer aux forces que le roi aurait en Flandre; et nous portant, dans ce cas, notre droite à Hal, et notre gauche à Asche, nous empêchons également la jonction des troupes de Flandre à celles du Brabant. S'ils joignent les troupes de la Flandre au corps qui sera assemblé du côté de Bruxelles avant que l'armée du roi se puisse mettre en campagne, c'est une marque qu'ils ne veulent pas agir en Flandre, mais porter la guerre du côté de la Meuse ou de ce côté-ci; et c'est ce que l'on doit souhaiter, à cause que ce terrain est plus propre que celui de la Flandre pour faire agir la cavalerie. Si toute leur armée s'assemble du côté de Bruxelles, et que celle du roi soit en état de marcher avant que celle des ennemis ait fait un mouvement, l'on peut se porter sur eux entre Hal et Enghien, qui est un fort bon camp, et ensuite leur empêcher toute opération, faire la guerre à l'œil pour profiter de toutes les occasions qu'ils pourront nous donner, par leur situation ou par leurs mouvements, pour prendre quelque avantage sur eux. Ainsi, tout le mal que ce cantonnement peut nous faire est de consommer les fourrages du pays, sur lesquels nous pouvions compter, au cas que nous aurions pu les prévenir. Il importe extrêmement, quoi que les ennemis puissent faire, d'avancer de tout ce qui sera possible les dispositions sur le pied du projet. Il me paraît si important que le premier début soit de nous porter entre le Brabant et la Flandre et de séparer leurs forces, à cause que ce mouvement réglera les opérations

de toute la campagne, qu'il faut tout faire pour y réussir, sans même faire attention si les troupes sont entièrement remises et en état. Les forces du roi seront si considérables et supérieures à celles que les ennemis auront du côté de Bruxelles, si nous pouvons les séparer de celles qu'ils ont en Flandre, qu'il importera peu que tous les corps ne soient pas au complet; le début en avant animera l'officier et le soldat et fera joindre tout ce qui sera resté en arrière.

Il me paraît qu'il sera aussi nécessaire que votre excellence fasse prévenir et tenir prêt un train de grosse artillerie et de mortiers pour l'entrée de la campagne, et à portée pour s'en servir, selon la situation où l'on se trouvera, brusquement contre Bruxelles, Louvain et Malines; car, quoique ces places soient fort mauvaises, il est indispensable d'avoir de l'artillerie pour les attaquer, si les ennemis veulent s'y défendre.

M. le comte de Monasterol a écrit à M. l'électeur que la conférence qu'il avait eue avec M. le duc de Vendôme l'avait peu instruit sur le projet de la campagne, et que la résolution était remise pour après l'arrivée de M. le duc de Vendôme près de son altesse électorale. Ce prince est toujours également dissipé et ne songe à rien; cela fait pitié, par rapport même à lui.

J'ai répondu à M. le comte de Wortenberg, suivant l'intention du roi, tenant la négociation en suspens, me servant de ses propres raisons, qu'il est indispensable de se parler pour s'expliquer sur les engagements que l'électeur de Brandebourg pourrait prendre avec le roi, et que, s'il croyait que cela était de l'intérêt de son maître, il devait faire suspendre la jonction de ses troupes à celles des ennemis jusqu'à ce que l'on se serait parlé, et que l'on aurait ensuite vu si l'on pourrait rencontrer les intérêts de part et d'autre; cela ne laisserait pas d'intriguer les ennemis dans le commencement de la campagne, quoique l'on ne conviendrait de rien. Je puis, dans dix ou douze jours, avoir sa réponse, dont on pourrait comprendre peut être quelque chose de son intention. J'ai l'honneur d'être, etc.

ÉTAT DES OFFICIERS GÉNÉRAUX ET BRIGADIERS DESTINÉS À SERVIR DANS L'ARMÉE DES PAYS-BAS; 28 MARS 1707 [1].

(*Voir page* 12.)

GÉNÉRAUX.

MM.	MM.
L'électeur de Bavière.	Le duc de Vendome.

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX.

Le comte de Gacé.	Lestrades, des gardes du corps.
D'Artaignan, directeur de l'infanterie.	Montesson, *idem*.
Le chevalier de Gassion.	Soutternon.
Le comte de Lamothe-Houdancourt.	Salians, commandant à Namur.
D'Albergotti.	Le duc de Guiche.
Magnac.	Le marquis de Biron.
Artaignan, des mousquetaires.	Le prince de Rohan.
Le marquis de Liancourt.	Le chevalier de Rosel
Chemerault.	Puységur.

MARECHAUX DE CAMP.

Levy.	D'Avignon, des gardes du corps.
Bouzols.	Balivière, *idem*.
Puignon.	Villemeur, des grenadiers à cheval.
Palavicini.	D'Esseville.
Coetanfau, des chevau-légers.	Le comte de Lisle.
Tresnel, des gendarmes de la garde	Guerchy.
Vilaines, des gardes du corps.	Le comte d'Évreux.
Chazeron, *idem*.	Le chevalier de Luxembourg
Banyn, des gardes françaises.	Semeterre.
Villars-Chandieu, des gardes suisses	Villiers le Mormer
Du Rol, a Namur.	Sparre.
Conflans.	Rulfey.
Le comte de Cogny.	Le comte d'Estrades.
Bretomy, des gardes françaises.	La Cannelaye, commandant a Nieuport.
Castella, des gardes suisses.	

[1] Cette pièce n'a pas été retrouvée dans les archives du dépôt de la guerre, elle a été copiée d'après M. de Vault, qui la rapporte à la page 107 du volume 2026 de ses Mémoires.

BRIGADIERS D'INFANTERIE.

MM.

Brendelé.
Tournin.
Fitzgerald.
Montviel.
Marquis d'Arpajon.
Le prince d'Isenghien.
Maupeou.
Montpezat.
Villefort.
Mouchy.
Lamothe.
Beuil-Sancerre.
Puynormand.
Le comte de Crouy.
Villemort.
Le comte de Lamarck.
Seluc.
Du Barail.
Le chevalier Destouches.

MM.

Saint-Maurice.
Attermat.
Saint-Simon.
Desponty.
Dubiez.
Lostange.
Le chevalier de Montmorency de Condé.
Le chevalier d'Albergotti.
Duplessis-Châtillon.
Roquefeuil, à Charleroi.
Saint-Pierre.
Le chevalier de Schack.
D'Harling.
May.
Boyinon.
Stekemberg.
Bernholdt.
Cebret.

BRIGADIERS DE CAVALERIE.

La Vierue.
Hautefort, des mousquetaires.
Mimeur, mestre de camp réformé.
Mortany, *idem.*
Cheyladet, commandant les gardes du corps.
Rosen.
D'Illiers, de la gendarmerie.
Le vidame d'Amiens.
Tonnefort, des gardes du roi.
Barentin.
Le comte d'Uzès.

Le chevalier de Roye, de la gendarmerie.
Desfourneaux, des gardes du roi.
Le comte de Nill.
Roquelaure, de la gendarmerie.
Livry.
Beringhen.
Cloys, des carabiniers.
Lestany, *idem.*
Nugent.
Brukemberg.
Champfleur, m^{tre} de camp réformé, dans [illegible]

BRIGADIERS DE DRAGONS.

Roux, colonel réformé.
Bellefonds, *idem*, doit commander dans les lignes, depuis l'Escaut jusqu'à la Meuse.

Le chevalier de Pourières, doit commander depuis la mer jusqu'à l'Escaut.
Villiers-le-Mortier.

ETAT-MAJOR.

Contades, major général.
Daudefred, aide-major général.
Duplanty, *idem.*

Montviel, maréchal des logis de l'armée.
La Vierue, maréchal des logis de la cavalerie.

ÉTAT DES OFFICIERS GÉNÉRAUX ESPAGNOLS NOMMÉS POUR SERVIR DANS LES PAYS-BAS ET SUR LE RHIN; 12 AVRIL 1707 [1].

(*Voir page* 12.)

ARMÉE DE FLANDRE.

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX.

MM	MM.
Le marquis de Lede.	Le comte de Toulongeon.
Don Marcello Grimaldi.	Le baron de Capres.
Le comte de Ribaucourt.	

MARÉCHAUX DE CAMP.

Fraula.	Appelterre.
Antonio Grimaldi.	Zuniga.

BRIGADIERS D'INFANTERIE.

Le baron de Courières.	Philippe Grimaldi.
Ringrall.	Chevalier de Bournonville.

BRIGADIERS DE CAVALERIE.

Le comte de Fresin.	Gaetano.
Cano.	Pasteur.
Lacatoire.	Pignatelli.
Acosta.	

ARMÉE DU RHIN.

MARÉCHAUX DE CAMP.

Alveda.	Louvignies.

BRIGADIER D'INFANTERIE.

Marquis de Fars.

BRIGADIERS DE CAVALERIE.

De Los Rios.	Flavacourt.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2018. n° 49.

MOUVEMENT POUR LE 21 AVRIL 1707 [1].

(*Voir page* 13)

Le troisième bataillon de Villars-Suisse part le 25 avril d'Ardres et doit être le 4 mai à Landrecies.

Les premier et deuxième bataillons de Villars-Suisse partent le 25 avril de Hesdin et doivent être le 30 avril au Quesnoy.

Isenghien part le 25 avril de Montreuil et doit être le 2 mai à Maubeuge.

Belzunce part de Saint-Venant le 24 avril et doit être le 25 à Ypres.

Du Thil part le 25 avril de Béthune pour être le 26 à Lille.

Le second bataillon de Nivernais part d'Ypres le 23 pour être le 24 à Saint-Venant.

Le premier bataillon de Nivernais part d'Ypres le 23 avril pour être le 25 à Béthune.

Les deux bataillons de Vendôme doivent partir de Sedan le 24 avril pour être à Philippeville le 28.

Le troisième bataillon de Piémont et celui de Fitzgerald partent de Verdun le 24 avril pour être à Givet le 1er mai.

Les premier et deuxième bataillons de Piémont partent de Verdun le 25 avril pour être à Rocroy le 1er mai.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Versailles, 25 avril 1707 [2].

Mon cousin, j'ai vu la lettre que vous avez écrite à Chamillart du 24, par laquelle vous lui mandez que le duc de Marlborough est parti de La Haye le 21 pour aller en Allemagne, et que les nouvelles qui en viennent assurent qu'il passera en Saxe pour voir le roi de Suède. Je suis persuadé comme vous qu'il n'a d'autres objets dans son voyage que celui de déterminer l'électeur de Brandebourg à faire joindre ses troupes et qu'il se trouve trop faible pour rien entreprendre sans être auparavant assuré du parti qu'elles prendront. Le sieur de Bagnols, qui avait cru d'abord que les ennemis se préparaient

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2018, n° 86.

[2] *Idem*, minute, vol. 2015, 1re partie, 1re section, n° 5

à de grandes entreprises du côté de la mer, commence à croire qu'ils n'ont répandu les bruits qui y avaient donné lieu que pour donner le temps au duc de Marlborough de faire son voyage. Je n'en vois point de plus favorable pour commencer à mettre à exécution le projet dont vous êtes convenu avec l'électeur de Bavière; si vous différez jusques au retour du duc de Marlborough, il ne sera plus en votre pouvoir de porter la guerre du côté de la Meuse et de déterminer leurs mouvements par les vôtres; il me paraît bien important de profiter de la conjoncture qui se présente, et d'assembler, sans perdre un moment, du côté de la mer, un corps assez considérable pour obliger les ennemis à faire revenir les troupes qu'ils avaient fait avancer vers Louvain et Malines. Vous avez un état de toutes celles qui doivent servir sous vos ordres, des lieux où elles sont, des jours qu'elles doivent arriver; si vous jugiez à propos d'employer vers la Meuse celles qui viennent de Comté et de Champagne, en les détournant de leur route, vous abrégeriez leur marche de plusieurs jours: il y a dans Namur, ou à portée, un million de rations de fourrages, et de l'avoine plus qu'il n'en faut pour faire subsister pendant quinze jours ou trois semaines le corps d'armée que vous emploierez de ce côté-là; vous pourriez prendre Huy avant que les ennemis fussent assemblés, ou du moins, si, contre toute apparence, ils s'assemblaient assez promptement pour l'empêcher, vous auriez la satisfaction d'avoir délivré pour toute la campagne le pays de Flandre de deux armées trop nombreuses pour qu'il n'en soit pas entièrement ruiné, si les ennemis vous obligeaient d'y faire la guerre tout l'été. Communiquez ma lettre à l'électeur, prenez avec lui une dernière et prompte résolution; aussitôt que j'en serai instruit, je donnerai les ordres qui dépendront de moi pour vous mettre en état d'exécuter ce que vous aurez déterminé d'entreprendre.

J'ai ordonné à Contades de se rendre en diligence auprès de vous; je fais savoir au comte de Lamothe, qui a pris congé de moi, que vous l'attendez avec impatience. Puységur doit être parti; la plupart des officiers généraux se disposent à vous joindre incessamment: je ne

leur donnerai aucun ordre contraire; ils pourront vous embarrasser pendant quelques jours, si vous n'en faites point d'usage: vous vous en serviriez utilement si vous en aviez besoin.

MOUVEMENT DES TROUPES LES PLUS ÉLOIGNÉES, 3 MAI 1707 [1].

(*Voir page* 22.)

LIEUX DE DÉPART.	NOMS DES RÉGIMENTS.	LIEUX OÙ ILS SONT
Amiens	1er et 3e bataillon des gardes françaises	A Arras le 8 mai
Amiens	1er des gardes suisses	A Arras le 9 mai
Abbeville	2e des gardes françaises et 2e des gardes suisses	A Arras le 9 mai
Saint-Omer	1 bataillon des gardes françaises	A Donai le 10 mai
Saint-Quentin	Le bataillon des Landes	A Cateau Cambrésis le 8 mai
Sedan et Charleville	Les 3 bataillons de Hessy	A Charlemont et Givet le 9 mai
Roye, Montdidier et Péronne	La compagnie de Villeroy se rassemblera	A Péronne le 8 mai.
Soissons	La compagnie de Boufflers	A Saint-Quentin le 8 mai.
Laon	La compagnie d'Harcourt	A Guise le 8 mai
Guise	Gendarmes du roi	A La Capelle le 8 mai
Aire	2 escadrons de gendarmerie	A Donai le 9 mai.
Montreuil et Nice	Royal-Piemont	A Arras le 9 mai
Gravelines	Bracque	A Donai le 11 mai
Dunkerque	Chevalier de Matignon	A Lille le 10 mai
Amiens	Prince de Marsillac	A Donai le 11 mai
Hesdin	Lesparre	A Cambrai le 9 mai
Damvilliers et Marville	Aubusson	A Charleville le 9 mai
Bouillon	Fouvrot	A Rocroi le 8 mai.
Calais et Guines	Cayeux	A Aire le 9 mai.
Abbeville	Pourrières	A Arras le 10 mai
Sedan	Courcillon	A Charlemont et Givet le 9 mai.
Corbie, Bray et Saint-Quentin	Royal-étranger	A Cambrai le 9 mai.
Sedan	Desmarets	A Charlemont le 9 mai

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2018, n° 14.

PROJET DE L'ORDRE DE BATAILLE DE L'INFANT

PREMIERE LIGNE.

OFFICIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS
MM	INFANTERIE.	
Sibic	Picardie	3
	Luxembourg	2
Fitzgerald	Piémont	3
	O'Brien	1
	Fitzgerald	1
Saint-Maurice	Royal	3
	Sparre	2
Iseughien	Saint-Sulpice	2
	Iseughien	1
	Les Landes	1
	Monroux	1
Albergotti	Gondrin	2
	Louvigny	2
	Royal-italien	1
Montpezat	Gardes françaises	6
	Gardes suisses	3
Steckenberg	Alsace	4
La Marck	Vendôme	1
	La Marck	3
	Nivernois	2
Geberet	Perche	2
	Beaufermé	2
Arpajon	Poitou	2
	Chartres	2
Du Barail	Le Roi	4
Mercy	Gardes de Bavière	4
Vollskell	Gardes de Cologne	2
	Pontalba, espagnol	1
	TOTAL	64

DEUXIÈME LIGNE.

OFFICIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS
MM.	INFANTERIE.	
De Beuil	Royal-Roussillon	2
	Bouillers	2
Montmorency	Condé	2
	Laeune, espagnol	1
Châtillon	Provence	2
Plessis	Wemmel, espagnol	1
Arling	Guyenne	2
	Saint-Second	1
Crouy	Béarn	2
	Solre	2
Saint-Pierre	Xaintonges	2
	Saint-Valhier	2
Buisson	Villars	3
	Hessy	3
Brendle	Brendle	3
	Greder	3
May	Castellas	3
	May	3
Bourcouville	Bournouville, espagnol	1
	Joigny, espagnol	1
	Fusiliers d'Espagne	1
Ringraff	Boulonnois	2
	Ringraff, espagnol	1
Mouchy	Lorraine	2
	Beauce	1
Courrier	Nice	1
	Agenois	2
	Courrieres, espagnol	1
Chack	Greder, allemand	2
	Nassau, espagnol	1
Grimaldi	Auxerrois	2
	2e de Cambresis	1
	Grimaldi, espagnol	1
	ARTILLERIE.	
	Royal-artillerie	2
	Bombardiers	1
	TOTAL	62

PREMIÈRE LIGNE.

OFFICIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS
MM.	DRAGONS.	
De Roux	Mestre-de-campgénéral	4
	Lesparre	3
Pourrières	Pourrières	3
	CAVALERIE.	
	Maison du roi	3
	Gendarmerie	3
Le Vidame	Du Maine	3
	Saint-Aigeon	3
	Marteville	3
Mimur	Fontaine	3
	Toulouse	3
	Colonel-général	3
Nill	Royal-étranger	3
	Courcillon	3
Livry	Orleans	3
	Livry	3
	Desmarets	3
Beringhen	Beringheo	3
	Lorsat	3
	Tourot	3
Santini	Arco-Cologne	3
	Potte	3
	Cuirassiers d'Arco	3
Clux	Carabiniers	3
	Carabiniers-gardes	3
	Gardes d'Espagne	3
	Archers-gardes	3
	Grenadiers à cheval	3
	DRAGONS.	
Belleloud	Vasse	3
Nautalf	Lepinay	3
	Nautalf	3
	TOTAL	72

LA CAVALERIE, LE 10 MAI 1707 [1].

DEUXIÈME LIGNE.

	REGIMENTS.	ESCADRONS.
	DRAGONS.	
	Aquaviva	2
	La Reine	3
	Pignatelli	2
	CAVALERIE.	
	Egmont	2
	Dauphin-étranger	3
	Rosen	2
	Lamothe	2
	Fresin	2
	Marsillac	2
	Dohbleste n	2
	Daleau	2
	Ligondois	2
	Lacatsire	2
	Coulanges	2
	Bracque	2
	Aubosson	2
	Matignon	2
	Urés	2
	Royal Piémont	3
	Condé	3
	Barenne	2
	Biron	2
	Eschamvilliers	2
	Boye	2
	Acosta	2
	Nugent	2
	Locatelli	3
	Costa	3
	Carabiniers-Montauban	3
	Gaetano	2
	Latour	2
	Chevigy	2
	Labreteche	2
	Bellefond	2
	Cravates	3
	DRAGONS.	
	Pasteur	2
	Chassonville	2
	Royal	3
	TOTAL	85

TROUPES EN RESERVE.

OFFICIERS	REGIMENTS.	ESCADRONS.
MM.	DRAGONS.	
	Bretagne	3
	CAVALERIE.	
Krukemberg	Royal-allemand	3
	Deuhet	2
	Tarente	2
Cano	Billacuod	2
	Cano	2
	DRAGONS.	
	Risbourg	2
	HUSSARDS	2
	Ils camperont au quartier général.)	
	TOTAL	18

CAVALERIE DE RENFORTS

OFFICIERS	REGIMENTS.	ESCADRONS.
	CAVALERIE.	
	Faon	2
	Farneau	2
	Lamothe-Hocdancourt	2
	Cavoye	2
M. de Lamothe	Harcourt	
	DRAGONS.	
	Saint Chaumont	
	Chevalier de Rohan	
	TOTAL	16

RECAPITULATION

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Infanterie de première ligne	62	
Infanterie de deuxième ligne	62	
Cavalerie de première ligne		85
Cavalerie de deuxième ligne		85
Troupes en réserve		18
Cavalerie du corps que doit commander M. de Lamothe		16
TOTAUX	124	204

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1748, n° 168.

ÉTENDUE DES LIGNES DEPUIS LA MER JUSQU'À LA MEUSE; 15 JUIN 1707 [1].

(*Voir page* 36.)

	Lieues
Depuis Nieuport jusqu'à Ypres	7
D'Ypres à Comines	3
Depuis Comines jusqu'au pont de Deulsemont	1
La basse Deule, depuis Deulsemont jusqu'à Lille	3
La Lys, depuis Deulsemont jusqu'à Aire	10
La haute Deule, depuis Lille jusqu'au fort de Scarpe	11
L'Escaut, depuis Mortagne jusqu'à Condé et Valenciennes	6
La Scarpe, depuis Mortagne jusqu'au fort de Scarpe	9
La Sambre, depuis Maubeuge jusqu'à Namur	14
La Haine, depuis Condé jusqu'à Mons	6
La Meuse, depuis Namur jusqu'à Mézières	18
Le retranchement depuis Mons jusqu'à Jeumont, sur la Sambre.	4
TOTAL	92

Sans compter la garde du Neuf-Fossé et de la Colme, il n'y a de destinés pour garder toute cette étendue que quatre bataillons et trente-deux compagnies de cavalerie ou de dragons dispersés en plusieurs endroits.

Les bataillons destinés pour camper derrière la ligne de Comines fournissent plusieurs postes sur la Lys, la haute et la basse Deule et sur le canal d'Ypres à la Knocke; sans quoi, toutes ces rivières seraient très-mal gardées.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2019, n° 77.

Lettre sur la garde de la Deule et des lignes de Comines. 28 juin 1667.

Monseigneur, je suis parti hier de Lille pour faire la visite des lignes jusqu'à la mer; j'ai commencé par celle de la basse Deule, qui est un canal large et profond qui commence près de la citadelle de Lille et se rend dans la Lys. Le régiment de Conflans est campé dans le centre de cette rivière, à Wambrechies; il fournit onze postes le long de cette ligne, la garnison de Lille le premier, et celle de Warneton, les deux derniers en descendant vers la Lys. J'ai ordonné que l'on envoyât la nuit des patrouilles le long de la ligne, si bien que cette rivière se trouve autant bien gardée qu'elle le peut être avec le peu de troupes qui la défendent.

J'ai visité la Lys depuis le pont de Deulsemont jusqu'à Warneton et Comines, qui est gardé par le bataillon de Saint-Second, lequel garde Warneton, le pont de Deulsemont et un autre poste de la basse Deule; cette rivière se trouve débordée de son lit naturel de plus de mille pas, à cause des écluses que les ennemis ont fermées à Menin qui font remonter les eaux de la Lys jusqu'à Armentieres. M. de Riaud, qui commande dans Warneton, est chargé de visiter la Lys depuis Comines, en remontant jusqu'au pont de Deulsemont, et la basse Deule jusqu'à Lille.

La ligne depuis Comines jusqu'à Ypres suit les trois bataillons de Villemord, Baneille et Montboissier, campés par ordre de M. de Lamothe dans le centre de cette ligne et qui la protegent par des corps de garde de distance en distance et par des patrouilles qui se croisent le long de la ligne pendant la nuit.

Le sieur de Saint-Fortunade, qui loge au château de Zellebecque avec quinze grenadiers, dans le centre de cette ligne, a soin de la visiter depuis Comines jusqu'à Ypres.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2019, n° 118.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE COMMANDÉE PAR L

LORD MARLBO

Généraux	COMTE DE
Lieutenants généraux	DUC DE WÜRTEMBERG. DOMPRÉ. OSTFRISE. ALBEMARLE. SCHOLT.
Généraux majors	RANTZAU. ATHLONA. P. D'AUVERGNE. LALECK. HOMBORG. WECK. LANDER. OWELDEN. C
	BULDEM. WURTEMBERG. BRUSSELAON. ECK. POSERN. G. MAURIS. BANDISS. SCHLIPPENBACH. SCHWARTZEL. WASSENA. HAMILTON. ELST. RANCK.

Brigade	Régiments		
	Wurtemberg-Oels, dragons; Lebregment; G. M. Rantzau; Schmettau, dragons; Brockdorf		3, 2, 2, 2, 4
BULDEM	Buldum 2; Schreitmar 2		4
WURTEMBERG	Würtemberg 2; Witgholtz 1		3
BRUSSELAON	Erbeck 2; Rochefort 2		4
ECK	Eck 2; Ostfrise 2		4
POSERN	Dompre 2; Tilly 2		4
G. MAURIS	Gardes bleues 3; Gardes du corps de Hollande 1; Carabiniers 4		7
BANDISS	Bandiss		4
	Gardes-dragons		5
	CAVALERIE.		
SCHLIPPENBACH	Fohner 1; Du May 1; Prince Max. de Hesse 1; Hebron-Brig 1	4	
SCHWARTZEL	Gardes danoises 1; Schwartzel 1; Scholten 1; Jomp 1	4	
WASSENA	Gardes bleues hollandaises	3	
HAMILTON	Morre 1; Collgar 1; Tullibaud 1	3	
ELST	Crone-Printz 3; Elst 3; Rechtern 1	7	
RANCK	Mestrael 2; Rauck 1	3	
	TOTAL	58	85

Généraux	COMTE DE
Lieutenants généraux	RANTZAU. HOMPESCH. OYEN.
Généraux majors	WISTINGHOFF. FRANCKENBERG. PRINCE DE HESSE. ERBACH. ER
	DE WITZ. RECHTAN. PAUL. GROVESTEIN. STACKEMBERG. CRALMY. SCHMETTAU. DU PORTAIL. BOISSET.

Brigade	Régiments		
DE WITZ	Wurtemberg-Oels, dragons [illegible]; G. L. Rantzau [illegible]; De Witz [illegible]; Wurtemberg [illegible]; Brockdorf 2		10
RECHTAN	Fonniger		[illegible]
PAUL	Hunotbein 2; Dersberg 2; Paul 2		6
GROVESTEIN	Grosstein 2; Prince d'Auvergne 1; Lalock 2		[illegible]
STACKEMBERG	Altdolna 2; Hessenlerbourg 3		5
CRALMY	Oydmon 2; Oyen 1; Prince d'Orange 2; Gardes du corps de Prusse 1		6
SCHMETTAU	Schmettau 4; Doopf, dragons 4		8
	CAVALERIE.		
DU PORTAIL	Lstricken 1; Boisset 1; Pless 1	3	
BOISSET	Salisch 1; Fagel 1; Oxenstiern 1	3	
	TOTAL	[illegible]	[illegible]

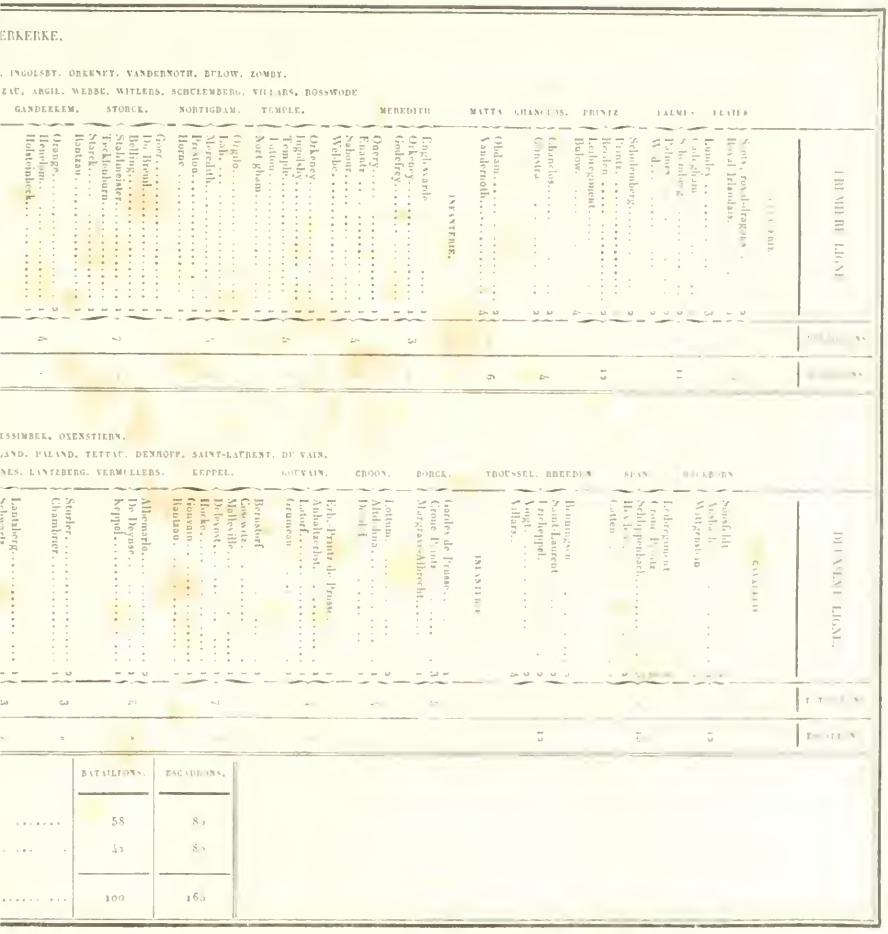
RÉCAPITULATION.

Première ligne. ....

Deuxième ligne. ....

TOTAL. ...

OUGH ET M. D'OVERKERKE, LE 30 JUIN 1707 [1].



	BATAILLONS.	ESCADRONS.
.....	58	85
...	42	80
....	100	165

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2070, n. 137.

DISPOSITION DE L'INFANTERIE, LES 15 ET 17 AOÛT 1707 [1].

(*Voir page 46.*)

PREMIÈRE LIGNE.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
MM.	Poitou	3
Lamothe	Agenois	3
	Lamothe	1
Montmorency	Condé	3
	Laerne	1
Sebu	Picardie	3
	Luxembourg	2
Du Barail	Le Roi	4
Albergotti	Gondrin	3
	Royal-italien	1
	Lous guy	2
Montpezat	Gardes françaises	6
	Gardes suisses	3
	Gardes de Cologne	4
Saint Maurice	Royal	3
	Sparre	2
Fitzgerald	Piemont	3
	O'Brien	1
	Fitzgerald	1
	Fontoka	1
La Marck	Vendôme	2
	La Marck	2
	Beaufermé	2
	TOTAL	52

DEUXIÈME LIGNE.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
MM.		
Steckenberg	Alsace	4
May	Villau	3
	May	3
Buisson	Greder	3
Pfiffer	Pfiffer	3
Iseughien	Saint-Sulpice	2
	Iseughien	1
	Destandes	1
Dubiez	Provence	2
	Bassigny	1
De Beuil	Royal-Roussillon	2
	Bouflers	2
Ceberet	Perche	2
	Nivernois	1
	Monroux	1
	TOTAL	31

TROISIÈME LIGNE.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
MM.		
Ashng	Guyenne	2
	Wemmel	1
	Senneterre	1
Ringrafl	Saint-Second	1
	Ringrafl	1
	Grosbois	1
Bournonville	Bournonville	1
	Dougny	1
	Fusiliers d'Espagne	1
Courrières	Nice	1
	Boulonnois	2
	Courrières	1
Grimaldi	Gardes allemandes	2
	Nassau	1
	Grimaldi	1
	TOTAL	18

RÉSERVE.

Saint-Pierre	Béarn	2
	Saint-Vallier	2
	Auxerrois	2
Crouy	Beauce	1
	Solre	2
	TOTAL	9

ARTILLERIE.

	Royal-artillerie	2
	Bombardiers	1
	TOTAL	3

RÉCAPITULATION.

Première ligne	52
Deuxième ligne	31
Troisième ligne	18
Réserve	9
Artillerie	3
TOTAL des bataillons	113

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2019, n° 258 *bis*.

DISPOSITION DE LA CAVALERIE AU CAMP DE CHIÈVRES, LE 17 AOÛT 1707 [1].

(*Voir page 46*)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
PREMIÈRE LIGNE.			DEUXIÈME LIGNE.			TROISIÈME LIGNE.		
MM.			MM.	Colonel-général 3		MM.	Egmont.	
De Roux.	Aquaviva. 2	5	Minours. .	Toulouse.	8	Rosen . . .	Dauphin-étranger . . [illegible]	[illegible]
	Saint-Chaumont. 3			Fontaine. 2			Rosen. . . .	
Villiers . .	La Reine. 3	8	Le Vidame .	Du Maine. 3	7	Dopplestein	Dopplestein 2	[illegible]
	Rasbourg. 2			Saint-Aignan. 2			Dalzeau . . .	
	Lesparre. 3			Marteville. 2			R[illegible]ye.	
Cheyladet. .	Maison du Roi.	13	Fresin.	Lamothe.	6	Locatelli.	Biron	[illegible]
Beauvau. . . .	Gendarmerie	8		Fresin.			Tarnau	
				Marsillac 2			Bracq[illegible]	
Nill.	Royal-étranger . . . 3	5					Locatelli. . . .	
	Courcillon. 2		Uzès.	Matignon.	[illegible]	Aost[illegible] .	Fechenbvilliers.	[illegible]
				Aubusson. 2			Ligondès 2	
Beringhen .	Beringhen 3	7		Royal-Piémont. . . . . [illegible]			Acosta. 2	
	Forsat. 2		Livry.	Orléans. 3	6	Chamfleur .	Chemsy . . . . [illegible]	[illegible]
	Tousrot. 2			Livry. 2			Latour. . . . . [illegible]	
Clois.	Carabiniers.	6		Desmarets. 2				
Pce de Bergues.	Carabiniers-gardes. . . . 1	6	Nugent	Nugent. 2	[illegible]	Barentin. . .	Barentin	[illegible]
	Gardes d'Espagne. . . . 2			Locatelli. 2			Condé. . . . . . [illegible]	
	Archers. 2							
	Grenadiers à cheval. 1		Santini . . .	Arco-Cologne. . . . 2	6		TOTAL.	[illegible]
Chassonville. .	Chassonville. 2	5		Potte 2		RÉSERVE.		
	Lepinay 3			Cuirassiers d'Arco. . . . 2				
Pasteur. . . .	Pasteur. 2	5	Costa.	Costa. 2	4	Kerkemberg.	Royal-allemand	[illegible]
	Vasse. 3			Carabiniers			Drouet.	
Nantaff. . . .	Le Roi. 3	5	Mortani. . . .	Labretèche.	[illegible]	Cane. . . .	Tarente. . . .	[illegible]
	Nantaff 2			Bellefond.			Bel[illegible]	
				Cravates 3			Can[illegible]	
	TOTAL	73		TOTAL	[illegible]		TOTAL	11

RÉCAPITULATION

Première ligne.	73
Deuxième ligne	55
Troisième ligne.	[illegible]6
Réserve.	11
TOTAL des escadrons.	[illegible]

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2019, n° 266.

Lettre de M. de Puységur. Du camp de Chièvres, 24 août 1707[1]. (*Voir page 46.*)

Les ennemis sont dans leur camp de Soignies. Le bruit était qu'ils devaient marcher aujourd'hui; mais, comme il est dix heures, il n'y a pas d'apparence. Leur dessein est, suivant les apparences, de marcher en Flandre, afin de nous rejeter dans notre pays, ce qu'ils feront aisément du moment qu'ils ne voudront plus avoir de crainte pour Bruxelles. Cela étant, du moment que les ennemis marcheront pour s'approcher, il faut que nous détachions de notre armée vingt-cinq bataillons au moins pour regarnir les places depuis Tournay jusqu'à la mer, et marcher avec l'armée du côté de Bruxelles. Si ce parti ne convient pas, dès que l'ennemi décampera pour s'approcher de l'Escaut, nous ne saurions nous dispenser de marcher sous Tournay pour y passer l'Escaut, et d'avancer ensuite sur le ruisseau d'Espierres pour l'assiéger de par ici l'Escaut à Oudenarde et au-dessous. Dès que les ennemis, après avoir passé l'Escaut, s'approchent de Courtray ou de Menin, si nous ne passons pas la Marcq, ils s'approcheront de la basse Deule, sur Marquette ou le Quesnoy, et, jetant des ponts sur cette rivière, ils nous ôtent le pont de la Lys à Deulsemont, et par conséquent toute communication avec Ypres que fort loin en remontant cette rivière.

Si nous laissons passer l'Escaut à l'ennemi avant nous, il peut passer la Marcq et venir camper à Pont-à-Tressin, entre Lille et Tournay, et tirer ses vivres de Menin; par là ils nous résistent derrière la haute Deule, et, pour s'approcher de Lille, il faut aller passer à Douai la basse Deule et venir sur Armentières et Lille, et tirer les vivres de Menin ou par la rivière ou par terre, Menin n'étant qu'à quatre lieues.

Si l'ennemi, ayant passé l'Escaut avant nous, sans s'avancer jusqu'à Pont-à-Tressin, veut seulement passer la Marcq et mettre sa droite à la basse Deule, au-dessous de Lille, et sa gauche le long de la Marcq, il fait le même effet que par Pont-à-Tressin : l'armée ne peut aller à Lille que par l'autre côté de la Deule, et il nous ôte toujours la basse Deule et par conséquent le pont de Deulsemont.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2019, n° 281.

Si l'ennemi, ayant passé l'Escaut avant nous, passe aussi la Lys avant nous, du moment qu'il remonte la Lys et qu'il se met vis-à-vis du pont de Deulsemont, l'armée ne peut plus passer cette rivière que fort haut vers Aire, c'est-à-dire au moins à trois lieues au-dessus d'où l'armée des ennemis peut s'avancer en remontant la Lys.

La perte de Menin oblige l'armée du roi dans les mouvements indispensables, quand bien même elle serait plus forte encore, et il n'y a de remède qu'en allant attaquer l'ennemi posté; car lui, sans rien risquer mal à propos, il peut faire tous ses mouvements en sûreté et nous obliger toujours à les suivre et même à le devancer aux endroits où il pourrait se porter. Il a eu, pendant quatre mois durant, peur du Brabant; peut-être avait-il raison; mais il ne veut plus parler comme cela. Je crois que nous serons obligés, les deux derniers mois, à nous mettre en défensive pour notre pays, la perte de Menin nous le coupant entièrement, en nous ôtant les passages de la Lys et les donnant aux ennemis. J'ai l'honneur d'être, etc.

MÉMOIRE SUR LA LIGNE PROPOSÉE PAR M. LE DUC DE VENDÔME, A FAIRE ENTRE LILLE ET TOURNAY [1].

(*Voir page* 51.)

Cette ligne a été proposée dès l'année passée par deux raisons :

La première, pour couvrir tout le pays de derrière qui est entre la Lys et l'Escaut jusqu'à la Somme, et cela plus commodément que dans aucun autre endroit, parce que les rivières de Lys et de l'Escaut ne sont pas extrêmement éloignées l'une de l'autre, à hauteur de Lille et de Tournay;

La seconde, pour favoriser le commerce sans être obligé de se servir d'escortes, et pour faciliter dans l'occasion les mouvements des armées.

La proposition de faire cette ligne fut rejetée l'année passée

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2040, n° 94.

sur les remontrances que ceux de la châtellenie de Lille firent que ladite ligne leur causerait beaucoup de dépense et de dommage, et qu'elle était inutile, puisqu'ils étaient soumis à la contribution.

Les raisons qui ont appuyé la construction de cette ligne sont toujours les mêmes; et, quand elle ne servirait pas pour couvrir la prévôté Le Comte, la châtellenie de Bouchain, l'Artois et le Cambrésis (ce qu'elle fera cependant), elle servira toujours pour faciliter le commerce et les mouvements des armées.

Comme la châtellenie de Lille, puisqu'elle contribue, n'a aucun intérêt à cette ligne, si le roi juge à propos de la faire faire, il est juste de dispenser ladite châtellenie de fournir aux frais de la construction de ladite ligne, et il est raisonnable que la prévôté Le Comte, la châtellenie de Bouchain, l'Artois et le Cambrésis, qui en tireront tout le profit, fournissent auxdits frais.

Quant à l'étendue de ladite ligne, si on ne la fait que depuis Tournay jusqu'à Pont-à-Tressin, elle ne sera que de trois lieues.

Si on veut la continuer depuis Pont-à-Tressin jusqu'à Lille, elle sera en tout de cinq lieues.

Mais je ne vois pas qu'il soit nécessaire de la faire depuis Pont-à-Tressin jusqu'à Lille, puisque le pays est couvert par la rivière de Marcq, dont il est aisé de garder les passages, sans en retrancher les bords, au moyen de plusieurs postes que l'on occupera le long de ladite rivière.

Les lignes que l'on a faites l'année passée le long de la Haine et de la Trouille sont bien d'une autre étendue que la ligne proposée ci-dessus.

Mais quand on prend le parti de faire des lignes, il faut en même temps prendre celui de les garder avec un nombre de troupes proportionné à l'étendue, sans quoi les lignes deviennent absolument inutiles.

Quand elles sont bien gardées, il peut bien se glisser quelques petits partis qui les passent; mais ordinairement ils sont attrapés au

retour, et en un mot les lignes bien gardées empêchent le gros des partis ennemis de passer.

Si le roi ne juge pas à propos de faire faire la ligne proposée par M. le duc de Vendôme, il faut se renfermer à garder la haute et la basse Deule, le canal de Douai à Bereklau, le Moulinet, la Censée et l'Escaut depuis Bouchain jusqu'à Cambrai, comme il a été résolu il y a quelque temps.

Et supposé que le traité pour les contributions de la prévôté Le Comte et de la châtellenie de Bouchain ne se conclue pas, il faudra garder la Scarpe depuis Douai jusqu'à Mortagne, et l'Escaut depuis Mortagne jusqu'à Condé, sans quoi lesdites prévôté et châtellenie souffriront beaucoup des courses des ennemis.

MÉMOIRE DES ÉTATS DE LILLE; 18 SEPTEMBRE 1707 [1].

(*Voir page* 51.)

On devait commencer le travail dès le 16; M. le duc de Vendôme l'a fait différer jusqu'au 26 de ce mois, à la prière des états de Lille, pour leur donner le loisir de faire leurs très-humbles remontrances au roi et laisser un peu respirer les peuples, qui ne venaient que d'être délivrés des armées des ennemis et qui avaient encore chez eux celle de sa majesté, pour la subsistance de laquelle ils étaient dans un mouvement qui les mettait dans l'impossibilité de fournir les pionniers qui leur avaient été demandés.

Le bruit de ce projet a jeté une terreur et une consternation inconcevables dans le pays, qui en serait entièrement ruiné s'il avait son exécution.

La châtellenie de Lille serait entièrement partagée.

Tout le quartier de Ferrain, qui en est le plus considérable et le mieux planté, serait exclu de cette ligne et, par conséquent, perdu et ruiné.

On serait obligé de faire des abatis infinis d'arbres et de maisons

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2020, n° 74.

des deux côtés de la Marcq, qui en est bordée sans interruption, et de les continuer dans toute l'étendue de la ligne, depuis Pont-à-Tressin jusqu'à l'Escaut.

L'état-major de Menin et des autres villes ennemies regarderait tout le pays exclu des lignes comme sa proie, et y aurait sans cesse des partis qui consommeraient les villages en frais, pour les obliger à satisfaire à toutes leurs concussions.

Les troupes du roi qui garderaient ces lignes en seraient très-fatiguées et ruineraient inévitablement le quartier de Melantois, dont elles seraient bordées en dedans; c'est le second et le meilleur quartier de la châtellenie de Lille, après le Ferrain.

La construction des lignes coûtera infiniment, et il faudra douze mille pionniers pendant plus d'un mois.

La dépense des corps de garde, des guérites, des palissades, des barrières et des fournitures nécessaires aux troupes, quoique pendant l'été, est beaucoup plus considérable que l'on ne peut se l'imaginer.

Les lignes de Dottignies et de Claren ont répandu une épouvante qui y règne encore : elles ne laissaient pas de sauver tout le pays de la contribution ; il y est présentement soumis jusqu'au 15 mai prochain. S'il est question d'éviter le même sort à l'Artois, la garde du canal de Douai fera le même effet que les lignes proposées.

S'il s'agit d'un lieu propre à assembler en sûreté l'armée du roi, le camp de la Deule, qu'elle vient de quitter, ou les derrières du canal de Douai conviendraient beaucoup mieux que ceux des lignes.

On a dit que ces lignes ne seraient pas gardées pendant l'hiver : cela serait décisif pour en différer la construction.

Si elles se font à présent, il est certain que la gelée et le dégel feront tomber tous les talus et les placages, dont la réparation coûtera presque autant qu'une seconde construction.

Si le roi jugeait à propos de faire le siége de Menin l'hiver ou le printemps prochain, ces lignes si redoutées par le pays, et avec tant de raisons, seraient absolument inutiles.

Il en serait de même s'il plaisait à Dieu de donner la paix à l'Europe.

En un mot, la ruine de la châtellenie de Lille est certaine, si les lignes se font avant le mois de mars prochain; il est presque aussi sûr qu'elles ne seront d'aucune utilité devant ce temps-là.

Si néanmoins l'intention du roi est qu'elles se fassent, ce serait sauver une partie du mal et de la dépense que de les différer jusqu'au mois de mars, saison dans laquelle le travail se fera plus commodément, plus solidement et avec plus de certitude de son utilité.

Les états de Lille auraient succombé à toutes les charges dont ils sont accablés, sans l'espérance des bontés du roi, dont ils ont ressenti tant d'effets dans toutes les occasions qui se sont présentées depuis qu'ils ont le bonheur d'être sous la domination de sa majesté. Ils payent une contribution immense aux ennemis; ils sont désolés par les désordres, pilleries et concussions de leurs armées, par le dommage inévitable qu'ils ont reçu du séjour de celle de sa majesté dans le pays, par les fourrages innombrables qu'ils ont fournis pour les magasins de Lille, de Douai et à la Bassée, par les chariots et pionniers qu'ils ont fournis pour le service du roi pendant la campagne, par les fourrages qu'ils ont fait livrer pendant trente jours consécutifs au camp de Frelinghem; ils sont pressés par le receveur des contributions de Hulst à satisfaire ce qu'ils doivent encore de contribution; leur caisse, leur crédit, sont entièrement épuisés par les efforts qu'ils ont faits pour soutenir les magasins de fourrages de Lille et de Douai; ils implorent la protection et le secours de sa majesté, qui n'a point de sujets plus affectionnés ni plus zélés pour son service.

MÉMOIRE DE M. DE BAGNOLS; 23 SEPTEMBRE 1707[1].

(*Voir page* 52.)

On fait ordinairement des lignes pour garantir de la contribution les pays qu'elles couvrent et pour en empêcher l'entrée aux armées ennemies, à des corps de troupes considérables, ou même aux plus petits partis dont on se sert ordinairement pour établir la contribution.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2020, n° 93.

On a reconnu un autre usage des lignes plus sûr et qui n'est peut-être pas moins avantageux, c'est de faciliter la marche des troupes pour prévenir les mouvements des armées ennemies et se porter diligemment d'une province ou d'une place à une autre.

Il ne paraît pas que la ligne qu'on se propose de faire de Lille à Tournay puisse produire aucun de ces effets.

On ne se propose pas apparemment d'empêcher la châtellenie de Lille de contribuer, puisqu'elle s'est soumise par un traité à le faire. En faisant la ligne, comme on le propose, le long du grand chemin de Lille à Tournay, elle n'en garantirait pas l'un des plus riches quartiers, qui se trouverait tout entier hors de la ligne; outre cela, la dépense de la construction, les frais de la garde et le dédommagement du terrain précieux que cette ligne occuperait, excéderaient de beaucoup la portée de la contribution, même de plusieurs années.

On dira que l'objet même qu'on se propose n'est pas de garantir la châtellenie de Lille de la contribution, mais bien l'Artois, et même partie de la Picardie jusqu'à la Somme.

Ces provinces paraissent couvertes par des barrières aussi bonnes, peut-être même meilleures que la ligne proposée. Ces barrières sont l'Escaut, la Scarpe, le canal de Douai à Lille, et la haute et basse Deule, beaucoup plus difficiles à passer qu'une simple ligne, qui n'a ordinairement qu'un fossé de quinze à vingt pieds de large et de six pieds de profondeur, qu'un petit parti passe entre deux postes ou deux sentinelles sur une planche, ou qu'il comble avec deux douzaines de fascines.

Il est vrai que ces rivières et ces canaux sont d'une bien plus grande étendue, et par conséquent d'une bien plus difficile garde que la ligne; mais voici, ce me semble, des réflexions qui pourraient faire juger que les rivières qu'on vient de nommer garantiraient mieux l'Artois et la Picardie que la ligne proposée.

Cette ligne ne sera apparemment gardée que l'hiver, car sitôt que les armées seront en campagne, elle ne pourrait être gardée que par l'armée entière : ce serait faire tort aux armées du roi de croire

qu'elles s'occupent pendant la campagne à garder cette ligne. Si l'on ne la garde que pendant l'hiver, les partis de Menin, de Courtray et d'Oudenarde la passeront pendant l'été quand il leur plaira, et traverseront tranquillement la châtellenie de Lille, sujette à la contribution, pour se porter sur le canal de Douai ou sur la haute Deule, et passer de là en Artois, auquel cas la dépense qu'on aura faite pour la construction et la garde de la ligne deviendra inutile. Si l'on ne veut garder la ligne que pendant l'hiver, on croit qu'il serait aussi facile de garder l'Escaut, la Scarpe, le canal de Douai, la haute et la basse Deule; car on ne manquera pas de troupes pour cela, ni de bons postes pour les mettre : on pourrait en mettre le long de l'Escaut a Antoing et Mortagne, le long de la Scarpe à Saint-Amand, à Marchiennes. Il est vrai qu'on ne trouverait pas des postes de cette nature sur le canal de Douai, entre cette ville et le pont à Vendin; mais il serait aisé d'en faire quelqu'un en suite du pont à Vendin; on pourrait mettre un bon poste à Bercklau; en établir quelque autre sur la haute Deule, entre Bercklau et Hauthourdin. Tous ces postes, soutenus par les garnisons de Tournay, d'Orchies, de Douai et de Lille, pourraient donner la chasse aux partis ennemis qui se présenteraient pour passer les rivières et pénétrer en Artois. On dira que l'on a éprouvé en plusieurs occasions que les petits partis dont on se sert pour l'établissement de la contribution pénètrent entre deux postes, et passent les rivières et canaux avec de petits bateaux qu'ils portent sur leurs épaules; on peut repondre à cela qu'ils passeront avec encore plus de facilité entre deux corps de garde de la ligne, avec une seule planche ou deux douzaines de fascines, ainsi qu'il a été dit ci-devant.

Il semble qu'on pourrait conclure de là que la ligne ne sera d'aucune utilité pour garantir l'Artois de la contribution pendant l'été, si elle n'est pas gardée, et qu'elle sera moins utile pour le garantir pendant l'hiver que les rivières, qu'on peut garder par de bons postes, où les troupes seront bien plus à leur aise que derrière des lignes; et les petits avantages qu'on pourrait procurer aux troupes

qui garderont ces postes coûteront peu au pays en comparaison de la dépense de la construction et de la garde des lignes, et du dédommagement des terres qui en seront endommagées.

On ne parle point ici des autres objets qu'on se propose ordinairement en faisant des lignes, car on croit qu'il ne s'en agit point. On ne se propose pas d'empêcher par cette ligne l'armée ennemie d'entrer dans la châtellenie de Lille; ce serait un médiocre objet. On ne se proposerait pas aussi d'empêcher le passage d'un corps considérable pendant la campagne, durant laquelle on ne garderait pas apparemment cette ligne; et quant à la marche des troupes, quand on les voudra faire passer de Lille à Tournay, on croit n'avoir pas besoin de cette précaution, puisqu'au pis aller elles pourraient passer en toute sûreté derrière les rivières.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE D'ITALIE.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY SUR LES AFFAIRES DE LA GUERRE DU CÔTÉ DU PIEMONT; 15 NOVEMBRE 1706 [1]

(Voir page 58.)

Les ennemis, étant présentement maîtres, ou peu s'en faut, de la Lombardie, peuvent former différents projets de campagne pour l'année prochaine. Ils peuvent avoir en vue :

Premièrement, après avoir attaqué de vive force ou bloqué les places fortes que nous tenons encore en Lombardie, de former une armée à M. le duc de Savoie pour agir en Piemont, et pour obliger le roi à avoir dans les Alpes un corps de troupes pour assurer leurs conquêtes et pour tenir en bride les peuples de ce pays, et de renvoyer le reste de leurs troupes, soit dans l'empire, ou pour agir sur le Rhin, conjointement avec l'armée qui y sert déjà, ou pour agir en Hongrie contre les mécontents, afin d'éteindre, s'il est possible, la guerre dans ce pays, soit dans le royaume de Naples, et ensuite dans celui de Sicile, pour chasser tout à fait de l'Italie les Français et les Espagnols qui sont attachés au parti du roi d'Espagne.

Secondement, de laisser en Lombardie ce qu'il y faut de troupes pour la sûreté du pays et des places fortes qui y sont; d'envoyer au

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1967, n° 205 *bis*.

printemps un corps de troupes dans le royaume de Naples pour s'en emparer conjointement avec la flotte que les Anglais et les Hollandais pourront faire passer alors dans la Méditerranée; de former une armée considérable en Piémont pour entrer, s'il est possible, en France, et pour tâcher d'y soutenir les nouveaux convertis du Dauphiné et peut-être même les fanatiques du Languedoc, et de causer par là une grande diversion au roi.

Troisièmement, de laisser comme ci-dessus en Lombardie ce qu'il faut précisément de troupes pour la sûreté du pays; de former à M. le duc de Savoie une armée seulement capable de soutenir le Piémont, et d'envoyer le reste de leurs troupes, partie dans le royaume de Naples, pour s'en rendre maîtres, de concert avec la flotte des alliés, et partie en Espagne pour y fortifier le parti de l'archiduc, et pour le mettre en état de pousser vivement sa pointe dans ce royaume.

Voilà à peu près les vues que les ennemis peuvent avoir.

Celles de l'empereur et son goût seront vraisemblablement, d'un côté, de ne laisser en Lombardie et en Piémont que ce qu'il faut de troupes pour la garde de ces deux pays, et particulièrement pour empêcher les Français de rentrer dans ce dernier; et de l'autre, de faire passer l'excédant de ses troupes, ou en Hongrie, ou sur le Rhin, ou dans le royaume de Naples et en Espagne, parce que, en agissant ainsi, les intérêts de ce prince et ceux de l'archiduc son frère seront plus avantageusement remplis que s'ils portaient leurs principaux efforts du côté de la France.

Mais les vues de M. le duc de Savoie, formées et réglées par sa haine et par animosité contre la France, seront (ou l'on se trompe fort) de porter le fort de la guerre du côté des Alpes, et de tâcher de pénétrer en France, pour y causer une grande diversion au roi, à la faveur (comme il a été dit ci-dessus) des nouveaux convertis du Dauphiné, qui sont en grand nombre dans cette province. Ainsi si M. le duc de Savoie est consulté et cru dans la délibération qui se fera là-dessus, comme il pourra fort bien arriver qu'il le sera, parce que l'empereur et ses alliés craindront, s'ils n'adhèrent pas à ce qu'il

souhaite, qu'il ne s'accommode avec le roi, dans l'espérance de se faire un parti avantageux par sa majesté, et ne rouvre de nouveau aux Français une porte pour rentrer en Lombardie; si, dis-je, M. le duc de Savoie est consulté et cru sur ce que dessus, le fort de la guerre se portera en Piémont.

On dira qu'il est difficile de faire de grands progrès sur la France du côté des Alpes. Cela est vrai, si le roi entretient en Dauphiné une armée considérable, particulièrement en infanterie, pour opposer aux ennemis. Mais s'il ne l'y entretient pas, il y a tant de cols, de passages et de chemins libres pour entrer en Dauphiné et dans la haute Provence, quand les neiges sont tout à fait fondues, qu'il ne serait pas difficile aux ennemis d'y pénétrer. A l'égard des progrès que les ennemis pourraient y faire, après y avoir pénétré, il ne faut pas douter qu'ils ne fussent considérables, étant les plus forts. Il serait même contre la prudence de s'exposer à cela, dans un pays aussi peu fortifié et aussi rempli de nouveaux convertis qu'est le Dauphiné, et de laisser les ennemis à portée de s'approcher peut-être du Rhône, et de donner la main aux fanatiques du Languedoc.

Les différentes vues que les ennemis (ainsi qu'on vient de l'expliquer) peuvent avoir pour la disposition et pour l'emploi de leurs forces qui sont actuellement en Italie, et qui, vraisemblablement, seront considérablement augmentées par le recrutement des corps impériaux, qui sont présentement fort faibles; ces différentes vues, dis-je, ne causeraient pas tant d'embarras sur le parti que le roi a à prendre dans la conjoncture présente, si sa majesté pouvait espérer de faire rentrer, la campagne prochaine, son armée entière en Piémont, parce qu'elle y fixerait l'armée des ennemis, et l'empêcherait de rien entreprendre sur le Dauphiné ni sur la Provence, et il serait facile à sa majesté de s'arranger sur la disposition de ses troupes pour la campagne prochaine.

Mais l'extrême difficulté qu'on sait qu'il y a à faire rentrer l'armée en Piémont (particulièrement à cause de la subsistance dans la traversée des Alpes), et l'incertitude où le roi est du parti que les

ennemis qui sont en Italie prendront, doivent l'embarrasser et lui faire de la peine sur l'arrangement qu'il aura à faire. En effet, si, sur ce que les ennemis feront repasser de Lombardie dans l'empire une partie considérable de leurs troupes, le roi ne fait pas passer en Franche-Comté et en Alsace une partie des siennes pour être à portée de fortifier son armée du Rhin, ses affaires pourraient péricliter de ce côté-là. Si, d'autre part, pendant que les troupes susdites seront en Franche-Comté et en Alsace, les ennemis prennent le parti de faire repasser en Lombardie les troupes qu'ils auront fait hiverner dans la partie de l'empire qui avoisine ce pays, et de porter le fort de la guerre en Piémont, le service de sa majesté pourra souffrir de l'absence d'une partie de ses troupes.

Dans ces incertitudes (s'il m'est permis de dire mon sentiment, que je soumets avec respect), je ferais hiverner toutes les troupes d'Italie depuis la hauteur de Lyon jusqu'à la mer, comme si je les destinais toutes ou à rentrer, la campagne prochaine, en Piémont, ou à faire la guerre dans les Alpes. Je travaillerais ensuite le plus promptement qu'il serait possible à leur rétablissement, et je m'arrangerais de trois côtés en même temps pour les vivres en Alsace et en Dauphiné (en cas que dans l'une ou dans l'autre de ces provinces il fallût avoir une armée très-forte), et en Provence et en Roussillon, pour, avec ce qu'il y a déjà de troupes dans cette dernière province, faire entrer une armée en Catalogne. J'acquerrais ou non, pendant l'hiver, des connaissances sur les desseins des ennemis; si j'en acquerais, j'arrangerais mes affaires sur le pied desdits desseins, et je ferais marcher de bonne heure les troupes où il conviendrait qu'elles allassent.

Si je n'acquérais point de connaissances sur les desseins des ennemis (ce qui n'est guère possible, parce qu'il faut qu'ils fassent leurs dispositions et leurs arrangements comme nous), j'attendrais que je visse plus clair à leurs projets, pour y conformer la disposition de mes troupes, et je n'aurais sur cela aucune inquiétude, parce que je saurais mes vivres achetés et remis où il serait nécessaire, et que par

proportion au temps qu'il faudrait aux ennemis pour réunir la plus considérable partie de leurs forces en Piémont ou sur le Rhin, je serais sûr que mes troupes auraient le loisir d'arriver à propos où il faudrait.

A l'égard de l'Alsace, il n'y a pas grands préparatifs de guerre à y faire pour entreprendre; car de quelque manière que les choses se tournent de ce côté-là, l'égalité y sera à peu près entre les deux partis, ou du moins la supériorité des ennemis ne saurait y être considérable pour attaquer des places de cette province, fortifiées et situées comme elles le sont.

L'armée du Dauphiné n'entrant pas en Piémont, il n'y a pas aussi de ce côté-là de grands préparatifs de guerre offensive à faire, à moins que ce ne soit pour faire craindre à M. le duc de Savoie quelque entreprise de notre part sur le Piémont, ce que facilement il jugera faisable ou non, suivant le nombre de troupes que le roi aura en Dauphiné, en Provence et en Savoie. Il reste le Roussillon et la Provence, où il convient de faire des préparatifs pour agir contre la Catalogne ou contre l'Aragon; car, quelque parti que les ennemis qui sont en Lombardie prennent sur la disposition de la guerre pour la campagne prochaine, je suis d'avis (avec soumission) que le roi tire de l'armée d'Italie un corps pour former une armée qui puisse entrer en Espagne, pour y fortifier le parti du roi catholique et pour tâcher d'en chasser les ennemis; ce qui, dans le malheur où nous sommes d'avoir perdu une grande partie de l'Italie, est absolument nécessaire pour pouvoir faire la paix à des conditions un peu raisonnables: car si, par malheur, les affaires tournaient mal en Espagne, outre qu'on courrait risque de perdre la succession entière de cette monarchie, ou les ennemis ne voudraient point faire la paix, pour tâcher d'accabler le roi, ou, s'ils voulaient la faire, ce serait à des conditions qui ne conviendraient pas à sa majesté (deux extrémités qu'il faut tâcher d'éviter). Il faut donc conclure que par toutes sortes de raisons on doit tâcher de soutenir, à quelque prix que ce soit, l'Espagne, parce que les intérêts de la France, par rapport à la continuation de la guerre, et encore plus au rétablissement de la paix, y sont absolument attachés.

Revenons présentement au Dauphiné, à la Savoie et au Piémont.

Avant de parler de la disposition qu'il faut faire des troupes pour soutenir de ce côté-là la guerre défensive (car je suppose qu'on prenne le parti de n'entrer que dans la plaine du Piémont, pour y agir offensivement), il est à propos de donner une idée de la disposition des Alpes à l'égard de la France, de la Savoie et du Piémont. Les Alpes sont comme une espèce d'éventail, dont le centre, où sont attachés tous les membres, est en Piémont, et dont l'extrémité de la circonférence est la Provence, le Dauphiné et la Savoie; de sorte qu'à regarder les membres dudit éventail, comme les chemins qui traversent les Alpes, il est aisé de voir que du centre, qui est en Piémont, on peut se porter aux extrémités de la circonférence en aussi peu de temps qu'il en faut beaucoup pour se porter dans l'étendue de cette circonférence.

Par exemple, M. le duc de Savoie, avec son armée sur le Chisone, près de Pignerol ou à Vigone, peut par Frosasco ou par Piosasco et par Giaveno, envoyer des troupes à Suse, et de là en Savoie, par le Mont-Cenis; il peut en même temps en envoyer dans les vallées de Perosa et de Pragelas, et par la vallée de Lucerne et par le col de la Croix, et de là par la vallée de Queiras, du côté de Briançon, de Mont-Dauphin, de Guillestre et d'Embrun; il peut aussi en faire passer facilement dans la vallée de Barcelonnette et dans plusieurs autres endroits (quand les neiges sont fondues du côté de la Provence et de la Savoie), ce qu'il est inutile de déduire ici. Cette facilité à M. le duc de Savoie de faire faire en peu de temps le manege susdit à ses troupes embarrasse beaucoup le général qui est chargé de la garde d'une frontière d'une aussi grande étendue que la nôtre, et engage à avoir beaucoup de troupes (particulièrement de l'infanterie), pour les distribuer par corps en différents endroits. On l'a vu par expérience pendant la guerre qui a précédé la paix de Riswick.

Voyons maintenant ce qu'il peut falloir de troupes pour garder toutes nos frontières du côté du Piémont.

M. le duc de Savoie n'ayant plus de places fortes en Savoie,

ne tentera vraisemblablement rien, ou peu de chose, sur ce pays, dans lequel il ne saurait faire d'établissement sûr et solide; ainsi on peut laisser peu de troupes en ce pays-là, pour la garde de Chambéry, qu'il faut soutenir absolument, et pour tenir les peuples en bride. D'ailleurs, si M. le duc de Savoie y faisait passer un corps de troupes un peu fort, comme il y a en ce pays-là des vallées assez couvertes, un corps de cavalerie pourrait par la vallée de Gresivaudan se porter facilement auprès de Montmélian et de Chambéry.

M. le duc de Savoie n'ayant plus Nice ni Villefranche, et trouvant, en arrivant de ce côté-là, deux places fortes, savoir, Monaco et Antibes, il n'y a pas d'apparence qu'il se porte avec beaucoup de troupes de ce côté-là. Cependant, pour plus grande sûreté, il est, ce semble, de la prudence du roi d'y tenir un corps de troupes, infanterie et cavalerie; à l'egard de la cavalerie, on ne saurait y en tenir beaucoup, à cause du peu de fourrages qu'il y a dans le pays.

Il faut des garnisons à Guillaume, à Entrevaux, à Colmars et a Seyne, et quelque cavalerie (particulièrement des dragons) entre Glandèves et Colmars, pour tenir cette frontière, et courre sus aux partis ennemis qui pourraient se glisser dans le pays pour y établir la contribution.

Il faut necessairement occuper la vallée de Barcelonnette, parce que c'est une des portes principales pour entrer en France, et établir dans ladite vallée un corps fixe de troupes qui se retranche dans les endroits les plus propres pour sa sûreté et pour barrer le chemin aux ennemis.

A l'égard du Dauphiné, qui est dans le centre entre la haute Provence et la Savoie, après avoir mis de bonnes garnisons dans Embrun, dans Mont-Dauphin et dans le château de Queiras, et retranché le peu de passages qu'il y a sur la Durance, il faut mettre le gros de l'infanterie de l'armée ou pres de Fenestrelle, d'ou elle pourra communiquer pendant l'été par le col de la Fenestre, avec Suse et avec Exilles, ou vers Cezanne, au delà du Mont-Genèvre et de la Doire, d'ou elle couvrira Briançon (qu'il faut regarder comme

la place d'armes principale de France, et la plus importante du côté du Piémont), et on sera en état de se porter, suivant le besoin, ou auprès de Fenestrelle et d'Exilles, ou en arrière du côté de Briançon ou de Mont-Dauphin.

Sur quoi, à l'égard de Fenestrelle, de Suse et d'Exilles, il faut observer de ne donner jamais aux ennemis le loisir d'occuper les hauteurs qui environnent ces places, parce qu'on ne pourrait les en chasser qu'avec d'extrêmes difficultés. Quoiqu'on propose de mettre le gros des troupes vers Cezanne, cela n'empêche pas qu'on ne puisse et qu'on ne doive même avancer auprès de Fenestrelle et entre Exilles et Suse, vers Chaumont, par exemple, des corps de troupes pour surveiller de plus près ces places.

Pour fixer maintenant le nombre des bataillons pour garder toute cette frontière (ce qui ne peut guère se faire juste, parce que cela dépend en partie du nombre de troupes que M. le duc de Savoie aura), je ne crois pas qu'on puisse y employer moins de cinquante bataillons; et je suis persuadé que si on pouvait y en employer davantage, ce serait encore mieux.

Il ne faut pas dire qu'il ne faut pas présentement de ce côté-là tant de troupes que par le passé, parce que le roi n'a plus Pignerol; au contraire, Pignerol contenait M. le duc de Savoie et l'empêchait de jeter si fréquemment des corps de troupes dans les Alpes, parce qu'il craignait que, pendant qu'on ferait ces courses, on n'entrât dans son pays. Ainsi la démolition de Pignerol augmente plutôt qu'elle ne diminue la garde de cette frontière. A l'égard de la cavalerie (dont on peut fixer le nombre sur celui qui a été employé de ce côté-là pendant la guerre précédente, et que je ne qualifie pas précisément parce que je ne m'en souviens pas bien), il faut, à la réserve de quelques régiments de dragons qui seront avec de l'infanterie et de ce qu'on jugera à propos de mettre en Savoie et dans la haute Provence, il faut, dis-je, la poster sur le Rhône, au camp de Sablons ou auprès, et la faire subsister des fourrages qu'on tirera de Bourgogne, et qu'on voiturera sur la Saône et sur le Rhône.

Il sera à propos de mettre des garnisons dans Seyssel et dans le fort de l'Écluse, sur le haut Rhône, et de tenir quelques dragons dans le pays de Gex, pour empêcher que M. le duc de Savoie, par le lac de Genève, ne fasse passer dans ledit pays quelques bandits, pour y troubler le commerce et pour en retirer des contributions.

Sur quoi il sera bon de prendre à l'avance des mesures avec le canton de Berne, qui est seigneur du pays de Vaud qui borde le lac, et qu'il faut traverser pour entrer en France du côté du pays de Gex.

Revenons à l'Espagne. Rien n'est encore une fois, à mon sens, que je soumets, plus capital que de mettre tout en usage pour s'assurer de ce royaume. La prospérité des affaires en ce pays, outre qu'elle disposera les ennemis à la paix, à des conditions raisonnables pour la France, influera encore sur les royaumes de Naples et de Sicile, qui ne se soulèveront pas, tant que l'Espagne se soutiendra dans son entier entre les mains du roi catholique. Il est fâcheux que le roi ne soit pas en état de faire passer des troupes dans ces royaumes, dont la conservation est importante pour accélérer la paix, et pour la faire à des conditions plus avantageuses. Dans la décadence des affaires de Lombardie, dans le peu d'apparence qu'il y a de s'y soutenir, et d'en retirer le grand nombre de troupes qui y est, et, vu le peu d'importance dont les places que l'on y tient encore sont par rapport à la guerre que l'on a présentement à faire, et la crainte que l'on doit avoir de les perdre successivement ou par siége ou par blocus, ces considérations auraient fait croire à quelques gens qu'après la résolution prise de ne plus rentrer en Italie, il aurait été de la prudence d'assembler diligemment toutes les troupes de France qui sont actuellement en Lombardie, de leur faire passer le Pô, et de les faire acheminer dans le royaume de Naples, et que cela aurait pu s'exécuter sans difficulté, pendant que les impériaux étaient au milieu du Milanais, car ils ne comptaient pas pour obstacle d'avoir à traverser l'État ecclésiastique, où il n'y aurait pu avoir d'opposition, et où l'on aurait trouvé des vivres suffisamment. Ces mêmes gens auraient cru

aussi que si l'on n'avait pas jugé à propos d'abandonner les places qu'on tient en Lombardie, on aurait pu les garder et envoyer l'excédant des troupes, et surtout une bonne partie de la cavalerie, dans le royaume de Naples, ce qui n'aurait pas laissé de contribuer à la sûreté de ce royaume. Mais, puisque sa majesté n'a pris aucun de ces partis, il faut nécessairement qu'elle ait eu de bonnes et solides raisons pour en user ainsi, ce qui doit abroger tous les raisonnements sur cette affaire.

Lettre de M. le comte de Medavi à M. de Chamillart[1]. Gualtieri, 1 avril 1707. (Voir page 58.)

Je commencerai par vous dire, monseigneur, qu'après avoir servi toute l'autre guerre dans les Alpes, j'ai trouvé qu'il n'y avait pas un bon poste à y occuper, n'y en ayant pas un qu'on ne puisse prendre à revers dans de certains temps de l'année, et cela avec un si grand avantage pour ceux qui attaquent, qu'il leur est toujours facile de tomber avec supériorité sur ceux qui les défendront, lesquels étant obligés d'occuper un grand pays et de faire tête en plusieurs endroits, il est aisé de juger que ceux qui attaquent par où ils veulent, avec tant de supériorité qu'il est impossible de les en empêcher, d'autant plus que les communications des montagnes de l'une à l'autre étant très-longues et très-difficiles, les postes que l'on doit y occuper ne sauraient se secourir assez diligemment, au lieu que les ennemis qui sont dans la plaine, menaçant la chaîne des montagnes que l'on occupe, se peuvent porter en deux jours de marche dans l'endroit où ils veulent pénétrer, ce que l'on ne peut faire en quatre et cinq jours de marche par les montagnes, quand même on serait averti de leurs mouvements dans le même moment qu'ils les feraient. Enfin, monseigneur, la guerre des montagnes est plus propre à des barbets et des miquelets combattant tout différemment, c'est-à-dire séparément, de manière qu'ils tombent de tous côtés sur des troupes réglées comme un essaim de mouches, et, quoiqu'ils n'attendent jamais de pied ferme des troupes qui les attaquent, ils tuent une grande partie de monde sans qu'on leur puisse faire grand mal. Il résulte donc de

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2047, n° 11.

tout ce préambule, monseigneur, qu'il est beaucoup plus facile d'empêcher M. le duc de Savoie d'entrer en France par les Alpes avec un corps d'armée dans la plaine, le cul dans les montagnes, que de les défendre en se tenant renfermé dans lesdites montagnes, avec le même corps de troupes qu'il faudrait pour tenir un corps d'armée dans la plaine; c'est-à-dire que si le roi veut me donner les troupes que j'ai sauvées d'Italie, et me permettre de tenir la plaine avec lesdites troupes, pourvu qu'il laisse dans les montagnes une douzaine des plus mauvais bataillons pour la communication de mes vivres, je me fais fort de défendre toutes ses frontières de ce côté-là; bien entendu qu'il faut recruter l'infanterie que j'emmène, et remonter la cavalerie, qui est complète en hommes. Je vous enverrai un mémoire de tout ce qui serait nécessaire pour l'exécution de ce projet, c'est-à-dire ce qu'il faudrait de recrues pour l'infanterie, de chevaux pour la cavalerie, de mulets pour les vivres et les équipages, pour l'artillerie. Comme les montagnes ne seront point praticables avant le mois de juillet, on aura jusqu'à ce temps-là tout le temps nécessaire tant pour les approvisionnements que pour les recrues et les remontes, parce qu'il suffira que j'entre dans la plaine le 1er de juillet. Il faudra tenir ce projet fort secret, parce que si M. le duc de Savoie en était averti, il pourrait faire manger tous les fourrages qui sont dans la plaine à portée des montagnes, et il m'embarrasserait sur mes subsistances quand je voudrais me mettre en plaine, outre que, ne croyant pas que l'armée du roi soit en état d'entrer en plaine, il se contenterait de ses propres forces, et laisserait partir les Allemands pour aller en Hongrie ou ailleurs, hors de portée de pouvoir aller à son secours, et par ce moyen-là, non-seulement je serais en état de défendre les frontières de la France de ce côté-là, mais encore d'y faire des progrès qui vous surprendraient peut-être. Je ne sais, monseigneur, s'il conviendrait que M. le maréchal de Tessé, commandant cette armée, suivît un projet qui ne viendrait pas de lui, bien persuadé que cela suffirait pour empêcher qu'il eût tout l'effet que je propose; c'est au roi à

consulter sur cela ses intérêts. Pour moi, en quelque endroit que l'on me mette, vous pouvez l'assurer encore une fois que je servirai, en quelle qualité il voudra, avec le même zèle et la même vivacité que s'il me comblait de gloire, d'honneurs et de biens. En deux mots, monseigneur, si l'on entre dans la plaine pour défendre la Savoie et le Dauphiné, il ne faut que cinquante bataillons, dont trente en campagne et vingt dans les montagnes, et cinq mille chevaux; si l'on demeure dans les montagnes, il faut cent bataillons et les mêmes cinq mille chevaux dans les derrières.

Lettre de M. le maréchal de Tessé à M. de Chamillart. Du château de Scez, 10 mars 1707. Voir page 61.

Je n'ai pas regret, monsieur, au voyage que nous faisons, M. l'intendant et moi, jusqu'au pied du petit Saint-Bernard, car c'est le blanc et le noir que d'avoir vu soi-même ou par les yeux d'autrui. Je ne vois pourtant rien de bien agréable, ni ici, qui est un poste insoutenable, ni à Moutiers, qui est de même, ni dans la Tarentaise jusqu'à Conflans, qui n'est qu'à proportion que l'on a des troupes; et pour vous donner une fois dans la vie une idée de ce que c'est que le petit Saint-Bernard et la Tarentaise, je vous supplie de croire que dès qu'un ennemi, du val d'Aost, a monté de son côté jusqu'à la Thuile, chose dont vous ne pourrez l'empêcher, à moins de le prévenir en entrant dans le val d'Aost, il est le maître de se jeter dans la Tarentaise par dix endroits, sans que ni le château de Scez, qui ne vaut rien, ni la rupture du pont de Saint-Germain, ni l'occupation du bourg de Saint-Maurice, ni celle d'aucun autre poste dans la vallée puisse l'en empêcher, et il peut laisser derrière lui tous les postes que l'on pourrait retrancher: donc, monsieur, il est inutile de les fortifier.

L'ennemi peut de même du petit Saint-Bernard, laissant l'hôpital à gauche, se jeter dans le Faussigny, et de là dans le Chablais et le Genevois; il est donc inutile de s'amuser ni à rompre les chemins ni à fortifier des postes qu'un ennemi laisse tant qu'il veut à droite, à gauche ou tout à fait derrière lui. C'est encore une erreur de croire

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2038, n° 209.

que toutes ces provinces, qui paraissent sèches et stériles, ne soient ni peuplées ni abondantes; elles ont toutes des hommes, du blé, du fourrage, et enfin, monsieur, pour finir cette description de choses qu'il est impossible de connaître sur sa carte, et qu'il faut avoir soigneusement examinées en y allant et à force de questionner les gens du pays, la Savoie ne se peut défendre qu'avec des troupes qui doivent bien se garder de s'enfermer dans aucun endroit, et qui fassent une guerre de campagne, profitant des postes que la connaissance de celui qui les fera agir leur fera défendre.

Ne craignez donc point de m'envoyer, je ne dis pas de la cavalerie, car un cavalier avec ses bottes pied à terre et son mousqueton ne fait pas grand bruit; mais ne craignez point que je ne trouve en Savoie de quoi faire subsister les chevaux de dragons dans tel nombre proportionné à la grandeur du pays qu'il vous plaira, et je vous déclare que nous trouverons bien moyen de les y faire vivre.

Que si, débouchant du val d'Aost, un ennemi avait l'objet de faire révolter la Savoie et de la conquérir, cela est très-possible, et je vous répète qu'il y trouvera tant de subsistances qu'il voudra; que si M. de Guerchy, qui vraisemblablement sera chargé de la défense de ce canton, vient de bonne heure, je lui dirai mes sentiments sur la sorte de guerre que j'estime qu'il devra faire, car avec un petit corps l'on retarderait le projet d'un ennemi qui voudra pénétrer; mais ce ne sera pas le manque de subsistances qui l'empêchera d'aller en avant: il en trouvera, et s'il nous restait assez de troupes du corps qui m'est destiné pour en faire vivre, camper et subsister en Savoie pendant la campagne, je vous réponds que cela est possible.

Il y a encore une triste observation à faire sur cette guerre-ci: c'est qu'il n'y a nulle communication de Savoie en haut du Dauphiné que par le Mont-Cenis, et que si un ennemi pénétrait en Tarentaise, le chemin de la Maurienne ne pourrait se soutenir, et que les troupes qui seraient en Savoie ne pourraient que par un très-grand tour et bien du temps donner la main à celles qui auraient de l'occupation dans le susdit haut Dauphiné ou en Provence.

J'attendrai l'arrivée du courrier que je suppose que vous nous dépêcherez quand Duchy vous aura rendu nos paquets, pour, sur l'état des troupes qui me resteront, faire mes dispositions; et je ne vous cèle pas que s'il est vrai que vous ne me laissiez que deux régiments de dragons, j'aurai grand regret au reste, attendu que dans toute la Savoie l'on se servirait mieux de six régiments de dragons que de douze de cavalerie. Je continue ma route par la Maurienne et le Mont-Cenis vers Suse, et de partout j'aurai l'honneur d'informer le roi de tout ce que je croirai du bien de son service. J'ai l'honneur d'être, etc.

MÉMOIRE DE M. LE MARÉCHAL DE TESSÉ SUR PEROSA ET FENESTRELLE [1].

(*Voir page* 64.)

Le roi ne doit pas croire que Perosa soit un poste soutenable, si l'ennemi se faisait une affaire sérieuse de déposter ceux qui y sont. Il le peut de deux manières : l'une à force ouverte en l'attaquant, auquel cas il n'y a de difficulté pour s'en rendre maître que le temps qu'il faut pour y amener du canon; cette difficulté, que l'on a eu soin d'augmenter par rompre des chemins, peut être surmontée dans peu de jours en les faisant raccommoder, et donne à celui qui commande le loisir de prendre son parti. L'autre sans l'attaquer et passant par les cols et les montagnes, très-praticables pour l'infanterie et même pour la cavalerie, et prenant les derrières dudit Perosa, le faire tomber sans combattre, par la raison que l'on ne peut sans imprudence tenir pour plus de quinze jours de vivres audit Perosa, crainte d'en donner à l'ennemi. M. de Savoie déplaça de cette manière M. de Catinat de Rochecotel et dudit Perosa, sans tirer un coup de pistolet, et le maréchal fit bien d'en partir, car il eût été investi et y serait mort de faim. Il ne faut donc pas que le roi regarde Perosa autrement que comme un poste de campagne, qui ne laisse pas de

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2038, n° 321.

tenir la tête du pays, et que l'on doit soutenir autant que l'on pourra sans trop risquer les troupes, et d'autant plus important que ce poste tient en sujétion la vallée de Saint-Martin, dont il faut essayer de soutenir la révolte tant que l'on pourra, attendu que par sa situation elle fait le salut de celle de Pragelas, qui se trouverait désolée si celle de Saint-Martin lui faisait la guerre, comme dans la dernière, où l'on était obligé de tenir jusqu'à vingt bataillons pour soutenir ladite vallée de Pragelas, dont on ne peut trop louer la fidélité et la bonne conduite des habitants.

La situation de la vallée de Saint-Martin est telle, que, pour la maintenir dans l'alliance qu'elle a faite avec le roi, j'ai jugé à propos de faire raccommoder un petit fort nommé le Fort-Louis, et une autre redoute au centre de la vallée, à un lieu nommé le Perrier; et moyennant ces deux redoutes, dont la construction n'excédera pas deux mille livres, on tient en sujétion les habitants, car le Perrier se trouvant à l'égout du Praly, dont la communauté touche la vallée de Lucerne, et ledit Praly étant dans celle dont les intentions sont les moins bonnes, quand même le Praly, qui fait partie de la vallée de Saint-Martin, se révolterait, et donnerait entrée par le susdit Praly aux troupes de Savoie, moyennant les deux susdites redoutes on partagerait encore la vallée de Saint-Martin, et l'on s'y maintiendrait tandis que l'on tiendra Perosa. Il faut donc essayer de soutenir la vallée de Saint-Martin au moins jusqu'au Perrier, si Praly nous manquait; mais, encore une fois, cette manière de soutenir Perosa et ladite vallée de Saint-Martin ne se peut que par un manege de campagne et se tenant plutôt dehors et aux défilés et rochers par où l'ennemi peut aborder, que dans les retranchements et forts que l'on y a faits. Pendant que je suis sur l'article de Perosa, je crois devoir faire souvenir le roi que dans ce temps qu'il me commanda de conclure le traité de paix avec M. le duc de Savoie, sa majesté voulant bien que je m'engageasse en son nom avec M. le duc de Savoie qu'elle ne ferait point faire de fortifications sur un plateau nommé la Chapelle, qui n'est qu'à un quart de lieue en arrière de Perosa, ce prince cauteleux

l'avait bien connu, et perdant Pignerol et Perosa, c'eût été un bel endroit pour faire une place. Je m'y suis fort promené avec le comte de Muret et le sieur Tardif, et nous sommes convenus qu'alors que les troupes seront arrivées, et que l'on formera un camp pour soutenir autant que l'on pourra Perosa et la vallée de Saint-Martin, les troupes, comme par forme de camp retranché, feront une ligne que nous avons marquée depuis et le long de la crête qui part du grand rocher et qui vient tomber à une ancienne redoute, nommée le Bec-Dauphin, située sur un rocher au bas duquel passe la rivière. Cet ouvrage se fera par les troupes, et nous servira en cas que l'on fût chassé de Perosa, pour s'y retirer et maintenir; il vaut mieux sans comparaison que le poste de Perosa, excepté qu'il n'y a que deux ou trois mauvaises habitations.

Voilà la seule idée que je puisse donner, pendant la campagne, du fort de Perosa; car, s'il nous reste, il faudra, par une dépense qui n'ira pas à mille pistoles, s'ajuster pour mieux passer l'hiver et plus tranquillement audit Perosa. Ce ne sera qu'au mois de septembre qu'il conviendra de parler de cet objet. Je voudrais que nous en fussions là, car, malgré tout ce que dessus, si nous perdons Perosa, nous perdrons la vallée de Saint-Martin; si nous perdons la vallée de Saint-Martin, Perosa ne sera plus soutenable, et si nous perdons l'un ou l'autre, notre Pragelas sera bien malade, et la communication de Cezanne à Fenestrelle bien difficile, par la quantité de cols qui tombent de Saint-Martin dans le haut et bas Pragelas.

Quant à Fenestrelle, il me souvient que j'ai mandé à M. Pelletier que sa situation est si bizarre, que M. le maréchal de Vauban disait qu'il eût fallu inventer pour celui-là un nouveau système d'une fortification nouvelle. Cependant, puisque l'on y est embarqué, et que le roi a déjà commencé d'y faire une grosse dépense, et qu'en un mot M. de Savoie, s'agrandissant, doit être regardé comme un ennemi contre les intentions duquel le roi et la France doivent songer à avoir pour toujours une véritable frontière, j'estime que l'on doit

très-sérieusement penser à accommoder cette place et la perfectionner telle qu'elle est, s'assujettissant à ce qui est fait et perfectionnant les petites et médiocres parties, en attendant que les finances permettent d'y travailler à de plus grands projets; car, si lesdits grands projets, dont M. de Vauban a laissé des mémoires, étaient achevés, cette place bizarre ne laisserait pas d'être excellente. MM. Tardif et le chevalier du Verger doivent envoyer à M. Pelletier les prix estimatifs de ce que l'on projette présentement; et sans entrer par ce mémoire dans le détail des ouvrages, je dis seulement qu'il est d'absolue nécessité que le roi fasse tous les ans un fonds pour cette place, qui devient très-nécessaire et qui est la seule frontière de ce côté-là. Je crois estimativement que douze mille écus ou quarante mille francs les premières années sont ce que l'on peut employer à cette place, y compris les redoutes qu'il y faut faire; mais jusqu'à ce que cela soit fait, il faut un camp de troupes pour soutenir cette place, qui tomberait bientôt toute seule si elle se trouvait abandonnée à ses propres forces.

MÉMOIRE DE M. LE MARÉCHAL DE CATINAT SUR LA DÉFENSE DU COMTÉ DE NICE, ET RÉPONSES DE M. LE MARÉCHAL DE TESSÉ [1].

(*Voir page* 68.)

M. le maréchal de Catinat, qui a fait ce mémoire, a une notion si parfaite de la situation du Piemont, qu'il a bien raison de dire que, le pays du roi faisant le demi-cercle, ledit Piemont reste au centre des pays qui l'entourent.

C'est actuellement cette situation que les ennemis prennent, et mes derniers avis m'assurent qu'outre un petit camp volant à Vigone, et quelques régiments

On ne peut éviter, devant que de parler des précautions qu'il convient de prendre pour le bien du service du roi dans le comté de Nice, de donner une idée de la situation du Piemont, qui est telle, qu'il est dans le centre de tout le pays que les troupes du roi ont à garder.

Cet avantage pour les ennemis fait que, quand leurs forces seront assemblées sur le haut du Pô au-dessus de Turin, ils seront à portée de vous donner de l'inquiétude sur toute l'étendue de votre frontière.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2039, n° 90.

de cavalerie campés à Pianezza, Alpignano et Avcillano, aussi bien qu'un corps cantonné aux environs de Savigliano, le gros de l'armée qui vient de Lombardie doit s'assembler dans la plaine de Rondizzone, à quatre lieues en deçà de Chivas et de la Doire-Baltée, sur laquelle il y a plusieurs ponts.

Il y a beaucoup de magasins à Coni, Demonte, Cherasco, Ceva, Lucerne et Saluces; mes derniers avis portent qu'une partie de ce qui avait été porté à Demonte se reporte à Coni.

Quant au val d'Aost, les magasins les plus considérables sont à Ivrée; et les ennemis à Rondizzone sont, par le Canavais, sur le chemin d'Ivrée et du val d'Aost, comme sur le chemin de la plaine de Piémont. J'ai su aussi qu'il y a quelques troupes dans la vallée de Lens et dans celle de Ponte.

Il ne faut point se flatter; si les ennemis ne font rien marcher dans le royaume de Naples, ils ont en Italie cent trois bataillons, lesquels ont reçu leurs recrues très-considérables, sans compter les milices de Piémont et cent quarante-trois escadrons moins complets et auxquels il manque assez de chevaux, de sorte que, cela supposé, il est difficile de démêler leur véritable dessein; car ils peuvent être renforcés de trois côtés, et pour garder toutes leurs places ils n'y consommeront que la valeur de vingt bataillons et quelques milices.

De faux magasins avancés, comme dans le haut du val d'Aost, à Coni, et pousser de là quelque provision au château de Demonte; autre magasin à Tende, avançant un magasin jusqu'à Saorgio. Dans cette situation, les ennemis vous tiendront en défiance partout, jusqu'à ce que vous ayez connaissance de leurs véritables dispositions, pour agir avec importance et exécuter des desseins qui pourraient avoir des suites fâcheuses et de conséquence pour des établissements en avant.

Comme c'est sur le comté de Nice que l'on me fait l'honneur de me demander des éclaircissements, je me renfermerai à parler seulement de ce qui regarde cette portion de frontière et celle de Provence du côté d'Antibes.

Supposant les ennemis assemblés dans le centre du Piémont, et avec des forces qui fassent juger qu'ils veulent agir offensivement sur le pays du roi, M. le maréchal de Tessé, qui, sans difficulté, doit être avec le gros des forces pour couvrir Fenestrelle et Suse, sera, par la proximité des ennemis, en état d'être informé de leurs premiers mouvements. S'ils étaient du côté de la Savoie ou de l'Embrunois, il aura le temps de penser au parti qu'il voudra prendre, soit par des détache-

J'ai actuellement dix bataillons en Provence et dans le comté de Nice, et quatre escadrons de cavalerie. J'ai différé d'en retirer le régiment de dragons de Languedoc, qui est encore aux environs de Digne; c'est au delà de ce que j'y puis laisser, par proportion à la quantité de troupes que j'ai.

J'ai toujours destiné d'avoir vingt bataillons à Suse; mais quand j'en envoie vingt en Savoie, aux ordres de M. de Medavi, je ne puis plus y tenir ce nombre de vingt. Perosa est en tel état que nous le soutiendrons, tandis que nous irons soutenir la vallée de Saint-Martin; et pour ladite vallée, y compris le Praly, où j'ai deux bataillons, et quatre dans la vallée de Saint Martin, ledit Perosa, les postes du col de la Rousse, du Sablon, d'Ourcière et Fenestrelle, ceux qui connaîtraient bien le pays conviendraient que seize bataillons est une proportion faible par rapport à ce qu'il faut garder. Joignez y qu'il faut trois ou quatre bataillons en Queiras, sans quoi l'ennemi nous soufflerait une marche par la vallée de Lucerne, tombant sur les hauteurs de la vallée de Cezanne, d'où il pourrait passer en Queiras, ou vallée d'Oulx, et couper, par ce dernier endroit, notre communication de Briançon à Fenestrelle et à Suse. Aussi il faut, outre tout ce que dessus, un dépôt de troupes au Mont Genevre qui tienne un détachement assez considérable à Cervières et ments, ou marchant lui même, selon l'effort que les ennemis paraîtraient vouloir faire du côté où ils voudraient pénétrer, observant dans ses mouvements d'assurer son retour à Fenestrelle et à Suse, pour rejoindre les troupes qu'il y aurait laissées, et que les ennemis n'eussent pas le temps par surprise de marche, de faire un effort sur un de ces deux postes.

J'ai été obligé de faire cette digression pour mieux m'expliquer sur la difficulté où sera M. le maréchal de Tesse de communiquer promptement, par des secours, au comté de Nice et en Provence.

cette maudite guerre de défensive est telle, quand les neiges sont tombées, que, sans attaquer nos têtes, l'on prend nos flancs et nos derrières; on nous déplace sans tirer un coup de fusil, et tout ce que ceux qui ne connaissent que les grands chemins croient être un défilé, est un chemin où l'on passe partout. Cependant, par l'exposé de la situation ci-dessus, il me semble que je suis assez l'idée de M. le maréchal de Catinat, que je supplie de tout mon cœur de vouloir bien m'aider de ses lumières et me redresser.

Cela est bien certain; mais je n'y puis mettre d'autre emplâtre; encore M. de Medavi criera-t-il comme un aigle si on ne lui envoie pas le régiment de dragons de Languedoc; et si l'on envoie de la cavalerie en Provence, la Provence criera davantage, attendu qu'il n'y a aucun magasin. J'en ai demandé; on m'a répondu que cela est impossible, et certainement il y a moins de foin que d'olives en Provence.

Je suis du même avis, et l'on doit mander à M. de Paratte, lequel a six bataillons des dix destinés pour la Provence et le comté de Nice, qu'alors qu'il verra l'ennemi déterminé à entrer dans ledit comté, il doit jeter deux bataillons à Villefranche et Saint Alban, qui devraient être munies de beaucoup de choses qui y manquent, suivant ce que m'en a dit le sieur de Paratte, et qu'il n'a pu

Les ennemis peuvent tomber avec un si grand avantage dans le comté de Nice et sur la frontière de Provence qui y confine, que j'ose prendre la liberté de dire qu'il conviendrait d'y avoir un camp volant un peu fort, qui puisse remédier aux premières alarmes que l'on aurait dans tout le pays au moindre mouvement des ennemis de ce côté-là, et à quoi M. le maréchal de Tessé ne pourrait pas remédier promptement.

Le bon parti certainement est de ne pas compter de pouvoir empêcher l'entrée des ennemis dans le comté de Nice; il faudrait trop de troupes pour s'assurer d'y réussir: si l'on entreprenait avec un corps médiocre, on courrait risque de le perdre entièrement.

obtenir, et faire repasser le Var aux autres, évacuer Nice et se joindre au petit camp volant que les officiers généraux qui commanderont en Provence doivent tenir au bas du Var, avec lequel ils se ménageront comme ils pourront, car à l'impossible nul n'est tenu.

Cela posé, je suis persuadé que la meilleure résolution que l'on puisse prendre est de garder les seuls postes où il faudra du canon et quelques approches de la part des ennemis pour les prendre, y laissant des garnisons suivant la conséquence dont ils peuvent être. Ce dessein devra être secret aussi longtemps qu'il le pourra être.

Si sa majesté prenait cette précaution, je prends la liberté d'avancer qu'il faut un petit camp derrière le Var, de huit ou dix bataillons et de dix ou douze escadrons, non-seulement pour empêcher qu'un petit corps détaché des ennemis ne vînt dans le comté, où il se ferait des postes qui empêchent par terre la communication avec les garnisons qu'on y aurait laissées, mais encore au cas qu'ils fissent marcher de ce côté-là une partie considérable de leurs forces, qui pourrait entrer en Provence devant que M. le maréchal de Tesse eût le temps d'y remédier.

Ce petit camp ne serait point exposé derrière le Var, il communiquerait dans le comté de Nice, serait en état de recevoir les troupes que l'on jugerait à propos d'en tirer, étant averti du mouvement des ennemis, et serait peut-être en état selon les forces des ennemis, de garder le Var ou, en tous cas, de se replier sur Antibes.

Dans l'instruction préparée à M. de Sailly, je n'ai pas oublié l'occupation de Saint-Paul, et j'ai prié M. le comte de Grignan de

Il faut que l'officier général chargé de cette frontière fasse reconnaître Saint-Paul. S'il est encore comme je l'ai laissé, il faut du canon assez fort pour le prendre. J'ai fait garder ce poste lors-

faire reconnaître si l'on peut s'y accommoder.

Pour faire une espèce de récapitulation de la situation que je puis prendre :

En Provence et comté de Nice ...	10 bat.
En Savoie.....	20
A Perosa, vallée de Saint-Martin, Fenestrelle, col de la Rousse et Pragelas.....	16
En Queiras.....	3
Au camp de Tournoux.....	10
A Suse..	18
	77

Il ne m'en reste donc que trois pour le Mont-Genèvre, et il ne faut pas compter que Vivarais, Cordes, Bigorre, Pont-du-Château et d'Esgrigny, le second de Bretagne et Montferrat, soient des bataillons.

Le point principal à conserver, c'est Suse et Fenestrelle. Cependant, si les ennemis pénètrent par la vallée d'Aost, la Savoie se révoltera, et la guerre se fera aux portes de Grenoble, au Pont-de-Beauvoisin, les partis aux portes de Lyon, et l'on n'aura plus de communication à Suse par la Maurienne. A cela l'on me dira que l'ennemi, ne pouvant mener du canon, ne fera pas de grandes entreprises ni ne prendra d'établissements solides; cependant, s'il vous déposte de Suse, il en fera venir par la plaine, et si vous perdiez Suse, vous perdriez la Savoie.

Je sais, de plus, que M. de Savoie a fait construire, pour la guerre de montagne, des pièces de 8 brisées, qui se mettent en

que j'ai eu l'honneur d'être chargé des affaires de cette frontière, par trois ou quatre compagnies. Je ne parle là que des premières dispositions que je crois nécessaires, parce que ce qui est au delà dépend de mille circonstances sur lesquelles M. le maréchal de Tessé réglera sa conduite.

Si les ennemis ont eu de grands projets de ce côté-là, ils auront été concertés avec la ligue, ne pouvant être considérables sans un concert avec la flotte, ce que l'on peut espérer être bien dérangé par le grand succès qui vient d'arriver en Espagne.

trois et se portent à dos de mulets. J'en crois l'usage pernicieux pour un siege, mais cela suffit contre des retranchements de postes de campagne.

Le mémoire ci-dessus n'a dû parler que du comte de Nice et de la Provence, parce que M. le maréchal de Catinat n'a été consulté que sur cela; mais tout ce qui doit se passer depuis le petit Saint-Bernard jusqu'audit comté de Nice a une telle liaison l'un avec l'autre, bien que le pays n'en ait que de fort éloignées, qu'en vérité le moindre mouvement, quoique prévu, ne laisse pas d'être un malheur. Au surplus, je ne croirai jamais qu'un bataillon de trois cents hommes fasse le service d'un de cinq cents; et ce que je dis de l'infanterie, je le dis de la cavalerie, tres-faible, non recrutée et mal armée, point ou mal bottée et tres-delabree

RÉPONSES DE M. LE MARÉCHAL DE CATINAT A CELLES DE M. LE MARÉCHAL DE TESSÉ [1].

(*Voir page* 68.)

Par les apostilles de M. le maréchal de Tessé, je connais, par la distribution de l'infanterie, qu'il a à ses ordres quatre-vingts bataillons.

Les trois endroits qui méritent la première attention sont la frontière de Provence du côté de la mer, Fenestrelle et Suse.

Quant au premier, je connais par le détail de M. le maréchal de Tessé qu'il n'est pas en état, dans ses premières dispositions, d'y

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2039, n° 140.

envoyer plus d'infanterie; il me semble qu'il faudrait y suppléer par plus de cavalerie, et en pousser le nombre jusqu'à dix ou douze escadrons; je sais bien les difficultés de les y faire subsister, mais je crois qu'il faudrait s'en faire une nécessité; si ce ne peut pas être les tenant ensemble, au moins que l'on les pût assembler en vingt-quatre heures ou peu davantage.

Le poste de Fenestrelle doit être, selon mon sentiment, le plus nombreux en troupes, parce qu'il est le plus avancé, et dans le centre de la frontière, et en telle situation qu'il couvre Suse. Quand vous êtes à Fenestrelle, vous êtes maître du col de la Fenestre, et l'on communique à Suse en trois heures de marche.

La garde de la vallée de Saint-Martin et de Perosa ferme, à la vérité, bien vos derrières contre les partis qui tracasseraient votre communication à Briançon; mais quand les ennemis seront assemblés, et qu'il s'agira de songer aux affaires, je ne crois pas que l'on doive se proposer de garder ce poste. Il étend trop vos forces, augmente la longueur de vos derrières, et vous éloigne trop de Suse; à quoi j'ajouterai qu'il faut néanmoins y faire bonne mine tant que l'on pourra le faire sans s'exposer à y être attaqué. Je connais bien la vallée de Saint-Martin et le poste de Perosa; j'y sais bien des défauts, mais d'un détail trop long, qui me font conclure que l'on ne doit pas se proposer de le soutenir lorsque les ennemis seront assemblés et à portée de l'attaquer. Mes raisons pour que le poste de Fenestrelle soit le plus nombreux sont : premièrement, qu'il est de grande conséquence, qu'aucun poste ne le couvre, et que sa situation couvre Suse par la communication prompte qu'il peut y avoir, et qu'il est le plus à portée des vallées qui tombent dans le Briançonnais; à quoi il faut encore ajouter que, supposant qu'on se soit retiré au poste de Fenestrelle, il faudra distribuer quelques bataillons sur les derrières pour la communication à Briançon.

J'ose prendre la liberté de dire que je proposerais, dans cette première disposition, environ trente bataillons pour Fenestrelle, où je n'en vois que seize par les apostilles de M. le maréchal de Tessé.

Je les tirerais, savoir : trois du Mont-Genèvre, que je comprends dans ce nombre proposé; six de Suse, où je suppose que l'on a fait des retranchements depuis la ville de Suse jusqu'à la montagne, et six de Savoie. J'espère que cette proposition d'affaiblir la Savoie de quelques bataillons ne m'attirera point de reproches de prédilection de la part de M. de Medavi, auquel je ne sais point ce qu'on a destiné de cavalerie.

Voilà ce que je pense d'une première disposition, suivant le nombre des bataillons susdits et la connaissance que j'ai des frontières. On ne peut pas être fort partout, ni être sans inquiétude sur les inconvénients qui peuvent arriver. Il faut se résoudre à croire qu'il en peut arriver quelques-uns. Je me ferais toujours un capital de Suse et de Fenestrelle, qui tiennent la tête du pays, qui rejettent les ennemis dans des chemins longs, difficiles, où les subsistances ne pourront venir que de loin et à dos de mulets, et ne pourront éviter de nous ouvrir leurs derrières, s'ils pénètrent trop avant. Voilà comme j'ai pensé pour la campagne d'Embrun, n'ayant que soixante et dix bataillons, à la vérité en bon état; mais il fallut que je laissasse douze bataillons à Pignerol. C'est sur cette campagne que le roi a jugé à propos de commander que l'on fortifiât Mont-Dauphin.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY SUR LES AFFAIRES D'ITALIE; 23 MAI 1707 [1]

(*Voir page 73*)

Je ne sais si le roi a pu jusqu'à présent pénétrer les dessens de M. le duc de Savoie et de M. le prince Eugène pour la campagne présente. J'ignore aussi si une partie des troupes allemandes qui sont en Italie a repassé ou non les monts.

Si une partie des troupes allemandes qui sont en Italie a repassé les monts, ou si aucune desdites troupes n'ayant repassé les monts, M. le prince Eugène (ainsi que les gazettes de Hollande le publient) envoie douze mille hommes dans le royaume de Naples, ou (suivant

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2039, n° 71.

que plusieurs lettres le portent) se dispose, à la prière des Anglais et des Hollandais, à faire passer par mer un pareil nombre de troupes en Catalogne, M. le duc de Savoie et M. le prince Eugène ne pourront pendant cette campagne exécuter aucune entreprise bien considérable contre la France.

Mais, supposé qu'aucune des troupes allemandes qui sont en Italie n'ait repassé ou ne repasse les monts, et que M. le prince Eugène n'envoie aucun corps de troupes dans le royaume de Naples ou en Catalogne, en ce cas les ennemis, ayant leurs forces réunies en Italie et étant considérablement forts dans ce pays, sont en état d'entreprendre sur les pays de la domination du roi de ce côté-là.

Les entreprises que l'on peut former sont sur la Savoie, sur le Dauphiné par le Pragelas et par le Mont-Genèvre, ou par Suse, par la vallée d'Oulx et par le Mont-Genèvre, ou par le col de Vars ; et sur la Provence, ou par le col de l'Argentière et par la vallée de Barcelonnette, ou par le col de Tende et par le comtat de Nice.

J'ai peine à croire que les ennemis s'engagent dans la Savoie, tant parce qu'ils ne sauraient y faire aucun établissement, n'y ayant point de places fortes, que parce que ce pays n'est pas d'une grande ressource pour la subsistance, qu'il est fort éloigné de Turin, d'où il faudrait la tirer, et que, pour y pénétrer, il faudrait nécessairement ou passer le Mont-Cenis, s'ils venaient par les vallées d'Aveillano et de Suse, ou traverser le petit Saint-Bernard, s'ils venaient par le val d'Aost, lesquelles montagnes du Mont-Cenis et du petit Saint-Bernard sont très-difficiles à passer, particulièrement pour le canon et pour des bêtes de somme chargées. Et quand même les ennemis trouveraient le moyen de surmonter ces difficultés, il ne serait pas malaisé de faire repasser en peu de temps un grand corps d'infanterie de Dauphiné en Maurienne, et de faire passer du Rhône, près de Valence, un corps de cavalerie dans le Grésivaudan et de là en Maurienne. Et au moyen de la rupture de la plupart des ponts sur l'Arche et sur l'Isère, qui sont des torrents d'une rapidité terrible, on rendrait aux ennemis les marches et les mouvements très-difficiles.

Les ennemis pourraient s'engager dans les vallées d'Aveillano et de Suse pour tâcher de prendre Suse et même Exilles, s'ils le pouvaient, et de nous chasser ensuite de la vallée d'Oulx jusqu'au Mont-Genèvre. On pourrait entrer dans les vallées de Perosa et de Pragelas, pour tâcher de prendre Fenestrelle et de nous chasser du pays jusqu'au Mont-Genèvre, ou pour répéter ce qu'ils firent en 1692, c'est-à-dire entrer par le col de Vars en Dauphiné, passer la Durance à Guillestre, indépendamment de Mont-Dauphin, et aller attaquer Embrun.

Mais le gros de l'infanterie du roi étant dans le Pragelas, ou dans les vallées d'Oulx et d'Exilles, et pouvant se porter de là librement partout où le mouvement des ennemis l'appellera (parce qu'elle n'a plus Pignerol à garder), et la cavalerie étant d'auprès de Valence en état de se porter en assez peu de temps sur la frontière où il sera besoin, ces opérations, de la part des ennemis (à l'exception, si l'on veut prendre Suse et Fenestrelle, à quoi cependant on peut, par la disposition du pays, apporter de grands obstacles); ces opérations, dis-je, avec l'obligation indispensable aux ennemis de tirer tous leurs besoins du Piémont, et de leur faire passer une grande partie des Alpes, ne sont pas bien aisées à exécuter, et peut-être que les ennemis, quand il faudrait repasser les Alpes devant une partie considérable des forces du roi, se trouveraient mal de s'être engagés si avant.

Les ennemis pourraient entrer en Provence ou par la vallée de Barcelonnette ou par le col de Tende et par le comtat de Nice. S'ils ont dessein de pénétrer en Provence, il n'y a aucune apparence qu'ils prennent la route par la vallée de Barcelonnette, tant parce que, quand même ils réussiraient dans cette entreprise, ils ne sauraient faire de ce côté-là rien de bien considérable, ni y former aucun établissement solide et de conséquence (sans compter la difficulté de la subsistance, qu'il faudrait toute apporter à dos de mulet, du Piémont), que parce que la vallée de Barcelonnette étant voisine du Dauphiné, du côté de la Durance et d'Embrun, les mêmes troupes,

cavalerie et infanterie, qui seraient destinées à la défense du Dauphiné, pourraient au besoin servir à celle de la vallée de Barcelonnette et de la partie de la haute Provence qui en est proche.

Si donc les ennemis prennent le parti d'entrer en Provence (ce dessein formé et fondé particulièrement sur l'assurance, de la part des Anglais et des Hollandais, du passage d'une flotte considérable dans la Méditerranée), il y a apparence qu'ils se serviront de la route par le col de Tende et par le comtat de Nice :

Premièrement, parce que, de ce côté-là, l'objet d'entreprises de conquêtes et de ravages, est bien plus considérable pour eux que d'aucun autre côté, la plupart des places de Provence, maritimes ou de terre ferme, étant faibles et médiocrement fortifiées et munies.

Secondement, parce qu'à cause du grand éloignement de la plus considérable partie des troupes du roi, qui seront employées à la garde du haut Dauphiné, sans compter même la rareté des fourrages en Provence, qui empêcherait que le roi pût y faire passer un grand corps de cavalerie, les ennemis auraient, pendant un temps considérable, le loisir d'agir dans cette province librement, sans y être troublés.

Troisièmement, parce que les ennemis feraient par là au roi une diversion considérable, qui ferait peut-être renaître de nouveaux fanatiques de Languedoc.

Quatrièmement, parce que les ennemis pourraient, par la mer, tirer de grands secours de leur flotte, tant pour leur subsistance que pour les entreprises maritimes qu'ils pourraient faire.

Cinquièmement, parce que les ennemis pourraient peut-être prendre Toulon et Marseille même, ce qui, s'il arrivait par malheur, causerait une perte irréparable au roi, la première place contenant tous les vaisseaux et tous les effets de la marine du Levant; et l'autre contenant les galères du roi, et étant la troisième ville de commerce de France et la principale échelle du côté du Levant et de l'Italie.

On dira que je fais les choses bien aisées aux ennemis et à nous bien difficiles, et qu'il n'est guère possible aux ennemis d'exécuter une entreprise aussi éloignée d'eux que celle dont il s'agit, laissant

leur pays, c'est-à-dire le Piémont, sans ou du moins avec peu de troupes, et par conséquent en prise.

Je ne fais point les choses si aisées d'un côté et si difficiles de l'autre, comme on vient de l'objecter; j'établis premièrement ce qui est praticable, comme cette entreprise me paraît l'être en effet, surtout quand on a à sa suite et à sa disposition une flotte considérable qui rend maître de la mer, et je dis qu'il est fort difficile au roi de faire passer une armée en Provence et de l'y faire subsister, sans y avoir fait préalablement les arrangements nécessaires pour les vivres et particulièrement pour les fourrages, qui sont fort rares dans cette province. D'ailleurs, les ennemis ne risquent rien en ne laissant que peu de troupes en Piémont, et pourvu qu'ils mettent de bonnes garnisons dans Turin et dans Coni, cela sera suffisant; et quand même ils ne mettraient pas beaucoup de troupes dans ces places, est-on présentement arrangé sur la frontière du Piémont pour les assiéger?

Il faut donc demeurer d'accord que, suivant toutes sortes d'apparences, et suivant le caractère et le goût de M. de Savoie et de M. le prince Eugène, qui voudront, s'ils le peuvent, faire quelque coup d'éclat, ces princes, si les alliés leur envoient une flotte, et s'ils ne sont pas supérieurement dérangés par quelques entreprises faites ailleurs, choisiront l'entrée en Provence, préférablement à toute autre expédition.

Après avoir exposé le mal, il faut parler du remède.

Ce remède consiste, à mon sens, que je soumets avec respect, à faire quatre choses :

La première, de faire passer au plus tôt sur le bas Var le plus grand corps d'infanterie que l'on pourra, sans commettre le Dauphiné et la Savoie; de lui faire occuper par des retranchements les endroits sur le bas Var où l'on peut le plus aisément passer ce torrent, qui est très-rapide et très-difficile pendant la durée de la fonte des neiges, et de poster une partie de ladite infanterie dans quelque détroit, sur la route de Tende à Nice, qu'on jugera le plus commode pour disputer le passage aux ennemis.

La seconde, d'établir sur le Rhône auprès d'Avignon un corps de cavalerie assez considérable, qui y subsistera des vivres et des fourrages qu'on tirera de Bourgogne, et qu'on y amènera par la Saône et par le Rhône, et qu'au besoin on portera en avant en Provence, ou du côté de Sisteron ou d'Embrun, n'y ayant pas, pour l'éloignement, grande différence de la hauteur d'Avignon ou de la hauteur de Valence à Embrun, et par conséquent, ce corps de cavalerie mis au bas du Rhône ne pouvant préjudicier presque en rien aux affaires du Dauphiné. Il est vrai que cela préjudicierait davantage aux affaires de Savoie; mais, suivant ce qui a été remarqué ci-dessus, il n'y a guère d'apparence que les ennemis se portent de ce côté-là.

La troisième, de faire descendre de Bourgogne des fourrages et des avoines et des farines par la Saône et par le Rhône jusqu'à la mer, et de les faire remettre par des alléges, partie à Marseille, partie à Toulon, partie à Saint-Honorat, et partie à Antibes, afin que si, par le parti que les ennemis prendraient en Piémont, on était obligé de faire marcher jusque sur le Var et en deçà le corps de cavalerie qui serait sur le Rhône auprès d'Avignon, on pût le faire facilement au moyen de ces fourrages et de ces vivres, que l'on voiturerait de ces places maritimes dans lesquelles ils auraient été remis sur la route, où ils seraient distribués audit corps.

La quatrième, de pourvoir les places fortes de Provence, et particulièrement les maritimes, et de les mettre en état le mieux qu'on pourra, autant que le peu de temps que l'on a le permettra.

Toutes les précautions que l'on vient de proposer de prendre pour la conservation de la Provence seront peut-être inutiles, ou parce que les ennemis tourneront peut-être leurs vues ailleurs, ou parce que la grande victoire que l'on a remportée depuis peu en Espagne dérangera peut-être les desseins qu'ils auraient pu former précédemment sur la Provence.

Quoi qu'il en soit, cette province est si précieuse et si importante de toutes manières au roi, qu'elle mérite bien qu'on fasse pour sa conservation des choses même de surérogation, et on doit se porter à les

mettre en pratique d'autant plus volontiers qu'on voit bien qu'elles ne sauraient déranger les autres affaires que le roi a sur ses frontières du côté du Piémont.

ADDITION DU 24 MAI.

Depuis que le mémoire ci-joint touchant les affaires de Savoie, de Dauphiné et de Provence, et l'extrait dudit mémoire ont été faits, on a fait de nouvelles réflexions sur les entreprises que les ennemis pouvaient faire en Provence, et on a trouvé de grandes difficultés pour l'exécution de ce dessein, lesquelles regardent particulièrement :

1° La flotte qu'il faudrait nécessairement que les ennemis eussent à la main, et qui, si elle n'est pas prête présentement, comme il y a apparence qu'elle ne l'est pas, ne saurait l'être de très-longtemps.

2° Le peu de secours que les ennemis pourraient tirer de cette flotte à cause de l'âpreté des côtes où elle pourrait communiquer avec la terre.

3° La difficulté de trouver des fourrages dans la route, depuis le Var jusqu'à Toulon.

4° Le grand éloignement qu'il y a du Piémont en Provence, et la peine que les ennemis auraient à se fournir de vivres dans la traversée des Alpes.

On peut ajouter à ce qu'on vient de dire que, vraisemblablement, les ennemis songeront plutôt à envoyer des troupes dans le royaume de Naples ou en Catalogne, qu'à entreprendre sur la Provence.

Il n'y a qu'une volonté déterminée de M. le duc de Savoie d'entreprendre sur la Provence qui puisse faire exécuter ce dessein, quand même l'empereur et les autres alliés s'y opposeraient, parce que, dans l'appréhension qu'ils auront toujours que ce prince ne s'accommode avec la France, quoiqu'on puisse dire que cela est moins à craindre présentement pour eux qu'auparavant, à cause des places fortes et des états qu'ils lui ont cédés depuis quelque temps, ils seront

obligés de condescendre à tout ce qu'il souhaitera, même contre leur goût et contre leurs intérêts.

MÉMOIRE SUR LES AFFAIRES D'ITALIE ENVOYÉ PAR LA COUR À M. LE MARÉCHAL DE TESSÉ, LE 11 JUIN 1707 [1].

(*Voir page* 80.)

Les ennemis peuvent entrer en Savoie par deux endroits : l'un par le val d'Aost, et de là, par le petit Saint-Bernard, dans la vallée de l'Isère; l'autre par la vallée d'Aveillano, et de là, par le Mont-Cenis, dans la vallée de Maurienne ou de la rivière d'Arche, qui tombe à gauche dans l'Isère entre Conflans et Montmélian.

Pour empêcher les ennemis de déboucher du petit Saint-Bernard dans la vallée d'Isère, il faut poster des troupes dans quelques terrains avantageux, le plus près du débouché du petit Saint-Bernard qu'il sera possible, comme par exemple dans les environs de Saint-Maurice. Si l'on ne croyait pas pouvoir soutenir ce poste, on pourrait mettre des troupes à la hauteur de Moutiers et de Conflans; mais si une fois les ennemis avaient forcé ces passages ou obligé nos troupes à se retirer à l'avance devant eux, on ne saurait plus qu'avec un bon corps de cavalerie et d'infanterie les empêcher de pénétrer par la vallée de Grésivaudan jusqu'à Grenoble, sans que le fort de Barraux, ce qui est une fort petite place, et qui ne domine pas ladite vallée parce qu'elle est fort large, pût les en empêcher.

Si les ennemis, étant arrivés à la hauteur de Montmélian ou de Chambéry, voulaient s'avancer du côté de Lyon, on pourrait disputer la rivière de Guiers ou du Pont-de-Beauvoisin, qui tombe dans le Rhône au-dessous de Saint-Genix, et qui est une assez bonne rivière, particulièrement dans les endroits où elle coule dans des fonds de rochers dont les bords sont extrêmement escarpés, surtout au-dessus du Pont-de-Beauvoisin.

Pour empêcher les ennemis de déboucher du grand et du petit

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2039, n° 161.

Mont-Cenis dans la Maurienne ou vallée d'Arche, il faut poster des troupes le plus près du débouché de ces deux montagnes qu'il sera possible.

Si les ennemis forçaient ces postes ou obligeaient nos troupes à se retirer devant eux, elles pourraient se poster ou à Saint-André, ou à Saint-Michel, ou un peu au-dessous de Saint-Jean-de-Maurienne, au-dessus de La Chambre, dans un endroit où la vallée est fort étroite.

Si l'on ne pouvait pas empêcher les ennemis de parvenir à Aiguebelle et à la vallée de l'Isère, alors on ne pourrait pas non plus les empêcher de venir à Grenoble par la vallée de Grésivaudan, qui est, ainsi qu'on l'a remarqué ci-dessus, une vallée très-large des deux côtés de l'Isère.

Quoique les ennemis puissent pénétrer en Savoie par le grand et le petit Saint-Bernard, cependant ils ne laisseront pas de trouver de grandes difficultés dans l'exécution de l'entreprise, parce que les charrois ne peuvent point du tout traverser ces montagnes, et que les bêtes de somme ont même bien de la peine à les passer, et parce que si l'on prend la précaution d'ôter le plus que l'on pourra, des vallées de l'Isère et de l'Arche, les fourrages et les vivres, ils auront bien de la peine à en faire venir de Turin pour les Monts-Cenis, et d'Ivrée pour le petit Saint-Bernard.

Mais, supposé que les ennemis entrent en Savoie par l'une des montagnes susdites, il faut qu'ils suivent les vallées d'Isere et d'Arche pour marcher commodément, car s'ils se détournaient à droite et à gauche de ces rivières, ils auraient à traverser des montagnes prodigieuses en hauteur et en précipices qui, quoiqu'elles soient praticables en plusieurs endroits après les fontes des neiges, ne le sont cependant avec quelque facilité que pour les gens de pied, car pour les gens de cheval, ils auraient beaucoup de peine à y passer. Les bêtes de somme y en auraient encore plus, et l'artillerie, même sur des traîneaux, n'y pourrait point passer du tout.

L'Isère et l'Arche sont deux torrents d'une rapidité terrible, parti

culièrement pendant la fonte des neiges, qui continue durant la meilleure partie de l'été. Ces torrents ne se sauraient passer que sur des ponts fixes et solides, car aucun pont de bateaux ne saurait être construit dessus, tant à cause de l'extrême rapidité de l'eau que par ce que lesdits torrents roulent entre deux eaux des rochers qui emporteraient lesdits ponts.

Pour rendre aux ennemis la marche plus difficile, il faudrait prendre des mesures pour rompre les ponts qui sont sur les torrents dès qu'on verra les ennemis déterminés à passer le Mont-Cenis et le petit Saint-Bernard.

Je sais bien que s'ils viennent par le petit Saint-Bernard, ils peuvent laisser l'Isère toujours à gauche, et s'approcher de Montmélian et de Chambéry; mais la rupture des ponts leur ôtera le moyen de pénétrer dans la Tarentaise et d'en tirer des subsistances.

Je sais bien aussi que si les ennemis viennent par le grand et le petit Mont-Cenis, ils peuvent absolument laisser l'Arche à droite ou à gauche, mais ce ne sera qu'avec de très-grandes difficultés, convenant, par la route ordinaire de Montmélian à Lans-le-Bourg, qui est au pied des Monts-Cenis, de passer plusieurs fois la rivière de l'Arche, parce que les montagnes escarpées pressent en plusieurs endroits ladite rivière, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

La rupture de ces ponts ne sera pas difficile, à l'exception de celui de Montmélian, qui est un pont de pierre fort solide, à moins qu'on ne l'ait rompu depuis la démolition de cette place, parce qu'ils ne sont la plupart que de bois.

Outre la difficulté du débouché des montagnes du petit Saint-Bernard et des deux Monts-Cenis, et de la marche le long des vallées de l'Arche et de l'Isère (à l'exception du Grésivaudan, c'est-à-dire depuis près de Montmélian jusqu'à Grenoble), les ennemis y en trouveront une très-considérable pour la subsistance des hommes et des chevaux; car la Savoie n'est pas un pays abondant en grain, et les peuples n'y ont seulement que ce qui leur est nécessaire pour cuire leur pain deux fois l'année, à Pâques et au mois d'octobre.

A l'égard des fourrages, ces peuples, non plus que ceux du haut Dauphiné, ne les tirent point des fonds, ni des coteaux des vallées; ils les tirent des prairies, qui sont sur le plus haut des Alpes et qu'on ne fauche qu'au commencement du mois de septembre. Les foins qui en proviennent sont serrés dans des granges bâties dans lesdites prairies, et les paysans les voiturent seulement l'hiver sur des ramasses, et les portent dans leurs villages pour la subsistance des bestiaux, à mesure qu'ils en ont besoin; et comme ils ont quantité de vaches, parce que leur principal revenu consiste dans les fourrages, ils consomment pendant l'hiver la plus grande partie des vieux fourrages, et envoient pendant l'été leurs bestiaux paître sur la montagne, ce qui fait qu'à présent on ne trouvera guère de fourrages dans ces villages. On n'y trouvera non plus guère de pain ni de farine, parce que les hommes sont pour la plupart en France et en Italie, et ne reviennent dans leurs villages qu'au mois d'août pour faire la moisson, pour semer les terres, et pour faucher les prés au commencement de septembre, après quoi ils s'en retournent dans les pays susdits. Cependant, quoique présentement il y ait constamment peu de fourrages et peu de pain ou de farine en Savoie, on peut en diminuer encore la quantité, particulièrement des fourrages, en obligeant les paysans des vallées d'Arche et d'Isère ou des lieux à portée desdites rivières, de faire sortir de leurs maisons tous les vieux fourrages qu'ils y ont, et de les mettre en meules hors des villages, afin qu'au besoin on puisse brûler ces fourrages sans brûler les magasins. De même on peut obliger les paysans à n'avoir aucune provision de farine chez eux, et à n'y avoir que la quantité de pain nécessaire pour la subsistance de leurs familles.

Ces ordres, tant pour les fourrages que pour les vivres, doivent être particulièrement donnés dans les villes, et surtout à Chambery, qui est la plus considérable, et qui est située dans un assez bon pays.

De tout ce qui a été dit ci-dessus, c'est-à-dire de la position des troupes en certains endroits près du débouché du petit Saint-Bernard

ou des grand et petit Monts-Cenis, de la rupture des ponts sur l'Arche et sur l'Isère, de la suppression des farines au delà du nécessaire pour la subsistance des peuples, et de la mise des fourrages vieux en meules, près des villages, pour pouvoir y mettre le feu en cas de besoin, il résulte que les ennemis, quoique forts en Piémont, ne laisseront pas de trouver de grandes difficultés à pénétrer et à subsister en Savoie.

On objectera contre ce qu'on vient de dire : 1° qu'il sera difficile de rompre les ponts sur l'Arche et sur l'Isère.

Réponse. De la manière dont les ponts sont construits, on verra que cela n'est pas fort difficile.

On objectera : 2° qu'il sera presque impossible d'obliger les paysans à se défaire de leurs farines inutiles à leur subsistance, et à mettre leurs fourrages en meules près de leurs villages.

Réponse. Cela ne sera pas malaisé à exécuter, pourvu qu'on s'y prenne de bonne heure. Cela se peut faire sans causer tort aux paysans, parce que, si les ennemis n'entrent point en Savoie, ces paysans reprendront leurs fourrages, et feront revenir chez eux leurs farines qu'ils auront transportées ailleurs.

Pour ce qui est des ponts, comme ils sont nécessaires pour communiquer avec les frontières, soit du côté du petit Saint-Bernard, soit du côté du Mont-Cenis, on ne doit les rompre qu'à mesure qu'on sera forcé d'abandonner une portion du pays.

Il a été dit ci-dessus que, suivant qu'on serait informé des desseins des ennemis d'entrer en Savoie, ou par le Mont-Cenis, ou par le petit Saint-Bernard, il fallait poster le nombre d'infanterie qu'on jugerait à propos, le plus près du débouché des montagnes qu'il serait possible, pour empêcher les ennemis de pénétrer dans l'une des vallées susdites.

Il faut ajouter à cela que, dès qu'on s'apercevra que les ennemis ont un dessein formé sur la Savoie, il faut faire avancer de dessus le Rhône un corps de cavalerie auprès de Montmélian, où il sera en état de se porter, ou le long de l'Arche, par le pont de Montmé-

lian, ou le long de l'Isère, pour appuyer et pour soutenir l'infanterie qui sera en avant.

Si les ennemis veulent faire une irruption considérable en Savoie, il n'y a pas d'apparence qu'ils entreprennent en même temps sur le Dauphiné, ou, si l'on croit qu'ils puissent entreprendre en même temps sur le Dauphiné, il ne leur sera pas possible d'entreprendre en même temps sur la Provence.

Si donc ils entreprennent en même temps sur le Dauphiné, l'infanterie qui est dans les vallées de la frontière de cette province, du côté du Piémont, leur en disputera le passage, et on pourra faire avancer du côté d'Embrun la partie de la cavalerie qui sera restée sur le Rhône.

On pourra aussi pratiquer à l'égard du Dauphiné ce qui a été conseillé ci-dessus pour la Savoie, à l'égard des fourrages et pour les farines, comme aussi à l'égard de la rupture des ponts sur la Doire, sur le Chisone, sur la Romanche et sur la haute Durance, à mesure que, par les progrès que les ennemis pourront faire, on sera forcé de quitter une portion de pays de la frontière.

Voilà, à mon sens, que je soumets avec respect, les précautions que l'on peut prendre pour rendre les entreprises des ennemis sur la Savoie et sur le Dauphiné de difficile exécution. Je souhaite cependant de tout mon cœur qu'on puisse en trouver de meilleures.

A l'égard de la Provence, il est de la prudence d'y faire remettre de la subsistance pour les chevaux et surtout des avoines, afin qu'au besoin on puisse y faire passer de la cavalerie.

Comme le corps de cavalerie qui est sur le Rhône n'est pas considérable, et que même, ce qui y est est faible, si le roi, sans commettre ses autres affaires d'ailleurs, pouvait un peu fortifier ce corps, sa majesté ferait, à mon avis, chose avantageuse à son service.

ÉTAT DES TROUPES AUX ORDRES DE M. LE MARÉCHAL DE TESSÉ [1].

(*Voir page* 80.)

	Bataillons
A Suse	16
A Perosa, la vallée de Saint-Martin et Fenestrelle	30
A la vallée de Barcelonnette	10
En Provence	10
En Savoie	19
A Briançon	1
Dans la vallée de Queiras	3
TOTAL	89

NOTA. Il n'y en avait que 82, à cause du régiment de Leuville, qui manque.

MEMOIRE DE M. LE MARÉCHAL DE CATINAT SUR LES AFFAIRES D'ITALIE [2].

(*Voir page* 82.)

Suivant les idées qu'il me reste des situations de la frontière du Dauphiné et de la Savoie, il me paraît que le mémoire de la distribution des bataillons que M. le marquis d'Herleville m'a fait voir est comme il doit être pour une première disposition.

Ce mémoire monte à quatre-vingt-neuf bataillons, quoiqu'il n'y en ait présentement que quatre-vingt-deux sur la frontière. M. le maréchal de Tessé pourra, ainsi que l'on lui marque, retrancher sur les postes comme il jugera à propos les sept bataillons qui manquent audit nombre de quatre-vingt-neuf.

Je ne suis point surpris que M. le maréchal de Tessé imagine plusieurs choses fâcheuses qui peuvent arriver. Il n'est pas en état

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2015, 2e partie, 7e section, n° 343.

[2] *Idem*, pièce originale, vol. 2039, n° 173.

de remédier à tout; mais, ne pouvant avoir que quatre-vingt-deux bataillons, il faut, ce me semble, se proposer, autant que l'on peut, la sûreté des postes dont la garde est préférable à celle des autres.

Je ne saurais me départir que la préférence doit être pour Suse et Fenestrelle. Si cette précaution rejette les ennemis d'un autre côté, on y fera après le mieux que l'on pourra pour diminuer le mal, qui pourrait devenir considérable si les ennemis trouvaient moyen de servir leur armée en avant de vivres et de munitions de guerre.

Lorsque l'on commencera à être dans des mouvements, il n'y a plus que le général présent qui puisse être au fait de ce qu'il y aura à faire. Les raisonnements des absents ne pourraient plus que l'inquiéter, parce que celui qui est sur les lieux voit mieux et plus clair que l'homme du monde le plus éclairé qui en est éloigné.

DISPOSITION DES TROUPES EN SAVOIE [1].

(*Voir page* 85.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
AU CAMP DE SAINT-MAURICE.		
Touraine	2	
Anjou	1	
Médoc	1	
Châteauneuf	1	9
La Feuillade	2	
Pontchâteau	1	
AU VILLAGE DE VILLAR-ROGER, POUR SE PORTER AU COL DE TIGNES.		
Vosges	1	
A LANS-LE-BOURG, POUR SE PORTER AU COL D'ISERAN.		
Lotentin	1	2
Durfort	1	
A reporter	12	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2059, n° 285.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Report.....	12	//
AU COL DU CHAPIEU, POUR DÉFENDRE LE PASSAGE DE L'ALLÉE-BLANCHE.		
Bretagne.....	1	
Beauvoisis.....	1 } 2	
A HEYM, POUR CONSERVER LA COMMUNICATION DU CONFLANS.		
1er de Grancey.....	1	//
A MOUTIERS.		
2e de Grancey.....	1	
A CONFLANS.		
Lyonnais.....	2	
Bigorre.....	1 } 3	
A CHAMBÉRY.		
Leuville.....	2	//
DANS DIFFÉRENTS POSTES DU CHABLAIS ET DU FAUSSIGNY.		
2e de Bretagne.....	1	
CAMP DE DRAGONS À SCEZ, À DEMI-LIEUE DU CAMP DE SAINT-MAURICE.		
Dragons-Dauphin.....	//	3
Hautefort.....	//	3 } 9
Lalande.....	//	3
CAVALERIE DANS LE CHABLAIS ET LE FAUSSIGNY.		
Capy.....	//	2
Maniere.....	//	2 } 6
Maisontiers.....	//	2
TOTAUX.....	22	15

Lettre de M. le comte de Medavi à M. le maréchal de Tessé, 12 juin 1707 [1]. (*Voir page* 85.)

J'ai lu, monseigneur, toutes les lettres que vous avez écrites à M. de Saint-Pater. Je vois, après avoir bien examiné tout ce que vous pensez sur la défense de la Savoie, que vous auriez souhaité qu'il se fût porté en avant, et que vous croyez que l'on ne saurait trop s'avancer dans le val d'Aost pour défendre la Savoie. Deux choses font

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2039, n° 260.

empêché d'exécuter vos ordres : la première est que, les neiges n'étant pas fondues, il n'a pas été en état de pénétrer dans cette vallée, n'étant pas possible d'y mener des mulets, qui étaient nécessaires pour la subsistance.

La seconde raison qui l'en a empêché est parce que les gens qui connaissent parfaitement le val d'Aost n'y trouvent pas un poste qui s'y puisse soutenir; ainsi il a regardé cette entreprise impossible dans son exécution, et inutile pour l'utilité qu'on en aurait pu tirer. J'ai trouvé le poste qu'il a pris ici très-bon, et en état de se soutenir contre des gens qui n'auraient en vue que de pénétrer dans la Tarentaise par le grand chemin, et qui seraient assez peu pratiques des montagnes pour songer à pénétrer avec des détachements par les hauteurs, pour prendre à revers les postes du monde les mieux retranchés. J'ai trouvé même que, pour prévenir cet inconvénient, il a assuré sa droite et sa gauche assez bien pour mettre en repos l'esprit des gens qui ne voient que ce qui est à leur portée; mais enfin ce serait vous flatter si l'on vous disait que les ennemis ne sauraient passer par l'Allée-Blanche et les revers du petit Saint-Bernard pour tomber à Moutiers par notre gauche, et par notre droite par le Mont-Iseran pour tomber en Maurienne ; cela n'empêche pas que je prenne des mesures pour envoyer MM. de Montet et de Chiusac à la gauche, et que je n'aille moi-même avec des ingenieurs pour y faire les travaux nécessaires pour faire peur aux ennemis, et que je n'en fasse autant à ma droite.

Mais si vous voulez, monseigneur, que j'en use avec vous comme un bon Israélite et en soldat qui ne sait pas déguiser la vérité, je vous dirai, sans en vouloir tirer aucune vanité ni autre avantage que de me servir de la connaissance que j'ai des montagnes pour votre honneur et la gloire du roi, que personne en France ne connaît mieux la guerre des montagnes que moi ; que j'ai eu pour maître M. de Catinat dans les Alpes; que j'ai fait des expériences, après un si grand maître, dans celles du Trentin, tant en attaquant qu'en défendant; et qu'après une longue expérience, tant active que passive, j'ose prendre la liberté de vous

dire, après avoir bien examiné toutes choses, que mon sentiment sur la défense de la Savoie est que, les neiges fondues, les ennemis peuvent pénétrer partout en Savoie; que si l'on s'opiniâtre à soutenir les postes que les troupes occupent présentement, quelque bons qu'ils soient, vu la situation, ils seront tous forcés, parce que les ennemis tomberont dessus les endroits par où ils voudront pénétrer avec une si grande supériorité qu'il sera impossible de les soutenir, et, quelque bien postés que nous soyons, nous serons toujours pris à revers par des détachements qui rendront par ce moyen-là les grands chemins libres, et par conséquent il sera bien difficile que les troupes qui seront forcées dans leurs postes puissent jamais se retirer. Le plus grand inconvénient encore de tout, c'est que les troupes pour défendre la tête sont séparées en cinq corps, que pas un ne peut secourir l'autre, et qu'enfin si l'on attend la dernière extrémité, c'est-à-dire que chaque poste se défende jusqu'à ce qu'il soit emporté, on prendra en un jour les troupes et la Savoie : cet oracle est plus sûr que celui de Calchas. Le seul moyen pour remédier aux inconvénients marqués ci-dessus, c'est de tenir tous les postes que nous occupons jusqu'à ce que toutes les neiges soient fondues; car, pendant qu'elles subsistent, ils ne sauraient prendre les routes par les revers, et par conséquent ils sont inattaquables par des gens qui n'y peuvent mener du canon; mais aussitôt que les ennemis seront enfoncés dans le val d'Aost, il ne faut soutenir ces postes que par des détachements, qui seront soutenus par échelons jusques à Conflans, qui est le poste le plus convenable pour assembler toute l'armée, où avec un corps de dix mille hommes on sera en état de marcher en force aux ennemis, et les combattre si leurs forces ne sont pas fort supérieures aux nôtres, ou les harceler dans leurs convois de manière qu'ils ne puissent faire aucun progrès en avant ni aucun établissement, auquel cas leurs courses ne feraient pas grand mal, étant obligés de repasser les montagnes au mois de septembre, sans quoi ils ne se retireraient jamais.

Dans cette idée, j'ai cru que le plus nécessaire et le moyen le plus sûr pour ôter à M. de Savoie le goût de venir en Savoie était

de lui ôter tous les secours qu'il compte tirer d'un pays qui est à lui; et pour cet effet j'ai fait une ordonnance que j'ai fait publier dans toutes les communautés, dont je joins ici une copie; et comme la cavalerie m'est inutile jusqu'à ce que les passages soient ouverts, j'emploie les six escadrons de cavalerie qui me sont venus du camp de Sablons à faire exécuter le mandement imprimé qui est ci-joint. En attendant, je tiens les dragons à la tête du château de Seez, et leur fais manger les fourrages qui sont entre nous et les ennemis, et dans la vallée de Tignes, afin qu'ils n'aient aucune ressource pour leur subsistance quand ils viendront. Voilà le plan que je me suis fait pour défendre la Savoie avec vingt bataillons et quinze escadrons. Le système serait différent si j'en avais davantage. A l'égard de l'inconvénient que vous craignez, en cas que les ennemis entrassent en Savoie par Suse, il ne me paraît pas si grand; car il faudrait, pour prendre le camp de Suse à revers, qu'ils montassent le Mont-Cenis par Lans-le-Bourg. C'est un poste si connu, que l'on ne peut pas contester qu'un bataillon au haut de la montagne sur Lans-le-Bourg empêcherait dix mille hommes de monter. Outre les passages que nous défendons, il y en a un sûr pour M. de Savoie, que nous ne gardons point, qui est par le grand Saint-Bernard, en passant par un petit coin du Valais. Quelques mesures que j'aie prises avec MM. les ambassadeurs en Suisse, pour en avertir les cantons, je suis sûr qu'ils ne prendront aucune mesure pour l'empêcher ou du moins qu'elles seront si faibles, que M. de Savoie passera par-dessus. Il trouverait le Chablais plein de grains et de fourrages, sans les mesures que j'ai prises, que je crains qui ne soient pas exécutées régulièrement. Je fais fortifier Conflans et approvisionner ce poste, le plus à portée de me porter en quelque lieu de la Savoie que je voudrai, au lieu que, me fourrant dans la gaine de la Tarentaise ou de la Maurienne, je ne serais point en état de me porter pour aller aux ennemis, ou pour leur couper leurs vivres, qu'ils seront obligés de tirer de Piémont, si mes ordres sont bien exécutés suivant mon mandement.

Comme j'achevais ma lettre, je reçois celle que vous me faites

l'honneur de m'écrire du 9, et pour y répondre, j'aurai celui de vous dire que j'ai parlé à la cour, au delà de ce que vous pouvez imaginer, sur le peu de troupes que vous avez pour défendre un si grand pays, et cela de manière qu'il ne saurait vous rien arriver qui vous fasse tort. Je vous dirai plus, c'est que j'ai écrit depuis que je suis arrivé pour retenir Leuville et Hautefort; j'en attends la réponse. Quoique je voie bien l'embarras où vous êtes, je ne laisserai pas de vous dire que toutes mes dispositions faites, il me manque un bataillon à envoyer à M. Destouches; après cela, si vous me l'envoyez, je ferai de mon mieux. Je vous dirai même que je n'ai rien changé à la disposition que vous avez faite; que je travaille à la perfectionner dans votre même esprit, et que je trouve que vous avez pensé à merveille pour le temps présent, mais que, les neiges fondues, la chose est fort différente. Faites-y réflexion, s'il vous plaît, et me donnez vos ordres, que j'exécuterai avec exactitude et amitié pour vous plaire; mais il faut enfin prendre un parti. L'affaire de Turin vous a fait connaître qu'il vaut mieux en prendre un mauvais que de n'en prendre aucun; et soyez, s'il vous plaît, persuadé que je n'ai d'autres vues que celles du service, et de vous marquer que si j'ai manqué en quelque chose à votre égard par le passé, c'est sans y penser; je le réparerai par une attention continuelle à mériter votre amitié.

MÉMOIRE DE M. DILLON SUR LA VALLÉE DE BARCELONNETTE [1].

(*Voir page* 85.)

Il y a plusieurs avenues pour venir de Piémont en France par la vallée de Barcelonnette, qui viennent aboutir à trois principaux points, où l'on doit avoir presque une égale attention : la première et la plus considérable, étant la seule où l'on puisse faire passer du canon, est la grande route venant de Coni à Demonte, ensuite à Vinadio, à Berzezo, à l'Argentière, à l'Arche, à Meironnes, laquelle, au sortir de la Combe de Meironnes, vient aboutir vis-à-vis de la montagne de Tournoux,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2039, n° 201.

d'où l'on peut également aller en Dauphiné et en Provence; savoir en Dauphiné par Saint-Paul, le Melezen, Vars et le col de Vars, par où M. le duc de Savoie est venu à Guillestre, et de là à Embrun, qu'il assiégea et prit en 1692; et en Provence, passant par le Châtelar, Jausier, Barcelonnette, Meolans, le Martinet et le Lauzet, d'où l'on tombe à Ubaye, premier village de France au-dessous de Saint-Vincent, à deux lieues de Seyne et à quatre lieues d'Embrun. Pour barrer cette avenue, et empêcher l'ennemi de déboucher de la Combe de Meironnes, on a fait un camp retranché sur la montagne de Tournoux, dont la situation est très-avantageuse, et sous le feu duquel on ne peut déboucher ni défiler ni d'un côté ni de l'autre, sans perdre beaucoup de monde, sans parler d'obstacles que l'ennemi trouverait aux autres postes retranchés dont il sera parlé ci-après. Le premier poste retranché que nous avons sur cette avenue est celui de l'église de l'Arche, qui a un très-bon clocher que l'on a crénelé avec des échafaudages par dedans, que l'on a faits pour tirer par les créneaux. On a fait encore une enceinte à cette église, partie en fascinage et partie d'une muraille crenelée, avec un fossé tout autour et une palissade dans le fond. On doit en planter encore une inclinée en dehors, au bout du glacis, et faire deux grosses guérites de charpente pour mettre sur les angles de ladite enceinte, pour la flanquer. Le second poste avancé que nous avons sur cette avenue est à la chapelle Saint-Sebastien, à Meironnes, que l'on a crénelée, où l'on doit faire un fossé tout autour avec une enveloppe de palissades et un petit parapet, pour

Viter la communication du camp de Tournoux au poste de l'Arche, qui en est distant de deux lieues. On rétablit l'ancienne redoute à mâchicoulis qu'on avait faite dès l'autre guerre, pour garder le pont sur la rivière d'Ubaye, au-dessous de Tournoux, sur le chemin qui va de Tournoux à Meironnes, avec une enveloppe de terre revetue de fascinages, qui sera palissadee tout autour, avec un fossé qu'on pourra remplir d'eau, au dela duquel il y aura une palissade inclinée au pied du glacis. Au moyen des retranchements du camp de Tournoux, achevés comme ils sont projetes, et de ces postes avancés, on

pourra se maintenir dans ce camp contre un corps beaucoup supérieur à celui qui le défendra; et tant que ce camp subsistera, il y aura une très-grande difficulté pour les ennemis pour faire passer leur artillerie par cette route. Les autres routes, par où l'on prétend que l'on ne peut point faire passer du canon, sont par les vallées de Lucerne et de Maira, aboutissant toutes les deux au Castelet : la première au-dessus du Castelet par Chianale, le col de Longet et Maurin; et l'autre au-dessous par le col de Sauteron et par Fouillouze. Par ces deux routes-là on va aisément à cheval à Turin, en été, lorsque les neiges sont fondues. Le Castelet est un rocher escarpé qui s'élève entre la descente de Fouillouze et la montée du col de Vallon, qui conduit au col de Vars et à Guillestre, et par où les ennemis pourraient interrompre notre communication avec Guillestre et Mont-Dauphin, si nous n'empêchions pas leur passage en faisant fortifier ledit Castelet, qui met un grand obstacle à ces deux avenues. On en avait si bien reconnu l'importance, la guerre dernière, que le maréchal de Catinat l'avait fait bien fortifier, et il en reste encore en certains endroits de vieux vestiges de quatre à cinq pieds de hauteur. La plus grande dépense qui avait été faite au poste du Castelet était pour la construction d'une caserne pour loger cent hommes, avec toutes leurs commodités, ce dont on peut se dispenser, faisant quelques appentis couverts de planches, qui suffisent pour passer l'été; on a les pierres sur ce lieu pour faire les murailles, qu'on peut faire à mortier de terre, si l'on n'a pas de chaux dans le pays; et partie à corvée, comme on a fait les autres retranchements. Il est indispensable d'occuper ce poste, tant pour éloigner l'ennemi du camp de Tournoux que pour conserver notre communication avec Mont-Dauphin, d'où viennent les convois pour la subsistance du camp. On peut encore tomber de Maurin à Guillestre par Seillac, qui est à deux lieues de Queiras et de Mont-Dauphin; mais on prétend qu'en retranchant un poste pour trente hommes, au pont de Laval, à une demi-lieue de Seillac, au-dessous, on peut fermer ce passage aux ennemis; et au moyen du poste de l'église de Saint

Paul qu'on retranche, on sera en état de le soutenir du camp et d'y communiquer, y ayant entre Saint-Paul et le camp de Tournoux le monticule de la Rissole, que l'on doit rétablir, dont une partie des murs subsiste encore sur trois à quatre pieds de hauteur. Tous ces postes couvriront très-bien la gauche du camp, dont on retablira, après la fonte des neiges, la communication avec Embrun par le même chemin qu'avait fait faire M. d'Usson, passant par le col de Chalauze, descendant ensuite pour passer la montagne de Châtelar par Parpaillon; et de là à Crevoux, qui est à une lieue d'Embrun: dans la descente il ne faut que six heures pour en faire le chemin. Pour couvrir la droite et assurer les derrières du camp de Tournoux, où l'on peut aller, quand les neiges sont fondues, par le chemin du haut et du bas Châtelar, qui vont tomber dans le chemin de M. d'Usson, on fera une redoute à la jonction desdits chemins dans l'endroit le plus avantageux; on fera ensuite un poste de l'église du haut Châtelar, qui servira à communiquer du camp de Tournoux à Jausier, où il serait nécessaire de retrancher un petit camp pour quatre bataillons, pour s'opposer à ce qui pourrait venir par les deux avenues qui viennent de Saint-Étienne, qui aboutissent toutes deux à Jausier, et par où les ennemis pourraient ensuite rompre notre communication avec la Provence par Barcelonnette; d'où ils pourraient ensuite tomber sur Colmars, qui n'en est eloigné que de six lieues, en passant par Allos; d'où ils pourraient aussi tomber sur Digne et sur Seyne, par le col de Prads, qui descend à la Javy, qui est à deux lieues de Digne, sur le grand chemin de Digne à Seyne. Le poste de Jausier est aussi important pour mettre à couvert la Provence que le camp de Tournoux l'est pour le Dauphiné.

Il est indispensable, indépendamment du camp des quatre bataillons, de faire une bonne redoute sur la hauteur de Jausier, pour conserver toujours le poste, si les bataillons étaient obligés de se porter ailleurs. Comme on va aussi de Barcelonnette à Embrun par le col des Orres, on le visitera lorsque la neige sera fondue, et s'il y a un endroit convenable, y faire une redoute. De Meolans, on peut

venir au col Bas, au col de Bernardes et au col de la Pierre, à une lieue de Seyne. Les deux premiers cols tombent sur Seyne et celui de la Pierre sur le Vernet, à deux lieues de Seyne, sur le grand chemin de Digne à Seyne; en accommodant le chemin, on peut faire passer du canon par le col Bas.

Le chemin est accommodé pour faire passer du canon depuis Coni jusqu'à la Barricade, poste que les ennemis tiennent; on avait retranché, la guerre dernière, les villages de Saint-Paul, Jausier et la ville de Barcelonnette, pour y tenir des troupes pendant l'hiver. Pendant l'été, que les montagnes sont presque toutes praticables, et qu'on n'est pas obligé de suivre les chemins, hors en certains endroits où les passages sont plus serrés et les montagnes plus escarpées, comme à Meolans, au Martinet et au Lauzet, il faut établir des petits postes retranchés en forme de redoute dans les endroits de ces détroits les plus avantageux, pour assurer notre communication par ce côté-là jusqu'à ce qu'une force majeure nous la fit abandonner; estimant qu'au moyen de ces postes et du petit camp de Jausier qui en serait à portée, on serait en état de la soutenir contre tous partis et détachements qui ne seraient pas soutenus d'un corps d'armée qui aurait toutes les choses pour y pénétrer.

De Colmars à Seyne il y a un chemin en droiture, passant par la montagne de Chasse, tombant à Prads et de là à Vernet et à Seyne. Il n'y a par cette route qu'environ cinq à six lieues, et par l'autre route il y a dix à onze lieues; il faudrait raccommoder cette route pour avoir une communication plus courte.

On peut aussi raccommoder le chemin en droiture, de Colmars a Entrevaux, passant par le lac de Ligny, et venant tomber à Reinel, et de là au terroir du Castelet, de Sausses, et ensuite au pont du Castelet, sur le Var, à une lieue d'Entrevaux; il n'y aurait par cette route que quatre lieues, et par l'autre côté il y en a plus de sept.

Les deux chemins ci-dessus pourraient servir cinq à six mois de l'année et rendraient la communication d'une place à l'autre plus courte et plus facile.

ETAT DES TROUPES DE L'EMPEREUR ET DE SES ALLIÉS EN ITALIE.

15 JUIN 1707 [1].

(*Voir page 87.*)

ARMÉE QUI S'ASSEMBLE EN PIÉMONT

TROUPES DE L'EMPEREUR.

INFANTERIE.	BATAILLONS.	CAVALERIE	ESCADRONS.
Harrach	2	Eugène, dragons	
Guido-Stahremberg	2	Filtz, *idem*	
Max-Stahremberg	2	Herbeville, *idem*	
Kirchbaum	2	Reising, *idem*	
Sauvion	2	Palfy	
Königsegg	2	Falkenstein	
Osnabrück	2	Roccavion	
Würtemberg	2	Breiner	
Herberstein	2	Visconti	
Regal	2	Martini	
Bagny	2	Pfefferkorn	
Rewentklau	2	Hatzfeldt	
Wolfenbüttel	1	Vehlen	
Saxe-Meinungen	1		
Iselbach	1		
Talpaches	1		
	28		

NOTA. On a mis tous les bataillons à 600 hommes, et tous les régiments de cavalerie et dragons à 500, pour entrer en campagne; les garnisons ne sont composées, outre le régiment d'infanterie de Bayreuth, qui ne marche point, que des soldats dont le nombre excède 600 hommes par bataillon, et les cavaliers et dragons à pied, ou chevaux estropiés, au delà de 500 par régiment.

TROUPES.		HOMMES
28 bataillons à 600 hommes	16,800	23,300
13 régiments de cavalerie ou dragons	6,500	
Hessois	7,500	
Palatins	4,000	18,000
Saxe-Gotha	2,000	
Prussiens	5,000	
Troupes de M. le duc de Savoie, consistant en 15 bataillons de 600 hommes et 27 escadrons de 130, faisant en infanterie	9,000	12,810
et en cavalerie	3,810	
TOTAL		54,310

Sur ces 54,310 hommes il y en a 15,000 de cavalerie sans comprendre les hussards.

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2030, fol. 141.

DISPOSITION DES CAMPS DES ALLIÉS ENTRE CONI ET SALUCES.

TROUPES.			HOMMES.
Troupes de Hesse et Palatins, tant en infanterie que cavalerie			11,500
Troupes de l'empereur	Herbeville		1,000
	Reising		
	Herberstein	Régiments de 2 bataillons chacun	3,600
	Bagny		
	Würtemberg		
			16,100
A ORBASSANO.			
Prussiens		5,000	7,600
Saxe-Gotha		2,000	
Wolfenbüttel		600	
Infanterie de l'empereur	Guido-Stahremberg		9,600
	Max-Stahremberg		
	Sauwion		
	Königsegg	6,600	
	Harrach		
	Talpaches		
Cavalerie de l'empereur	Eugène, dragons		
	Feldt, *idem*		
	Falkenstein, cavalerie		
	Pfefferkorn, *idem*	3,000	
	Breiner, *idem*		
	Hussards		
			17,200
A RIVOLI.			
Troupes de M. le duc de Savoie			12,500
A LA DOIRE BALTÉE, A TINA, PRÈS DE MASSINO.			
Infanterie	Saxe-Meinungen	1	6,000
	Iselbach	1	
	Rewentklau	2	
	Kirchbaum	2	
	Regal	2	
	Osnabrück	2	
Cavalerie	Viseonti	A 500 hommes chacun	3,000
	Palfy		
	Roccavion		
	Martini		
	Hatzfeldt		
	Vehlen		
NOTA. On croit que ce dernier corps restera en Piémont et qu'il sera joint par toutes les recrues qui arriveront.			9,000

RÉCAPITULATION.

Camp de Saluces	16,100
Camp d'Orbassano	17,200
Camp de Rivoli	12,500
Camp de Tina	9,000
TOTAL, y compris les hussards	54,800

ÉTAT DU DÉTACHEMENT POUR LE ROYAUME DE NAPLES.

INFANTERIE.	BATAILLONS.	CAVALERIE.	ESCADRONS.
Thaun		Vaubonne, dragons	
Wallis	2	Paté, *idem*	
Schisvid	2	Simzendorf, *idem*	
Wezel	2	Caraffa, cavalerie	
Eugle	2	Neubourg, *idem*	
	10		

10 bataillons à 600 hommes font..... 6,000
5 régiments de cavalerie ou dragons à 500 hommes font..... 2,500 } 8,500

MÉMOIRE DE M. LE MARÉCHAL DE CATINAT; 15 JUIN 1707 [1]

(*Voir page* 90.)

Je n'ai point de peine à ajouter de foi au pied de troupes des ennemis que j'ai vu, parce que l'on n'a point su depuis le commencement de l'année qu'il en soit repassé en Allemagne; la diminution du nombre doit tomber sur ce non complet, à quoi il y a bien de l'apparence.

Les premières dispositions des troupes des ennemis marquées par les camps où ils doivent s'assembler ne déterminent encore rien sur leurs véritables entreprises.

Tant que l'on tient Suse et Fenestrelle, je n'ai point de peine à me persuader que les ennemis n'entreprendront rien de considérable en Savoie, à cause du grand éloignement de tous les moyens qui seraient nécessaires à une véritable armée pour agir solidement.

Tenant Suse et Fenestrelle avec un gros corps, comme j'ai déjà pris la liberté de le dire, vous mettrez encore les ennemis dans un embarras pour entrer en Dauphiné, qui est couvert par des vallées étroites et par lesquelles l'on ne peut espérer faire passer que des bêtes de charge. Une armée peu considérable a de grandes mesures à prendre et bien difficiles pour assurer ses subsistances par de pareils moyens. Je ne prétends, néanmoins, pas borner absolument par là ce

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2039, n° 188.

que peut faire la prévoyance de M. le duc de Savoie et de M. le prince Eugène.

C'est là tout ce que je puis dire sur les frontières de Savoie et de Dauphiné, où le gros des forces du roi est assemblé.

Il faut convenir que cette disposition découvre à l'excès la Provence, vu le peu de troupes qui y sont destinées. C'est un chemin tout ouvert aux ennemis, et il n'y a eu que les difficultés d'y subsister qui aient pu faire espérer qu'ils ne pourraient pas former des desseins considérables de ce côté-là.

Si la flotte des ennemis vient sur les côtes de Provence avec des résolutions prises d'agir de concert avec les forces de terre, on doit, ce me semble, compter qu'il ne manquera rien aux ennemis de ce qui peut regarder généralement les munitions de guerre. Le transport des vivres des côtes d'Italie, au moyen de barques, est encore aisé à concevoir, à moins que les vents ne fussent d'une opposition presque continuelle.

Comme les ennemis ne pourraient agir solidement qu'étant assujettis à ne pas s'éloigner de la côte, il est vrai qu'ils seraient dans un pays détestable pour ce qu'on appelle fourrage.

Sur les avis reçus, l'on doit se proposer présentement deux côtés principaux : celui de la côte de Provence et l'autre la tête du Dauphiné. Ils sont si éloignés l'un de l'autre et les ennemis ont un si grand avantage de marche pour tomber sur l'un des deux, si les diversions en font laisser quelqu'un faible et dégarni de troupes, que M. le maréchal de Tessé ne pouvant, par la division de ses forces, les assurer tous deux, il faut nécessairement s'en rapporter à ce qu'il jugera à propos de faire, suivant les mouvements des ennemis, et la confiance qu'il prendra aux avis qu'il pourra avoir.

Il est sur les lieux, et tout ce que l'on pourrait dire de loin quand il s'agit de mouvements devient, ce me semble, inutile.

Je répéterai ici ce que j'ai pris la liberté de proposer à sa majesté, qui est de morceller vingt bataillons sur ses autres armées, qui sont si nombreuses partout, et de les faire marcher à Lyon. Je sais bien

que l'on peut dire qu'ils arriveraient trop tard. J'ose dire qu'il n'importe : s'ils arrivent inutilement, tant mieux ; mais aussi s'il arrivait quelque chose de bizarre que je ne saurais déterminer, on trouverait qu'arrivant tard ils arriveraient encore fort à propos.

INSTRUCTION À M. DE BESONS; 19 JUIN 1707 [1].

(*Voir page* 92.)

Sa majesté ayant résolu, dans la conjoncture presente, de donner tous les ordres qui lui ont paru nécessaires pour la conservation des pays qui sont sur le bord du Rhône, depuis le lac de Genève jusqu'à son embouchure, et se confiant, etc. a ordonné au sieur de Besons de se rendre incessamment à Lyon pour visiter les bords de ladite rivière, en reconnaître les passages, et y donner tous les ordres qu'il croira nécessaires pour les défendre contre les ennemis, au cas qu'ils eussent pénétré dans quelque endroit de Savoie, Dauphiné ou Provence, qui pût donner quelque jalousie aux pays qui sont en deçà de la rivière.

Sa majesté ordonne pour cet effet à toutes les troupes qui sont ou seront à portée desdits pays, à tous les commandants des places et à toutes les milices bourgeoises et autres de reconnaître et obéir audit sieur de Besons en tout ce qu'il leur commandera pour le service du roi, aux commandants des forts et châteaux de le reconnaître et recevoir les troupes qu'il jugera à propos de leur envoyer.

Ordonne pareillement sa majesté à tous les maires et echevins des villes et lieux qui se trouvent à portée dudit commandement de reconnaître ledit sieur de Besons, et lui obéir en tout ce qu'il leur commandera pour le service du roi, à peine de désobeissance, le tout sous l'autorité de M. le duc de Roquelaure pour ce qui regarde le Languedoc, et de M. le comte de Grignan, pour ce qui regarde la Provence. Permis d'assembler la noblesse du Lyonnais, Forez et Beaujolais en cas de besoin, aussi bien que celle de Bresse.

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2015, 2e partie, 7e section, n° 391.

Le sieur de Besons fera prendre toutes les précautions nécessaires pour qu'il n'y ait aucun bateau sur ladite rivière qui ne soit gardé de manière qu'il ne puisse passer personne d'un bord à l'autre qui puisse être suspect, et qui ne soit bien connu.

S'il y avait quelque ouvrage à réparer, ou quelque nouveau à faire aux bouts des ponts de Lyon, du Saint-Esprit, d'Avignon et d'Arles, il en donnera avis à M. de Chamillart pour recevoir, sur ce qu'il proposera, les ordres du roi, et fera replier le pont d'Arles, en cas de besoin, pour le mettre en sûreté.

Un ordre pour les ingénieurs qui se trouveront à portée.

Au cas que les ennemis entrassent en Provence ou en Dauphine, et que M. le maréchal de Tessé rassemblât les troupes pour marcher à eux, le sieur de Besons pourra le joindre pour servir de lieutenant général dans ladite armée, après avoir donné tous les ordres qu'il jugera nécessaires pour la conservation des passages de ladite rivière.

Lettre de M. de Muret contenant le détail de ses dispositions, à M. le maréchal de Tessé.

Perosa 7 juillet 1707.

M. de Chamarande est parti aujourd'hui d'ici, content, à ce qu'il m'a paru, de ma docilité, quoique je lui aie fait comprendre mes sentiments; nous avons été ensemble visiter le col du Pis, qui tombe dans le haut Pragelas, vis-à-vis des traverses. Nous avons examiné les Quatre-Dents, la Combe de Macelle, les Robers, enfin tous les postes dont pourraient s'emparer les ennemis, s'ils voulaient attaquer la vallée de Saint-Martin et nous empêcher de nous retirer. J'y ai mis ordre de la manière qui suit :

1° J'ai gardé à Perosa le régiment de la Fère, celui de Crouy, et le premier bataillon de la Marche, dont sept compagnies sont dans Perosa même, et les six autres au Pont-Marais, pour pouvoir occuper le col du Cerisier en cas d'attaque;

J'ai établi un commandant fixe au fort Louis, qui est un capitaine de la Marche, brave et honnête homme, auquel j'ai donné soixante bons soldats de troupes réglées et deux compagnies de Mignons; les soixante hommes sont trente de Bresse et trente du

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2041, n° 106.

second bataillon de la Marche que j'ai envoyé à Fenestrelle pour, avec les deux cents paysans de milice du Pragelas, garder le col de Sablons, de la Rousse et de l'Oursière. J'ai laissé au Clos le bataillon entier de Bresse, parce que c'est le centre de la ligne depuis le Perrier jusqu'à Perosa, et que la redoute de Villesèche, qui est au-dessus, est relative au col du Clapier, qu'il est important de garder.

Quant au Perrier, j'y ai fait revenir le second bataillon de Tournaisis, lequel a ordre de laisser à la Gardiolle un capitaine et cinquante hommes du reste du bataillon; je mets quatre compagnies à l'église de Macelle, que j'ai donné ordre qui fût bien retranchée, en sorte que ce poste tient en sujétion tout le reste de cette vallée, qui aboutit au col du Pis.

Pour rendre nos convois très-sûrs, j'ai ordonné qu'ils ne passassent plus de l'autre côté du ruisseau de Macelle pour aller au Praly; ils suivront la montagne en deçà jusqu'à ladite église retranchée, et passeront ledit ruisseau au pont de Sals, où il y aura une garde de trente hommes, et de là à Rodoret, à Galmon et au Praly; de cette façon, il est impossible que les ennemis les interrompent, parce que, pour le faire, il faudrait passer le Germanesq, traverser la montagne, où il n'y aura point de chemin pratiqué, et ensuite passer encore le ruisseau de Macelle; de plus cette position assure encore la retraite du premier bataillon de Tournaisis, lequel, ayant gagné le haut de Galmon et retiré le poste de la Gardiolle, descend sans difficulté à Sals, d'où il peut se retirer également par le col du Pis et celui de l'Albergent, favorisé par le poste de l'église de Macelle qui voit le pont de Sals. J'ai envoyé au Praly quatre compagnies de Mignons d'augmentation, y étant plus utiles qu'ici; tous les ponts du Germanesq seront rompus et tous ceux du ruisseau de Macelle, à la réserve du seul par où les convois passeront.

Je crois, monseigneur, moyennant cela, que nous garderons facilement nos postes, et que quand même les ennemis voudraient les attaquer avec un corps de beaucoup supérieur au nôtre, ils auraient bien de la peine à nous en chasser, pourvu que les Martinois restent fidèles.

Il est donc très-nécessaire, dans la situation où sont les choses, de leur faire donner quelque argent sur ce qui leur est dû, et il faut tout mettre en usage pour cela.

Si toute l'armée des ennemis revenait de ces côtés-ci pour nous attaquer, et que vous ne fussiez pas de retour pour nous rendre des troupes, en ce cas, je laisserais quatre cents hommes à Perosa, et me retirerais au Bec-Dauphin pour voir le parti qu'ils prendraient, sans toutefois abandonner les hauteurs de la vallée de Saint-Martin. Voilà, monseigneur, vous rendre un compte exact de toutes choses, et M. de Chamarande est très-persuadé lui-même, présentement, qu'il n'y a pas d'autre parti à prendre. Ayez la bonté de pourvoir à la garde du col de Servière et à l'entrée de la vallée de Cesanne par des milices ou des troupes réglées, et soyez tranquille sur ce côté-ci.

DISPOSITIONS DE M. DE MEDAVI POUR LA DÉFENSE DE LA SAVOIE: 6 JUILLET 1707 [1].

(*Voir page* 105.)

Il faut envoyer un ordre à celui qui commande le régiment de Durfort de tenir une partie du régiment à Bonneval et l'autre à Lans-le-Bourg. Le détachement qui sera à Bonneval tiendra un sergent et dix hommes à une petite chapelle qui est au haut du Mont-Iseran pour être averti des mouvements que les ennemis pourraient faire de ce côté-là; comme il voit de loin, il peut attendre qu'ils soient assez près pour les compter, et rendre compte du nombre des ennemis qui viendront. Si ce n'est qu'un parti, le sergent en donnera seulement avis à l'officier qui commande le détachement qui sera à Bonneval, lequel, sur-le-champ, m'enverra un exprès pour m'en donner avis, sans quitter le poste où il est; il en avertira aussi le commandant qui sera à Lans-le-Bourg. Si le sergent qui sera au haut du Mont-Iseran voyait que ce fût un corps considérable qui vînt par là, il faut que le détachement qui est à Bonneval aille rejoindre le régiment à

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2041, n° 58.

Lans-le-Bourg pour se retirer sur le haut du Mont-Cenis en cas qu'il fut attaqué, observant de m'envoyer un officier en poste à Conflans pour m'en donner avis, et ils en donneront avis en même temps à M. de Chamarande, à Suse, pour qu'il leur donne des ordres ou pour se retirer à Suse ou pour se retirer au Mont-Cenis; comme ce bataillon n'est que pour avertir s'il y a encore quelque passage qui tombe en la Maurienne, il faut y mettre quelques gardes pour être averti de tout ce qui pourra se passer.

Le second bataillon de Bretagne, qui est dispersé dans le Chablais et le Faussigny, n'étant pas assez fort pour empêcher les ennemis d'entrer dans ce pays-là, M. de Prade le disposera de manière que les ennemis ne puissent pas pénétrer dans le Chablais ou dans le Faussigny, sans en être averti, avec la précaution qu'il pourra faire retirer ce bataillon dans le fort de l'Écluse, passant le Rhône au pont de Lusse, et M. de Prade se retirera avec les compagnies franches à Chambéry, en me donnant avis de tout.

M. de Maulevrier demeurera à la tête de nos ouvrages de Saint-Maurice, gardant ledit camp avec les deux bataillons d'Anjou, Médoc, Vosges, Châteauneuf et la Feuillade. Il fera un détachement de ces sept bataillons de cent hommes pour aller à Moutiers, et il choisira un capitaine pour y commander. Il donnera ses instructions à ce capitaine pour y connaître tous les ponts qui sont sur l'Isère depuis Saint-Maurice jusqu'à Moutiers, les faisant miner tout prêts pour les faire sauter au moment que les ennemis auront percé notre ligne; et, suivant ses ordres, il faudra aussi faire miner celui de Moutiers, pour qu'il ait le même sort. Comme lesdits cent hommes n'ont d'autre attention que cela, ils ne perdront pas un moment pour que tous ces ponts soient en état de sauter quand on le voudra.

Il observera d'avoir un capitaine et cinquante hommes qui se relèveront tous les deux jours sur le poste de Tignes seulement, pour être averti si les ennemis passent de ce côté-là, et ils iront par Pesé et se retireront par Pesé : il sera relevé tous les deux jours.

Il fera un pareil détachement du côté de Chapuy, observant de

trouver un chemin qui aille tomber sur Chapuy; et s'il n'y en a point, il en fera faire un pour des gens de pied.

Il restera des chevaux de poste à Saint-Maurice pour que M. le marquis de Maulevrier m'envoie un officier en poste pour m'apporter les nouvelles qu'il aura des ennemis, soit de sa droite ou de sa gauche; il aura attention à avoir des espions en avant; et de mon côté, je lui ferai part des nouvelles que j'aurai.

Il restera au camp de Conflans les deux bataillons de Touraine et les deux de la Chesnelaye; les six escadrons de cavalerie, les deux compagnies de grenadiers et les cent hommes de Leuville dans la ville de Conflans.

MÉMOIRE SUR LA DÉFENSE DE LA PROVENCE; 2 JUILLET 1707 [1].

(*Voir page* 107.)

En exécution de l'ordre qui m'a été donné de faire un mémoire sur ce que je crois qu'il y aurait de mieux à faire dans la conjoncture présente par rapport aux entreprises que le duc de Savoie et le prince Eugène pourraient faire, je dirai que toutes les apparences sont que ce doit être du côté de la Provence et même sur les côtes. La situation de leurs troupes, dont la plus grande partie, à ce que j'ai ouï dire, est du côté de Pignerol et de Coni, en est une marque. Les vaisseaux anglais et hollandais qu'on a vus paraître du côté de Monaco en sont une autre; et ce qui doit d'autant plus le faire croire, c'est qu'il ne paraît pas qu'ils puissent rien entreprendre de plus glorieux pour eux, de plus important pour leur parti, de plus convenable au duc de Savoie en particulier, et de plus facile que d'entrer en Provence et de détruire presque entièrement la marine de France, en brûlant dans Marseille et dans Toulon la plus grande partie des vaisseaux et des galères du roi, et les deux plus considérables arsenaux qu'il y ait en France.

Il est très-certain, et personne ne peut disconvenir que les arse-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 2041, n° 14.

naux de Marseille et de Toulon seront brûlés et démolis, puisqu'ils seront à la discrétion des ennemis, dès qu'ils seront les maîtres de ces deux villes; mais il n'est pas moins sûr que les vaisseaux et les galères qui s'y trouveront seront aussi perdus et brûlés; car c'est un abus de se flatter qu'on puisse, en coulant les vaisseaux à fond, les conserver : ceux qui le seront dans les darses y auront si peu d'eau, qu'il ne paraîtrait seulement pas qu'on les eût mis à fond; de sorte qu'ils n'en seront pas moins brûlés que s'ils étaient à flot; et ceux qu'on mettra dans la rade ne le seront pas moins aussi, parce que toute cette étendue, quelque grande qu'elle paraisse, est comblée de vase à une telle hauteur, qu'on pourrait à peine y conduire les vaisseaux, et quand ils y seraient, les caps de ces vaisseaux n'y seraient pas moins élevés au-dessus de l'eau, ni moins exposés par conséquent à être brûlés, que dans les darses; il n'y a que dans le chenal et du côté de la Marque ou de l'Éguillette où l'on puisse espérer de les mettre à fond, à moins de les conduire jusqu'au delà des tours; mais même dans la plupart de tous ces endroits, il y restera encore au-dessus de l'eau des œuvres mortes qui donneront lieu à les brûler entièrement ou assez pour rendre inutile ce qu'il en resterait, ou, s'ils sont coulés à fond de manière qu'il n'en paraisse rien, il sera très-difficile de les en relever, et dans ce cas non-seulement on ne perdrait pas également les vaisseaux, mais de plus on perdrait aussi toute la rade, au moins pour un long temps.

Il semblerait que le corps des galères pourrait ainsi se conserver plutôt, parce qu'elles ont beaucoup moins d'œuvres mortes; mais la longueur et la délicatesse de ces bâtiments font qu'elles ne peuvent point souffrir un échouage, à moins que ce ne soit dans une vase très-molle et à une certaine hauteur bien mesurée, ce qu'il est très-dangereux de faire quand on n'est point pressé, et très-difficile à bien exécuter quand on l'est, et que la peur, le désordre et la confusion s'y mettent, comme il arrive dans une ville d'où l'on voit les ennemis s'approcher et qu'on s'y trouve sans défense; de sorte qu'il faut conclure de nécessité que si les villes de Marseille et de

Toulon demeurent exposées comme elles le sont, il n'y a presque point de ressources ni pour les vaisseaux ni pour les galères du roi, ni pour les deux arsenaux de ces deux villes.

Il faut joindre à toutes ces pertes celles que l'on ferait si des villes comme Marseille et Toulon étaient à la discrétion des ennemis, puisque tous les vaisseaux marchands et autres bâtiments dont le port de Marseille est presque tout rempli seraient brûlés, d'où il s'ensuivrait un incendie presque inévitable de toute la ville, tant d'un côté que de l'autre, dans la confusion où tout y serait, ce qui perdrait pour plus d'un siècle cette belle et grande ville qui ne doit pas être moins estimée que Lyon, et son commerce pour toujours, d'où dépend aussi celui de Lyon même et tout le commerce du Levant, qui est le plus considérable qu'il y ait en France, et qui passerait entièrement dans la suite aux villes de Gênes, de Livourne et de Venise, de même qu'aux Anglais et aux Hollandais par la ruine totale des négociants de Marseille, dont les magasins sont tous remplis, sans parler de l'horrible quantité de banqueroutes et de la confusion que cela causerait par tout le royaume.

On doit considérer ensuite la perte générale de tout ce qu'il y a dans les magasins du roi de ces deux villes, et particulièrement des canons de fonte, qui seuls doivent aller à près d'un million, qu'on court grand risque de ne pas sauver, si l'on se contente de les jeter dans l'eau, et qu'on n'aura guère le temps d'envoyer plus loin, dans la nécessité et dans l'importance qu'il y aurait de penser à tout autre chose.

Toutes ces pertes étant inévitables si les villes de Marseille et de Toulon restent exposées comme elles sont à la discrétion des ennemis, quoi qu'on puisse faire d'ailleurs, il est certain que l'unique ressource pour les sauver de même que tout ce qu'elles renferment et tout ce qui en dépend est de penser uniquement à les bien défendre. C'est un fort grand malheur qu'on ait si peu de temps et tant de choses à faire; mais on n'en doit pas désespérer, puisque dès lors la perte en devient inévitable, au lieu que, prenant bien résolument le parti d'y remédier, on peut encore espérer que les ennemis ne feront peut-

être pas tout ce qu'il paraît qu'ils peuvent faire, et que, profitant, de notre côté, de tous les moments, on pourra peut-être aussi les devancer, se mettre en état de les recevoir et de se défendre, et peut-être même les faire repentir de s'être engagés trop avant.

Il est vrai que Marseille doit être regardé comme une ville ouverte; que Toulon, tout fortifié qu'il est, n'a qu'une seule enceinte, sans autre dehors qu'un chemin couvert presque tout ruiné et sans aucune palissade; qu'il n'y a presque point de troupes en Provence; qu'il faut du temps pour y faire venir celles qui sont le plus à portée, et qu'on paraît même incertain si l'on prendra le parti de les y faire descendre, par l'incertitude où l'on est du chemin que prendront les ennemis parce qu'on craint pour Grenoble et pour le Dauphiné, pour Lyon même, et qu'on voudrait, ce me semble, tout garder et tout conserver sans être entamé d'aucun endroit. Ce serait bien le meilleur en effet, si tout cela se pouvait faire; mais il est fort à craindre, au contraire, qu'on ne perde tout de cette manière, n'étant pas possible que n'ayant, à ce que j'ai ouï dire, que la moitié des troupes qu'ont les ennemis, on puisse partout s'opposer à eux, surtout quand ce qu'ils ont est comme dans un centre en état d'aller aussitôt d'un côté comme d'un autre, et qu'on a une circonférence à garder où l'on ne peut à chaque endroit leur opposer qu'une petite partie des troupes que l'on a. Comme on ne peut éviter d'être forcé partout de cette manière, il semble que le meilleur serait d'examiner ce qu'il y a de plus important à conserver pour s'y attacher de préférence, et de ne réserver pour tout le reste que ce qu'il faut pour garder les passages les plus étroits.

Lyon est sans difficulté très-important à conserver; mais les ennemis en sont encore loin, suivant les endroits où l'on dit que leurs troupes sont campées; s'ils se déterminaient d'y aller, le chemin qu'ils prendraient ne laisserait aucun lieu de douter qu'ils n'en voulussent à cette ville, et l'on aurait autant de temps qu'ils en pourraient avoir pour y faire marcher des troupes par un chemin beaucoup plus facile et beaucoup meilleur pour y subsister. De plus, la ville de Lyon,

quoique sans fortifications régulières, ne laisse pas d'être forte par son assiette et par ses rivières qui en rendent l'approche difficile, empêchent la communication des quartiers, et ouvrent en tout temps la porte aux secours; et elle est en état d'en recevoir de toutes sortes d'endroits, ayant derrière elle des provinces très-abondantes, également fournies d'hommes et de munitions, et où les ennemis ne peuvent pas pénétrer facilement.

Grenoble est une ville aussi de quelque conséquence, et qui mérite, à ne considérer qu'elle, de n'être pas abandonnée, mais ce n'est pas un assez grand objet pour croire que les ennemis, pour l'aller piller, voulussent avec cinquante mille hommes employer toute une campagne, et s'engager pour cela même dans de mauvais pays et dans des défilés très-dangereux pour eux, soit en allant, soit en revenant.

Le Dauphiné est une assez grande province, et il me semble que c'est l'exposer à une contribution générale si on ne la met pas à couvert par des troupes; outre que l'on peut craindre que les gens de la religion qui y sont, se trouvant appuyés, ne remuent pour se joindre aux ennemis et donner la main à ceux des Cévennes; mais il n'en est pas tout à fait de même des uns comme des autres. Le nombre des religionnaires en Dauphiné est petit par comparaison avec celui des catholiques; ils doivent craindre ainsi que tôt ou tard, s'ils se mettaient en mouvement, on ne les exterminât entièrement; et de plus il n'est pas difficile d'empêcher qu'il n'y ait aucune communication d'un côté du Rhône à l'autre, de sorte que les ennemis ne pourront pas en tirer beaucoup de secours.

Quant aux contributions, les courses dans cette province ne sont pas faciles; des partis n'y seront pas en sûreté, et une grande armée n'y peut point subsister, si elle ne descend vers le Rhône. Dans ce cas, elle a bien du chemin à faire, et elle ne peut point en prendre d'autre que celui de Briançon, d'Embrun et de Gap; mais dès lors le meilleur pour eux et le plus court est de descendre droit en Provence, de s'emparer pour cela de Sisteron, et de le garder pour leur retraite.

Sur ces principes, tout doit déterminer, ce semble, à faire mar-

cher incessamment en Provence la plus grande partie des troupes qui sont en Dauphiné, à en envoyer à Sisteron ce qu'il en peut être nécessaire, s'il n'y en a pas suffisamment pour garder cette place, en la mettant autant qu'il se pourra en état de se défendre et d'arrêter les ennemis qui pourraient venir de ce côté-là; mais parce qu'ils pourraient venir aussi de Barcelonnette par Colmars et par Entrevaux, ou prendre le chemin du col de Tende et du comté de Nice, que le duc de Savoie peut avoir en vue de reprendre, soit en y entrant, soit en retournant par cet endroit après les expéditions qu'il peut espérer de faire en Provence, il serait important de faire aller les troupes qu'on y enverrait tout aussi en avant qu'il se pourrait vers ces endroits-là pour tâcher d'arrêter les ennemis dans les passages des montagnes, où peu de troupes ont autant d'avantage qu'un plus grand nombre, et plus de facilité pour subsister.

On peut dire à cela qu'il est trop tard; que jamais ces troupes ne pourront s'y rendre assez à temps, et que si les ennemis ont quelque chose à faire en Provence, ils y doivent être dans peu, s'ils n'y sont déjà; mais si c'est véritablement leur objet, on a déjà cet avantage qu'on ne doit point avoir de regret de dégarnir les autres endroits, puisqu'en ce cas toutes leurs forces, ou la plus grande partie, se tourneraient de ce côté-là, et l'on aura du moins la satisfaction de n'avoir rien négligé pour la défense de ce qu'il y a sans difficulté de plus important à l'État dans tout le royaume. De plus, comme j'ai déjà dit, on ne doit point croire que tout soit facile aux ennemis quand tout nous devient difficile. Cinquante mille hommes, qu'on dit qu'ils ont, ni trente mille, ne marchent ni vite ni facilement par des pays tels que sont ceux qu'ils ont à traverser, moins encore quand ils sont en pays ennemi; la flotte qu'ils ont, à ce qu'on prétend, sur nos côtes, ne leur peut être d'aucune utilité pour leur subsistance, tant qu'ils seront en marche, et si elle a des troupes embarquées, et que ces troupes soient destinées pour descendre aux îles d'Hyères, à Toulon ou en quelque autre endroit de la côte, il ne faut pas croire non plus que ce soit une chose bien facile à faire qu'une descente, pour

peu qu'on ait de troupes et de temps devant soi pour s'y opposer en formant quelques retranchements dans ces endroits.

Quant à celles qui viendront par terre, je ne crois pas qu'on puisse beaucoup compter sur l'opposition qu'on croit leur pouvoir faire au passage du Var, les gens de pied pouvant passer cette rivière à gué dès qu'elle n'est plus grossie par la fonte des neiges, dont la saison doit être bientôt passée; et il n'est pas possible non plus d'y faire des travaux pour en soutenir les eaux et les faire grossir comme quelques personnes l'ont proposé, quand on aurait cent fois plus de temps qu'on n'en a pour entreprendre une chose semblable, outre que les ennemis peuvent venir par Colmars et par Entrevaux aussi bien que par le col de Tende, auquel cas ils n'ont point le Var à passer; et il serait même fort à craindre que les troupes qu'on pourrait avoir du côté du Var ne fussent coupées par celles des ennemis qui pourraient venir par Colmars et par Entrevaux, si l'on ne gardait pas en même temps ces passages; car, selon les apparences, toutes ces troupes se doivent réunir du côté de Cannes, soit qu'ils veuillent assiéger Antibes, soit qu'ils veuillent se mettre de bonne heure en vue de la mer pour s'assurer de leur flotte dans le dessein d'agir de concert avec elle, et se trouver en état de favoriser la descente qu'elle aurait à faire, pour en retirer alors les secours d'artillerie et des munitions de guerre et de bouche dont ils auraient sans doute besoin s'ils prétendent assiéger Toulon dans les formes, n'étant pas possible qu'ils s'imaginent qu'on l'abandonne au point que cette place l'est actuellement.

En ce cas, ils pourraient se rassembler au golfe Juan, entre Cannes et Antibes, et faire venir là leur flotte d'abord, cette rade étant très-bonne pour les y attendre: et, par cette raison, il serait important d'avoir dans le fort de l'île de Sainte-Marguerite des mortiers, des bombes et des bombardiers, parce que les bombes pouvant porter partout dans cette rade, il ne serait pas possible à leurs vaisseaux d'y rester, ce qui pourrait dès lors commencer à rompre une partie de leurs desseins.

On peut aussi, supposé qu'ils eussent choisi ce lieu pour se ras-

sembler, garder le passage d'une petite rivière qui est sur le chemin de Cannes à Fréjus, à une lieue de Cannes, qu'on peut assez difficilement passer à gué; mais un passage important à garder sur la route qu'ils doivent tenir est celui du bois de l'Esterel; c'est un défilé qui dure deux grandes lieues par un chemin étroit et serré entre des montagnes assez hautes et des vallons fort bas, le tout garni de bois de pins où il ne serait pas difficile de les arrêter et même de les y faire tous périr en y mettant le feu, comme il est arrivé de mon temps à quelques muletiers, lesquels, s'y trouvant engagés dans un temps que des bergers y avaient mis le feu par hasard, y furent tous brûlés avec leurs mulets.

Après avoir passé ce défilé, ils vont à Fréjus, qui n'est d'aucune conséquence, et ils ont de là deux routes à prendre : l'une pour se rendre à Toulon par le plus court, en passant par le Luc et par Cuers, et ils doivent trouver par là de quoi subsister assez facilement, si l'on n'y met ordre en faisant transporter les blés dans Toulon, si par bonheur ils sont coupés alors.

L'autre route qu'ils peuvent prendre est de suivre la côte, s'ils veulent toujours avoir leur flotte en vue et se rendre plus tôt à Hyères, où leur flotte, selon toutes les apparences, se doit rendre pour y faire le débarquement; mais en ce cas, ils auront assez de peine à subsister de ce côté-là pour peu qu'on y donne ordre, le pays étant fort stérile; et l'on peut aussi s'opposer à leur passage en plusieurs endroits dans le bois de la Molle; mais s'ils parviennent enfin jusqu'à Hyères, et qu'ils y soient quand leur flotte y arrivera, il faut avouer qu'il sera difficile alors de s'opposer au débarquement qu'elle pourra faire. Il faudra, de nécessité, se contenter de leur ôter les chevaux, et les mulets et les bestiaux et les charrois dont ils auront besoin pour faire leurs voitures, et cela peut leur causer un embarras et un retardement, ayant trois grandes lieues à faire de là jusqu'à Toulon.

A l'égard de Toulon, quoiqu'il soit en mauvais état pour une place de cette importance, et qui renferme un dépôt aussi précieux, qui est celui du plus grand arsenal de marine qu'il y ait en Europe, et de

la plus grande partie des plus beaux vaisseaux du roi, je ne crois pas cependant qu'il faille désespérer dès à présent de le pouvoir mettre en état de se défendre. Si son chemin couvert est détruit, il ne l'est pas de manière qu'on ne puisse entreprendre de le réparer en moins de huit jours, en y employant tout ce qu'on pourra rassembler de paysans avec leurs outils; et, pour cet effet, il n'y aurait pas un moment à perdre pour ordonner qu'on en fît fournir incessamment à Toulon autant qu'il en faudra pour occuper tout d'un coup tout le chemin couvert, afin de le former tout à la fois.

Quant aux palissades, quoiqu'il n'y en ait pas une dans la place, si on veut rassembler, comme on le peut, tous les mulets et toutes les bourriques qui sont dans ces quartiers-là et dont le nombre, en Provence, est infini, on peut avoir dans le même temps qu'on formera le chemin couvert toutes les palissades qu'il faudra, en faisant couper dans le bois de Connioux et dans les environs de Toulon tous les pins qui se trouveront propres à cet usage; mais il faut incessamment, pour cet effet, en donner l'ordre, et avoir pour l'exécution de ces travaux quelque homme vif, actif et intelligent, qui ne se rebute point pour les difficultés, et à qui il y ait ordre de donner tout ce qu'il demandera. On peut espérer moyennant cela de réussir; autrement tout demeurera.

Si les ennemis donnaient un peu de temps, je ne crois pas qu'il fût impossible de faire un retranchement et même deux, depuis la place jusque vers la montagne, pour boucher entièrement le passage aux ennemis s'ils voulaient passer outre, empêcher la communication de leurs quartiers s'ils veulent assiéger Toulon, et leur opposer de cette manière un front soutenu du canon de la place, qui enfilerait leurs tranchées et verrait à revers toutes leurs batteries; mais, pour en parler plus sûrement, il faudrait avoir examiné de près, et dans la vue d'une semblable conjoncture, l'étendue qu'il y aurait à occuper, et l'endroit qui serait à choisir pour cela par rapport à la disposition des montagnes, qui sont assez hautes et assez escarpées pour croire que les ennemis auraient peut-être assez de peine à se mettre

en état de les occuper ou de passer entre elles et le retranchement qu'on pourrait faire. Mais, autant que l'idée que j'en ai m'en peut faire juger, je ne crois pas que cette proposition soit tout à fait à rejeter sans être auparavant bien examinée, comme étant, je crois, ce qui peut le plus facilement contribuer à la conservation de cette place.

On peut aussi, faute de dehors, puisqu'on a des poudres plus qu'il n'en faut pour soutenir un siége dans les formes, en employer une bonne partie à miner le chemin couvert du côté de l'attaque, qui, selon toutes les apparences, doit être du côté de la porte de Saint-Lazare, et il serait très-important, dans cette vue, d'y envoyer incessamment et en toute diligence, tout autant de mineurs que l'on pourrait.

On pourrait employer aussi très-utilement partie de cette poudre à faire des artifices, que les canonniers des vaisseaux savent très-bien faire, et qui peuvent merveilleusement servir à la descente du fossé, si les ennemis peuvent en venir jusque-là, aussi bien que les barils de braie et de goudron qu'il peut y avoir dans les magasins; et c'est à quoi il faudrait, par conséquent, faire travailler tous les maîtres canonniers qu'on pourra rassembler, en donnant incessamment pour cela les ordres nécessaires.

Comme on ne manque pas non plus à Toulon de gens industrieux pour la charpente, et qu'il y a pareillement des bois et du clou plus qu'il n'en faut pour tout ce qu'on peut imaginer pour la défense d'une place, il y a beaucoup de choses que l'on peut faire, surtout pour la descente du fossé, de concert avec les ingénieurs qui seront destinés pour la défense de cette place; et pour cet effet, il serait très-important de les faire partir en toute diligence, s'ils ne le sont pas encore, avec ordre d'examiner tout ce qui se peut faire pour mettre utilement en œuvre ce qu'on a de bois, de fers et de clous dans les magasins, puisqu'on ne peut point espérer d'en faire jamais un meilleur usage; mais il serait aussi nécessaire que les ordres fussent donnés incessamment pour faire venir un bon nombre de charpentiers dans cette vue.

On pourrait aussi se servir, peut-être très-facilement, des eaux qui traversent le fossé, et qui font moudre les moulins de la ville, soit en les soutenant, soit pour en faire simplement une cunette; et pour cela on se réglerait sur le temps qu'on pourrait avoir après avoir fait les autres travaux plus pressés, ou sur ce qu'on aurait d'ouvriers de plus, en faisant venir généralement tous ceux qu'il serait possible d'avoir, sur quoi il y aurait pareillement à donner incessamment les ordres nécessaires.

Quant à la défense qu'il y aurait à faire du côté de la mer, cette flotte que les ennemis ont dès à présent sur ces côtes ne devant pas apparemment être destinée pour un autre usage, dès qu'ils auront formé le dessein de faire le siége de Toulon, il me semble que les vaisseaux du roi peuvent être employés bien plus utilement et plus glorieusement pour eux et pour la marine, qu'en prenant le parti de les couler à fond pour leur propre conservation, n'étant pas naturel ni de la gloire du roi, ni de celle du nom français, ni de la bienséance, qu'une chose aussi formidable par elle-même qu'un vaisseau de guerre, surtout de la force de ceux qui sont à Toulon, se cache et périsse sous l'eau plutôt que l'employer à sa propre défense, quand il peut non-seulement y être utile, mais, de plus contribuer en même temps à celle de la place, à celle de l'arsenal et de toutes les munitions qu'il renferme.

Si l'on allègue, pour soutenir un semblable dessein, qu'on n'aura pas le temps de les mettre en défense, je dirai, quant à moi, qu'il n'en faudra pas moins, et peut-être plus, pour les mettre en état d'être coulés véritablement à fond, puisqu'il faudra pour cela les dégarnir entièrement, les démâter et les lester, si l'on ne veut pas que la mer et les courants s'en jouent, et les mener ensuite fort loin. Si l'on dit qu'il en coûtera davantage, et qu'on n'est pas en état, faute d'argent, de faire aucune dépense, je soutiendrai qu'il en coûtera tout autant d'une façon comme d'une autre, puisqu'il ne faudra pas moins de monde pour les dégarnir et les conduire en rade, dans la vue de les couler à fond, que pour les mettre en état

de se défendre, outre qu'alors il ne faudra pas les mener si loin, et que l'on peut employer à l'embarquement de leurs affûts et de leurs canons le temps et l'argent qu'il faudra pour les dégarnir. Si l'on n'a pas le temps de faire l'un et l'autre, et comme il n'y a pas d'apparence qu'on renvoyât les matelots qu'on aura fait venir, quand ils n'auraient servi que pour couler les vaisseaux à fond, qu'on n'ait vu ce que deviendront les ennemis, autant vaudra-t-il les occuper à défendre ces mêmes vaisseaux qu'à les tenir à terre à ne rien faire, ce qui ne coûterait pas ainsi davantage, et il est même à craindre que cela ne coûte pas beaucoup, puisqu'il serait fort à souhaiter que les ennemis donnassent lieu, par leur retardement, à les occuper davantage.

Pour dire bien précisément l'endroit où il serait plus à propos de placer ces vaisseaux pour servir à leur propre défense de même qu'à celle de la ville et de la rade, il faudrait avoir un plan juste des sondes; mais s'il se trouve qu'on puisse les placer du côté du couchant du chenal qui mène aux darses, pour leur y faire faire leur souille, en les chargeant ensuite de leurs canons, cela me paraîtrait sans difficulté le meilleur, parce qu'ils y seraient flanqués des deux côtés par le canon de l'Éguillette et par celui de l'enceinte des darses; que les vaisseaux ennemis, ni peut-être même les brûlots, ne trouveront pas assez de fond pour en approcher, et qu'ils y seraient plus éloignés des batteries que les ennemis, par la suite, dans un long siége, pourraient établir sur la côte de la Malgue; que cependant ils empêcheraient les vaisseaux ennemis de s'approcher de la darse et de mouiller entre la grande tour et le Morillon, et qu'ils empêcheraient aussi qu'aucune sorte de bâtiment n'entrât dans la rade dans le temps qu'ils auraient une entière liberté d'y envoyer et d'en recevoir tous les secours dont ils auraient besoin.

Cependant, comme les ennemis ne manqueront pas de faire leurs efforts pour les brûler, c'est par cette raison qu'il serait important que les galères, au lieu de les tenir à Marseille, fussent toutes mouillées dans la rade de Toulon du côté de la Seyne, tant qu'il

serait possible d'en armer; elles y défendraient les vaisseaux des brûlots et des autres petits bâtiments que les ennemis pourraient y envoyer, et iraient même les attaquer, selon les temps et la situation où ils se trouveraient, ce qui peut-être ferait courir autant et plus de risques aux ennemis qu'ils n'en feraient courir aux vaisseaux du roi, si cela même ne les rebutait pas tout à fait du siége aussi bien que la défense vigoureuse qu'on pourrait faire du côté de la terre.

Il y aurait tout lieu de l'espérer ainsi, puisqu'on aurait toute la quantité de poudre qu'il faudrait; que le canon ni les boulets n'y manquent pas; que le munitionnaire de la marine y a du biscuit et de la farine en assez grande quantité, de même qu'à Marseille, d'où il serait à propos de faire venir à Toulon tout ce qu'il y a, comme il sera dit dans la suite; que ceux qui commanderont dans la province doivent y faire entrer de plus tout ce qu'ils pourront de bestiaux, de fourrages, de grains et surtout de farines, pour les ôter aux ennemis et contribuer à la subsistance de la garnison, faisant venir le tout du côté de Vidauban, du Luc, de Cuers et de Solliès, par où les ennemis doivent passer; que la marine donne pour un siége des secours qu'on ne trouve point dans les autres places, et qu'enfin on y pourra faire entrer successivement tout autant de troupes qu'on en voudra, si l'on fait tant que d'y faire venir assez à temps toutes celles qui sont dans le Dauphiné, en tenant campées dans la plaine de Gemenos celles qu'on ne jugera pas à propos de faire entrer d'abord dans la place, surtout si les vaisseaux du roi sont mouillés en ligne, et qu'on parvienne à faire un retranchement vers la montagne, qui ôte aux ennemis la communication de leurs quartiers, comme il a été dit ci-dessus.

Cependant, comme la grande difficulté sera peut-être de faire venir assez à temps les troupes qui sont en Dauphiné, on pourrait toujours, en attendant, faire entrer dans la place partie des milices du pays, et dans le même temps faire descendre vers le Rhône toutes les troupes qui se trouveront le plus à portée de s'y pouvoir embarquer, faisant assembler pour cet effet, dans ces endroits, tous

les bâtiments qui seront au-dessus, pour les faire descendre jusqu'à Tarascon, d'où ces troupes n'auront plus à faire que vingt-quatre lieues par terre jusqu'à Toulon, et où, par conséquent, elles pourront être en huit ou dix jours, de quelque endroit où on puisse les embarquer, et l'on pourrait aussi donner ordre en même temps d'y faire marcher la cavalerie qu'il y a présentement au camp de Sablons, s'il n'y en a point qui soit campée plus près de la Provence.

Après avoir dit ce qui peut regarder la défense de Toulon, il reste à parler présentement de celle de Marseille, dont la conservation n'est pas moins importante, si même elle ne l'est pas davantage, par l'horrible échec que le commerce du royaume en recevrait, si cette ville était une fois pillée, brûlée ou démolie, comme il est à craindre d'un prince irrité qu'on a traité de même en ses propres maisons, et qui ne garde point de mesures. Une semblable catastrophe serait en effet capable de faire passer sans retour le commerce de cette ville à Gênes ou à Livourne, sans jamais plus retourner à Marseille, comme on l'a vu successivement quitter Medine, en Espagne, Bruges et Anvers, pour aller s'établir, comme il est actuellement, à Amsterdam, parce qu'il suit beaucoup plus la liberté, le nombre et l'opulence des négociants, que la situation des lieux, quoique beaucoup plus avantageusement placés; mais enfin, quelque grand que soit le mal qu'il en peut arriver, il est certain cependant que cette ville, par elle-même, ne peut se défendre, et que si les ennemis font tant que de se présenter devant les murailles, elle sera réduite sans ressource à leur discrétion.

Sur ce fondement, il est d'une absolue nécessité de chercher sa défense par quelque autre voie, et je n'en vois point que dans son terroir et dans le grand nombre de ses habitants. Ce peuple, naturellement, a de la bravoure et de l'honneur; tous les honnêtes gens sont, de plus, très-affectionnés au roi, et quoique le menu peuple soit quelquefois libre en paroles, je suis persuadé que, dans le fond, jusques au moindre paysan se trouvera fidèle, pourvu qu'on les sache mener et qu'ils aient confiance en celui qui les commande; et

par bonheur ces deux avantages se trouvent dans celui qui en est gouverneur, qui de plus est actif et très-vigilant.

Ce qui peut, de plus, augmenter de beaucoup l'ardeur et la fidélité de ce peuple, c'est qu'on puisse lui persuader que le duc de Savoie ne vient que pour les détruire et les ruiner de fond en comble, dans la vue de ruiner par là leur commerce au Levant pour le faire passer dans la suite à Savone, dont il prétend bientôt se rendre le maître, et de se venger abondamment aussi sur eux de ce qu'on lui a fait dans ses États. Une semblable idée peut les animer de manière qu'ils seront capables de tout entreprendre; et si ce peuple armé se réunit de bonne foi pour sa défense, comme il doit y avoir plus de soixante ou soixante et dix mille bons hommes propres à porter les armes dans la ville ou dans le terroir, il n'est pas sûr que les ennemis y puissent pénétrer facilement.

Ce terroir est presque tout environné par la mer ou par des montagnes presque inaccessibles, où il n'y a proprement que deux passages pour y pouvoir entrer : l'un du côté d'Aix, l'autre du côté de Toulon. Ces passages sont même fort étroits en quelques endroits, comme est celui de Saint-Marcel du côté de Toulon, et beaucoup plus encore celui d'Aix à Septèmes. Les habitants du terroir, s'ils prennent feu, auront bientôt fait un double et un triple retranchement dans chacun de ces endroits que les ennemis auraient bien de la peine à forcer, surtout en cas qu'il y eût quelques troupes réglées dont ils pussent apprendre à se conduire et suivre l'exemple; et quand bien même ces retranchements seraient forcés et que les ennemis auraient pu pénétrer par quelque autre endroit, ce que je ne crois pas, et que ceux du canton sauront, en tout cas, bien indiquer, bien retrancher et bien défendre, je ne désespérerais point encore de la conservation de la ville, parce que ce terroir, sur l'étendue de plus de deux lieues de tous côtés, est tout entouré et tout entrecoupé de murailles, qui ne laissent libres que des chemins assez étroits, dominés de tous côtés par le terrain qu'occupent les bastides, qui, presque partout est en terrasse sur ces chemins, en sorte que les ennemis cour-

raient grand risque d'y être assommés, quand ce ne serait qu'à coups de pierres en y passant, sans parler d'une infinité de petits retranchements qu'on y peut faire en plusieurs endroits; et s'ils prétendaient forcer les bastides pour aller de l'une à l'autre, ils auraient autant d'espèces de fossés à descendre, en vue de ceux qui seront de l'autre côté, qu'il y a presque de bastides, ce qui rend le terroir presque impénétrable dès que les habitants seront animés et qu'ils voudront bien se défendre, et c'est à quoi il est très-important de les savoir bien engager.

J'aurais bien voulu, par cette raison, qu'on n'eût point d'abord à leur demander de l'argent, surtout pour un autre sujet que pour leur propre conservation. Ce n'est pas qu'on n'eût bien pu, dans la suite, les engager à donner les cent mille écus qu'on doit leur demander; mais je crains que, leur faisant d'abord une pareille proposition, qui tend, ce me semble, à les dépouiller pour un autre dans le temps qu'ils courent le même risque, qu'ils sont à la veille de tout perdre, et qu'ils doivent penser, avant toute chose, à leur propre conservation, cela ne les abatte et ne les rebute en quelque façon.

On dira sans doute à cela que ces considérations sont belles et bonnes, mais qu'il faut, de nécessité, de l'argent dans une conjoncture aussi pressante, et qu'on n'en peut point espérer d'ailleurs; que moi-même, qui viens de faire un grand mémoire, jusqu'ici n'ai point encore parlé des moyens d'exécuter ce que je propose, et que, cependant, sans cela, tout ce que j'ai dit devient fort inutile. Sur cela je dirai qu'on peut bien, en effet, tirer de Marseille cent mille écus, mais que ce doit être, s'il se peut, après les avoir entretenus sur leur propre défense, avoir formé, de concert avec eux, le projet de la défense du pays comme y ayant eux-mêmes le plus d'interêt, et les avoir engagés par là à soutenir Toulon comme un des moyens les plus sûrs d'éloigner d'eux les ennemis pour se mieux conserver eux-mêmes; cependant, après avoir bien cherché le moyen de fournir d'ailleurs aux dépenses qu'il faudra faire dans une semblable conjoncture, je n'en ai point trouvé de plus présent ni de plus sûr que de faire

au plus tôt une monnaie des canons de fonte qui sont au roi dans Toulon, au lieu de les couler à fond ou de les envoyer au delà du Rhône, puisqu'on serait en risque de les perdre. Quel que soit celui que l'on prenne de ces deux partis, comme cette matière vaut son prix par elle-même, elle ne peut point être refusée; et quand le roi n'y gagnerait rien, ayant d'ailleurs assez de canons de fer pour une marine qui ne sera pas si tôt rétablie, il gagnerait bien avantageusement, dans la suite, la façon de ces mêmes canons, dès qu'ils serviraient à conserver sa marine dans une occasion semblable.

Quant à la fabrique de cette monnaie, elle ne coûtera pas beaucoup et fera bientôt son effet, si, sans s'attacher à la rendre uniforme, on y met seulement un coin qui la fasse valoir ce que chaque morceau pourra peser, en donnant seulement un prix à la matière. Cette monnaie sera véritablement un peu incommode, mais on fait bien en Suède des payements par des bateaux entiers chargés de cuivre, et cette monnaie ne durera de plus qu'autant que l'on voudra. Je compte aussi pour argent comptant ce qu'on pourra faire entrer de grains et de farine dans Toulon pour les ôter aux ennemis, puisque cela ne se payera que dans la suite; que les troupes ont aussi leurs fonds faits pour leur subsistance, et qu'il ne faut en tout d'argent monnayé que pour ce que l'on ne pourra point éviter de payer chaque jour.

Voilà tout ce que le peu de lumières que j'ai m'a pu suggérer pour le service du roi et la conservation de la marine dans une occasion aussi importante. Je n'ai pas eu plus tôt connaissance de ce qu'elle donnait lieu de craindre de la part des ennemis, que je n'ai pu tranquillement achever mon voyage, revenant actuellement de Provence, après y avoir exécuté tout ce dont j'étais chargé de la part du roi; mon zèle m'a fait croire que mon devoir m'obligeait d'abord à prendre la poste pour venir dire là-dessus ce que plus de trente-cinq ans d'expérience et de service dans les galères, dans les vaisseaux et dans les fortifications m'ont appris, et tout ce que la résidence et les divers voyages que j'ai faits en Provence et sur les côtes m'ont donné de connaissance du pays, comme aussi pour m'offrir moi-même à

aller partout et à faire tout ce à quoi le roi me jugera propre pour son service dans une semblable conjoncture, n'ayant jamais eu et n'ayant encore rien de plus à cœur que d'employer le reste de mes forces et de ma vie pour lui donner, en toute occasion, de nouvelles preuves de mon zèle.

MÉMOIRE DE M. LE MARÉCHAL DE CATINAT SUR LA PROVENCE; 2 JUILLET 1707 [1].

(*Voir page* 107.)

J'ai lu le mémoire fort étendu que m'a remis M. d'Herleville, qui n'a pu être fait que par un homme très-intelligent et très-entendu. Je n'ai jamais été à Toulon ni à Marseille, de manière que je ne suis pas en état de penser autrement que ce qui est porté dans ledit mémoire sur l'état où sont ces deux villes et sur la situation du pays qui les environne.

La proposition d'un camp retranché proche Toulon me paraît fort bonne. Comme celui qui a fait le mémoire me paraît fort intelligent et que c'est lui qui le propose, je suis dans la confiance qu'il a été capable d'en bien connaître et discuter les avantages. Un camp retranché demande bien des conditions. On dit que M. de Besons est allé en Provence; si son sentiment se trouve conforme à celui de la personne qui a fait le mémoire, l'on ne saurait travailler trop promptement à ce camp retranché. Sans la grande conséquence que les ennemis peuvent se faire de ruiner notre marine à Toulon, et qu'ils peuvent penser devoir beaucoup donner à la fortune pour parvenir à un si grand objet, j'aurais toutes les peines du monde à croire qu'ils prétendissent entrer en Provence de ces côtés-là sans prendre Antibes, où l'on ne doit pas négliger d'être en état de laisser une bonne garnison, si l'on est obligé de quitter le Var.

Il y a actuellement si peu de troupes en Provence, qu'il me semble que cela doit être regardé avec bien de l'inquiétude. Je puis ignorer

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 2041, n° 15.

les ordres que sa majesté a donnés pour y en faire arriver de Languedoc et de Guyenne.

Comme les troupes qui sont sur ces frontières, étant partagées aux deux extrémités, n'en assureraient pas une, vu leur nombre et l'état présent des bataillons et des escadrons, et qu'elles ont besoin de se réunir pour se porter ensuite où les ennemis auront donné commencement à un grand dessein, il faut toujours en revenir que c'est à M. le maréchal de Tessé, qui est sur les lieux, à être informé des mouvements des ennemis, de régler les siens sur les avis qu'il en peut avoir, et de se tenir, autant qu'il lui sera possible, en état de porter promptement remède où sera le mal. Pour défendre le passage du Var haut la main, il faudrait la meilleure partie des troupes qui sont sur nos frontières. Lorsque j'ai parlé du camp derrière le Var, je n'ai pas prétendu que ce fût pour en défendre le passage contre une armée ennemie, mais seulement pour couvrir tout le pays contre des camps volants que les ennemis auraient pu faire marcher dans le comté de Nice; et aussi, en cas que les ennemis fussent en force pour faire passer le Var, les troupes qui auraient composé ce petit camp auraient formé des garnisons pour donner le temps à M. le maréchal de Tessé de faire les mouvements qu'il aurait jugés nécessaires.

MÉMOIRE DE M. DE FORVILLE SUR LA DÉFENSE DE MARSEILLE; 6 JUILLET 1707 [1].

(*Voir page* 108.)

Voici tout ce qui me paraît de plus convenable pour la défense de Marseille.

Du côté de la terre, c'est d'occuper tous les défilés et postes du terroir, qui contient environ six lieues de tour, avec le plus de troupes réglées qu'il se pourra, auxquelles l'on pourra joindre trois ou quatre mille paysans; les postes les plus dangereux sont les avenues d'Aix.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2041, n° 46.

et, selon ma petite connaissance, ceux que les ennemis pourraient entreprendre avec très-peu de peine, s'il n'y a tout au moins un bon corps de troupes. Presque tous les autres passages se trouvent des défilés continuels où il n'y a pas même de l'eau, hormis celui du côté d'Aubagne; mais, selon toute apparence, les ennemis prendront la route d'Aix par derrière toutes nos montagnes, et il ne faut pas penser qu'on puisse défendre la ville de Marseille, qui se trouve sans aucune défense.

Du côté de la mer, ce sont les batteries de canon et de mortiers. Il faut environ mille hommes pour les servir, canonniers et bombardiers et matelots, tous des meilleurs.

Le château d'If et les îles Pomègue et Ratonneau méritent une attention particulière, car c'est, pour ainsi dire, une des portes de Marseille. Il faut penser d'y jeter tout au moins sept cents hommes, tous des meilleurs, composés de canonniers, bombardiers et bons soldats; il faut incessamment y faire porter de l'eau, dont on y manque, pour faire remplir les citernes, ce que l'on fera avec les caïques des galères. Il faut y mettre des vivres tout au moins pour trois mois. Cette place, c'est-à-dire celle du château d'If, qui approche le plus de Marseille, deviendra imprenable; car, pour Ratonneau et Pomègue, je ne tiens pas qu'elles soient soutenables si la flotte des ennemis les attaque avec les troupes qu'on dit être embarquées sur cette flotte; ainsi la batterie qui est sur la pointe de Ratonneau serait facilement enlevée et servirait aux ennemis contre nous.

Il me paraît encore que le fort Tourville, qui est à l'île de Doumes, doit être renforcé par des canonniers, bombardiers et soldats avec un des meilleurs sujets qu'on puisse trouver pour y commander.

Il faut, dans toutes les batteries, toutes les munitions de bouche et de guerre mentionnées par un mémoire particulier.

Je ne parle point ici des citadelles de Marseille, dont la principale est Saint-Nicolas. Les ennemis peuvent, dès le premier jour, y attacher le mineur au bastion qui est du côté de Saint-Victor. Il faut

que M. de Montmort fournisse tout au moins trois mille fusils des arsenaux du roi pour tâcher d'armer les habitants de la ville et du terroir, dont la plupart ont vendu les leurs par misère.

Il est indispensablement nécessaire de jeter du monde suffisamment dans le fort de Notre-Dame-de-la-Garde, avec toutes les munitions de bouche et de guerre qui peuvent être nécessaires; car ce fort domine la ville et les citadelles, et ne laisse pas d'être de défense. Avoir une escadre de galères bien armées dans le port et les îles de Marseille pour inquiéter les entreprises que pourrait faire l'armée navale des ennemis, soit pour des descentes ou des bombardements, et pour rassurer les peuples; et, dans un coup d'extrémité, je tiens qu'elles se peuvent retirer malgré toutes les forces navales des ennemis, à cause que les îles, les écueils et la situation des rades rendraient la retraite des galères sûre.

Il ne faut pas perdre un moment de temps pour envoyer prendre à Toulon toutes les munitions de guerre qui peuvent nous être nécessaires, dont ils ont suffisamment et au delà; car, si une fois la flotte des ennemis était devant cette place, il ne serait plus temps.

Je crois même qu'on ne doit point penser à se servir des milices de cette ville que pour sa défense, et qu'il faut que tous les postes et quartiers de la ville soient occupés pour empêcher les mouvements de la canaille, qui ne demanderait qu'occasion de piller. Je tiens qu'il y a plus de vingt millions de marchandises dans cette ville.

Il me paraît important que je sois moi-même à la défense du terroir. Je travaille pour avoir auprès de moi une compagnie de cent jeunes gentilshommes ou cadets, ce qui est d'un grand exemple pour animer le peuple, aussi bien qu'à une compagnie de cinquante maîtres, que j'espère mettre sur pied.

Voilà un mémoire que j'ai donné à M. le comte de Grignan, auquel il fait toute l'attention qui peut convenir.

INSTRUCTION DE M. DE MEDAVI POUR M. DE THOUY, QUI RESTE EN SAVOIE POUR Y COMMANDER[1].

(*Voir page* 115.)

Je laisse à M. de Thouy huit bataillons; savoir, les deux de Leuville, les deux de la Feuillade, le second de Bretagne, un de Médoc, et un des Vosges et de Durfort, avec le régiment de dragons de Lalande.

On peut garder la tête de la Tarentaise, c'est-à-dire le camp de Saint-Maurice, avec les deux bataillons de la Feuillade. Dans le premier retranchement, Médoc pour garder le pont de Bonneval, et Vosges pour garder le Villar-Roger, c'est-à-dire la droite et la gauche du camp.

Les droite et gauche du camp éloignées sont, à savoir, à la droite, Tignes, d'où on peut passer le Mont-Iseran, et tomber par là dans la Maurienne. On y peut encore venir par la vallée de Lens, et aussi en montant droit sur Tignes pour venir gagner Pesé, en passant l'Isère à Tignes, et de Pesé les ennemis se peuvent porter sur Moutiers. Outre que ce chemin-là est difficile, il ne peut pas empêcher la retraite du camp de Saint-Maurice, parce qu'il y aurait toujours l'Isère entre les ennemis et nous; et pourvu qu'on ait l'attention de rompre les ponts qui sont entre Moutiers et Saint-Maurice, jamais ils ne pourraient inquiéter nos troupes dans leurs retraites.

Il n'est pas nécessaire de tenir des troupes à Tignes; il suffit d'y avoir des gardes de paysans pour être averti, et de temps en temps quelques partis du camp de ce coté-là. L'autre gauche éloignée du camp de Saint-Maurice, c'est le Chapuy, l'Allée-Blanche, le Bonhomme; ce côté-là est le plus essentiel pour empêcher les ennemis de pénétrer en Savoie. On a fait quelques ouvrages au Chapuy et au Bonhomme, qui resserrent fort la défense de ce poste important; et moyennant cinquante hommes et une compagnie de grenadiers, il

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2041, n° 200.

sera impossible aux ennemis de passer par là, ou, du moins, si les postes sont forcés, ils pourront toujours se retirer.

Pour soutenir donc ce poste, il ferait venir à Beaufort le bataillon de Durfort, qui est inutile à Lans-le-Bourg, et encore cent hommes de Leuville à Conflans, de manière que les deux cents hommes de Leuville, avec les deux compagnies de grenadiers du même régiment et Durfort, pourront fournir au Chapuy cinquante hommes par jour et une compagnie de grenadiers, lesquels on fera relever tous les cinq jours; au moyen de quoi on peut toujours tenir la tête des montagnes

Il reste dans Chambéry deux cents hommes de Leuville et plus de deux cents invalides. Il est aisé de leur fournir des armes de celles qu'on a ôtées du pays.

Il y a encore dans le Faussigny et le Chablais le second bataillon de Bretagne avec les deux compagnies franches de M. de Vallière et d'autres compagnies détachées dans des châteaux. M. de Prade, brigadier, est chargé de ce corps pour occuper tous les postes qui sont sur le lac, et pour contenir les voleurs du pays et faire payer les droits du roi.

Dans la situation dans laquelle sont les ennemis, il est impossible qu'ils puissent imaginer de vouloir pénétrer en Savoie avec six bataillons qu'ils ont dans le val d'Aost, ce corps étant à peine suffisant pour empêcher que nous ne pénétrions dans leur pays; mais quand ils auraient encore plus de troupes, à moins qu'ils n'en eussent assez pour se pousser jusqu'en France pour en tirer des contributions, il ne faut pas croire que ce fût l'intérêt de M. de Savoie d'entrer simplement en Savoie, ce qui causerait la ruine totale d'un pays qui est à lui sans en tirer aucune utilité, n'y pouvant pas faire d'établissement.

Enfin, si, nous voyant occupés tous en Provence, M. de Savoie s'allait imaginer de marcher dans le val d'Aost avec tout ce qui lui reste de troupes en Piémont, et entrer dans le pays avec douze ou quinze mille hommes, il faudrait alors céder à la force et se retirer

avec toutes les troupes dans un camp que j'ai fait retrancher à Freterive, qui se peut soutenir avec quatre mille hommes contre vingt. Sa situation en fait la force. L'Isère, parallèle à une montagne de rochers qui est escarpée, en rend la droite et la gauche inattaquables, et le devant et le derrière de ce camp sont fermés par un retranchement bien palissadé, qui n'a pas deux cents toises, et par conséquent facile à garder avec peu de monde.

Un côté défend tout ce qui vient de la Tarentaise; l'autre côté opposé regarde Saint-Pierre d'Albigny, et est à une portée de mousquet du fort de Meolans, où on peut mettre les munitions de bouche et de guerre pour ce camp, où il n'est pas nécessaire de laisser personne.

Sur l'Isère, il y a un bon pont qui donne l'entrée de ce camp dans la vallée de Maurienne, et par ce moyen-là on peut se porter sur l'Isère pour défendre cette rivière du côté qu'il conviendra; et, enfin, c'est le seul poste où on puisse retirer un corps de troupes en Savoie avec quelque sûreté.

DÉTAILS SUR LA POSITION PRÈS D'AUBAGNE, PAR M. DE MAUROY: 25 JUILLET 1707 [1].

(*Voir page* 119.)

Pour venir de Toulon à Aubagne il faut passer une plaine qui a une lieue de longueur, qui commence à Gemenos, à six lieues de Toulon. Cette plaine forme une espèce de triangle; elle est couronnée de montagnes très-hautes et dont la plupart sont impraticables. On arrive dans cette plaine, par Gemenos, en venant de Toulon, après avoir passé trois lieues terribles de défilés par les bois de Connioux, sur des montagnes fort arides.

En entrant par la plaine de Gemenos, est un grand chemin qui prend à droite, lequel conduit à Roquevaire, où l'on passe entre deux hautes montagnes très-serrées, et de là, à Aix.

On trouve un autre chemin auprès de Gemenos, qui longe à

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2041, n° 301.

gauche une chaîne de montagnes qui sépare la plaine dudit Gemenos d'avec la mer, et dont les revers tombent sur la Ciotat et Cassis: ce chemin mène à Aubagne, et de là à Marseille.

Aubagne est sur une petite plaine élevée, en forme de plateau, laquelle domine sur la plaine de Gemenos, à l'opposite dudit Gemenos et des débouchés du bois de Connioux, dont elle n'est éloignée que d'une lieue.

La chaîne de montagnes qui vient de Roquevaire se resserre près d'Aubagne, et n'est séparée des montagnes qui sont entre Aubagne et la mer que d'environ six mille pas. Aubagne est presque dans le milieu de cet intervalle.

La rivière de Veaune coule au pied d'Aubagne; le terrain qui est entre cette rivière et la chaîne des montagnes qui joignent la mer forme cette éminence sur laquelle est situé Aubagne, où l'on peut placer un camp de quarante bataillons en front de bandière, la droite appuyée aux montagnes de la mer, la gauche sur un plateau escarpé, au fond duquel passe la Veaune. Aubagne est dans le derrière de ce camp.

Ce terrain n'occupe que la moitié de celui qui est entre les deux chaînes des montagnes qui forment la vallée qui va à Marseille. L'autre moitié qui ne se trouve point occupée sans un nombre considérable de troupes, a environ trois cents pas de front, et se peut joindre à la droite par une ligne qui, communiquant au camp, barrerait toute la vallée, d'une montagne à l'autre, ce qui rendrait le passage de Toulon à Marseille, par le grand chemin ordinaire, bien difficile à un ennemi venant de Toulon, quand même il serait supérieur.

Si ce poste, fortifié à sa droite par les montagnes et rochers qui vont jusqu'à la mer, et à sa gauche, au moyen de la ligne proposée, par celles qui communiquent à Aix, par Roquevaire, pouvait être attaqué, on trouve encore sur le chemin de Marseille, une lieue derrière Aubagne, le poste de la Pene, où, les deux chaînes de montagnes se resserrant, l'on peut placer de l'infanterie fort avantageusement

La même chose se rencontre à Saint-Marcel, une lieue derrière la Pene, et ensuite l'on trouve toutes les bastides de Marseille, dont l'infinité d'enclos fournit des postes qui se soutiennent les uns les autres.

On peut comprendre par cette description, qu'en plaçant l'armée à Aubagne, les ennemis ne peuvent plus marcher de Toulon à Marseille avec les détachements qu'ils peuvent faire considérables, dès que leur camp devant Toulon sera assuré par les lignes de circonvallation et de contrevallation.

Le poste d'Aubagne met Marseille dans une entière sûreté, en attendant l'événement de Toulon, car il n'est pas vraisemblable que l'ennemi fasse passer un détachement par la route de Toulon à Saint-Maximin, de Saint-Maximin à Aix, et d'Aix à Marseille, détour qui les oblige à vingt lieues de chemin, n'y ayant point d'autre route, quand celle d'Aubagne est fermée, ce qui les séparerait tout à fait; et quand même ils prendraient ce parti, le camp d'Aubagne n'aurait que trois lieues pour aller à Marseille, et deux lieues, de Marseille sur le chemin d'Aix, pour en barrer pareillement les avenues.

Le parti d'occuper Aubagne ne peut cependant se prendre si l'on tient les troupes du roi derrière la Durance, où l'ennemi pendant le siège de Toulon ne peut faire aucune entreprise avec des détachements, qui mérite une attention préférable à la conservation de Marseille, qui ne me paraît guère moins de conséquence que Toulon, dont les quarante bataillons qu'on y a fait entrer marquent certainement l'importance; et l'on ne peut douter que, si le chemin de Toulon à Marseille par Aubagne devient libre aux ennemis, ils y porteront toutes les forces qu'ils pourront détacher du camp de Toulon, d'où ils s'y peuvent rendre en trois jours de marche.

Le poste d'Aubagne, à la vérité, ne faciliterait guère la communication avec Toulon, parce qu'il y a un défilé terrible entre deux rochers dans le village d'Ollioules, à une lieue de Toulon, dont les ennemis s'étant emparés, le passage ne sera plus praticable. M. le

maréchal de Tessé a laissé dans le château d'Évenos, qui est au-dessus de ces rochers, cinquante hommes de troupes réglées et cent hommes de milice, pour y tenir tout le plus longtemps qu'ils pourront.

Si l'armée du roi prenait le parti de se mettre entre Marseille et Toulon, il serait nécessaire de faire un pont sur la Durance, devers Orgon; cette rivière devient guéable de jour en jour, à cause de la sécheresse.

ÉTAT DES TROUPES DU CAMP RETRANCHÉ ET DE LA GARNISON DE TOULON; 26 JUILLET 1707 [1].

(*Voir page* 121.)

MARÉCHAUX DE CAMP. . . . { M. de Montsoreau. M. le comte de Villars M. de Carraccioli.

PREMIÈRE LIGNE.			DEUXIÈME LIGNE.		
BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
MM.			MM.		
Le Guerchois	La Marine. . . . . 3 Vexin. 2	5	Raffetot. . . .	Limosin. . . . . 2 Brie. . . . . 2 Thiérache. 2	6
Destouches. .	Bourgogne. . . . . 2 D'Esgrigny. . . . . 2 Cotentin. 1	5	Barville. . . .	Berry. . . . . 1 Soissonnais. . . . . 1 Albigeois. . . . . 1 Cordes. 1	4
Broglie.	Mirabeau. . . . . 2 Ile-de-France. . . 1 Gâtinais. 2	5	Sanzay. . . .	Sanzay. . . . . 2 Bassigny. . . . . 1 La Sarre. 1	4
Tessé.	Boissieux. . . . . 1 Bugey. . . . . 1 Forest. . . . . 1 Tessé. 2	5			
		20			14

GARNISON DE LA VILLE.

M. le marquis de Saint-Pater. . . .
M. de Cadrieu, brigadier. . . . . } 2 bataillons de Flandre et les troupes de la marine.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2041, n° 289

ÉTAT DES TROUPES DU CAMP DE M. LE MARÉCHAL DE TESSE ET DU CAMP DE SAINTE-ANNE [1].

(*Voir page* 134)

CAMP DE M. LE MARÉCHAL DE TESSÉ.

LA DROITE AU CHÂTEAU DE MISSIESSY ET LA GAUCHE A SAINT-ANTOINE.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
MM.		
Trieot	Lyonnais	2
	Premier bataillon de Rouergue	1
	Cambrésis	1
		4
Maulevrier	Anjou	2
	Dauphiné	2
		4
	Bretagne	2
	Premier et deuxième de Castella	2
		3
Du Montet	Châteauneuf	1
	Bigorre	1
	Beauvoisis	1
	Touraine	1
		4
	Royal-artillerie	1
		16

CAMP DE SAINTE-ANNE.

PREMIÈRE LIGNE.

LA DROITE AU CHEMIN COUVERT DE LA VILLE, ET LA GAUCHE A LA MONTAGNE.

OFFICIERS généraux.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
MM.		
Le Guerchois	La Marine	3
	Vexin	2
		5
Destouches	Bourgogne	2
	D'Esgrigny	2
	Cotentin	1
		5
Broglie	Mirabeau	2
	Ile-de-France	1
		3
Tessé	Bugey	1
	Forest	1
	Tessé	2
		4
	A LA VILLE.	
	Flandre	2
	Gâtinais	2
	Rouergue	1
	Troupes de la marine	3
		8
	CAMPÉS AUX FORÊTS.	
	Castella	1
	Marine	1
		2
		27

DEUXIÈME LIGNE.

LA DROITE A LA MONTAGNE ET LA GAUCHE A LA VILLE, PRÈS DE LA CHARITÉ.

OFFICIERS généraux.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
MM.		
Raffetot	Limosin	2
	Brie	2
		4
Sanzay	Sanzay	2
	Bassigny	1
	La Sarre	1
		4
	AU CAMP DE S[t]-ANTOINE.	
	Berry	1
Barville	Soissonnais	1
	Albigeois	1
	Cordes	1
		4
Nizas	Thiérache	2
	Boissieux	1
		3
		11

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2042, n° 132.

Lettre de M. le maréchal de Tessé au roi.

Du camp près de Toulon, 16 août 1707[1].

Voy. page 142.

Il n'y avait pas moyen, sire, de laisser tant de princes dans notre voisinage sans leur donner au moins quelque signe de vie.

M. Dillon avec le comte de Villars et les brigades de Raffetot et de Sanzay, douze compagnies de grenadiers et cent dragons à pied commandés par M. Le Guerchois, dont j'ai eu l'honneur de parler à votre majesté dans ma précédente, et auquel je n'ai pu refuser de se piquer de la perte qu'il avait faite de la Croix-Faron; tout cela, dis-je, marcha à ladite Croix-Faron, à l'entrée de la nuit du 14 au 15, avec ordre que, dès qu'ils seraient maîtres de ladite Croix-Faron, ils feraient un signal de fusées dont on était convenu. Cela fut heureusement exécuté après une marche de plus de huit heures, des chemins où il n'y a guère que des chèvres qui puissent passer; et au signal qui fut fait un peu avant le petit jour, M. le marquis de Goesbriant, lequel avait disposé dix-huit bataillons, dont quatre de la gauche, qui composent la brigade de Tessé, avec deux compagnies de grenadiers d'augmentation, formait une colonne le long des vignes, s'élevant le plus près de la Croix-Faron; l'autre colonne du milieu, composée de huit bataillons et de six compagnies de grenadiers d'augmentation, commandée par le comte de Montsoreau et le marquis de Broglie, marchait à même hauteur, et la troisième colonne, qui était celle de la droite, composée de six bataillons et de quatre compagnies de grenadiers d'augmentation, était commandée par MM. de Carraccioli et Destouches. Ces trois colonnes, au susdit signal que fit faire M. Dillon, marchèrent en bon ordre. Celle de la gauche, qui s'élevait par les vignes le plus près de M. Dillon, tomba sur un camp de quatre bataillons, dont un de Hesse, un de Saluces, un d'Offen-Palatin et un de Königsegg impérial; ces quatre bataillons furent entièrement défaits et leur camp emporté, leur bagage et leurs tentes pris. Le sieur de Brassicart, colonel en second de Montferrat, et le sieur de Bastoral, capitaine au même régiment, y furent faits prisonniers; tout ce que les ennemis purent faire fut de sauver leurs drapeaux; quelques

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2042, n° 171.

officiers et soldats de ces bataillons furent obligés de se sauver en chemise.

La colonne du milieu emporta de même, avec une extrême valeur, le fort Sainte-Catherine, et MM. de Carraccioli et Destouches emportèrent pareillement la chapelle Sainte-Catherine, où il y a deux pièces de canon. Ces trois postes des ennemis étaient occupés par huit cents hommes soutenus des susdits quatre bataillons, dont le camp, pour éviter le canon, était fort mal placé entre deux ravines. La plupart des officiers ennemis qui commandaient ces détachements ont été tués ou faits prisonniers, et la vivacité de vos troupes a été si grande à suivre les ennemis, que j'ai été moi-même avec M. de Besons et ceux qui me suivaient, emporté jusque dans les bas au-dessous de Sainte-Catherine, où j'ai eu beaucoup de peine à arrêter les drapeaux, bien que j'eusse ordonné que l'on ne songeât uniquement qu'à se rendre maîtres des plateaux et s'y établir, et raser toutes les batteries en grand nombre que les ennemis avaient faites et perfectionnées, sans qu'ils eussent encore même de canon.

Dès que MM. de Carraccioli et Destouches furent au plateau qui voyait à revers le fond de la parallèle qui communique à la Malgue par le pont de l'Égoutier, cette brigade, qui était celle de la marine, fit un furieux feu, que les ennemis soutinrent jusqu'au moment qu'ayant fait tourner deux pièces que nous leur avions prises, le feu desdites deux pièces et de quatre que M. de Langeron y envoya, commandées par de Cours, capitaine de vaisseau, firent un terrible carnage de ces gens-là, et c'est là que les prisonniers et les déserteurs en grand nombre nous ont assuré que le prince de Würtemberg et le prince de Saxe-Gotha avaient été tués. Cette ligne du fond de l'Égoutier fut remplie de plus de deux cents morts et de beaucoup plus de blessés. MM. de Carraccioli, Destouches et Dumetz, colonel de Bassigny, s'y distinguèrent fort.

Quatre pièces que M. de Goesbriant avait fait suivre la colonne du milieu furent placées au fort Sainte-Catherine. L'alarme était grande au camp des ennemis. Nous voyions avec plaisir les généraux

aller et venir, et de grosses colonnes d'infanterie marcher de différents côtés et trouver partout les incommodités du canon, tant de vos vaisseaux qui les voyaient en flanc, que de nos pièces de campagne placées sur les hauteurs, qui les labouraient à souhait.

MM. Dillon et Le Guerchois avaient culbuté sur la Croix-Faron tout ce qui s'y était trouvé, et fait des prisonniers, et j'oubliais de rendre compte à votre majesté que j'avais fait commander six compagnies de grenadiers et six piquets, aux ordres de M. de Cadrieu, qui s'embarquèrent pour aller par les derrières faire une diversion par les hauteurs de la Malgue, et essayer même d'enclouer le canon; mais M. de Cadrieu, brave et excellent officier, y trouva si nombreuse compagnie des ennemis, que tout ce qu'il put faire fut de réussir à une grande diversion.

J'oubliais encore de rendre compte à votre majesté que j'avais donné ordre au sieur de Barville, brigadier, et au sieur de Nizas, très-bon et très-ancien officier, de se saisir de Dardenne, où les ennemis tenaient cent hommes de pied et deux cents chevaux. Ce Dardenne et la Poudrière nous sont d'autant plus nécessaires que par là les ennemis nous avaient ôté l'eau des moulins de Saint-Antoine, dont la meilleure partie vient à Toulon; tout cela fut emporté de même, l'on y fit une quarantaine de prisonniers, quelques-uns de tués, le reste se sauva, et l'on prit seulement une trentaine de chevaux. Le colonel des cuirassiers Pfefferkorn, très-estimé, et qui fut celui qui tua feu Vaubecourt, y a été certainement tué.

Je ne dois pas encore oublier que Duvivier, lieutenant-colonel de Tessé, dont j'écrivis hier à M. de Chamillart, se distingua comme il a fait depuis quarante-quatre ans qu'il est dans ce régiment.

J'avais pour objet dans cette entreprise, qui a réussi partout, de voir si en chassant les ennemis de la Croix-Faron et des plateaux de Sainte-Catherine, l'on pourrait s'y maintenir. Le dernier, c'est-à-dire le fort Sainte-Catherine, n'est soutenable qu'en tenant la Croix-Faron, et cette Croix-Faron, dont il a été tant parlé, n'est certainement soutenable que quand on est maître de la Valette, où sont les

ennemis, parce que dudit la Valette on y va quasi de plain pied, et que du fort Sainte-Catherine il y a plus d'une heure et demie à marcher et par un chemin de chèvres; et en un mot, sire, pour soutenir l'un et l'autre, il eût fallu se hasarder tous les jours à une action générale, car il eût fallu porter la moitié de l'armée à la Croix-Faron, où il n'y a point d'eau du tout; et les hauteurs de la Malgue étant supérieures à celles de Sainte-Catherine, il est certain que desdites hauteurs de la Malgue, le nouveau camp qu'il eût fallu prendre à Sainte-Catherine eût été exposé à tout le canon desdites hauteurs de la Malgue. Je ne rends compte de ce dernier article à votre majesté que pour répondre à l'objection que pourraient faire ceux qui ne connaissent ni les moyens ni la privation totale d'eau, en disant : Puisque l'on a repris la Croix-Faron et le plateau Sainte-Catherine, pourquoi ne s'y tient-on pas? Et moi je réponds, sans approfondir davantage la matière, que cela était impossible.

A tout cela, sire, qui a réussi partout, et qui a été exécuté avec beaucoup d'ordre et de valeur, je ne crois pas qu'il y ait plus de huit ou dix officiers des nôtres de blessés, dont le plus considérable est le sieur du Cheilar, capitaine des grenadiers de d'Esgrigny, qui a eu le bras cassé. Je ne sais pas encore précisément ce que nous avons de tués et de blessés, mais je ne crois pas que cela excède quarante hommes. Cette action de supériorité sur vos ennemis ne laisse pas d'être agréable; nous leur avons rasé toutes les batteries et retranchements, depuis le fort Sainte-Catherine jusqu'à l'Égoutier, pris deux pièces de canon, des cinq qu'ils avaient en batterie sur lesdites hauteurs, brûlé les madriers, les plates-formes, une infinité de gabions; nous nous sommes tenus quasi tout le jour en vue des ennemis et de tous les mouvements qu'ils ont voulu faire: et enfin quand ils se sont absolument déterminés à retourner dans leur camp, nous sommes venus nous remettre dans le nôtre, et c'est à bon marché si nous ne leur avons pas tué, blessé, fait prisonniers ou fait déserter dans la journée, mille ou douze cents hommes. Outre les princes de Würtemberg et de Saxe-Gotha que plusieurs prison-

niers nous assurent avoir été tués, il y a plusieurs colonels, majors et officiers de distinction, que l'on dit qui ont eu le même sort. Je ne crois pas que cette action heureuse et d'éclat maintienne parmi ces messieurs l'union que l'on dit n'être pas déjà trop bien établie, et je prends la liberté de répéter à votre majesté que je n'ai eu de peine qu'à retenir l'ardeur et la vivacité de nos troupes. Je n'oublie rien pour entretenir le concert entre la marine et la terre, et j'espère que nous sortirons tous de tout ceci assez contents les uns des autres. Il est certain qu'il y a eu beaucoup d'officiers des ennemis tués.

ÉTAT DES TROUPES DESTINÉES POUR LA PROVENCE, LA VALLÉE DE BARCELONNETTE, LE DAUPHINÉ, LA SAVOIE, LE CAMP DE SABLONS ET CELUI DE BARBANTANE [1].

(*Voir page* 160.)

REGIMENTS.	BATAILLONS.	DESTINATION DES TROUPES.
POUR LA PROVENCE.		
Castelar	3	Broc.
Forest	1	Saint-Paul.
Beauvoisis	1	Grasse.
Bugey	1	Grasse.
Vexin	2	Cannes.
Thiérache	2	Entrevaux.
Lyonnais	2	Draguignan
Rouergue	2	Montoroux.
Soissonnais	1	Seillan.
2e de Cambrésis	1	Fayenne.
Boissieux	1	Bargemont.
Bigorre	1	Calas.
Dauphiné	2	Lorgues.
La Marine	3	Saint-Maximin.
	23	

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol 2043, n° 33

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
INFANTERIE POUR LA VALLÉE DE BARCELONNETTE.	
Bourgogne	2
D'Esgrigny	2
Cotentin	1
Limousin	2
Brie	2
La Sarre	1
Bassigny	1
Sanzay	2
	13
POUR LE DAUPHINÉ.	
Aunis	2
Santerre	2
Ile-de-France	1
Berry	1
Gâtinais	2
Cordes	1
1er d'Albigeois	1
	10
POUR LA SAVOIE.	
Touraine	2
Anjou	2
Bretagne	1
Châteauneuf	1
Mirabeau	2
Tessé	2
La Chenelaye	2
	12

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
CAVALERIE POUR LE CAMP DE SABLONS.	
Commissaire-général	3
Dauphin, dragons	3
Hautefort, *idem*	3
Fimarcon, *idem*	3
Vérac, *idem*	3
Villegagnon, *idem*	3
	18
POUR LE CAMP DE BARBANTANE.	
Lenoncourt	2
Châteaumorant	2
Dutrone	2
La Reine	2
Melun	2
Montgon	2
Dulue	2
Autichamp	2
Souscarrière	2
Rennepont	2
Manière	2
Dupalais	2
Fourbin	2
Chartres	2
Capy	3
Maisontiers	2
Rochecourt	2
Languedoc, dragons	3
	38

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Infanterie pour la Provence	23	
——— pour la vallée de Barcelonnette	13	
——— pour le Dauphiné	10	
——— pour la Savoie	12	
Cavalerie pour le camp de Sablons		18
——— pour le camp de Barbantane		38
TOTAUX	58	56

TABLEAU DE LA MARCHE DES TROUPES POUR SE RENDRE EN PROVENCE, DANS LA VALLÉE DE BARCELONNET

DESTINATION.	REGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	LIEU du départ.	JOURS D 4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.
INFANTERIE. Pour la Provence.	Castelar.	2		Draguignan.		Fayenne.	Grasse.	Broc.					
	Idem	1		*Idem*		*Idem*	*Idem*	Vence.					
	Forest.	1		Trans		Frejus	Cannes	Antibes.	St-Paul.				
	Beauvoisis.	1		Draguignan.		Fayenne.	Grasse.						
	Bugey	1		Trans.		Tezeret.	*Idem*						
	Vexin.	2		Trou		Frejus.	Cannes.						
	Thierache	2		Trans.		Calas.	Seillan.	Cailles.	Soleilhas.	Entrevaux			
	Lyonnais.	2		Draguignan.									
	Rouergue.	1		*Idem*		Montoroux.							
	Idem	1		*Idem*		Calas.							
	Soissonnais	1		Trans.		Seillan							
	2e de Cambresis	1		Draguignan.		Fayenne.							
	Boissieux.	1		Trans.		Bargemont.							
	Bigorre.	1		Draguignan.		Calas.							
	Dauphiné.	2		*Idem*		Lorgues.							
	La Marine.	3		Trans.		Cabasse.	Brignolles.	St-Maximin					
Pour la vallée de Barcelonnette.	Bourgogne.	2											
	D'Esgrigny.	2											
	Cotentin.	1		Montoroux.	Monts.	Serenon.	Castellane.	Séjour.	St-André.	Touraine haute.	Colmars.	Séjour.	Vallée de [Bar]celonne
	Limousin.	2											
	Brie.	2											
	La Sarre.	1											
	Bassigny.	1		*Idem*			Mons.	Serenon.	Castellane.	Sejour.	St-André.	Touraine haute.	Colmars
	Sanzay.	2											
Pour le Dauphiné.	Aunis.	2											
	Santerre.	2		Trans.		Villecrose.	Raguse	Pamoisson.	Sejour.	Mezel.	Digne	Beaujeu.	Seyne
	Ile-de-France.	1		*Idem*									
	Berry.	1		*Idem*									
	Condés.	1		*Idem*									
Pour la Savoie.	Touraine.	2											
	Anjou	2											
	Bretagne.	1		Draguignan.		Aulps.	Riez.	Lesmez.	Sisteron.	Sejour.			
	Chateauneuf.	1											
	Albigeois.	1											
	Mirabeau.	2											
	Tessé.	2		*Idem*			Aulps	Riez.	Lesmez.	Sisteron.	Sejour.		
	La Chenelaye.	2											
Pour le camp de Sablons.	Dauphin		3										
	Hautefort.		3										
	Flamarens.		3	De leurs quartiers.	Lanapoule.	Fréjus.	Aux Arcs.	Carces.	St-Maximin	Séjour.	Fuveau.	Aguille.	Salon.
	Verac		3										
	Villegagnon.		3										
	Languedoc.		3										
	Commissaire general		3										
CAVALERIE. Pour le camp de l'Arpantane.	Lenoncourt.		3										
	Chateaumorant.		2	Bargemont.	Tourtour.	Barjols.	St-Maximin	Sejour.	Fuveau.	Aguille.	Salon.	Séjour.	St-Remy.
	Dutronc												
	La Reine		3										
	Melun		2										
	Montgeon		2	Comps.		Aulps.	Barjols	St-Maximin	Sejour.	Fuveau.	Aguille.	Salons.	Sejour.
	Dulin												
	Autichamp												
	Souscarriere.			Montferrat.		Salerne.	Cotignac.	Sejour.	St-Maximin	Sejour.	Fuveau.	Aguille.	Salon.
	Bonneport												
	Maniere.												
	Dupalais			Calas		Lorgues.	St Maximin	*Idem*	Fuveau.	Aguille.	Salon	Sejour.	St-Remy.
	Conflan												
	Chartres												
	Capy												
	Montpeiroux.			Serenon.		Bargemont.	Salerne.	Monfort.	St-Maximin	Sejour.	Fuveau	Aguille.	Salon.
	Rochecourt.												

HINÉ, EN SAVOIE, AU CAMP DE SABLONS ET À CELUI DE BARBANTANE: SEPTEMBRE 1707[1].

)

ES TROUPES, ET ROUTES QU'ELLES TIENNENT.

14.	15.	16.	17.	18.	19.	20.	21.	22.	23.	24.	25.	[illegible]
allee de Bar-celonnette.												
baye..	Embrun.	Guillestre.	Briançon.	Sejour...	Oulx....	Suse..						
						Bardonnèche.						
					Oulx..							
a Muse ..	Vizille.	Crolles...	Séjour.	Barraux..								
	Corps.	La Muse	Vizille	Crolles.	Séjour..	Barraux						
St-Remy	Tarascon	Nîmes	Sejour..	Conas...	St-Pol-Châteaux.	Montelimart.	Sejour	Loriol et Livron.	Valence...	Romans	Sejour..	Au camp de Sablons
	Tarascon.											Au camp de Sablons
Tarascon. ..												
St-Remy. ..	Tarascon											
St-Remy. ..	Tarascon.											

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2043, n° [illegible]

DISPOSITION DES TROUPES RESTÉES EN SAVOIE [1].

(*Voir page* 162.)

A Chambéry, le régiment de Leuville avec les invalides.

A Meolans, une compagnie franche et cinquante invalides.

A Conflans, cinquante hommes et deux compagnies de grenadiers de Leuville qui sont pour aller à Beaufort en cas de besoin et nettoyer le pays des partis.

A Annecy, une compagnie détachée de cinquante invalides pour contenir la ville et courre sur les partis.

En Faussigny, une compagnie détachée.

En Chablais, les deux compagnies de M. de Vallière et le second bataillon de Bretagne, qui seront dispersés dans les postes tout le long du lac de Genève et quelques châteaux du pays.

Au camp de Saint-Maurice, cinq bataillons, dont deux n'en font qu'un, et le régiment de dragons de Lalande pour garder l'entrée de la Tarentaise contre les troupes qui pourraient venir du val d'Aost et du Piémont, savoir :

	Bataillons
Médoc	1
Vosges	1
Durfort-Boissière	1
La Feuillade	2
	5

	Escadrons
Lalande	3

De l'aveu de tout le monde, les ennemis ont au val d'Aost neuf bataillons complets et douze cents chevaux. Un camp d'infanterie et de cavalerie à Ivrée.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2040, n° 21.

DISPOSITION DES TROUPES DES ENNEMIS RESTÉES EN PIÉMONT [1].

(*Voir page* 162.)

REGIMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
Infanterie piemontaise.	Mérolle.	1	
	La Trinité	1	
	Courtanse	1	
	Gnitz, suisse	1	
Infanterie allemande.	Saxe-Meinungen	1	
	Bareuth	1	
	Regal	1	
	Kirchbaum	1	
	Hozenkrieg	1	
	Iselbach	1	
Infanterie au val d'Aost	Savoie		
	Desportes		
	Schulembourg	1	
Cavalerie piemontaise ou dragons.	Bouro		
	Tournon		
Cavalerie allemande ou dragons	Visconti		
	Martini		
	Roccavion		
	Filtz		
	Palfy		
	Prince Eugène		
	Palatin		
Cavalerie à Avighano.	Caraillac		
	Genevois, dragons		
	200 gardes du corps		
	TOTAL	11	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2040, n° 88.

ÉTAT DE LA POSITION DES TROUPES EN AVANT DU MONT-GENEVRE;

24 SEPTEMBRE 1707 [1].

(*Voir page* 168.)

POSITION DES TROUPES.	OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
	MM.		
	De Raffetot.	Limousin. . . . . 2 Brie. 2	4
Au dessus du col de Fenestrelle. .	De Sanzay.	La Sarre. . . . . 1 Bassigny. . . . . 1 Sanzay. 2	4
	Destouches. .	Aunis. . . . . 2 Labour. . . . . 1 Cotentin 1	4
A Balbotet.	De Marignan . .	Bourgogne. . . . . 2 D'Esgrigny. . . . . 2 Cordes. . . . . 1 1[er] d'Albigeois. . . 1	6
Au Puys.	. . . . .	Santerre.	2
A Fenestrelle, au col de Sablons et au col de la Rousse.	. . . . .	Vivarais. . . . . 1 2[e] de la Marche. . 1	2
A la vallée de S[t]-Martin, au Praly.	De Gadrieu. . . .	Gâtinais. . . . . 2 Tournaisis. 2	4
Au Perrier.	. . . . .	Berry.	1
Au Clos.	. . . . .	Bresse.	1
Au Pouaret	. . . .	Ile-de-France. . . . 1 Fusiliers de montagne. 1	2
A Perosa.	De Beaulieu. . . .	La Ferté . . . . . 1 Bourbon. . . . . 2 1[er] de la Marche. . 1 Croy. . . . . 1 Quercy. 1	6
Aux Seaux, au-dessus d'Exilles. . .	De Bar	Beaujolais. . . . 2 Ponthieu. . . . 1 Masselin. . . . 1	4
		TOTAL. . .	40

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2040, n° 164

ÉTAT DES TROUPES QUI VONT DE PROVENCE EN DAUPHINÉ, ET DE CELLES QUI Y RESTENT [1].

(*Voir page* 169.

TROUPES QUI VONT DE PROVENCE EN DAUPHINÉ.		TROUPES QUI RESTENT EN PROVENCE ET EN DAUPHINÉ		
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Lyonnais	2	Antibes	Royal-Montferrat	1
Vexin	2		Saillant	1
Bugey	1	Toulon	Flandre	2
Forest	1	Seyne	Soissonnais	1
La Marine	3	Monaco	Royal-Roussillon	1
Beauvoisis	2		Marcilly	1
Bigorre	1	Villefranche	Champigny	1
Pont-du-Château	1		Belaffaire	1
Dauphiné	2	Nice	Cambrésis	1
Rouergue	2		Castelar	1
Thiérache	2			
Boissieux	1			
TOTAL	20		TOTAL	15

MEMOIRE DE M. LE MARÉCHAL DE CATINAT; OCTOBRE 1707 [2].

(*Voir page* 171.)

Il vient d'arriver un courrier à M. le marquis d'Herleville; il m'a fait part de la copie d'une lettre écrite par M. de Roissy, datée du 22, du camp d'Exilles.

M. d'Herleville m'a fait voir une lettre du gouverneur de Fenestrelle, par laquelle il lui mande que, suivant ses avis, toute l'armée des ennemis devait être arrivée le 16 à Saluces; je compte pour l'infanterie, marchant avec diligence, cinq à six jours de marche de Saluces à Suse, passant par Javan pour entrer dans la vallée de Suse.

Je fais ce détail de marche parce qu'il me fait comprendre que M. le prince Eugène n'a pu s'avancer jusqu'où la lettre de M. de

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2043, n° 149.

[2] *Idem*, vol. 2040, n° 162.

Roissy marque, qu'avec des détachements poussés en avant, et prenant les devants de l'armée pour prendre des postes; je conclus même que M. le maréchal de Tessé se conduit sur cette supposition, puisqu'il fait seulement marcher quatre bataillons sur Notre-Dame-de-Lause, et que lui, de sa personne, ne marche qu'avec huit bataillons pour prendre les hauteurs de Chaumont et y attaquer les ennemis. J'espère sur ce pied-là qu'il pourra y réussir, ce qui ne pourrait pas arriver si M. le prince Eugène avait déjà avec lui un corps considérable d'infanterie. J'ai lu dans la lettre de M. de Roissy que M. le maréchal de Tessé avait reçu, le 21 au soir, un courrier de M. le comte de Muret, qui lui donnait avis que M. le duc de Savoie marchait à lui avec un autre corps de troupes; j'ai lu deux fois cet article, où j'aurais bien souhaité voir quel est l'ordre que l'on a envoyé à mondit sieur le comte de Muret sur cet avis.

Ce qui me donne cette attention, c'est que M. le duc de Savoie, dans le 18 ou le 20, aura pu être joint par tout le nombre de troupes qu'il aura jugé à propos de tirer de son armée. La situation de M. de Muret est dangereuse : les troupes sont bien étendues pour soutenir le terrain qu'il occupe, et si l'on ne désemparait pas de Perosa à propos, les ennemis pourraient aisément lui ôter sa communication avec Fenestrelle; j'espère que cela n'arrivera point, ayant pris la liberté de mander cet été que je ne croyais pas que l'on se dût commettre à garder ces postes, en cas d'une grosse attaque. On ne peut point dire ce que les ennemis peuvent faire, parce que la diligence avec laquelle ils ont marché peut faire soupçonner qu'il leur manque beaucoup de choses pour agir promptement en avant, et, par conséquent, M. le maréchal de Tessé aura le temps d'être joint par les troupes qui sont en marche, lesquelles arrivées, il me semble qu'il aura environ cinquante-cinq bataillons. Si toutes ces troupes étaient arrivées, et qu'il fût encore maître des hauteurs proche Fenestrelle et du col de la Fenestre, il pourrait être en état de faire connaître aux ennemis des difficultés d'entreprendre le siège de Suse; je ne conclus pas pourtant qu'il pût l'empêcher absolument

s'ils y étaient postés avec tout le gros de leur infanterie. Si M. le duc de Savoie a pu prendre des mesures pour servir ses troupes en avant de leurs besoins pour agir, et qu'il ne perde point de temps à profiter de la faiblesse présente de M. le maréchal de Tessé, il aura pu marcher au delà de Fenestrelle, le laissant sur sa gauche; M. de Muret n'a pas assez de troupes pour défendre le terrain, si M. le duc de Savoie avait avec lui vingt-cinq ou trente bataillons.

Ce malheur arrivant, il communiquerait avec le prince Eugène par le col de la Fenestre, et ils pourraient, par les hauteurs, déposter M. de Tessé des derrières d'Exilles; ce que je dis est supposant une diligence et une possibilité de transport de vivres qui ne paraît pas croyable, et j'espère, comme avec certitude, que M. le maréchal de Tessé aura le temps d'être joint par toutes les troupes à qui il a envoyé ses ordres; par delà cela, l'on ne peut que dire qu'il prendra ensuite son parti suivant les situations où seront les ennemis.

MÉMOIRE DE M. LE MARÉCHAL DE CATINAT; OCTOBRE 1707 [1].

(*Voir page* 171.)

J'ai vu l'ordre de M. le maréchal de Tessé à M. de Muret de se retirer de Perosa, et la réponse de mondit sieur de Muret, nonobstant laquelle je crois que M. de Tessé a pris le bon parti.

J'ai lu avec plaisir dans la lettre de M. le comte de Muret que les ennemis, dans tout le 22, n'avaient point fait de mouvement en avant; c'est autant de temps gagné pour la jonction des forces de M. le maréchal de Tessé.

Je ne sais point quel aura pu être le succès de la tentative faite le 23 par M. le maréchal de Tessé sur Notre-Dame-de-Lause et les autres hauteurs qui tombent sur nos retranchements de Suse. S'il n'a pas été en état d'y réussir, il ne saurait trop promptement donner ses ordres pour assurer l'envers de Fenestrelle, en y poussant incessamment toutes les troupes qui arriveront les premières;

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2040, n° 181 *bis*.

ce poste étant assuré, toutes ses forces seront réunies, et celles des ennemis séparées. Si cette situation subsistait de la part des ennemis, celle de M. le prince Eugène deviendrait très-dangereuse à cause des hauteurs par lesquelles on tombe sur lui et la quantité de diversions que l'on peut lui donner.

Je commence fort à espérer que les ennemis auront eu les difficultés d'agir si diligemment en avant, dont j'ai parlé dans mon premier mémoire; j'espère que nos affaires ne seront point aussi fâcheuses que l'on a pu s'imaginer, et même qu'il peut arriver qu'elles deviennent heureuses. Si tous les bataillons ont le temps de joindre, et que les ennemis, jusqu'à ce temps-là, tiennent leurs forces séparées, M. le prince Eugène serait assurément très-exposé.

Fait à Saint-Gratien, le 29 septembre.

Lettre de M. Masselin à M. de Chamillart. Turin, [illegible] octobre [illegible]. [illegible]

Je me suis déjà donné l'honneur de vous écrire deux fois, et j'ai remis mes lettres à M. le marquis de Caraille; mais comme mes lettres n'auraient peut-être pas passé jusqu'à vous, c'est ce qui fait que je prends la liberté de vous réitérer celle-ci, monseigneur, pour vous dire que nous avons été abandonnés à Suse, ne nous ayant laissé que quatre mauvais bataillons que les ennemis chassèrent des retranchements, et ensuite ont fait le siége de la citadelle. Ils mirent en batterie sur la Brunette vingt-cinq pièces de gros canon, dont ils en ont tiré vingt et un continuellement, et quatre mortiers, qui en ont fait la même chose, de manière, monseigneur, qu'ils ont coupé ma place, laissant le chemin couvert et la demi-lune à la droite, étant bien persuadés que quand ils auraient la première et seconde enveloppe du corps de la place, ils prendraient le chemin couvert et la demi-lune par la gorge; enfin, après avoir été battus pendant plusieurs jours, ils m'ont fait deux brèches, l'une à la première enveloppe et l'autre à la seconde, qui est le corps de la place, et les brèches étaient de manière à y pouvoir monter en bataille. Les choses étaient dans l'état que j'ai l'honneur de vous marquer

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2040, nº 303.

quand M. Valadon, lieutenant de roi de la place, accompagné de deux ingénieurs en chef, l'état-major, deux commissaires d'artillerie et généralement tous les capitaines, me vinrent trouver pour me dire l'état où étaient les brèches et me dirent qu'il fallait songer à capituler. Je savais comme eux que les brèches étaient en très-mauvais état. Je dis à ces messieurs qu'il fallait qu'ils me donnassent tous leur sentiment par écrit et signé de leurs mains, ce qu'ils ont fait. Voyant que nous n'avions aucune retraite ni aucune coupure à faire à cause qu'il n'y avait point de terre, à la sollicitation de tous ces messieurs, je fis battre la chamade et demander bien des choses aux ennemis, qu'ils m'ont généralement toutes refusées, disant que je m'étais mis en état ou d'être pris prisonnier de guerre ou à discrétion. Je leur fis dire que sur ce pied-là je me ferais sacrifier, moi et ma garnison, sur mes brèches, plutôt que de me rendre de cette manière. Sur ces paroles, l'on retira les canons de part et d'autre pendant trois heures; mais le canon des ennemis fit un si grand effet, que nous étions tout ouverts comme devant la porte, ce qui obligea tous ces messieurs que je vous ai nommés ci-dessus, M. Valadon à la tête, de venir me retrouver une seconde fois, et me représentèrent qu'il fallait absolument capituler ou s'exposer à la fureur des ennemis. Sur leurs remontrances, je fis battre une seconde chamade, où nous avons eu le malheureux sort d'être prisonniers de guerre. Je vous prie, monseigneur, d'être persuadé que j'ai fait humainement, dans cette occasion, tout ce qu'un homme comme moi doit faire pour le service du roi, et que toute ma garnison me rendra la justice de dire partout que l'on ne peut pas mieux faire, à cela près cependant que je ne me suis pas laissé prendre d'un coup de main, comme l'on aurait voulu. Si j'avais eu la volonté du roi là-dessus, je l'aurais exécutée à la lettre, et je me serais sacrifié, moi et ma garnison; mais jamais je n'ai reçu pendant le siége aucunes nouvelles d'aucun général. Si M. de Chamarande nous avait laissé un peu plus de troupes, et qu'il n'eût pas voulu donner dans le sentiment de croire que les ennemis en voulaient à Perosa et à la vallée de Saint-Martin, ils

n'auraient jamais osé venir attaquer Suse; mais ils disent hautement ici qu'ils lui ont donné le torquet et le change.

J'oubliais, monseigneur, de vous dire que j'ai tenu quatorze jours dans la citadelle de Suse, dont j'ai été battu six jours en brèche de la plus grande violence du monde, ce que tout le monde sait; il est bon de vous dire aussi, monseigneur, que M. de Vraisgne, qui commandait les troupes à Suse, ne m'a laissé pour toute garnison que cent vingt soldats du régiment de mon fils, tous soldats de recrue, et cent vingt-cinq du régiment d'Albigeois et deux compagnies détachées, qui faisaient quarante-cinq hommes toutes les deux. On ne m'a point laissé de compagnies de grenadiers. J'ai été obligé de choisir les meilleurs soldats que j'ai pu pour en faire une compagnie. Voyez, monseigneur, si avec ce que j'ai l'honneur de vous marquer l'on peut faire une grosse résistance sur des brèches, outre que du nombre dont je vous marque ci-dessus, il y en avait beaucoup de tués, blessés et malades. Enfin, monseigneur, je suis ici très-malheureux et je trouve le temps bien long; c'est ce qui fait que je vous demande très-humblement la grâce de songer à mon échange. Je me consolerai de tous les chagrins que j'ai ici, pourvu que vous me conserviez toujours l'honneur de vos bontés et votre estime, que j'honore plus que toutes choses au monde. Les officiers et soldats de la garnison de Suse n'ont pas un sou et font pitié : c'est ce qui fait, monseigneur, que je vous prie d'y mettre ordre.

MÉMOIRE DE M. LE MARÉCHAL DE TESSÉ, SUR LA FRONTIERE DU DAUPHINÉ : DU 8 OCTOBRE 1707[1].

(*Voir page* 178.)

L'importance de Suse est telle, que l'on ne peut jamais avoir un objet agreable de faire la guerre, soit offensivement, soit que l'on se tienne sur la défensive, sans l'occupation dudit Suse, dont la perte entraîne immanquablement celle de Perosa, et Perosa ne

[1] Archives du depot de la guerre, piece originale, vol. 2040, n° 229.

peut plus être soutenue dès que Suse est perdu; il sera même bien difficile, pour ne pas dire moralement impossible, de soutenir la vallée de Saint-Martin, bien que les habitants donnent de plus en plus des témoignages de fidélité, le moment d'après que l'on aura perdu ledit Perosa; l'on y fera pourtant tout ce que l'on pourra, mais toujours incertainement et avec des difficultés indicibles, dont la subsistance et les moyens d'approvisionner de farines et de munitions ladite vallée de Saint-Martin n'est pas la moindre. Pour lors, le Pragelas et le Briançonnais n'ont de frontières que Fenestrelle, si peu achevé dans aucune de ses parties, si commandé, et dans un état si déplorable de fortifications, dont aucune n'est finie, que ce serait tromper le roi que de lui cacher que Fenestrelle, dans l'état où il est, abandonné à ses propres forces, ne durerait pas huit jours. La garnison ordinaire du château est composée de douze compagnies détachées, dont le total ne fait pas actuellement cent soixante hommes en état de servir; il y a des compagnies qui ne sont qu'à huit hommes, d'autres moindres, des enfants à qui on donnerait l'aumône, et la proportion raisonnable pour la défense de Fenestrelle doit être au moins de douze à quinze cents hommes, de sorte que pour soutenir ledit Fenestrelle il faut donc toujours être enveloppé par les hauteurs qui viennent de tous les côtés, soit par les derrières lorsque les neiges sont tombées, c'est-à-dire depuis le commencement de mai jusqu'à la Toussaint, et ces derrières viennent de la droite et de la gauche tomber sur Sestrières, Cesane, et par dix autres endroits praticables, en sorte qu'il n'y a de véritable position pour une armée défensive que le Mont-Genèvre, à moins qu'étant assez fort en infanterie, le général n'éparpille son armée, partie sous Fenestrelle, partie sur les hauteurs qui depuis le col de la Fenestre, passant par Flattère, les Valettes, le col d'Orgeuil et autres, font une chaine jusqu'à Exilles, qui tient la tête de la vallée de Chaumont, et qu'au même temps l'on ait encore d'autres camps sur Sestrières, les Thures, Servières et autres lieux qui viennent de l'extrémité des vallées de Lucerne tomber sur Cesane, qui fait la fourche

du chemin qui va à Fenestrelle et de celui qui va à Exilles par Oulx et Salbertrand.

Pour soutenir cet objet, il faut un dépôt de farines considérable à Fenestrelle, non-seulement pour la garnison et le corps que l'on ne peut manquer de tenir sur ledit Fenestrelle, mais encore il faut que le magasin de farine soit assez gros à Briançon, et que les voitures soient assez abondantes pour que dudit Briançon, Fenestrelle et Exilles, qui sont les deux branches principales à la tête des deux vallées, soient assez fournis de munitions pour que les différents camps que je suppose en puissent tirer leurs subsistances; et si tout ce que dessus n'est pas bien arrangé pendant l'hiver, l'ennemi, dès la fin de mai, peut obliger une armée de défensive à se jeter sur le Mont-Genèvre.

D'un autre côté, la perte de Suse donne à l'ennemi une entrée certaine en Savoie, vous ôte la communication de votre armée du haut Dauphiné avec celle qu'il faudra indubitablement tenir en Savoie, sans que ces deux armées puissent avoir de communication que par le revers des montagnes, excepté par le col de la Roue, qui de Bardonnèche va tomber sur Modane; ce chemin est un défilé d'un à un qui n'est praticable que pendant trois ou quatre mois de l'année, ce qui ne peut être compté quasi pour rien, car d'un moment à l'autre on le peut perdre.

Bien que les ennemis aient perdu dix à douze mille hommes de désertion ou de dissipation en Provence, le pied de l'armée de M. le duc de Savoie et de ses alliés est de cent cinq bataillons et de quinze à seize mille chevaux; l'Allemagne a le bon usage de travailler toute l'année à ses recrues; et nous savons que pendant l'été il est arrivé plus de six mille hommes de recrues à ladite armée, et actuellement les ennemis ont fait venir deux mille hommes qu'ils tenaient dans le Parmesan.

Il faut donc se résoudre, en cas que l'on perde Suse, ou à faire les derniers efforts pour le reprendre au printemps, ou se résoudre à avoir deux armées quasi aussi fortes l'une que l'autre, l'une dans le

haut Dauphiné, y compris Barcelonnette, l'autre en Savoie, laquelle aura deux parties considérables à défendre, et qui n'ont nulle liaison l'une avec l'autre, à savoir: la tête de la Maurienne, par laquelle les ennemis, au moyen de Suse, entrent en Savoie par le Mont-Cenis, praticable tout l'été; l'autre, par la tête de la Tarantaise, qui tombe, par le val d'Aost et le petit Saint-Bernard, à Saint-Maurice, Faussigny, Chablais, et tout ce qui est sur cette droite jusqu'au lac de Genève, qui sépare le pays de Vaud, lequel, au moyen du lac, ne laisserait pas manquer de subsistances l'armée de l'empereur. Nous savons même que, dès l'hiver passé, M. le duc de Savoie avait fait sourdement des magasins de blé et d'avoine dans ledit pays de Vaud; ce qu'il y a d'étrange par la situation du pays, c'est que notre armée du haut Dauphiné ne peut avoir nulle communication avec celle de Savoie, dès que vous avez perdu Suse.

La seule et grande difficulté que les ennemis, avec l'armée qu'ils ont, puissent trouver à entrer dans votre pays, c'est celle de la subsistance et des transports; mais s'ils ont assez d'arrangement pour la surmonter, il leur est démonstrativement possible de prendre de grands avantages.

Le roi compte, par exemple, avoir quatre-vingts bataillons; mais, excepté dix ou douze qui peuvent être à quatre cents, le reste n'est pas à deux cents ou deux cent cinquante en état de servir. Je ne dis rien ici du détail de la cavalerie, car, excepté les dragons et le Commissaire-général, tout le reste est si pitoyable, qu'il faut au moins tout l'hiver et beaucoup de peine pour le rétablir; le compte que messieurs les inspecteurs en ont rendu doit faire foi.

Pour faire une espèce de récapitulation de tout ce que dessus, qui n'est agréable ni à écrire ni à lire, si l'on perd Suse le roi ne peut se passer d'avoir deux grosses armées, l'une dans le haut Dauphiné et l'autre en Savoie, lesquelles n'auront nulle communication et qui doivent agir quasi indépendamment l'une de l'autre.

Pour cela il faut des magasins considérables, qui ne se peuvent faire qu'à dos de mulets, et dont le principal, pour l'armée du haut

Dauphiné, doit être à Briançon, d'où il faudra suffisamment fournir Fenestrelle et Exilles; l'autre, qui doit fournir la Savoie, ne peut être fait qu'à Grenoble et Barraux; et pour faire le service des deux armées il faut un nombre de mulets proportionné au nombre de troupes qui composeront chaque armée; les communautés du pays ne seront guère qu'une très-faible ressource, sur laquelle l'on ne doit guère compter par la raison qu'on leur doit des sommes immenses, et qu'enfin, tel homme qui depuis deux ans travaille au transport desdites farines sans être payé tue plutôt son mulet que de continuer son service, et faute de magasins dans les entrepôts, sans qu'il ait la peine de tuer son mulet, le mulet meurt de faim; la quantité de cette espèce qui ont péri est infinie.

Le plus court serait de prendre des mesures de bonne heure pour faire le siége de Suse et se pourvoir de bonne heure de grosse artillerie, de bombes et de tout ce qui est nécessaire pour un siége dont tous les moyens ne se peuvent rapprocher qu'à Briançon.

En attendant, et pour se soutenir tout l'hiver, il faut des fonds pour travailler aux choses possibles pendant l'hiver, pour mettre Fenestrelle en quelque état de défense, car il n'y est point du tout, et Briançon guère mieux.

Il faut forcer nature par le moyen des demi-fournitures et d'un traitement particulier pour les troupes; se soutenir dans nos vallées et même dans celle de Saint-Martin, quand même l'on perdrait Perosa, lequel n'est plus soutenable dès que vous avez perdu Suse; mais si l'on se soutient dans la vallée Saint-Martin au moyen de quatre ou cinq bataillons auxquels il faudra porter des vivres de bonne heure et entretenir la communication par le col de Pis et par le Queiras, on aura la possibilité d'entretenir le commerce de Briançon a Fenestrelle, et il faudra pareillement raccommoder les murailles que M. le maréchal de Catinat avait fait faire aux traverses et autres lieux de passage, lesquelles murailles, faute de les avoir entretenues, sont pour la plupart tombées.

Comme M. le maréchal de Catinat a une parfaite connaissance de

tout ce que contient ce mémoire, le plus grand plaisir que l'on me puisse faire, c'est de le lui communiquer et de le prier de l'apostiller de ses judicieuses reflexions.

Lettre de M. le maréchal de Catinat à M. de Chamillart. 11 octobre 1707 [1]. (Voir page 178.)

J'ai reçu, monsieur, la lettre du 10, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec laquelle vous m'avez envoyé le premier mémoire que j'avais fait, daté du 26 septembre, apostillé de la main de M. le maréchal de Tessé. Il me paraît que lesdites apostilles ne demandent aucune réponse de ma part.

Vous m'avez adressé dans le même paquet un mémoire de M. le maréchal de Tessé par lequel il me paraît que Suse pourrait bien être pris devant qu'il soit en force de tenter de le secourir, parce que je vois que ledit mémoire n'est principalement rempli que des inconvénients de la perte de Suse et des mesures que l'on doit prendre.

J'ai lu ledit mémoire plusieurs fois; il n'est pas aisé d'y répondre par apostille, comme M. le maréchal de Tessé témoigne le désirer. Je ne puis que me faire une idée de ce que je crois convenable de faire, supposant Suse pris, laquelle ne peut pas être fort différente de la sienne.

Je n'entrerai point présentement dans les dispositions générales de la campagne prochaine; je me renfermerai seulement à dire que M. le maréchal de Tessé a très-grande raison de proposer l'attaque de Suse le plus tôt qu'il sera possible au retour du printemps, et qu'il ne faut rien négliger pour se mettre dans cette disposition.

J'espère que la perte de Suse, si elle arrive, ne produira aucune consequence bien dangereuse le reste de la campagne et pendant l'hiver. On conclut que sa perte emporte avec soi l'abandon de Perosa. On donne tant de propriétés avantageuses à ce poste et à la vallée de Saint-Martin, que, de si loin, je me rends à ce que peuvent en décider ceux qui sont sur les lieux, qui peuvent se régler sur leur abandon et leur conservation, suivant les mouvements et les dispositions des ennemis.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2040, n° 233.

Fenestrelle ne peut pas devenir une bonne place, sur laquelle on doive compter pour couvrir une frontière par sa résistance : sa situation est trop désavantageuse; elle n'a été construite qu'en vue de couvrir le Pragelas, les quartiers distribués jusqu'à Briançon, et d'assurer avec moins de troupes le poste dudit Fenestrelle. Si cette petite place n'est pas dans l'état où l'on peut la mettre, M. le maréchal de Tessé a grande raison de solliciter cette dépense.

Il est vrai que Suse donne aux ennemis une entrée certaine en Savoie; mais la saison est passée d'en faire un grand usage. Je ne prétends point par là conclure qu'ils ne puissent y pousser de gros partis, qui doivent rendre plus précautionnés sur l'occupation des quartiers pendant l'hiver; car il faut toujours compter que c'est le pays des ennemis, et qu'ils y marcheront avec plus de secret et de sûreté que dans un pays ennemi.

Quant à présent, si Suse est pris, et que M. le maréchal de Tessé soit hors d'état de s'en approcher, il n'a plus de mesures à prendre que pour l'hiver. Ses principales réflexions doivent être sur la distribution de ses troupes, dont il devra assembler le plus qu'il lui sera possible, tant pour la Savoie que pour les frontières du Dauphiné. Il a beaucoup de quartiers à donner le couvert depuis Exilles jusqu'à Fenestrelle.

Je laisse en suspens Perosa et la vallée de Saint-Martin, parce que M. le maréchal de Tessé varie encore sur sa dernière résolution là-dessus, particulièrement à l'égard de la vallée de Saint-Martin.

P. S. Depuis ce que dessus écrit, j'ai appris par un paquet que M. d'Herleville m'a fait voir, que le château de Suse avait capitulé le 3 au soir, que la garnison en est sortie le 4 et qu'elle a été conduite à Turin. Si cette place a été battue pendant quatre jours avec du gros canon, et en quantité, je ne suis point surpris qu'il y ait eu une brèche considérable au bout desdits quatre jours.

La nouvelle de la prise de Suse ne me donne rien de nouveau à écrire que ce qui est écrit ci-dessus; tout dépend présentement des mouvements que feront les ennemis, sur lesquels on se conduira.

Lettre de M. le maréchal de Catinat à M. de Chamillart. 17 octobre 1707[1]. [Voir page 178.

J'ai reçu par M. le marquis d'Herleville copie d'une lettre de M. le maréchal de Tessé, du 8 octobre, par laquelle j'ai vu que, nonobstant la prise de Suse, il s'est proposé de garder Perosa et la vallée de Saint-Martin, parce que les ennemis s'en sont éloignés et qu'il ne paraît plus qu'ils aient dessein d'entreprendre sur lesdits postes.

Sur cette lettre, je juge que les ennemis n'ont aucun dessein présent que celui d'accommoder Suse et d'assurer les quartiers qu'ils prendront autour de cette petite place. J'ai bien cru qu'ils n'entreprendraient pas de se maintenir à Chaumont. Il leur est bien plus facile d'accommoder le poste de Gelasso, qui est à la tête du pas de Suse. Jaillons et Venaux ont besoin de neiges pour être en sûreté pendant l'hiver sur une fort haute montagne qui les couvre de notre côté.

Quant à la Savoie, elle n'a présentement à craindre que des partis. Si c'était un bon pays et d'abondantes subsistances comme le Piemont, on pourrait, par les derrières, venir tomber du côté de Cesane ou sur le Mont-Genèvre : cela est très-difficile aux ennemis, et je ne m'imagine pas qu'ils puissent se le proposer; ce ne pourrait être au plus que quelque parti léger de Barbets avec, si l'on veut, quelque détachement de troupes réglées pour donner l'alarme et demander des contributions.

Je ne puis prendre de sentiments sur la position des quartiers d'hiver. Il n'y a que ceux qui sont sur les lieux qui en puissent décider, parce que cela dépend de la disposition que les ennemis donneront aux leurs.

On s'élargira à mesure qu'ils s'étendront, et l'on doit profiter de ses derrières autant que l'on pourra pour la commodité des troupes, afin qu'elles puissent plus aisément se rétablir, à moins que des desseins prématurés n'obligeassent d'en user autrement.

Il ne m'est pas possible de faire un mémoire sur les dispositions de la campagne prochaine; ce ne pourrait être qu'un assemblage de paroles sur des idées, sans connaître précisément les faits, d'où il

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 2040, n° 308.

arrive souvent qu'un homme éloigné, sur un principe qu'il se fait, s'égare en longs raisonnements, qui occupent d'écriture ceux qui sont sur les lieux et ne les instruisent point.

Je supplie qu'il me soit permis de dire que c'est à ceux qui sont chargés d'une guerre à dresser de pareils mémoires; quoique la guerre se fasse dans un pays où l'on a été, les faits et les circonstances y deviennent si différents, qu'il ne vous en reste qu'une idée générale, que je sais par expérience être sujette à faire penser à contre-temps, et qu'elle est fort au-dessous des connaissances de celui qui est sur les lieux et chargé d'affaires.

Il y a douze ans que j'ai quitté ce pays. Dans le temps que j'y ai été, nous avons toujours été maîtres de Suse; par conséquent l'on doit présentement penser autrement sur les affaires de Savoie, se proposer des postes, suivant la manière que vous voudrez la soutenir; c'est une discussion qui ne peut être faite que par ceux qui sont sur les lieux.

A vue de pays l'on ne connaît pas les postes; pour les bien connaître, il faut les visiter sur le pied de les vouloir occuper, et il n'y a que cette circonstance qui puisse bien vous en faire connaître le pour et le contre.

Je supplie donc que l'on me permette de dire que c'est à M. le maréchal de Tessé et à M. de Medavi de bien visiter la Savoie, de savoir le nombre de troupes que le roi voudra employer en Piémont, de convenir, suivant le nombre, quel devra être celui qui devra être envoyé en Savoie dans les premières dispositions de la campagne.

Comme la sûreté de Fenestrelle, de Briançon et de la tête du Dauphiné est préférable à celle de la Savoie, les grandes précautions étant pour la première, la seconde sera plus exposée à un effort des ennemis. Si la défensive est telle qu'on ne puisse pas le soutenir à la tête du pays, il est aisé de juger qu'il n'y a que M. le maréchal de Tessé et M. de Medavi qui puissent décider du parti que devront prendre les troupes de Savoie, quel sera le poste jusqu'où elles

devront se retirer si les ennemis pénétraient avec une armée en Savoie, et où M. le maréchal de Tessé pourra les joindre pour s'opposer aux ennemis.

A l'égard de la frontière du Dauphiné, c'est un pays battu et rebattu par M. le maréchal de Tessé et les autres officiers généraux. Il y aurait de l'imprudence et de la témérité à moi de pouvoir m'imaginer leur apprendre quelque chose qui fût meilleur que ce qu'ils pensent depuis le matin jusqu'au soir, eux sur les lieux et moi éloigné. Je traite de même la disposition des vivres et des munitions de guerre sur les différents desseins qu'ils pourront avoir.

Je supplie que l'on fasse réflexion sur ce que je me donne la liberté d'écrire ci-dessus. J'espère que l'on connaîtra l'inutilité d'un mémoire de ma part: que c'est à M. le maréchal de Tessé que cela convient; il doit connaître ce qu'il lui faut, ce qui lui manque, et quel est le nombre de troupes qu'il juge à propos de demander au roi. Si l'on me fait l'honneur de me communiquer son mémoire, si, en le lisant, le long séjour que j'ai fait sur cette frontière me donne quelque vue qui lui soit échappée, je prendrai la liberté de la dire.

P. S. Depuis le premier mémoire ci-dessus, M. d'Herleville m'a remis deux lettres, du 13 courant, de M. le maréchal de Tessé, auxquelles il avait joint un mémoire fort étendu, qui regarde les vivres. Je l'ai lu deux fois. Il est très-exact, et je n'ai pas vu que l'on pût penser autrement. Saint-Gratien, 19 octobre.

Dans ce même mémoire qui regarde les vivres, il y a un article par lequel M. le maréchal de Tessé dit qu'il conviendra d'avoir à la campagne prochaine cent bataillons et soixante escadrons pour la garde des frontières de Provence, Dauphiné et Savoie. Cet article ne peut être contesté dans la supposition que les ennemis ont le pied de cent cinq bataillons et de quinze à seize mille chevaux. Cette proposition ne peut souffrir de diminution qu'au cas que les ennemis fissent repasser des troupes en Allemagne.

On me demande un projet digéré sur tout ce qui peut avoir rap-

port à la campagne prochaine, tant en Provence qu'en Dauphiné et Savoie, soit pour l'offensive ou la défensive.

Dans la disposition présente de la frontière, des vivres et autres choses nécessaires, il me paraît que ce n'est pas seulement une chose à imaginer que d'agir offensivement en Piémont la campagne prochaine.

Le plus grand projet d'offensive que l'on puisse se proposer, c'est de reprendre Suse, où il est possible d'être ponctuellement et sûrement servi de vivres et de munitions; mais il faut dire en même temps que la possibilité d'exécuter ce dessein dépend du plus ou moins de précautions que les ennemis auraient prises pour couvrir cette petite place et la garantir d'attaque. Il est cependant bon, ce me semble, de se préparer à pouvoir l'entreprendre; cela n'est pas de grande dépense, puisque cela ne regarde que l'artillerie et les munitions de guerre, dont la consommation ne peut pas être considérable pour un pareil siége.

Cette disposition ne peut être que très-utile et d'une facile exécution. Le général en fera l'usage qu'il jugera à propos, suivant les situations dans lesquelles les ennemis seront au retour du printemps, et aussi selon l'état où seront alors les troupes qui seront à ses ordres.

A l'égard d'un projet digéré pour la défense, je prends la liberté de renvoyer au mémoire ci-dessus, du 17, où je m'explique sur les difficultés d'un projet dont l'exactitude ne peut être établie que sur une connaissance certaine des forces des ennemis et de celles du roi sur ces frontières. Je ne puis qu'avoir une idée très-générale sur cette défensive, et peu instructive, ne sachant ni l'un ni l'autre.

Ce qui est arrivé la campagne passée aux ennemis en Provence me fait juger que, dans les premières dispositions des troupes, au commencement de la campagne, cette province n'aura pas besoin de grandes précautions. Cependant il y faut des troupes, outre les garnisons réglées. M. le maréchal de Tessé en réglera le nombre suivant les ennemis, et le besoin qu'il en aura ailleurs.

Selon mon avis, le capital de cette frontière auparavant, c'était Fenestrelle et Suse; présentement donc c'est Fenestrelle et Exilles; c'est où l'on ne doit pas hasarder de perdre un pouce de terrain. Je ne dirai rien de Perosa et de la vallée de Saint-Martin, me remettant là-dessus au jugement de ceux qui sont sur les lieux de l'utilité d'occuper cette tête qui allonge la défensive et qui diminue la réunion de vos forces; cela est si discuté sur les lieux, que je dois croire que cela est bon, au moins présentement qu'il est sans apparence que ces postes soient attaqués.

On doit continuer à garder la vallée de Barcelonnette, la vallée de Queiras et le coté de Servières. Les précautions que l'on prendra pour leur sûreté dépendront du nombre de troupes que le roi enverra sur ces frontières.

La Savoie ne peut pas avoir des forces qui l'assurent avec certitude contre une entrée des ennemis; il faudrait un nombre infini de troupes, vu la préférence que doit avoir la sûreté de la frontière du Dauphiné.

Tout ce que l'on peut penser de mieux pour la Savoie, c'est qu'il y ait assez de troupes pour que ce soit une affaire sérieuse aux ennemis de se proposer d'y entrer; auquel cas, si le corps de troupes qui sera dans cette province n'est pas en état de s'y opposer, il faut qu'il se retire dans un poste bien reconnu dans la basse Savoie ou auprès de Barraux, où les troupes de Dauphiné pourront joindre, les allongeant par petits camps jusqu'à Bourg-d'Oysans, si les ennemis entrent en Savoie.

Je trouve tant de difficultés aux ennemis d'agir solidement en Savoie, tant pour les vivres que pour du canon, que je crois que ce côté ne doit pas donner de grandes alarmes; cela, néanmoins, ne doit point faire tomber dans la négligence d'y être faible.

Voilà, quant à présent, ce que je puis penser, et que je crois peu instructif pour les gens qui sont sur les lieux.

Je n'ai rien dit de la première disposition de la cavalerie au commencement de la campagne, parce qu'elle dépend des mesures que

l'on aura pu prendre pour ses subsistances. La Savoie est la partie qui en aura le plus de besoin; je crois qu'il faut quelques escadrons en Provence, parce que l'on pourrait y être tracassé par des partis.

ÉTAT DE L'INFANTERIE QUI DÉCAMPE LE 23 OCTOBRE POUR ALLER DANS DES QUARTIERS D'HIVER [1].

(*Voir page* 181.)

LIEUX DU DÉPART.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	QUARTIERS.
Mont-Dauphin.....	Pont-du-Château..	1	Saint-Paul.
Fenestrelle.....	D'Esgrigny.....	2	Guillaume et Entrevaux.
Camp du col de la Fenestre..	Cotentin.....	1	Castellane.
Camp de Balbotet.....	Cordes.....	1	Vence.
Camp du col de la Fenestre..	Sanzay.....	2	Vallée de Barcelonnette.
	La Sarre.....	1	Roullière, Chanlas et Chanlas-Jaunier.
	Bassigny.....	1	Ceuse de Cesane.
	Limosin..... ...	2	Ville de Vallouise.
Camp de Balbotet.....	Royal-artillerie ...	1	Embrun.
Camp du col de la Fenestre..	Brie.....	2	Traverses, le Vilar, Damont, le Planet, Patemouche.
	Aunis.....	2	Souchères-Hautes, les Granges et la Rua.
Camp de Balbotet.....	Bourgogne.....	2	Pourrières, Fraisses et Souchères-Hautes.
	Albigeois.....	1	Gap.
	TOTAL.....	19	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2040, n° 290.

ÉTAT DES CANTONNEMENTS DES TROUPES EN SAVOIE; 26 OCTOBRE 1707 [1].

(*Voir page* 181.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	CANTONNEMENTS.
INFANTERIE.			
Détachement de 50 hommes.....			Village de Lanslebourg.
Détachement de 100 hommes...			Termignon.
Médoc.....	1		Solliès.
Anjou.....	2	//	Bramant.
La Feuillade.....	2		Bourget et Arvieux
Châteauneuf.....	1		Villar-Rodin.
Touraine.....	2	//	Modane.
CAVALERIE.			
Lalande, dragons.....		3	Saint-André.
Hautefort.....		3	Saint-Michel.
Fimarcon.....		3	Saint-Jean.
Vérac.....		3	Mespière.
Villegagnon.....		3	La Chambre et Argentière.
Dauphin.....		3	Aiguebelle.
Vogué.....		1	Village de Châtelar.
Durfort.....		1	Saint-Maurice.
Neuville.....		2	Heym.
Bretagne.....		2	Moutiers.
TOTAL.....	8	24	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2040, n° 296.

ÉTAT DES TROUPES QUI RESTENT À SUSE OU AUX ENVIRONS [1].

(*Voir page* 183.)

REGIMENTS.	BATAILLONS.	LIEUX OÙ ILS SONT.	OBSERVATIONS.
La Trinité	1	A la ville.	
La Sarre	1		
Savoie	1	Faubourg des Capucins.	
1,500 Allemands			Ils logent au château de la ville et fournissent des détachements à Saint-Étienne et Veno.
Les Gardes	2	A Jaillon	Ils fournissent une garde de 25 hommes tous les 5 jours, à la Novalaise, avec un lieutenant.
Montferrat	2		
Guido	2		
TOTAL	9		

NOTA Les Allemands doivent être relevés par leurs mêmes régiments, n'y étant que par détachements tous les deux mois.

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2040, n° 389.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

PREMIER MÉMOIRE DU BARON D'ELCIN [1].

(*Voir page* 188.)

Origine de la construction de la ligne de Bühl à Stollhofen.

Quelque temps après la prise de Kehl, son altesse serénissime monseigneur le margrave de Bade, qui prévoyait bien que son pays allait devenir la proie des Français, et que, sans compter tous les autres avantages, il se pourrait bien faire que la perte de cette place entraînât celle de Philipsbourg et de tout ce qui est au-dessus du Necker, résolut de leur opposer une ligne capable d'arrêter tous leurs desseins, et choisit pour cet effet le pays qui est entre Bühl et Stollhofen comme le lieu le plus propre et le plus favorable à son projet; il y réussit effectivement avec succès, puisque l'ennemi s'y est présenté deux fois sans en avoir remporté que la honte d'avoir été obligé de se retirer. Il est vrai que MM. les Français n'en conviennent pas, et qu'ils ne nomment que feinte ce que nous avons, avec tout le monde, pris pour une réalité très-positive; mais, sans entrer dans la décision de cette cause, examinons un peu s'il est possible de la forcer, ou bien si ce n'est qu'une prévention établie, qui ne se peut absolument pas soutenir si l'on y venait avec une force majeure. Pour moi, je dis qu'il n'en est rien moins que ce que l'on croit, et que, d'abord

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2030, n° 7.

que l'ennemi voudra bien prendre son temps, il nous culbutera toujours pour peu de supériorité qu'il ait; et voilà comme je raisonne.

En quoi consiste la force de cette ligne.

La force de la ligne de Bühl, dans toute son étendue, ne consiste que dans un marécage naturel ou dans quelques inondations que l'on y a formées, ou enfin dans un parapet que l'on a placé dans les distances que l'on a crues les plus exposées : c'est, à ce que je crois, tout ce qui compose cette force sur laquelle on se repose si fort. Il est vrai que quand on sait faire usage de ces trois moyens, c'est tout ce que l'on peut employer de plus propre à se couvrir et y faire une bonne défense. Les deux premiers paraissent même insurmontables; et le dernier, pour peu de précautions qu'on prenne dans sa construction, renferme en soi tout ce que dans un cas semblable on peut opposer à son ennemi au défaut des deux autres; mais la même raison qui décide de la bonté de ces trois moyens doit aussi en établir l'inutilité, ou du moins la mauvaise qualité, lorsque l'on se les approprie sur de faux principes; car que me sert un marécage qui, pendant l'été, se dessèche entièrement à y passer des pièces de vingt-quatre, et qui, pendant l'hiver, gèle au moindre petit froid à y passer des armées de front? Que me sert une inondation qui se trouve placée dans des endroits insultables en tout temps par sa mauvaise construction? Et quel avantage puis-je retirer d'un parapet derrière lequel je suis, par son peu de hauteur, exposé au feu et à l'insulte de l'ennemi quand il y voudra venir? C'est pourtant de cette manière que l'on a mis en usage ces trois moyens.

Premier défaut de ladite ligne.

Les marais qui sont devant Leiberstung et le dessous de Kartunger-Hof se dessèchent entièrement en été et en hiver; comme ce ne sont que des eaux étrangères ou des eaux de pluie, au moindre froid elles se gèlent d'une manière à y passer, comme je l'ai déjà dit, plusieurs bataillons de front; le dessus même de Leiberstung est d'une semblable qualité l'espace de deux mille pas, et beaucoup plus favorable, puisque l'on a laissé un bois au-devant, derrière lequel l'ennemi se peut former et marcher ensuite en bataille, la fascine à la main, combler quelques trous, et le petit ruisseau qui passe au pied

de la hauteur, sans qu'un ou deux bataillons qui y sont puissent l'empêcher. On me dira peut-être qu'on a fait devant ce petit bois un abatis; mais c'est ce dont je ne conviens qu'en partie, ayant remarqué que dans des endroits il n'y est qu'en idée et que, dans les autres, il y est si mal formé, que la cavalerie peut passer presque partout, à plus forte raison l'infanterie; encore laisse-t-on en emporter le peu qu'il y a par les paysans d'alentour, qui y sont tous les jours pour y chercher leur bois de chauffage.

Objection refutée.

Quant aux inondations, elles ont quelque chose de meilleur: l'amas des eaux y est considérable, et, pour en empêcher la gelée, on peut tous les jours casser la glace et par là ôter à l'ennemi la possibilité d'y passer; mais on y a commis une autre faute considérable dans la construction des digues qui les forment, les ayant couvertes par des ouvrages d'une si petite défense, qu'ils ne sont pas capables d'arrêter l'ennemi un seul quart d'heure; il y en a même quelques-uns si proches des bois, que l'on en peut approcher jusqu'à la portée du pistolet, avant qu'on le puisse découvrir; outre que, sous prétexte de ne point faire de logement pour l'ennemi, on en a laissé les gorges ouvertes avec si peu de précaution, que l'on peut y entrer presque partout, et tailler en pièces tout ce qui y sera, devant qu'ils aient eu le temps de faire une double décharge.

Deuxième défaut de ladite ligne.

A l'égard du troisième moyen, qui est le parapet dont la ligne est formée, j'ai cru avoir raison de le condamner, tant parce que, dans son épaisseur et dans sa hauteur, on en a tenu les dimensions trop petites, ce qui, par le peu de terre dont on a eu besoin pour sa construction, a donné lieu de laisser le fossé d'une très-petite largeur, que parce que sa figure en elle-même, qui en bien des endroits ne se trouve défendue que par des flancs fort éloignés, demande toujours un gros corps de troupes derrière pour s'y pouvoir maintenir.

Troisième défaut de ladite ligne.

Après cela, n'ai-je pas droit de statuer qu'on a tort d'établir une si grande confiance dans une force qui n'a que d'aussi mauvais fondements? et qu'au contraire l'on doit convenir avec moi que, si l'on veut s'y soutenir, de quelque manière que l'on s'y prenne, on sera

On ne peut se maintenir derrière ladite ligne à moins d'y avoir neuf à dix mille hommes.

toujours obligé, d'abord que l'ennemi fera quelque mouvement, d'y avoir au moins un corps de neuf à dix mille hommes, ce que je doute fort que nous puissions faire, si nous voulons surtout réfléchir sur le terrain que nous avons encore à occuper sur les bords du Rhin, depuis Stollhofen jusqu'à Dachsland.

On n'a jamais prêté assez d'attention à la facilité qu'il y a pour l'ennemi de passer le Rhin.

On avait, jusqu'à l'heure qu'il est, eu, dans ces quartiers, pour maxime que, pour peu de troupes que l'on eût sur les bords du Rhin, on devait être en état d'empêcher l'ennemi de prendre poste en deçà, et, par conséquent, lui ôter la possibilité d'y passer; ce sont du moins les conséquences que l'on doit tirer des dispositions que l'on a ci-devant faites pour la garde des bords du Rhin, où l'on croyait être fort en sûreté lorsque, dans l'espace d'une ou deux lieues, on avait placé une demi-douzaine de pelotons de soldats, dont le plus fort souvent, si l'on en excepte le poste d'officier, ne se trouvait pas de dix hommes. L'affaire seule qui s'est passée dans l'île de Söllingen, cette campagne, a commencé à faire ouvrir les yeux, et nous a montré que partout où il y a une force supérieure, il est absolument nécessaire de s'y opposer par d'autres moyens que ceux dont on s'était servi auparavant.

La perte de l'île de Söllingen nous a détrompés.

A donné lieu à une nouvelle ligne des bords du Rhin.

C'est ce qui a donné lieu de faire un projet à l'exécution duquel on travaille actuellement, et qui consiste dans un certain nombre de redoutes placées dans les endroits qui ont paru le plus exposés aux descentes, observant d'en couvrir les communications par des abatis, et où le bois manque, par un parapet en forme de retranchement, et de placer tous ces ouvrages le plus près des bords du Rhin qu'il est possible, prétendant d'être par là plus en état de former une vigoureuse résistance. En cela je ne disconviens pas que cela ne soit bon; au contraire, je trouve que, pourvu qu'on les puisse achever et qu'on ait des troupes pour garnir partout, cela serait d'une très-bonne défense; mais, s'il m'est permis de le demander, je voudrais bien savoir si, pendant tout cet hiver, on pourra laisser une armée collée à ces sortes de parapets? Et si l'on se contente de la placer dans les villages, je voudrais, dis-je, bien demander si

La dite ligne est insoutenable et pourquoi.

l'ennemi n'aura pas plus tôt abordé, sauté par-dessus ces retranchements, et pris poste où il aura voulu, que ces troupes ne seront sorties de leurs quartiers et rendues à portée de pouvoir les soutenir? Mais les redoutes, me dira-t-on, ne seront pas sitôt emportées, lorsque surtout elles seront bien garnies de monde, et c'est ce qu'on se propose de faire. Sur cela, entrons dans le détail et voyons si l'on en peut retirer quelque utilité. Suivant le projet, il doit y avoir, depuis l'île de Dahlunden jusqu'à Dachsland, quarante et quelques redoutes; de ce nombre, il y en a au moins dix ou onze où, par la conséquence des postes, il faut des capitaines avec soixante et dix ou quatre-vingts hommes. Les autres, sans doute, ne seront pas confiées à des bas officiers si on les veut défendre, et comptons que de cette manière il nous y faut déjà près de deux mille soldats de garde; que si nous y ajoutons les postes placés dans les communications où les intervalles des redoutes sont trop grands, il se trouvera que, pour la garde seule des bords du Rhin, il nous faut continuellement trois mille hommes, sans les réserves. Tout ce monde, cependant, n'oppose à l'ennemi, en chaque endroit, que soixante et dix ou quatre-vingts hommes, ou, tout au plus cent cinquante, au cas qu'il attaque dans les lieux où les redoutes soient disposées de manière à le seconder. Je voudrais bien demander si cela sera capable de l'arrêter et de l'empêcher de passer entre deux, lorsque surtout, d'une partie des premières troupes qui aborderont, il fera un feu continuel sur lesdites redoutes pour favoriser l'abordage des autres, qu'il aura la précaution de faire avancer d'abord plus avant dans les bois qu'il trouve partout devant lui pour s'emparer des avenues et nous mettre nous-mêmes dans la nécessité ou de le laisser faire ou de l'attaquer avec désavantage; oserons-nous même l'entreprendre avec le peu de réserves qui se trouveront à portée? c'est ce dont je doute fort. Oh! me dira-t-on, il le faudra bien. Je conviens que, par honneur, il faudra se montrer; mais quel avantage en retirera-t-on, si ce n'est celui de resserrer pour un peu de temps l'ennemi jusqu'à ce qu'il ait plus de monde en deçà? Il environnera cependant les redoutes qui l'incommoderont, et, tandis qu'à force

Premier obstacle dans la quantité de postes que nous avons à occuper.

Deuxième obstacle par le peu de monde que l'on peut opposer à chaque endroit.

Troisième obstacle par l'éloignement du secours.

Les redoutes ne se peuvent défendre que

très-peu de temps.

de grenades il jettera la confusion dedans et entrera par la porte, qu'il peut dans un instant faire sauter avec un pétard, et, profitant du désordre, passera au fil de l'épée ce qui sera dedans : c'est tout ce qu'on peut espérer. Il construira aussi en attendant son pont, et, se renforçant toujours de plus en plus, il aura le tiers de son armée en deçà en moins de cinq heures, et sera en état de passer le reste en moins de trois autres sans que nous puissions y former aucun obstacle; car de songer de pouvoir rassembler en si peu de temps ce que nous aurons de dispersé sur le Rhin, c'est ce qui n'est pas dans notre pouvoir; outre que l'ennemi n'attaquera pas apparemment dans un seul endroit, et que, faisant feinte de vouloir passer en plusieurs, il est à supposer qu'il nous dérobera la connaissance de sa vraie attaque jusqu'à ce qu'il ne soit plus temps d'y remédier.

Peut passer avant que nous ayons réuni nos forces.

Ce n'est donc pas sans raison que je me crois en droit de statuer qu'il est du tout impossible d'empêcher que l'ennemi ne passe le Rhin toutes fois et quantes qu'il sera supérieur en forces, et que, quelques précautions que nous prenions, nous ne pourrons point, avec les troupes que nous avons, nous opposer à son passage; mais pour pouvoir encore mieux comprendre comme il y peut parvenir, voyons les endroits les plus faibles, tant de la ligne de Bühl que des bords du Rhin, et, supposant les mouvements que peut faire l'ennemi, nous pouvons voir s'il est possible de s'y opposer.

Les parties les plus faibles de la ligne de Bühl sont :

1° Quinze cents pas au-dessus de Bühl jusqu'audit lieu : on peut, la fascine à la main, l'attaquer en tout temps, lorsque surtout on ne s'en approchera pas le jour, pour être moins exposé au feu de quelques pièces d'artillerie qui y sont; auquel cas, l'ennemi aura comblé le fossé avant que les troupes qui seront dans ledit Bühl aient le temps de border le parapet, ou du moins de faire au delà de la première décharge;

2° Depuis Bühl jusqu'à deux cents pas au-dessus de l'écluse de Steinbach : on peut en approcher à la faveur des haies jusqu'à la distance de trois cents pas. Ce retranchement, en temps de gelée, se

peut emporter d'emblée, et en toute saison, pour peu de fascines que l'on ait pour en combler le fossé;

3° A Steinbach : on peut en approcher jusqu'à deux cents pas à la faveur des broussailles qui sont au pied du rideau qui vient de Baden-hofen audit lieu; en temps de gelée on peut passer des marécages qui sont sur la droite desdites broussailles, venir droit au retranchement, dont le fossé n'a qu'une très-petite largeur, et se poster d'une manière à nous ôter entièrement la communication de Stollhofen à Bühl, le terrain d'en deçà de la ligne y étant tout à fait disposé : nous n'y avons cependant pas trente hommes;

Vrai endroit d'attaque, mais dont les Français n'ont pas profité, s'étant trop jetés sur la gauche.

4° Au-dessous de Sulzbrück l'approche en est facile et sujette à surprise par la digue qui est au pied du petit rideau, laquelle n'est couverte qu'en deçà par une redoute ou parapet en forme de redoute, où il n'y a que neuf hommes de garde;

Autre endroit d'attaque.

5° Au-dessous de ladite ligne il y a encore une écluse, qui est la première au-dessous de Leiberstung. L'ouvrage qui la couvre n'est presque rien et est au bord du bois, au travers duquel on peut approcher jusqu'à portée du pistolet sans être vu. Il n'y a que six ou sept hommes à la garde des ouvrages, dont la gorge est tout ouverte, et les palissades qui sont autour plantées de manière qu'on peut partout sauter par-dessus la première;

6° Un peu au-dessus de Leiberstung : l'ennemi peut se former, comme il a été dit ci-dessus, derrière le bois qui est vis-à-vis, et venir en bataille partout, surtout en hiver pendant la gelée, et pendant l'été lorsqu'il y a eu un peu de sécheresse;

7° Au-dessous dudit Leiberstung, auprès de la redoute (n° 25), à laquelle on peut marcher pendant l'hiver jusqu'à cinquante pas sans être vu;

8° Au-dessous du Kartunger-Hof, tout le devant étant sec pendant l'été, et en hiver gelé au premier froid;

9° Au n° 2 au-dessous de Stollhofen, le pont qui est devant la redoute n'étant pas couvert et la redoute trop basse, ce qui la rend insultable avec très-peu de troupes;

1o° Entre les nos 3 et 4 au-dessous dudit numéro, où l'ennemi peut donner dans le même temps qu'il attaque par le haut de l'île de Söllingen, afin de mettre entre deux feux les troupes qui seront placées entre ces deux distances.

Les parties les plus exposées sur les bords du Rhin :

Endroit d'attaque; le retranchement qu'on y fait faire est trop près et trop à portée de l'ennemi, qui peut l'avoir forcé avant que l'on sache seulement qu'il y était venu.

1° A la lettre D, au-dessus de la tuilerie près de Söllingen. Par le haut de Söllingen l'ennemi peut y passer à gué.

L'île de Dahlunden est cause qu'on n'a pas fait ledit retranchement sur la hauteur, comme je l'avais proposé, et sera peut-être cause que nous serons culbutés partout.

Cet endroit sera attaqué par le banc de sable qui est dessous, en même temps que le précédent.

2° A la lettre G, auprès de la tuilerie, où l'ennemi a encore un gué.

Au-dessous de la lettre J, il y a aussi un gué; mais l'ennemi n'y peut pas passer, parce que l'endroit est en trop bonne défense.

3° Au Zollkopf, où l'ennemi peut arriver du Fort-Louis en un demi-quart d'heure avec ses bateaux.

Ligne mal placée et pourquoi.

4° A la pointe du Vogelgrund, l'ennemi peut aborder par l'Irlinder-Kis sans qu'il ait plus d'une décharge à essuyer. La redoute qu'il a vis-à-vis peut extrêmement favoriser son passage, en y faisant mener du canon sans qu'on sache rien.

Autre ligne projetée sur la hauteur. L'exécution en a été retardée par les brigues de ceux qui ont été chargés de la construction de celle de Bühl. Le même défaut nous a fait perdre l'île de Söllingen. Il me semble qu'on devrait une fois revenir de l'erreur ou l'incapacité de certaines gens nous a ci-

Notez que l'ennemi, à son débarquement, est d'abord dans le bois, et que par là il peut s'avancer au-dessous d'Igelsheim, passer le bras qui passe au-dessus de ce village, et qui est le plus souvent sec, et prendre ensuite la ligne de dessous de la Sternschantz à revers. C'est aussi cette raison qui avait donné lieu au projet d'occuper la hauteur jusque vis-à-vis du Goldgruben comme le lieu où les réserves auraient pu se ranger à temps, au cas que l'ennemi eût attaqué dans ces fonds ou des redoutes, au lieu qu'elles sont trop éloignées des bords du Rhin, et que l'ennemi aura toujours le temps de prendre poste avant que lesdites réserves y soient arrivées.

5° A Iffetzheim il n'y a rien de fait.

6° Au Steingrund il n'y a rien de fait.

7° Vis-à-vis de Beinheim, il n'y a aussi rien de fait.

devant mis, lors que surtout il s'agit du coup de partie. Ce défaut pourra bien y attirer l'ennemi.

8° Vis-à-vis de Seltz, l'on passe la moitié du grand Rhin avant que nous le puissions voir.

Endroit pour attaquer, ou du moins faire une fausse attaque, l'île qui est dans le milieu du Rhin pouvant beaucoup la favoriser.

9° Sur Streitwört, la moitié des retranchements est en batterie et en embrasure, et il n'y a point de canon.

Au-dessous de l'embouchure de la Murg, ruisseau qui vient de Rastadt, il n'y a rien de fait, et qu'un bataillon qui relève les postes qui sont dans le Streitwört.

Entre Illingen et le dessous du Streitwört, c'est très-dangereux.

1 1° Vis-à-vis d'Illingen, dangereux par la proximité de Seltz et de Lauterbourg.

1 2° Au-dessous dudit Illingen, également dangereux.

1 3° Vis-à-vis de Lauterbourg, *idem.*

1 4° Vis-à-vis de Neuburg, *idem.*

1 5° Vis-à-vis de Dachsland, *idem.*

Examen de ce que nous avons de troupes et de la manière dont elles peuvent être postées.

Nous avons déjà dit que pour la garde du Rhin il fallait dans les postes au moins trois mille hommes; dans l'île de Dahlunden, cinq cents; le long de la ligne, au moins quinze cents : ce qui fait au moins cinq mille. Supposons qu'il y en ait deux mille dans les réserves, et qu'il nous reste encore dix mille hommes : c'est, à ce que je crois, le plus que nous avons actuellement; mais, je dis, supposons que cela soit; ces troupes se trouvant dispersées entre les montagnes et le Rhin, depuis Bühl jusqu'à Bruchsal, je veux que la disposition soit faite de manière qu'elles soient également à portée de tout. Ne conviendra-t-on pas avec moi que si l'ennemi attaque en trois endroits, savoir : un à Bühl, l'autre au Fort-Louis, et le troisième vers Lauterbourg, on sera obligé de diviser aussi les dix mille hommes en sorte qu'il y en ait également partout, c'est-à-dire trois mille trois ou quatre cents dans chacune des attaques; que si l'ennemi fait, outre cela, encore deux fausses attaques, et l'on peut bien s'imaginer qu'il n'y manquera pas, nous serons, par l'in-

Quelque chose que l'on fasse on ne peut pas

Avoir plus de 2,500 hommes à chaque attaque. Toutes les troupes étant assemblées, elles ne peuvent y arriver à temps.

certitude du fait, obligés de faire avancer du monde; après cela, on peut bien compter que l'on ne pourra avoir plus de deux mille hommes dans chaque endroit; mais qu'on examine quand ces troupes seront à portée, depuis les montagnes où sont assignés leurs quartiers, et où il y a près de trois ou quatre lieues, avant qu'elles soient averties et se soient rendues sur les lieux, n'ai-je pas raison de soutenir que l'ennemi aura pris poste, et que, quand cela sera arrivé, ces troupes ne seront pas en état de le rechasser? On a beau alléguer qu'en ce cas on peut se réunir et le culbuter dans le Rhin, dans l'endroit où il se trouvera le moins fort; ce ne sera au moins pas sans y perdre du monde, et que le reste va courir le risque de se voir battu à son tour par les deux autres corps qui auront passé avec succès. On s'expose même, au cas qu'on attaque le corps qui passera au Fort-Louis, à se voir couper la retraite sans en retirer un gros avantage, puisque ledit corps, s'il se voit pressé, peut se retirer sous le feu dudit fort; et quant à ceux qui attaqueront la ligne de Bühl, il me paraît que ce sera une chose aussi bien difficile de les obliger de se retirer, s'ils trouvent moyen d'y pénétrer; car l'ennemi dans les passages du Rhin, n'ayant besoin que d'une partie de son infanterie, avec laquelle il fait beaucoup plus d'effet, peut faire agir le meilleur de sa cavalerie et ses dragons du côté de ladite ligne, en faisant mettre pied à terre aux derniers et les faisant soutenir par quelques grenadiers. Si, dis-je, avec cela, il joint quelques bataillons, et qu'après avoir forcé, il profite de la disposition du terrain, qui est tout à fait avantageux pour le premier arrivé, il me semble qu'il sera ensuite fort difficile de le faire démordre de ce côté-là, n'ayant pour ainsi dire que trois ou quatre régiments de cavalerie ou de dragons à leur opposer; encore nous faudra-t-il plus d'un jour pour les faire débusquer du derrière des montagnes où on les a envoyés. Il faut donc avec justice reconnaître la faiblesse où nous sommes, et avouer que, ou il nous faut un puissant renfort, ou il faut que l'ennemi ait ailleurs des vues bien avantageuses, s'il nous exempte de l'irruption dont il nous menace depuis plus de

Si on se réunit en un corps et que l'on veuille faire tête à l'ennemi, on court risque d'être coupé ou battu.

Cavalerie trop éloignée.

trois mois. Je pourrais joindre ici les moyens de se mettre à couvert de ce danger; mais, outre qu'on ne me le demande pas, c'est que, par de fortes considérations, je me vois obligé de me taire sur ce sujet. En attendant, je crois avoir assez fait de faire un peu voir le danger où nous sommes et de détruire cette fausse opinion que certaines gens ont établie que l'ennemi ne peut pas nous forcer. Je souhaite que cela ait l'effet qu'ils se sont proposé; mais, s'il m'est permis de le dire, ou ils méprisent plus qu'ils ne doivent les forces d'un ennemi qui leur a pourtant assez fait éprouver le contraire, ou il faut que ces messieurs aient des moyens cachés de se défendre qu'ils attendent à produire lorsque l'occasion s'en présentera.

DEUXIÈME MÉMOIRE DU BARON D'ELCIX; 2 FÉVRIER 1707 [1].

(*Voir page* 188.)

On ne répétera pas ici ce qui regarde la force ou la faiblesse des lignes et des postes le long du Rhin; en général, on s'en rapporte à ce sujet au mémoire qui a été donné, sur lequel on peut se fonder sûrement, comme étant très-fidèle, instructif, exact, juste, et trouvé tel par la vérification qui en a été faite sur les lieux de poste en poste; on se contentera seulement d'indiquer en peu de mots les endroits qui sont les plus faibles et les plus aisés à emporter, tant aux lignes de Bühl qu'aux bords du Rhin, depuis l'île de Dahlunden jusqu'à Philipsbourg, et les moyens les plus convenables pour les attaquer avec succès, et s'en rendre maître, après avoir rapporté succinctement les avantages qui seront les suites d'une heureuse expédition.

Il paraît que, dans la situation où sont les affaires du roi, il n'y a pas de moyen plus assuré pour les rétablir et espérer une paix honorable, que de se rendre maître des lignes de Bühl et de Stollhofen; car personne ne doute que le salut ou le bouleversement de l'Allemagne ne dépende de la conservation de ces lignes. En effet, quel tort n'arriverait pas à tout ce corps de l'empire à qui ces lignes servent de

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2027, n° 14.

barrière, si elles étaient une fois emportées; quels avantages, au contraire, la France en retirerait-elle? La prise de Philipsbourg, dont l'importance est connue, serait le premier fruit de cette expédition, le siége de cette place étant après cela d'autant plus aisé et plus court que les fortifications en sont en plusieurs endroits en fort mauvais état, et qu'il y manque absolument tout ce qui est nécessaire pour une longue défense, la plus grande partie des munitions de guerre qui y étaient ayant été employées aux deux siéges de Landau et mises l'année passée dans Haguenau sans avoir été remplacées, joint à ce que toutes celles dont on aura besoin pour faire ce siége pourront, au moyen de la navigation sur le Rhin, qui deviendra libre depuis Huningue jusqu'à ladite place, être portées sur les lieux en moins de vingt-quatre heures, ce qui sans doute ne serait pas un médiocre avantage.

La prise de cette place entraînera infailliblement celle de Landau, qui d'elle-même tomberait dans peu de temps, dès que la communication du Rhin lui sera ôtée, et qu'il n'y entrera pas de convois de notre côté; rien ne sera plus facile que de la bloquer du côté de l'Alsace, de manière qu'elle n'aura aucun secours ni vivres à espérer; outre que le commandant et la garnison ne sont que des troupes du cercle du haut Rhin sans aucun ingénieur de probité, et manquant aux dehors plus de vingt mille palissades, peu d'artillerie, de munitions de guerre et de bouche.

L'armée du roi avec cela ne sera pas sitôt en deçà du Rhin, ses lignes derrière elle, qu'elle subsistera aux dépens de l'Allemagne au moyen des contributions qu'elle en tirera, pourvu que le bon ordre et la discipline du soldat soient observés, en sorte qu'elle coûtera à sa majesté fort peu ou rien du tout.

On doit encore compter sûrement qu'en même temps qu'on aura passé le Rhin et emporté les lignes, les cercles demanderont une neutralité aux conditions que le roi trouvera bon de leur prescrire. Il faut d'autant moins douter de ces avantages qu'il est certain que, lorsque M. le maréchal de Villars se rendit maître de l'île de Söllingen

ou du Marquisat, les cercles de Souabe, qui crurent qu'on s'était emparé de cette île pour passer en même temps ou peu de temps après le reste du Rhin, ont délibéré s'il ne serait pas de leur intérêt, pour la conservation de leurs états, de faire offrir par le maréchal de Gemmingen, audit seigneur de Villars, dès qu'il aurait passé ce fleuve, une neutralité telle qui conviendrait; enfin il est certain que ces cercles sont absolument dégoûtés de faire la guerre, et que la prise des lignes dépouillera en même temps l'armée de l'empereur de toute son artillerie de campagne, et de ce qui lui reste encore de grosses pièces qui y sont toutes, et achèvera de mettre la désunion parmi les princes et états d'Allemagne, dont chacun songera à sa sûreté particulière; en un mot on déroutera toute l'Allemagne pour le reste de la campagne sans qu'ils puissent s'en relever; car, dès que le roi sera maître de Philipsbourg, et qu'il aura rétabli le pont et la communication du Fort-Louis en deçà du Rhin, il sera très-difficile aux alliés, pour ne pas dire impossible, de redresser cette perte; car dès qu'ils feront avancer des troupes de Flandre, supposé qu'on soit en état de le faire, pour venir au secours de l'empire, les Français, qui n'ont pas plus de chemin à faire, pourront sans doute faire marcher le même nombre pour soutenir leurs conquêtes.

Il ne s'agit donc pour parvenir à ces avantages que de montrer les voies qui peuvent y conduire et les moyens qu'il convient d'employer.

Il est nécessaire pour faire cette expédition de s'y prendre au plus tôt possible, et pour le plus tard au commencement d'avril, avant que l'armée de l'empire, qui ne pourra alors être que de dix-sept ou dix-huit mille hommes au plus, soit en état d'être fortifiée; faire en attendant très-secrètement, car de là dépendra le meilleur succès, tous les préparatifs nécessaires de bateaux et de tout ce qu'il faudra pour cette expédition, même faire mine comme si on voulait s'en retourner en Bavière, pour faire retirer des troupes dans les gorges des passages, à quoi on ne manquera pas. On peut encore faire jalousie comme si on voulait faire le siége de Fribourg, et faire avancer une armée de trente-cinq mille hommes pour faire les véritables et fausses

attaques, dans les lieux et endroits qui seront ci-après marqués et suivant le mémoire exact que j'ai déjà remis. Il est vrai que depuis la mort du prince de Bade il y a eu quelques changements; mais ils ne sont pas de si grande conséquence qu'ils empêchent la chose principale, et dans peu on donnera un dessin de ces changements, auxquels on pourra se conformer, et une entière explication de temps en temps sur tous les éclaircissements nécessaires.

Les parties les plus faibles de la ligne de Bühl sont les mêmes que j'ai remarquées dans le mémoire qui a été remis, savoir :

1° Quinze cents pas au-dessus de Bühl jusqu'audit lieu. On peut, la fascine à la main, y attaquer en tout temps, lorsque surtout on ne s'en approchera pas de jour, pour être moins exposé au feu de quelques pièces d'artillerie qui y sont; auquel cas on aura comblé le fossé avant que les troupes qui seront dans ledit Bühl aient le temps de border le parapet, ou du moins de faire au delà de la première décharge.

2° Depuis Bühl jusqu'à deux cents pas au-dessus de l'écluse de Finbach, on peut en approcher à la faveur des haies jusqu'à la distance de trois cents pas; ce retranchement en temps de gelée se peut emporter d'emblée, et en toute saison, pour peu de fascines que l'on ait pour en combler le fossé.

3° A Finbach, on peut en approcher jusqu'à deux cents pas, à la faveur des broussailles qui sont au pied du rideau qui vient de Batzenhofen audit lieu; en temps de gelée, on peut passer des marécages qui sont sur la droite desdites broussailles, venir droit au retranchement, dont le fossé n'a qu'une très-petite largeur, et se poster à nous ôter entièrement la communication de Stollhofen à Bühl, le terrain d'en deçà de la ligne y étant tout à fait disposé : nous n'y avons cependant à l'ordinaire que trente hommes de garde. On verra d'autres endroits d'attaque dans le mémoire déjà donné, qui sont spécifiés au nombre de dix jusqu'à Stollhofen, et au nombre de quinze depuis Stollhofen jusqu'à Dachsland. On n'a qu'à bien examiner le mémoire donné, on y trouvera toutes les explications né-

cessaires, et auxquelles je me rapporte entièrement. Mon ami ne m'a point envoyé encore le plan que je lui ai demandé; mais il me donnera un dessin parfait sur tout ce qu'il sera nécessaire de savoir. Pour les fausses attaques, on pourra laisser à la disposition et prudence du général de les faire où il conviendra: le plus qu'il y en aura sera le meilleur. La confusion ne manquera pas de se mettre parmi nos troupes et nos généraux, dont il n'y en a présentement que deux qui sachent un peu se conduire; et, comme j'ai déjà fait mention ci-dessus, le secret dans tous les préparatifs contribuera le plus à un bon succès, et le plus tôt que l'entreprise pourra se faire sera le mieux.

Si on trouve à propos, dans la suite, de s'aboucher avec moi, ou qu'il s'agisse de quelque instruction sur les changements qui se pourront introduire dans les postes spécifiés dans le mémoire, il y aura lieu à pouvoir le faire quand on voudra.

MÉMOIRE DE M. DE REGEMORTE; 9 MARS 1707 [1].

(*Voir page* 190.)

Dans le mémoire que j'ai eu l'honneur de faire sur les lignes de la Lauter, j'ai pris la liberté de proposer un canal indépendamment du Rhin, depuis Strasbourg jusqu'à Seltz, dans le dessein de pouvoir ôter les difficultés qu'il y a de faire fournir les subsistances par les voitures du pays, à l'armée destinée pour la garde desdites lignes. Sa majesté a approuvé la partie entre Drusenheim et Seltz, à laquelle on travaille présentement, et cela apparemment dans la vue qu'on pourrait se servir du Rhin depuis Strasbourg jusqu'audit Drusenheim, ce qui ne serait pas une chose bien assurée par les obstacles qu'on y pourrait trouver, dont il sera parlé après avoir fait connaître la route que cette partie approuvée doit tenir.

Les rivières de la Zorn et de la Moder tombent à Drusenheim, où elles avaient leurs décharges dans le Rhin; mais depuis que le roi

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2027, n° 44

a fait retrancher ce poste, on a interrompu leur cours en barrant avec une digue leur entrée dans ce fleuve, et par ce moyen on a obligé ces rivières de regonfler, de manière qu'elles ont formé des inondations depuis ledit poste de Drusenheim jusqu'à Beinheim, ce qui couvrait la plaine du Fort-Louis, et empêchait les ennemis d'y pénétrer. Depuis ce dernier poste jusqu'à Bischweiler, ces mêmes rivières peuvent fournir la navigation à laquelle on travaille présentement, dont près des trois quarts du chemin se trouvent faits par les vieux ravins qui s'y rencontrent.

500 toises de terre à 2[l].	1,000[l]	1° Le premier sort des fosses de Drusenheim à l'endroit marqué (1), et continue jusqu'à celui marqué (2) : il est large et profond assez pour pouvoir porter bateau lorsqu'il sera plein d'eau et qu'on l'aura nettoyé.
3,500 toises de terre à 2[l].	7,000	2° Dans cet endroit (2) on sera obligé de faire une digue à travers dudit ravin pour empêcher les eaux de tomber dans le Rhin, et de là on ouvrira le canal suivant la rigole marquée (3), afin de joindre le ravin marqué (4), qui passe au village de Sessenheim : c'est depuis (2) jusqu'audit village où il y a assez à travailler, parce que la rigole (3) est très-petite et peu profonde. Il en est presque de même du ravin qu'il faut creuser en beaucoup d'endroits jusqu'à trois pieds, et en d'autres faire des digues pour y soutenir les eaux.
1,000 toises de terre à 2[l].	2,000	3° Depuis le village de Sessenheim, on suivra le ravin (5) jusqu'à l'endroit (6); dans cet espace il n'y a qu'environ un pied à creuser et quelques petites digues à faire pour contenir les eaux.
1,500 toises de terre à 2[l].	3,000	4° De l'endroit (6), on suivra le ravin (3) jusqu'à l'endroit (8), où il y aura un peu de travail, parce que, sur les deux cents toises de longueur par le bout d'en haut, il y aura près de cinq pieds à creuser, et vis-à-vis le village de Buntzenheim on sera obligé de faire une digue sur cinq cents toises de longueur pour empêcher les eaux de s'écarter et de gâter la plaine; outre cela il y a beaucoup d'arbres et de
A reporter	13,000	

Report.....	13,000[l]

broussailles dans le fond, qu'il faudra couper et déraciner.

2,500 toises de terre à 2[l]...	5,000

5° De l'endroit (8) jusqu'à (9), il faut faire à travers la plaine un canal nouveau sur quatre toises de largeur par le bas et sur cinq pieds de hauteur.

1,200 toises de terre à 2[l].	2,400

6° Depuis (9) jusqu'à (10) on suivra le ravin, qui est fort large et qu'on diguera du côté du Rhin pour empêcher que les eaux ne puissent s'étendre dans la plaine et pour ne pas perdre la hauteur qui est nécessaire pour conserver la navigation.

900 toises de terre à 2[l]. .	1,800

7° Il faudra à (10) une digue pour barrer le ravin, ensuite on fera depuis là jusqu'à (11) un canal nouveau au travers de la plaine, qui n'aura besoin d'être creusé que d'environ trois pieds, à cause qu'il s'y trouve un vieux fond dont on pourra profiter.

500 toises de terre à 2[l]. .	1,000

8° Depuis (11) jusqu'à (12) le canal entre dans un vieux ravin qui est tout fait et où il n'y a que trespeu à creuser pour le rendre navigable; mais le travail le plus considerable qu'il y aura à faire, c'est de couper et de déraciner les arbres qui y sont.

2,000 toises de terre à 2[l]. .	4,000
Pour les 2 écluses.	2,800
Pour 200 toises de terre à 2[l] aux côtés du sas	450

9° Dans cet endroit (12) il se trouve une chute d'environ cinq pieds tout d'un coup, ce qui obligera d'y faire deux écluses de charpente et un sas pour la pouvoir descendre commodement et entrer dans un ancien bras du Rhin marqué (13), lequel il faudra fermer avec une bonne digue (14), et l'élever de manière que les hautes eaux du Rhin ne puissent passer dessus.

800 toises de terre pour la digue, à 2[l].	800
1,200 toises de terre dans le canal, à 2[l].	2,400

10° Le vieux bras ci-dessus est presque navigable jusqu'a l'endroit (15), ou il tombe dans le Rhin, et quoique ce fleuve soit fort bas présentement, on y peut aller avec des petits bateaux. Il y a plusieurs arbres qu'il faudra ôter, et couper ceux qui sont sur ses bords, afin d'avoir un chemin libre pour les bateliers, mais pour ne pas tomber dans le Rhin, et pour pouvoir aller à Seltz, il est nécessaire de barrer ce bras par une digue (16), et faire regonfler les eaux dans le

A reporter. . . .	33,650

Report. . . . 33,650[t]

vieux ravin (17), apres l'avoir creusé de deux pieds jusqu'en (18), et de là jusqu'en (19), environ de quatre pieds; cela fait, les bateaux pourront arriver au pied de la butte de Seltz, qui est le plus loin qu'ils pourront aller.

Pour le vannage. 600

11° A l'endroit (19), on pourra faire un vannage pour la décharge des eaux superflues qui pourront de là retomber dans le Rhin en passant par le vieux fossé (20 ; on pourra même faire, si on le juge à propos, ce vannage assez large pour y faire passer les bateaux, ce qui servirait si on avait envie de jeter des bateaux de là dans le Rhin, en cas qu'on eût dessein de descendre plus bas; car, quoiqu'il y ait environ douze pieds de pente, on pourrait accommoder ce fossé en le resserrant de manière qu'on y pourrait faire descendre des bateaux non chargés sans beaucoup de peine et les y faire remonter à force de chevaux ou par des cabestans.

Pour le vannage. . . 600

12° Outre le vannage ci-dessus, on sera obligé d'en faire encore un à l'endroit (21) pour servir à la décharge des grandes eaux, et même d'une partie du volume ordinaire que les rivieres fourniront

Pour le vannage. . . 600

13° Il faudra aussi un vannage a l'endroit (1) dans les fossés de Drusenheim, pour être en état de donner tel volume d'eau dans le canal qu'on jugera a propos et le mettre à sec quand on voudra.

Pour le vannage . . 600

14° Il faudra encore faire un vannage devant le front de Drusenheim qui est opposé à la rivière, pour pouvoir lâcher les eaux superflues et non nécessaires au canal et les jeter dans le Rhin.

[illegible] toises de terre pour les rampes, à 2 1,600
200 toises à 2 5 150
3,600 solives de bois aux ponts, à 75[t] le cent. . . 2,700

15° Dans tous les endroits ou le canal traversera la grande route qu'on a faite l'annee derniere pour la marche de l'armée de Drusenheim à Beinheim, on sera obligé de faire trois ponts, afin de pouvoir y passer en trois colonnes ; et quant aux autres endroits ou ledit canal traversera des chemins qui vont d'un village à un autre, il suffira d'y faire un seul pont.

A reporter . . . 40,800

Report..... 40,800[l]

observant de le faire assez haut pour qu'un bateau chargé de foin puisse passer dessous, et faire des rampes douces de terre aux deux bouts, pour y pouvoir monter aisément, lesquelles rampes seront soutenues, par la tête, d'un tunage, et par les côtés, d'un clayonnage tres-élevé, deux pieds au-dessus de la superficie des eaux dudit canal.

300 toises de tunage, à 2[l] 5'. 675
20,000 toises de clayonnage, à 5' la toise..... 5,000

16° Dans les endroits ou le canal se trouvera dans des terrains sablonneux et marécageux, on fera sur les bords des clayonnages pour empêcher les eaux de les gâter, et cela aussi jusqu'à la hauteur de ladite superficie des eaux, et dans les tournants on fera une tête de tunage pour résister à la force du frottement.

Total général de la dépense de cette partie du canal.. 46,475

Nota. Dans cette estimation n'est pas comprise la dépense des deux écluses qu'on a proposé de faire à Drusenheim pour communiquer au Rhin, qui coûteront, si on ne prend pas le parti de faire ce qui sera proposé ci-après, environ la somme de huit mille livres.

Quand cet ouvrage sera fait on pourra compter sur une navigation sûre de Drusenheim à Seltz, sans que l'ennemi y puisse causer aucun obstacle, sur laquelle on pourra faire telle manœuvre et telle diligence qu'on voudra, sans qu'il en puisse être informé. Il n'en sera pas de même de Drusenheim à Strasbourg, passant sur le Rhin, où on aura beaucoup d'inconvénients à craindre, lesquels seront, savoir: premièrement, l'impossibilité de pouvoir toujours communiquer librement du Rhin dans le canal, par les deux écluses qu'on prétend faire à Drusenheim, à cause de la variété de la hauteur des eaux, à moins d'en faire une troisième qui, selon toute apparence, ne pourra pas se fonder, attendu la violente transpiration; secondement, que le Rhin comblera infailliblement le derrière de la plus basse écluse par des sables et graviers qui nous ôteront les moyens d'y pouvoir entrer avec des bateaux; troisièmement, que les enne-

mis seront en état de nous ôter le passage sur ledit Rhin quand ils voudront, et principalement lorsqu'il sera bas et que les bras par où on peut passer dans les hautes eaux pour éviter le grand courant seront à sec, ce qui nous obligerait à faire voiturer les subsistances de l'armée, de Strasbourg jusqu'à Drusenheim; et partant la province ne serait pas beaucoup soulagée des corvées qui seules causent sa ruine; à joindre à cela la difficulté que les bateaux ont à remonter le Rhin, principalement lorsque le vent est contraire, ce qui causerait du retard au service et beaucoup de dépenses extraordinaires, parce qu'il faut augmenter les bateliers. D'ailleurs nous ne pourrions faire monter ni descendre un seul bateau que les ennemis n'en fussent avertis, ce qui est une affaire de conséquence; or, pour éviter tous ces inconvénients, et avoir une navigation depuis Strasbourg jusqu'à Seltz, tout à fait indépendante du Rhin, je crois qu'il est nécessaire de continuer ce canal, comme j'ai pris la peine de le proposer, de Drusenheim à Strasbourg, en raccourcissant cependant le trajet que j'ai proposé en premier lieu et en passant par les endroits ci-après.

Il n'y a rien à faire dans cette partie.

1° Se servir de l'ancien lit des rivieres de la Zorn et de la Moder depuis Drusenheim jusqu'à l'endroit marqué (22), qui est déjà bon et navigable.

[illegible] toises de terre à 2[l]. . . 1,600[l]

2° Nettoyer depuis (22) jusqu'en (23) la riviere de la Zorn, et la mettre partout à quatre toises de largeur dans le fond, en redressant un peu les tournants qui sont trop courts, ce qui est une affaire de huit à dix jours au plus à mille pionniers. Moyennant cela, cette partie sera aussi très-bonne et on y pourra naviguer à son aise; elle est présentement à sec parce que la Zorn a été détournée en (23), et jetée dans le bras (24), par lequel elle se décharge au Rhin, et ce pour ôter les inondations qui étaient dans la plaine de Drusenheim, afin de pouvoir travailler au nouveau canal et aux écluses de communication du Rhin, que j'estime inutiles en cas que l'on prenne le parti que je propose

Report . . 1,000

Report.	4,000[l]
9,500 toises de terre à 2[l]. .	19,000
400 toises de clayonnage.	1,000
500 toises de terre à 2[l]. . .	1,000
100 toises de tunage.	225
Un vannage.	700
Total général de la dépense de cette partie.	25,925

ici, à la réserve de la première, qui est nécessaire pour la décharge des eaux superflues.

3° De l'endroit (23), faire un nouveau canal comme il est marqué par la ligne ponctuée (25) jusqu'au moulin de Wantzenau (26), où il y a environ quatre mille cinq cents toises de distance; cela est très-aisé dans un terrain fort avantageux, qui a une pente naturelle et où il n'y aurait que deux pieds environ à creuser.

4° Dudit moulin (26) on pourra se servir du canal (27), qui conduit les eaux audit moulin, en le nettoyant et l'approfondissant seulement d'un pied, moyennant cela on entrera dans la rivière d'Ill en (28), qui de là à Strasbourg est navigable, et qu'on peut, en la resserrant de temps en temps, rendre bonne pour y passer en tout temps avec des grands bateaux et toute leur charge entière.

Si le roi trouve bon qu'on exécute cette pensée, qui est sûre et bonne, on peut, avec les mêmes travailleurs qui sont occupés présentement à la partie du canal entre Drusenheim et Seltz, le faire et l'avoir achevé pour la fin d'avril prochain; ils pourront y être placés à la fin de ce mois, car l'évacuation des terres de la partie commencée sera faite vers ce temps-là, et il n'y restera à faire que partie des écluses et des clayonnages; c'est pourquoi il est temps de se déterminer tandis qu'on a les ouvriers tout portés sur les lieux et que les eaux sont basses; dans une autre saison on n'en serait pas le maître : dès que le Rhin sera haut on ne pourra plus y travailler, à cause des transpirations que les eaux retenues causent en ce pays-là.

Les avantages qu'on pourra tirer de cette navigation seront très-grands pour la province, en ce que cela évitera des voitures qui la désolent entièrement et causerait sa ruine totale s'il fallait qu'elle continuât à voiturer à l'armée, qui sera aux lignes de la Lauter, les subsistances; ceux que le roi en peut tirer seront aussi fort considé-

rables, car moyennant cela on pourra porter des bateaux au-dessous des lignes de Stollhofen pour y entrer par les derrières, qui est un avantage d'autant plus grand que cela obligera toujours les ennemis à une grosse diversion, et les obligera encore d'avoir un corps d'armée de l'autre côté du Rhin pour n'être pas surpris. D'ailleurs, lorsque les ouvrages seront faits, on pourra, en cas qu'on fût obligé d'abandonner les lignes de la Lauter, soutenir le camp entre Bischweiler et Haguenau, en gardant une communication sûre et aisée avec Strasbourg, entre le Rhin et le canal, ce qui empêcherait l'ennemi de prendre ledit Haguenau, le Fort-Louis et Drusenheim; cela ne se peut faire que par le secours des eaux qu'on pourra tirer de la rivière d'Ill depuis la porte de Strasbourg et du canal, desquels on pourra submerger toutes les prairies entre le canal et le rideau depuis ledit Strasbourg jusqu'à Weyersheim et Bischweiler, et de là les faire tomber dans les inondations qu'on peut faire au-dessous de ce dernier endroit jusqu'à Beinheim, lesquelles deviendront, au moyen de l'augmentation du volume d'eau de l'Ill, si grandes qu'il serait tout à fait impossible d'y pénétrer. M. le maréchal de Villars a vu lui-même les effets des inondations que les deux rivières de la Zorn et de la Moder avaient formées dans les environs de la plaine du Fort-Louis, quoique dans le temps qu'il y passa elles étaient plus basses qu'elles n'avaient été d'un pied et demi, à cause que les ennemis avaient jeté la Zorn dans son ancien lit deux jours avant leur retraite de Bischweiler, pour couvrir leur droite; enfin on peut dire avec certitude que si quelque chose peut contribuer à conserver la basse Alsace, c'est d'avoir les eaux de l'Ill pour submerger le pays que je viens de nommer en cas que l'ennemi fût supérieur.

Il ne faut pas appréhender que l'ennemi puisse jamais tirer aucun avantage du canal, ni qu'il puisse s'en servir quand il serait même maître de Drusenheim, attendu que la partie au-dessous de ce poste passe près du Fort-Louis, qui peut bien lui en interdire l'usage; et, quant à la partie au-dessus jusqu'à Strasbourg, on sera toujours le maître d'en ôter les eaux quand on voudra, puisqu'on y peut faire

l'usage qu'on jugera à propos de la rivière d'Ill au moyen des écluses qui sont dans les fossés de cette place.

ÉTAT DES OFFICIERS GÉNÉRAUX QUI DOIVENT SERVIR A L'ARMÉE DU RHIN, SOUS LES ORDRES DE M. LE MARÉCHAL DE VILLARS [1].

(*Voir page* 192.)

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX.

MM.	MM.
Le comte du Bourg.	De Lée.
De Saint-Fremont.	De Mandrecheid.
Le marquis de la Chastre.	De Pery.
D'Imecourt.	Le marquis d'Hautefort.
De Cheyladet.	Le marquis de Vivans.

MARÉCHAUX DE CAMP.

MM.	MM.
Le marquis d'Yon.	Le prince de Talmond.
Le comte de Broglie.	Le marquis de Dreux.
De Gasquet.	Le chevalier de Broglie.
Le comte de Sézanne.	Le comte de Chamillart.
Le marquis de Vieux-Pont.	Le marquis de la Vallière.
Le chevalier de Croissy.	De la Frezelière, commandant de l'artillerie

ORDRES DE MARCHES DU 21 AU 24 MAI 1707 [2].

(*Voir pages* 196 *à* 199.)

Ordre de marche du 21 mai

M. le maréchal de Villars, avec quarante-sept escadrons et dix bataillons, partant du camp de Kehl le 21 de ce mois, alla camper la droite à Bühl, la gauche à Griesheim sur la Kintzig.

[1] Cette pièce n'a pas été retrouvée dans les archives du dépôt de la guerre; elle a été copiée d'après M. de Vault, qui la rapporte à la page 204 du volume 2037 de ses Mémoires. Elle se trouve dans l'Histoire du règne de Louis le Grand, par le marquis de Quincy, tome V, page 289.

[2] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2027, n° 89.

Ordre de marche du 22 mai.

Le lendemain 22, ce corps marcha sur deux colonnes : la cavalerie, qui avait la droite, laissa à sa gauche Appenweier, Nussbach, Zussenhoffen, passa à Erlach, à Oehnsbach, à Votenbach, à Ober-Achern, laissa à sa gauche Sasbach et Ottersweier. L'infanterie, suivie de l'artillerie et des bagages, passa à Windschlag, à Appenweier, à Zimmern, à Renchen, à Nieder-Oehnsbach, à Nieder-Votenbach, à Nieder-Achern, à Sasbach et Ottersweier; l'armée campa au delà de ce dernier village fort près des lignes.

Ordre de marche du 23 mai

Le 23, l'armée marcha sur deux colonnes : la cavalerie, laissant à sa gauche Schwartzach, passa à Kartunger-Hof; l'infanterie et les bagages, à Schwartzach et Stollhofen, et on campa à Hügelheim sur le Rhin.

Ordre de marche du 24 mai.

Aujourd'hui 24, partant de Hügelheim, elle a marché sur deux colonnes : la cavalerie à travers champs, laissant à sa gauche le grand chemin, et l'infanterie, suivie de l'artillerie et les bagages, par le grand chemin du Fort-Louis à Rastadt, la droite vis-à-vis de Kuppenheim, le centre à Niederbühl, et la gauche au-dessous de Rastadt, faisant face à la rivière de Murg.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY [1].

(*Voir page* 206.)

La prise des lignes de Stollhofen est un événement très-heureux dans la conjoncture présente, et capable de produire de très-bons effets pour les affaires du roi. Ce succès va bien déranger les affaires des ennemis du côté du Rhin, et fera bien crier les princes et les états de l'empire qui sont voisins du haut Rhin.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2027, n° 94.

Pour augmenter leur terreur et leurs plaintes, et pour obliger les alliés à envoyer promptement des troupes en Allemagne, afin de rassurer ces puissances et d'arrêter les progrès de l'armée du roi, il y a (à mon idée, que je soumets avec respect) deux choses à faire promptement :

La première, envoyer au plus tôt plusieurs corps faire des courses en divers endroits du pays ennemi, le plus en avant qu'il sera possible, sans cependant commettre lesdits corps à être battus

La seconde, faire au plus tôt à Strasbourg, et dans les autres places fortes d'Alsace, des préparatifs d'artillerie et de munitions de guerre, et de tout ce qui est nécessaire pour faire un grand siége, afin de le faire croire aux ennemis, et qu'ils le mandent à leurs alliés aux Pays-Bas, et afin, de notre côté, d'être en état de faire ledit siége, si, après qu'on saura au vrai la force de l'armée ennemie, on juge qu'il soit praticable de l'entreprendre.

Les mouvements que l'on propose de faire pratiquer à propos (quand même on n'aurait pas dessein de faire un siége) font sur l'esprit des ennemis la même impression que si on avait véritablement et réellement résolu de l'entreprendre, et cette impression, communiquée promptement aux alliés qui sont aux Pays-Bas, est capable de les obliger à envoyer des troupes en Allemagne.

M. le maréchal de Villars étant dans la situation où il est, il faut nécessairement que les ennemis partagent leurs forces, en envoyant une partie au pays de Würtemberg, pour la protection de ce pays, en employant l'autre à la garde de Philipsbourg et du bas Necker; ainsi ce partage empêchera les ennemis d'être forts de toute la campagne, à moins qu'il ne leur vienne des renforts des Pays-Bas ou d'ailleurs.

Si l'on veut tirer de l'argent des pays de Würtemberg, de Baden et autres voisins, il ne faut leur en demander au delà de leurs forces (qui ont des bornes), parce que ces pays-là, quoique fort bons et fort abondants en fruits de la terre, n'ont presque aucun commerce avec les étrangers; et si on leur demandait de trop grosses sommes, on

tomberait dans l'inconvénient où l'on tomba en 1693, lorsque monseigneur pénétra dans le pays de Würtemberg, c'est-à-dire que tous les peuples de ce pays l'abandonnèrent, et on n'en tira presque rien. Or il vaut mieux tirer moins que de ne rien tirer du tout. Les Pays-Bas (surtout les bons) sont tout différents des pays susdits : les peuples ne quittent jamais, et peuvent payer, à cause du grand commerce qu'ils font.

ORDRES DE MARCHES DU 28 AU 30 MAI 1707 [1].

(*Voir pages* 206, 207 *et* 208.)

Ordre de marche du 28 mai.

Le 28 mai, l'armée du roi, partant de Rastadt, alla camper à Rittberg. La droite était près d'Ettlingen, la gauche au château de Rittberg. Pour y arriver, elle marcha sur quatre colonnes. La première de la droite passa la Murg sur le pont et aux gués près de Kuppenheim; laissa à sa droite cette ville, à sa gauche Muckensturm; traversa Malsch, Sultzbach et Ettlingenweier; passa la rivière d'Alb sur un pont et à un gué au-dessus d'Ettlingen. La deuxième colonne passa la Murg sur le pont de Niederbühl; laissa à droite Muckensturm et Schafhof; entra dans le bois de Hart par des ouvertures dans des prés; laissa à sa droite Ettlingen, passant l'Alb sur des ponts faits.

La troisième colonne suivit le grand chemin qui conduit de Rastadt à Ettlingen; passa l'Alb sur des ponts et à un gué.

La quatrième, laissant à droite ce grand chemin, marchant à travers champs jusqu'au bois de Hart, dans lequel elle entra par le chemin de Scheibenhard, qu'elle quitta, prenant à droite, pour aller passer l'Alb sur un pont fait de là au village de Reiburg.

Ordre de marche du 29 mai

Le 29, l'armée du roi, partant de Rittberg, alla camper à Durlach.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2027, n° 104

la droite était près de cette ville, la gauche s'étendant vers Weingarten. Pour y arriver, elle marcha sur trois colonnes :

La première, de la droite, passa à Wolfartsweier, laissa à gauche Au et Durlach, passa la Pfintz sur les ponts de Grötzingen.

La deuxième colonne, traversant le bois, passa la Pfintz sur le pont de pierre de Durlach, laissant à sa droite cette ville.

La troisième colonne passa à Gottsau; passa la rivière de Pfintz sur deux ponts faits.

Ordre de marche du 30 mai.

Hier 30, l'armée, partant du camp de Durlach, vint camper à Pfortzheim, la droite vers Ettlingen, la gauche vers Bretzingen, tournant le dos à Lentz. M. le maréchal ne voulant pas se séparer par des bois, elle ne marcha que sur trois colonnes.

Celle de la droite, marchant presque toujours à travers champs, laissa à sa gauche Grötzingen, Berghausen, Söllingen, Kleinsteinbach, Singen et Wilferdingen.

La deuxième colonne passa par les susdits villages.

La troisième colonne les laissa à sa droite.

ORDRES DE MARCHES DE L'ARMÉE, DU 4 AU 8 JUIN 1707 [1].

(*Voir pages* 209, 210 *et* 211.)

Ordre de marche du 4 juin.

Le 4 juin, M. le maréchal de Villars, avec l'aile droite de cavalerie, les dragons, les hussards et cinq cents grenadiers sans gros bagages, partant d'Illingen, marcha sur deux colonnes pour aller camper à Schwieberdingen.

Ordre de marche du 5 juin.

Le 5, l'aile gauche de cavalerie, l'infanterie, l'artillerie et les gros bagages, sous les ordres de M. de Saint-Fremont, partant du

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2027, n° 125.

camp de Pfortzheim, marcha sur quatre colonnes pour aller camper à Illingen :

La première, ayant la droite composée de l'artillerie et des gros bagages, avec des escortes convenables et des détachements d'infanterie postés pour leur sûreté à leur droite, aux ponts et gués de la rivière d'Enz, passa à Eutingen, à Enzberg, à Mühlacker, de là suivant le grand chemin à Illingen.

La deuxième, composée des menus bagages, côtoya ledit grand chemin, le laissant à sa droite; passa le ruisseau de Mühlacker sur des ponts faits au-dessus de ce village, et les anciennes lignes des ennemis par des ouvertures faites.

La troisième, composée de l'infanterie, laissa à sa gauche Kieselbronn, marchant à travers champs; passa le ruisseau qui, venant d'Oetisheim, tombe à Mühlacker, sur des ponts faits, et laissa toujours à sa droite les menus bagages.

La quatrième colonne, ayant la gauche composée de l'aile gauche de cavalerie, marchant à travers champs, laissa à sa droite Kieselbronn, passa le ruisseau d'Oetisheim, partie sur le pont de ce bourg, partie sur des ponts faits au-dessous; laissa à sa gauche le bois de Schützingen jusqu'à la plaine d'Illingen.

Nota. C'est où M. le maréchal de Lorges, en 1692, prit M. le duc de Würtemberg.

Ordre de marche du 6 juin.

Le 6, le susdit corps, commandé par M. de Saint-Fremont, partant d'Illingen pour aller camper à Schwieberdingen, marcha sur quatre colonnes :

La première de la droite, composée de l'infanterie, passa la rivière d'Enz sur le pont de Waihingen, laissant à gauche Enzwaihingen, côtoya le grand chemin jusqu'auprès de Schwieberdingen, et passa le ruisseau de Glems sur les ponts faits près du moulin au-dessus de ce village.

La deuxième, composée de l'artillerie et des gros bagages, laissa

à sa droite Vaihingen, passa la rivière d'Enz sur le pont d'Enzwaihingen, traversa ce village, et suivit le grand chemin jusqu'à Schwieberdingen, où elle passa la Glems.

La troisième, composée des menus bagages, passa l'Enz, partie sur un petit pont, partie à deux gués au-dessous d'Enzwaihingen, laissa à droite ce village, à gauche le petit bois de Pulverdingerhof et la cense de ce nom, laissant à droite le grand chemin occupé par les gros bagages, passa la Glems sur des ponts faits joignant Schwieberdingen.

La quatrième, composée de l'aile gauche de cavalerie, passa sur la grande chaussée de Wüsten-Glattbach, traversa l'Enz à un grand gué au-dessus d'Ober-Riexingen, laissa à droite la cense de Pulverdingerhof; de là, marchant à travers champ jusqu'à la Glems, elle passa ce ruisseau sur des ponts faits au-dessous de Schwieberdingen.

L'armée campa au delà du ruisseau, la droite au-dessus de Nippenburg, le centre vis-à-vis de Schwieberdingen, la gauche vers Gröningen.

Ordre de marche du 8 juin.

Le 8, l'armée entière partant de Schwieberdingen pour aller camper à Stuttgardt, marcha sur six colonnes :

La première, composée de l'aile droite de cavalerie, laissant à gauche Münchingen, à droite Weil-im-Dorf, à gauche Kornthal, passa à Feuerbach, de là dans la plaine de Stuttgardt.

La deuxième, composée de l'aile droite de l'infanterie, laissa à droite Münchingen et la cense de Kornthal, entra dans la lisière du bois clair, passa le ruisseau de Feuerbach sur des ponts faits.

La troisième, composée des mêmes bagages, côtoya le grand chemin, le laissant à sa gauche, passa le ruisseau de Feuerbach sur des ponts faits.

La quatrième, composée de l'artillerie et des gros bagages, suivit le grand chemin qui conduit de Waihingen à Canstatt et à Stuttgardt.

La cinquième, composée de l'aile gauche de l'infanterie, laissant à

sa droite le susdit grand chemin occupé par les gros bagages, passa à Zuffenhausen, de là dans la plaine de Canstatt.

La sixième, composée de l'aile gauche de cavalerie, marcha à travers champs, laissant à sa gauche les bois de Stammheim et le village de ce nom, passa à Sachsenhausen, d'où elle suivit le chemin qui conduit de ce village à la plaine de Münster, où est son camp.

La droite de l'armée est appuyée aux vignes de Stuttgardt, le centre vis-à-vis de Canstatt, la gauche au-dessous de Münster.

M. le maréchal de Villars avec les généraux de la droite et l'état-major est logé à Stuttgardt. Les généraux du centre sont à Berg, ceux de l'aile gauche dans le faubourg de Canstatt. Les fours sont dans Canstatt.

ORDRES DE MARCHES DE L'ARMÉE, DU 13 AU 14 JUIN 1707 [1].

(*Voir page* 214.)

Ordre de marche du 13 juin.

Le 13, l'armée entière, partant dudit camp de Stuttgardt, marcha sur quatre colonnes pour aller camper à Beutelsbach :

La première colonne de la droite, composée de l'aile droite de cavalerie, passa le Necker aux gués vis-à-vis de Gaissburg, marchant à travers champs, laissa à sa droite Felbach et Rommelshausen, et à sa gauche Winterbach et Beutelsbach.

La deuxième colonne, composée d'un régiment de dragons de la brigade de Champagne et des menus bagages du quartier général de ceux de la droite, passa le Necker sur le pont d'Untertürkheim, côtoya le grand chemin occupé par l'infanterie et les gros bagages, le laissant à sa gauche, et à sa droite Rommelshausen.

La troisième, composée de la plus grosse partie de l'infanterie, de l'artillerie et des gros bagages, passa sur le pont de Canstatt, et suivit le grand chemin, laissant à sa gauche le moulin dit Krämermühle.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2027, n° 138.

La quatrième, composée de l'aile gauche de cavalerie, passa le Necker aux gués au-dessous de Canstatt, près de Münster, marcha à travers champs, laissant à gauche Waiblingen, et à sa droite ledit grand chemin occupé par l'artillerie et les bagages.

La droite de l'armée campa au-dessus de Beutelsbach, la gauche s'étendant au delà de Winterbach : ce village était entre deux lignes et on faisait face au ruisseau de Remse.

Ordre de marche du 14 juin.

Le 14, l'armée partant dudit camp de Beutelsbach, marcha sur quatre colonnes pour aller camper à Winterbach près de Schorndorf :

L'aile droite de cavalerie partit à deux heures après minuit pour aller joindre les troupes qui étaient sous les ordres de M. de Saint-Fremont près de Schorndorf; ensuite, la première colonne de la droite, composée de toute l'infanterie, partant à cinq heures, laissa à sa droite les bois, marcha à travers champs par des ouvertures très-larges faites aux haies et de grands passages faits dès le jour précédent sur plusieurs petits fossés ou ruisselets; elle laissa à sa gauche Winterbach, de là à son camp.

La deuxième colonne, composée des menus équipages, côtoya le grand chemin occupé par les charrois, le laissant à sa gauche.

La troisième, composée de l'artillerie et des gros bagages, suivit le grand chemin, laissant toujours à sa gauche le ruisseau de Remse jusqu'à Winterbach.

La quatrième, composée de l'aile gauche de cavalerie, passa ladite Remse à Gross-Heppach, de là à Groenbach, à Geradstetten et à Hebsak.

La droite de la cavalerie a, au front de son camp, Weiler, et la gauche s'étend au delà du ruisseau de Remse, qui se passe en ce lieu presque partout.

L'infanterie était dispersée par brigades en plusieurs lieux sur les montagnes et à l'entrée des vallées et des postes qu'il convenait d'occuper en arrivant ici.

ORDRE DE MARCHE DE L'ARMÉE, DU 20 JUIN 1707 [1].

(*Voir page* 217.)

Hier matin, 20 du présent mois, je partis du camp de Winterbach avec les hussards, un détachement de cavalerie et de dragons et quatre compagnies de grenadiers, pour aller vers le poste de Lorch occupé par les ennemis; je tâchai, suivant l'ordre que j'en avais, de leur persuader que je plaçais des escortes de fourrages, et je poussai leurs troupes avancées, afin qu'elles ne pussent découvrir celles que M. le maréchal de Villars conduisait sur trois colonnes par une vallée fort serrée, coupée de fossés et de ravines et bordée de bois de part et d'autre. Elles marchaient dans l'ordre suivant :

Les brigades d'infanterie de Champagne et de Bourbonnais laissaient à leur droite les bois, qu'elles côtoyaient, et à leur gauche, Blitterbach, Waldhausen et le village de Lorch.

La brigade de dragons de la Vrillière et celles de cavalerie de l'Ile du Vigier et de Saint-Pouange passèrent à Blittersbach, Waldhausen et Lorch.

Les brigades d'infanterie de Navarre et de Coëtquin laissèrent à leur droite les susdits villages.

ORDRE DE MARCHE DE L'ARMÉE, DU 22 JUIN 1707 [2].

(*Voir page* 219.)

M. le maréchal partit hier du camp de Lorch avec deux brigades de cavalerie, une brigade de dragons, quatre brigades d'infanterie et une brigade d'artillerie pour aller camper à Gmündt. Ce corps marcha dans la gorge très-étroite sur trois colonnes :

Première colonne. Un régiment de dragons et la cavalerie ayant la droite laissa toujours à sa gauche les censes de Reichenhof, au

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2027, n° 150.

[2] *Idem*, n° 158.

delà desquelles elle passa une deuxième fois la Remse, qu'elle laissa ensuite à sa gauche pendant tout le reste de sa marche.

Deuxième colonne. Un régiment de dragons suivi de l'artillerie et des bagages, laissant à sa droite la cavalerie et à sa gauche l'infanterie, suivit le grand chemin bas, passant et repassant plusieurs fois ledit ruisseau de Remse.

Troisième colonne. Lesdites quatre brigades d'infanterie, laissant à leur droite l'artillerie et les bagages, côtoyèrent les bois, les laissant à la gauche.

Le reste de l'armée, partant hier du camp de Schorndorf, marcha dans la susdite disposition, et toute l'armée ensemble campa sur la hauteur faisant face à l'aile gauche de l'armée ennemie, ayant à son front le ruisseau de Remse : le village d'Oberbettringen est entre les deux lignes, et la gauche est près de Gmündt.

La droite de l'armée de l'empereur était appuyée à la rivière de Leine près du village de Brennhof; la gauche, ayant à son front Herrlighofen, était appuyée aux grands rideaux qui sont sur ledit ruisseau de Remse près de Hussenhofen; Iggingen, quartier général de M. le marquis de Bayreuth et de M. le duc de Würtemberg, était derrière la gauche assez éloigné de la deuxième ligne. Cette armée est décampée ce matin.

ORDRES DE MARCHES DE L'ARMÉE DU RHIN, DES 28, 29 ET 30 JUIN, ET DES 1er, 3, 4, 9 ET 10 JUILLET 1707 [1].

(*Voir pages* 224, 225, 226 *et* 230.

Ordre de marche du 28 juin.

Le 28 juin, l'aile gauche de cavalerie, partant de Gmündt, sous les ordres de M. de Saint-Fremont, alla camper à Schorndorf.

Le même jour 28, l'aile gauche d'infanterie, sous les ordres de M. Lee, suivie de l'artillerie et de tous les gros bagages de l'armée, alla camper à Lorch.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2027, n° 202.

Ordre de marche du 29 juin

Le 29, l'aile droite de cavalerie et l'aile droite d'infanterie, aux ordres de M. le marquis d'Hautefort, partant dudit Gmündt, allèrent camper à Schorndorf.

M. le maréchal de Villars ayant pris les devants, joignit en marche l'aile gauche, qui, partant ce même jour 29 de Lorch et de Schorndorf, allait camper à Winnenden, où il séjourna le 30 avec ce corps, qui était campé sur une ligne, la droite appuyée à Winnenden; la gauche s'étend le long du chemin de Heilbronn faisant face à Leutenbach et Weiler-Zumstein.

Les troupes pour rétrograder de Gmündt à Schorndorf marcheront sur trois colonnes à peu près dans le même ordre qu'elles avaient marché allant de Winterbach audit Gmündt.

Pour aller de Schorndorf à Winnenden on fit trois colonnes dans une vallée fort étroite.

Ordre de marche du 30 juin

Le 30, l'aile droite de l'armée sous les ordres de M. d'Hautefort, partant de Schorndorf, alla camper sur une ligne à Erdmannhausen, faisant face à la rivière de Murr, la gauche vis-à-vis de Steinheim sur la Murr.

Pour aller à ce camp, les troupes marchèrent sur trois colonnes :

1° L'infanterie ayant celle de la droite laissa à gauche Schornbach et Birkmannsweiler, Winnenden et Affalterbach.

2° Les bagages traversèrent Schornbach, Birkmannsweiler, Winnenden, Affalterbach.

3° La cavalerie, marchant à travers les champs, laissa à la droite les susdits villages.

Ordre de marche du 1er juillet

L'aile droite, partant d'Erdmannhausen, et la gauche, partant de Winnenden, allèrent camper à Canstatt; la droite du camp était au

dessus de Münster et la gauche vers Stuttgardt. Pour arriver à ce camp, l'armée marcha sur cinq colonnes :

1° L'aile droite de la cavalerie, laissant à droite Marbach, passa le Necker au gué d'Altingen, ensuite à Mühlhausen, de là à son camp;

2° L'infanterie et les bagages de la droite passèrent à Neckarrems, de là à son camp;

3° L'infanterie de la gauche passa à Schwaikheim, Hohenaker, Offingen, de là à son camp;

4° L'artillerie et les bagages de la gauche passèrent à Waiblingen, laissèrent à droite Schmieden;

5° L'aile gauche de cavalerie, laissant à droite Waiblingen, passa à Beinstein, laissa à gauche Felbach, et passa le Necker au gué au-dessus de Canstatt.

Ordre de marche du 2 juillet.

M. le maréchal de Villars partant de Canstatt avec toute la cavalerie et les grenadiers, sans gros bagages, pour aller camper à Illingen, marchant sur trois colonnes :

1° La droite de cavalerie passa à Zuffenhausen, laissa à gauche Stammheim, marchant à travers champs, passa la rivière de Glems au-dessus de Gröningen, celle d'Enz au-dessus d'Ober-Riexingen, de là, par la chaussée de l'étang de Klein-Glattbach, à Illingen;

2° Les bagages passèrent à Schwieberdingen, Enzweihingen et Weihingen;

3° L'aile gauche de cavalerie passa à Fuerbach, à Kornthal, laissa la gauche à Münchingen, passa au-dessous de Nippenburg la Glems sur des ponts faits, laissa à gauche Hemmingen et Hochdorf, et à droite Enzweihingen, et passa l'Enz au gué près de Weihingen.

Le même jour, 2 juillet, l'infanterie, sous les ordres de M. d'Hautefort, partant de Canstatt, marcha sur trois colonnes à peu près dans la même disposition que la cavalerie, excepté que l'aile droite passa la Glems sur des ponts faits près du village de Schwieberdingen, et alla camper à Enzweihingen.

Ordre de marche du 3 juillet.

M. le maréchal de Villars, partant d'Illingen avec la cavalerie et les grenadiers pour aller camper à Singen, marcha sur trois colonnes:

1° La cavalerie passa le ruisseau d'Oetisheim sur des ponts faits au-dessous de ce bourg, laissa à gauche Kieselbronn, alla à Ispringen, Ersingen, de là à son camp;

2° Les bagages passèrent à Mühlacker, Enzberg, Ersingen, laissèrent à gauche Pfortzheim à Wilferdingen ;

3° Les grenadiers, passant le ruisseau de Mühlacker sur des ponts faits près du moulin, côtoyèrent les bagages jusqu'au camp, dont la droite était à Wilferdingen, la gauche à Singen.

Le même jour 3, l'infanterie, partant d'Enzwaihingen sous les ordres de M. d'Hautefort, marcha sur trois colonnes pour aller camper à Pfortzheim :

1° La droite de l'infanterie laissa à sa gauche Waihingen, à sa droite Illingen, passa le ruisseau d'Oetisheim sur des ponts faits près du moulin d'Erlenbach, passa à Kieselbronn, de là à son camp près de Pfortzheim ;

2° Les bagages suivirent le grand chemin par Mühlacker, Enzberg et Eutingen;

3° L'aile gauche de l'infanterie laissa à sa droite la rivière d'Enz, et la passa sur le pont de Pfortzheim.

Ordre de marche du 4 juillet

M. le maréchal de Villars, partant de Singen avec la cavalerie et les grenadiers, alla camper à Grötzingen. Ces troupes marchèrent sur trois colonnes :

1° Les grenadiers laissèrent à gauche la rivière de Pfintz et Grotzingen, et allèrent camper près du bas moulin, au-dessous du faubourg de Durlach;

2° Les bagages passèrent à Kleinensteinbach, à Söllingen, Berghausen et Grötzingen;

3° La cavalerie laissa à sa droite le susdit chemin, et campa sur une ligne, la droite appuyée à Grötzingen, et la gauche à la rivière de Pfintz, près du pont de Hagsfelden.

Le même jour, 4 juillet, l'infanterie, sous les ordres de M. le marquis d'Hautefort, partant de Pfortzheim, suivit la route de la cavalerie, marchant sur trois colonnes, et alla camper sur deux lignes, la droite à Berghausen, la gauche à Grötzingen.

Ordre de marche du 9 juillet.

L'armée, partant du camp de Grötzingen, marcha sur trois colonnes pour aller camper à Bruchsal :

1° L'infanterie, ayant celle de la droite, passa la rivière de Pfintz sur des ponts faits au-dessous de Berghausen et sur celui de ce village; elle passa à Jöhlingen, à Obergrombach et passa la rivière de Saltz sur des ponts faits au-dessus des capucins de Bruchsal;

2° Les bagages passèrent à Weingarten, à Untergrombach, dans le faubourg de Bruchsal, de là au camp;

3° La cavalerie laissa à droite Weingarten et Untergrombach, marchant à travers champs et dans les prés; elle passa la rivière de Saltz sur des ponts faits au-dessous de Bruchsal.

M. le comte du Bourg, partant, le même jour 9, de Beiertheim sur l'Alb, avec des troupes qui étaient sous ses ordres, passa à Gottsau, à Rintheim, Hagsfelden, Blankenloch, Staffort, Buchenau, et vint joindre l'armée, qui campa sur deux lignes, la droite à Ubstatt, et la gauche à Bruchsal.

Ordre de marche du 10 juillet.

M. le comte du Bourg, partant du camp de Bruchsal avec l'aile droite de cavalerie et six compagnies de grenadiers, alla camper à Mingolsheim.

ORDRE DE MARCHE DE L'ARMÉE, DU 14 JUILLET 1707 [1].

(*Voir page* 236.)

L'armée du Rhin, partant du camp de Bruchsal pour aller camper à Walddorf, marcha sur quatre colonnes :

1° L'aile droite de cavalerie, qui, sous les ordres de M. le comte du Bourg, s'était avancée près de Mingolsheim, passa sur des ponts faits au-dessus de ce village, le ruisseau d'Oestringen, laissa à sa droite Malsch, Malschenberg et Walddorf, de là à son camp;

2° L'infanterie passa la rivière de Kraich sur des ponts faits au-dessus d'Ubstatt, le ruisseau d'Odenheim sur des ponts au-dessus de Stettfeld, celui d'Oestringen au-dessus de Mingolsheim, laissant à gauche les susdits villages, ensuite passant à travers le bois, le chemin qui va de Malschenberg à la plaine de Roth;

3° Les bagages passèrent à Ubstatt, Stettfeld, Langenbrücken et Mingolsheim, et prirent à gauche, au delà de ce dernier village, le chemin qui va de Malsch à Roth;

4° L'aile gauche de cavalerie passa sur des ponts faits à la rivière de Kraich au-dessous d'Ubstatt, laissant à droite ce village, Stettfeld, Langenbrücken et Mingolsheim et à gauche Kirrlach, marcha à travers les prairies sur plusieurs ponts faits sur les fossés jusqu'à la plaine de Roth.

L'armée est campée sur deux lignes: sa droite est vis-à-vis de Reilingen, le centre des deux lignes faisant un angle; la gauche est vers Roth, vis-à-vis de Saint-Léon. Walddorf, derrière les deux lignes, est le quartier général.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2027, n° 206.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Du camp de Walddorf, 18 juillet 1707.

Voir page 2 17.

J'allai hier visiter Manheim. J'y menai les ingénieurs; plusieurs de MM. les officiers généraux et M. l'intendant étaient avec moi. Votre majesté trouvera ci-joint un plan de cette place, avec un mémoire du sieur de Chermont, et j'aurai l'honneur de lui rendre compte de l'état actuel des fortifications.

M. l'électeur palatin a commencé à fortifier l'espace qui est entre le Rhin et le Necker, sur un dessin donné de M. de Cochorn. C'est une double contrescarpe, dont la partie qui est la plus près de la place est revêtue, et l'autre une contrescarpe à l'ordinaire. Tout le revêtement de cette contrescarpe du Rhin au Necker est en très-bon état. Trois demi-lunes, derrière cette contrescarpe, revêtues et en défense. Au corps de la place, les terres sont élevées pour les bastions, les fondements faits et sortant de terre. Dans la place, de grands arsenaux achevés et en état; plusieurs casernes; la ville très-bien rebâtie, et même des maisons très-grandes et belles.

Les ingénieurs m'ont demandé un mois pour mettre la place telle qu'elle est hors d'insulte, et trois mois pour obliger à un siége dans les formes.

Votre majesté connaît l'importance de sa situation, qui, tenant tout le Rhin et le Necker, coupe entièrement Philipsbourg et Landau.

Et certainement il n'y a que le quart de la place qui demande une fortification régulière.

Les ouvrages de ce poste sont bien aisés à comprendre. Il faut maintenant expliquer les difficultés :

Premièrement, avant que cette place soit hors d'insulte, les ennemis, selon les apparences, seront fortifiés par les troupes de Saxe et les autres secours qu'ils attendent, à tel point que pour lors les forces seront égales.

Il faudra munir cette place, et, pour entreprendre de la mettre en état et la soutenir, il est indispensablement nécessaire d'être toujours fort supérieur aux ennemis.

Pour la munir de vivres, nous trouvons un homme dans Worms

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2027, n° 209

qui entreprend d'y mettre vingt mille sacs de farine dès qu'on le voudra.

Pour la situation, votre majesté la connaît : c'est la plus belle et la plus heureuse de l'Europe.

MÉMOIRE SUR MANHEIM [1].

(*Voir page* 237.)

La ville et la citadelle de Manheim ont été autrefois rasées d'une manière qu'il reste encore des hauteurs de terre dans tous les lieux occupés par les remparts et chemins couverts de ces ouvrages, par un fossé d'une raisonnable largeur, c'est-à-dire d'environ dix à douze toises, assez profond et rempli d'eau dans cette saison; sur quoi il ne faut pas compter dans deux mois, auquel temps je crois qu'il se pourra facilement passer, au moins en divers endroits où les terres du rasement ont pu se couler.

Pour occuper ce poste présentement avec le moins de travail possible, on peut faire un retranchement sur la plus haute partie des terres, tel qu'il est marqué d'une ligne de points rouges dans les bastions et courtines qui occupent le terrain marqué A B sur le plan, dont on pourra voir les hauteurs, épaisseurs et fossés avec leurs palissades au profil que l'on joint à ce mémoire. Ce retranchement pourra, par son feu, s'opposer au passage de l'ancien fossé et protéger les chemins couverts; mais les deux tiers de la place ne seront fermés que du Rhin et du Necker. Pour l'exécution de cet ouvrage en un mois de temps, il faudra deux mille soldats travaillant à la toise, ou cinq mille pionniers pour remuer environ dix mille toises cubes de terre, cent chariots pour la voiture de dix mille palissades dont l'on aura besoin, et des fascines nécessaires au gazonnage et pour charrier le gazon.

Outre le retranchement proposé, l'on aura dans ce front compris entre le Rhin et le Necker, le chemin couvert à glacis, coupé, et

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2027, n° 212.

revêtu C, D, E, qui est en état de défense, et tel à peu près que je l'ai marqué au profil, que je n'ai pris qu'à la hâte et en passant, et son avant-chemin couvert entièrement depuis C jusqu'en D, palissadé, et son glacis parfait.

Quant à la partie de l'avant-chemin couvert D, E, il n'y a que les terres du glacis de portées, dont partie ne sera pas achevée de ranger, et il en manque en quelques endroits. Outre ce qui est marqué ci-devant, il y a au corps de la place toute la partie F, G revêtue jusqu'à un pied de la superficie au-dessus des eaux d'à présent, et les demi-lunes H, I, dont les revêtements sont faits, les parapets commencés et les fossés en bon état. Il peut y avoir encore quelque maçonnerie commencée ou fondée au corps de la place, mais on ne les peut pas connaître, à cause des eaux qui les couvrent.

Si l'on veut faire un pareil retranchement à celui proposé aux deux tiers de la place qui borde le Rhin et le Necker, il faut ou tripler les ouvriers demandés et les matériaux pour le faire en un mois, ou compter sur au moins trois mois pour la construction du tout avec les deux mille soldats ou cinq mille pionniers demandés.

ORDRE DE MARCHE DE L'ARMÉE, DU 27 JUILLET 1707 [1].

(*Voir page* 241.)

L'armée, partant du camp de Walddorf pour aller camper à Bruchsal, campa sur quatre colonnes :

1° La cavalerie laissa à sa gauche Roth, Mingolsheim, Stettfeld et Ubstatt, marcha à travers les prairies, passant les ruisseaux et fosses sur plusieurs ponts faits;

2° Les gros bagages et l'artillerie prirent le chemin qui conduit de Roth à Malsch, qu'elles quittèrent au delà du bois, prenant tout court à droite pour aller passer à Mingolsheim, Langenbrücken et Ubstatt ;

3° Les mêmes bagages suivirent le chemin de Roth à Malschenberg

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2027, n° 228.

jusqu'à la sortie du bois, ensuite laissèrent toujours à leur droite le susdit grand chemin occupé par les gros bagages en le côtoyant et passant les ruisseaux et fossés sur des ponts faits ;

4° L'infanterie, marchant à travers champs, laissa à sa droite les menus bagages, passant, de même que les autres colonnes, sur des ponts faits sur le ruisseau de Mingolsheim, celui de Stettfeld, et la rivière de Kraich et plusieurs fossés.

Le même jour 27, après que les troupes qui quittaient Manheim eurent joint M. d'Imecourt à Neckarhausen sur le Necker, il en partit avec ledit détachement, les deux brigades de cavalerie et les grenadiers qui étaient sous ses ordres, pour aller camper à Leimen.

Le 28 il partit dudit Leimen avec le susdit corps de troupes pour aller camper à Mingolsheim.

Hier 29, il s'est placé à la droite de l'armée, entre Stettfeld et Ubstatt.

L'armée a sa droite à la rivière de Kraich près d'Ubstatt, quartier de quelques généraux, couvert par deux régiments de dragons. La gauche est à Bruchsal, quartier général; les faubourgs de cette ville sont couverts par une brigade d'infanterie.

M. de Saint-Fremont, avec les troupes qui sont sous ses ordres, est toujours à Staffort, à deux petites lieues de Bruchsal.

ORDRES DE MARCHES DE L'ARMÉE, DES 8, 14 ET 28 AOÛT 1707 [1].

(*Voir pages 244 à 250.*)

Ordre de marche du 8 août.

L'armée du roi, partant du camp de Bruchsal pour aller camper à Graben, marcha sur quatre colonnes :

La première colonne de la droite, composée de toute la cavalerie, passa la rivière de Saltz sur le pont et au gué d'Altenbürg, laissant à sa droite ce château, passa la rivière de Pfintz sur des ponts faits vis-à-vis de Neuthard, laissant à sa gauche l'église de ce village, de là à son camp ;

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2028, n°s 13, 40 et 69.

La deuxième colonne, composée de toute l'infanterie, passa la rivière de Saltz sur des ponts faits au-dessous de la tuilerie de Bruchsal; celle de Pfintz sur des ponts faits au-dessus de l'église de Neuthard, la laissant à droite;

La troisième colonne, composée de l'artillerie et des menus bagages, passa la rivière de Saltz sur des ponts faits au-dessus de la tuilerie de Bruchsal, la laissant à droite; celle de Pfintz, sur des ponts faits au-dessus de Neuthard;

La quatrième colonne, composée des gros bagages, passa la rivière de Saltz, partie au gué entre Bruchsal et les faubourgs, partie sur des ponts faits au-dessous de cette ville, la laissant à gauche, de là à Buchenau, passa la Pfintz sur le pont de Staffort, laissant à sa gauche ce château; de là au camp.

La droite de l'armée est au-dessus de Graben, et la gauche vers Hochstetten.

Ordre de marche du 14 août

L'armée, partant du camp de Graben pour aller camper à Mühlburg, marcha sur six colonnes à même hauteur:

1° Les bagages suivirent le grand chemin le long du Rhin, par Linkenheim, laissant à droite Schröck, par Eggenstein, Welsch-Neureuth; de là à Mühlburg;

2° L'aile gauche de cavalerie, laissant à sa droite les bagages et à sa gauche l'infanterie, marcha toujours à travers champs;

3° L'aile gauche d'infanterie laissa à sa droite l'aile gauche de cavalerie, et à gauche l'artillerie;

4° L'artillerie marcha entre les deux colonnes d'infanterie;

5° L'aile droite d'infanterie laissa à sa droite l'artillerie et à sa gauche l'aile droite de cavalerie;

6° L'aile droite de cavalerie laissa à sa droite l'aile droite d'infanterie.

Pour aller dudit Graben à Mühlburg, les troupes marchèrent dans le susdit ordre, par les centres, à colonnes renversées, à travers

champs, entre le Rhin et les bois, et passèrent le fossé dit Landgraben sur un pont près de la tuilerie au-dessus de ce village, et par plusieurs ouvertures faites à travers ledit fossé pour entrer dans leur camp.

La droite de l'armée campée près de Gottsau, et la gauche appuyée à Mühlburg.

Le même jour 14, l'ennemi s'étant campé près de Grötzingen et Durlach, M. le maréchal changea la disposition du camp. Il fortifia la garnison de Durlach et avança des troupes près de cette ville, et vint lui-même loger dans les masures du château de Gottsau, où il est actuellement, pour être plus à portée de donner ses ordres.

Ordre de marche du 28 août.

L'armée, partant du camp de Gottsau, le soir, à l'entrée de la nuit, les bagages commencèrent à se mettre en marche, passèrent l'Alb au gué et sur plusieurs ponts faits près de Mühlburg, laissèrent à droite Mörsch, Bickesheim, Durmersheim, Bietigheim, et arrivèrent le lendemain matin 29 à Rastadt.

Toute l'artillerie, excepté une brigade, suivit les bagages et s'arrêta à hauteur de Mörsch pour y attendre l'armée.

Après que l'artillerie et les bagages eurent défilé, les troupes qui étaient campées près de Gottsau et Durlach, suivies de celles qui étaient dans cette ville et des détachements qui occupaient des postes dans les faubourgs et dans d'autres lieux fort voisins de ceux des ennemis, marchèrent et passèrent plusieurs défilés et fossés sur plusieurs ponts faits et chemins préparés, pour aller joindre les autres troupes campées dans la plaine de Beiertheim et de Mühlburg, où elles se mirent en bataille entre ces deux villages, ce qui fut exécuté ledit lendemain 29, environ à soleil levé.

L'armée entière, assemblée dans ledit lieu, en partit pour aller camper à Rastadt, et marcha sur huit colonnes renversées:

1° L'aile gauche de cavalerie passa la rivière d'Alb aux gués et sur le pont de Mühlburg, laissa à droite Mörsch, Bickesheim, Bie-

tigheim, traversa Oetigheim, au delà de ce village, passa au gué le ruisseau de Pfederbach, laissa à droite Steinmauer, entra dans Rastadt par la porte de Rheinau, laissant à sa gauche le château, passa la rivière de Murg, sur le bas-pont de cette ville; de là à son camp;

2° La deuxième ligne de l'aile droite d'infanterie passa la rivière d'Alb sur un pont fait au-dessus de Mühlburg, laissa à sa gauche Grunenwinkel et les bois; de là à travers champs jusques au petit bois de Rastadt, dans lequel elle passa sur un pont le ruisseau de Pfederbach; elle entra dans Rastadt par des ouvertures, laissa à droite le château et passa la Murg sur le haut-pont dudit Rastadt;

3° La ligne de l'aile droite d'infanterie passa la rivière d'Alb sur un pont fait au-dessus de celui dont se servit l'aile droite d'infanterie de deuxième ligne, côtoya les bois clairs, laissant à droite Grünenwinkel, ensuite marcha à travers champs jusques auprès de Rastadt, où les susdites colonnes d'infanterie se réduisirent à une pour passer la Murg sur le même pont, parce que, cette rivière étant débordée, les gués ne purent servir à la cavalerie;

4° Une brigade d'artillerie passa l'Alb sur le pont de Beiertheim, le ruisseau de Sulzbach sur un pont de pierre, entra dans le bois par un chemin désigné, par lequel elle alla joindre le gros de l'artillerie dans la plaine de Mörsch, d'où elle continua à marcher entre les quatre colonnes d'infanterie jusques à Rastadt;

5° La première ligne de l'aile gauche d'infanterie passa l'Alb sur un pont fait au-dessous de Beiertheim, entra dans le bois par un chemin qui conduit de Bulach à Mühlburg, qu'elle quitta à demi-quart de lieue de là, pour prendre à gauche à travers les bois clairs; ensuite marcha à travers champs jusques au ruisseau de Pfederbach, qu'elle passa sur un pont de pierre, dans les prés, et alla passer la Murg sur le pont de Niederbühl;

6° La seconde ligne de l'aile gauche d'infanterie passa l'Alb sur un pont fait à la gauche du précédent, entra dans le bois par un chemin qui va de Bulach à Grünenwinkel, qu'elle quitta à cinq cents pas de

la, pour prendre à gauche dans les bois clairs, jusques aux plaines de Mörsch, d'où elle marcha à travers champs pour aller passer le ruisseau de Pfederbach sur un pont fait au-dessus des bois de Rastadt; de là à Rauenthal, et passa la Murg sur le pont de Niederbühl, où les deux susdites colonnes d'infanterie se réduisirent en une;

7° La première ligne de l'aile droite de cavalerie passa l'Alb sur des ponts faits au-dessus de Beiertheim, laissa à gauche Bulach; prenant à droite, elle passa le ruisseau de Sulzbach, dit en ce lieu Landgraben, à un gué; entra dans le bois par des ouvertures faites, et arriva dans les plaines de Förch et Mörsch, d'où elle alla à travers champs jusques au Pfederbach, qu'elle passa à un des gués préparés, par des rampes faites au-dessous de la grande croix de Muckensturm; laissant à droite Rauenthal, elle alla passer la Murg au gué, au-dessous du pont de Kuppenheim;

8° La deuxième ligne de l'aile droite de cavalerie passa l'Alb sur des ponts faits à la gauche de ceux de la précédente colonne, laissa à droite Bulach, passa le Landgraben sur un pont de pierre et à des gués, entra dans le bois par le chemin qui va d'Ettlingen à Dachsland, qu'elle quitta à mille pas de là, pour aller à travers le bois clair par des routes marquées, de Mörsch, d'où elle marcha à travers champs, jusques à Muckensturm, où elle passa sur des ponts le ruisseau de Pfederbach; de là elle alla passer la Murg sur le pont de Kuppenheim, et laissa à gauche cette ville.

La droite est vis-à-vis de Kuppenheim, le centre près de Niederbühl, la gauche vis-à-vis de Rastadt, faisant face à la rivière de Murg. Le quartier général à Rastadt.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE IMPÉRIALE: 20 AOÛT 1707[1].

Voir page 250.

M. LE MARGRAVE DE BAYREUTH, commandant en chef.

Feld-maréchaux de sa majesté impériale MM. le comte de [illegible], le prince de Hohenzollern, le duc de Wurtemberg.

Généraux de l'artillerie MM. le baron de Börner, le baron d'Erffa.

Généraux de la cavalerie MM. le prince héréditaire de Bayreuth, le comte de la Tour.

Feld-maréchaux lieutenants MM. de Dehlenshoffen, de Wackerbarth, de Hohenzollern, de Lettendorff, de Turheim, de Fugger, de Mercy.

Généraux majors MM. de Milkau, de Helmstett, de Lunebourg, de Welkershoffen, de Fechenbach.

PREMIÈRE LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Mercy		6
Lobkowitz		6
INFANTERIE.		
Fechenbach	2	
Stein	1	
CAVALERIE.		
Hahn, dragons		3
Wittgenstein, *id.*		3
Leib-Regiment		3
Nassau		5
INFANTERIE.		
Gardes à pied [illegible]	[illegible]	
Volkersh[illegible]	[illegible]	
Linn[illegible]fels	[illegible]	
Erffa	[illegible]	
B[illegible]neburg	2	
Helmstett	2	
Ilten	1	
Wackerbarth	2	
Ogilvy	2	
CAVALERIE.		
Bayreuth		5
Bibra		[illegible]
INFANTERIE.		
Furstenberg	2	
Gardes de Saxe	2	
CAVALERIE.		
Winckel		3
Milkau, dragons		3
Leib-Regiment de Saxe		3
TOTAL	24	43

Général de la cavalerie M. le prince d'Oettingen.

Feld-maréchal lieutenant M. le baron de Reischach.

Généraux majors MM. de Pfeil, d'Ensberg, de Zobel, Sternfels, de Bibra.

DEUXIÈME LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Gardes de Wurtemberg		[illegible]
Dragons *idem*		[illegible]
Oettingen, dragons		[illegible]
Fugger		[illegible]
Prince H. de Wurtemberg		3
INFANTERIE.		
Reischach	2	
Roth	2	
Ensberg	[illegible]	
ARTILLERIE.		
INFANTERIE.		
Nassau	1	
Hoffman	1	
Saxe	1	
Isler	1	
Munster	1	
Hermann	2	
Sternfels	2	
Gardes de Wurtemberg	[illegible]	
CAVALERIE.		
Nagel		[illegible]
Hegelbert		2
V. Bersch[illegible]		1
Be[illegible]st		1
Glucklemberg		1
Darmstadt		2
Darmstadt, dragons		2
Saxe-Gotha, *idem*		[illegible]
TOTAL	17	28

RÉCAPITULATION.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Première ligne	[illegible]	[illegible]
Deuxième ligne	[illegible]	[illegible]
Réserve	[illegible]	[illegible]
TOTAL	[illegible]	[illegible]

RÉSERVE.

M. le baron d'Erlach, général major.

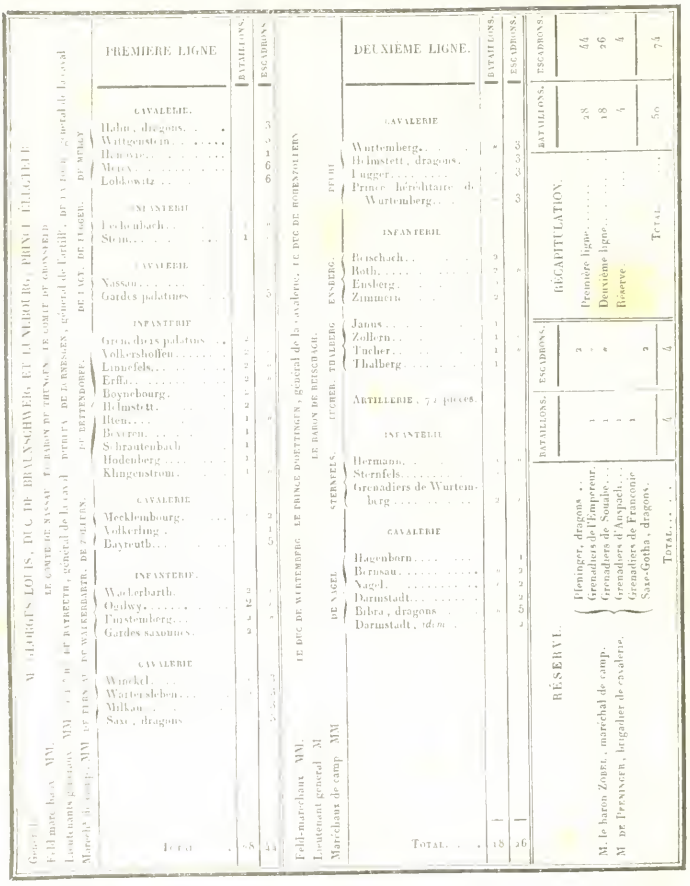
	BATAILLONS.
De l'Empereur	[illegible]
De Souabe	[illegible]
D'Anspach	[illegible]
De Franconie	[illegible]
TOTAL	4

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2028, n° 97.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE IMPÉRIALE SUR LE HAUT RHIN;

25 OCTOBRE 1707 [1].

(*Voir page* 268.)



Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 2028, n° 226.

ORDRE DE MARCHE DE L'ARMÉE DU RHIN, DU 1er NOVEMBRE 1707

(*Voir page* 272

L'artillerie et les gros bagages, escortés par six escadrons de dragons et quatre bataillons, partirent à deux heures après minuit, et, suivant le grand chemin, passèrent à Remcherloch, Bischofsheim zum hohen Steg, Hohbühn, Linx, Bodersweyer; de là à Kehl.

L'armée, partant au point du jour, marcha sur trois colonnes à même hauteur :

1° De la droite. Les menus équipages avaient la droite et suivirent le susdit chemin.

2° Toute l'infanterie marchant sur une colonne, laissant toujours à sa droite le grand chemin, passa les deux branches du ruisseau de Lichtenau sur des ponts faits, la rivière de Rench sur des ponts faits au-dessous du moulin de Memprechtshofen, le ruisseau dit Holchenbach sur le pont de Bischofsheim, laissa à droite Hohbühn, Linx et Bodersweyer et passa la Kintzig sur des ponts faits, au-dessus de Kehl.

3° Toute la cavalerie, marchant sur une colonne, laissant à sa droite celle de la cavalerie, passa le ruisseau de Lichtenau sur des ponts faits au-dessus du village d'Ulm, près de la cense dite Müntzhof; passa à Scherzheim, laissa à gauche Muckenschopf, passa la Rench sur des ponts faits, au-dessus du moulin de Memprechtshofen; le ruisseau de Bischofsheim à des gués au-dessus de ce village; laissa à droite Bodersweyer, et passa la Kintzig à des gués au-dessus du lieu où était le village dit Neunmühl.

L'armée est campée sur deux lignes : la droite est appuyée aux bois, sur le chemin de Suntheim à Eckartsweyer; la gauche à la Kintzig, près du village de Kehl, faisant face à la rivière de Schutter.

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1028, n. 24.

PROJET ET INSTRUCTION POUR LA SURPRISE DE FRIBOURG [1]

(*Voir page* 276.)

Le projet devant être exécuté dans la nuit du 21 au 22, il faut faire avancer, sur le midi, à Neuf-Brisach, huit cents hommes, presque tous grenadiers, qui y prendront de la poudre et des balles, et qui seront commandés par M. de Vallade, lieutenant-colonel de Coësquin.

Ce détachement sera composé des compagnies de grenadiers ci-dessous nommées et de quelques hommes choisis dans lesdits régiments ou dans la garnison de Brisach.

Champagne	3
Bourbonnais	2
Coësquin	2
Mortemart	2
Bavarois	2

avec les officiers complets, et surtout que Duclos de Bourbonnais soit commandé, étant plus propre qu'un autre à mener les trente premiers grenadiers.

Il faut que ce détachement arrive à Neuf-Brisach au plus tard à midi le 21, pour pouvoir sortir de Vieux-Brisach un peu avant la nuit, et, s'il est possible, par une porte qui ne mène pas au lieu où l'on a dessein d'aller, puisque, pour peu que l'ennemi soit en défiance, il est naturel qu'à l'entrée de la nuit il ait quelque parti de hussards qui découvre ce qui peut sortir de Brisach et prendre la route qui l'inquiète le plus.

Il faut que ledit détachement sorte un peu avant l'entrée de la nuit, afin que l'on observe mieux s'il ne se mêlera personne, en sortant, dans ledit détachement, qui pût aller avertir.

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2091, n° 51.

Les portes de Brisach, dès le midi du 21, seront fermées à tout ce qui voudra sortir, et ouvertes à tout ce qui viendra du pays ennemi.

On enverra un officier aux redoutes de Brisach les plus éloignées de la ville, afin que si quelqu'un voulait entrer, et, s'apercevant qu'on ne laisse pas sortir, voulût retourner sur ses pas, on le fasse entrer malgré lui.

Ledit détachement aura soin de porter plusieurs lanternes sourdes, si l'on en peut trouver, sinon d'autres, lesquelles on couvrira hors la nécessité, puisque la nuit devant être pour lors très-obscure, il faut que les guides que l'on tâchera de trouver les meilleurs dans la compagnie de M. de Regnac et ailleurs ne soient en aucun péril de ne pas bien trouver les chemins.

Il serait à souhaiter que ledit détachement pût ne pas prendre la route la plus fréquentée, pour éviter les partis que l'on doit craindre de rencontrer sur ladite route.

Il faut avoir à la tête de la première troupe quelques officiers allemands des troupes de Bavière, pour répondre en allemand au *qui vive!*

Il faut que trente dragons de la compagnie de Regnac suivent le détachement, tant pour venir donner des nouvelles diligemment, que pour garder les chevaux des officiers dans le lieu d'où ils doivent partir pour l'entreprise.

Il est à désirer autant que possible que les officiers aillent à pied; cependant l'on sait bien que plusieurs ne peuvent faire un si long chemin à pied.

On doit attendre dans le bois jusques à deux heures après minuit, que le signal paraîtra; ensuite marcher avec le plus grand silence qui pourra être observé: non-seulement défense de dire un seul mot, ni *serre*, ni *marche*, ou, si l'on y est obligé, que ce soit si bas, que celui qui parlera ne puisse être entendu que du soldat le plus près de lui. On recommandera même aux soldats de marcher le plus doucement qu'ils peuvent, mais fort serrés

Comme le brouillard pourrait empêcher de voir le signal, il faut marcher, quand même on ne le verrait pas, à trois heures après minuit, au bois où l'on doit s'assembler.

Si la sentinelle de l'ouvrage avancé au pied du fort de l'Étoile crie, *werda*, on répondra, en allemand: *lieutenant de piquet*.

En arrivant à la porte du château, l'on demandera, en allemand, à parler à l'officier de garde, lequel répondra, en allemand: *on va le chercher, prenez patience*.

Il faudra aussi répondre à la sentinelle du bastion de la ville, *lieutenant de piquet*, et rien de plus.

Mais dès que les premiers trente hommes seront entrés, quand même on entendrait du bruit du côté du château et que l'on tirerait quelques coups, les cent hommes qui soutiendront les trente premiers n'ont qu'à marcher toujours, ferme et diligemment, puisque l'on ne peut pas essuyer un grand feu du bastion, où d'ordinaire il n'y a que deux sentinelles; mais quand on tirerait plus vivement, il n'y a qu'à entrer diligemment.

Dès que l'on sera entré, il faut se saisir de tout ce que l'on trouvera de soldats, enfermer ceux du premier corps de garde dans le corps de garde même, après les avoir désarmés.

Empêcher que ceux qui seront dans les casernes n'en sortent, criant que l'on tuera tout ce qui paraîtra même aux fenêtres, et quartier à tout ce qui ne branlera pas.

Les vingt hommes conduits par un lieutenant qui aura ordre de monter au donjon pour se saisir du commandant y monteront diligemment, et y demeureront en poste fixe, plaçant ensuite des sentinelles où ils les croiront nécessaires.

Les détachements suivants descendront dans la seconde enveloppe, occupant tous les postes et surtout le tourniquet par lequel on monte du fossé au château du côté de la ville.

Dès que l'on sera maître du château, l'on enverra deux cents hommes dans le chemin couvert qui regarde la ville; on tournera tout le canon du château sur les maisons.

On tâchera d'obliger le sieur de [1]..... d'aller avec cinquante hommes au fort de l'Étoile; et si tant est que l'on se soit saisi du château avec assez peu de bruit pour que le commandant du fort de l'Étoile, qui doit être un lieutenant du régiment suisse d'Erlach, n'ait pas pris l'alarme, il lui dira qu'il veut lui parler, et le fera descendre. Ledit lieutenant n'osera pas désobéir à son commandant; et d'après cela, ou de force ou de gré il l'obligera à lui remettre ledit fort, où il n'y a d'ordinaire que trente hommes du même régiment.

Si l'on croit n'y pouvoir pas réussir, il faut du moins envoyer vingt hommes avec un lieutenant à l'ouvrage détaché qui regarde la plaine, dans lequel il n'y a qu'un sergent et quatre soldats, et vingt hommes pareillement commandés par un lieutenant, dans l'autre ouvrage détaché qui regarde la vallée de Saint-Pierre, où l'on ne met personne, et se saisir aussi du petit ouvrage nommé le Pot de chambre de Terrade.

On est bien persuadé que de telles entreprises ne peuvent réussir que par un profond secret et une extrême diligence, beaucoup de vivacité et d'audace.

Voilà ce qui regarde l'exécution du premier dessein.

S'il réussit, il faudra que celui qui commandera les trente dragons qui doivent suivre l'infanterie en envoie diligemment huit ou dix au-devant des troupes sur le grand chemin de Brisach.

Et au lieu des fusées que l'on avait proposé de tirer, et qui donneraient trop d'alarmes à la ville, il faut élever au plus haut du château un flambeau, et en faire quelques tours.

Pour parvenir au second dessein, qui est de se rendre maître de la ville, il faut remuer les troupes suivant la destination suivante.

Il est également important que le premier corps qui devra marcher, composé tout au plus de onze bataillons et treize escadrons, n'arrive ni trop tôt, pour ne pas troubler le premier dessein en donnant l'alarme dans le pays, ni trop tard, pour que le commandant, que l'on dit être brave homme, n'ait pas le temps de prendre un parti et de rassurer la garnison.

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit original.

Les bourgeois et toute la régence de Fribourg, sachant les troupes du roi dans le château, d'où l'on peut descendre en bataille dans la ville, verront bien qu'ils n'ont d'autre parti à prendre que de se rendre prisonniers de guerre.

Ainsi donc, comme la première entreprise doit être exécutée à trois heures après minuit, il faut que les troupes arrivent au plus tard à sept heures du matin.

S'il est possible de se saisir du château sans bruit, il faut y demeurer dans un profond silence jusqu'à ce que l'on voie la tête des troupes à la portée du canon, et même attendre que l'on ait occupé la chapelle des Mille et fait passer quelques escadrons dans la vallée de Saint-Pierre.

Pour calculer les mouvements et les faire aussi justes qu'il convient, on enverra ordre aux bataillons de Champagne qui sont à Ensisheim, à ceux de Bourbonnais et Mortemart, à ceux de Coëtquin et deux de Bavarois, de prendre leurs mesures pour arriver au village de Biesheim sous Brisach, sur les cinq heures du soir, le samedi 21, et que toutes les troupes marchent sans battre.

Elles prendront à Brisach de la poudre, des balles et des pierres à fusil.

Là, on tâchera de leur donner du pain pour deux jours, sans cependant en faire cuire d'avance; mais on lèvera tout ce qui se trouvera chez les boulangers de Vieux et de Neuf-Brisach, pour faire suivre le pain pour le dimanche 22.

On donnera ordre aux escadrons du Dauphin qui sont à Cernay, à ceux du Royal qui sont vers Schlestadt, aux régiments de Bourgogne, Noailles et aux dragons du Colonel-général, d'arriver vers le village de Biesheim sur les quatre heures. On aura soin de leur faire tenir de l'avoine prête.

Tout cela se reposera sans desseller, dans le terrain qui leur sera marqué, et se mettra en marche pour partir de Vieux-Brisach précisément à minuit, et pour cela on commencera à marcher, dès les dix heures du soir, du village de Biesheim.

M. le comte du Bourg et M. le duc de Broglie se mettront à la tête de la cavalerie, M. le comte de Villars à la tête de l'infanterie.

On tâchera de marcher sur deux colonnes, auquel cas tout se rejoindra dans la plaine Saint-Georges.

Mais si l'on ne trouve pas deux marches bien faciles, il suffit que la cavalerie prenne l'avant-garde et que l'infanterie suive.

On marchera lentement pour éviter l'inconvénient de se perdre pendant la nuit. Les trois bataillons de Navarre, celui de l'artillerie et un bavarois marcheront de Strasbourg avec les carabiniers, le Mestre-de-camp-général et Saint-Cernin.

Tout cela partira ensemble sous les ordres de M. le chevalier de la Vrillière, le 21, à deux heures après midi, et faisant la plus grande diligence sans outrer l'infanterie.

On observera que les portes de Strasbourg soient fermées dès les deux heures après midi, pour laisser entrer et ne laisser sortir personne, surtout que rien ne passe le pont du Rhin.

M. le chevalier de la Vrillière saura seul où les troupes devront aller, et ne le confiera qu'à celui qui devra commander après lui.

On donnera ordre à l'officier commandant l'artillerie de se tenir prêt au premier ordre, avec tout le petit équipage qu'il doit avoir, et il mènera seulement douze petites pièces avec des charrettes composées.

On aura soin que toute l'infanterie prenne de la poudre et du plomb suffisamment.

On ne mènera que les petits équipages et fort legers, et tout le moins que l'on pourra.

On enverra ordre, depuis Neubourg jusqu'à Strasbourg, que personne ne puisse passer le Rhin dans aucun bateau, et M. de la Bastie enverra le même ordre jusqu'à Drusenheim.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart. Colmar, 3 janvier 1708 (voir page 477).

Le sieur Rousselet de Charpillot, qui a été ci-devant lieutenant dans le régiment suisse de Schellenberg, est celui, monsieur, qui est venu nous avertir du changement des trois officiers ennemis, lesquels, au lieu de nous tenir parole, s'étaient enfin laissés aller à tout découvrir aux généraux ennemis. Nous n'aurions pas perdu beaucoup, par toutes les précautions que je prenais. Il n'y avait de bien exposés que les trente premiers hommes qui devaient entrer, et un peu les cent qui les soutenaient. Cependant c'est un assez grand service que de nous empêcher de donner dans le piége qui nous était tendu. Vous croyez bien, monsieur, que ce n'est pas le seul zèle pour la France qui a obligé ledit Rousselet à venir nous avertir, et il est certain aussi qu'il mérite quelque récompense. C'est, en outre, un homme des bonnes familles de Berne, bourgeois de la même ville, et qui a déjà servi le roi en qualité de lieutenant. Je suis persuadé que l'on ne peut moins lui donner qu'une commission de capitaine réformé dans Surbeck[2]. Il pourrait même nous être utile dans la suite, et nous donner des avis par sa famille et par les connaissances qu'il a dans le pays.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2091, n° 50.

[2] Le roi lui accorda une commission de capitaine reformé dans un regiment allemand

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

Nota. Les numéros de la première colonne indiquent les pages du Mémoire; ceux de la deuxième, celles des pièces qui y sont relatives.

FLANDRE.

	Pages	
Situation des affaires de la France et de l'Espagne au commencement de l'année 1707. Vues des puissances alliées sur ces deux royaumes. Elles refusent toutes propositions de paix. Le roi se détermine à faire les plus grands efforts pour le rétablissement de ses armées et pour mettre en sûreté les places frontières.	3	»
Généraux qui doivent commander les armées de sa majesté aux Pays-Bas, sur le Rhin, en Italie, en Espagne, en Roussillon et dans les Cévennes. — Plan général des opérations de la campagne arrêté par le roi.	5	»
Instructions pour les généraux qui doivent commander l'armée de sa majesté. — Efforts des alliés pour soutenir leur supériorité. Augmentation dans les troupes d'Angleterre et de Hollande. Troupes que l'Allemagne leur fournit. — Inquiétudes de l'empereur sur le séjour du roi de Suède en Saxe. — M. le duc de Marlborough destiné à commander l'armée des alliés aux Pays-Bas. Projets de ce général.	7	»
Projets des ennemis pour la partie de l'Allemagne — Le duc de Savoie et le prince Eugène se proposent d'envahir la Provence et le Dauphiné. Armement de flottes nombreuses en Angleterre et en Hollande pour seconder leurs desseins. — M. le comte de Thaun destiné à exciter une révolution dans le royaume de Naples en faveur de la maison d'Autriche — Projets de l'archiduc Charles, destiné à commander en Espagne	8	»

	Pages	
Précautions pour empêcher les ennemis d'étendre les contributions et empêcher leurs partis de pénétrer dans la ligne depuis Namur jusqu'à Nieuport. On perfectionne celles de la Trouille. Construction d'une nouvelle ligne derrière le canal du Moulinet, et son objet	9	
FÉVRIER.		
Lettre de M. Bignon à M. de Chamillart, du 15 février. Détail sur les travaux nécessaires pour couvrir le Cambrésis et l'Artois	//	281
Changement dans l'emplacement de la cavalerie	9	
Les ennemis éloignent leur cavalerie des frontières. Quel est leur objet	10	
Mémoire de M. de Chamlay, du 14 février, sur la nécessité d'assembler l'armée avant les ennemis ou de faire des camps retranchés sous les places les plus exposées. Objections sur les camps retranchés. Réponses aux objections	//	283
MARS.		
Lettre de M. de Bergeyck, ministre de l'électeur de Bavière, à M. de Chamillart, de Mons, le 20 mars, sur ce qu'il croit de plus convenable à faire pour le début de la campagne	//	289
Nouvelles sur les desseins des ennemis; ils envoient deux mille hommes à Courtray pour accélérer les travaux. Nouveaux ouvrages à Menin, Liége et Huy	10	//
Partis des ennemis enlevés. Le sieur Ghetem, l'un de leurs partisans, enlève M. de Beringhen, à Sevres, sur le chemin de Paris à Versailles, est arrêté près de Ham, et conduit en prison à Troyes avec douze officiers qui l'avaient accompagné. — Confirmation des avis sur les desseins et les mouvements des ennemis. — M. le duc de Vendôme, destiné à commander l'armée des Pays-Bas, sous les ordres de l'électeur de Bavière, part le 13 de la cour, après avoir reçu les instructions du roi; il arrive le 14 à Lille	11	
État des officiers généraux et brigadiers destinés à servir dans l'armée des Pays-Bas, 28 mars		292
AVRIL.		
Le 15, M. le duc de Vendôme visite la Lys, fait continuer la communica-		

Pages

tion avec Warneton, Comines et Ypres par le pont de Deulsemont; il arrive le 17 a Mons et communique à l'électeur de Bavière le plan arrêté par la cour pour les premieres opérations de la campagne qui doivent commencer offensivement sur la Meuse, suivant la lettre de M. de Chamillart à M. le duc de Vendôme, du 17 novembre 1706 12

Cette lettre se trouve dans le mémoire de la campagne de 1706, page 582

Sentiment de l'électeur sur le projet pour l'ouverture de la campagne; il revient à celui de M. le duc de Vendôme. — Mouvement des garnisons de la Meuse pour aller cantonner entre Louvain et Bruxelles. — M. de Saillans, commandant à Namur, envoie le 16 plusieurs partis après les troupes sorties des garnisons de Huy, de Liege et de Maëstricht. Avantages remportés par ces partis. — M. le duc de Vendôme règle la marche des troupes qui doivent composer l'armée 13

Mouvement pour le 21 avril ..... " 295

Tranquillité de la cour sur le mouvement des ennemis. Motifs qui déterminent le roi à presser M. le duc de Vendôme d'assembler le plus tôt possible un corps considérable sur la Meuse pour obliger les ennemis à y renvoyer des troupes. Le roi espère que Huy sera rendu avant l'assemblée des ennemis ..... 14 "

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, de Versailles, le 27 avril; il donne avis à ce général de l'arrivée de M. de Marlborough à La Haye le 17, et de son départ, le 21, pour la Saxe, dans la vue de détourner le roi de Suede d'agir contre les intérêts des alliés. Sa majesté juge cette circonstance favorable pour commencer les opérations sur la Meuse ..... " 296

Sentiments de l'électeur de Bavière et de M. le duc de Vendôme sur le contenu de la lettre précédente 14

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, de Mons, le 28 avril. Entreprise sur Huy regardée comme impraticable. Impossibilité de prévenir les ennemis. Il propose de tirer trois bataillons et huit escadrons du corps de M. de Lamothe pour couvrir l'Artois et remplacer les garnisons d'Ypres et de Nieuport 15

MAI.

Réflexions de l'électeur de Bavière sur le début de la campagne, 1er mai.. 17

Intentions du roi sur les sièges de Huy et de Liege. Vues de sa majesté en

Pages.

laissant un corps de troupes sur la Meuse et à M. le duc de Vendôme le choix du lieu où il devra assembler l'armée. — La cour fixe le nombre de troupes qui seront aux ordres de M. de Lamothe, et leur destination. 20

M. le duc de Vendôme se détermine à assembler l'armée sur le ruisseau des Estinnes et à diriger ses premiers mouvements sur Nivelle. L'électeur de Bavière est d'avis de les porter sur Chièvres. Raisons que donne M. le duc de Vendôme pour appuyer son projet; ses inquiétudes pour l'exécution. 21

Nouvelle de la victoire remportée le 25 avril par M. le maréchal de Berwick, à Almanza dans la Nouvelle-Castille, sur lord Galloway et M. de Las Minas. Effet que produit cette nouvelle dans les Pays-Bas.—Avantage remporté sur mer par le chevalier de Forbin.— Les lignes de la Trouille entièrement réparées. Continuation des ouvrages de Saint-Ghislain. Les troupes reçoivent ordre de s'avancer vers la tête de la frontière. L'armée doit être composée de cent vingt-quatre bataillons et de cent quatre-vingt-quinze escadrons; celle des ennemis estimée ne devoir pas excéder le nombre de quatre-vingt-dix bataillons et cent cinquante escadrons... 22

Mouvement des troupes les plus éloignées, 3 mai. 297

Projet de l'ordre de bataille de l'infanterie et de la cavalerie, 10 mai... 298

Nouvelle, le 15, du retour de M. de Marlborough à La Haye, le 9, de sa convention avec le roi de Prusse; de son arrivée à Bruxelles le 14, et de son dessein de commencer la campagne par une bataille ou par un siége. Incertitude sur le lieu où il assemblera son armée. — La plus grande partie des troupes des alliés campe en front de bandière sous Bruxelles, le 18. — Le 19, M. le duc de Vendôme assemble ses troupes en quatre corps séparés à Condé, Valenciennes, le Quesnoy et Maubeuge. L'armée ennemie campe à Bellinghe le 21. 23

M. le duc de Vendôme envoie ordre à M. de Lamothe de s'avancer dans le pays ennemi, et de répandre des partis jusqu'à Ostende et Bruges. — Expédition de M. de Saillans sur Malines. — Les quatre corps séparés de l'armée du roi se rassemblent sur le ruisseau des Estinnes. Le 24, l'armée campe sur deux lignes, le quartier de l'électeur à Estinnes-au-Val, celui de M. le duc de Vendôme à Estinnes-au-Mont.— L'électeur et M. le duc de Vendôme font, le 25, la revue de l'armée, qui se monte à cent vingt-quatre bataillons et cent quatre-vingt-treize esca-

Pages

drons, non compris les troupes destinées à couvrir la Flandre et l'Artois. Celle des ennemis n'est que de cent huit bataillons et cent cinquante escadrons 24

Dispositions de M. le duc de Vendôme pour attirer l'ennemi à un combat. Ardeur qu'il reconnaît dans toute l'armée. Sentiment de l'électeur opposé à celui de M. le duc de Vendôme. — Motifs qui engagent la cour à mander le 24 à M. le duc de Vendôme de ne prendre que des partis de prudence, et qui ne commettent point l'armée 25

Représentations de M. le duc de Vendôme sur le système de la cour. Dispositions de sa part pour être en état d'agir avec audace. — L'armée marche le 26 sur six colonnes et va camper à Gosselies. Difficultés qu'elle rencontre dans sa marche 26

L'armée des ennemis campe à Soignies. Desseins des ennemis rompus par la marche de l'armée du roi. Projet de M. de Vendôme d'occuper Gembloux; il va reconnaître le 27 un poste entre Marbais et Sombref. — L'armée du roi campe sur trois lignes à Sombref, le 28. — Les ennemis retournent à Hal, renvoient leurs canons, leurs bagages et tous leurs pontons sous Bruxelles, se remettent en marche le 29, campent à Dieghem, au delà de Bruxelles 27

Découragement et désertion dans l'armée des alliés. — Succès de M. le maréchal de Villars sur le Rhin, à son attaque du marquis de Bayreuth dans les lignes de Stollhofen. — Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, de Marly, le 27 mai; il laisse à ce général la liberté de faire ce qu'il jugera le plus convenable, à l'exception du siége de Huy et de tout ce qui pourrait mal à propos commettre l'armée 28

Réponse de M. le duc de Vendôme au roi, du camp de Sombref, le 29 mai; il assure sa majesté qu'il n'entreprendra rien témérairement; objections sur le siége de Huy. Il continue de faire mener du gros canon à Namur; il rend compte de la position de l'armée 29

Les ennemis continuent leur retraite, et campent le 31 sous Louvain. M. le duc de Vendôme et l'électeur vont reconnaître le poste de Gembloux, font ouvrir des marches pour s'y porter aussitôt que les ennemis paraîtront à la droite de la Dyle. M. de Vendôme envoie ordre à M. de Lamothe de mener à Maubeuge les huit escadrons qui étaient à Lille. L'infanterie reste dans les lignes de Comines 31

Pages

JUIN.

La grosse artillerie embarquée sur la Sambre reçoit ordre de descendre vers Namur. Inquiétudes de M. de Marlborough pour Huy; il passe la Dyle le 1er juin; campe la droite à Meldert, la gauche vers Hougaerde. — L'armée du roi campe le 2 à Gembloux, sur trois lignes et une réserve. — Arrivée de M. de Lamothe le 2, à Condé, avec huit escadrons; il reçoit ordre de s'approcher de l'armée; se rend à Givry, le 4 à Charleroi. — M. le duc de Vendôme laisse la cavalerie de M. de Lamothe à Charleroi. Attaque des ennemis regardée comme impraticable. Avantages de la position du roi. 32

Nouvelles de la soumission de Saragosse et de tout l'Aragon à l'obéissance du roi d'Espagne et des progrès de M. le maréchal de Villars en Allemagne. Conjectures sur les mouvements que ces événements peuvent occasionner chez les ennemis. Projet de M. le duc de Vendôme s'ils font partir un détachement pour le Rhin. — Motifs qui engagent M. le duc de Vendôme à vouloir s'avancer vers les ennemis. 33

Le roi, par sa réponse du 9 à M. le duc de Vendôme, le laisse le maître d'opérer de concert avec l'électeur; lui recommande de différer de quelques jours son mouvement sur les ennemis. M. le duc de Vendôme abandonne son projet, reprend celui d'agir sur la Meuse et de faire le siége de Huy, après le départ du détachement que les alliés envoient en Espagne 34

Motifs qui engagent le roi à abandonner de même le projet du siége de Huy. M. le duc de Vendôme ne doit agir que lorsque les Anglais et les Hollandais se seront déterminés pour l'Espagne ou pour l'Allemagne. Précautions qu'il doit prendre pour la subsistance de l'armée. — Il doit profiter du moment où les ennemis s'affaibliront, et éviter surtout de retourner du côté de la Flandre. 35

Les ennemis font marcher vers Gand sept bataillons et quelques escadrons aux ordres de M. de Fagel; ces troupes campent à Oudenarde le 14. — M. de Lamothe, avec les huit escadrons qu'il a amenés à Charleroi, arrive le 15 à Frelinghem; il est chargé de garder le pays, depuis Douai jusqu'à la Knocke, et de veiller à la sûreté de l'entre-Sambre et Meuse. Troupes qui sont répandues pour la sûreté de la frontière, dans l'étendue de quatre-vingt-douze lieues, depuis la Meuse jusqu'à la mer. . . . 36

Étendue des lignes depuis la mer jusqu'à la Meuse, 15 juin. 500

Pages

Inquiétudes que cause la marche du duc de Savoie et du prince Eugene vers le Dauphiné et la Provence. M. le duc de Vendôme fait partir le 16 quatre bataillons pour rejoindre l'armée de M. le maréchal de Tessé. Un pareil nombre du corps de M. de Lamothe part pour le remplacer, arrive à Condé, reçoit ordre d'y rester, sur l'avis qu'un détachement de neuf bataillons et de sept escadrons des ennemis s'est mis en route le 18 vers Gand. — Sentiment de M. le duc de Vendôme sur la destination de ce nouveau corps des ennemis. Il demande au roi le 20 la permission d'assiéger Huy. Sa majesté lui ordonne de nouveau de rester dans sa position, d'y amasser des subsistances et de chercher à inquiéter les ennemis dans les leurs. 37

Objet de M. de Marlborough dans le mouvement des troupes détachées vers la Flandre et dans le renvoi des garnisons de la Meuse. 38

Ordre de bataille de l'armée ennemie, le 30 juin. . . . . .

JUILLET.

Elle est renforcée de quelque cavalerie. — Les détachements de MM. de Fagel et de Spaar se joignent à la fin du mois à Deynse, y campent sous les ordres de M. de Spaar. M. de Lamothe fait revenir dans les lignes de Comines les quatre bataillons qui étaient à Condé. — L'électeur de Bavière, du consentement de la cour, fait partir trois bataillons et cinq escadrons de ses troupes pour l'Allemagne. — Mesures que prend M. le duc de Vendôme pour vivre dans sa position jusqu'au mois de septembre, il se propose de finir la campagne par la prise de Courtray. . 38

AOUT.

Difficultés que la cour prévoit dans cette entreprise. Représentations de M. le duc de Vendôme à ce sujet. — Mauvais état des affaires en Italie. La Provence envahie, Toulon menacé. Le roi se détermine à y faire passer treize bataillons et six escadrons de l'armée des Pays-Bas. — Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, de Versailles, le 1er août. Mesures que prend sa majesté pour soutenir les affaires du côté de l'Italie. Moyens de remplacer à l'armée des Pays-Bas les troupes qui doivent marcher en Provence. 39

Ces dernières se mettent en marche le 5. M. de Lamothe reçoit ordre d'envoyer à l'armée six bataillons de ceux qui sont à ses ordres et de remplacer ceux-ci par des troupes de garnisons. 41

Page.

Note. Les différents détachements avaient affaibli l'armée de vingt bataillons et de onze escadrons.—Situation de l'armée du roi et de celle des alliés depuis le 1er juin jusqu'au 10 août. — Le 10, l'armée ennemie marche, à quatre heures après midi, vers la Dyle. Ruse dont se sert M. de Marlborough pour cacher son mouvement. M. le duc de Vendôme apprend qu'ils ont passé la Dyle et marchent par la forêt de Soignies vers Nivelle et Genappe. Dispositions qu'il fait pour les prévenir au défilé du Pieton et sur la Haine 42

Le 11, l'armée marche sur sept colonnes, dont trois d'infanterie et quatre de cavalerie ; elle va camper à Vanderbeeck. — Les ennemis continuent leur marche le 12, arrivent à Arquesnes et à Feluy. Considérations qui déterminent M. le duc de Vendôme à faire marcher l'armée à neuf heures du soir ; il arrive le lendemain matin avec la cavalerie à la tense du Quesne d'Ardammont. Les ennemis attaquent l'arrière-garde commandée par M. d'Albergotti, et sont repoussés avec perte 43

L'armée se met en bataille sur la hauteur de Haine-Saint-Pierre et Haine-Saint-Paul, y reste jusqu'à deux heures après midi. Ardeur que témoignent les troupes pour en venir aux mains. Les ennemis se retirent et vont camper entre Nivelle et le village d'Arquesnes. L'armée du roi va camper sur la bruyère de Saint-Denis. Le 14, l'armée va à Chièvres, campe sur trois lignes, la droite à Lens, la gauche vers Ath. Celle des ennemis campe à Soignies 44

Détail de la position de l'armée du roi et de ses avantages.—Le 15, les six bataillons de M. de Lamothe joignent l'armée, dont la première ligne est composée de cent treize bataillons, et la deuxième de cent quatre-vingt un escadrons 45

Dispositions de l'infanterie et de la cavalerie, 15 et 17 août . . . . . 304 et 305

Les caissons, l'artillerie, les gros et menus équipages joignent l'armée. Arrivée de la grosse artillerie à l'armée des alliés ; marches qu'ils ouvrent sur Ghislenghien. — Nouvelles des desseins des ennemis. M. le duc de Vendôme renvoie le 24 les gros bagages à Condé, et tient ses troupes prêtes à marcher 46

Lettre de M. de Puységur, du camp de Chièvres, le 24 août. Idée générale des divers partis que peuvent prendre les ennemis. Différents moyens de s'opposer à leurs entreprises 306

Pages

Résolution que prend M. le duc de Vendôme d'agir suivant les intentions du roi, mais en évitant de faire paraître ni faiblesse ni timidité. — Les affaires se rétablissent en Espagne, en Allemagne et en Provence. Levée du siége de Toulon. M. de Marlborough rapproche de lui M. le baron de Spaar, qui arrive le 27 à Oudenarde. 46

M. de Lamothe va de Frelinghem à Lille avec toute sa cavalerie; reçoit ordre d'y rester. M. de Spaar s'avance à Oudenarde. L'armée du roi campe le 31 à Antoing sur quatre lignes. — L'armée ennemie va camper le même jour à Ath 47

SEPTEMBRE.

Sentiment de M. le duc de Vendôme sur la nouvelle position des ennemis. Il fait ouvrir des chemins sur les deux rives de l'Escaut; demande le retour du détachement envoyé en Provence. Le roi le fait passer en Allemagne. M. le duc de Vendôme ne s'occupe plus que des moyens de subsister aux dépens des ennemis. — Conjectures sur les différents mouvements des ennemis. Précautions que prend M. le duc de Vendôme pour les prévenir partout. — Le 2, M. de Spaar s'avance sur la gauche de la Lys entre Courtray et Menin, avec cinq bataillons et huit cents chevaux. 48

M. de Lamothe, détaché avec douze bataillons, deux régiments de dragons et un de cavalerie, campe l'infanterie derrière les lignes de Comines, la cavalerie à Warneton. Trois mille pionniers commandés pour réparer ces lignes. — L'armée des ennemis passe le Dender, et va camper le 3 à Opbrakel, le 4 à l'abbaye d'Eenaem; jette plusieurs ponts sur l'Escaut, passe cette rivière le 5, campe à Peteghem. — L'armée du roi passe l'Escaut le 6 à Tournay; campe à Annappes, l'infanterie en première ligne, la cavalerie en deuxième ligne. Position générale de l'armée. — M. le duc de Vendôme projette de marcher à Espierres, est arrêté par les difficultés du pays. Motifs qui l'ont déterminé à se porter vers Lille. 49

Marche de l'armée ennemie; le 7 elle remonte la rive gauche de l'Escaut, campe à Helchin. — M. le duc de Vendôme envoie à Tournay un renfort de vingt-deux escadrons aux ordres de M. de Gassion, et un de seize bataillons à M. de Lamothe, au camp de Warneton. Destination de ces troupes. — Dessein des ennemis sur Tournay. Préparatifs de M. le duc de Vendôme pour marcher à eux et les combattre. M. le baron de Spaar

	Pages	
décampe le 13 de Heule, près de Courtray; vient camper à Halluin, près de Menin	50	»
Le 18, M. le duc de Vendôme visite les lignes de Comines; renforce de quelques bataillons et de six escadrons le corps de M. de Lamothe, qui se monte à vingt bataillons et quarante-deux escadrons. Position de ces troupes. — M. le duc de Vendôme propose de construire une nouvelle ligne de Pont-à-Tressin à l'Escaut. Vues générales dans ce projet. Son mémoire à ce sujet	51	307
Mémoire des états de Lille et de M. de Bagnols, intendant, des 18 et 23 septembre, pour représenter le tort que la ligne proposée ferait au pays. La cour en rejette le projet	52	309 et 311
M. de Marlborough fait baraquer ses troupes vers la fin du mois. Il se dispose à les séparer pour entrer dans des quartiers d'hiver. — M. le duc de Vendôme fait les mêmes dispositions. Départ de différentes troupes.	52	»
OCTOBRE.		
M. de Marlborough envoie, le 4, neuf bataillons dans les places de derrière, et part le même jour pour La Haye, afin d'y régler avec les États-Généraux les quartiers d'hiver. Son retour, le 10, à son camp. — Le 11, l'armée ennemie va camper à Elseghem, le 12 à Gavre; passe l'Escaut et campe à Alost. — L'électeur de Bavière part le 13 pour Mons. Dispositions de M. le duc de Vendôme pour soutenir cette place; il renforce M. de Lamothe de quatre bataillons. La cavalerie bavaroise se rend au pays de Luxembourg. — Séparation de l'armée du 14 au 20. Dispositions des quartiers d'hiver. — M. le duc de Vendôme va à Lille le 19 pour y attendre l'entière séparation des ennemis. Il rend compte à M. de Chamillart du bon état des troupes du roi. Dépérissement de celles des ennemis.	53	»
Le duc de Marlborough se rend à Francfort le 15. Objet de son voyage. Il revient à son camp le 28 et commence la séparation de son armée.	54	»
NOVEMBRE.		
Le 2, entière séparation de l'armée des ennemis. Dispositions de leurs quartiers. M. de Marlborough part pour La Haye, d'où il se rend à Londres. M. d'Overkerke reste à Bruxelles chargé du commandement de l'armée. — M. le duc de Vendôme part le même jour pour la cour. — L'électeur reste à Mons. — Réflexions politiques et militaires sur les événements de la campagne.	54	»

ITALIE.

	Pages	
État dans lequel les affaires ont été réduites par les malheurs arrivés pendant la campagne précédente en Italie, en Flandre et en Espagne. Motifs qui ont engagé le roi à retirer toutes ses troupes de la Lombardie. Parti que prend sa majesté de rester sur la défensive du côté des Alpes pour être en état de faire les plus grands efforts en Allemagne et en Flandre, et pour envoyer en Espagne des secours qui puissent faire reprendre la supériorité sur les ennemis du roi son petit-fils.	57	
Mémoire de M. de Chamlay sur la défense des Alpes.	58	315
Lettre de M. le comte de Medavi à M. de Chamillart sur le même objet et contradictoire au mémoire de M. de Chamlay.	58	324
FÉVRIER		
M. le maréchal de Tessé, destiné à commander l'armée sur la frontière du Dauphiné, se rend à Grenoble le 19 février. Négociation entamée avec le prince Eugène pour l'évacuation de la Lombardie et le retour des troupes françaises et espagnoles en France. Projet de la distribution qui en sera faite tant pour l'Espagne que pour la frontière des Alpes. Nombre de celles qui resteront aux ordres de M. le maréchal de Tessé pour la défense de la Savoie, du Dauphiné, de la Provence et du comté de Nice.	58	
Équipage de l'artillerie que l'on prépare à Cezanne, dans le marquisat de Suse. Établissement des magasins de grains à Lyon, Grenoble et à la Queue d'Isère pour la subsistance des troupes jusqu'au mois de mai. Précautions que l'on prend pour recruter et réparer les troupes. — Quelles sont les intentions du roi sur les premières dispositions à faire sur la frontière des Alpes. Nécessité de commencer par s'emparer de la vallée de Barcelonnette. M. Dillon destiné à commander dans cette partie, M. de Medavi du côté de Fenestrelle, et M. de Saint-Pater, en Savoie. .	59	
Sentiment de M. le maréchal de Tessé contraire à celui de la cour, sur le système qu'elle a adopté. Motifs qui lui font préférer le plan de s'attacher à soutenir Suse plutôt que Fenestrelle. Inquiétudes qu'il conçoit pour la Savoie. Nécessité d'y laisser un gros corps de troupes pendant la campagne.	60	

Pages.

M. le maréchal de Tessé se met en chemin pour reconnaître la frontière. Desseins que paraissent avoir les ennemis sur la Provence et sur la Savoie. Inquiétudes qu'il conçoit pour cette dernière province. Peu de ressources qu'il trouve dans le pays pour sa défense. Détails des postes qu'il a reconnus. Représentations qu'il fait sur l'inutilité de les occuper et de les retrancher. Moyen qu'il propose pour y suppléer..... 61

MARS.

Lettre de M. le maréchal de Tessé à M. de Chamillart, du château de Scez, le 10 mars. Il rend compte de l'état où il a trouvé tous les postes du petit Saint-Bernard et de la Tarantaise. Motifs qui doivent empêcher de les occuper et de les fortifier. Moyens de défendre la Savoie. Espèce de troupes qu'on doit y employer..... " 326

Préparatifs que fait le duc de Savoie du côté de Saluces et du Mondovi. Inquiétudes qu'en conçoit M. le maréchal de Tessé. Parti qu'il prend de faire occuper la vallée de Barcelonnette.—Troupes qu'il y destine. M. Le Guerchois, chargé de cette commission, part de Briançon le 22 avec quatre bataillons, arrive le 23 dans la vallée, s'établit à Tournoux avec deux bataillons venant de Gap et d'Embrun. Détails sur la position de ce camp et sur le nombre de troupes nécessaires pour le soutenir. Retranchements qu'il y fait faire. Nécessité d'occuper les postes de l'Arche et de l'Argentière. Avantage qu'on peut en retirer. Le comté de Nice menacé par les ennemis. Précautions que prend M. de Paratte, qui y commande. Travaux qu'il fait faire à Villefranche..... 62

M. le maréchal de Tessé se rend à Suse; camp retranché auquel il fait travailler entre la ville et la Brunette. M. de Muret, commandant à Perosa, marche avec un détachement de cinq cents hommes, dissipe les Vaudois qui ouvrent des chemins le long de la rivière du Clusone. 63

Conclusion du traité fait avec le prince Eugène et le duc de Savoie pour l'évacuation de la Lombardie et le retour des troupes françaises et espagnoles en France.—Les garnisons de Finale et du château de Milan, composées de deux bataillons de troupes françaises et de douze bataillons espagnols, arrivent à Suse. Les premiers se rendent en Savoie; les derniers, en Languedoc.—M. le maréchal de Tessé va reconnaître le poste de Perosa et les vallées voisines. Travaux qu'il ordonne pour mettre Perosa en état de défense, et pour soutenir la vallée de Saint-Martin. Il retourne à Suse..... 64

Pages

AVRIL.

Mémoire de M. le maréchal de Tessé sur Perosa et Fenestrelle. . . 64 128

M. Le Guerchois fait retrancher le camp de Tournoux et le cimetière du village de l'Arche, approvisionne le fort Saint-Vincent, situé sur la frontière de Provence, établit la contribution dans les vallées de Barcelonnette, de la Maira et de la Stura. 64

Note contenant des détails sur le fort Saint-Vincent. — Avis que reçoit M. le maréchal de Tessé du projet formé par les ennemis d'attaquer en même temps la Savoie, la Provence et le Dauphiné. Troupes qu'ils doivent avoir en campagne. Mouvements qu'elles font dès le 15 avril. — Quelles sont les troupes que le roi a destinées à servir sous les ordres de M. le maréchal de Tessé. Détail de la distribution que fait ce général et de ses dispositions pour porter réciproquement des secours de sa droite à sa gauche. 65

Les dernières troupes venant de Lombardie arrivent à Suse le 29 avril. Mauvais état dans lequel elles sont. Traitement qu'elles éprouvent de la part des Piémontais pendant leur marche. Mauvaise foi du duc de Savoie. — Départ de MM. de Vaudémont et de Medavi pour se rendre à la cour. 66

MAI.

Les troupes françaises se rendent dans leurs quartiers; celles d'Espagne prennent la route du Languedoc pour se diriger ensuite vers l'armée de sa majesté catholique. M. de Saint-Pater va commander en Savoie, M. Dillon dans la vallée de Barcelonnette, M. de Muret reste à Perosa, M. le maréchal de Tessé établit le quartier général à Chaumont le 5, laisse le commandement de Suse à M. de Chamarande, celui de Provence et du Dauphiné à M. de Sailly. — Nouvelles des dispositions des ennemis qui font craindre une prochaine entreprise de leur part sur la frontière. Détail des forces qu'ils rassemblent en Piémont et en Lombardie. Corps de troupes qu'ils ont détaché sous les ordres du comte de Thaun pour le royaume de Naples. 67

Inquiétudes de la cour pour la Provence. Sentiment de M. le maréchal de Catinat sur la défense du comté de Nice 68

Mémoire de M. le maréchal de Catinat sur cet objet, et réponses de M. le maréchal de Tessé. 68 131

	Pages.	
Réponses de M. le maréchal de Catinat à celles de M. le maréchal de Tessé.	"	337
Victoire remportée le 25 avril par M. le maréchal de Berwick à Almanza. Influence que cet événement peut avoir sur les affaires générales.—Le duc de Savoie continue ses dispositions dans le val d'Aost et dans le Piémont. Magasins qu'il forme tant à Coni et Demonte qu'à Pianezza et à Alpignano. Nouvelle d'un contre-ordre donné au corps de troupes destiné pour le royaume de Naples.—Conjectures de M. le maréchal de Tessé sur les dispositions des ennemis. Vues qu'il leur suppose sur la Savoie et la vallée de Saint-Martin.	68	"
Sentiment de la cour conforme à celui de M. le maréchal de Tessé. Troupes que le roi destine à la défense de la Savoie, sous les ordres de M. de Medavi. Projet que forme M. le maréchal de Tessé de s'emparer du village de Morges à la tête du val d'Aost, pour défendre l'entrée du Chablais, du Faussigny et de la Tarantaise.—Lettre de M. le maréchal de Tessé à M. de Chamillart, de Chaumont, le 15 mai. Motifs qui l'engagent à tâcher de s'emparer du poste de Morges. Détail sur les passages du val d'Aost en Savoie. Dispositions qu'il fait pour l'exécution de son projet et pour occuper les têtes de la Tarantaise, du Faussigny et du Chablais.	69	"
M. de Saint-Pater, chargé de l'expédition de Morges, s'avance le 20 au pied du petit Saint-Bernard, pousse des grenadiers jusqu'au pont Serrant. Obstacles qui le forcent à abandonner son entreprise et à se borner à fermer l'entrée de la Tarantaise par un retranchement qu'il fait faire au pied du petit Saint-Bernard, entre Scez et Saint-Maurice. —Mauvaise manœuvre qu'ont faite les troupes à l'expédition de Morges. Evenement auquel M. le maréchal de Tessé attribue le mauvais succès de cette entreprise.—Nouvelles inquiétudes de M. le maréchal de Tessé pour la Savoie.	72	"
Mémoire de M. de Chamlay sur les affaires d'Italie tendant à faire connaître les différents projets que peuvent avoir les ennemis et les moyens de les faire échouer. Motifs qui doivent rassurer sur toute entreprise de leur part sur la Savoie.	73	339

JUIN

Nouvelles inquiétudes de M. le maréchal de Tessé pour cette province.

	Page	
Mouvements que font les ennemis dans les premiers jours du mois de juin. Camps qu'ils forment, tant en Piemont que du côté d'Ivrée. M. le maréchal de Tessé fait passer du Dauphiné en Savoie trois bataillons et deux régiments de dragons. — M. de Medavi, destiné à commander en Savoie, arrive à Chambery le 5 juin. Troupes qui seront à ses ordres. Corps de cavalerie qui s'assemble à Sablons, dans le Viennois, sous les ordres de M. de Montgon. — Lettre de M. le maréchal de Tesse à M. de Chamillart, de Chanmont, le 8 juin. Malheurs auxquels seraient exposés la Savoie et le Dauphiné, si M. de Medavi était forcé de se retirer. Mauvais état où sont les troupes. Supériorité des ennemis. Il combat les idées de la cour sur les entreprises que ces derniers peuvent faire et cherche à faire connaître les moyens qu'ils ont de pénétrer. . . .	73	
Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Tessé, de Versailles, le 11 juin. Motifs qui doivent détromper sur la situation des affaires et sur les entreprises que peuvent former les ennemis. Moyens de faire échouer leurs projets. Importance dont il est de donner toute son attention à la conservation de Suse et de Fenestrelle	78	
Mémoire de M. le maréchal de Catinat, envoyé par la cour à M. le maréchal de Tessé, contenant le détail des précautions qu'il aura à prendre pour rendre difficile aux ennemis toute entreprise sur la Savoie et sur le Dauphiné.	78	346
État envoyé à M. le maréchal de Tessé, du nombre de troupes d'infanterie qui doivent être à ses ordres		352
Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Tesse, de Versailles, le 12 juin, sur le même sujet et pour lui recommander de s'attacher principalement à la conservation des places et des magasins	81	
Mémoire de M. le maréchal de Catinat sur le même sujet .		353
M. le maréchal de Tessé, déterminé à soutenir Suse et Fenestrelle, fait perfectionner les retranchements commencés sur toute la frontière. Il se rend à Perosa. Bon état dans lequel il trouve ce poste; avantages qu'il espère en retirer. M. de Medavi établit son quartier à Saint-Maurice, le 10. Détails sur le camp retranché et sur les débouchés du petit Saint-Bernard. Troupes qui occupent ce camp et celui de Scez. Le reste est répandu dans les différents postes de la Savoie. Deux bataillons prennent poste à Lans-le-Bourg et Termignon, à la tête de la Maurienne. — Disposition des troupes en Savoie	84	353

	Pages.	
Peu de confiance de M. de Medavi dans le succès de ses dispositions pour la défense de la Savoie. Plan qu'il se propose de suivre si les ennemis s'avancent dans le val d'Aost. Avantages du poste de Conflans.....	85	
Lettre de M. de Medavi à M. le maréchal de Tessé, du 12 juin. Motifs qui ont empêché M. de Saint-Pater de pénétrer dans le val d'Aost. Avantage de la position qu'il occupe. Impossibilité d'empêcher les ennemis de pénétrer en Savoie lorsque les neiges seront fondues. Dispositions qu'il fait à l'avance pour être en état de rassembler toutes ses troupes à Conflans, qu'il regarde comme le point le plus avantageux pour combattre les ennemis ou les empêcher de former aucune entreprise considérable. Précautions qu'il vient de prendre pour ôter aux ennemis les moyens de subsister en Savoie.....	»	354
Dispositions que fait M. Dillon pour la défense de la vallée de Barcelonnette.— Mémoire de M. Dillon, contenant des détails sur les différents chemins que peuvent tenir les ennemis pour pénétrer dans cette vallée, et des observations sur les travaux qui restent à faire pour être en état de résister à toutes leurs entreprises.....	85	358
Troupes qui sont en Provence et dans le comté de Nice. M. de Sailly arrive en Provence pour y commander. Représentations qu'il fait sur le besoin qu'il a de renfort pour soutenir cette province.—Cavalerie qui compose le camp de Sablons. État de dépérissement dans lequel elle est. — Les ennemis s'assemblent en quatre différents corps, tant à Saluces et Coni qu'à Orbassano, Rivoli, sur la Doire, et Tina près d'Ivrée. Le corps détaché pour le royaume de Naples continue sa marche par l'État ecclésiastique.....	86	
Arrivée de l'escadre anglaise et hollandaise sur les côtes d'Italie.....	87	
État des troupes de l'empereur et de ses alliés en Italie, le 15 juin.....	»	363
Disposition des camps des alliés.....	»	364
État du détachement pour le royaume de Naples.....	»	365
Lettre de M. le maréchal de Tessé à M. de Chamillart, de Perosa, le 15 juin. Quelles sont les forces des ennemis. Desseins qu'ils paraissent avoir sur la Provence. Précautions qu'il est instant de prendre pour la défense de cette province. Motifs qui doivent engager le roi à y faire passer au plus tôt des troupes de ses armées d'Allemagne, de Flandre et d'Espagne. Attention qu'il continuera de donner à la Savoie et au		

Pages.

Dauphiné, même de préférence à la Provence. Ordres qu'il adresse à MM. de Grignon, de Sailly, de Paratte et de Montgon 87

M. le maréchal de Catinat appuie le système de M. le maréchal de Tessé; n'est point d'avis de dégarnir le Dauphiné pour soutenir la Provence, mais de faire marcher à Lyon un nombre de troupes des armées de Flandre et d'Allemagne pour porter des secours où les circonstances l'exigeront 90

Mémoire de M. de Catinat, du 15 juin, sur ce sujet 7 365

Nouvelles du projet formé par les ennemis d'entrer par trois chemins différents dans le comté de Nice. La cour envoie ordre à M. de Paratte de s'emparer de Saorgio. Dispositions que fait M. de Grignan en Provence. Troupes qu'il fait marcher à Hyères. Destination des gardes-côtes et des milices. M. de Sailly se dispose à rassembler des troupes sur le Var, et à y faire un camp retranché. Renforts qu'il demande 90

Peu de confiance qu'a la cour dans les moyens que M. de Sailly se propose d'employer pour la défense du Var. Résolution que prend le roi de faire marcher de Flandre et d'Allemagne douze bataillons et quinze escadrons pour renforcer M. le maréchal de Tessé. Ordre que sa majesté lui envoie de ne point se porter en Provence, à moins que les ennemis ne soient entrés dans le comté de Nice. M. de Bezons est destiné à commander sur le Rhône; MM. de Langeron et de Paratte dans Toulon, l'un la marine, l'autre la place. Instruction du roi à M. le comte de Bezons, destiné à commander sur le Rhône depuis le lac de Genève jusqu'à l'embouchure de ce fleuve 92

Lettre du roi à M. le maréchal de Tessé, de Trianon, le 19 juin, pour le rassurer sur les entreprises que peuvent faire les ennemis. Précautions que sa majesté a prises pour le mettre en état de résister à tous leurs efforts. Importance de ne faire faire aucun mouvement avant de connaître les desseins des ennemis. Comparaison de leurs forces et de celles de M. le maréchal de Tessé, qui fait connaître leur peu de supériorité. — Obstacles qu'ils doivent rencontrer pour pénétrer en Dauphiné. Peu d'avantage que leur procurerait pour cet objet la possession de la Savoie s'ils entraient dans cette province. Circonstances qui doivent faire croire que tous leurs efforts se porteront sur Toulon et sur la Provence. Conduite que M. le maréchal de Tessé aura à tenir si les ennemis entre-

Pages

prennent sur cette province. Nécessité d'occuper le defilé de l'Esterel pour couvrir Toulon. 93

Mesures que l'on prend pour mettre Toulon en etat de défense. M. de Paratte se dispose à abandonner le comté de Nice pour se retirer derriere le Var. 98

Mouvement que font, les 24, 25 et 26, les différents corps des ennemis campés sur la frontiere du Piémont. Dessein que paraît avoir le duc de Savoie sur la Provence. Corps de troupes qu'il doit laisser en Piémont. — Nouvelles qui confirment la marche des principales forces des ennemis sur Coni et vers le comté de Nice. Infanterie qui s'embarque à Finale pour aller descendre au golfe Juan, sur la côte de Provence. Troupes qui restent en Piémont. 99

Motifs qui engagent M. le maréchal de Tessé à différer de dégarnir la Savoie et le Dauphiné. Précautions qu'il prend pour la subsistance des troupes en Provence et sur les routes qu'elles auront à tenir pour s'y rendre. Corps de cavalerie qu'il fait avancer du côté de Sisteron. Besoin qu'il a des renforts que le roi lui envoie. 100

Dispositions des ennemis qui engagent M. de Paratte a abandonner le comte de Nice le 29. Deux bataillons restent à Villefranche, Montalban et Sospello. M. de Paratte repasse le Var avec quatre bataillons, va camper sous Antibes. Secours que M. de Grignan demande à M. le maréchal de Tessé pour soutenir la Provence et Toulon. 101

Ce general fait marcher à Sisteron deux régiments de dragons de la Savoie et un regiment de cavalerie du Dauphiné, et à Forcalquier et Manosque, la cavalerie du camp de Sablons. Dispositions qu'il fait pour embarquer sur l'Isere l'infanterie de Savoie et la faire descendre en Provence. . . . 102

JUILLET

Nouvelle de l'entree des ennemis dans le comté de Nice. M. le comte de Medavi reçoit ordre de ne laisser en Savoie que cinq bataillons et un regiment de dragons sous le commandement de MM. de Thouy et de Valliere, et de marcher en Provence avec le reste de ses troupes. Une partie de celles qui sont dans les vallées de Barcelonnette et de Queiras vont à Entrevaux sous les ordres de M. Le Guerchois. Motifs qui engagent M. le maréchal de Tessé à laisser M. de Muret à Perosa avec sept bataillons 102

	Pages	
Dispositions de ce dernier pour la défense de la vallée de Saint-Martin...	103	
Lettre de M. de Muret contenant le détail de ses dispositions..... ...		368
Époque à laquelle les troupes destinées à marcher en Provence doivent être assemblées sur le Verdon. M. le maréchal de Tessé part de Chaumont le 5 pour se rendre à Briançon, laisse à M. de Chamarande le commandement des troupes qui restent en Dauphiné. — M. le comte de Medavi se rend à Conflans le 6. Inquiétudes qu'il conçoit pour la Savoie. Représentations de sa part. Mouvements des ennemis qui déterminent M. le maréchal de Tessé à lui permettre de rester en Savoie, et a ne lui envoyer que dix bataillons. Motifs qui engagent M. de Medavi a n'en faire partir que neuf. Ces troupes se mettent en marche le 7 et le 10. Nombre de celles qui restent en Savoie. M. de Medavi prend la résolution d'abandonner cette province pour se retirer sur le fort Barraux si les ennemis l'attaquent avec des forces trop supérieures	104	
Dispositions de M. de Medavi pour la défense de la Savoie, 6 juillet....	105	370
M. le maréchal de Tessé continue sa marche vers la Provence, arrive à Embrun le 6. Détails sur Toulon. Mauvais état de la place. Arrivée de la tête des ennemis a Nice. Dispositions que fait M. de Sailly pour la défense du Var. Il campe a Saint-Laurent avec quatre bataillons, sept escadrons et trois a quatre mille hommes de milices	106	
Le roi adresse a M. le maréchal de Tesse des mémoires pour lui servir d'instruction sur la défense de la Provence et la conservation de Toulon et de Marseille.	107	
Mémoire sur la Provence, 2 juillet..		372
Mémoire de M. le maréchal de Catinat sur la défense de la Provence, 2 juillet.....	107	389
Motifs qui déterminent le roi a remettre à un autre temps le départ des secours pour le royaume de Naples. — M. le maréchal de Tessé arrive a Toulon le 10. Mauvais état de cette place. Retardement dans les travaux entrepris pour la mettre en défense...	107	
Dispositions pour la sureté de Marseille. Mémoire de M. de Forville, commandant a Marseille, sur la défense de cette ville	108	390
L'avant-garde des ennemis arrive le 6 a Sospello, fait la garnison prison-		

Pages.

niere de guerre; s'avance le 7 à Lescarene; est jointe le 8 par un corps de sept à huit mille hommes; campe entre Mentone et Villefranche. La flotte des alliés, commandée par l'amiral Schovel, mouille le 8 devant Nice. Nombre de vaisseaux dont elle est composée.—Sentiment de M. le maréchal de Tessé sur les desseins des ennemis. Camp retranché auquel il fait travailler sous Toulon. Il se remet en marche pour aller à Sisteron, où les troupes destinées pour la Provence doivent se rassembler..... 108

Lettre de M. le maréchal de Tessé au roi, d'Aix, le 12 juillet. Il rend compte à sa majesté de la situation où il a trouvé Toulon, et des précautions qu'il a prises pour mettre cette place en état de défense. Importance d'occuper les hauteurs avec trente ou quarante bataillons. Difficulté de défendre le Var. Ordres qu'il a envoyés à M. de Sailly de se replier sur Toulon..... 109

Les ennemis, au nombre de huit mille hommes, arrivent sur le Var le 11. Dispositions qu'ils font pour enlever le corps de M. de Sailly. Troupes qui ont joint ce dernier. Sa retraite sur Cagnes, ensuite sur Grasse, et de là au Muy, où il arrive le 13, avec sept bataillons et sept escadrons. Troupes qu'il a jetées dans Antibes.—Les ennemis passent le Var, le 11 au soir, à Saint-Laurent; sont joints le lendemain par leur armée, dont la droite s'étend vers Cagnes. Arrivée de leur flotte en vue de la côte de Toulon..... 111

La ville et le château de Saint-Paul se rendent aux ennemis. Députés de différentes villes qui vont traiter de la contribution avec le duc de Savoie.— Conjectures que tire M. le maréchal de Tessé des mouvements rapides des ennemis. Dispositions qu'il compte faire pour mettre Toulon en état de défense. Il se rend à Sisteron le 13. — Sentiment de la cour différent de celui de M. le maréchal de Tessé sur les moyens de défendre Toulon. Ce général reçoit ordre de s'occuper principalement à former une armée, en abandonnant tous les postes des villes hors d'état de se défendre, et de laisser mille hommes dans Antibes seulement. Peu d'inquiétudes de sa majesté pour Marseille..... 113

Voir sur le nombre de troupes que M. le maréchal de Tessé peut rassembler.—La tête des troupes de la colonne de droite, venant du Dauphiné, arrive à Sisteron le 13. Les deux premières divisions de la colonne dirigées sur Castellane y arrivent les 15 et 17. La troisième division, composée de cinq bataillons, joint M. Dillon au camp de Tournoux, le 14. Motifs qui le déterminent à marcher le lendemain sur Toulon par la

	Pages.	
route de Castellane. Moyens qu'il se prépare pour faciliter sa rentrée dans la vallée de Barcelonnette.....	114	
Six bataillons de troupes, parties de la Savoie, arrivent a Sisteron le 17. Motifs qui decident M. de Medavi à faire partir de nouveau quatre bataillons et trois régiments de cavalerie, les 14, 16 et 18, et à suivre ces troupes. M. de Thouy reste en Savoie avec huit bataillons et deux régiments de dragons. Instruction de M. de Medavi pour M. de Thouy sur les moyens d'empêcher les ennemis de pénétrer en Savoie.....	115	393
Nombre de troupes que M. le maréchal de Tessé compte être en état de rassembler à Toulon du 22 au 25. Pont de radeau auquel il fait travailler sur la Durance, entre Manosque et Mirabeau. Cavaliers démontés qu'il fait venir de Valence à Toulon pour y faire le service de l'infanterie. Ordres qu'il envoie à M. de Sailly, de se maintenir au defile de l'Esterel afin de couvrir la marche des troupes qui doivent se rendre à Sisteron et de Castellane à Toulon.....	115	
M. de Goesbriant est charge de la conduite des troupes destinées pour Toulon; elles se mettent en marche en trois divisions. Route que M. de Grignan fait prendre à la premiere pour accélérer son arrivée à Toulon. Direction de la marche des autres divisions.— La cavalerie du camp de Sablons, commandée par M. de Montgon, et les regiments de dragons venant du Dauphiné, sont rassembles à Manosque le 19. Supériorité des ennemis.....	116	
M. le marechal de Tesse se rend a Riez le 18. M. de Toralba reste à Sisteron pour y rassembler l'artillerie et attendre les dernieres troupes venant du Dauphiné et de la Savoie.— Marches que l'armée des ennemis a faites depuis le 13 jusqu'au 17, jour auquel elle est arrivee a Frejus. Nombre des troupes qui la composent et de celles qui sont restees dans le comté de Nice et en Piémont. Arrivee de leur flotte aux iles d'Hyeres. M. de Sailly, forcé d'abandonner le défilé de l'Esterel, se retire sur le Luc. — Inquiétudes que M. le maréchal de Tessé conçoit de la marche rapide des ennemis. Époques auxquelles les troupes de M. de Goesbriant doivent arriver a Toulon.....	117	
Dispositions que fait M. le maréchal de Tesse pour hâter la marche des troupes. M. de Sailly, avec celles qui sont a ses ordres, se replie le 19 sur Cuers et le 20 sur la Valette pres de Toulon.—M. le maréchal de Tesse se rend a Aix le 22. Position qu'il reconnait entre Aubagne et Gemenos		

	Pages	
pour y rassembler l'armée en cas de besoin. — La première division des troupes de M. de Goesbriant, conduite par M. de Montsoreau, et les cinq cents cavaliers à pied, arrivent à Toulon le 22. Un des quatre bataillons venant du Languedoc arrive à une marche d'Aix.	118	
M. le maréchal de Tessé se rend à Toulon le 23. M. de Goesbriant y arrive le même jour avec la deuxième division, composée de neuf bataillons. Nombre de troupes qui sont rassemblées tant dans la ville que dans les retranchements et au camp de M. de Sailly. — Détails sur la position près d'Aubagne. — État dans lequel se trouve Toulon à l'époque du 23. . .	119	595
Camps retranchés auxquels on travaille, l'un sur la hauteur de Sainte-Catherine, l'autre sur celle de Sainte-Anne. Motifs qui déterminent M. le maréchal de Tessé à donner la préférence à ce dernier. Ordres qu'il donne en conséquence. Troupes qui occupent les retranchements de Sainte-Catherine, le poste de la Croix-Faron et le défilé de Saint-Antoine.	120	
La troisième division, composée de treize bataillons, arrive à Toulon le 25. Nombre de troupes qui sont rassemblées sous cette place. Distribution qu'en fait M. le maréchal de Tessé tant dans le camp retranché de Sainte-Anne que dans la ville et les différents postes. Les cinq cents cavaliers à pied se mettent en marche le 26 pour se rendre à Marseille; les deux régiments de cavalerie qui sont avec M. de Sailly vont au Beausset, sur le chemin de Marseille.	121	
État des troupes du camp retranché et de la garnison de Toulon le 26 juillet.	121	598
MM. de Saint-Pater et de Cadrieu commandent dans la ville. MM. de Goesbriant et Dillon sont chargés de la défense du camp retranché. M. Le Guerchois garde les crêtes de la montagne. — Motifs qui déterminent M. le maréchal de Tessé à retourner à Aix le 26. Combinaisons d'après lesquelles il sollicite la cour de lui envoyer un nouveau renfort de vingt bataillons. Force des ennemis. Troupes qui sont en marche du Piemont pour les joindre	122	
Quels sont les projets du duc de Savoie. Étendue de ses vues. Troupes anglaises qui doivent descendre sur la côte du Languedoc et se joindre aux religionnaires. — Mouvements de l'armée des ennemis depuis le 20, jour auquel elle a décampé de Fréjus, jusqu'au 26, qu'elle arrive en		

vue de Toulon, sa droite campée a la Valette pres de la montagne, sa gauche au bois du fort Sainte-Marguerite. Les hussards s'emparent du plateau en avant de Sainte-Catherine, et en sont chassés par M. Dillon. M. Le Guerchois, forcé d'abandonner le poste de la Croix-Faron, se replie sur le camp de Sainte-Catherine. 1 6

Avantage que procure aux ennemis la prise du poste de la Croix-Faron. M. de Goesbriant va reconnaitre la montagne qui domine le camp de Sainte-Catherine. Motifs qui le determinent a changer la position de ce camp et a y faire des retranchements. M. de Lozieres, directeur du genie, fait achever ceux du poste de Sainte-Catherine 1 4

Retard que ces differents travaux apportent dans les réparations du corps de la place. Avis que recoit M. de Goesbriant du projet qu'ont les ennemis d'attaquer le 28. . . . . 1 5

Les ennemis se retranchent dans leur camp. Vent contraire qui retient leur flotte aux iles d'Hyeres et qui les empeche de débarquer leur artillerie. — Attaque du poste de Sainte-Catherine par les ennemis le 29. Bonne contenance de M. le marechal de Tessé. Troupes que M. de Goesbriant fait marcher pour renforcer ce poste. Les ennemis recommencent leur attaque le lendemain. Mauvaise conduite de deux compagnies de grenadiers. M. Le Guerchois abandonne son poste, se retire avec toutes les troupes sur le camp de Sainte-Anne, ne laisse qu'un poste dans la chapelle Sainte-Catherine. Mecontentement de M. de Goesbriant sur la conduite de M. Le Guerchois. M. le maréchal de Tesse lui ordonne les arrêts et cherche a le justifier pres du roi. 1

Les ennemis perfectionnent les retranchements de Sainte-Catherine s'approchent des hauteurs de la Malgue, ou ils établissent les batteries. Detachements qu'ils envoient à Dardenne, entre le Revest et Saint-Antoine. — Importance de ne point abandonner ce passage aux ennemis. M. de Nizas, qui l'occupe, est renforcé le 31 par quatre bataillons, auxquels il fait occuper les hauteurs de la rive droite de la riviere. — Quatre compagnies de grenadiers et cinquante dragons sous les ordres de M. de Barville se portent au Brus, menacé d'une descente de la part des ennemis 1 5

M. de Goesbriant demande a M. le marechal de Tesse un renfort d'infanterie pour le poste de Saint-Antoine, et le sollicite de s'avancer lui même avec le reste de ses troupes jusqu'au Beausset. Motifs qui obligent M. le

Pages.

maréchal de Tesse a s'y refuser. Détachements qu'il envoie à Bandol et à Saint Nazaire. Les troupes venant de Savoie sont rassemblées à Sisteron le 28 sous les ordres de M. de Medavi au nombre de treize bataillons et de trois régiments de cavalerie. Elles se portent à Manosque le 31, époque à laquelle elles doivent être rendues au camp d'Aubagne. — Détachements de la garnison de Marseille qui vont remplacer au Brus les troupes que M. de Goesbriant y a envoyées et qui rentrent dans Toulon..... 129

AOUT.

Inquiétudes que donne à M. de Forville, commandant à Marseille, l'escadre des ennemis. Renforts qu'il demande à M. le maréchal de Tessé. Impossibilité où se trouve ce général de satisfaire à sa demande. Peu d'apparence que les ennemis entreprennent sur Marseille.—État où sont les retranchements du nouveau camp de Sainte-Anne et les travaux de la ville le 1er août. Les ennemis s'emparent de la chapelle de Sainte-Catherine pendant la nuit du 1er au 2, et s'établissent en force sur les hauteurs de la Malgue, où ils ouvrent la tranchée. Détachement qui chasse les ennemis de la cassine et de la chapelle de Sainte-Catherine, et détruit leurs travaux. Nouvelle batterie que les ennemis élèvent près de Sainte-Catherine. Débarquement de leur grosse artillerie à Hyères..... 130

Les batteries des ennemis commencent à tirer le 4 sur le camp de Sainte-Anne. — Les ennemis rétablissent le retranchement en avant de la chapelle de Sainte-Catherine. Ligne à laquelle ils font travailler. Batteries de canons et de mortiers qu'ils établissent..... 131

Motifs qui déterminent M. le maréchal de Tessé à se rendre à Toulon le 6, après avoir visité la position d'Aubagne, où les troupes commencent à s'assembler. — État dans lequel il trouve le camp retranché. Peu de concert entre les officiers de terre et ceux de la marine. Représentations de MM. de Lozières et de Goesbriant sur la nécessité de forcer les ennemis d'abandonner la montagne de la Croix-Faron et la hauteur de Sainte-Catherine..... 132

M. le maréchal de Tesse se détermine à rapprocher de Toulon les troupes du camp d'Aubagne. Objets qu'il a en vue. Troupes qu'il projette d'envoyer du côté de Brignolles et de Saint-Maximin..... 133

Dix sept bataillons, trente-trois escadrons et deux régiments de dragons sont rassemblés le 8 au camp d'Aubagne. M. le maréchal de Tesse part le 9 avec quinze bataillons, va camper au Beausset, le 10 près de Toulon.

	Pages	
la droite et le quartier general au château de Missiessy, la gauche a la ville et au camp de Sainte-Anne. Régiments de dragons qui restent au Beausset pour garder la communication. Les équipages vont à Ollioules. Les ennemis abandonnent Dardenne, le Revest et Saint-Antoine. Les troupes du roi occupent de nouveau ces deux derniers postes.....	134	
État des troupes du camp de M. le maréchal de Tessé et du camp de Sainte-Anne.....	»	369
M. de Medavi, avec six bataillons, la cavalerie et deux régiments de dragons, va camper le 10 à Trets, laisse l'artillerie de campagne et deux régiments de cavalerie à Aubagne. Position qu'il prend le 11 pres de Saint-Maximin. Détachement qu'il envoie à Tourves et à Barjols. Il est joint par treize escadrons de cavalerie venant de l'interieur du royaume.....	134	
Le roi se détermine à envoyer de nouveaux secours en Provence et à mettre à la tête de son armée monseigneur le duc de Bourgogne, son petit-fils. Monseigneur le duc de Berry est destiné à l'accompagner. M. le maréchal de Berwick reçoit ordre de partir d'Espagne pour servir sous ces princes, conjointement avec M. le maréchal de Tessé.—Lettre du roi à M. le marechal de Tessé, de Versailles, le 4 août. Sa majesté approuve les dispositions qu'il a faites pour empêcher l'entier investissement de Toulon. Facilité que lui procure sa position à Aubagne pour rassembler toutes ses forces, dans le cas où les ennemis chercheraient à le combattre. Inconvénients auxquels ils s'exposeraient en prenant ce parti. Avantages que celui qui commandera dans le camp retranché pourrait en retirer. Secours que sa majesté a résolu de lui envoyer. Époques auxquelles ils doivent le joindre. Moyens que M. le marechal de Tessé doit employer pour inspirer la confiance aux troupes qui sont dans Toulon, et assurer leur retraite en cas que les ennemis parviennent à se rendre maitres de cette place.....	136	
Avantages que M. le marechal de Tessé espere retirer de sa position près de Toulon et de la lenteur que les ennemis apportent dans leurs dispositions. Dépérissement de leur armée occasionné par la désertion et les maladies. — Batteries des ennemis dirigées sur le fort Saint-Louis et sur le port, qui commencent à tirer le 7. Vaisseaux qu'on a échoués pour leur repondre et incommoder leurs travailleurs.....	141	
Descente des ennemis au cap Cepet. Ils sont forcés de se rembarquer		

	Pages.	
Precautions que prend M. le maréchal de Tesse pour rendre la rade de Toulon libre. Detail de la position de l'escadre des alliés.	142	
Les ennemis continuent de battre avec succes le fort Saint-Louis. Renfort que M. le maréchal de Tessé y envoie. — La plus grande partie de l'escadre des ennemis paraît à l'entrée de la rade le 13. Corps de troupes que le duc de Savoie fait marcher du côté de M. de Medavi. Dispositions de M. le maréchal de Tessé pour attaquer en même temps la montagne de la Croix-Faron et la hauteur de Sainte-Catherine	143	
Feu continuel des ennemis tant sur le fort Saint-Louis que sur les vaisseaux echoues, et sur la ville et le vieux port. — Les troupes destinées à l'attaque projetée par M. le maréchal de Tessé se mettent en mouvement le 14 au soir. Détail et succes de cette expédition.	144	
Lettre de M. le maréchal de Tessé au roi, du 16, contenant le détail de ce qui s'est passé dans la journée du 15 et des motifs qui l'ont déterminé a ne point occuper les postes d'où les ennemis ont été chassés. . .	«	466
Avantages que procure le succés de la sortie du 15. Les ennemis se bornent a n'occuper que les hauteurs de la Malgue. — Batteries de mortiers qu'ils y etablissent. Bombardement de la ville.	146	
Le fort de Sainte-Marguerite se rend aux ennemis le 16. Le fort Saint-Louis battu par de nouvelles batteries. Retranchement que M. le maréchal de Tessé fait elever sur la hauteur de la grosse tour pour le soutenir. Troupes qu'il y envoie et qui vont camper sur la plage Saint-Elme. — M. Daillon, commandant au fort Saint-Louis, évacue ce poste dans la nuit du 17 au 18, et se retire à la grosse tour.	147	
Marche d'un corps d'infanterie et de cavalerie des ennemis sur Brignolles. Ordre que M. le maréchal de Tessé envoie a M. de Medavi de ne point se compromettre et de se retirer sur Aubagne et Roquevaire, s'il se croit en danger a son camp de Seillon. Représentations de M. de Medavi sur l'importance de sa position. Avantages qu'elle donne sur les ennemis; renforts qu'il demande. Disposition ou est M. le maréchal de Tesse de lui en envoyer.	148	
Nouvelles des dispositions des ennemis, qui annoncent leur retraite prochaine et l'abandon de leur entreprise. Députés qu'ils envoient pour traiter de l'echange des prisonniers.	149	
Quatre compagnies de grenadiers vont occuper la chapelle Sainte-Cathe-		

Pages

rine sans opposition de la part des ennemis. Continuation du bombardement de Toulon. — Treize bataillons partent du camp le 20 et le 21 pour joindre M. de Medavi. Un régiment de dragons sous les ordres de M. de Montgeorges se met en marche le 21 pour se jeter dans Antibes. Précautions que prend M. le maréchal de Tessé pour assurer la subsistance de l'armée lorsqu'elle s'approchera de cette place. Inquiétudes qu'il conçoit pour Villefranche. Mesures qu'il prend pour rendre difficile aux ennemis leur retraite par le comté de Nice. Détachement qu'il envoie à Draguignan. 150

Les ennemis continuent à faire des dispositions pour leur retraite. Cinq de leurs galiotes armées s'approchent du fort Saint-Louis le 21, et bombardent la ville et le port de Toulon. 151

Le duc de Savoie et le prince Eugène levent leur camp le 22. Route que tient leur armée. Leur escadre fait voile vers les îles d'Hyères. — Pertes qu'ont essuyées les ennemis. Dommages que le bombardement a faits à la ville et aux vaisseaux du roi, dont deux ont été brûlés ou coulés à fond dans le port. 152

M. le maréchal de Tessé se met en marche le 23 avec quarante compagnies de grenadiers, mille hommes d'infanterie et deux régiments de dragons; arrive à Cuers avec ces derniers; l'infanterie reste à Sollies. Troupes qui sont restées au camp sous Toulon. Époque à laquelle elles doivent joindre M. le maréchal de Tessé. — Route qu'a tenue l'armée des ennemis jusqu'aux Arcs sur l'Argens, où elle est arrivée le 24. M. le maréchal de Tessé, avec les dragons, se porte à Pignans, son infanterie arrive à Cuers. M. de Medavi abandonne son camp de Seillon le 24, s'avance jusqu'à Barjols, où il passe la rivière. Détachement de cavalerie qu'il envoie à Carce, sous les ordres de M. de Courtade. . . 153

M. le maréchal de Tessé campe à Besse le 25, y est joint par six bataillons des troupes restées sous Toulon. M. de Caylus, avec les dragons, se porte au Luc; M. de Medavi à Carce. M. de Courtade se dirige sur les Arcs. Les ennemis campent à Fréjus. Corps de leurs troupes restées dans le comté de Nice qui s'avance à Cannes. Leur escadre quitte les îles d'Hyères, vient mouiller près de l'île Saint-Honorat, à hauteur d'Antibes. M. de Montgeorges entre dans cette place avec un régiment de dragons. — L'armée campe à Cabasse le 26. M. de Caylus joint M. de Courtade au Muy. Nombre de troupes dont ce corps est composé. Sa destination. Paysans armés qui se portent sur le flanc des ennemis et

Pages.

dans les bois de l'Esterel. Tentative infructueuse que font les ennemis sur Draguignan. Détachement de cinq cents chevaux du corps de M. de Medavi, qui occupe Tournon sur la Siagne 154

Jonction de M. le maréchal de Tesse et de M. de Medavi à Lorgues le 27. Nombre des troupes qui composent l'armée.—M. de Goesbriant se met en marche le 27 avec le reste des troupes campées sous Toulon; arrive à Cuers.—Les ennemis, dans le bois de l'Esterel, harcelés par les paysans et différents détachements de l'armée, vont camper à Cannes. —L'armée campe à Draguignan le 28. M. de Sailly, avec deux régiments de dragons, joint les cinq cents chevaux envoyés au pont de Tournon, s'avance à Grasse, dont il ferme l'entrée aux ennemis. — M. le maréchal de Tessé se met en marche le 29 avec cinquante-huit compagnies de grenadiers et un régiment de dragons. Il laisse les grenadiers à Fayence; joint M. de Sailly avec les dragons. L'armée reste à Draguignan sous les ordres de M. de Medavi. M. de Goesbriant le joint avec les troupes qu'il amene de Toulon 155

Les ennemis continuent leur marche le 29; campent à Biot, près de l'embouchure du Loup. Détachement de la garnison des îles de Sainte-Marguerite qui les inquiete pendant leur marche et qui fait des prisonniers — Les grenadiers restés à Fayence joignent M. le maréchal de Tessé à Grasse le 30. Les ennemis commencent à passer le Var. Dispositions que fait M. le maréchal de Tessé pour les harceler et hâter leur retraite. Il se porte sur les hauteurs de Cagnes avec les grenadiers et trois régiments de dragons; est joint par le détachement aux ordres de M. de Caylus et par huit cents hommes de la garnison d'Antibes. Il arrive le 31, à neuf heures du matin, à Saint-Laurent; trouve les ennemis campés de l'autre côté du Var et leur flotte mouillée à l'embouchure de cette riviere 156

Résumé des principales raisons qui ont occasionné le peu de succès des ennemis dans leur entreprise. Débats qu'elle a occasionnés entre les alliés. Dégâts qu'ils ont faits dans la Provence 157

Position générale des troupes. M. Dillon, avec treize bataillons, campe à Montauroux; la plus grande partie de l'infanterie, sous les ordres de M. de Medavi, à Draguignan; le reste à Trans, sous le commandement de M. de Goesbriant; la cavalerie et les dragons cantonnent à portée de ces deux endroits. L'artillerie reprend le chemin de Sisteron et d'Embrun. Les milices d'Arles et de Tarascon sont congédiées. 158

Les princes, instruits par M. le maréchal de Tessé de la retraite des ennemis, retournent à la cour. Les nouveaux renforts qui sont en marche pour se rendre à l'armée ont ordre de s'arrêter. M. le maréchal de Tessé renvoie à Suse deux bataillons qui s'étaient avancés jusqu'à Embrun. — M. le maréchal de Tessé se rend à Antibes le 2 septembre. — Départ de l'escadre ennemie le 3. Route qu'elle prend	159	
Détail de la distribution que fait M. le maréchal de Tessé des troupes qui composent l'armée. État des troupes destinées pour la Provence, la vallée de Barcelonnette, le Dauphiné, la Savoie, le camp de Sablons et celui de Barbantane	»	404
SEPTEMBRE		
M. de Peysat, avec un détachement de deux cents dragons, se porte le 3 sur le Var, arrive le 4 à Nice, qu'il trouve abandonnée. — Les ennemis continuent leur retraite par le col de Tende. Les troupes se mettent en marche le 5 pour se rendre à leur destination. M. le maréchal de Tessé se rend à Nice, où il fait avancer trois bataillons des troupes de Provence; visite Villefranche et Montalban, retourne le 6 à Antibes; en repart le 7 pour se rendre à Chaumont, dans la vallée d'Oulx. M. de Montgeorges reste à Nice sous les ordres de M. de Bezons, qui commande en Provence	160	
Tableau de la marche des troupes	»	406
Troupes restées sur la frontière du Dauphiné, sous les ordres de MM. de Chamarande et de Muret, et en Savoie, sous le commandement de M. de Thouy. Détail de leur position et de celles que les ennemis ont laissées en Piémont sous les ordres du général Visconti	161	
Dispositions des troupes restées en Savoie	»	408
Dispositions des troupes des ennemis restées en Piémont	»	409
Le duc de Savoie, avec la tête de l'armée, arrive à Saluces le 8, y est joint successivement par le gros de l'armée. Le prince Eugène, reste à l'arrière-garde, y arrive le 16. Troupes de garnison qui sont restées dans le comté de Nice. — M. Dillon arrive le 14 dans la vallée de Barcelonnette avec les treize bataillons qu'il commande. Époques auxquelles les troupes destinées pour la vallée d'Oulx, Bardonèche, Suse et la vallée de Queiras, doivent arriver à leur destination. M. le maréchal de Tessé		

	Pages	
se rend a Briançon le 17. Mouvement des ennemis sur Pignerol, qui le décide à changer la destination d'une partie des troupes qui sont en marche, et a les diriger sur Perosa et sur la tête de la vallée de Saint-Martin. Ordres qu'il envoie à M. Dillon de se porter, avec ce qu'il commande, sur le haut Dauphiné, et à M. de Bezons de rapprocher de la partie basse de cette province six des bataillons qui sont en Provence. M. le maréchal de Tessé se rend à Fenestrelle le 19; y est joint par les six bataillons destinés pour Suse.	162	
Le 20, ces troupes marchent à Perosa. M. le maréchal de Tesse s'y rend le même jour. Etat dans lequel se trouve ce poste, ainsi que les retranchements et le fort Saint-Louis. Distributions que M. de Muret a faites des troupes qui y sont à ses ordres. — M. le maréchal de Tessé retourne à Fenestrelle le 21. Le prince Eugène se porte sur Suse avec un corps de dix-sept mille hommes. Inquiétudes de M. le maréchal de Tessé.	163	"
Troupes qu'il fait venir du plateau entre Perosa et le Bec-Dauphin pour les placer à Fenestrelle et au col de la Valette. Il se rend au col de la Fenestre, le fait occuper par un bataillon et des détachements. Corps des ennemis campé entre Mean et Mathis. Autre corps de leurs troupes qui s'est porté par le pas de l'Asne au Montréal. M. de Vraigne abandonne les retranchements de Suse, se retire à Jaillon avec quatre bataillons. Troupes qu'il a laissées dans la citadelle de Suse et à la redoute de Catinat. — Les ennemis se rendent maîtres des retranchements de Suse, des hauteurs de Jalas et de Notre-Dame-de-Lause. M. de Vraigne se retire sous Exilles. — Moyens que se prépare M. le maréchal de Tessé pour défendre Suse. Troupes qui ont ordre de se rendre à Fenestrelle et a Exilles. Difficulté de pourvoir à leur subsistance.	164	"
Le duc de Savoie, avec vingt bataillons et un gros corps de cavalerie, se porte sur Perosa. M. le maréchal de Tessé se détermine à abandonner ce poste, mande à M. de Muret de se replier avec toutes ses troupes sur Fenestrelle, et de ne laisser à Perosa que quatre cents hommes, ou de se placer soit au Bec-Dauphin, soit dans quelque autre poste où il jugera ne pas courir le risque d'être coupé. M. de Cadrieu, commandant dans la vallée de Queiras, reçoit en même temps l'ordre de se retirer sous le château de ce nom avec deux bataillons, et de faire passer le reste des troupes à Sauze de Cesane.	165	"
M. le maréchal de Tessé joint M. de Vraigne a Exilles. — M. de Muret fait marcher au Praly deux des bataillons qui sont dans la vallée de Queiras.		

Pages

Position que prend le duc de Savoie au Villar. Resolution que forme M. de Muret de ne point s'éloigner de Perosa. Manœuvres qu'il fait pour imposer aux ennemis. Subsistances qu'il fait passer de Perosa à Fenestrelle. ..... 166 «

Avantages qu'on retire du succès des manœuvres de M. de Muret. . . 167

Nouvelles dispositions que fait M. le maréchal de Tessé des troupes destinées à la défense de Suse. Détail de la position qu'elles doivent prendre à portée de cette place. Ordre que M. le maréchal de Tesse envoie à M. de Thouy de rassembler à la tête de la Maurienne toutes les troupes qui seront remplacées en Savoie par celles du camp de Sablons. Les dernières le seront par les trente-neuf escadrons du camp de Barbantanne.— Les six bataillons destinés pour Bâbotet y arrivent le 24. M. le maréchal de Tesse y établit le quartier général et occupe les hauteurs de Fluquieres et d'Argueil. Les quatre bataillons campés sous Exilles prennent leur position au Seliaut sur les hauteurs de Ramas. M. de Goesbriant en prend le commandement. 168

État de la position des troupes en avant du Mont-Genevre le 24 septembre. « 410

M. le maréchal de Tesse visite les hauteurs d'Exilles, se rend à Perosa le 26. Le duc de Savoie décampe du Villar pour joindre le prince Eugene devant Suse... ..... 168½

M. le maréchal de Tesse retourne à Balbotet. Les ennemis achèvent l'investissement de la citadelle de Suse à la droite et à la gauche de la Doire. Motifs qui empêchent M. le maréchal de Tesse de les attaquer. Les troupes qui sont en marche pour le joindre commencent à arriver. M. de Medavi se prépare à marcher pour faire une diversion par le Mont-Cenis. Les ennemis s'emparent de la redoute de Catinat le 28; ouvrent la tranchée devant la citadelle dans la nuit du 28 au 29. Leur armée entierement rassemblée devant Suse, excepté le corps du général Kirchbaum qui continue d'occuper le camp du Villar . . . . . 169 «

État des troupes qui vont de Provence en Dauphiné. . . . . « 411

OCTOBRE.

Troupes que M. de Medavi fait partir le 1er et le 2 octobre pour se rendre à Exilles. Il s'avance lui-même le 2 avec dix bataillons, de Saint-Michel à Modane. Troupes qu'il laisse au camp de Saint Maurice, sous les ordres de M. de Tavagny. Objet de ces dispositions 170

	Pages	
Lettre du roi a M. le marechal de Tesse, de Fontainebleau, le 27 septembre, pour lui témoigner son mecontentement sur son peu d'activité à prévenir les ennemis devant Suse. Précautions que sa majesté lui recommande de prendre dans le cas où ils parviendraient a se rendre maîtres de cette place. Ordre qu'elle lui donne de ne point se commettre sans esperance de succès	171	"
Memoires de M. le maréchal de Catinat sur les moyens qu'il juge les plus convenables pour prévenir les ennemis et les empêcher de couper les communications avec M. de Muret	"	411 et 413
Lettre de M. le maréchal de Tessé au roi, du camp de Balbotet, le 2 octobre, pour justifier sa conduite et faire connaître à sa majesté l'impossibilité où il s'est trouvé de prévenir les ennemis devant Suse. Precautions qu'il prend pour les empêcher de pénétrer en Dauphiné. Embarras ou il se trouve d'après l'ordre que sa majesté lui donne de ne rien entreprendre sans espoir de succes. Position qu'occupent les ennemis. Tentative qu'ils ont faite pour pénetrer par la vallée de Saint-Martin. Resolution qu'il a prise de n'abandonner le poste de Perosa qu'apres la perte de Suse	172	
Lettre de M. le marechal de Tessé a M. de Chamillart, du camp de Balbotet, le 4 octobre. Situation malheureuse ou se trouve l'armée Peu d'apparence de sauver Suse. Nécessité ou il sera d'abandonner Perosa et la vallée de Saint-Martin, lorsque les ennemis se seront rendus maîtres de cette place Renforts qui leur sont arrivés du Milanais et de la Lombardie	174	
Les ennemis s'emparent de Suse le 3 Cause à laquelle on attribue la perte de cette place	175	
Lettre de M. de Masselin, commandant a Suse, a M. de Chamillart, pour justifier sa conduite et exposer les motifs qui l'ont forcé de capituler	175	414
Detail de la position qu'occupe M. de Goesbriant pres d'Exilles Precautions qu'il a prises pour se garantir des entreprises des ennemis dans cette partie Renforts qui l'ont joint — Retraite du general Kirchbaum, du camp du Vilar sur Pignerol, le 6. Il y est joint par la cavalerie qui etait au camp devant Suse. Resolution que prend en consequence M. le marechal de Tesse de ne point abandonner Perosa	176	"
Corps des ennemis qui se porte au col de Maire Troupes que M. le ma-		

	Pages	
réchal de Tessé y envoie sous les ordres de M. Le Guerchois. Celles qui viennent de Provence ont ordre de garnir le côte de Queiras et le Mont-Genevre.—Le duc de Savoie retourne à Turin le 8. Le prince Eugene reste à la Renaudiere. Dispositions de ce general qui engagent M. le maréchal de Tessé à ne point changer la position de ses troupes, à ne s'occuper que des moyens de conserver Fenestrelle et Perosa et la vallee de Saint-Martin.	177	
Mémoire de M. le maréchal de Tessé sur la défense de la frontiere du Dauphiné.—Point de vue sous lequel M. le maréchal de Catinat considere la situation des affaires après la perte de Suse. Peu d'apparence que les ennemis songent a de nouvelles opérations pour le reste de la campagne.	178	416
Lettre de M. le marechal de Catinat à M. de Chamillart, du 11 octobre, pour lui exposer les motifs qui doivent engager M. le marechal de Tessé à ne s'occuper que des dispositions pour faire entrer les troupes dans les quartiers d'hiver.		421
Lettre de M. le maréchal de Catinat a M. de Chamillart, du 17 octobre, sur le même sujet, et pour faire connaître son sentiment, tant sur la crainte que M. le maréchal de Tessé paraît avoir de quelque entreprise des ennemis sur Cesane et le Mont-Genevre, que sur ce qui regarde la defense de la Savoie. Précautions qu'il juge nécessaire de prendre a l'avance pour être en état d'attaquer Suse au commencement de la campagne.		423
Les ennemis continuent a séparer leurs troupes. Motif qui engage M. le maréchal de Tesse a mander a M. Le Guerchois de retourner au puy de Pragelas.—Position qu'occupe M. de Medavi en Savoie. Objets qu'elle remplit. Détails sur les passages du Mont-Cenis. Détachements des ennemis qui se retranchent sur la montagne. Expédition de M. de Maillebois qui les chasse de leur poste. Neutralité pour le Mont-Cenis convenue entre M. de Medavi et le duc de Savoie.	179	
Motif qui détermine M. de Medavi a renforcer de deux bataillons le camp de Saint-Maurice. Le prince Eugene quitte l'armée pour se rendre a Turin.—Les ennemis continuent à réparer Suse et a retrancher leurs postes. Corps qui sont encore sous Pignerol et à Suse. Troupes qui se mettent en marche pour aller dans les quartiers d'hiver. Troupes qui composent l'armée du roi depuis l'arrivee des renforts venus de Provence. Une partie se sépare le 23 pour aller dans des quartiers d'hiver.		

	Pages.	
le reste prend des cantonnements dans le haut Dauphiné. M. de Medavi fait cantonner les siennes le 26; prend son quartier à Saint-Jean-de-Maurienne. Objet des dispositions qu'il fait en Savoie.	181	
État de l'infanterie, qui décampe le 23 octobre pour aller dans des quartiers d'hiver.	»	428
État des cantonnements des troupes en Savoie le 26 octobre.	»	429
Départ de M. le maréchal de Tessé du camp de Balbotet le 26, pour se rendre à Briançon et ensuite à Grenoble. M. de Goesbriant reste à Exilles pour commander les troupes cantonnées. Expédition de M. de Follard, qui chasse les ennemis de Chaumont.—M. de Muret commande à Perosa, M. Le Guerchois dans la vallée de Barcelonnette. État dans lequel il trouve le camp de Tournoux.	182	»
NOVEMBRE.		
M. le maréchal de Tessé reçoit l'ordre de la cour pour la séparation des troupes et la disposition pour l'emplacement des quartiers d'hiver.— M. le maréchal de Tessé, après avoir exécuté les ordres du roi, part de Grenoble le 15 pour se rendre à la cour. M. de Medavi commande en Dauphiné et en Savoie; M. d'Artaignan en Provence.	182	»
Les troupes des ennemis sont entièrement rendues dans leurs quartiers vers la fin du mois. Corps qu'ils ont laissé à Suse et dans les environs. — Conquête du royaume de Naples par les impériaux. Prise de Gaete.	183	430

ALLEMAGNE.

Résumé des malheurs arrivés aux Pays-Bas et en Italie pendant la campagne précédente. Danger auquel sont exposées les frontières de la Flandre, du Dauphiné et de la Provence. Situation des affaires de Philippe V en Espagne. Peu de moyens de lui fournir des secours. Levée de milices qui se fait pendant l'hiver. Armées que le roi aura sur pied. Généraux qui doivent les commander.	185	»
Résolution que prend le roi d'augmenter jusqu'à soixante-six bataillons et cent huit escadrons le nombre des troupes qui agiront sur le Rhin aux ordres de M. le maréchal de Villars. Troupes destinées à former l'ar-		

mée. Détails des quartiers qu'elles occupent et de ceux de l'armée impériale 186

MARS

Intention où est le roi d'agir offensivement sur le Rhin. M. le maréchal de Villars propose d'ouvrir la campagne par l'attaque des retranchements de Stollhofen. Facilités qu'il envisage pour cette entreprise, surtout depuis la mort du prince de Bade, arrivée le 4 janvier. — Dispositions préliminaires que M. le maréchal de Villars demande de la part de la cour. Canal qu'il propose de faire ouvrir depuis Strasbourg jusqu'à Seltz. Quelle en sera l'utilité 187

Premier mémoire de M. le baron d'Elcin, contenant des détails particuliers sur les retranchements des ennemis et sur la nature des bords du Rhin depuis Stollhofen jusqu'à Dachsland 188 441

Second mémoire du baron d'Elcin, qui fait connaître les avantages du projet de M. le maréchal de Villars, et indique les moyens et les dispositions nécessaires pour l'exécuter. 188 441

Inquiétudes des ennemis pour Landau. Précautions qu'ils prennent pour la défense de cette place. — Le roi approuve le projet de M. le maréchal de Villars. Motif qui engage à ne faire ouvrir le canal proposé que depuis Drusenheim jusqu'à Seltz. Dispositions qui se font à Strasbourg pour cet objet et pour tenir prêt le pont de bateaux que M. le maréchal de Villars a demandé 188

M. de Cheyladet, commandant en Alsace, en l'absence de M. le maréchal de Villars, fait commencer les travaux du canal, occuper le 22 mars l'île de Seltz avec un bataillon et élever des retranchements sur le Rhin. Dispositions qu'il fait pour défendre le passage de ce fleuve et couvrir les travailleurs 189

Inquiétudes que causent aux ennemis les dispositions de M. de Cheyladet. Nouvelles troupes qu'il fait passer à l'île de Seltz. — Activité avec laquelle on pousse les travaux du canal. Motif qui engage M. le maréchal de Villars à demander qu'il soit prolongé de Drusenheim à Wantzenau . 190

Mémoire de M. de Regemorte relatif à sa construction et à sa prolongation jusqu'à Wantzenau 445

La cour consent à la demande de M. le maréchal de Villars. Ordres qu'elle

	Pages.	
donne en conséquence. Les ennemis continuent leurs travaux sur le Rhin et dans les îles qu'ils occupent. Motifs qui font croire que toute leur attention se portera du côté de leur ligne de Buhl et de Stollhofen. Le margrave de Bayreuth destiné à commander l'armée. Supériorité que pourra avoir celle du roi, et moyen de prévenir les ennemis en campagne. Démonstrations que la cour juge convenable de faire pour attirer leur attention du côté des Montagnes-Noires et les engager à se dégarnir dans leurs lignes et sur le Rhin	190	»
AVRIL.		
Succès des travaux du canal, qui est dans sa perfection dans les premiers jours du mois d'avril. Troupes que l'on emploie pour l'ouvrir jusqu'à Wantzenau. — Inaction des ennemis. Désertion parmi leurs troupes. Le margrave de Bayreuth est déclaré commandant de l'armée impériale. .	191	»
Motifs qui déterminent à opérer à la hâte l'assemblée de l'armée. Troupes dont elle sera composée. Quelle sera son artillerie. Mouvements que font les troupes dans les derniers jours du mois d'avril. Ordre que reçoivent les officiers généraux de se rendre en Alsace . . .	192	»
Etat des officiers généraux qui serviront dans l'armée du Rhin .	»	453
MAI.		
Départ de M. le maréchal de Villars dans les premiers jours du mois de mai pour se rendre sur la frontière. — Nouvelles que reçoit M. le maréchal de Villars, en arrivant à Metz, le 7, de la victoire remportée à Almanza par M. le maréchal de Berwick sur l'armée des alliés. Influence que cet événement doit avoir sur les affaires de France. M. le maréchal de Villars se rend à Strasbourg le 10. Les troupes arrivent successivement et prennent des cantonnements le long du Rhin jusqu'à Hagenbach . . .	192	
Les ennemis se mettent en mouvement le 1er mai. Position qu'ils prennent derrière leur ligne de Stollhofen et de Buhl. Le quartier du duc de Wurtemberg à Sollingen, celui du général Thungen à Philipsbourg, et celui du margrave de Bayreuth à Heilbronn. Mauvais état de leurs troupes	193	
Motif qui détermine M. le maréchal de Villars à assembler les troupes par pelotons le long du Rhin, et à faire passer ce fleuve, le 16, à quarante-sept escadrons et vingt-six bataillons, sous les ordres de M. de Chevladet,		

	Pages	
pour aller camper sous le fort de Kehl. Convoi de bateaux sur haquets qui part de Strasbourg pour se rendre à hauteur du Fort Louis. — Difficultés que M. le maréchal de Villars craint de rencontrer dans l'exécution de son projet. Motif qui l'engage, malgré cela, à ne point différer. Mesures qu'il prend pour faire passer le Rhin à ses troupes	194	
Dispositions particulières qu'il fait le 19 pour l'attaque des retranchements des ennemis	195	
M. le maréchal de Villars, suivi de quatre bataillons, se rend le 21 au camp de M. de Cheyladet, sous Kehl, et s'avance avec lui sur la Kintzig, où il campe, la droite à Buhl, la gauche à Griesheim	196	
Ordre de marche, le 21 mai	/	453
M. le maréchal de Villars s'avance le 22 vers la ligne de Bühl, et campe à la portée du canon des ennemis. Résolution qu'il prend, après avoir reconnu leurs retranchements, de les attaquer le lendemain	196	
Ordre de marche le 22 mai	/	454
Attaque que font, par la rive gauche du Rhin, MM. de Vivans et de Broglie, le 22 et le 23, à Neubourg. Détail de leurs manœuvres. Pont qu'ils jettent sur le Rhin après avoir chassé les ennemis	196	
Autre attaque que font MM. de Pery et de Chamillart, par l'île du Marquisat, le 22 et le 23, aux retranchements de Stollhofen. Détail de leurs manœuvres. Retraite des ennemis	197	
Troisième attaque par MM. de Lee et de Vieux-Pont à l'île de Dahlunden, d'où ils chassent les ennemis, et joignent ensuite le corps de M. de Pery. — Attaque de M. le maréchal de Villars, le 23, à la ligne de Buhl. Retraite des ennemis, partie dans la montagne, partie vers Ettlingen. M. de Verseilles, détaché à leur suite, fait des prisonniers	198	
M. le maréchal de Villars, avec les troupes qu'il a menées avec lui, joint MM. de Pery et de Lee à Stollhofen. L'armée campe à Hugelheim. Ouvrage à corne auquel M. le maréchal de Villars fait travailler à Sollingen pour couvrir le pont	199	
Ordre de marche du 23 mai		454
L'armée va camper le 24 à Rastadt. Dispositions que fait M. le maréchal de Villars pour la garde des lignes de Stollhofen et de Buhl. Les troupes		

	Pages.	
qui ont passé le Rhin à Neubourg joignent l'armée. M. de Vivans, avec deux mille chevaux, se porte à une marche en avant de l'armée.....	199	»
Ordre de marche du 24 mai.....	»	454
Obstacles qui s'opposent à ce qu'on suive les ennemis en force. M. le maréchal de Villars fait raser leurs retranchements et conduire au Fort-Louis les effets qu'ils ont abandonnés.....	199	
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, de Rastadt, le 25 mai, pour rendre compte à sa majesté du succès de son expédition, et expliquer les motifs qui l'engagent à séjourner à Rastadt. Quelles sont ses idées pour la suite des opérations.....	200	
M. le maréchal de Villars rend compte à la cour des dispositions qu'il fait pour marcher en avant, et mettre la basse Alsace à l'abri des courses des ennemis.— Détail des postes qu'il fera occuper et pourquoi. Nécessité de raser Haguenau plutôt que de songer à le fortifier. Sentiment de la cour conforme à celui de M. le maréchal de Villars pour la suite des opérations.	205	»
Mémoire de M. de Chamlay sur ce sujet.....	»	454
Détachements envoyés à Ettlingen et à Kuppenheim pour s'emparer des magasins des ennemis. Ces derniers se rassemblent derrière Pfortzheim. Ordres qu'envoie M. le maréchal de Villars à Stuttgardt et à Heidelberg pour y faire préparer des subsistances pour l'armée. Incertitude de ce général sur le côté vers lequel il portera ses vues. Représentation qu'il fait à la cour sur l'entreprise du siége de Philipsbourg.— L'armée marche sur quatre colonnes le 28, et va camper à Reibourg. Troupes qui restent tant sur la Lauter, aux ordres de M. de Quadt, qu'à Stollhofen et sur la ligne de Bühl.....	206	
Ordre de marche du 28 mai.....	»	456
M. de Vivans, détaché avec quinze cents hommes, défait un détachement des ennemis près de Durlach. — L'armée campe près de cette ville le 29. Le quartier général à Grötzingen.....	207	»
Ordre de marche du 29 mai.....	»	456
Position que prennent les ennemis à Muhlacker, sur la rivière d'Enz. Division qui règne entre le duc de Würtemberg et le margrave de Bayreuth. Résolution que prend M. le maréchal de Villars d'aller les attaquer.....	207	

Pages

Marche forcée qu'il fait faire à l'armée sur Pfortzheim . . 208

Ordre de marche du 30 mai 457

Conjectures de M. le maréchal de Villars sur la quantité de bombes qu'ils ont laissées dans Pfortzheim. Force dont il estime leur armée relativement à la position qu'elle a occupée à Mühlacker 208

Ordres que donne M. le maréchal de Villars pour établir la contribution. Ménagements que la cour lui recommande d'observer sur cet objet. . . . 209

JUIN.

M. le maréchal de Villars se met en marche le 3 avec une partie de l'armée, et va camper à Illingen, laissant à Pfortzheim l'infanterie et l'aile gauche, le 4, à Schwieberdingen. Les ennemis passent le Necker le 3, et se retirent jusqu'à Schorndorf. 209

Ordre de marche du 4 juin. 457

M. de Saint-Frémont, avec le reste de l'armée, campe le 5 à Illingen, joint le 6 M. le maréchal de Villars au camp de Schwieberdingen. Position que prend l'armée. 210

Ordre de marche des 5 et 6 juin. 457

Étendue du pays dans lequel la contribution est établie. Résolution qu'a prise M. le maréchal de Villars de suivre sans relâche les ennemis. Avantages qu'ont produits les marches qu'il a faites. Influence qu'elles doivent avoir sur les affaires d'Italie et de Flandre. Circonstance qui fait présumer que les ennemis s'affaibliront dans cette dernière partie pour porter des secours en Allemagne. Ordre que le roi adresse en conséquence à M. le duc de Vendôme de faire dans ce cas passer un renfort à l'armée du Rhin 210

L'armée se met en marche le 8, et va camper, la droite aux vignes de Stuttgardt, la gauche au-dessus de Münster, le quartier général à Stuttgardt. 211

Ordre de marche du 8 juin. 459

Détachement envoyé le 10 pour reconnaître le camp de Schorndorf, que les ennemis ont abandonné le 9 pour se retirer à Gmundt. Alarme que l'armée du roi répand dans le pays. Motifs qui retiennent M. le maréchal de

	Pages.	
Villars a Stuttgardt. Indiscipline parmi les troupes. — Représentations de M. le maréchal de Villars à la cour sur la nécessité de lui envoyer, sans perdre de temps vingt bataillons et trente escadrons de l'armée de Flandre, pour le mettre en état de suivre avec succès les opérations qu'il a en vue. Quel usage il se propose de faire de ce corps. Détail des troupes qu'il aura en campagne et de celles qui resteront sur les lignes de la Lauter, en Franche-Comté et dans les communications.	212	»
Les ennemis décampent de Gmündt le 10, se retirent à Bergen sur le chemin de Nördlingen. Détachements commandés par M. d'Imecourt, qui vont établir la contribution au delà du Danube et en Franconie. — Troupes que M. le maréchal de Villars fait partir le 12, sous les ordres de M. de Saint-Frémont, pour investir Schorndorf.	213	»
L'armée le suit le lendemain et va camper à Beutelsbach.	214	»
Ordre de marche le 13 juin.	»	460
Position que prend l'armée le 14 devant Schorndorf.	214	»
Ordre de marche le 14 juin.	»	461
M. le maréchal de Villars reconnaît Schorndorf. Détails sur cette place et sur l'importance de s'en rendre maître. Difficultés que présente cette entreprise. Tranchée ouverte devant la place, qui capitule le 16. Artillerie et munitions de toute espèce qu'on y a trouvées. Consternation que répandent dans les cercles de l'empire les succès des Français. Obstacles qu'éprouve M. le maréchal de Villars par l'indiscipline qui règne parmi ses troupes	214	»
Dispositions de ce général en attendant qu'il soit en état de marcher aux ennemis. Nouvelles de l'arrivée d'un de leurs corps vers l'abbaye de Lorch, où il se retranche. Résolution que prend M. le maréchal de Villars de l'attaquer. Troupes qu'il destine à cette expédition.	216	»
M. de Verseilles détaché le 20 pour masquer la marche de M. le maréchal de Villars. Troupes des ennemis qu'il trouve postées en avant du village de Waldhausen et qu'il fait retirer. — M. le maréchal de Villars part du camp de Schorndorf le 20 avec les troupes destinées à son expédition, et joint M. de Verseilles avec six escadrons de dragons. Succès de l'attaque du village de Waldhausen et des retranchements de Lorch. Les ennemis se retirent au delà de Gmündt. M. le maréchal de Villars campe près de Lorch.	217	»

Ordre de marche du 20 juin 402

Inaction des ennemis dans le camp de Gmundt. M. le maréchal de Villars marche le 22 pour les attaquer et mande à M. d'Hautefort de le joindre avec le reste de l'armée. Reconnaissance qu'il fait du camp des ennemis. Motif qui l'engage à en remettre l'attaque au lendemain. L'armée est entièrement rassemblée le soir. Les ennemis abandonnent leur camp pendant la nuit et se retirent vers Aalen et Ellwangen. Cavalerie envoyée à leur suite. Prisonniers qu'elle fait. L'armée campe près de Gmundt et est jointe par les détachements de MM. d'Imecourt et de Broglie, qui ont établi la contribution dans les cercles de Souabe et de Franconie 218

Ordre de marche du 22 juin 402

Projet que forme M. le maréchal de Villars de pousser ses progrès jusques en Bavière. Avantages qu'il espère en retirer. Renforts qu'il demande. — Quelles sont les vues de la cour pour la suite des opérations. Motifs qui engagent le roi à retirer quelques troupes de l'armée du Rhin, pour les faire passer en Dauphiné, plutôt qu'à la fortifier. Ordre que reçoit M. le maréchal de Villars de chercher à s'emparer de Heilbronn. Nouvelles représentations que fait ce général 220

Avantages qu'il espère retirer en continuant de s'avancer dans l'empire. Troupes qu'il demande au roi de faire marcher de l'armée de Flandre sur la Lauter. Détail de celles qu'il laissera sur ses derrières. Parti qu'il sera forcé de prendre si sa majesté persiste dans la résolution d'affaiblir l'armée. Demande des ordres en conséquence 221

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, de Versailles, le 23 juin. Motifs qui font désirer à sa majesté qu'il s'empare de Heilbronn. Danger de s'engager trop avant dans l'empire 222

Nouvelles du mouvement que font les ennemis, le 25, pour se rapprocher du Necker. M. le comte de Broglie détache le 27 pour s'emparer de Lauffen sur cette rivière. Le 28, l'aile gauche de la cavalerie va camper à Schorndorf et la gauche de l'infanterie à Loreh. — M. d'Hautefort, avec l'aile droite de l'armée, va camper à Schorndorf le 29. Le même jour, M. le maréchal de Villars, avec l'aile gauche, va camper à Winnenden, sur le chemin de Heilbronn 224

Ordre de marche du 28 et du 29 juin 403

Marche que font les ennemis pour joindre un corps que le général Thun-

	Pages.	
gen a rassemble sous Philipsbourg. M de Sézanne détaché avec quatre bataillons et douze escadrons pour se porter à Beiertheim, sur l'Alb. M. le comte du Bourg le suit le lendemain avec un pareil détachement. — M le comte de Broglie chasse un corps de cavalerie et de hussards des ennemis qui l'a prévenu a Lauffen, et s'empare de ce poste. — Motif qui engage M. le maréchal de Villars à faire marcher le 30, M. d'Hautefort, avec l'aile droite de l'armee, pour aller camper à Erdmannhausen	225	
Ordre de marche du 30 juin	"	464
JUILLET		
Reunion de l'armée le 1er juillet a Canstatt, ou elle campe, la droite au-dessus de Munster, la gauche à Stuttgardt	225	"
Ordre de marche le 1er juillet	"	464
Marches que fait l'armée, les 2, 3 et 4 juillet, pour se rendre à Grötzingen, ou elle campe la gauche à ce lieu, la droite à Berghausen	226	"
Ordres de marche les 2, 3 et 4 juillet	"	465
Entiere reunion des ennemis sous Philipsbourg. Garnison qu'ils ont laissee dans Heilbronn Motifs qui forcent M. le maréchal de Villars à séjourner à Grötzingen	226	"
Lettre de M le marechal de Villars au roi, du camp de Grotzingen, le 5 juillet, pour rendre compte de la situation et de ses projets et justifier celui qu'il avait formé de suivre les ennemis jusqu'en Baviere. Motif qui l'oblige à retarder la marche de l'armee Position des ennemis sous Philipsbourg	226	"
Depart des quatre bataillons et des sept escadrons destines pour le Dauphiné. Dispositions de M le marechal de Villars pour marcher aux ennemis aussitôt qu'il aura pourvu a la subsistance des troupes	229	
Convoi de pain qui arrive au camp de Grotzingen le 8. L'armee se met en marche le 9 et va camper à Bruchsal ; est jointe par les detachements qui ont marche à Beiertheim. M le comte du Bourg, avec la cavalerie de l'aile droite et six compagnies de grenadiers, se porte le 6 à Mungolsheim. M. le marechal de Villars va reconnaître les ennemis. Nouvelle position qu'ils ont prise a une lieue au dessous de Philipsbourg	230	"

	Pages.	
Ordre de marche le 9 et le 10 juillet	"	467
Sentiment de la cour sur la conduite et les manœuvres des ennemis.	230	"
Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, de Versailles, le 5 juillet. Reproches que lui fait sa majesté sur le peu de soin qu'il a pris de s'assurer, avant de s'avancer dans l'empire, un poste qui lui eût donné les moyens de conserver pendant la campagne les avantages qu'il a remportes, et de prendre des quartiers sur le pays ennemi. Importance dont il est de s'emparer de Heilbronn.	231	"
Réponse de M. le maréchal de Villars au roi, du camp de Bruchsal, le 11 juillet, pour justifier sa conduite et expliquer les différents motifs qui l'ont fait agir. Circonstances qui l'ont empêché de faire le siége de Heilbronn. Peu d'inconvénients qui en résultent. Avantage de sa position sur celle des ennemis et de la prise du château de Heidelberg dont on s'est emparé. Detail sur les quartiers qu'on pourra prendre. Dispositions pour assurer et étendre les contributions. Résolution prise de marcher aux ennemis aussitôt après l'arrivée d'un convoi de pain venant du Fort-Louis. Projet de s'emparer de Manheim, abandonné par l'electeur palatin, et de mettre cette place en état de défense. Avantages qu'on en retirera.	232	"
Arrivée du convoi de pain au camp. L'armée se met en marche le 14 et va camper à Walddorf	236	"
Ordre de marche du 14 juillet	"	468
Effet que produit sur les ennemis la marche qu'a faite l'armée.	236	"
Dispositions de M. le maréchal de Villars pour resserrer les ennemis. Ce général s'empare de Manheim le 16. Details sur cette place. Les ennemis restent maîtres de l'ouvrage a corne à la gauche du Rhin.	237	"
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du 18 juillet, contenant des details sur Manheim et sur l'utilité de mettre cette place en état de defense. Il demande des ordres en consequence.	"	469
Mémoire sur Manheim.	"	470
Une partie des ennemis passe le Rhin et campe entre la Petite-Hollande et Spire. M. le maréchal de Villars fait partir M. de Saint Fremont avec cinq bataillons et vingt escadrons pour se rendre a Stettfeld. Dans quelle		

	Pages	
vue. Il ne reste qu'un détachement à Manheim. M. d'Imecourt est chargé de garder le Necker depuis cette place jusqu'à Heidelberg.....	237	
Resumé des avantages que M. le maréchal de Villars a retirés des manœuvres qu'il a faites. Facilité avec laquelle les contributions s'établissent. M. de Sézanne, détaché le 17 pour se porter à Mergentheim afin d'accélérer la rentrée de celles qui ont été imposées en Franconie. Projet que forme M. le maréchal de Villars de faire abandonner aux ennemis la rive gauche du Rhin, et de s'assurer un passage sur ce fleuve au-dessous de Philipsbourg..	238	
Les ennemis quittent les environs de Spire le 19. Position qu'ils prennent à hauteur de Manheim. — Renfort qui leur arrive le 20. Marche rétrograde qu'ils font le 21 pour se porter entre les deux branches du Speyerbach. Nouveaux renforts qui doivent les joindre. Avis de l'arrivée prochaine du duc de Hanovre pour prendre le commandement. Troupes des alliés qui doivent le suivre. Nouveau plan de M. le maréchal de Villars pour la suite des opérations approuvé par la cour. Sentiment où elle est sur la nécessité d'achever de ruiner les fortifications de Manheim plutôt que de songer à les réparer. Inquiétudes qu'elle conçoit de l'entrée du duc de Savoie et du prince Eugène en Provence....	239	
Les ennemis marchent le 25 vers Germersheim. Incertitude de M. le maréchal de Villars sur l'objet de ce mouvement. Marche rétrograde qu'il fait faire à l'armée le 27 pour aller occuper de nouveau le camp de Bruchsal. M. de Saint-Frémont reste à Stettfeld. Troupes qu'il a avec lui. Évacuation de Manheim. Les troupes qui l'occupaient joignent M. d'Imecourt, qui arrive le 29 au camp de Bruchsal avec le détachement de M. de Sézanne.	241	
Ordre de marche du 27 juillet	»	471

AOUT.

Les ennemis repassent le Rhin. Position qu'ils prennent dans la plaine de Philipsbourg. — Motifs qui ont décidé M. le maréchal de Villars à ramener l'armée à Bruchsal. Quelles sont ses vues pour la suite des opérations et pour le blocus de Fribourg. — Le roi mande à M. le maréchal de Villars de faire partir sans délai pour la Provence six bataillons et un régiment de dragons et de ne s'occuper que des moyens de soutenir la contribution et de se conserver un passage sur le Rhin. Ces troupes se mettent		

en marche le 8 sous les ordres de M. d'Imecourt; l'infanterie va s'embarquer sur la Saône.	242	»
Supériorité que vont avoir les ennemis. Peu d'inquiétude qu'en témoigne M. le maréchal de Villars. Confiance dans laquelle il est de pouvoir remplir dans toute leur étendue les intentions du roi. Passages qu'il conservera sur le Rhin. — Ordres dont il a besoin de la part de la cour sur l'époque à laquelle il passera à la droite de ce fleuve. Nécessité de consommer alors de préférence les fourrages entre la Lauter et la Queich.	243	
L'armée va camper à Graben le 8. Objet de ce mouvement. M. de Vivans, détaché avec quinze cents chevaux et cinq cents hommes de pied pour aller établir la contribution entre les montagnes Noires, le Danube, le lac de Constance, le Tyrol et l'Iller. Double objet de ce détachement.	244	»
Ordre de marche du 8 août		472
Les ennemis occupent le camp de Bruchsal le 13. M. le maréchal de Villars ramène l'armée le 14 dans la plaine de Mühlbourg.	244	
Ordre de marche du 14 août		473
Avis de la marche des ennemis sur Durlach. Troupes que M. le maréchal de Villars fait partir pour soutenir cette ville. Retraite des ennemis à leur approche. — L'armée des ennemis s'arrête à Grötzingen; celle de M. le maréchal de Villars campe près de Gottsau. Les ennemis se remettent en mouvement à neuf heures du soir et s'approchent de Durlach. Nouvelles troupes que M. le maréchal de Villars y fait avancer sous les ordres de M. de Nangis. — Représentations des officiers généraux sur lesquelles M. le maréchal de Villars envoie à M. de Nangis l'ordre d'évacuer Durlach. Motif qui l'engage à le révoquer aussitôt. Nouvelles troupes qu'il fait marcher pour soutenir ce poste. Position que prennent les armées respectives devant la ville	245	
Force des ennemis. Renforts qui doivent leur arriver. Incertitude de M. le maréchal de Villars sur la conduite qu'il doit tenir. Résolution qu'il prend de rester dans sa position jusqu'à ce qu'il ait reçu des ordres positifs de la cour. Parti qu'il prendra si les ennemis passent le Rhin.	246	»
Avantage de la position de l'armée sur la leur. Batterie établie la nuit du 16 au 17 dont le feu oblige les troupes avancées des ennemis à se retirer le 17 sur la hauteur de Durlach. Avis du dessein où est le margrave de		

	Pages.	
Bayreuth d'attaquer l'armée du roi aussitôt que les renforts qu'il attend l'auront joint.	247	
Le roi laisse à M. le maréchal de Villars la liberté d'agir de la manière qu'il croira la plus convenable au bien de son service. Dispositions de ce général pour se ménager les moyens de repasser à la rive gauche du Rhin si les circonstances l'exigent, et pour combattre les ennemis s'ils se présentent.—Marche qu'il fait ouvrir. Ponts qu'il fait rompre sur la rivière de Durlach. Objet de ces dispositions. Difficultés qu'éprouvent les transports. Corps de cavalerie des ennemis qui a marché pour s'opposer à M de Vivans, lequel, après avoir imposé la contribution jusqu'au lac de Constance, arrive à Rastadt le 25. Détail de ce qui s'est passé dans sa retraite par la vallée de la Kintzig.	248	
Motifs qui déterminent M le maréchal de Villars à abandonner sa position. Dispositions qu'il a faites à l'avance pour se préparer une marche rétrograde. L'armée décampe de Gottsau dans la nuit du 28 au 29, et va camper à la rive gauche de la Murg, la droite à Kuppenheim, la gauche à hauteur de Rastadt, quartier général. Troupes qui ont fait l'arrière-garde. Jonction des ennemis pendant la marche de l'armée	250	
Ordre de marche du 28 au 29		474
Ordre de bataille de l'armée impériale, 20 août		477
Le pont de Lauterbourg remonte à hauteur de Rastadt.— Avantage de la nouvelle position que l'armée a prise. Motifs qui engagent M. le maréchal de Villars à faire partir M. de Quadt le 30, avec quelques troupes, pour se rendre sur les lignes de la Lauter. Représentations qu'il fait à la cour sur la nécessité de lui envoyer quelques renforts, afin de pouvoir faire face aux ennemis lorsqu'ils auront été joints par ceux qu'ils attendent.	251	
Circonstance qui a déterminé le roi à donner des ordres pour faire marcher en Franche-Comté et en Alsace quinze bataillons et neuf escadrons qui avaient été détachés de l'armée du Rhin et de celle de Flandre. — Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, du 27 août, pour l'instruire de la marche de ces troupes et lui demander des éclaircissements sur les projets qu'il a formés pour la suite des opérations et pour l'établissement des quartiers d'hiver.	252	
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp de Rastadt, le 31 août, par laquelle il rend compte à sa majesté des motifs qui l'ont déterminé		

Pages

a ramener l'armée derrière Rastadt. Avantage de cette position. Détail de celle que les ennemis ont prise à Ettlingen. Difficultés qu'ils éprouvent pour leurs subsistances. Abondance qui règne dans celle de sa majesté. Résumé de ce que pourront faire les ennemis lorsqu'ils auront été joints par les renforts qu'ils attendent. Facilité que donneront à M. le maréchal de Villars, pour s'opposer à leurs entreprises, les troupes que sa majesté fait marcher en Franche-Comté et en Alsace. Détails sur les contributions qui ont été imposées. Réparations que M. le maréchal de Villars fait faire au château de Hornberg. Importance de conserver ce poste pendant l'hiver, tant pour accélérer la rentrée des contributions que pour l'établissement des quartiers d'hiver à la droite du Rhin. . 253

Position que les ennemis ont prise le 30 août sur la rivière d'Alb. Motif qui engage M. le maréchal de Villars à faire descendre M. de Quadt jusqu'à Hagenbach avec trois bataillons et huit escadrons. Mesures que prend ce général pour s'assurer un passage à la rive droite du Rhin. Reconnaissance qu'il fait des ouvrages qu'on a construits au Fort-Louis et à Stollhofen. Redoute et retranchement qu'il fait construire. Avantages qu'il espère retirer de ces dispositions 257

SEPTEMBRE.

Importance du poste de Hornberg. Troupes que M. le maréchal de Villars fait partir, le 4, sous les ordres de M. de Vivans, pour aller à Offenbourg. Instruction qu'il lui donne à ce sujet. 260

Détail des quartiers que M. le maréchal de Villars se propose de prendre à la droite du Rhin. Dessein où il est de marcher aux ennemis et de les combattre si, pendant l'hiver, ils débouchent par la gorge de Fribourg. — Le roi laisse à M. le maréchal de Villars la liberté de suivre les dispositions qu'il a faites. Désir que témoigne sa majesté de le voir chercher à combattre les ennemis aussitôt qu'il aura été joint par les troupes qui sont en marche de la Franche-Comté pour se rendre à l'armée. 261

Inaction des armées. Avantage de la position de celle du roi. Prise du château de Hornberg par les ennemis; la garnison prisonnière de guerre. Avis de l'arrivée prochaine du duc de Hanovre à l'armée des ennemis. Troupes qu'il mène avec lui. Motifs qui ont empêché le duc de Wurtemberg, après son expédition de Hornberg, de se porter sur la Murg. *Note* sur la position que les ennemis auraient pu prendre sur la Murg. 262

Pages.

Arrivée du duc de Hanovre à l'armée des ennemis. Détail des troupes qui le suivent et de celles qui doivent le joindre dans la suite. Renfort que les alliés doivent lui faire passer de Flandre. Représentations de M. le maréchal de Villars sur la nécessité de détacher aussi de l'armée de Flandre un corps proportionné à celui des alliés. Motifs qui l'engagent à ne point chercher à s'allonger dans la vallée de la Kintzig. Corps des ennemis qui attaque M. de Vivans, le 24, à la droite de cette rivière et le force à se retirer sous Kehl. 263

Inquiétudes de la cour sur le projet des quartiers que M. le maréchal de Villars se propose de prendre à la rive droite du Rhin. Confiance de ce général dans les dispositions qu'il a faites. Troupes qu'il juge nécessaires, tant pour l'Alsace que pour les quartiers qu'il a proposés. 264

Avantage de sa position sur celle des ennemis pour la subsistance en fourrages. Précautions qu'il prend pour diminuer la consommation. Cavalerie qu'il envoie, tant sur la Lauter qu'à Hagenbach et du côté de Bühl pour consommer les fourrages. 265

OCTOBRE.

Dispositions des ennemis qui font juger à M. le maréchal de Villars que leur dessein est d'établir leurs quartiers d'hiver depuis la rivière d'Alb jusqu'au Necker. Nouvelles représentations qu'il fait à la cour sur l'avantage de ceux qu'il a proposés. Motifs qui l'engagent à ne point se séparer avant les ennemis. Quelles sont ses vues pour l'ouverture de la campagne suivante. Départ du duc de Hanovre pour Francfort. Objet de son voyage. 266

Changement subit dans les projets de M. le maréchal de Villars. Marche rétrograde à laquelle il se détermine pour se rapprocher de Kehl. Époque à laquelle il fixe le mouvement que fera l'armée 267

Reconnaissance qu'il fait de la ligne des ennemis derrière la rivière d'Ettlingen. Direction de cette ligne. Enlèvement d'un de leurs postes dans l'île de Dachsland.—Éclaircissements que reçoit M. le maréchal de Villars sur le nombre des troupes qui composent l'armée des ennemis, indépendamment des garnisons de Landau, de Philipsbourg, de Brisach et de Fribourg. 268

Ordre de bataille de l'armée impériale sur le haut Rhin, 25 octobre. . . . / 478

Marche que fait l'armée le 29 au matin pour aller prendre sa position, la

Pages

droite à Lichtenau, la gauche vers Stollhofen, le quartier général à Schwarzach 268

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villars, de Versailles, le 28 octobre. Conjectures sur le nombre de troupes que les ennemis auront sur le Rhin au commencement de la campagne suivante et sur les difficultés que pourra rencontrer le projet de M. le maréchal de Villars de s'avancer par la vallée de la Kintzig. La cour lui laisse la liberté de faire pour l'établissement des quartiers d'hiver ce qu'il croira le plus convenable en attendant les derniers ordres du roi 269

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villars, de Versailles, le 28 octobre, pour lui recommander de ne rien changer aux dispositions faites par la cour pour la Franche-Comté, et l'informer des motifs qui pourront exiger de faire marcher des troupes vers Neuchâtel. . 271

Note sur les prétentions de la maison d'Orléans et du roi de Prusse sur la principauté de Neuchâtel. Jugement rendu par les états de cette principauté en faveur du roi de Prusse. Circonstance qui empêche la France de se faire rendre justice sur cette affaire. Mouvement que fait, le 30 octobre, la plus grande partie de la cavalerie des ennemis pour se procurer des fourrages — L'armée décampe de Schwarzach le 1er novembre et se rend sous Kehl 272

NOVEMBRE

Ordre de marche du 1er novembre 479

Les troupes se mettent en marche de leurs différents emplacements pour aller dans des quartiers d'hiver. L'armée est entièrement séparée le 8. 272

Nombre de bataillons et d'escadrons restés en Alsace. Époque à laquelle une partie doit prendre des quartiers à la rive droite du Rhin. Les ennemis continuent leurs travaux de la ligne d'Ettlingen. — Époque à laquelle M. le maréchal de Villars se propose de retourner à la cour. Projet qu'il forme pour la fin de l'hiver. — Avis du départ du duc de Hanovre, le 9, pour retourner dans ses états. Une partie des troupes ennemies s'achemine vers leurs pays. Nombre de celles qui sont destinées à garder les lignes d'Ettlingen et à occuper les quartiers des environs, sous les ordres du général Thungen. M. le maréchal de Villars part de Strasbourg le 10, pour retourner à la cour; il laisse le commandement à M. le comte du Bourg. 275

	Pages	
Compte qu'il rend a la cour de la situation des affaires sur le Rhin et du projet qu'il a formé sur Fribourg. Détail des moyens de l'exécuter. Tentative qui a déjà été faite inutilement sur cette place. Quelles sont les vues de M. le maréchal de Villars en cas de succès. Avantages qu'il espere en retirer	274	»
Le général quitte la cour dans les premiers jours du mois de janvier et arrive à Colmar le 9. Son entrevue avec les officiers de la garnison de Fribourg qui doivent concourir à l'exécution du projet. Détail des mesures convenues de part et d'autre pour en assurer le succes	275	»
JANVIER 1708.		
Note. Noms des officiers qui doivent concourir à la surprise de Fribourg.	276	»
M. le maréchal de Villars obtient du roi la permission de faire prendre aux troupes qui sont en Alsace des quartiers à la rive droite du Rhin	277	»
Projet et instruction pour la surprise de Fribourg	»	480
Le commandant de Fribourg découvre la conspiration et le projet. Dispositions qu'il fait en conséquence	277	486
M. le maréchal de Villars est informé et suspend la marche des troupes. Avantage qu'il retirera du mouvement qu'elles ont fait relativement à l'affaire de Neuchâtel. — Mouvement général des ennemis. Corps de dix-huit mille hommes qui s'approche du Hollgraben, sous les ordres de M. le duc de Würtemberg	278	»
Inconvénients qui résultent du peu de succès de l'entreprise sur Fribourg. Renforts qui arrivent journellement aux ennemis. Nécessité ou se trouve M. le maréchal de Villars d'abandonner tout le pays à la rive droite du Rhin, et de renoncer aux contributions qui ont été imposées. Représentations qu'il fait à la cour sur l'importance dont il est de se préparer sans perdre de temps aux moyens de s'opposer aux entreprises des ennemis à la campagne suivante. Dispositions de leur part qui annoncent que leurs plus grands efforts se porteront sur le Rhin. Peu d'importance des mouvements qui se font de part et d'autre pendant l'hiver. Partis des ennemis qui cherchent inutilement à pénétrer par les Vosges	279	»

FIN DE LA TABLE.

D
281
V38A4
1835
t.7

Vault, François Eugène de
Mémoires militaires
relatifs a la succession
d'Espagne sous Louis XIV

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY